P 5139 B

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ LIÉGEOISE

DE

LITTÉRATURE WALLONNE



Université de Liège
Bibliothèque

Société Anonyme * * *
H. VAILLANT-CARMANNE,
8, rue Saint-Adalbert, 8,
Liège. — 1908. * * * *

Tome 50

1re Partie

INSTITUT ARCHÉOLOGIQUE LIÉGEOIS

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ LIÉGEOISE

DE

LITTÉRATURE WALLONNE



Société Anonyme * * *
H. Vaillant-Carmanne,
8, rue Saint-Adalbert, 8,
Liège. — 1908. * * * *

Tome 50

INSTITUT ARCHÉOLOGIQUE

CONCOURS DE 1905

RAPPORTS & PIÈCES COURONNÉES

I. — LITTÉRATURE

ÉTUDE DESCRIPTIVE

9e CONCOURS DE 1905

RAPPORT

MESSIEURS,

Ce concours, par son titre compréhensif, est un de ceux qui se prêtent à la plus grande variété de sujets : types populaires, portraits, tableaux de mœurs et de coutumes locales, détails folkloriques, philosophie morale, descriptions de la nature. Il y a de tout cela dans les onze contributions, en prose ou en vers, que nous allons essayer d'apprécier.

Aux poètes d'abord, nous serions tentés de redire au long les si judicieux conseils que l'éloquent rapporteur du 12e concours, M. Feller, vient d'adresser aux auteurs de *Recueils de poésies* (voir ci-après), car ils ont tous mêmes défauts et mêmes faiblesses : ils doivent communier davantage avec les grands modèles, soumettre leurs productions à la critique impitoyable d'un aristarque éclairé et, tout d'abord, apprendre à observer les règles élémentaires d'une versification correcte. C'est en partie pour cette dernière raison, et aussi pour les trop nombreux termes français qui en émaillent les 14 quatrains décasyllabiques, que nous avons, bien à regret, écarté une pièce en dialecte namurois : *Lès pidjonistes*. Le tableau est vivant, pris sur le vif, mais incomplet : nous attendions une description plus étoffée, avec plus de détails pittoresques et caractéristiques.

Li vî bwès d' Kinkampwès est d'une inspiration vraiment poétique, animée d'une émotion sincère et communicative, mais trahie par une forme pénible et même irrégulière ou incohérente, par la dureté et les négligences du vers.

Plus mauvaise encore est, sous ce rapport, l'étude où, sous le titre étrange et même équivoque de *Timpe èt tård*, nous sont décrits un lever de soleil et un lever de lune : vague des idées et de l'expression, phrases tourmentées, inversions françaises, élisions forcées, tout cela étouffe l'étincelle de poésie qui essaye de percer çà et là.

La seule pièce de vers qui nous ait paru mériter une mention et l'impression, c'est un tableau de mœurs intitulé *Al criyêye, divise di vindeû*. Sans doute, l'auteur devra en remanier quelques vers trop durs, en retoucher la grammaire ; mais sa langue est aisée, abondante et parfois d'une truculence ici bien en situation. Son crieur est doué d'une verve endiablée et vraiment croqué sur le vif.

Parmi les essais en prose, une série de types populaires présentent, dans la facture comme dans l'aspect extérieur, un air de parenté qui nous tente de les attribuer à une même plume. Elle nous décrit tour à tour, avec abondance et par endroits avec un grand bonheur d'expression et d'observation, *l'Ovrî*, *li Walon*, *li djouguète al lâsse*, *li p'tit coreû d'rowe*, *li sôlèye*, *l'ome qui fèt dès clignètes*, *li p'tit valèt qui r'louke drî lu* (ces cinq derniers morceaux réunis sous le titre *Al drive al drave*), *l'ome qui fèt dè bin âtoû d'lu*. Toutes ces compositions ne sont pourtant pas d'égale valeur : la dernière citée est d'une philosophie vague, verbeuse et d'ailleurs contestable, de même que l'*Ovrî*, sauf pourtant dans l'excellent passage où il nous est représenté comme *on grand èfant*, passage dont nous proposons l'impression avec mention honorable, distinction que nous accorderions aussi à l'ensemble du recueil *Al drive al drave*, dont nous apprécions l'observation sagace et sou-

riante, la verve, le bel effort de style et dont nous voudrions voir publier les deux ou trois morceaux les mieux venus (2, 3 et 5).

Li Walon est un essai de catactériser la physionomie intellectuelle et morale des différents types de la Wallonie et même de la Belgique romane, sans oublier Malmedy, dont il parle avec un bonheur particulier d'expression : *Mâm'dèy ! Bon Diu, vo-nos-la co å mitan dès cwârèyès tièsses ! Mâm'dèy, li p'tit bocå walon å mitan dèl grande hâye dès Tihons, mais on bocå qu'ine èwarêye tchèteûre di clapantès mohes al lâme î a pris s'djîse, èt qu'ons î wâde, come on trésôr, li vî hâbièr dèl Walon'rèye èt d' sès râvions, tot wice qu'on rêy èt qu'on tchante... avou 'ne pitite gote a l'oûy portant.*

La tentative est originale et méritoire, digne certes d'une mention honorable, mais sans impression, car elle est trop fragmentaire et disproportionnée dans ses parties, d'une psychologie peut-être un peu fantaisiste et imprudente dans ses généralisations.

Moins ambitieux beaucoup, mais d'une exécution vraiment supérieure, est ce *Pôrtrait* de vieille dont les antiques atours et la physionomie expressive sont décrits d'une plume si experte et si émue, avec des détails si minutieux et si jolis que nous vous proposons d'en offrir le régal à nos lecteurs en lui décernant une mention honorable.

Nous décernerions la même distinction, mais sans impression, à un morceau de beaucoup plus longue haleine, qui se recommande aussi par le soin évident que l'auteur a mis à le composer, mais où le style ne s'élève pas au même degré de virtuosité ; nous voulons dire *Li pôrcèchon dè Cinqwème a Hêve*. On sent là une œuvre de terroir, écrite par un spectateur attendri, par un observateur attentif, mais sa palette de peintre n'est pas assez riche et variée de tons ; nous voudrions à son vocabulaire plus de diversité, à son style plus de relief, de couleur et de personnalité.

Nous avons d'abord été tentés d'adresser les mêmes reproches à une longue étude à la fois narrative et descriptive : *Mon village* (45 pages in-folio). Au début, nous la trouvions banale de fond et de forme; il nous semblait que tout le monde pourrait écrire cela et de la même façon. Mais, à mesure que nous avancions, nous avons pu constater qu'il n'y avait peut-être là qu'un artifice, habilement dissimulé, d'écrivain et d'artiste, car il est l'un et l'autre, cet auteur qui nous parle de son village d'autrefois avec tant de simplicité et de vraie émotion : ses tableaux, ses souvenirs sont si profondément imprégnés de la mélancolie des choses disparues, de la tendresse contenue et discrète qu'apporte au cœur le rappel des jours heureux de l'enfance et du milieu où elle coula si vite, que l'artifice du style eût été ici superflu et déplacé. Nous voudrions pourtant que certains gallicismes de vocabulaire et d'expression fussent effacés avant de mettre à l'impression le long chapitre intitulé *Vès 1865* (p. 8 à 26), qui nous a paru de beaucoup le meilleur et le plus intéressant par ces nombreux détails de toponymie, d'onomastique et de folklore dont il est parsemé. La suite en est trop souvent la répétition, et le début est vraiment un peu terne : nous voudrions le voir condenser, ainsi que la fin, en un court récit qui servirait de cadre au morceau publié in extenso. Est-il besoin d'ajouter, Messieurs, que ces pages nous paraissent dignes de la médaille de vermeil ?

Les membres du Jury :

V. Chauvin,
J. Defrecheux,
A. Doutrepont, *rapporteur*.

La Société, dans sa séance du 14 mai 1906, a pris acte des conclusions du jury. L'ouverture des billets cachetés joints aux pièces couronnées a fait connaître que M. Lucien Colson, de Herstal, est l'auteur du n° 11 *Mon village*; M. Jules Leruth, de Herve, l'auteur du n° 4 *Lu Pôrcèchon d' Hêve*, et M. Arthur Xhignesse, de Liège, l'auteur des n°s 1 *L'ovri*, 2 *Pôrtrait*, 6 *Al Criyêye*, 8 *Li walon* et 10 *Types populaires*. Les autres billets cachetés ont été détruits séance tenante.

MI VIYÈDJE [1]

PAR

Lucien COLSON

Médaille de vermeil

L'Annêye 1905

À k'mincemint d' ciste annêye chal, mi monnonke qu'èsteût è France, ravoya lète po nos dire qu'il aveût mètou quéquès çanses è crèsse po riv'ni a Lîdje vèyî l'Èspôsicion.

Vos comprindez bin qui ç' n'èsteût qu'on motif èt qui s'i féve in-ossi long voyèdje, c'èsteût bin pus po r'vèyî l' payîs èt sès djins, qu'il aveût qwité d'pôy quarante ans bin faits.

Nos nos rafiyîs turtos d'ine si bone novèle. Mi pére ni féve pus nou bin dè r'vèyî s' fré; mès frés èt mi, nos nos rafiyîs dè fé si k'nohance.

(1) Vottem, en w. *Voteum*, village de 4,000 âmes aujourd'hui, au nord de Liège. — Les travaux soumis au jury ne devant porter aucune indication qui puisse faire connaître les auteurs, nous avions changé les noms de lieux dans le manuscrit déposé. Ils sont rectifiés dans la présente édition. — Les faits racontés ici sont authentiques; cependant, pour ménager certaines susceptibilités, nous avons cru devoir modifier quelques noms de personnages. On ne doit voir dans ce récit nul trait malintentionné. — Le texte a été revu et abrégé conformément aux desiderata du jury.

Le dialecte est celui de Vottem, qui ne diffère du liégeois que par quelques traits peu importants; par exemple *-ons* au lieu de *-ans* à la 1re pers. du pluriel; *-ahe* au lieu de *-asse* à l'imparfait du subjonctif; etc.

Anfin, li grand djoû ariva !

I fa djouwer 'ne dèpèche li diérin djoû dè meûs d' djulét po dîre qu'i montéve è convwè.

I d'véve ariver âs Wiyemins li lèd'dimain so l'après-l'-dîner.

Nos èstîs tote li famile a li stâtion po l' rawâde.

Qwand l' convwè d' Paris ariva, dji deû dîre qui m' coûr bata a hiyî ! Dji m' sintéve èco pus fwèrt qui jamây assètchi vès l' fré di m' pére, acorant d' si lon po nos rabrèssî turtos èt po rèhandi, so l' corant dés quéquès saminnes qu'il aléve ripasser tot-chal, si vî coûr di Walon âs tchaudès carèsses di sès djins ; ètinde èco 'ne fèy nosse bê lingadje qui n'aveût pus hossî sès orèyes dispôy quarante ans !

Ah ! rivèyî s' payîs après ot'tant d'annêyes, quéle gas' po s' v coûr disong'té â hasâr d'ine vicârèye sèmêye di pèneûs djoûs !...

Kimint fîs-ne nosse compte po nèl nin vèyî passer a nole dès sôr.ises di li stâcion la qui n's èstîs d' facsion ?...

Mi pére nos aveût dit qui m' monnonke aveût 'ne pitite brouleûre è visèdje et qu' nos l' rik'noh'rîs-st-a çoula... I nos passa inte lès deûts. Dihez don, divins 'ne flouhe parèye !

Nos riv'nîs â cafè la qui n' lî avîs d'né radjoûr po-z-èsse pus sûrs. Mi fré î rala prumîr. Il î aparçûva in-ome avou dès tchènous dj'vès èt on sètch di voyèdje a sès pîds, èt so l' côp m' fré si sinta l' coûr tot mouwé... A-t-on mèzâhe di s' diner a k'nohe a dès parèys moumints ? Li minme song' n'a-t-i nin 'ne saqwè d'assètchant ?

Nos acorîs, qu'i s'abrèssît todi ! Mi monnonke aveût lès oûys mouyis èt l'aweûr rilûhéve so s' visèdje.

Nos avîs bon dèl rabrèssî !

Mi mére tchoûléve di tot s' coûr èt m' pére èsteût si awoureûs èt si foû d' lu, qu'il aveût dèl ponne dè djâser.

Dj'ava la d'vant lès oûys on tâv'lê qu'on n' sâreût ponde.

A mès orèyes « quarante ans ! quarante ans ! quarante ans ! » sonéve come on carilyon.

Èst-i possibe ? alons, dihez : si qwiter fris' èt voltrûles, a vint'

treûs, vint' qwatre ans... èt puis s' ritrover ainsi aviyîs, tchènous, on pô ployîs onk come l'aute ! avou dèl djônèsse âtoû d' lu : dès nèveûs qu'on n'a mây vèyou ! dès nèveûs mariés, leûs feumes, dès djônes visèdjes fris' èt ros'lants qui v' noumèt « monnonke » èt qu' vos n' kinohîz d'dja !... Èt qui v' sintez leûs coûrs bate avou l' vosse, d'ine bone èt franke djôye, d'in-amor si haut èt si clér !...

Mi monnonke nos raconta qu' lès dièrins djoûs d'vant dè riv'ni, il aveût todi sogne dè mori. I lî sonléve qui l'aweûr quèl rawârdéve tot chal èsteût 'ne saqwè d'trop bê qu'i n'gostreût mây !... èt tot nos l' racontant, i rèpètéve todi : C'èst l' pus bê djoû di m' vèye !

Èt i d'héve çoula è walon, qu'i s'aveût d'on côp r'mètou a djâser come vola quarante ans.

Èt so l'convwè ! si coûr lancîve après nos autes èt, lî sonléve-t-i, s'adurihéve come s'il alahe lèyî dè bate. Dispôy quéquès annèyes li rômatisse èl sitrindéve a tchoke, ossu aveût-i oyou sogne d'èsse èclawé â moumint d'intruprinde li voyèdje !

Djans, il aveût viké come so dès tchaudès cindes lès dièrinnès saminnes ; al nut' i n' mètéve pus l' narène a l'ouh, paw d'atraper on freûd ; il aléve dwèrmi timpe èt n' s'èdwèrméve-t-i portant qu' mâlâhèyemint télemint qu'i tûséve èt qu'i ratûséve a tot s' passé èt a tot çou qu'il aléve vini r'vèyî.

Li djoû qu'il aveût pris l' convwè po riv'ni, i s'aveût froté tot l' cwèr avou dè france, po sèl mîs raviguré. Si brave feume lî aveût mètou on polèt et ine botèye di vin, mins i n'aveût polou d'ssèrer sès dints tot l' timps dè voyèdje, télemint qu'il esteût transi !

Nos lî fîs chèrvi on bon diner la qui n' l'avîs trové, adon, tot règuèdé, mi monnonke vola fé on toûr avâ Lîdje, èt s' patrafta-t-i co deûs eûres avâ l' vèye avou nos autes, mâgré qu'il aveût passé deûs djoûs èt 'ne nut' divins on convwè !

Il èsteût â mitant d' nos turtos come s'i nos eûhe tofèr k'nohou ; i djâséve, i djâséve ! dimandant co mèye rac'sègnemints so tot

çou qu'i vèyéve, ni rik'nohant pus rin tot la qu' nos l' kiminîs : l'Ile di Comèrce, Sor Avreû, li Balwèrd dèl Sâv'nîre, Plèce Vète, â bwérd dèl Moûse la qui s'èwara brâmint dè vèyî tant dès ponts; li rowe Lèyopôld qui n'èsteût nin co faite di s' timps! èt nos passîs sol Mad'linne la qui m' monnonke aveût v'nou ôr tchanter co cint fèys, nos d'héve-t-i, mins tot èst-oûy télemint candjî qu'i lî sonle vèyî 'ne vèye qu'i n' kinohéve nin co!

....Èt dji sûvéve so s' visèdje, come ine doûce ponne qui s' marquéve, fait a fait' qui sès oûys mouyîs qwèrît èt nah'tît, sins pus rin r'trover a rik'nohe...

Çoula m' féve divintrinnemint dèl ponne por lu, qui n'aveût nin compté so tos lès candjemints qui s'avît fait so quarante ans èt qui fèt asteûr qu'i riv'néve come in-ètrindjîr è s' prôpe payîs... Dji m' mâdjinéve fwért bin s' sofrance dè vèyî tot candjî, dismètant qu' l'îmâdje qu'ènn' aveût wârdé â fond dè coûr, èsteût d'manowe fidéle, â d'triviès dè timps, come in-amor qu'ons a trompé.

Vès 1865

Mi famile èt mi, nos avons qwité Voteum dispôy âtoû d'ine dîhinne d'annêyes; nos d'manons asteûr a Hèsta. C'èst la qu' mès parints raminît m' monnonke.

Li lèd'dimain qu'il èsteût riv'nou, i m' dèrit â matin:

— Alèz, nèveû! nos îrons r'vèyî Voteum! Dj'a hâsse d'î raler, vos comprindez, c'èst... m' viyèdje !.... lu ossu deût èsse bin candjî !...

— S'il èst candjî, monnonke! dji v' creû !... Dji n'î a pus ristu d'pôy qui n's èstons bagués èt ma fwè djèl vôreû bin r'vèyî ossu.

— C'èst l'afaire!

... Èt nos amontîs vès Voteum.

— I m' sonle, mi d'héve-t-i tot rotant, qui dj' n'a djamây qwité l' payîs. Dji m' sin radjôni d' quarante ans ! I m' sonle qui totes cès djins la qu' dji rèsconteûre, sont turtos di m' famile... Èt portant ! èt portant ! kibin 'nn' a-t-i co qui m'ont k'nohou !... Badou-Tchitchèt vike-t-èle co?

— Nèni, monnonke.

— Èt l' Veûl'tî ?

— Mwêrt !

— Èt Dj'han Moufâr ?

— Mwêrt ossu...

— Oh !... oh !... oh !... fa-t-i. Èt Djâkmâr ? Èt Hodo ?

— Ossu, dispôy longtimps.

— Sacridiène, sacridiène ! — ènne aléve-t-i — ine vicârèye èst vite passêye ! »

Èt dès novês nos arivît a sès lèpes : Marèye Bada, Dj'han l' Marhâ, Djôsèf li Coturî, Djâque li Mayeûr, èt dès autes, èt dès autes ! tos cis di s' timps.... Èt chaque fèy mi rèsponse sonéve come ine transe.

Nos arivîs so lès hauteûrs di Bièrnâmont. Li viyèdje aparètéve, la, al copète dè Bouh'tè, sipârdou d'vins lès âbes, lès cortis èt lès cot'hês.

Mi monnonke m'assètchant pol mantche, nos nos arèstîs.

— Ah ! vo-le-la ! dèrit-i, lès oûys mouyîs. C'èst co todi bin lu !...

— Dâ lon, awè....

— Vola l' Molin-Boûkète la, vès lès Pîreûs.... Tins, èt l' plope di mon Mote, qu'on vèyéve di si lon ?

— On l'a côpé.

Èt i porminéve ainsi sès oûys divant lu, tot sayant di s' rapinser.

Nos rik'mincîs-st-a roter.

Mi monnonke s'aveût tait on moumint. Djèl lèyîve sondjî, puis tot d'on côp, i m' dèrit :

— N'avez-ve mây kinohou... ? èt i m' diha on no d' feume.

Dji fa : « Nèni ».

Et nos alîs quéques pas sins pus moti.

Adon i r'prinda d'in-air qui voléve èsse riyant :

— Ç'a stu m' prumîre crapaude... — Div'nant pus sérieûs èt on pô trisse : « Creûrîz-ve qui dji n' l'a co mây roûvî ? »

Èt dji sintéve qu'ine doûce èt mirâcolyeûse sov'nance lî at'néve â coûr, come on r'grèt dè Passé.

Djèl lèya dîre.

« Èle dimanéve âs Tawes, vos savez bin, vès l' Tièr-a-Lîdje. Qu'aveû-dje adon ? a hipe vint ans. Èt lèye ? dîh-ût', mutwèt... Oh ! djèl vèyéve vol'tî ! Èle aveût on bê riv'nant. Ç'a d'vou èsse ine bèle feume pus tård... On vindéve li gote è s' mohone... Dj'î aléve tos lès dîmègnes fé 'ne passe èt beûre on vêre. Èle mi vèyéve vol'tî ossu !... Èt portant, mi qu'èsteût si spitant avou lès autes, dji n' lî a co mây wèzou prinde ine seûle bâhe... Èstîs-ne èfants !... Adon vola : dji qwita l' payîs d'on côp d' tièsse. Lès voyèdjes m'assètchît. Dj'ènn' ala sins minme èl rivèyî... C'èst drole, tot la qu' dj'a stu, si sov'nance m'a sûvou... Dj'a savu, bin dès annèyes après, qu'èle èsteût mariéye avou onk di Mèrmwèt'... »

Nos èstîs-st-arivés d'zos-l'-vèye (1). I r'potcha adon so 'ne aute côhe, come po k'tchèssî dès pèneûsès pinsêyes :

« Vola l' mohone di mon Marnète. I-gn-aveût-st-on gamin la di m' timps...

— Râskin ?

— Tot djusse... Ons èsteût minme on pô parints. Il a marié l' fèye Djâque-li-Mayeûr qu'aveût s' feume, lu, qui coréve après lès rats qui montît âs meûrs, lès atrapéve vès li scrène èt lès sprâtchîve dizos s' sabot !

— Nos prindrons vès l' Rouwale-di-Lombård, c'èst 'ne lâdje rowe asteûr...

— Tin, c'èst co todi 'ne sâle di danse chal. C'èsteût amon Pière Pirghaye, mins lès batumints sont candjîs : Casino de la Renommée ?...

— C'èst s' nèveû qu'a fait bouhî tot djus èt qu'a fait bati çoula.

— Ons î v'néve danser â catchèt di m' timps, èt quèquefèy on î djouwéve lès marionètes.

On pô pus lon, so on soû, i-gn-aveût 'ne pitite vîle feume qui dji n' kinohéve, mi, mins qui m' monnonke rik'noha so l' côp : Titon-Madon !

I cora vèrs lèye. Li vîle payîsante èl loukîve èwarêye.

(1) *Sous-la-ville*, lieu-dit.

— Vos n' mi rik'nohez nin ? fa-t-i tot riyant.

Èt l' vîle èl riwêtîve on pô d'mèsfiyante.

— Hinri ! fa-t-i, li fi da Marèye Pirghaye...

— ... èt da Hinri Mârtin !... brèya-t-èle so l' côp, si rapèlant asteûr. Hinri ! èst-ce twè ?

Il avît stu vwèzins. Lès deûs vîs s' rabrèssît al bone franquète.

— Bin va, so m' fwè, dji n' t'âreû mây rimètou... Èt, èst-on on pô riv'nou ?

— Awè, Titon, po quéques djoûs.

Après aveûr on pô blagté so l' haut soû, nos continuwîs nosse porminâde. Mi monnonke si rapèléve asteûr di quéques-onks qu'avît d'manou èl Rouwale-dè-Lombârd èt qui sont mwèrts â d'joû d'oûy.

I-gn-aveût-st-avu li sot Câl qu'èsteût limeû d' fortchètes èt qui rèpètéve dès cints d' fèys so on djoû : « Tchû-tchûtchûtchû-tchû-tchûtchûtchûtchû... » Qwand i vèyéve ine feume, i brèyéve des mâssîs mots après, èt qwand c'èst qu'i plovéve, ènn' aléve a nowe tièsse, sins paraplu, « po fé arèdjî l' timps, nom di nom ! » dihéve-t-i. Èt puis i-gn-aveût Marèye-Lorint. On d'héve qui c'èsteût 'ne macrale, pace qu'èle aveût on colon qui v'néve ponre è s' hô.

Èt Dj'han Fraikin, d'èl coûr di mon Mohèt ! ci-chal èsteût on pô mak'té ossu. I s' féve sô tos lès noûf djoûs. On d'héve : « I fait s' noûvinne ». I barigâdéve adon avâ lès vôyes èt i d'héve bondjoû a tos lès èfants. Qwand i rintréve è s' mohone, c'èsteût margaye avou s' feume.

Mi monnonke aveût bon di s' rapèler tot çoula. I r'vikéve si djônèsse. Nos riyîs tos lès deûs âs djoyeûs sov'nîrs qui lî riv'nît èt qu' dj'ènn' aveû mây savu a pârler.

I m' djâsa co dè vî Tchantchè-Minète. C'èsteût on houyeû. Il aléve a tos lès veûyèdjes èt il î d'héve lès létanèyes di l'Avièrge, qu'on lî aveût apris al linwe po l' pus sûr, ca il èstît râres lès cis qui savît lére adon. Èt m' monnonke lès-î aveût oyou dîre saqwants côps :

« Treûs ébèrnèyå — treûs avilicå — januå céli — stèllå matutinå — mâtér qu'a stu si må... » èt i finihéve tot d'hant : « Cèlui qui l'ôrè dîre et qui n' rèpondrait pas, sèra rèconu au jour du jèjement... »

On l' rèspèctéve bêcôp.

I wadjîve dè magnî 'ne lîve di boûre èt 'ne lîve di lârd bé crås al minme eûrêye !...

Todi tot djâspinant, nos arivîs so lès Wales (1). C'èst-on streût passèdje, on pô rèlèvé, qui ralôye li Rowe-dè-Lombârd å Croupèt (2).

Dji l'a todi loukî comme on vî andrwèt ; si no lu-minme deût èsse fwêrt vî.

Lès mohones î sont basses èt, mi sonle-t-i, on adusereût câsi bin lès prumîrès panes dès teûts avou s' main.

— C'èst vèrs chal qui dj'a d'manou, mi dèrit m' monnonke d'ine mouwêye vwès. Vèyons on p'tit pô... Ah ! come c'èst candjî !... Chal ossu ons a bouhî dès mohones djus !... ons a r'bati...

Èt nos fîs-st-ahote å mitan dèl rouwale.

Ine feume, divins on cot'hê, s'arèsta d'ovrer ; deûs ou treûs cârpês lèyît dè djouwer. On nos r'loukîve curieûsemint, ca i n' passe mây dès ètrindjirs vèrs la.

Dji vèyéve bin qui m' monnonke èsteût tot bardouhî. Nos r'passîs totes lès mohones eune a eune. Deûs ou treûs d' zèles èstît bin d'manowes come di s' timps, mins i n' rik'nohéve pus l' sonke divins...

Èt dismètant qu' sès oûys mouyîs fît l' tour dèl riguilite, dji m' rapinséve tot bas dès rîmês qu' dj'aveû scrîs quéque timps d'vant :

Tot-rade qwand dj'a r'vèyou lès Wales,
La-wice qui mès tâyes ont viké,
Dji m'a sintou l' coûr tot sèré...
Dji m' dihéve : Èst-ce co l' minme rouwale ?

(1-2) Lieux-dits.

Dj'aveû câsî sogne d'î raler :
Tot candje å bout d' quéquès annêyes,
— Dji pinséve : Ci n' sèrè pus lèye ! —
Èt lès cwènes qu'on vôreût r'trover
Po 'ne gote radjôni sès sov'nances,
Ont wârdé si pô d' ravisance
Quéquefèy, avou çou qu'èle ont stu,
Qui nos n' lès rik'nohons minme pus !
Adon, on sint å-d'vins d' lu-minme
Ine saqwè qui distint, qui moûrt...
Ça fait dèl ponne dè vèy dismoûr
Çou qu' rapinse on Passé qu'ons inme !

Dji n' mi rapèle nin qu' mès grands parints d'manît la, mins dji sé bin qu' so lès Wales c'èsteût come li tère qui lès aveût noûri.

C'èst la qui m' grand-pére Hinri-Mârtin s'aveût marié treûs fèys ; qui m' pére et m' monnonke Hinri avît passé leû djônèsse ; èt la ossu, qui m' matante Oudon aveût d'manou tote si vèye.

Ine bone vîle âme, mi matante Oudon ! Dji m'ènnè rapèle tot l' minme on pô. Si tièsse èsteût tote blanke di vîyèsse. Èlle aveût dès aidants èt quéques hèrvês : ine foûme, dès tchèyîres, ine tâve, on cofe, èt co deûs' treûs afaires ainsi.

Divins l' timps, on s' contintéve di pô — èle nos a d'abôrd tot lèyî qwand 'le mora.

Èle vèyéve vol'tî m' pére, èt on nos î pwèrtéve sovint qwand n's èstîs gnêgnês.

Èle mora qui dji n' rotéve co qu'a hipe.

Èle nos åreût ciète tot plein gâté, s'èle eûhe co viké quéquès annêyes.

Dji pinse qui ç'a todi stu fleûr di brave vèye feume.

Èh bin, vola qu' nos n' ritrovîs pus rin d' leû passèdje so lès Wales !

Mi monnonke riv'na tot près d' mi.

— Dji rik'noh co bin cès bassès hâyes chal, mi dèrit-i... La, èl

cwène, i-gn-aveût on cindris', èt la, on stå d' pourcês ; chal, amon l' Cotûrî... Mins, la qui m' coulèye èsteût, la qu' dj'a v'nou å monde... dji n' rik'noh pus rin !... Wice èst-ce å djusse ?...

Èt i qwèréve, ni s' polant résoûde a n' rin r'trover.

« Dji creû portant... awè, i m' sonle... ci sèreût bin chal... ci deût èsse chal si plèce... » Èt, lès oûys clignetants, il èsteût arèsté d'vant 'ne mohone novèlemint r'faite.

Mi monnonke mi féve vrèyemint dèl pônne a ç' moumint la.

— Qui l' timps passe vite ! dèrit-i, èt lès candjemints qui s' fèt ! Dji n'åreû måy pinsé qu'ine vicårèye pèséve si pô d' tchwè èt qu' so quéquès annêyes...

— Monnonke, nos irons pus lon, èdon ? lî dèri-dje, èt dji l'èhèrtcha.

Èt, mågré lu, i s' ritourna co deûs' treûs côps so lès Wales divant d'ariver å Croupèt.

Adon, po 'ne gote lî raminer dès pus djoyeûsès pinsêyes, dji lî djåsa d' mès « vîlès » k'nohances.

— A-ve bin k'nohou Dj'han Bastin, vos, monnonke ?

— Dj'han Bastin ?

— Awè, qui d'manéve tot seû å Flot-dès-Rouwales, la qu'on n' passéve måy tot seû ine fèy li nut' toumêye. C'èsteût foû dè viyèdje, divins lès håyes, a 'ne creûh'lêye vôye, a l'intrèye dès campagnes.

— Awè, dji m' rapèle asteûr. Tot l'monde s'ènnè houwéve pace qu'i n' mètéve måy lès pîds è l'èglise èt qu'i n' féve nin sès påques. C'èsteût on vrèy dicrustiné. Adon i d'manéve dès meûs sins s' raser èt sins fé côper sès dj'vès.

— Lès èfants 'nne avît 'ne bleûve sogne, pår qu'on acèrtinéve qui quéquefèy, l'al-nut', i gripéve so on haut åbe di s' djårdin po loukî lès steûles...

— Monnonke : èt l' vî Colas ?

— Li vî Colas dè Mar'hå, qui d'manéve è Plope (1) ?

(1) Rue du Plope.

— Awè.

— Oh ! lu, ni d'héve-t-on nin qu'aveût avalé l' diale divins on vère d'êwe ?...

— Pauve vî ome, va ! Siya, èdon. I n' saveût câsî pus roter. Il aveût dès vatches qu'il aléve mète å vért a l'aute costé dè viyèdje, divins lès Ridâs (1), èt qwand i passéve, nos brèyîs tofêr après lu, po l' tourmèter : « Colas ! Colas ! n'a nou bon Diu !... » Adon, i djètéve si baston après nos autes.

A totes mès sov'nances, mi monnonke si règuèdéve, èt ci fourit adon lu qui s' rapinsa.

— Avez-ve bin k'nohou, vos, nèveû, Hinri Cârmulin ?

— ?...

— I d'manéve so lès Wales ossu, tot seû. On n' saveût d' wice qu'i v'néve. On n' lî k'nohéve nou parint. I bribéve. I tchantéve dès tchansons so Napolèyon. Il èsteût bossou.

Èt Louis Marck ? Il aveût chèrvou Napolèyon, lu. Il aveût stu come guèrnadier è l'Èspagne. I djâséve l'èspagnol ossi bin qui l' walon. Il aveût ossu fait l' campagne di Rûssèye. On brèyéve après lu : « M... po Napolèyon ! » Adon i v' porsûvéve èt i v's eûhe fait on mâva pârti, s'i v's eûhe ratrapé.

Èt Wâtî Bèneûtî ? I d'manéve å k'mincemint dè Plope ; il aveût stu braire ine nut' : « Argent d' ma pouye ! » (2) al creûh'-lèye vôye d'âs Cascognîs (3), èt ènn' aveût riv'nou a mitan d'molou d'avu stu trik'té dè diâle !

— Dihez pus vite di quéques farceûrs qui savît l'afaire...

— Vos avez compris, nèveû ? diha-t-i tot riyant.

Ci côp-chal, mi monnonke èsteût rènondé : lès sov'nîrs frudjît al dilongue di nos barigâdèdjes.

I continuwa :

(1) Chemin du Rida.

(2) *Argent de ma poule !* telles sont les paroles qu'on va crier, avec une poule noire en mains, à minuit, à un carrefour dans la campagne, pour voir le diable.

(3) *Au cascognier*, lieu-dit.

— Li fi da Bèneûtî, vos l'avez k'nohou dè mons, lu : Wâtî l' Covreû, i racoviyéve lès teûts di strin. On l' nouméve co Wâtî l' Touweû, i touwéve lès pourcês po lès djins.

— Oh ! cila ! dèri-dje, cila ! si dj' l'a k'nohou ! C'èsteût tot nosse plaisîr, nos autes cârpês, di lî aler vèyî mascâs'ner lès pauvès bièsses. I n'aveût nou pus mâladjèt' qui lu po-z-adjèrcî l' côp d' marcus' âs pourcês. Dji m' rapèle qu'ine fèy i bouha traze côps ! Èt nos èstîs la, nos autes, mâdis gamins : « Alèz, Wâtî ! èco onk !... » èt Wâtî atrapéve li cucusse è l'oûy, è l'orèye !... Qwand dj'î tûse, c'èst-afreûs !... On riyéve di çoula !

Mi monnonke riprinda :

— Vos n'avez ciète nin k'nohou Djôdjè Sâl ? Èle foumîve li pîpe come on turc, mins 'le s'ènnè catchîve. Èle aléve pafter âs tchamps.

Èt Bèbèrt Miyôte ? Bèbèrt Miyôte, lu, si féve vol'tî sô, adon i coréve po qu'on n' vèyahe nin qu'il èsteût èbu.

I-gn-aveût ossu l' Blanc Djâkmâr qu'aveût stu « marin, so mér ». Ons aléve passer l' sîse è s' mohone. I vikéve tot seû. On lî féve raconter sès voyèdjes. Ènn' aveût-i vèyou don, cila, dès payîs !

I-gn-aveût co Dj'han l' Tchinn'tî, qu'on nouméve ainsi pace qu'il aveût 'ne grosse tchinne di monte...

Èt l' vî Mitchâ, qui sègnîve lès pok'rês èt qui féve mète dissus dès foyes di sâ ; èt l' Luturlo, qu'èsteût on bateû d' prumîre fwèce.

I-gn-aveût ossu ine sote qu'on nouméve li sote Toutou ; èle aveût dès manîres d'èfants.

I-gn-aveût ossu on sot...

— Diâle !... ènn' aveût assez, dès mak'tés a Voteum, di ç' timps la !

— Èdon !.. on l' nouméve li sot Arnol. I pèléve tos sès âbes. Il aveût todi on tchap'let d'vins sès mains. Il ala a Brussèle po fé candjî lès coleûrs dè drapê...

— Ah ! cila, dj'ènn' a-st-oyou djâser, i s'ala mète â mitan dès guides dè ch'min d'fer, â pîd dè Tiêr-a-Lîdje, po-z-arèster l' convwè... qui passa tot oute, ni lèyant dè pauve sot qu'on hopê d' sankis'.

— Tinez, dji m' rapèle co Bêbêrt Djadot. Il aveût marié 'ne grande hiyêye flaminde. I gripéve so 'ne passète po l'abrèssî.

A-ve oyou djâser d' Mitchî Tchûtchète?

— Nèni.

— On l' nouméve ainsi, dji n' sé k'mint qui dj' deû dire çoula... anfin, i parvina tot l' minme a s' marier èt il atrapa 'ne djèrmale po k'mincî... Ossu d'héve-t-i vol'tî : « On n'mi noum'rè pus Tchûtchète, ca dj'a fait deûs èfants d'on côp ! »

Si bê-fré, c'èsteût Odjî Baguète. I d'manéve å Molin Baguète, avou s' fré qu'a stu borguimaisse, vola 'ne quarantinne d'annêyes.

I vikît la, âs tchamps, come dès a-dmèys sâvadjes. On raconte qui qwand l' prumîre dame di scole, nomêye dè Govièrnumint à Voteum, vina fé s' visite å borguimaisse Baguète, èle èl trova racrapoté èl coulêye dè feû, tot neûr èt tot mâssî, lès pîds d'hâs, avou s' pantalon èt si tch'mîhe po tot camadje, racrampi come on mouhin, èt qu'i n' comprinda rin dè monde al visite qu'i r'çûvéve.

D'abord, li ci qui prinda s' plèce pus tård èl valéve bin. Il èsteût årtisse (1). Li dame (2) èl priya 'ne fèy å rindèdje di pris âs èfants dès scoles. Li papî pwèrtéve qui ci sèreût po « quatre heures de relevée ». L'årtisse-borguimaisse lî fa rèsponde « qu'i n'aveût ciète wâde di *s' rilèver* à quatre eûres å matin po-z-aler vèyî çoula ! » (3).

— Èst-ce a creûre ?

— C'èst portant bin ainsi.

Todi tot djâspinant, nos èstîs arivés d'lé l'èglîse.

— Ah ! lèye n'a nin candjî, fat-i, c'èst co todi bin s' clokî qu'on n'a mây fini. Tinez, vos léhez la, d'zos l'oûy di boûf : 1789. C'est l'annêye dè grand rèvintèdje. On d'va arèster lès travaus. I n' dimanéve pus qu'a fini l' toûr. Qwand lès margayes fourît finèyes,

(1) Vétérinaire.
(2) L'institutrice.
(3) Authentique.

on tapa l' teûtê ainsi so l' clokî... Èt l' priyèsse? I d'manéve å Croupèt, di m' timps.

— Èh bin, asteûr, il a s' mohone a quéques pas d' l'èglîse, podrî l'ête.

A-ve oyou djåser d'on noumé Djôr Filou, vos, monnonke ?

— Djôr Filou? i m' sonle tot l' minme mi rap'ler ç' no la ; i d'manéve, dji pinse bin, å Croupèt ossu.

— C'èst çou qu'on m'a dit. C'èst la ossu, dj'ô bin, qu'on féve mèsse, divins l' timps, divins 'ne heure, èt c'èsteût Djôr Filou qu'î houkîve lès djins tot bouhant so on tabeur.

— Ci sèreût bin. Li prumî curé qu' dj'a k'nohou chal èdon mi, nèveû, on l' nouméve Cuvèlier ; c'èsteût on vî brave ome. I d'néve tot çou qu'il aveût âs pauves. I payîve dès grandès gotes âs houyeûs.

Adon on ava l' curé Crèspin, c'èsteût on lîdjwès, li fi d'on martchand d' pèkèt. I div'na sot, adon i s' porminéve avou l' bon Diu (1), dèl nut', avå lès vôyes. Puis ci fourit l' curé Skévenél. C'èst lu qui v'na dmani l' prumî èl mohone di podrî l'ête. Lès autes, dji n' lès a nin k'nohou, ca dji qwita l' payîs vès ç' moumint la.

— Èh bin ! nos avons-st-oyou adon Tchofélène, puis Van Rôy, puis Montulèt, èt oûy c'èst Carpentier. Èt lès scoles, di vosse timps, qu'ènnè savez-ve, monnonke ?

— Li pus vîle qui dj'ènn' åye oyou djåser si t'néve divins 'ne pitite mohone divant l'èglîse. C'èsteût li vî Andrî Lam'brék quèl tinéve. Puis s' fré Djôzèf èl riprinda a s' mwêrt. Puis on 'nnè t'na eune amon Monèt, la qu' c'èst-oûy li noûve mohone di mon Tîri. On féve sicole divins 'ne sâle di danse. Adon i v'na ine francèse, Madame Côrnète, qu'ènnè drovia eune å Croupèt, divins 'ne mohone dè gros Lînå. Èle ni prindéve qui lès tot p'tits èfants. Dj'a co k'nohou Mam'zèle Lamoûr, puis Toutou di D'vant l'èglîse.

— Èt puis, monnonke, ç'a stu Mam'zèle Spadin (1863), qui provint d' Hu.

(1) Le viatique.

Èle fout l' prumîre nomêye dè Govièrnumint. Èle fa on p'tit timps li scole so l' plantchî d'ine mohone qu'èsteût a l'intrêye dè Tièr, dismètant qu'on batihéve li scole qu'èst todi oûy li scole dès bâcèles èt qu'èlle a miné trinte-qwatre ans å long. Catrène Pîrlet l'a miné après lèye, èt oûy c'èst Babèt' Salmon. I-gn-a treûs dames èt treûs maîsses asteûr.

Nos toûrnîs åtou d' l'èglîse, èt podrî l' keûr mi monnonke s'arèsta èt m' mostra on pré.

— Çoula c'èst l' pré l' Vå, m' diha-t-i. C'èst chal qui lès macrales vinît danser l' vinr'di, a mèye-nut'; on î vèyéve ossu, di timps-in timps, bal'ter dès loum'rotes... Lès prés! fa-t-i, çou qu'on s'î plaîhîve qwand il èstît banâves. Ons î djouwéve *al crâwe*. On s' mètéve treûs conte treûs, ou qwate conte qwate. On s'årméve d'on gros baston qu'on nouméve *li crâwe*, avou on gougnot (1) al bètchète. Adon on prindéve ine djète qu'èsteût come on boulèt d' bwès må d'grohi. On comptéve treûs, èt on féve voler l' djète qu'on s' rilancîve d'on camp a l'aute a côps d' crâwe. C'èst-a ç' djeû la qu'on s'abîméve lès mustês !

On djouwéve co *al tchaudire*. On féve on rondê è pré èt 'ne pote (2) å mitan. On mètéve turtos l' gougnot dèl crâwe èl pote èt on s' kidjètéve li djète po nèl nin lèyi d'mani èl pote.

I-gn-aveût co on djeû qu'on nouméve *a l'ome foû*. On féve deûs camps èt ons èsteût ot'tant d'on costé qui d' l'aute. On brèyéve : «L'ome-foû ! qu'a dè cœur èt dè courache !...» Ènn' aveût todi onk qui sôrtéve dès rangs, adon on l' porsûvéve turtos.

Quéquefèy ossu, l'al-nut' on aléve wahî. On èsprindéve on fouwå å mitan dè pré, puis avou dès ramayes èt dès passês, on aléve flahî d'vins lès hâyes èt lès âbes, po fé sâver les oûhês qu'avolît vès l' feû èt s'î v'nît rosti.

I-gn-aveût co dès autes djeûs, qu'on djouwéve sol pavêye adon, ainsi *al bouhale*. Li bouhale c'èsteût ine canabûse (3) qu'on féve

(1) Renflement.
(2) Petite fosse.
(3) Sarbacane.

avou on long bordon d' sayou (1) et on sofléve dès boulètes d'årzèye avou, après lès oûhês. Ons èsteût fwèrt adjèt' èt on 'nnè touwéve quéquefèy å vol.

— Asteûr on n' djowe pus a cès djeûs la.

— Nèni, c'èst pièrdou ! c'èst roûvî !

Djondant l' pré l' Vå, todi podrî l'ête, i-gn a l' mohone da Bada.

Bada c'èsteût on tchèron. Il aléve vinde dès hoyes so lès viyèdjes, avou s' tchèrète. Sès dj'vås c'èsteût tofêr dès vrêyès harotes èt sès atèlêyes toumît todi è pèces. On d'héve è viyèdje qwand on tchèron èsteût må monté : « C'èst l'atèlêye da Bada ! »

Il aveût-st-on grand gros rossê tchin qu'on nouméve Comissaire, qui nèl qwitéve måy, såvadje come on leûp èt qu' tot l' viyèdje ricraindéve.

C'èst tot mèl rapinsant qui, la quéquès annêyes, dji scrihéve cès rîmês chal :

COMISSAIRE !

C'èst-on tchin såvadje come on leûp :
Lès èfants s' såvèt rin qu' dè vèy
Si rossète pê, s' cowe ritoûrnèye,
Sès deûs oûys blaw'tant come dè feû !

I n' soufrih nin lès autes haweûs,
Èlzî qwîrt misére sol pavêye.
C'èst-on tchin såvadje come on leûp,
Lès èfants s' såvèt rin qu'a l' vèy...

C'èst sûr fleûr di tchin crapuleûs,
So tchamps, so vôyes tote li djoûrnèye.
Li ci qu'a 'ne lèhe bin ac'lèvêye
Èl fait rintrer si vite qu'i veût
Brokî l' tchin såvadje come on leûp...

Bada buvéve come on trô. Il a morou tourné a rin.

(1) Sureau.

Il aveût avou lu 'ne pitite parinte da sonk, li bossowe Dadite, qu'i nouméve « li tchin d' fizik », câse di s' croufe. C'èsteût l' soûr da Colas d' mon l' Grosse Dadite, cila qui djouwéve vol'tî âs cwârdjeûs èt qui mahîve todi dî côps qwand c'èsteût s' toûr dèl fé...

Qwand l' vîle bossowe mora, Bada qui l' bwèsson aveût d'dja a treûs qwârts abièsti, si mâv'la tot bleû : « Faléve-t-i qu'èle morahe, djusse li minme djoû qui m' vatche crèvéve ! » grognîve-t-i...

On sét qu'â viyèdje, qwand i-gn-a on mwért, dès djônês qu'i-gn-a vont â veûyèdje come a 'ne pârtèye di plaisîr. On lzès lêt d'vins ine plèce djondant dèl cisse dè mwêrt, on l'zî done dè pèkèt ou dè france a beûre, èt, so l' târd, qwand l' bwèsson fait s' fwèce, l'afaire toûne a tricbal et a bacara. Â veûyèdje dèl pauve bossowe, on l'ala sètchî foû dè lét qu'èle èsteût èssèv'lêye èt on l' kipwèrta avâ l' mohone tot 'nnè fant dès moquerèyes !... I fât èsse baligand di s' kidûre ainsi a dès parèys moumints !

Bada a djoûrmây oyou on bouc. I tapéve ine pufkène abôminâbe tot avâ podrî l'ête. Ons aléve di timps-in timps haper l' bouc po fé dès rîrèyes hâr ou hote.

On l'ala on dîmègne qwèri po l' kiminer a porcèssion, come on aveût fait l' dîmègne di d'vant avou on présidint d' sôciété. On aveût porminé l' présidint tot avâ l' comeune, puis on lî aveût léhou on discoûrs. Po s' moquer d' lu, quéques farceûrs fît l' minme afaire avou l' bouc da Bada èt i lî léhît on discoûrs â Croupèt.

I-gn'aveût 'ne afaire avâ l' viyèdje ci djoû la dê, mon Diu ! A-t-on ri ! Vola a hipe ine qwinzinne d'annêyes qu'on ala haper l' bouc li nû d' Noyé et qu'on l'amina è l'èglîse disqu'â keûr, al mèsse di matène. I flaira è l'èglîse qwinze djoûs â lon ! L'afaire mâqua dè v'ni d'vant lès tribunâls...

— Tin, fa m' monnonke, èt l' fôdje da Dj'han l' Mar'hâ?

— On l'a bouhî djus po 'nnè fé on câbarèt. Si fi Jan a r'monté 'ne novèle fôdje è Vèrt-Vinâve.

— C'èsteût on vî brave ome, li vî Dj'han l' Mar'hâ.

— Il a morou n'a nin longtimps.

— I touméve d'on mâ. Tos lès dîmègnes il aléve djouwer âs cwârdjeûs amon Lam'brèk, â Croupèt, avou l' vî Lam'brèk qui touméve d'on mâ ossu, èt Prospêr qu'èsteût acâblé dè minme mèhin, ça fait qui ç' n'èsteût nin râre dè lzès vêyî toumer chaque a toûr di leû maclote, al minme tâve...

— Pauvès bravès djins !

— Èh bin, l' feume da Dj'han l' Mar'hâ, li vîle brave Louwise Licoq s'aveût marié treûs côps. Si deûzinme ome, Lîbèrt Lîbiè, trova l' mwêrt d'ine manîre qui vos n' savez nin mutwèt ?

— Alez todi, monnonke.

— Èh bin, vola : i-gn-a, m'apinse-dju, bin quarante-cinq ans d' çoula, si nin co pus, Lîbèrt Lîbiè rinètîve on pus' è Bouh'tê (1) qwand l' crouwin (2) lî côpa l'alène è fond. Li docteûr Mâpas qu'èsteût on brave èt hardi ome, si fa d'hinde po sâver Lîbiè. Li crouwin l'èclawa ossu !

On sètcha tot l' minme lès deûs cadâves foû, èt po marquer l' sov'nîr dèl bèle mwért dè docteûr Mâpas, li comeune fa mète ine pîre so s' fosse. Èle si drèsse co oûy è l'ête èt on î pout co todi lére cès rîmês chal... Vèyons on pô, qui dji m' rapèle...

— Rawârdez, monnonke, dji v' va-st-aidî. So on costé i-gn-a :

> Passant, si ton regard tombe sur cette pierre,
> Recueille en ta mémoire un pieux souvenir !
> En ce séjour tranquille où l'herbe vient grandir,
> D'un cœur noble, à tes pieds, repose la poussière.

Èt so l'aute :

> Ci-gît le médecin bourguemestre Malpas
> Qui, dans un puits profond où nul n'osait descendre,
> Pour sauver un mineur que la mort allait prendre,
> Affronta le danger et trouva le trépas.

— C'èst bin çoula : awè, c'èst bin dit.

(1) Lieu-dit.
(2) Émanations délétères.

— Dji k'nohéve l'istwêre, monnonke, mins dji v' l'a l raconter po savu s'on m'aveût bin rac'sègnî.

— Èst-ce ainsi ?

— Awè.

— Èh bin ! nèveû, c'èst dès afaires a rapèler, parèt, çoula.

Èt Tonton-Tatîne vike-t-èle co ?

— Oh nèni ! i-gn-a bin qwinze ans qu'èle èst mwète !

— Vola eune qu'ennè k'nohéve dès sègneûres ! Èle sègnîve tos lès mâs. Mins 'lle aveût pâr li pompon pol fleûr-èt-l' dragon (1) èt lès mâs d' dints. Pos lès mâs d' dints, èle ram'téve dès pâtriyèdjes tot fant dès sénes di creûh so vosse tchife, adon 'le vis féve planter on clâ a in-âbe di s' djârdin qu'ènn' aveût dès cints èt dès cints rèfoncés d'vins.

Asteûr nos èstîs d'vant l' Mohone comunâle.

— Èst-ce todi Nènèle quèl rinètèye li sèm'di ?

— Ci n'èst pus Nènèle-Pîwèye, èle èst trop vîle ; c'èst s' fèye Toutou.

— Bètch'tèt-i todi si fwêrt turtos ? fa m' monnonke tot riyant.

— Todi, monnonke... Nos... n... nos... èstons c, c, c... cink, è, è, è, n, n, nosse mo... mohone èt i gn..., gn...gn'a qu' mi qui... qui n' bètch'tèye nin...

— Awè, awè ! c'èst çoula. Èh bin ! l' vîle Nènèle aveût on fi qu'on nouméve « Monnonke » èt qu'a morou è côp d'êwe di Hom'vint (2), la dès annèyes. Ci djoû la, il aveût dit a s' mame divant d'ènn' aler â matin : « Dji n' mi plai pus è beure, dji candjerè d' mèstî ! C'èst sûr oûy li dièrin djoû qui dj' va-st-è trô !...

Èt ci fourit vrèyemint l' dièrin joû, l' pauve valèt !

Nos d'hindîs l' Vèrt-Vinâve, nos passîs d'vant lès deûs scoles èt n's arivîs tot près d' mon Marnète, la qu' nos rik'nohîs l' mohone da Papa Pounète, todi l' minme dispôy kibin d'annèyes don ! Mi monnonke l'a todi vèyou ainsi. Papa Pounète

(1) Inflammation très douloureuse de la région de l'œil.

(2) Houillère de Bonne-Foi-Hareng, charbonnage aujourd'hui désaffecté.

c'èst-on vî djône ome qu'a viké tote si vèye come on vrêy èrmite. I va a mèsse tos lès djoûs èt i fait sès pâques tos lès dîmègnes. I vike tot seû mâgré qu'a dès parints qui d'manèt djondant d' lu.

Tote si vèye i s'a mèskèyou d' tot èt s' touwereût-i on piou po-z-avu l' pê...

On raconte qu'ine fèy i lèya toumer 'ne dimèye çanse al tére èt qu'i qwèra treûs qwârts di djoû après.

Qwand il a a èsprinde ine alumète, i s' passe li pus possibe di l'èsprinde dè costé dè soûfe, tot l'aloumant seûye-t-i a si stoûve ou â quinquèt. I s' rafèye dè vèyî riv'ni qwârème po mons magnî, èt s' djeune-t-i adon tant qu'i pout !

Il ouveûre â feu d' bwès (1) èt il a dès cot'hês qui lî rapwèrtèt tot plein èl bone saison.

Vola 'ne vintinne d'annèyes qu'il a-st-intrupris d'aprinde lès catrusèmes âs èfants qui sont trop deûrs po stûdî tot seûs èt qui l' curé lî èvôye. Èlzî done li lèçon al vèsprèye èt lès èfants l' noumèt « Papa Pounète ».

Avâ l'viyèdje on l' nome « li Vicaire ».

Papa-Pounète a on p'tit pô d' l'instruc.

I n'èst nin vèyou fwèrt vol'tî pace qu'il a volou fé d' timps-in timps dès r'mostrances âs djins dè viyèdje tot fant dès tchansons conte di zèles.

C'èst-ainsi qu'ine fèy ènn' aveût fait eune â d'fait' d'ine sôciété qu'aveût d'né on bal amon Piêre, èl rowe dè Lombârd.

Mi monnonke s'a rapelé ç' couplèt chal :

A ç' bal la gn-aveût 'ne djône fèye
Qu'aveût lès mantches di s' rôbe djus ;
Èle èsteût fwèrt dècol'tèye,
Onk di cès djoûs 'le ni s' mousseront pus.
Boum èt boum èt rataplan, (*ter*)
A Voteum qui fait l' grand !

Mins on n' lî lèya nin l' dièrin mot, ca quéques djoûs après,

(1) Faiseur à bois, armurier.

avå l' viyèdje, on vindéve ine « Rèsponse » so l'air dèl Brabançone, qu'aléve come çouchal :

« Årîz-ve måy creû, Messieurs, qu'in-anacorète,
Ou in-èrmite, come vos l' volez noumer,
Åreût-st-avou l'îdêye dè div'ni poète
A l'ocâsion di nosse société ?
Si stîle, Messieurs, èst tot rimpli d' sagèsse
Mågré qu'i n' fait nin bècôp d' plaisir âs feumes.... »

« Èt puis, èt puis... fa m' monnonke... dj'a roûvî çou qui vint après !... »

Vos vèyez, c'èsteût on pô fait pîd foû pîd d'vins, mins tot l' minme on l' tchanta tot plein.

D'alyeûr, la trinte, quarante ans d' chal, on n'èsteût wère mâlâhèy.

Nos èstîs arivés d'zos l' Vèye.

— Asteûr, diha-dje, nos rid'hindrons so Hèsta.

— Come vos volez, fa-t-i. Dji so vrêyemint awoureûs d'avu r'vèyou m' viyèdje divant dè mori... Èt portant, d'in-aute dès costés, dji m'ènnè vou quâsî d'î èsse riv'nou. Dj'ènn' aveû wârdé ine doûce sov'nance, djèl vèyéve todi tél qu'il èsteût di m' timps ; dji lès vèyéve barigâder, m' sonléve-t-i, avå lés rowes èt rouwalètes, come adon, tos cès-la qu' nos 'nnè djâsîs tot-rade. Dji n' tûséve nin qui l' timps passéve, qui l' mwért aveût fâci tot avå èt qu'in-aute monde aveût crèhou !... Si dj'î aléve rid'morer asteûr, dji m'î sintreû tot-z-èminné (1) èt dj'î lanwih'reû, dj'è so sûr...

Qwand n's arivîs sol campagne dè Lèvrî, nos nos r'toûrnîs on dièrin côp po r'vèyî nosse viyèdje èt puis nos ralîs disqu'è nosse mohone sins pus moti.

Vès 1885

Li lèd'dimain, dji r'tûséve a tot çou qui m' monnonke m'aveût raconté l' djoû di d'vant èt a tot çou qu'i s'aveût rapèlé di

(1) Guindé, dépaysé.

s' djônèsse passêye a Voteum. Èt adon mi bê timps d'èfance ripassa ossu d'vant mès oûys.

Dji m' rapèle qui qwand dj'aveû sîh ou sèt ans, tot nosse plaisir c'èsteût d'aler djouwer å Djène-fossé.

Di nosse mohone, å Djène-fossé, i-gn-aveût bin cinq' cints mètes tot å pus. C'èsteût da Bår d'èmon R'nî, èt il èsteût èl Tièrålyète (1), inte li Vèrt-Vinâve èt l' Croupèt. Il èsteût fwêrt årzieûs. Nos î fîs dès ridâdes. Al copète i-gn-aveût 'ne vîle hâye èt 'ne tchårnale qu'aveût dès grossès rècènes totès d'gårnèyes di têre. Ons åreût dit tos sièrpints qui s'èfèhit (2) onk divins l'aute. I-gn-aveût 'ne grosse rècène qui boutéve foû pus fwêrt qui lès autes : nos grîpîs d'ssus a cavaye nos treûs ou nos qwate, èt nos nos fîs aler al kibléce. Dès fèys on camaråde ou l'aute nos bouhîve djus èt nos barlôzîs al valêye dè fossé, ponte èt make! On s' riyéve malâde...

Dès autès fèys ossu, Bår d'èmon R'nî, qui n' voléve nin qu'on djouwahe so s' fossé pace qui on l' disféve tot, arivéve pate a pate podrî l' hâye èt djètéve ine trûv'lèye di têre après nos autes ! Nos brid'lîs èvôye å pus abèy èt nos d'manîs ût djoûs mâ dè raler å Djène-fossé.

I-gn-aveût dès côps qu' nos nos risquîs d'aler disqui d'vins lès Basses. Ah ! la, c'èsteût 'ne miyète pus lon, èl campagne : i faléve trivièrser tote li Plèce di l'Èglîse, passé l' Coû-Dèlvå èt qwand ons èsteût al Tchapèle, ons aveût co deûs' treûs cints mètes a roter.

Lès Basses ! Mâdjinez-ve ine vôye rèfoncêye inte deûs fossés (3) d'ine dîhinne di mètes di hauteûr, èt tot r'coviérts di coûtès jèbes.

On î féve dès fahènes (4), dès ridâdes èt dès cowêyes. A fwèce

(1) Partie de la rue Ferdinand Nicolaï.

(2) S'enchevêtraient.

(3) Le *fossé*, à Vottem, désigne le *talus*.

(4) Jeu d'enfant qui consiste à se coucher à deux, l'un sur l'autre, de face, et à se faire rouler serrés dans les bras l'un de l'autre, jusqu'en bas d'un talus.

dè rider so nosse sabot, nos avîs fait 'ne sitreûte colire dispôy al copète di l'årzieûs fossé disqui d'zos, adon pol rinde pus ridante on féve chaque a toûr manikèn-pis' dissus !

Mon Diu, çou qu'on s'amuséve la ! èt lès sabots qu'ons î frohîve !... lès cous d' pantalons qu'ons î alouwéve !... Nos alîs co sovint djouwer d'vins lès Ridâs, qwand i féve tchaud. C'èst-ine vôye qu'èst-oûy fwêrt candjèye, mins di ç' timps la, c'èsteût onk dès passèdjes lès pus amistâves. I-gn-î aveût dès hautès hâyes totès florèyes dès deûs costés, èt on clér rèw î passéve tot tchantant. C'èsteût d'vins on foncê èt i-gn-î aveût, â k'mincemint, deûs grands prés — li pré Cadjot èt l' pré Hèrman — qu'èstît marâsseûs qu' po-z-assoti. Quéquefèy nos nos î risquîs qwand lès jèbes î èstît hautes, po-z-î côper dès longs bordons di surale-ditchin qui nos k'hagnîs èt qui n' trovîs foû bons... Nos î qwèrîs ossu dès rinnes. È rèw, nos hapîs dès maclotes (1), dès qwate-pèces (2) èt dès sansowes.

Nos mètîs lès maclotes, lès qwate-pèces èt lès sansowes divins dès botèyes. Lès rinnes on lzès d'néve a Doné — li gros Doné, on mâva gamin qui nos r'craindîs turtos ; i féve tofér barête, i foumîve èt i tchikéve ; c'èst lu qui moûdéve è s' sabot lès maiguès gates qui l' pauve Marèdjène-âs-gates atèléve al dilongue dès fossés. Doné prindéve adon on fistou, èl tchôkive è cou dèl rinne èt i soffléve li pauve bièsse, lî fant tingler on vinte come on tabeur ! Adon i prindéve « si canif » — on vî cassé coûtê — féve ine crèneure èl pê dèl pauve bièsse èt v's èl dihâssîve... come ine robète, è-vike ! I r'djètéve adon l' pauve rinne è rèw, la qu'èle si dispètchîve di s' rèfoncer è môlyon...

Dès fèys nos montîs disqu'â Flot-dès-Rouwales, al copète dè Tiér, tot près d' mon Dj'han Bastin. La, l'êwe èsteût tofêr mahèye èt mâssèye. Nos î pêhîs... âs maclotes. Il î aveût quéquès rinnes, mais nin dès qwate-pèces, ni dès sansowes. Quéques

(1) Têtards.
(2) Salamandres.

mâvas gamins î bagnît lès tchaudès après-l'-dîner d' djulèt'. Il î bagnît...anfin ètindons-nos : i rotît a qwate pates divins, ni lèyant foû qu' leû tièsse, après s'avu, come di djusse, dismoussî come dès viérs. Qwand c'èst qu'i v'nît foû, vos comprindez bin qu' il èstît co pus mâssîs qui d'vant d'î intrer.

I s' lèyît r'souwer å solo, èt i s' porminît tot nous...A cès adjes la, on féve çoula sins tûser a nou mâ èt on s'åreût rud'dimint moqué dè ci qu'åreût fait l' pus p'tite façon. Po rad'hinde è viyèdje, nos r'passîs d'vant l' Molin, nos loukîs on pô toûrner sès grandès éles èt puis on 'nnè raléve vès mon l' sote Francote, qui d'manéve è Tiêr ; nos bouhîs on grand côp so si-ouh èt puis nos patraftîs èvôye, quéquefèy avou l' sote a nosse cou, mins n's èstîs vite lon.

Qu'on s' plaihîve bin !

*
* *

È nosse viyèdje, i-gn-î aveût, di m' timps, quéques drôles di cwêrs : dès pauvrès âmes qu'î v'nît on bê djoû prinde djîse ainsi, èt qui nèl qwitît pus, dwèrmant è l'osté drî lès hâyes, divins lès meûyes, è fond d'ine basse ; è l'iviêr, divins lès cinses, so lès câvâs (1), èl cwène d'ine heure, ou d'vins on stâ ou l'aute.

On n' lès aveût mây kinohou djônes. Il arivît, come çoula, tot vîs, pus bon a rin, pièrdous so l' monde.

I batît carasse tot avâ, magnant 'ne tâte chal, ine crompîre la, ramassant 'ne dimèye assiète di sope d'on costé ou d' l'aute, ou hapant 'ne blamêye divins 'ne amistâve coulêye, la qu'ine bone âme lès féve achîr.

I n' si moussît qui d' vîs camadjes qu'atrapît hâr ou hote, a l'atoumance. Ons èsteût quéquefèy bin contint dèls aveûr qwand i-gn-aveût dè bwès a k'tèyî, ine tchèrète di hoyes a rintrer, on tchamp a d'trîhî, ou 'ne fosse a l'ancène a vûdî.

Po quéquès çanses èt on d'mèy lite di pèkèt, on l'zî åreût fait bate l'êwe. Il èstît sovint hinés.

(1) Fenils.

Qwand 'ne bande di gamins touméve so onk ou l'aute di zèls, ènnè vèyéve si pére ! On l' gougnîve vès so li drî, on l' féve barlôzer djus d' sès pauvès skèyes, on l' sipritchîve avou 'ne sèrinne, on l' sipitéve avou dè môlyon, on lî tapève dès plokètes di tchèrdon divins lès dj'vès ; avou dès longuès baguètes, on lî bouhîve si tchapê djus di s' tièsse... Djans, on l's-î féve totes !

Dj'a k'nohou ainsi Dj'han Cotinâte. C'èsteût on grand haut diale, ossi maigre qu'on haring. On s'amûséve a l' sôler po lî fé tchanter :

C'est le Rwè de la Belgique
Qui-gn-a besoin de ses soldats,
Pour marcher conte la Russiye } *bis*
I-gn-a besoin de ses soldats... }

Po l' fé mâv'ler on tchantéve après lu :

Cote en train
Cotinâte en train !
Cote en train
Cotinâte !

Cotinâte tchantéve co :

... Au bord du fossé la culbute !
A-ni-mal jamais qu'une fois !...
(On ne meurt jamais qu'une fois)

èt çoula tot fant l' bièsse èt tot bouhant avou s' pîd... èt tot l' monde rèpètéve â rèspleû.

Il atrapa lès neûrès pokes. C'èsteût è l'iviêr. Nolu n' s'ènnè vola tchèrdjî po l'ahouter èt po l' sognî.

I d'mana conte on fossé, drî treûs djâbes di strin qui l' borguimaisse lî aveût fait pwèrter, èt tos lès djoûs l' gâr-champète lî aléve mète si d'mèy pan èt ine pinte di pèkèt â bwèrd dè tchamp.

Dj'han Cotinâde passa ainsi tote si maladèye sins s' médî, èt on bê djoû, i rad'hinda è viyèdje, riwèri, mins ossi frèzé qu'ine boûkète.

Li pauve vî ! On n'a måy compris k'mint qu'ènn' aveût riv'nou.

I-gn-aveût in-aute qu'on nouméve li vî Fouyådje. C'èsteût on p'tit gros qui dwèrméve ås håyes ou d'vins lès stås. I n' buvéve nin l' pèkèt... èl magnîve, come on dit.

Li går-champète nèl vèyéve nin vol'tî, pace qu'on l' divéve quéquefèy tchôkî è trô dèl gade qwand i minéve dèl vèye avå lès vôyes, èt adon Fouyådje si k'tapéve on pô po n' si nin lèyî fé, i n' voléve nin roter, èt l' går èl divéve èpwèrter a sès reins disqu'èl pote. Ine fèy la, i n' tårdjive nin a î ronfler come on campinêr disqu'å lèd'dimain.

Ènn' aveût co : l'ome da Clamince, qui s' féve hèrer è l'amigo treûs ou qwate fèys so l'an. On d'héve qu'i s' porminéve moussî a feume l'al-nut' dè costé dè Galyår (1) po fé sogne ås djins.

Crètyin ! Crètyin, lu, n'aparètéve è viyèdje qu'å bout d' deûs ou treûs ans. Il î passéve ine ûtinne di djoûs a rôler mwêrt-îve-sô avå l' djeû. Il arivéve ainsi, on n' sét d' wice, èt puis, quéques djoûs après, ènnè raléve co, on n' sét po wice aler, mins chaque fèy i-gn-aveût quéquès poyes di mons d'on costé ou l'aute...

Pière Craque, c'èsteût on p'tit vî tot ployî. I djuréve tofêr « Cint èt nonante-sèt' !» èt on n' sét nin poqwè qu'i d'héve ci nombe la pus vite qu'in-aute.

Po l' tourmèter, nos brèyîs après lu :

« Pière Craque ! Cint èt nonante ût baraques ! »

Cint èt nonante ût'... èt poqwè nin cint èt nonante sèt' ? nos n'è savîs rin nin pus, nos autes minmes.

Dji m' rapèle co ossu, mins fwêrt pô, d'onk qu'on nouméve Påstê-froumadje. C'èsteût on gros bouzé, avou on cou d' pantalon si lådje qui — come on dit — deûs pauves s'î årît batou a côps d' bèsèces...

I lî arivéve quéquefèy dè piède si-åbitude dè barigåder a n' rin fé, adon i s'ègadjîve divins 'ne cinse po lès pus måssîs ovrèdjes ;

(1) Gaillard-cheval, lieu-dit.

mins come il inméve mîs l'ovrèdje qu'èst fait qui l' ci qu'èst-a fé, i r'touméve divins sès vîs pleûs... brèf a l'afaire, on l' tapéve a l'ouh, adon sès barigådèdjes rik'mincît.

I-gn-aveût co Andrî, qu'èsteût in-ome bati come on dj'vå, mins i s' sintéve ossu d'avu dès mitchots d'zos lès brès'.

Il aveût stu bièrdjî amon Creûhîs. Il èsteût si fwêrt divins lès pougnèts, qu'i hiya 'ne fèy, eune après l'aute, deûs èpoûcètes di fiêr qui l' går-champète lî aveût mètou.

Dispôy dès annêyes dji n' l'aveû pus vèyou. L'aute djoû dji l'a rèscontré a Lîdje ; i va briber ås ouhs èt il a 'ne pitite sèrinète, oh ! nin bêcôp pu grande qu'ine caisse ås cigåres ! èt c'èst comiquemint drole dè vèyî ç' vî grand, gros, fwêrt ome la toûrniquer l' manivèle d'in-indjin ossi p'tit, qu'on s' dimande kimint qu'i n' frohe nin tot èvôye qwand èl rimowe divins sès deûts, qu'il a ossi gros qu' dès borons d' såcisse !...

*
* *

Dè timps qu' djèsteû djône, dj'a-st-ossu k'nohou è m' viyèdje quéques bribeûs qui passît a leû djoû.

Tos lès mèrkidis, on vèyéve ariver li vî Tyofile. Il èsteût halé, i rotéve avou deûs canes. I nouméve lès feumes po leû p'tit no. Lès èfants s'amûsît a l' sûre di pwète a pwète, pace qu'i hufléve, tchantéve èt cwinkséve di fwêrès droles di manîres. Po çoula, i mètéve on bokèt d' pèlote di porê è s' boke. Nos n'avons måy polou comprinde kimint qu'i féve ; avons-ne sayî dès côps portant avou l' bokèt d' pèlote di porê !

Dès fèys, i s' hapéve vès l'orèye, i twèrtchîve si boke di costé èt i tchawéve come li pourcê qwand on lî va d'ner l' côp d' marcus'.

Çoula nos féve rîre.

Tyofile èsteût camaråde avou lès èfants, èt nos mames nos d'nît 'ne çanse po qu' nos l' mètîse nos autes minmes è s' canote.

Tyofile n'èsteût nin l' prumî v'nou : i påtriyîve dès bèlès priyîres ås ouhs. On l' rèspèctéve bêcôp èt on n' lî r'fûséve måy li charité.

Ine fèy ou deûs tos l's ans, i féve li voyèdje di Saint-Rok è l'Ârdène. I riv'nére adon avou dès p'titès mèdayes qu'èstît bènèyes èt qu'i vindéve âs djins.

On 'nn'î atch'téve tot plein.

I féve ossu dès voyèdjes po lès djins, a Saint-Houbèrt, a Montagu, a Tchîvrimont.

I-gn-aveût co l' vî Saint-Rok avou sès longs dj'vès tot blancs èt s' longue bâbe qui lî toumêve come dèl nivaye so li stoumac'.

A sès reins il aveût on neûr cofe avou dès clâs d' keûve tot avâ. I s'aspoyîve so on gros bordon.

I n' vinéve qui l' dimègne. On 'nn' aveût fwêrt sogne, pace qui qwand on brèyéve après lu, ou qu'on n' lî féve nin l' charité, i v' sohaitîve tote sôr di fwêrts laids mâs.

Il aléve magnî s' tâte è câbarèt d' mon Tîri, avou 'ne grande gote di pèkèt èt on d'mèy rimoudou (1).

Qwand il aveût çoula so li stoumac', i féve dès reûpes come on pourcê...

Vochal Marlatcha ! Di wice vinéve-t-i co, cila ? On nèl saveût nin pus qu' po l's autes.

Il aveût 'ne sèrinète qu'i féve aler âs ouhs, ine tote vîle sèrinète qu'on n'oyéve quâsi pus èt qui djouwéve lès airs a mitan.

Dji vèya 'ne fèy magnî Marlatcha è nosse mohone : i d'manda 'ne pèce di blanc pan èt eune di neûr, inte lès deûs i mèta dè boûre, dèl makêye èt dèl sirôp', puis i v' lofta çoula a r'lètche-deûts...

*
* *

I-gn-aveût co 'ne aute sôr di djins : c'èsteût ossu dès droles di cwêrs pièrdous so l' monde èt adjîstrés a Voteum, seûlemint il èstît a posse d'on costé ou l'aute, a-z-ovrer.

C'èsteût Djôsèf di mon Paul-Louwise. Paul-Louwise féve li martchand d' hoyes a li k'tèye, èt c'èsteût Djôsèf qui minéve li

(1) Espèce particulière de fromage de Herve.

martchandèye âs djins, divins 'ne bèrwète. Come il èsteût d'adje, i lî âreût bin falou treûs qwârts di djoû po-z-aler d'on bout dè viyèdje a l'aute. I n' rotéve nin deûs cints pas sins fé ahote èt sins s'achîr on p'tit moumint so on brès' di s' bèrwète, li hintche.

Al briqu'trèye di mon l' Blanc-Djurâ, i-gn-î aveût 'ne feume qu'on nouméve Bèbèt' Bari.

Dj'a râremint vèyou 'ne si grosse feume, èt grande èt fwète avou çoula.

Èle ènn' aléve todi a pîds d'hâs, tote a brébâdes. Èle aveût-st-ine tètrèye come on pés èt çoula barlôkéve divant lèye come ine gorlète di vatche. Èle buvéve li pèkèt al botèye. Èle dwèrméve divins 'ne baraque di strin, so l' travô. C'èsteût 'ne mâssèye feume. Èle ni s' lavéve mây èt s' djâséve-t-èle crâs sins nou rat'na.

Qwand 'le si disputéve so l' corant d' l'ovrèdje — èt çoula lî arivéve pus sovint qu'a s' toûr — c'èsteût dès brèyâhes èt dès laids djèsses qui fît rapoûler lès djins.

*
* *

Oûy qui dji m' rapinse tot çoula, dji r'veû vrèyemint m' viyèdje come il èsteût adon.

I m' rivint co quéquès sov'nances qui dj'a bon dè raconter.

I-gn-aveût sol plèce di D'vant-l'Èglise li famile dès Bâdèts. C'èsteût Matî, si feume Trîne, leûs fis, leûs fèyes, li fré da Trine qu'on nouméve Pière. I vikît turtos onk divins l'aute.

Djondant d' leû mohone, dimanît lès Baneûs qu'èstît 'ne grande famile ossu : i-gn-aveût l' vî Bêrt, grand pére dèl fouwèye, Marèye èt si-ome : li vî Cola ; sès fis Djôzèf èt Mârtin ; leûs soûrs Tchitchèt, Cakène, Bâr èt Nènèle...

Il avît oyou dî-sèt èfants !

Lès Bâdèts èt lès Baneûs n' passît nole saminne sins s' dispiter. Lès feumes èstît lès treûs qwârts dè djoû sol pavêye, al wihène, ou d'vins lès coûrs a copèner, a s' taper dès lawes eune a l'aute, so l' timps qu' lès omes si sansouwît è beure, po riv'ni, leû djoûrnêye faîte, trover lès crompîres prises â fond, li sope hatèye, ou l' cafè nin fait...

Awoureûsemint qu' lès omes èstît d'ine bone pâsse, sins çoula 'leârît stu dôpinêyes pus sovint qu'a leû tour.

À mitan dèl dispute, so l' corant dèl djoûrnêye, on vèyéve vini foû di s' mohone li vî Matî Bâdèt è purète, a mitan èdwèrmou, lès pîds d'hâs. Come il ovréve di dèl nut' al houyîre dèl Batrèye, i s' divéve ripwèser dè djoû : i v'néve adon fé taire lès distchinnêyès feumes qui l'avît dispièrté a braire èt qui rèmoussît al hape è leû mohone tchèskeune di s' costé...

Li vî Cola, lu, fout tote si vèye on distèrminé pèheû qui l' grosse eûre di vôye qu'il aveût a roter di s' mohone a Moûse, â corant d' Djoupèye, n'a mây arèsté.

Il èsteût, come Mârtin Bâdèt, on fwèrt pâhûle ome. Tos lès sèmedis, sès deûs bâcèles, deûs a-d'mèyès djônès fèyes, vinît al vèsprêye qwèri âs warbôs por lu, è trô a l'ancène di mon Dadite Zwéde qui t'néve deûs ou treûs pourcês... Èle vis margoulît l' flairant môlyadje dè dâ avou leûs mains, trifouyît, qwèrant, nahetant, rimplihant d' pufkinerèyes èt d'asticots ine vîle gamèle di sôdârd qu'èle mètît pinde adon â-d'foû dèl finièsse di leûs ahaut, a l'air...

Bâr, Nènèle, Cakène èt Tchitchèt ovrît â Quai (1), c'èst-a-dîre qu'èle avit totes lès manîres dès cisses d'avâ l' Tchâssèye (2) ou d' Djus-d'la.

Èle corît lès sâles di danse, distwèrtchît (3) èt dansît plat (4).

Li dîmègne après l' dîner, è l'osté, frissemint flotchetêyes, èle fît avou dès camarâdes d'avâ l'viyèdje, dès crâmignons sol plèce di D'vant-l'Èglîse. Èle èstît ainsi quéquefèy rassonlêyes leû qwinze ou leû vint'. C'èsteût bê a vèyî èt a ôr. On v'néve dès qwate cwènes

(1) Le peuple désigne par là la fabrique dite « Linière Saint-Léonard », à Liège.

(2) Chaussée, faubourg Saint-Léonard, à Liège.

(3-4) Manières populaires de danser. La première consiste à danser en tournant dans le sens contraire à celui généralement adopté. La seconde consiste à traîner les pieds en tournant ; elle est opposée à la manière dite « danse sautante ».

dèl comeune po lzès hoûter. Èle tchantît : *J'entends remuer la paille, on fait l'amour dans les blés. — Ah ! je suis allemande, la fille d'un allemand.—Bon, bon, si l'amour vous gêne, moi non ! — Moncheû l' curé qu'aléve è bwès. — La plume qui s'envole, vole, vole...* — èt dès autes èt dès autes.

L'al-nut' leû fré Djôsèf prindéve si-armonica èt i r'passéve tos lès opèrâs dè Grand Tèyâte... Il èsteût r'noumé po on maîsse djouweû. Il aveût stu sôdâr divins lès carabiniers. Il aveût fait dè fwêrt bon sièrvice. Il amûséve lès djins a djâser mitan flamind, mitan francès, come a Brussèle, dihéve-t-i...

Mârtin, lu, èsteût houyeû. C'èsteût on luron d'vins lès crapaudes. Il aveût treûs bastâs qwand i s'a marié...

I lèvéve lès catchèts d'vins lès sâles di danse dè viyèdje. Dj'î aléve di timps-in timps po vèyî totes cès djins la d' pus près. Mârtin m' vinéve diner l' main, fîr d'èsse camarâde avou mi (!) èt i m'âreût v'nou d'mander 'ne dîhinne di côps sol sîze « s'i-gn-aveût 'ne saquî qui m' djinnéve.... qui dji n'aveû qu'a lî dîre... »

I m' vèyéve vrêyemint vol'tî èt si n' sé-djdju poqwè.

Dji poléve èsse tranquile avou lu, ca po l' côp d' tièsse, i n'aveût nouk al djonde !

Li grand pére dès Baneûs, qu'on nouméve Bastin, dimanéve avou zèls. Il èsteût fwêrt vî.

Qwand i féve bon, on l' caléve è s' fauteûy divant l' mohone. Al nut' on l' rintréve tot d'ine pèce, fauteûy èt tot. Qwand il èsteût co fwêrt, i n'aveût nou parèy po r'plaquî lès fossés (1).

Matî Bâdet, leû vwèzin, èsteût on grand boûrdeû. Il aveût todi 'ne boûde ou l'aute a raconter. I s' crèyéve lu-minme...

Il aveût-st-on sorodje qu'on nouméve Piére èt qu'on brèyéve mwêrt di timps-in timps; li brut coréve ainsi, sins qu'on sèpahe di la qu'i v'néve. Todi 'nn' èst-i qu'ine fèy, si fi qui l'aveût oyou dîre a si-ovrèdje, ala k'mander l' wahê po s' pére, tot riv'nant...

(1) A Vottem le *fossé* est le talus et non l'excavation.

Qwand i rintra è s' mohone avou l' wahê, i trova s' pére inte deûs tènes d'êwe, qui sègnîve tot tranquilemint dji n' sé pus qué må, a in-èfant dè vwèzinèdje !...

Piére Bådet fourit l' prumî a rîre di l'afaire.

Awè mins, qwand i mora po l' bon asteûr, nolu è viyèdje nèl voléve creûre ! D'ot'tant pus qui l' priyeû âs ètéremints di ç' timps la si lèyîve quéquefèy couyoner ossu èt aveût dèdja priyî po dès vikants.

I buvéve vol'tî l' gote ; on s'amuséve a l' fé sô, i s' vâriyéve, on lî d'héve on no d'on vikant ou l'aute, èt nosse brave priyeû l'aléve braîre tot avå l' viyèdje !

On djoû qu'i féve si toûrnêye avou s' neûr drap so s' brès', i d'mana coûrt, dismètant qu'il aveût braît : « On v' fait priyî a l'ètérmint di... di... Djans! d'ha-t-i, dji n' mi rapèle pus d' quî, mins vos l'ôrez todi dîre !... »

Dj'a k'nohou, è Vêrt-Vinâve, in-aute zig qu'on nouméve Madras'.

Il aveût on visèdje comme on fièrmint èt il èsteût ossi sètch qu'ine crèsse. Mågré çoula il èsteût k'nohou come on rude magneû. Qwand il ataquéve on djambon, ènnè lèyîve qui l'ohê. On dit qu'i magna 'ne fèy al minme eûrêye dèl tripe po tote si qwinzinne di houyeû !

Èl Rouwale Lohê dimanéve on grand haut vî ome qu'on nouméve Lorint Cabus. Qwand c'èsteût l' fièsse divins on viyèdje ou l'aute d'åtoû, ons èsteût todi sûr di l'î rèscontrer.

Dès djônes omes di s' viyèdje l'assètchît d'vins leû bande èt v's èl kiminît d'câbarèt a câbarèt, la qu'on lî féve danser l'«passe-pîd» èt l'« danse a l'èpèye », qu'i prétindéve danser mîs qu' pèrsone !

Po danser l' passe-pîd i féve dès antrichats å mitan dè câbarèt tot k'twèrtchant èt k'passant sès pîds onk podrî l'aute èt gruzinant in-air qui dji n' mi rapèle pus.

Pol danse a l'èpèye i lî faléve on baston èt i can'téve tot dansant èt tot k'twèrtchant sès pîds a pô près come èl féve po passe-pîd.

On li féve ossu tchanter : «On peûs, deûs peûs, treûs peûs... » èt ainsi disqu'a doze, qu'i d'héve deûs côps, puis i rid'hindéve disqu'a onk, « so l'air dè tradèri dèra, tra la la... »

Il èsteût d'abôrd passé maîsse po compter è rèscoulant. On lî payîve on vêre èt vos lî d'hîz on nombe, swèssante, sèptante, ou minme cint', i k'mincîve :

A la santé di nos cint' mon bon !
A la santé di nos cint' !... —

i féve ine pause, puis i continuwéve : « di nos nonante noûf, nonante ût'... » èt èvôye ainsi disqui «eune», mins d'ine vitèsse a v' rinde toûrnis' ! I n' si trompéve mây.

Qwand il aveût fait tos sès djeûs, i d'mandéve a magnî, èt lès djins dè câbarèt, qu'èstît contints dè vèyî qu'i rit'néve lès candes èt qu'on buvéve timpèsse, l'èminît èl couhène èt lî fît magnî on bokèt d' dorêye, ine trintche di jambon ou 'ne pôrsion d'robète...

Ons åreût fait dî câbarèts avou Lorint Cabus qu'i r'claméve chaque fèy a boufter...

Èt li p'tit Sins-âme, lu : il èsteût marié, il aveût cinq' pitits èfants. In-après-l'-dîner si feume si sâva avou in-aute.

« Vo-me-la gây ! » ènn' aléve-t-i tot avå l' rowe : « Vo-me-la gây ! avou cinq' pitits èfants... »

I n' tchipota portant nin longtimps : « Dji va qwèri ine aute ! » diha-t-i. I s' moussa so s' filèt èt, al vèsprêye, on vèyéve riv'ni nosse Sins-âme avou 'ne feume qu'il aveût stu qwèri a Lîdje, è Pièreûse...

I s'aplaqua avou èt èle ni l'a mây qwité.

*
* *

Nin lon èrî d' nosse mohone dimanéve on grand longou flamind qu'on nouméve Pière. Di-wice qu'il èsteût?... l'a-t-on mây savu è viyèdje ? Çou qu'on saveût, c'èst qu'il aveût stu fé l' guére âs Indes, po lès Holandès. Ènn' aveût riv'nou toûrné a baligand èt,

dè savu la qu'il aveût stu, on l' ricraindéve avå l' viyèdje, bin qu'i n' s'åye måy batou avou pèrsone portant.

I s' maria avou 'ne pitite corèdjeûse feume qu'on nouméve Fine-às-ègumes. Tos lès djoûs, èle dihindéve å martchî a Lîdje, avou s' tchèté sol tièsse, po-z-î atch'ter dès vèrdeûres qu'èle vinéve rivinde avå l' viyèdje.

Èle arivéve ainsi a s' kissètchî, a vicoter påhûlemint èt a-z-intrut'ni s' grand naw d'ome qu'ènn'î féve portant vèyî d' totes lès coleûrs.

Èle èl qwita co traze côps, mins ût', qwinze djoûs après 'le racoréve tot près d' lu...

Èle parvina treûs fèys a-z-atch'ter on p'tit dj'vå èt 'ne tchèrète po fé s' comèrce, èt chaque fèy si-ome rivinda tot po-z-avu dès çanses po beûre.

Li dièrin côp qu'èle èl qwita, Pière-às-ègumes lèya di s' mostrer. Cinq' djoûs s' passît èt l' pwète di s' mohone ni s'aveût nin droviè. On k'minça a trover çoula drole. Li novèle si k'sèma avå l' viyèdje, èt tos lès djoûs al vèsprêye, qwand lès ovrèdjes èstît finis, dès hièdes d'omes èt d' feumes si rassonlît d'vant mon lès Ègumes po savu on p'tit pô çou qu'ènn' ariv'reût. On d'héve : « Il èst pindou ! — I s'a lèyî mori d' faim ! » On d'héve co : « I s'a såvé dèl nut'... » Brèf a l'afaire, li går-champète ènnè djåsa å borguimaîsse qui fa co rawåde treûs djoûs, après... on veûreût.

Lès treûs djoûs s' passît èt... todi rin ! Asteûr c'èsteût tot l' viyèdje qui v'néve passer l' sîse divant l'mohone.

Li treûzinme djoû, al vèsprêye, on vèya ariver l' borguimaîsse èt l' går-champète. Il avît l'air fwêrt toûrmètés, ni sèpant k'mint fé. Mutwèt si sintît-i on pô d'avu sogne divant 'ne afaire ossi drole, qui nolu n' comprindéve èt qui lès djåsemints dès djins rimplihît d' mistére.

Tot l' minme, après s'avu longtimps djåsé, li borguimaîsse fa qwèri si-èchèrpe às treûs coleûrs al mohone comunåle, i sèl twèrtcha âtoû dèl taye èt, li går-champète prumî, i s'avancît vès l' ouh.

Lès feumes si sêwît, lès omes ossu, di sogne : c'èst vrèy, on n' sét jamais... Lès pus hardis dimanît a 'ne pitite distance...

Li går-champète si raprèpiha co d' l'ouh, puis, corèdjeûsemint, bouha sol pwète, adon i dèrit : « Au nom de la loi, ouvrez ! »

On frusih'mint cora d'vins lès djins.

Li borguimaîsse èsteût blanc-mwêrt come ine pareûse.

On rawârda on p'tit moumint. — Rin !

Lès djins djâsît tot bas asteûr. Lès deûs omes si r'loukît, ni sèpant qwè fé. I rik'mincît l'afaire.

Todi rin !

Adon l' borguimaîsse fa houkî on sèrwî ; on l' rawârda 'ne dîhinne di minutes qui durît on siéke.

— S'i n' rèspont nin di ç' côp chal, dèrît l' borguimaîsse, on fwèrcih'rè l' sère.

Li går-champète bouha èco 'ne fèy : « Pour la troisième fois : au nom de la loi, ouvrez !... »

Raf ! li pwète si tape å lådje.

Li borguimaîsse fladjole ine sègonde, mins i s' rihape èt d'meûre so plèce tot l' minme. Li går-champète n'a nin bodjî, i sére nièrveûsemint s' cane a croc'... Li sèrwî s' twètche èvôye.

Èl flouhe di djins on n' sofèle pus.

Qu'i-gn-a-t-i ? Ca si l' pwète s'a drovièt, on n' veût todi rin !

Å-d'vins dèl mohone li påhûlisté peûse, tèribe... Anfin, li går-champète fait on pas èl mohone. Èco todi rin ! I louke âtoû d' lu : pèrsone !...

Il aléve monter è l'ahaut qwand il aparçût podrî l'ouh li grand longou flamind plaquî å meur, sins on mot, èt qui soriyéve påhûlemint !...

Il aveût volou djouwer on bon toûr èt il î aveût crân'mint bin parvinou.

Qui lî åreût-on polou fé po çoula ?

Pus tård, on s'aparçûva qu'il aveût hapé, touwé èt magnî li tchèt d' mon Dadite Zwéde...

*
* *

Si dji d'véve fé r'passer chal tos lès droles di zigs qui d'manît è m' viyèdje, dj'åreû, pinse-dju bin, po 'nnè fé on lîve.

Qwand dji r'djåse di tos zèls, i m' sonle qui dji r'so co djône, qui dji r'vike mi djônèsse, è viyèdje qui dj'a qwité èt qui m'atint co todi å coûr...

Dji m'aveû todi dit qui dji scrîreû on djoû ou l'aute tot çouchal.

Mi monnonke, tot v'nant r'vèyî s' payîs, tot barigådant avou mi avå Voteum, tot passant avou nos autes quéquès sîses la qu'on r'djåséve di tot çoula, m'a drovièt l' boke.

Dji n' sé s' lès cis qu'ont léhou sès sov'nances èt lès meunes, î ont trové l' minme plaisîr qui n's avons-st-oyou, nos autes, a nos lès rapèler.

*
* *

Li djoû di d'vant qui m' monnonke ènnè ralahe è France, il a volou qu' djèl rèminahe pol dièrinne fèy è nosse viyèdje.

C'èsteût so l' corant dèl matinêye. Li solo montéve èn on bleû cîr djoyeûs.

Qwand nos fourîs å pîd dèl tchablote dè Bouh'tê, mi monnonke s'arèsta.

Divant nos autes, li viyèdje èsteût la, å coron. Lès håyes èt lès buskèdjes lî fît 'ne ritche corone di vèrdeûre èt nos vèyîs, chal èt la, on teût, ine pareûse, in-idrî, trawer lès foyes èt lès ramayes. Pus lon, åtoû, lès ritchès campagnes sitindît leûs påhûlès planeûres.

Divins l' clére loumîre dèl matinêye, li viyèdje si mostréve so s' pus riyant costé. Sès coleûrs avisît pus frisses èt pus nètes.

Èt portant ! èt portant ! si-air amistâve nos féve divintrinnement 'ne tote doûce sofrance, ca nos sintîs bin qu'i-gn-aveût 'ne saqwè d' candjî asteûr, ine saqwè qui lî måquéve mågré tot èt qui féve qui ci n' sèreût pus måy, po nos autes, li påhûle cwène âs plaihantès avinteûres èt âs doûcès djôyes...

Li timps aveût passé sor lu tot-z-î sèmant dès autès manîres dè viker, dès autès môdes. Lî roûvia, po bêcôp, aveût rafacé

l' sov'nance di tos cès-la qui n's avîs k'nohou. Li mwêrt aveût fâcî tot avå.

Dès djins dè viyèdje passît djondant d' nos autes. Nos n' lès k'nohîs, i n' nos k'nohît...

Nos èstîs come deûs riv'nants, rad'hindous d'in-aute monde, dès spéres qu'ons a diskinohous...

Nos oûys vèyît-i co dèl minme manîre ? Li viyèdje aveût-i vrèyemint candjî sès traits ?...

Mins nosse coûr èsteût d'manou l' minme, wårdant, fidéle, nos binamêyès sov'nances d'on timps qu'èst, po tofêr, bin rèvolé !

Nos avîs d'manou clawés tos lès deûs å pîd dèl tchablote dè Bouh'tê, lès oûys loukant bin lon, po d'zeû l' viyèdje, pus lon èco, sûvant nos sondjes èt nos r'mimbrantès pinsêyes... Èt ci fourit m' monnonke qui r'djåsa l' prumî. I dèrit, tot mouwé :

— Nèveû, pinsez-ve qu'i fâye vrèyemint r'griper disqui la ?...

Èt dji dèri :

— A qwè bon ?...

Èt so l' còp, i fa d'mèy toûr, djèl sûva sins moti, èt nos n'avons pus ristu la qu' ç'a stu nosse viyèdje...

Herstal, août-septembre 1905.

L'OVRÎ

TYPE POPULAIRE

PAR

Arthur XHIGNESSE

MENTION HONORABLE

Extrait

..... A m' sonlant, l'ovrî èst, å-d'dizeûr di tot, on grand èfant, èt dji n' lî vou fé nou r'proche, ca c'èst pus vite on foû bê vice qu'on sohaitereût a tot plein dès autes. Nin qu'i n'åye nin dès hièdes di djins qui n' minèsse, tos lès djoûs, leû nake come dès èfants; mais 'nn'a si pô, vormint, qu'ènnè wårdèt l' påhûlisté, li bon coûr, li frankisté ! Å résse, on 'nnè tape trop' di riyotrèyes po qu'on wèse co s'ènnè fé glwére, ni minme avu l' has' di coûr di l'acwèrder.

On grand èfant... l'ovrî l'èst vormint dè costé d' l'åme, dè sintumint. I n' sét wårder por lu li djôye qui li tchante ou l' dolince qui lî pleûre å coûr; èt s' èl dist-i å prumî v'nou come si tot l' monde èsteût a pont po s'è fé fièsse ou 'nnè påti. Èst-ce mitwèt ossu pace qui l'ovrî print tote si rowe po s' fouwêye, — dismètan qui l' bordjeû s' ratrôclêye è s' djîse po fé s' djama, ou po-z-î catchî sès ponnes, ténefèy minme a s' fi quèl rabrèsse, a s' feume quèl veût tot disbåtchî ?

« Qué novèle don, fréson? Vo-te-la co bin neûr oûy! — Tais'-tu, va; li maîsse m'a manecî di m' rinde mi lîvrèt. — Ine bèle afaire! Ci n'èst nin l'ôle di brès' qui mâque, hein?... On maisse di pièrdou, deûs di r'trové! »

« Awè, Bâr, li souwêye martchande di spéces, m'a rèfusé 'ne lîve di boûre! — Poqwè don, l' laid vèrzin? — Èle ni vout nin èdamer 'ne qwinzinne sins mète li fiyon a l'aute. — Come si t'ènnè poléves qui ti-ome a stu malâde! Qu'èle ratinse ine gote! Dji va raconter s' keûre a Bêtris èt a Dj'hène, èt s' pout-èle bin, li crohe-patârs qu'èle èst, bâhî lès dièrinnès çans' qui nos lî årans pwèrté! Chinaye, va! »

« Mi fi tîre londi, valèt. Ni roûvêye nin di d'mander ç' djoû la d' bon... I n'åreût, å résse, qui twè qu'ouveûrreût di tote li rouwale. — C'èst-ètindou, fré. On f'rè, l' saminne qui vint, quéques qwârts po s' ragrawî : i fât viker d'vant dè mori; èt lès wèzins, ç' n'èst nin dès tchins. »

« Qui vou-djdju dîre don? N'as-se nole pâquète ciste annêye? — Siya, va, soûr, mi treûzinme. C'èst-ine misére! On n'èst mây foû dès fraîs! Treûs ans èn-èrote! — Bodje-tu! on 'nnè vinrè hayète-mint å coron. Dji t' prustèyerè l' wâke dèl meune qui ç'a stu dîmègne si toûr... èt s' reûsse ossu! Èt pôr, Babèt' don qui n' ti pout nin rèfuser si bê lîve di mèsse èt s' tchapelèt d' pièles. Ratind 'ne gote qui dj'î coûre! »

« Ni t' chagrène nin don, plankèt! N'èst-i nin co bin awoureûs, t' fi? — T'as bèl dè dîre, sés-se, valèt! — Dji sé bin, mais avou si-accidint, ci n'åreût todi pus stu ine vèye por lu. Sés-se bin qwè? Vin beûre ine gote èl mohone. Dji t' mosteûrrè mi novê bleû mayeté, èt s' passerans-ne ine cope d'eûres èssonle. »

Èt tot volant mostrer qu' l'ovrî èst-on grand èfant qui dit s' bin come si mâ, qui print l' prumî v'nou po s' fré, on s'aparçût co pus vite qu'il èst si midone, si plein d' fiyâte, qu'ènnè fât ténefèy qu'onk di mâva d'vins tote ine flouhe po l' tromper, po l' mâ-toûrner, qwand ci n' sèreût qu' po on djoû, po ine eûre. Èt s'fait-i adon li mâ come il adièrcih li bin : d'ine plinte tchoke èt plate-

kisake, sins s'ènnè fé todi 'ne îdêye fwért djusse èt sins s' mådjèner håyenète çou qu'ènn' avinrè. I s'ènnè vôrè d'main dèl laide keûre qu'i s'a lèyî adîre dè fé, mais qu'il î a mètou tote si âme, qwand l'èvèye lî ènn' a pris. I s' hèyerè è qwate po r'mète d'adreût l' keûhisté qu'i vint dè distrûre, on pô come in-èfant qui spèye li djodjowe qu'il î tint portant come å blanc d' sès oûys. I d'mande pardon come i fèrih....

PÔRTRAIT

PAR

Arthur XHIGNESSE

MENTION HONORABLE

Èle a mètou s' bèle pleûtèye gâmète po s' fé « tirer » èt s'a-t-èle ripris, po ç' grande djoûrnêye la, li rîslèt qu'èle aveût-st-a vint ans qwand 'le aparçûvéve si mon-cœûr aspiter al cwène dèl rowe. Pôr qu'èle a r'trové, å fî fond d'on roûvî ridant, li norèt d' sôye qu'èle s'a marié avou : il èst bin 'ne gote djène, mais s' va-t-i co si bin avou l' pê d' sès massales qui rafènèt 'ne miète, come dès rainètes qui d'manèt téres tot s' dibîhant èt qui c'ènn' èst qu'on souke å-d'vins. Puis èle l'a creûhelé, l' bê norèt, al plèce qui lès motes l'ont 'ne gote kimagnî, èt, si bin, qu'on n'î veût d' tot rin, a hipe on nozé d'hitèdje di mohe qu'on dîreût, d'å lon, li dièrain pont d'on tiketèdje qui lès bouwêyes ont tot mouwé — i n' fâreût mây curer trop' å solo, vèyez-ve !

Tant qu'a s' wâke, èle l'a vormint bin adièrci : vos dîrîz 'ne avièrge qu'il a 'ne gote nivé so s' tièsse, râlé pus vite, èt si pô qui lès « ondulés » ni sont nin hoyous, pô ni gote, èt qu'ons î veût co, quâsî, li foûme dès deûts qui lès ont-st-adjincenés. Li rôye, å mitan dès dj'vès ni s' marquêye nin co trop', èt s' l'a-t-èle — vèyez-ve li hâtinne, li vèye sote ! — racoviète d'ine rèsile qu'i-n-a nole reûsse å monde qui seûye si fène, si lèdjîre. On n' veût d'dja lès bètchètes des tènès orèyes, catchêyes qu'èle sont podrî èt d'zos deûs nozés « rôlês » qu'on veût r'lûre âs ployants.

Èt l' plat fayé p'tit « nœud » d' satin, don, al copète dè « chignon », si hâgne-t-i, dê, bon Diu, si hâgne-t-i! 'L-èst vrèy qu'il èst tot fris' ristindou èt qu'il î r'djète come dès sclats d' « mwêrète », on « nœud » d' pâquète, djans! Po lès oûys èle âreût co l' pris : ont-i d'vou fé dès mâleûrs è leû djonne timps! ènnè f'rît môrdiène co s'i s' kitapît 'ne gote ! Dès oûys qu'ont wârdé l'ètêtisté èt l' frusion dès riyas, avou — divins les cwènes — come dès tot fayés pleûs qui lès térès lâmes ont brosdé, onk a onk, qu'on dîreût d'â lon dès « dints-d'-loup » di fènès dintèles... Dès oûys qui tote li vèye dè cwér s'î a rapoûlé, èt qui n' sont nin mantchètes.

Pôr qui l' minton d' gaw-gaw abrotche so li d'zos come si 'ne pâhûle hah'lâde èl pontéve èn avant, on bon vî pâhûle minton qu'a dèdja magnî brâmint dès crosses di dorêye èt qui tronle ine gote qwand l' boke moût-st-on râvion ou qu' lès p'tits èfants potchèt-st-âtoû dè fâstrou tot brèyant : « Vèye mame! » par ci, « Ine bobone! » par la.

Èt d'vins s' câde âs d'hités camelots li brâve vèye âme, tote reûde d'èsse atitotêye, tote djoyeûse d'èsse co si bèle, hâtinne, hâgnêye si tène djêve dè timps passé, avou — tot âtoû d' lèye — come ine èreûre d'ognèsté èt d' bon coûr qui sont d' tos lès timps, zèls, mais si pô ! Èle a hâsse qui « ç' seûye tot » di s' tini la si strègne, ine gote èminnêye, tûzant si parfond èt si lon qu'èle parèt' rilouki tot èt tot l' monde di qué costé seûye-t-i qu'on l'avise. A l'anglêye dès deûs pareûses qui lî tapèt-st-on tot pô d'âbion, èle a l' loukeûre si djonne èt si frisse mâgré l's ans èt lès teûles d'arègne, qu'on s' dimande vormint çou qu' l'adje vout bin dîre èt si l' vèye n'a nin tot costé èt todi li minme fristé qwand 'le èst bone èt peûre. Èt s' direût-on, a fèys, qu'èle a-st-on doûs rîslèt, èt qu'èle adiercih' on bokèt di p'tite clignète.

Al drive al drave

TYPES POPULAIRES

PAR

Arthur XHIGNESSE

MENTION HONORABLE

I. Li p'tit coreû d' rowe

Li p'tit Lîdjwès a-t-i 'ne aute cogne qui l' gamin des autès grantès vèyes, qui l' kèdje di Brussèles, qui l' ropieû Montwès, qui li p'tit sâvion d' Vèrvîs ? Djèl pinse èt s' vôreû-djdju tant v's èl fé vèy, mi ramèn'ter al pus djusse mès vèyès sovenances di p'tit coreû d' rowe... Sovint i n' fait nin pus d' haut qu'ine bote... mitwèt pace qu'a Lîdje — a m' sonlant dè mons — lès gamins fèt l' londjin cou po crèhe èt n' filèt-i gote fèlemint qu'après leû dozinme annêye. Avou çoula, il èst franc come on tigneû èt r'dohe-t-i d' calinerèye èt d' piceûres d'arèdjî. Il a trop' di gueûye po 'nnè wârder po tote si vèye èt n' tûze-t-i qu'a rîre èt a fé monter l's autes sol cane di veûle. « Potince ! va ! » dit-st-i l' pâhûle binamé moncheû qu'il a mâ ac'sègnî èt quèl veût rîre d'â lon pace qui l' pauve ome brak'nêye d'ine mohone a l'aute sins trover çou qu'i qwîrt... « Vos f'rez dès èfants, loukîz, nosse dame ! » djèmih-t-èle a s' wèzène ine lâmiante mame qu'in-agent vint d' lî raminer s' fi avou on bon procès-vèrbâl, po-z-avu râyî l' sonète dè Docteûr ou broûlé l' cowe dè minou dèl martchande di spécerèyes. « Dji n' t'aprindrè mây ! » brait-i l' pére, tot mâva pace qui s' bokèt ârgouwêye come on pwèrteû-âs-sètchs li binamêye madame, qui n' passe co mây sins lî d'ner deûs çans' èt

d'mèye èt lî d'mander kimint qu'i va. Il èst vrèy qui l' brave ome qu'èst v'nou haper l'air sor Avreû, ni pout co s'èspêtchî dè rîre tot vèyant, dè banc wice qu'il èst adjîstré, ine binde di mâ-toûrnés gamins qui fèt tchawer lès djônès fèyes tot s' lèyant d'fali a leû costé qwand èle passèt ; qui d'mandèt l'eûre å prumî v'noupo-z-avu l' plaisir di lî rèsponde : « On n' tèl dimande nin ! » ; qui r'vièrsèt l' sèyê d'êwe ou qui dovièt li spritche dès mèskènes qui fèt leû sèmedi ; qui fèt s' mâv'ler tot bleû lès tchèrons tot brèyant : « å cou ! l'ome ! » èt lès moncheûs a biciclètes avou leû spot : « hè la ! n-a l' rowe qui toûne ! » ; qu'arênèt lès hovrèsses tot lèzî djåsant d' leû fisik èt èscanant come dès spirous qwand èle lès rèspondèt avou leûs ramons ; qui sûvèt lès sôlêyes tot brèyant èt lès ètrindjîrs on pô drole moussîs tot lès noumant dès anglès k'pités foû d'on manège ; qui fèt dåner lès tchins èt qu' rispârdèt lès batchs di cindris' èt d' crasses ; qui soflèt dès peûs a côps d' cane-a-bûse èl hanète dès djins qui r'loukèt tot åtoû d' zèls po vèy si c'èst-ine manêye qui vint d' Lovay ; qui fèt « rigolâde » avou leûs deûts è leû boke po fé arawer lès vèyès mamezèles qui passèt seûres come ine pome ; qui s' vûdèt onk a l'aute dè sâvion è hatrê, ou s' tapèt dès plaque-madame divins lès dj'vès ; qui s' gatèyerît bin zèls mêmes po n' nin d'mani sins rîre ! Qwand l' pindârd ni pout fé arèdjî l's autes, qwand n' djowe nin al cabosse, qu'il èst nåhî dèl « pouce » ou dèl « poûrèye », si pus grand plaisîr, c'èst di s' porminer avå lès vôyes, d'ine djambe so l'aute èt d' nahi s' narène on pô tot costé. Èt s' n'a-t-i rin qui lî pout passer d'zos sins quèl veûye, èt s' n'a-t-i nin mèsâhe dè lignî deûs fèys po 'nnè fé s' tchèt èt po v's èl polu conter come on feû d' gazète. Avu vèyou 'ne saqwè qu'in-aute ni sét pont, quél oneûr èt quéle djôye por lu ! I s' passereût dè magnî po-z-èsse li prumî a-z-avu trèvèyou l' grand cirque qu'arive pol fôre ; lès Chinwès qu'on 'nnè djåse tant ; li tote frisse posteûre di sor Avreû ; li novèle piéce qu'on djowe âs marionètes di Roteûre ... qwand ç' n'èst nin —l'ustèye qu'il èst ! — lès tchinetrèyes d'on cafè-tchantant qui s'î wène podrî 'ne bèle madame qu'a dès si lådjès cotes qu'ons î mètreût-st-a houte ine dimèye dozinne come

lu ; lès coûses di batês ou d' biciclètes ; lès ombâdes dè sèmedi dèl fièsse ; lès piyotes qui vont-st-å camp ; lès balowes dizos lès âbes dè balwér ; lès prumîrès cèlîhes hågnèyes so lès p'tits bordons d' blanc-bwès, qui sé-djdju don ! Awè, alez, c'ènn' èst on zûlant, nosse pitit coreû d' rowe èt s' l'inme-dju vormint trop' po 'nnè dîre dè må ! Å résse, pôreût-on taper l' hate so l' binamé p'tit coûr qui troûve moyin dè fé l' pårt di sès deûs camèrâdes divins l' picèye di tchiques qui l' martchande vint d' lî d'ner po 'ne houlêye çans' ; qui dâre a côps d' tièsse so on « grand » qui vout bate on « p'tit » ; qui passereût 'ne djournêye a-z-ac'sègni, a s' bokèt d' soûr, lès bèbèles di sès grantès imâdjes, ou quèl pwète di hâr èt d'hote a crâs-vê so l' timps qui s' mame èst-alé « fé sès manèdjes » ; qui flahe è sonkis' po rinde å vî bribeû li pèlêye çans' qui lî a chapé èt qu'î a r'dohi ; qui s' mèt' a tchoûler qwand veût braire li mére aronde qu'i lî vint dè haper sès djônes sins tûzer, po fé di s' yane. Djans, tot compte fait, Lîdje n'a nin a rodji di s' coreû d' rowe, èt s'èl pout-i mostrer a l'ètrindjîr, tot l' riloukant avou l' fîrté d'on pére qui rabrèsse si cârpê, télemint qu'i sét d'morer mamé tot fant l' calin !

2. Li sôlêye

C'èst-on vî camèrâde dè coreû d' rowe èt s' nèl veût-on mây sins 'ne banne di cès p'tits assotis la quèl raminèt. Ènn' a d' totes lès cognes, disqu'å brave ovrî qui s'a roûvî avou l' vèye kinohance qu'il a toumé d'ssus, disqu'å franc pèk'teû qui fait l' ragognasse dès saminnes èn èrote... disqu'å gros mènhèr qui roûvêye di prinde ine vwètûre po catchî qu'i halcote èt qu'i reûpêye ine gote di trop'. Li pus sovint, li rowe n'èst nin lâdje assez po lèyî passer on laid discohî m' vé qui barbote tot rotant èt qui hîk'têye tot s'aspoyant so tos lès meûrs. Nole corote qu'i n' s'î mâheûre èt nou sonkis' qu'i n' flahe divins. Eune, deûs, eune, deûs, sès djambes si k'mahèt come po fé dès intritchats, èt s' calote, qui brognîve tot-rade avou s' narène, èl vint bâhî-st-a picètes ! Qué novèle don la ? L'èstèné m'vé vint mète si pô ragostant bûzê adlé

l' tièsse dè vî moncheû qui louke dès câdes a 'ne sitale èt qui fait 'ne hope èn èrî di s' vèy aconcwèsté d'ine si-faite bâbe, neûre di qwinze djoûs. Gnouc ! i va doguer so l' tchin dèl martchande di lèssê. Boum ! i souke sol haute pîce d'on gâz qui n' lî a mây rin fait. Patatraf ! i zinkêye sol crèsse di l'anglêye d'on meûr, èt i tome a gngnos tot rik'minçant a pâtriyî ! Lès bwérds di s' marone sont tot d'lofrés èt s' n'a-t-i nin disqu'a s' cou qui n' seûye dibrèné come li ci d'on gnêgnê. I n'a longtimps qui s' col èst k'râyî è qui s' cravate èst-a fligotes !... èt on s' dimande vormint kimint qui s' calote fait po s' ritrover todi, asteûre so crèsse, totrade so plat ! Vo-le-la qui tchante, qui lès gamins quèl baletèt divèt stampi po mîs 'nnè rîre a leûs âhe, èt qui l'agent d' police deût v'ni l' kiheûre come ine mèlêye. Tot-rade i prétchîve, èt s' gueûye-t-i tot asteûre come on distèrminé, pace qu'in-afronté p'tit rowe vint d' lî braire « pèquèt » a l'orèye tot lî mètant l' djambe... Hoûtez-le don k'mahi l' bastârdé francès èt l' crâs walon, prindant dès hauts airs tot chal èt tapant pus lon ine mâheûlêye divise inte di deûs rètchotes. Ténefèy, si pauve feume vint a s' rèsconte èt sâye di sâver lès meûbes ! Awè, l' mâlèreûse âreût bèle a fé ! Èle î mèt' tote si âme portant... avou, a tchokes, ine gote di vèrzin qwand 'le veût qu'on l' riboute. « Djans, valèt ! nos alans rintrer ! — Lê-me è pây !... in-ome ni rinteûre jamây ! — Tais'-tu, laid rowe, ti n' tins pus so tès djambes ! — Ti vous baleter sûremint !... ine saquî sét supwèrter l' bwèsson ! Clô t' djêve èt rote ! — Qui dis-se ? Bon Diu, dê, quéle misére ! — Rote ! mi, dji pâye ine rokèye ! » Èt s' mâvelant, halcotant, li pauve cope toûne li cwène dèl rowe... Èt si n' sét-on, télemint qu'i s' kibatèt, s'i-ènnè fât rîre ou plorer.

Sote èt trisse sôlêye, va ! lès rowes di Lîdje vis k'nohèt tant !... vos 'nn' èstez l' rogne !... Èt portant, télemint qu' vosse cogne èst drole èt qui vos contes sont bwègnes, 'l-atome co qu'on v' sût avou on ris'lèt so lès lèpes èt qu'on s' dit : « Fât-i èsse Lîdjwès, don, po piède si timps a d'ner d' l'astème a on pèk'teû pace qu'i halcote come a Lîdje èt qu'i divise come on l' fait Djus-d'-la !

AL CRIYÊYE

TABLEAU DE MŒURS

PAR

Arthur XHIGNESSE

MENTION HONORABLE

Oûy, nos vindans po rin, mès djins,
Awè, po rin!... Dji v' di qu'on l' done !
Al cand'liète, mètez-ve bin a-djins :
Oûy, nos vindans po rin, mès djins !...
Oyez-mèl don, ç' mâtourné tchin
Qui dit, tot fant l' yan' : « Tin ! al bone
C'èst-oûy qui vos vindez po rin?
Diâle m'arawe ! qui v's èstez midone ! »

Mais nos l' lèrans dîre, èt nos f'rans
Çou qui dj' di, mâgré lès blaguerèyes.
Çou qu' nos promètans, nos l' proûv'rans ;
Nos lèrans djâser, èt nos v' f'rans
Fé dès hazârds po l' qwârt di franc
Qui v' djinne è vosse potche!... Pète qui hèye !
Nos lèrans tot dîre... èt nos f'rans
Çou qu' dj'a dit, — mâgré lès blaguerèyes.

Kimiçans-ne po lès fins bokèts? .
Quî mèt' a pris so l' bê gros lîve ?
Ni brèyans nin, tos', come dès vês :
Ènn' a pus d'onk, di fin bokèt !...
Vormint, c'èst-ine bètchêye di rwè !
Qui d'hez-ve la d'ssus, don, vos qu'a l' fîve
Rin qu' dèl bwèrgni, li fin bokèt ?...
Quî mèt' a pris so l' bê gros lîve ?...

Qwand dji v' di qu'on n' l'a mây magnî !
Vos fez l' glote gueûye ?... Dji mèl va r'prinde...
On franc, d'hez-ve ?... Bin ! vos l'apicîz !
Mi qui v' di qu'on n' l'a mây magnî !...
On franc dî çans', vos ?... Hal dès pîds !...
Li d'mèy avou ?... Vos v's îrez pinde !...
On lîve qui n'a nin stu magnî !
Vos fez l' glote gueûye... Dji mèl va r'prinde !

Ah !... vola 'n-ome qui djâse, dè mons !
Deûs francs mons l' qwârt ?... djans don !.. co 'ne fwèce !
Vos v' pôrez fé glèter l' minton !
V'la 'n-ome qui n' rinake nin, dè mons:
Co doze çans' et d'mèy, nom di nom !...
Deûs francs !... v'la l' bièsse... poyèdjes èt cwèsses !
Ah !... vola 'n-ome qui djâse, dè mons,
Et s' sét-i çou qu' c'èst dè fé 'ne fwèce !...

Aute air di danse !... Sî bês r'modous,
Qu'ont faît leû scole è payis d' Hêve !
I fâreût èsse on panê-cou,
Po n' nin dîre : « C'èst dès bês r'modous ! »
Di qwè ?... Li p'tit d'mèy franc tot nou ?...
Vos mèrit'rîz 'ne boufe so vosse djêve !...
Trinte çans' ?... Ça va !... Mès bês r'modous,
Vos n' riveûrez pus l' payis d' Hêve !

Vout-on dès bês doûs inglitins ?...
Hoyans-ne ine gote ! djans !... 'ne bone parole !
Dji n' vin nin chal po pièdе mi timps !
Flaîriz-lès !... c'èst fleûr d'inglitins !
I tètît co îr å-matin !...
Boke cosowe ?... Vos èstez dès droles !
Pa !... v's èstez pés qu' mès inglitins :
I n' lèzî mâque, zèls, qui l' parole !

I fât aute tchwè, don ?... Sayans-è !
Wice èst-i l'amateûr di mosses ?
Si vos v' pièrdez, sûr, i f'rè spès !...
Pusqu'i v' fât dès mosses, sayiz-è,
Alez !... mi dji n' louke nin si près :
Houmez 'nnè deûs po sinti l' gos' !...
Après, vos dîrez : R'sayans-è...
Si v's èstez-st-amateûr di mosses !

Li diâle m'arawe !... Oûy, on n' magne pus !
I vikèt d' l'air dè timps, lès candes !
Nos fårè-t-i don taper djus ?
Li diâle m'arawe !... Oûy, on n' magne pus !
Vos d'vrîz fèri come so l' bon Diu
So 'ne parèye mosse !... vrêy, dji m' dimande
Si — l' diâle m'arawe ! — oûy, on n' magne pus !...
Vikèt-i d' l'air dè timps, lès candes ?

Candjans d' rèspleû !... Vola l' bê lot
D'oranges å vin... frisses èt hêtêyes...
Ci qu' l'apicerè n' sèrè nin sot,
Et s' pôrè-t-i dîre : « Dj'a l' bê lot ! »
Po 'ne saquî qu'èst-on tot pô glot
Vola 'ne manêye !... Est-ce creûs ?... Est-ce pèye,
Qui vos d'hez la, vos, po l' bê lot ?
Vola l's oranges frisses èt hêtêyes !

Eune èt l'aute!... On djambon d' tchivrou,
Qui peûse, sins minti, quatwaze lîves !...
Li tchèsse va sèrer... 'l-èst d'findou
Tot-rade dè magnî dè tchivrou...
Wice èst-i, l' fin bètch qu'ènnè vout?
Ah ! quéne bèle pèce !... a hipe djèl lîve
Å reûd brès', li djambon d' tchivrou !...
Qui d'héve-dju don?... I peûse vint lîves !

Et v'la l' bon boûre !... Prindez, s'i v' plait,
Feume, — å coutê, savez ! — 'ne bètchêye,
Et d'hez-me ine gote s'i n'èst nin bê ?...
Dèl margarine, dihez-ve ? Dji fai
L' wadjeûre qui d' chal disqu'å Man'hê
Vos n' troûv'rîz d'dja l' minme... Li souwêye !
Vini d'hîfrer 'ne saqwè d' si bê,
Et fé 'ne hègne qwand èle a s' bètchêye !

Pinsez-ve vormint qui dj' l'a hapé
Po d'ner l'aune di tripe a qwinze çans' ?
Awè, ciète, vos avez boûrdé :
Po v's èl diner, l' fåreût haper !
Pinsez-ve qui dji v'vou-st-atraper,
Et v' vinde pus d' djote qui d' tchår, Mèrance ?
On n' dîrè nin qui dj' l'a hapé :
Dji vind l'aune di tripe a qwinze çans'.

Po lès cis qu'ont co dès bons dints
Vola dî qwåtrons d' bèlès djèyes...
Djans don, lès feumes!... qu'ènn' åye tot-plin
Qui mostrèhe qu'ont co dès bons dints !
Våt mîs crohî çoula... qui l' timps
A dîre dè må dès autes!... Ténefèy
Enn'a-t-i pus qu'ont dès bons dints
Po dî qwåtrons d' clapantès djèyes ?

Et lès amandes, don? Qui 'nnè vout?
Aspitez, djans, les djônès fèyes !
Po totes lès cisses qu'ont dès mârlous,
Dès térès amandes, c'èst trop doûs !
Portant si, d'vins l' flouhe tot âtoû,
Enn' a-st-eune, savez, qui djêrêye
Èle ârè dès amandes !... Tot doûs !
On v' chèvrè totes, lès djônès fèyes !

C'èst tot-rade qu'on d'mandéve dès oûs ?
V'zè-la po continter l'îdêye !...
Djans !... ni m' loukîz nin come dès boûs :
Tot-rade, vos m' dimandîz dès oûs !
Brâve feume, mètez-ve don foû dè djoû !
I sont fris' ponous, dè, mamêye !
Et s' sont-i d' poye, savez, mès oûs !...
Çoula !... dès oûs d' cane ? .. quéne îdêye !

Alez-ve lèyî tot rèpwèrter ?
Tot !... fins bokèts, bèlès dinrêyes ?
Loukîz don li stale ! Tchûsihez !
Qui fât-i mète a pris !... Djâsez !
Dji n' dimande nin mîs qui dè fé
Li criyêye a vosse gos' !... Dji rèy
Dè vèy qui dj' deû tot rèpwèrter
Tot... fins bokèts....-bèlès dinrêyes !

Bon Diu ! qu'i fait sètch po haussî !
Ârîz-ve vormint mons d' cou qui d' bètch ?...
Vos l' lêrîz la, ci bê plat d' pîds
D' pourcês ?... Vos nèl wèzez haussî ?
Po 'ne bone eûrêye i n'a rin d' mîs !...
Oh ! oh ! vos cloyez vosse babètch ?
On sèl mèskeût po n' nin haussî ?...
Djans !... vos avez mons d' cou qui d' bètch !

C'èst-ainsi, hèy ?... on n' si bat' nin ?
On 'nnè vout pus ?... 'ne si bèle dinrêye !
Dj'ô qui v's èstez honteûs, surmint !
Est-ce ainsi, hèy ?... On n' si bat' nin ?
Po dès zûlants pîds, c'ènn' èst bin :
— Pus p'tits qu' lès vosses, mi bèle frèzêye !
Est-ce ainsi, hèy ?... On n' si bat' nin ?
Ènnè vout-on pus d' mès dinrêyes ?

Come on vout !... nos fr'ans pwète di bwès,
Et s'alans ne mète li clé d'zos l'ouf !
Bo-nut' ! savez !... pèlés saqwès !
Dji n'a d' keûre dè fé pwète di bwès !
On d'meûre è s' trô, s'on n'a nin d' qwè !
Po c' côp chal, djans, nos l' lêrans boufe !
Come on vout !... Nos f'rans pwète di bwès,
Et s'alans-ne mète li clé d'zos l'ouf !

ÉTUDE NARRATIVE

10e CONCOURS DE 1905

RAPPORT

Nous avons reçu huit pièces pour la catégorie A (*conte, légende, nouvelle ou roman*; *récit historique ou épique*).

N° 1, *Contes d'ènocint*. Cinq petits récits qui ne manquent pas d'humour et d'observation. Nous accordons une mention honorable avec impression au premier et au troisième.

Le n° 2, *Côps d' zaguè*, forme un ensemble de divagations écrites dans un galimatias ridicule.

Le n° 3, *È djârdin d' l'èvèque*, est un morceau charmant, d'un sentiment vrai et d'un réalisme sain. Nous lui accordons la médaille d'argent avec impression.

Le n° 4, *Légende inédite*, est une tentative neuve que nous voudrions encourager. La ballade est un genre dont le ton conviendrait très bien au sentiment wallon. Malheureusement le style et la versification laissent souvent à désirer. En corrigeant sa pièce avec le soin qu'elle mérite, l'auteur pourra l'an prochain en obtenir l'impression.

N° 5, *Èl nahe dè coûr*; deux proses wallonnes, dont la première, *Rapinsèdjes*, nous a paru être d'un style souvent tourmenté et offrir des longueurs peu intéressantes. La seconde pièce, *Antène*, aurait gagné à ne garder qu'un choix des détails que l'auteur jette à profusion. Néanmoins l'inspiration est sincère et la langue est d'un écrivain.

Nous lui accordons une mention honorable avec impression.

N° 6. Deux vieux contes très connus, présentés à nouveau sans style et d'une façon vulgaire.

N° 7, *Pâdje di vèye*. Nouvelle qui, à force d'être naïve et honnête, tombe dans un sentimentalisme de convention. Le style a de la prolixité et, çà et là, des gallicismes. La pièce témoigne cependant d'un effort sincère et nous lui accordons une mention honorable sans impression.

N° 8, *Vive li liberté*. L'auteur écrit un wallon qui est du français, mais son excuse est d'être une des victimes de l'accès de nationalisme belge provoqué par les fêtes de l'an dernier. Sa ferveur patriotique lui fait inventer un épisode où il prête aux pauvres soldats hollandais d'invraisemblables atrocités de bandits, et son amour de la liberté va jusqu'à tolérer le port du revolver en 1830.

*
* *

Vingt et une pièces ont été envoyées pour la catégorie B (*fable, petit conte ; monologue*, etc.).

Nous ne dirons rien de la plupart d'entre elles que nous avons dû écarter d'emblée à cause de leur trivialité ou de leur manque de style.

Le n° 5, *Lès orilièles*, traite un sujet original et ne manque pas de poésie, mais il est déparé par quelques taches qui montrent que l'auteur n'a pas su donner à son œuvre la dernière main. Nous lui accordons une mention honorable sans impression.

N° 7, *Quelques monologues inédits*. Le n° 1, *Fât prinde ine mohe*, est écrit en bon wallon, avec verve et entrain. Comme toujours, la pièce est un peu longue, et elle gagnerait à être élaguée d'une ou deux strophes. Nous lui accordons une mention honorable avec impression.

N° 15, *Treûs pinsêyes*. Seule, la première pièce, *Li Pazê*, a de l'émotion sincère. Nous lui décernons une mention honorable avec impression.

N° 19, *Pitit tâv'lê*. Aimable petit tableau auquel, malgré quelques taches, nous accordons une mention honorable avec impression.

N° 20, *Lès meûs*. Tableaux descriptifs qui ne sont pas sans charme. Mais l'œuvre n'est pas au point. On le voit, par exemple, pour les deux derniers mois auxquels l'auteur, à bout de souffle, n'a consacré que trois vers.

Les membres du Jury :

Ch. Semertier,
A. Tilkin,
L. Parmentier, *rapporteur*.

La Société, dans sa séance du 24 mars 1906, a pris acte des conclusions du jury. L'ouverture des billets cachetés joints aux pièces couronnées a fait connaître que, dans la catégorie A, les n°s 1 *Contes d'ènocint*, 3 *È djârdin d' l'èvèke*, 5 *Èl nahe dè coûr* sont dus à M. Arthur Xhignesse, de Liège; et le n° 7 *Pâdje di vèye* à M. Raoul Cleffert, de Liège; dans la catégorie B, le n° 5 est dû à M. Henri Hurard, de Verviers ; le n° 7 *Monologues* à M. Arthur Xhignesse ; les n°s 15 *Treûs pinsêyes* et 19 *Pitit tâv'lê*, à M. Henri Gaillard, de Neuville-sous-Huy.

Les autres billets ont été détruits séance tenante.

È djårdin d' l'èvèque

CONTE

PAR

Arthur XHIGNESSE

Médaille d'argent

C'èst come dji v' di.

Nole bèle après-l'-dîner d' solo qui nos n'alîs nin taper on côp d'oûy ou sayî dè fé 'ne toûrnêye è djârdin d' l'èvèque : on s'î sintéve quâsi ot'tant a si-âhe qu'èmon on près-cusin, èt si n' ratindéve-t-on gote d'î èsse priyî.

Dj'ô bin, portant, qui si l' vî tchènou tchèsse-tchin nos aveût trèvèyou !... èt s' laid p'tit bokèt d' bassèt don !...

Mais n' poléve-t-i dèdja s' doter d'ine saqwè; èt puis, on halcrosse foû-sqwére Flamind disconte treûs arèdjîs voltrûles pitits Lîdjwès, — on n'âreût nin trové 'ne piceûre po l'èmantchî ?... Nèni, c'èst po rîre !...

*
* *

Dji m'a dèdja sovint d'mandé poqwè; mais l' foû haut meûr qui féve li d'sseûve inte li djârdin d' l'èvèque èt nosse vèye mohone dèl rowe dès Prémontrés, discrèhéve tot a 'ne tchoke, èt d'on maisse côp, a 'ne anglêye di nosse coûr. So deûs a treûs pîds — mitwèt 'ne gote pus' — i-n-aveût-st-on grand trô èl pareûse, tot wice qui lès hauts âbes di l'aute di costé abrotchît, come po vèy çou qu'i poléve bin s'adjincer divins l' djîse di pauvès djins, zèls qui n' vèyît djourmây qui dès si hâtins saqwès.

Èt nos n' nos djinnîs gote po l'zî rinde leû loukèdje.... vos alez vèy.

Djusse a ç' plèce la, inte onk dès meûrs di l'årîre-batumint èt 'ne sôr d'abatou, stampéve on gros tonê al gotîre.... Èt on maîsse tonê co !.... Mådjinez-ve qu'i d'véve chèrvi a cinq' ou sî manèdjes èt qu'on n' l'aveût måy vèyou a sètch... nolu... minme nin li vèye mame qui d'moréve la dispôy co traze ans!... Il aveût ciète bin treûs mètes di haut cist èwaré tonê la, èt nos n'årîs dèdja, a nos treûs, polou fé toûrner l' maîsse crâne, qu'il aveût so li d'zos. Pôr qu'il èsteût rat'nou tot dè long dèl pareûse avou dès fiérmints èt dès dôsses qui n'årît nin co bodjî po 'ne vatche d'ôr, èt qui, onk dizeû l'aute, fît l' pus bèle hâle, — ènn' aveût minme deûs : eune di chaque costé — qu'on s' poléve mådjiner...

C'èsteût nos montêyes, èt cès ègrés la kinohît come leû potche lès gros clås d' nos solés... qwand on n' si mètéve nin a pîds-d'hås po-z-î agriper... Eune èt l'aute !... Si vite qui l' coûr èsteût påhûle, ons èsteût d'zeû l' tonê so quéquès ascohêyes, èt d'ine hope, on s'adjîstréve so li p'tit teûtê quèl bwèrdéve.

'L-atouméve minme qu'on s' lèyéve rider d' l'aute dès costés, d'ine cohe so l'aute — ca li d'zeûr dè tonê èsteût-st-a pô près d' lèvê avou l' crèsse dè meûr.

Èt qu'î vèyéve-t-on, adon, è djårdin d' l'èvèque ?...

* * *

Dji va sayî di v's èl dîre, tot m' ramintant po on mîs, ca i-n-a si longtimps d' çoula !... Dès hauts åbes èt dès bouhons, dès vètès wêdes — pimpêyes come dès milôrds èt dès pazês plins d' gravî inte di zèles, — puis tot å coron — tot wice qui nos n' wèzîs måy qui risquer in-oûy — li palås èt l' séminaire : deûs grossès mohones qui r'dohît d'åbion èt d' påy èt qu' nos nos mådjinîs 'ne gote come cès fâmeûs tchèstês pièrdous èn on parfond bwès... come on lét d'vins lès lîves ås îmådjes... Pôr qui c'èsteût tot a l'invû ine èwarêye keûhisté, ine påhûlisté d'èglîse èt d'ête, ine saqwè d' pèsant qui v' touméve so lès spales èt

v' hôpihéve è gozî. Èco bin qu'il î pitcholéve dès volêyes d'oûhês, — ossi curieûs qu' nos autes, dj'ô bin, ossi voltrûles, — tot-plin d'arondes èt saqwants mohons, qui fît qui l' solo riyéve ine gote, qui lès cohètes si fièstît èt qui l' pây s'atitotéve.

A tchokes portant — adon nos n' polîs mâ dè passer oute dèl crèsse di nosse meûr, èt nos n' motihîs gote tot bwèrgnant-st-è djârdin' — on sam'rou s'î ènondéve, mais pus vite dès fruzihants mamouyèdjes qu'on zûnant brut... C'èsteût lès djoûs d' porminâde, di grande porminâde, po lès « djônes curés » dè séminaire. Tot neûrs, èt treûs a treûs — po qu'i n' div'nèsse nin pus camèrâdes inte zèls, qu'i nèl sont-st-avou l' bon Diu, nos aveût-on dit, — i ganelît, lòyeminòyemint, lès grands, èt pus rade lès p'tits, so lès cawyês qui crînît, inte lès âbes qui lès r'sonlît come deûs gotes d'êwe, dè long dès hauts meûrs qui leûs âbions s'î k'tapît come dès d'lahîs spérs... Èt s' priyît-i don, bon Diu !... a mitant haut turtos, qui çoula léve on tarlatèdje di tos lès diâles, ci-chal avou lès mains creûh'lêyes so s' vinte, si camèrâde fièstant s' tchap'-lèt, ci-la pièrdou disqu'â hatrê podrî s' grand lîve di mésse. Pauves grands ènondés cwérps va !... I nos fît ponne èt mâ !... Èstît-i trisses, hêpieûs èt maigues, don !... Avou dès djambes come çoula, qu'il ârît-st-avu bon dè cori so l' wèzon èt d'î fé dès couroubèts come nos autes, d'î « djower 'ne pouce » èt d'î pitcholer 'ne « pourèye, » don !... mais nèni, todi pâtriyî come on djèmih, si djâser tot bas come on soglote !... Po on laid mèstî, c'èst 'nnè sûr onk, tûzîs-ne, tot vèyant mori la, tot â coron, qwand l' cloke hil'téve, lès grands neûrs sitindous qui vos ârîz dit dès cwérps sins âme, pus èwarants èco qu' minâbes, a l'eûre qui l' vèsprêye atouméve èt qui l' brîhe féve bal'ter leûs neûrès cotes so leû d'tchârnés mustês.

Dès autès fèys, dès bruts pus pâhûles nos fît rabiser è nosse purlôdje come dès mohons è leû niyâ, èt drovi dès oûys come saint Djîle l'èwaré... Tot-rade c'èsteût l' grand vicaire qui féve si p'tit toûr, ascohant lès pîd-sintes come on sôdâr èt k'tapant ténefèy sès brès' di hâr èt d'hote, li « grand vicaire » pus vite, ca

l'aute, bodé èt pus coûrt, avou s' vinte qui rimplihéve si bin s' cote, n'aveût wâde di s' rimouwer trop' èt s'avancihéve-t-i come onk qu'a dè timps a r'vinde, èt so l' bwérd dè wèzon, po n' nin fé crîner sès pîds. Dji lès a bin r'loukî sovint, cès deûs la, èt l' grand â-d'dizeûr di tot, plins d' leûs pèsantès tûzerèyes, djâsant tot haut ténefèy — come s'i prétchît — èt s' mâdjinant bin pô qu'on lès trèvèyéve. Qui poléve-t-i bin s'adjincener, divins cès tièsses-la, dizos lès grands tchapês qu'il i bal'téve dès mauvès-rodjès flotches èt drî cès lunètes-la qui l' solo — qwand i riloukît l' cîr — féve blaw'ter, blamer pus vite... Årît-i don stu mâvas di m' surprinde la a lès r'louki, come on mohon so 'ne cohe!... Mais, mi, come dj'î âreû pièrdou dès bons moumints, dès fruzihantès eûres, èt dès droles d'îdèyes don, — si droles qu'èle ni m'ont nin co qwité...

*
* *

Mais çou qui nos atiréve, â-d'dizeûr di tot, — dji n' djâse nin dès rondes dè vî tchèsse-tchin èt di s' bassèt qu'ons âreût dit deûs grossès soris qui ratrotît dè costé d' leû nahe — c'èsteût lès porminâdes di l'èvèque. C'èst vrêy qu'i n' sôrtéve wére, malâde qu'il èsteût; puis n' vinéve-t-i nin fwért di nosse costé, è si p'tite vwèteûre qui deûs omes tchôkît d'vant zèls èt tot wice qu'i sofléve èt djèmihéve dès gotes. Èt, a câse di çoula minme nos nos ènnè fîs ine bin drole d'îdèye. Pus nos l' vèyîs d' lon, pus parètéve-t-i grand, strègne, èwarant, èt qwand l'atèlèye apasséve — a 'ne tchoke di teûses portant ! — nos nos rapoûlîs sins l' sèpi, stoumac' conte brès', tièsse conte tièsse, èt nos n' lèyîs passer dizeû l' crèsse dè meûr qui l' bètchète di nosse narène.

« Ti n' l'as nin vèyou, hein, twè, djâser a s' mineû di hlintche? — Nèni, mais dj' l'a bin aparçû qu'i loukîve por chal ! — Ti l'as tûzé, va ! — Awè !... d'ji l'a vèyou... èt minme qu'i clignîve inoûy tot loukant è l'air. — Bon !... vo-lès-la qu'ènnè r'vont ! » Li p'tite vwèteûre ratchèrîve divès l' palâs, èt ç' pauve mèsbridjî cwérps la — qu'aveût tant a dîre portant — rabizéve è s' prîh'nîre, come ine vèye aronde, qui n' sét pus hope, si radjîstrèye è

s' tchabote dizos l' coronis'. Èt s' palâs !... ènnè tûzéve-dju don, di s' palâs ! Portant dji n' l'a jamây vèyou.... Siya, portant, ine fèy, dj'î a polou taper on côp d'oûy, divins 'ne pitite cwène dè mons, divins l' tchapèle. .

*
* *

... Ci djoû-la, on n' djâséve dispôy l'â-matin qui dèl mwért di l'èvèque, èt l'novèle m'aveût d'né on grand hiyon come si dj'âreû stu afaitî d' lî djâser !...

So 'ne hapêve, èt tot seû, dj'aveû gripé — sins fé nou brut — al copète dè tonê... Bon Diu ! qu'i féve pôr trisse èt pâhûle è djârdin, ci djoû-la !... Èst-ce qui lès âbes èt lès oûhês sèpèt-st-ossu çou qu' c'èst qui l' mwért ?... Èt l' brîhe, don, qui n' sofléve ni pô ni gote, come on sofla qui s' ratint... A hipe, quéquès cohètes — quâsî sins 'nnè fé lès qwances — si fît « chut » d'on costé a l'aute dèl dréve èt dès passepîds.... Dji d'mora tot on timps a loukî çoula, trèssèyant ténefèy al londjinne transe d'ine cloke, èt sayant d'aparçûre ine saqwè podrî lès hauts âbes... I n'aveût nou risse qui dj' sondjahe a d'hinde è djârdin, alez !... ci djoû la, portant, qui nolu n'âreût ciète fait astème a mi... Dji tûzéve bin trop lon !.... mitwèt ossu aveû-dju trop pawou !... « Wice èstez-ve, mi fi ? » oya-dju braire. C'èsteût m' mame qui m' houkîve po-z-aler vèy... l'èvèque !... Awè !... èssèv'li, on l' lèyîve quéquès eûres hâgnî èl tchapèle po r'çûre li diè-wâde dès cis qu'inmît d' lî sohaitî...

Qwand dj'intra è grand djârdin, mi prumî louka n' fourit nin po l' palâs, ni pol tchapèle, ni po l' séminaire, mais po nosse binamé haut meûr qui dj' trèvèyéve a hipe.

C'èst drole come li djârdin mi sonla tot aute qui d'vant, pus p'tit, pus hinke, pus laid.

Èl tchapèle, dji n' vèya quâsi rin ou a pô près... Lès mwérts blaw'tèdjes dès grandès tchandèles, li tére sam'rou dès pâtriyèdjes, li loûrd oda di rèssèré èt d' crouwin m'èstourdihît qui dj' passa tot-la come èn on sondje.

« Avez-ve vèyou l'èvèque, mi fi ? » mi d'manda m' mame tot sòrtant. — « Awè... nèni... dji n' sé nin... wice èsteût-i ? » rèsponda-dju come on pièrdou.

Ah ! qu' nèni, dji n'aveû rin vèyou ! I-n-aveût la bin trop' di djins èt d' vèye po qui dj' polahe riloukî 'ne gote cisse mwért la. Dj'aveû co bin mons loukî, å mitant d' tot, qui dj' n'aveû trèvèyou, apisté qu' dj'aveû stu cint fèys al copète di m' binamé vî meûr, ratrôclé å-d'dizeûr dè grand tonê èt inte lès hautès cohes, tot seû sovint èt si påhûle. Èmé l' påy di mwért qu'i-n-aveût todi la, dji m'aveû bin mådjiné tote li mwète vèye qui hansîve låvå, èt c'èst co l' seûle sov'nance qui m'ènnè d'mane, — èt qu' dj'ènnè vou wårder...

CONTES D'ÈNOCINT

Essais humoristiques

PAR

Arthur XHIGNESSE

MENTION HONORABLE

I. Treûs po onk

Li binamé vî moncheû, qui sok'téve è convwè aveût 'ne gote trèssèyî dè vèy aroufler tot a-n-on côp treûs grands stindous stûdiants, qui l' timps d'awous' vinéve ciète di d'lahî après qwate meûs di scole. Puis l' pauvre ome — on pô djêné — discreûh'la sès djambes, èt, po fé 'ne saqwè, si mèta-st-a r'loukî lès gros botons d' keûve qu'abrotchît foû d'on cossin, tot dreût d'vant lu.

Leûs hârs tapêyes di drive èt d' rave, lès djônès, si rat'nant po n' nin rîre, kimincît a s' fé dès clègns d'oûy èt dès mowes qui n' volît nin dîre tchèrète... Après i s'alît stinde divins lès treûs autes cwènes dèl vwètûre — li vî èsteût èl qwatrême — tot prindant l' fî même cogne qui ci-chal. Ossu, lès r'loukant, li mâlèreûs dimana tot èstèné, èt s' sonla-t-i s' dimander : « Qui lèzî print-i, don, hèy ? ». Pèneûs'mint, i s' rimèta d'ine fèsse so l'aute èt rassètcha sès pîds d'zos l' hame : come treûs mècaniques, lès stûdiants fît djusse come lu...

Sins sèpi çou qu'i féve, li moncheû passa sès mains d'vant sès oûys po-z-î k'tchèssî quéque vûsion, ou 'nn' acléri l' loukeûre : ci fourit come s'il aveût qwate paires di mains èt d'oûys...

Stâmus', li mâlèreûs prinda s' norèt po horbi l' souweûr qui lî d'gotéve ; èt s' vèya-t-i tot fî dreût qu'i n'aveût nin qu' sor lu qui l' solo tokéve èt qui l' teûle n'èst nin faite po lès tchins...

Tot pièrdou èt tronlant 'ne miète, i tapa lès oûys å cîr... Èt zèls, don, lès calins !... Puis, po s' diner 'ne air, i louka l'eûre : èle èsteût tote fî parèy âs treûs autes montes qu'aspitît foû d' treûs autes djîlèts. Adon, prèt' a d'fali, li pauve vî, po n' pus rin vèy, si mèta-st-al finièsse... Li mâlèreûs !... Treûs sotès tièsses kimincît a s' kibate po-z-î trover plèce !...

Èco d' bon qui l' train s'arèsta èt qui l' vî moncheû, d'hindant, pola s' lèyi toumer d'vins lès brès' di s' feume quèl ratindéve... èt qui pinsa div'ni sote di s' vèy rabrèssi di cès treûs forsôlés la, qu'èle ni rik'nohéve pô ni gote... Puis lès treûs ustèyes rimontît-st-è train, påhûles èt l'air tot bièsse, come s'il avit wangnî leû djoûrnêye...

2. Tchapês

Lès deûs cârpês, po mîs loukî pol finièsse, avît tapé leûs tchapês so l' hame dè wagon èt n' pièrdît-i nou timps a s'èwarer di tot çou qu'i vèyît å-d'foû.

Bin påhûl'mint, come s'il aveût stu dè mèstî, li moncheû qui v'néve dè monter è convwè apiça onk après l'aute lès deûs p'tits tchapês èt, d'zos l' dobleûre å-d'vins, i tchôka fwért hayètemint deûs fwètès spèheûrs di papî qu'aveût-st-adièrci tot ployant èt raployant ine grande gazète qu'il aveût tote k'tèyî. Puis il èsprinda s' pîpe come s'i l'aveût bin wangnî.

On qwârt d'eûre après, lès deûs èfants kimincît a potchî dè trèvèy, a 'ne bone trote di la, on clokî — di leû viyèdje po l' pus sûr — qu'abrotchîve d'å lon divins 'ne crèye inte lès hauteûrs di lâvå : « Nos î alans èsse !... » Et lès binamés, tot djoyeûs èt fant l'arèdjî, prindît leûs tchapês èt lès mètît so leû tièsse : mais nouk dès deûs n'intra pô ni gote. Sins tûzer pus long èt pinsant s'avu mari, ènnè fît 'ne discandje : mème djowe ! Qu'èst-ce qui çoula voléve bin dîre ? Lès pauves pitits si r'loukît èt, tot èbustis,

vis lès apicî po lès bwèrds èt sètchît po lès fé intrer come si ç'aveût stu dè cûr... Rin d' novê ènn' avena pôr... Puis i sayit di lès fé prinde so fotches èt so pâs, sol fontène dèl tièsse, puis so lès oûys, so l'orèye, puis sol hanète !... Awè ! c'èsteût come s'i s'avît bouhî l' makète å meûr !... même qui lès deûs p'tits mâlèreus s'aidît onk a l'aute... Nou moyin !... sûr il èstît èmacralés ! èt s'i n' trovît-i rin d' mîs qui di s' mète a tchoûler come deûs mad'lènes, tot tapant la lès deûs tchapês. Li binamé moncheû ènnè profita po lès ramasser èt po prinde foû lès fameûs papîs sins avu l'air di rin... Puis come li train s'arèstéve, ènnè d'hèrdja lès èfants èt lès tchapês d'vins lès brès' dè papa qui ratindéve sès cârpês.

Tot pèté d' lès vèyî tchoûler èt djèmi mågré qui l' moncheû si hiyîve è qwate po lès sètchî foû dè sonkis', li brâve ome mamouya dès grâces tot lî disfant s' calote disqu'al tére... Adon-puis il abouta leûs tchapês âs deûs gamins. Tos lès deûs lès r'tchôkît tot spaw'tés èt s' rimètît a braire come dès aigues. C'ènn' èsteût trop'! li papa s' mâv'la tot d'ine tchoke èt v' lès ahèssa-t-i d'ine cope di boufes al djêve qui n'èstît nin mantchètes.

Tant qu'å moncheû, è convwè qui hufléve èt distampéve, il ava a sès lèpes come on londjin ris'lèt.

ANTÈNE

PAR

Arthur XHIGNESSE

MENTION HONORABLE

Antène!... èco 'ne cwène di m' coûr tot wice qui dj'a bon dè nahî, on sûr di sov'nances, qui dj'î va poûhî ténefèy âs eûres di d'sseûlantès tûz'rèyes ine flouhe di pièrdowès vûsions...

Çou qu' c'èst qu'Antène? çou qu'il èsteût di ç' timps la? divreû-dju dîre... On p'tit viyèdje dè bê Condroz, ine gote foû dè monde, adjîstré d'vins 'ne corone di grands bwès èt d' vètès wèdes, roûvî d'vins l' sok'tèdje d'ine èwarante påhûlisté.

A 'nnè tûzer, mi djônèsse bizêye èvôye raspite; lès cindris' di m' dihème annêye ridivenèt dès bruzis, èt l' dihåmonêye nèçale di m' coûr ritroûve, so l'èwarant flot, come ine nahe qu'on n' wèzéve pus 'nn' avu l'èspwér...

Li sèm'di après l' dîner — li ci dè meûs d'awous' qui finihéve li timps dès scoles — nosse mame apontîve nosse pitit paquèt. Li coûr bin gros, l' pauve feume mètéve lès p'tit cous-d'-tchåsses so lès norèts d' potche èt lès pleûtis sårots d' couti a costé dès solés a gros clås... « Ni v' dihirez nin todi, savez!... Vos r'plôyerez bin vos afaires èdon la, al nut'?... N'alez nin d'ner trop' d'imbaras âs djins ténefèy!... » Et puis c'èsteût nosse pére qui féve mèye rik'mandâcions — a d'fait' di m' fré èt d'mi — a nosse binamêye Mam'zèle qu'èsteût v'nowe d'Antène po nos qwèri èt po nos î canedôser si samênes tot å long. Nos autes, — mi surtout, ca m' fré aveût pus deûr qui mi dè qwiter l' tète — nos brakenîs d'ine

cwène a l'aute, dihant å-r'vèy a tos nos camadjes èt nos djodjowes èt, å-d'dizeûr di tot, al vèye brâve mohone qui nos alîs roûvî deûs grands meûs, èt tot wice qu'i n'aveût nin 'ne nahe sins 'ne sov'-nance ou l'aute, sins on riya, sins 'ne lâme... Et l' grosse Minou don qu' dj'aléve roûvî!... li vèye tchète qui m' fré ni s' poléve nåhî dè fièstî po 'ne dièrêne fèy èt dè båhî so sès bètchowès orèyes... Tot l' rèsse : li stâcion, lès dièrins båhèdjes, l'intrèye è train sovint d'sseûlé — nos prindîs l' ci d' qwatre eûres qu'èsteût todi ås treûs qwårts vûd' — lès dièrins sènes avou l' norèt d' potche, tot çoula passéve qu'on n'aveût nin l' timps d'î tûzer, èt çoula m' lèyîve portant èl tièsse tote ine hiède di coûtès vûsions qui m' riv'nît après, d'vins mès sondjes dèl nut', tot-la, après l' fîve dès djoûrnêyes di porminåde èt d' djowe sins mèseûre èt sins fin...

Èn avant po l'êwe d'Oûte !... On s'adjîstréve è train èt Mam'-zèle divéve dèdja k'mincî a rapåveter mi p'tit fré, qu'åreût voltî ploré 'ne gote qwand i n' vèyéve pus s' mame; mais lès térès d'vises, li bê solo èt tot çou qu'on vèyéve dè train rastårdjît l' lavasse, èt s'arivéve-t-on a Poûseû sins l' sèpi, d'vins dès hah'-lâdes èt dès hi èt dès ha d'ènnè tant vèy : vatches qui pahît, tchins qui corît dè long dè train, pitits payîsans qui fît dès fouwås avå lès prés, èwarantès rotches wice qui lès tèyeûs d' pire ovrît a mitant catchîs d'zos leûs p'tits teûtês di strin, nozés pitcholèdjes di l'êwe d'Oûte å triviès dès wêdes, dès p'tits bwès d' faws èt d' bèyoles...

A Poûseû, nos d'hindîs, nin bêcôp pus reûds qui tot qwitant Lidje : i nos d'moréve la 'ne bone trote d'ine eûre a fé d'vant d'èsse a Antène, mais 'ne si bèle porminåde å triviès d'on si bê bwès èt d'vins l' doûce påy d'ine si bèle vèsprêye !

Às prumîrès mohones di Poûseû, on nos rik'nohéve dèdja : « Ah ! ah ! vola co lès Lidjwès ! crèhèt-i don, bon Diu ! crèhèt-i !... Vos lès alez co gâter come dès catches don, Mam'zèle ?... Lèyîz co ç' paquèt la chal alez, nos l' rimètrans å moûnî qui passe dimain... A onk di cès djoûs, èt bon amûsemint ! »... Èt pitchote

a midjote, après avou passé oute dè vî k'moudri tchèstê, èt dès hâtênes pîrerèyes, on intréve è bwès, å mitant di l'adjèyant èt fruzihant pwèce dèl dréve âs grands plopes qui l' zûvion féve tchanter, èt dès sapins èt dès tchênes qui n' soulît èsse faits qui d' tére âbion, d'èstoûrdihantès sinteûrs èt d' tinrûles tchîptèdjes d'oûhês... Houp! on potchîve èl hourêye a hlintche po-z-î code, avou dès èclameûrs di djôye, ine cope di tårdowès fréves qui r'glatihît come dè song' divins lès coûtès yèbes qui lès bèrbis avît tondou èt ratondou... « Hèy! vola co dès frambâhes ! On lès a lèyî po vos autes, alez, sûr'mint », dihéve Mam'zèle avou l' binamé rîslèt qui trossîve, so sès p'titès dints, sès doûcès lèpes qui nos bâhis come vroûl qwand nos avîs stu mamés... « Sont-èles dèdja bones, lès pètchales?... èt lès neûhs don? » Èt l' pauve Mam'zèle nos sûvéve come èle poléve å mitant dès hâyes èt dès bouhons, nos aîdant chal a ascohî 'ne riv'lète, nos rabahant ine cohe pus lon, sayant d' nos raminer sol grand-route, tote foû d'alène, riyant avou nos autes, nos maneçant di si p'tit deût, nos houkant, si catchant po nos fé ine gote sogne, èt n' sèpant k'mint pwèrter tot çou qu' nos lî d'nîs a tchèdje : dès frutèdjes, dès bèlès fleûrs, dès cohètes, nos calotes, nos p'tits camadjes... Èt s' lî faléve-t-i co ténefèy, po horbi nos mahurêyès bokes èt dispoûsseler nos marones, s'assîr so 'ne grande pîre d'èdjâhe èt trimper s' norèt d' potche èn on clér pitit ri qui s' wênéve di hâr èt d' hote èt hèrtchéve si binamêye tchanson inte deûs guilites di frambâhîs,— d'on p'tit ri qu'on trèvèyéve a hipe dizos dès årvôs d' fètchîres èt qui spitéve come on djonne sot, d'on blanc cawyê a 'ne bouhêye di fleûrs âs bleûs oûys ou d' tèsihantès clokes... Èt l' vôye si hèrtchîve ainsi bin pâhûl'mint, nos èclameûrs dispièrtant dès spirous divins lès âbes, fant frouter lès hosse-cowe abizant foû dèl fène poussîre dès ourbîres, rik'nohant a mitant bwès lès mohinètes di l'an passé, nos r'mètant lès toûrnants dès grands-routes èt disqu'âs gros âbes dèdja vèyous, nos promètant po bin vite dî fèys pus' èt cint fèys mîs...

Èt lôyeminôyemint on s'aprèpihéve dè viyèdje : « Tin ! v'la l' tchamp d' wassin d'al vèye costîre ! abèye ! c'èst dèdja lès hauts

sapins dèl creûh'lêye vôye ! — Corans vite po vèy li p'tite toûr dè tchèstê d'Ouhâr ! — Vole-la dè, l' dièrène montêye !... »

Et tot d'ine tchoke, come divins 'n-èsblawihmint di tére loumîre, Antène si mostréve, si amistâve, si bèle, dê !... Nos stampis tos lès treûs èt Mam'zèle nos r'loukîve tote mouwêye di nos vèyî l' coûr gros a rik'nohe nosse binamé paradis... « Veûs-se tot-la l' câs'nîre di nosse vî camèrâde li gorlî ? — Èt li stâ di s' flairant bouc don ! Èt l' grand djèyî d'amon Rènârd qui dj'aparçu, mi ! Èt lès plopes dè vèvî !... » Èt tot ! Èt tot ! Pôr, vola so l' soû di nosse bèle pitite mohone nosse binamêye dame qui nos ratint !... n'èst-ce nin même la Mimisse qu'acoûrt ?... Mimisse, li fleûr dès tchins èt dès camèrâdes ! Èt, come dilahîs, nos nos mètîs a cori dè long dèl vôye, lèyant Mam'zèle po dè peûve èt dè sé, si contints, brèyant, plorant, riyant, volant come deûs mohons !...

. . . . . .

Li lèddimain, qwand dji m' dispiète, i m' fât tot on timps po m' rimimbrer tot wice qui dj' so : ine hièdе d'afaires si k'mahèt-st-è m' tièsse. Lîdje èt mès parints si vite qwités, li voyèdje, li vôye è bwès, l'arivêye al mohone, li coûse tot avå, sins roûvî l' djârdin èt l'abatou, li clapant tchocolât qui nos ratindéve, lès fièstièdjes d'a Mimisse, l'al-nut' avou li p'tite dilouhe di lâmes di m' fré qui voléve aler rèdwèrmi a Lîdje.... èt puis, pus rin qu'on r'pâs qu'a trop bin gosté po qui dj'ènnè sèpe ine saqwè...

Mais, vola ossi m' fré qui tape lès oûys å lâdje, èt s' kimince-t-on a tarlater... Èt puis c'èst-ine rouflâde divins lès montêyes — on vint dè d'lahi Mimisse qu'èsteût-st-a l'awête... « Alez lès dispièrter, djans, cès deûs dwèrmâs la », dist-èle, nosse dame... Èt l' pauve bièsse èst d'dja so nosse lét, nos lètchant, fant dès coupèrous, hawetant come on p'tit sot.

Eune èt l'aute !... nos èstans agadelés qu'on tchin n'âreût nin horbou s' cou. Li fricassêye èst-ahorêye come a pèces : — li bon lârd d'Ardène !... èt s' va-t-on s'ènnè d'ner !...

Oh ! l' bèle vèye èt l' bone aweûr qu'on hapéve la èt qu'on s' lèreût-st-adîre po l' raconter tote : grandès djowes èt p'titès

tchîtchêyes... Li diâle m'arawe! on broûlereût s' grand coud'-tchâsse po l' rak'mincî !...

. . . . . .

Oûy ons èmantche d'aler, tot â matin, code dès tchampions so lès wêdes dè costé d'Ouhâr, ou d'Ouffèt. Nozés p'tits tchampions va, blancs â-d'dizeûr come dè lèssê èt ine gote rodjes dizos, come dèl doûce tchâr di vê! aveût-on bon di v' râyî bin doûcemint èt di v' taper è grand banstê d' wèzîre!... « I fât crohî ci-chal, savez, m' fi; i m' sonle qu'il a l' vièr al cowe... Tapez cila èvôye don !... Ni vèyez-ve nin bin qui c'èst-ine vèsse di leûp ! — Est-i vrêy, nosse dame ? — Awè, mamé, èt bin mâ-tournêye co! » So ç' timps la, Mimisse, qwand n' brak'nêye nin, va hèrer s' narène so totes lès flates di vatche ou porsût 'ne raine; lès vatches nos loukèt passer avou leûs grands oûys trisses a plorer èt tapèt 'ne tchaude brouheûr qui s'ènêrêye... Riv'nous, tote li hôt'lêye tchante bin vite si dièrêne tchanson d'vins l' grande pêlète, divant d'ataquer l' bokèt dè hatrê d'vins nos bokes di galavales...

L'après-l'-dîner, qwand on n' va nin pèhî, a pîds-d'hâs, dès qwate-pèces è vèvî, heûre lès mèlêyes èmon Rènârd ou fé lès cint côps so l' bati, on coûrt fé 'ne coûse è bwès — nosse pus grand boneûr. Lès gamins, rapoûlés èt avou dès airs di kêsèrliks dizos leûs grands tchapês, rotèt èn avant avou Mimisse qui potche tot âtoû d' zèls... Podrî, c'èst Mam'zèle qui nos sût, adjète èt rosselante, pwèrtant d'vins s' brès' li grand tchèna qu'ode bon, boûré a make di tâtes, di soucrèyes èt d'abeûre... Et s'èl riveû-dje co, nosse bone Mam'zèle, si timpe èvôye po nos autes èt po turtos, fleûr trop bèle, trop tére, trop frâhûle sûr'mint, po viker tot-chal... djèl riveû co... èt po dîre li vrêy... mès dîh ans on pô forcrèhous èt plins d' si droles di tûz'rèyes ènn' ont-i vormint nin stu ine gote amoureûs ?

C'èst qu'èle èsteût si tinrûle èt si lèdjîre qui sès dîh-ût ans ènnè parètît nin qwinze. I n'âreût nin stu timps âs djônês di s'aprèpi d' lèye èt d' volu rire !... èt k'bin d' fèys don s' loukeûre ni m'a-t-èle nin fait fruzi come d'in-awoureûs r'mwérd èt n' m'a-t-èle nin stourdi come ine êreûre di prétimps ?

Awè, djèl riveû djourmây, nos sûvant adjètemint èt binamêyemint, on pô ènêrêye divins sès clérs tûzèdjes, èt si adawiante avou s' binamé rîslèt. Tot çou qu'èsteût d' lèye m'èstchantéve : sès bleûs gris oûys si parfonds, sès blonds dj'vès qui lî fît come ine corone di cléristé, d'vins l' fruzion d' fènès p'titès croles podrî lès orèyes èt so li d'zeûr di s' fin hatrê d'avierge, si bê grèy cwérps qu'aduzéve lès cohètes sins lès fé ployî èt qu'ons åreût ad'viné èsse li ci d'ine djône rêne, même s'i n'åreût stu covièrt qui d' lêdès hårs èt d' brébådes. Astaplés èn on grand bocå po fé qwatre eûres, kibin d' fèys n'a-djdju nin d'moré stâmus', come è 'ne blèsse, a l' vèy adièrci l'eûrêye di sès p'titès mains si blankes èt si frisses, di sès deûts lèdjîrs qu'apontît l' bone bètchêye tot stindant, so lès cagnes di blanc pan, li song' èt l' doûce saweûr dès fréves di bwès ou dès tårdowès frambåhes ! A l' riloukî, ci m'èsteût quåsî 'ne mirâcolèye èt 'ne fruzihante transe... avou tant d'aweûr al copète !... M'ènn' a-t-èle tapé, don, è l'âme, d'èwal'-pants r'djèts d' loumîre èt d' nêhant amor èt m'a-t-èle fait bal'ter l' coûr di téres hiyons !... Et tot m'ènnè r'mimbrant, ni v'la-t-i nin qui dj' tûze qu'i vât co bin mîs qu'èle seûy mwète... ca n'åreû-dju nin ploré co pus' li djoû qui l' prumî voltrûle djônê v'nou l'åreût sposé ?

. . . . . .

Èt come divins 'ne bleûve leûpêye di sovenances, dji m' ritroûve ossi foû dèl brutihante binde di mès camèrådes, lèyant m' disseûlèdje påhûl'mint brak'ner d'vins 'ne cwène dè bwès d'a Monseû... rin qu'avou mi p'tite pinsêye èt l'èstoûrdihante aweûr dèl vèye dès åbes, dèl brîhe, dè wèzon èt dès oûhês.

Tot-la, c'èsteût ine èwarante keûhisté... Rin qui l' tarlatèdje dès foyes avou l' zûvion, èt qui l' tèsihant tchîp'tèdje dès oûhês... assez po-z-èssok'ter m' pinsêye pitchote a midjote èt l' fé d'fali èl fadeûr dès sospeurs qui s'èmontît a l'invû. Ènn' oyéve-t-on don, la, dès adawiantès tchansons èt dès térès d'vises !... èt lès rondês dès sotès mohes savît-i bal'ter come dès bês sondjes èt come dès d'zîrs qu'ons åreût d'lahî po todi ! C'èsteût å-d'dizeûr di m' tièsse

ine èwarante tchapèle avou dès discôpêyès cohètes po-z-årvôs, dès blankès bèyoles po montants d' pareûses èt, po vôsseûres, dès plaques di bleûvès nûlêyes qui lès foyes tamehît èt qu'èle discôpît come ine reûse qu'ine macrale ènn' n'åreût polou tèhe ine parèye; lès faws bal'tît, ås båhèdjes dè vint d'awous', leûs londjênès fayîmes, èt lès rossês neûhîs fît aponde, dizos l'å-d'drî dès foyes, li lèssê di leûs djônès trokètes... Disqu'ås fleûrs dè wèzon hosselît leûs djolèyès makètes ; lès f'nos, lès clawesons, lès gngnèsses èt lès fètchîres, tapît di hår èt d'hote dès sinteûrs qui dj'ènn' a co li r'mwérd. Èt dji n' mi pinséve pus èsse å monde d'oûy, ni pus viker, tot 'nn' avant ine djôye pus fwète èt pus fèle. Èsteût-ce mi sondje d'èfant qui féve blaw'ter tot, ou tot l' bwès quèl rèshandihéve, dji nèl sé gote; mais m' coûr si sintéve si mouwé, si prèt' a djômi... Vî bwès d'a Monseû, va!... Qui n' vis deû-dju nin ?... Qui n'èstez-ve nin por mi ?... C'èst d'vins l' påy di vos p'titès dréves qui dj' m'a mitwèt fait ine åme, si drole po lès cis qui n' l'ont måy aduzé, èt co pus' po lès autes mitwèt !... ine åme qu'on 'nnè rèy, èt qui dj' pwète tot-chal come on pèsant fas, tot-la come ine djôye, tot costé come li spoye d'ine saqwè qu'on n'a nin l' fwèce dè roûvî... Come so l' hôt di m' mame, vos m'avez hossî, èt vosse vûsion ni m' qwiterè måy, come li solo qwand on l'a trèvèyou, come li soglot qwand i v's a-st-ac'sû... Vos m'avez d'né l' corèdje di tot-plin pardoner èt di d'zirer si pô, si pô qui c'ènn' èst quåsî rin... si pô qui ç' n'èst qui di v' rivèy di timps-in timps, qwand l' tièsse mi toûne... di d'zirer si pô, rin qui l' coûte vûsion dès spirous divins vos hauts åbes èt dès mohètes di plève dizeû vos p'tits sonkis', rin qui l' brutihèdje di vos p'tits flots, di vos riv'lètes, rin qui l' sov'nance dès pitcholèdjes di vos coqs d'awous', rin qui l' riv'nance di vosse vwès... Èt c'èst co même a câse di vos, qu'Antène vint di m' raspiter divant lès oûys... Antène, sès porminådes, li mohinète dè gorlî, li vèvî... li djèyî d'amon Rènård... lès tchampions... Mimisse... nosse bone madame... Mam'zèle !... mi djônesse... èt — pus' qui m' prumîr amor d'èfant, — sès prumîrès lâmes...

Fåt prinde ine mohe!

MONOLOGUE

PAR

Arthur XHIGNESSE

MENTION HONORABLE

Çou qu'on fait tot s' prèssant n' vât rin,
Ci qui bouhe tot djus mâ s'èplôye ;
Dj'aime èco cint fèys mîs 'ne cânôye
Qu'ine « tant-a-faire » sins ètindemint.
Rin n' sièv, å résse, dè lèyî 'ne cohe
Po potchî so 'ne aute, qwand on n' l'a
Qu'a hipe aduzé .. Çoula m' va
Dè prinde ine mohe.

Li bon Diu, lu-même, a-t-i fait
Li monde so 'ne eûre, sins crohî 'ne djèye ?
I fa d'abôrd lès djônès fèyes,
Puis, po lès complaire, dès djônès....
Dès foyes po n' nin d'sseûler lès cohes...
Sins compter l' cisse qu'å pére Adam
I d'na po s' moussî — so li d'vant...
Puis prinda 'ne mohe.

Mi, qwand dj'oûveûre, dji fai come lu,
Èt s' n'a-djdju keûre dès mâlès gueûyes !
Ni veû-dju nin bin qu' po fé s' teûye,
A tchoques, l'arogne sét taper djus,
Tot stindant s' filé so deûs cohes ?
Dji vå bin 'ne arogne, mi sonle-t-i :
Ossu, so l'ovrèdje, sins minti,
Dj' prind pus d'ine mohe !

Poqwè volu fé tot rademint,
Èmantchî 'ne afaire reût-a-bale ?
So nosse monde i n'a nole macrale :
Chaque agayon dimande si timps.
Mi dj'a bon come l'oûhê sol cohe,
Sins mây håspler, sins m' mèsbrudji,
Sins qu'il arive qu'i m' fâye hèrtch
Po prinde ine mohe...

Même po hanter, dji va tot doûs :
Ni Lîdje, ni Hu dji n' vou dismoûre
Avou m' crapaude si dj' fai-st-on toûr,
C' n'èst nin po lî fé mèye an'tchous.
Dji n'a mây sipiyî nole cohe
Divins 'ne bèle porminâde a deûs :
Dji so påhûle, si dj' so hanteû ;
Dj' sé prinde ine mohe !

... Èt c'èsteût parèy di m' djône timps. .
Même qui dj'aprinda l' môde è scole
Èt qui djèl comprinda-st-al vole :
Li vî maîsse qui dji n' hoûtéve nin
M'a-t-i don splinkî di s' grande cohe .
Èt m'a-t-i dit : « N' fez nin l' souwé !..
» Dji v's a co vèyou v's èssok'ter
» Èt prinde ine mohe ! »

Èt come fât d'morer çou qu'ons-èst,
Sins grandeûr minme s' ons èst foû sogne,
Dji n' vou djourmây mi stroukî l' pogn,
Èt, po fé l' yan', pièdе tos mès dj'vès.
Dj'aimereû co mîs m' pinde a 'ne haute cohe
Qui dè fé l' harlake .... Po mori
Dj'a même l'îdèye d'ine gote târdji,
Èt d' prinde ine mohe !

Li Pazê

(Dialecte de Neuville-sous-Huy)

PAR

Henri GAILLARD

MENTION HONORABLE

Sol tère po tchèri s' vicârêye,
C'èst-ine di cès treûs vôyes qu'on print :
Li p'tit pazê, li vôye ou bin
Li bèle tchâssêye, dreûte èt r'nètêye.

Li p'tit pazê, c'èst l' vôye tchûzêye
Di deûs djônes coûrs qui s'aimèt bin ;
C'èst la qu'è catchète, bin sovint,
Li sièrmint lôye deûs dèstinêyes.

C'èst-ine cwène dèl tère rèscoulêye
Qui fout tèmon di bin dès s'crèts,
Wice qui lès amoureûs s' confièt
Di leûs âmes lès doûcès pinsêyes.

Li coûr î sospire ou, quéquefêy,
Tot hoûtant lès oûhês tchanter,
Il î r'troûve tote si vigreûs'té,
Â clér dèl bêté qui sorêy.

Divins l' pazê âs hâyes florêyes,
Li djônèsse î fait sès radjoûrs.
C'èst la qui, rèscontrant l'amoûr,
Èle passe lès bês moumints dèl vêye.

Pitit Tâv'lê

(Dialecte de Neuville-sous-Huy)

PAR

Henri GAILLARD

MENTION HONORABLE

Sol clére êwe d'on vèvi
Qui nou vint ni pleûtêye,
Li solo rèdjouwi
Sonle î fé dès mamêyes ;
So ç' murû rilûhant,
Lès r'djèts qui s' clârté sème,
Vinèt, tot-z-èsblawtant,
Djouwer so l'êwe qui dwèm ;
Leûs âbions di gros traits,
So l'êwe clére èt tote vète
Dèssènèt dès tâv'lês
Come so 'ne teûle sins frèzètes ;
Lès fleûrs vinèt bagni
Li tîdje qui lès supwète ;
Â bwèrd vint s'acropi
Quéque djintêye raine-côrète ;
Tot èst pâhûlisté ;
Èt djondant, l'oûhê tchante.
Tot s' rissint d' vigreûs'té,
Dè long di c'ste êwe limiante...

Çoula candj'rè so l' fait,
Si télefèy on s'avise
Dè taper quéque caywè
Divins l' fond plin d' sankis'.
Dè côp, il advinrè,
Qui l'êwe tot-rade bleûtêye,
Ni f'rè pus qu'on brouwèt
Di mâssistés k'mahêye.

So l' caractére d'ine djint,
Bin dès fèys on s' marih,
Tot crèyant qui li d'vins,
Come li d'foû, riglatih...

POÉSIE LYRIQUE

A. *Chansons, Chansonnettes, Romances*, etc.
B. *Crâmignons.*
C. *Pasquèyes.*

IIe CONCOURS DE 1905

RAPPORT

« Je dis toujours la même chose parce que c'est toujours la même chose, et si ce n'était pas toujours la même chose je ne dirais pas toujours la même chose ! », s'écrie je ne sais plus quel personnage de théâtre.

Le concours de Chansons, Pasquèyes et Crâmignons nous met tous les ans en posture identique et nous oblige à répéter les mêmes conseils, à faire entendre les mêmes objurgations. C'est qu'aussi bien les défauts et les faiblesses — banalité ou trivialité — des œuvres soumises à notre jugement restent inchangés. L'esprit de satire mal orienté conduit tout droit les uns, peu nombreux, nous le reconnaissons volontiers, à la grosse bouffonnerie, parfois même à la pure scatologie. Que ne pouvons-nous faire imprimer en lettres d'or sur les murs de leur cabinet de travail ces vers d'un maître en l'art de plaisanter :

> Il est un art *charmant* d'amuser et de rire,
> Il faut de *sel attique* égayer la satire.

Les autres se contentent de reprendre quelque lieu commun, quelque poncif bien usé et se bornent à le parcourir superficiellement dans une forme et un style quelconque.

Nous n'ignorons pas que les sujets neufs ne courent pas les rues et que l'actualité elle-même n'est pas toujours bonne inspiratrice. Encore faudrait-il se donner la peine de creuser quelque peu la matière et de la renouveler tout au moins par une pointe d'originalité personnelle. Nos auteurs l'oublient trop souvent, et nombreuses sont les pièces où la banalité de la forme le dispute au rebattu de la pensée.

Hâtons-nous d'ajouter que ces défauts apparaissent, moins fréquents et moins marqués, dans la 2e partie du concours qui comporte des Odes, Élégies, Méditations poétiques, etc. Le développement y garde une certaine dignité, une certaine élévation, qui se communique aisément au style lui-même. Malheureusement les rythmes sont parfois durs et inharmonieux, les rimes mal soignées, des contractions pénibles y contorsionnent un vers que remplissent assez mal de trop faciles et invariées chevilles. Quittes à nous envoyer moins de pièces, que nos concurrents travaillent plus amoureusement leurs œuvres, les liment ou les rabotent à loisir, les émondent et les raturent, convaincus enfin avec Victor Hugo que *c'est le style qui fait la durée de l'œuvre et l'immortalité du poète.*

*
* *

Deux crâmignons (catégorie B) nous ont été soumis.

Le premier, *Nos vis crâmignons*, offre un rythme bien chantant, mais l'idée, peu neuve déjà, est délayée sans originalité ni relief ; le second, *Li crapaude d'a meune*, appelle les mêmes restrictions. Sans parler de certaines duretés de style, cette revue, cette quasi décomposition en facteurs de la beauté et des vertus de Mayon ne nous paraît guère puiser son intérêt que dans la variété des rimes en *esse*, et l'on comprend qu'elles ne soient pas toujours amenées sans quelque violence.

Èle èst frâhûle come ine wèsse,
Mi crapaude Mayon,
'Le èst spitante come in qwate-pèces;
Èle èst frâhûle come ine wèsse.
Ossi dj'a bon,
Qwand dj' tûse a m' poyon.

*
* *

Lès Pasquèyes (catégorie C) ne sont guère plus nombreuses, ni plus intéressantes. Le n° 3 *Atote* est tout au plus digne de figurer dans quelque nouvelle à la main de journal ou d'almanach ; le n° 2 *So 'n-ome qu'on hagne è l'orèye* est l'histoire du Faune mordu en *cinquante-huit* strophes monorimes de *huit* vers :

Dji n'a mây fait nole paskèye,
S' fârè-t-i portant qu' dji v' dèye
Çou qu'on'nnè djâse avå l' vèye,
Èco pés qu' dèl grande lot'rèye.
Dji vou dîre di l'èwarèye
Keûre av'nowe èl vicârèye
D'on brave ome qu'ine bèle djône fèye
Aveût hagni-st-è l'orèye.

Le morceau ne manque à l'occasion ni d'esprit ni de bonne ironie. Mais l'auteur semble ignorer que les meilleures plaisanteries sont les plus courtes et qu'il est toujours dangereux d'étayer tout l'intérêt d'une œuvre satirique sur de trop évidentes personnalités.

Le n° 1 *Lès clapants r'médes*, de ton humoristique et de versification assez facile, se dépare malheureusement de traits et de termes grossiers à plaisir.

*
* *

Des 27 poèmes de la catégorie A, le jury a d'abord jeté au panier — sans plus — les n°s 4, 16, et 27.

Il a dû constater ensuite que toute une série de morceaux, non sans mérite d'ailleurs, ne sortent guère des banalités courantes et que le style y trahit de trop nombreuses négligences.

Ainsi : le n° 1 *Vinez, grand mére*, imitation bien faible de chansons du même genre ; n° 2 *Li pwèrteû d' grosse caisse*, sujet délayé en *dix* longs couplets sans relief ; les n°s 3 *Vinez, Lucèye*, 6 *Laid osté*, 7 *Pititès ponnes*, 18 *Pitite fèfèye*, 21 *Lès p'tits èfants*, 24 *Çou qu'on aime*, 25 *Pauve vî bribeû*, thèmes banals exprimés dans une forme commune et plate ; 19 *R'grèts a ma mie*, romance d'imitation et d'importation française, et 20 *Pol dièrinne fèy*, qui a au moins le mérite d'un dénouement inattendu.

Deux pièces montrent pourtant quelque tenue littéraire ; ce sont n° 9 *Amor*, dont l'idée reste malheureusement vague et imprécise, et n° 11 *Poqwè*, où l'on se demande si l'auteur plaisante ou veut exprimer une réelle souffrance.

Les poèmes 8, 10, 12, 15, 17, si nous n'avons pas pu leur accorder de récompense, témoignent de qualités réelles et nous engageons vivement les auteurs à persévérer dans ce *labeur de la poésie*, sans lequel, nous l'avons dit plus haut, nulle œuvre vraiment artistique ne peut éclore.

Le n° 8 *Ode a Colas Defrècheux* est une tentative intéressante à encourager :

Grand feû d' rîmès, binamé pére,
Qui vosse no, divins noste istwére,
A-st-on foyou si bê, si tére
Tant d' fâme è nosse pitit payis ;
Brave ome, bon coûr, âme si tinrûle,
Divins l'onièsté qui l'afûle
N's alans qwèri voste oûve pâhûle,
Po l'aprinde èt l' rilére todi.

Mais l'inspiration n'est ni assez réelle ni assez continue. La pensée se traîne, lourde et monotone, dans de vagues

généralités (quelles jolies perspectives cependant l'œuvre de Defrecheux aurait pu lui découvrir !); le style n'est pas assez relevé et enfin le rythme lui-même (rimes redoublées) ne semble pas heureusement choisi.

Le n° 10 *Ine câkêye di rèspleûs* offre des vers faciles — trop — et parfois chantants, sur des thèmes banals; la facture est quelconque, sans relief ni originalité. Il en est de même du n° 15 *Tchansons qui n'ont d' keûre*, où l'on relève une *Tchanson d' sôlêye* au refrain suggestif :

On n' mèskeût l'abeûre qu'âs vês;
Frés, buvans cèkes èt tonês !

Le n° 12 *Rigrèts*, élégies non sans mérite mais dont aucune n'offre le fini, le ciselé désirable. Et cela donne l'impression d'avoir été rimé un peu à la diable.

Enfin le 17 *Âs Mûses*, sujet et style relevés, mais de tournure et d'inspiration plutôt françaises que wallonnes.

C'est aux six pièces restantes, n°s 5, 14, 26, 13, 22 et 23, que le jury a cru devoir borner ses récompenses.

Le n° 5 *L'Aveûle* (dialecte verviétois) montre une forme soignée, un vers bien fait en général. Nous y aurions voulu un sentiment plus vif, une émotion plus réelle ; on n'y entend pas assez le cri du cœur.

Le n° 14 *A ç' foyou chal :*

N'a nole si bèle blanke foye
Qu'on n' kitape a l' rimpli,
Qwand ons èst on sot m'coye
D' feû d' rimês, d' papî scrit.

Nous voyons dans ce début la devise sans doute — et le péché mignon aussi — de l'auteur qui ne manque certes ni d'idées originales ingénieuses, comme celle-ci, ni d'esprit, mais qui se contente trop aisément d'une forme lâche et désécrite.

Le n° 26 *Poussire d'amoûr* est une élégie non sans quelque émotion réelle et de bonne tenue littéraire.

Le n° 13 *È walon* chante avec vivacité et un sentiment vrai tout le plaisir que l'auteur éprouve à écrire en wallon ; ce n'est pas nous qui lui en épargnerons nos compliments.

Enfin le n° 22 et 23 (dialecte ardennais), à première lecture, ont témoigné d'une supériorité nettement marquée sur les pièces précédentes, et pour l'élévation de la pensée et pour l'élégance de la forme.

Le n° 22 *Lu Raskignoûl*, sorte de méditation poétique, nous décrit le chant du rossignol dans le paysage ambiant avec une précision, un luxe de détails et d'expressions, une richesse de vocabulaire parfois déconcertante.

Le n° 23 *Lu Tcharité* chante avec des accents vraiment relevés et pathétiques la noble cause de la charité et de la fraternité. N'étaient deci delà quelques longueurs, et encore quelques duretés dans le rythme du vers, nous aurions accordé à ces pièces la plus haute de nos récompenses.

En conséquence, le jury accorde une médaille d'argent aux n°s 22 et 23 ; une mention honorable avec impression aux n°s 13 et 26 ; une mention honorable sans impression aux n°s 5 et 14.

Les membres du Jury :

J.-E. Demarteau,
Ch. Michel,
O. Pecqueur, *rapporteur.*

La Société, dans sa séance du 14 mai 1906, a pris acte des conclusions du jury. L'ouverture des billets cachetés joints aux pièces couronnées a fait connaître que M. Henri Schuind, de Stavelot, est l'auteur des n°s 22 *Lu Raskignoûl* et 23 *Lu Tcharité* ; M. Arthur Xhignesse, de Liège, celui des n°s 13 *È walon* et 14 *A ç' foyou chal* ; M. Emile Wiket, de Liège, celui du n° 26 *Poussîre d'amoûr* ; et M. Jean Seghaye, de Verviers, celui du n° 5 *L'Aveûle*. Les autres billets ont été détruits séance tenante.

È WALON

PAR

Arthur XHIGNESSE

MENTION HONORABLE

Qwand dji scrèy è walon, m' sonle qui dj'a-st-ine aute âme
— Ine âme dè timps passé qui tûze pus londjênemint —
I m' sonle qui dj'ô bruti l' frâhûle vwès dès antins,
Qu'å fond di m' coûr dji pleûre dès si tinrûlès lâmes !

Ci n'èst pus mi qui djâse, mais l' tére, mais lès oûhês,
Mais lès foyes, mais lès âbes, mais l' brîhe inte lès cohètes.
Dji veû, tot m' rapinsant, come on vî monde qui r'djète,
Èt l' timps qu'èst longtimps oute vint froyî mès rîmês...

Si dji m' mèt' a tûzer, dji v' ritroûve, péres èt méres,
Tåyes qu'ont fait nosse lingadje... èt dji n' wèse pus moti !
Come in-èfant divant dès spérs, dji m' sin fruzi
D'ine fîve, mais qui m'èstchante èt m' fait roûvî nosse tére.

Dj'ètind 'ne vwès d'ôr lèdjîre, påhûle, qui m' vint tchanter
Li gruzinant råvion, li rèspleû qui tèsih...
I m' sonle, tot a-n-on côp, qu' l'êreûre ridohe, apihe
Di trèvèyous visèdjes qui dj' såye d'aconcwèster...

Èt dji veû leû convôye passer come on peûr rèw,
Qui n' pièl'têye qu'on tot pô, mais qu' tchèrêye avou lu,
Tot è rote mi fayêye vicårèye quåsi djus
Divins l' troûblant mureû di s' nozé filèt d'êwe.

Chaque divise qui m'aspite, djèl sicrèy sins l' saveûr ;
Mi coûr èl lêt toumer come si c'ènn' èsteût 'ne miète :
Dji creû qu'a tot moumint mi r'mimbrance si va piède,
Èt s' riprint-èle d'on côp come in-âbion s'on meûr.

... Èt c'èst come on doûs r'mwérd : å vî spot qu'èle kinoh,
Fèle, li sov'nance ravike èt s' drèsse foû di s' wahê ;
Li pène qu'èsteût stampêye, s'ènonde, coûrt sins arèt :
On dîreût-st-on zûvion qui vint fé bal'ter 'ne cohe.

Sûrdihant, l' rapinsèdje mèt' come ine âme a tot ;
Li sofla dèl tûz'rèye sint bon l' prétimps, lès trokes,
Lès feumerèyes èt lès fleûrs.... èt s' a-t-on près dèl boke
Come ine saweûr qui r'monte, si broûlante qu'on 'nn' èst glot.

Li tièsse qui s'èstoûrdih si clintche ine gote, pièrdowe,
Èt lès oûys si clignèt po mîs vèy... vèy pus lon ;
Li pinsêye si sint prinde so lès éles d'on toûbion :
On pleûre å-d'vins, mais l' coûr èst plin d' djôye èt d'èhowe...

Çoula m' fait tirer l'âme, qwand dji scrèy è walon...

Poûssîre d'amoûr

PAR

Emile WIKET

MENTION HONORABLE

L'aute djoû, tot tchipotant è ridant wice qui dj' mèt'
tos lès papîs qu' dji r'çû, tos lès papîs qu' dji scrî,
dj'a r'trové, divins 'ne wâde di sôye, lès quéques violètes
qui l' Cisse qui dj'ainma tant mi d'na qwand n' nos qwitîs...

— « Tinez ! mi dèrit-Èle, ci n'èst qu' dès fleûrs, c'èst vrêy,
» mins lès fleûrs ont-st-on coûr tot parèy qui lès djins,
» èt leû coûr vis djâs'rè sovint dèl trisse swèrêye,
» wice qui nosse pauve Amoûr s'ènaîra foû d' nos mains.
» Vos n' m'ainmez pus, m'ave dit ! dji n' so pus l' minme djonne fèye !
» mès bâhes vis avisèt pus freûdes ! mi coûr pus deûr !...
» dji n'a rin a rèsponde a dès s'-faîtès sot'rèyes ;
» mins, qwand vos veûrez clér, vos r'grèterez nosse boneûr.
» Prindez m' bouquèt... tinez... èt, po qu' dji pâte continne,
» djurez-me qui vos l' wâdrez tant qu'i tome a bokèts ;
» djans ! fez-me cisse promèsse-la, pusqui c'èst l' tote dièrinne,
» adon-puis vos m' bâherez... adon-puis... dj'ènn' îrè
» di m' costé... vos, dè vosse... tûzant-st-âs tchèstês d' djôye
» qui l'Amoûr èlèva, qui l' Hasârd bouha djus,
» èt, s'il atome qu'on djoû nos nos creûh'lanse so 'ne vôye,
» nos nos dîrans « Diè-wâde ! » tot passant... sins rin d' pus ! »

Èt la-d'ssus, on s' qwita come deûs vîlès k'nohances
qui s' veûrît l' lèd'dimain, al minme eûre, come todi...
Djèl bâha so sès rôsès lèpes... Oh ! lès r'mimbrances !
poqwè vinèt-èle don tofér mi fé fruzi ?

Come èle l'aveût d'mandé, dj'a wârdé lès violètes...
Bèles, laides, djoyeûses ou trisses, lès annêyes ont passé...
Dji n' rivèya jamây qu'ine fèy mi p'tite Twènète :
c'èst qwand 'le monta lès grés dèl Maîrèye po s' marier.
Ci djoû la, tot tronlant, dji drovia l' wâde di sôye
èt dji m' sôla longtimps dèl doûce mins flâwe sinteûr,
dismètant qu' dès vûsions di m' grand boneûr èvôye
mi toûbionît d'vant l's oûys come dès oûhês d' mâleûr...
. . . . . .
Divins 'ne pitite ronde bwète, wice qu'i-n-aveût d'avance
dès piles po-z-amédî dji n' sâreû dîre qué mâ,
dj'a rèssèré l' hopê d' poussîre èt di r'mimbrances ;
adon, èl keûhisté dè ridant di mi-ârmâ,
dji l'a catchî tot come on catch'reût-st-ine-mèrvèye...
... Èt dispôy, bin sovint, dji tûze divant l' ridant,
dji hoûte si dji n'ô rin... mins dji m' rapinse... dji rèy
ou dji m' sâve tot plorant quéquefèy pés qu'in-èfant...

Lu Raskignoûl

(Dialecte de Stavelot)

PAR

Henri SCHUIND

MÉDAILLE D'ARGENT

Qwand l's arondes gazouyèt ku l' prétimps l's a r'houki,
Qu' lès rôzîs, lès claw'sons, lès muguèts sont floris,
Tos lès djoûrs al vèsprée (1), d'vins m' gloriète dû rampioûles,
Dju d'hind m' sutinde so l' banc, po hoûter l' Raskignoûl,
Sins fé l' brut d'one mohète... ca 'l avole runanmint (2)
S' rècrèster tot près d' mi, s' kuheûre èt miner s' train.
Dj' n'a bin wâde, o pazê, du spater pîres ou spènes,
Qu'i n' flûtche èvôye du sogne, moutwat lon du s' brouhiène...
Po quî pout s' dumouh'ner d'vant ku n' lûye lu solo,
Puis s' tirer hâstémint vès l' bouh'nèdje djondant l' flot
Dès soûrdants do p'tit ru qui s' va piède ozès Vènes (3),
Èt s'assîr so l' mossê, s'on fas d' wêde ou d' faguènes,
C'èst la qu'a l'ombe dès tchinnes, so 'ne cohète tot mér-seû,
L'ârtisse ènamouré règale l'ome matineûs
D' ramadjes ènêrihants, qu' lès rèspons (4) tot âtoûr

(1) On prononce *vèspré*. A la fin des mots, *ée*, *ie*, *oue* se prononcent comme en français, c'est-à-dire sans faire sentir l'*e* muet.

(2) Communément, régulièrement.

(3) Lès Vènes, belles grandes prairies longeant l'Amblève.

(4) Les échos.

INSTITUT ARCHÉOLOGIQUE LIÉGEOIS

Rèpètèt coûrtinn'mint, lî mètant l' djôye o coûr !
C'èst la s' on lét d' fètchîres, a l'avrûle dès toûbions,
Ku dj' tchûzihreû m' nahîre po l' trèvin du l' tinr'hon,
D'zos lès blaw'tantès steûles, qui n' bahèt leûs clignètes
Qu'â p'tit djoûr qui glatih, duspièrtant l's alôyètes.
Qué doûs frîz'nèdje mu print, d'ôre do p'tit cranne oûhê,
P'on lûhant clèr du lune, lu rèv'leûs tchant, pus bê,
Pus fwart, pus fris', pus ritche, ku l' ci d' tos l's autes tchip'teûrs !
Dès tchamps, dès prés, dès bwas, nouk qui vègne a s' hauteûr.
I 'nn' ont bin l' timbe si pur, si plaihant, si djoyeûs,
Mais non toûr du gozî si châmant, si vigreûs !
S'i s' sayint mây conte lu, lès pus fèls deûrint s' taire,
Rugangni leûs bouhis' èt s' rastrinde sins fé l' hêr (1);
Ca tortos rassonlés, tant qui sont, n' rûzinèt (2),
Tot près d' lu, ku l' valeûr tot â pus' d'on couplèt,
Tot f'zant ku l' Raskignoûl, dîvin'mint tchante tote nut',
Nu s' rèpètant jamais, n' su r'pwasant nin 'ne minute !...
L'air bin keûte, on clér cî, 'ne doûce tcholeûr do solo,
M' gougnèt l' coûr a n' nin creûre, mins dj' toum'reû por a gngnos
Qwand dj' l'ètind s'aponti, d'fûler vîv'mint sès games,
S'animer tot doûcemint, s'èmonter come one blame,
S'èstchâfer s' on moumint, heûre avâ lès bouhons
Sès frètieûsès romances, sès priyîres, sès tchansons,
S'aloumer roubièssemint, tarlater s' grand concêrt,
Taper, d' sès bèlès r'prîses, mèye fuzées d'vins lès airs,
Su rakeûhi, s' dustinde â coron d' grêyes zoûl'mints
Sonlant houp'lés d' bin haut, d' wice ku sont nos parints.
Puis dj' l'ô qu'i s' rènêrih, lèvant s' bètch, hoyant s' tièsse,
Acoyant fîvreûsemint lès tchanterèyes dul grand-mèsse.
I d'file one longue guilète du ramadjes, ravisant
Lès blawètes d'on hièm'nî (3) qui s' rèsprint tot blamant ;
Ratake su tchant d'amoûr, sès ârdantès roulâdes,

(1) L'orgueilleux. — (2) Fredonnent. — (3) Brasier.

Clapantes, rapides, lûhantes, buskèt dul sèrènâde,
Rintrées r'dohant d' passèdjes pimpurnés, fignolants,
Qui r'mouwèt djusqu'a l'âme èt f'zèt tûzer d'antan,
R'tintihantès ombâdes, kusèm'lées d' djêrihèdjes
Hinés vès s' chére amoûr, driglés d' longs zûzinèdjes :
Tinres-acsants, flâws soupîrs, sons vroûlés, côps ronflants
Su sèwèt, s' ralôyèt, come on colier d' diamants.
Brosd'rèyes fines èt lèdjîres, ôr'rèyes ruglatihantes,
Su d'filèt du s' gozî, s' duspârdèt pus r'lûhantes
Ku lès rubans d' l'air-diè, guirlandés d' ritches ploumions
Rapoûlés djus dès êyes du sblâwihants pawions !
I n' èdoume qu'one linwète du s' magzô tos lès djoûrs ;
Sès cantiques, sins lâspi (1), n' finihèt nin d'aploûre;
Èt si longtimps qu'on l' hoûte, on l'ôt s' rèhinonder,
Todi pus splènihant (2), po plaire a s' binamée
Qui fait s' nid d' foyes, poyèdjes, crins, rècènes èt fènèsses,
Tot'-'n-avite hoplé d' djonnes qu'î sèront come al fièsse !
Adon l' maîsse su r'hap'rè, ca n'ârè qu' djusse lu timps,
Po l's aprinde a hufler leûs tchansons d' l'an qui vint...
Totes cès nut's la, dj' lès passe sins sov'nance du nole eûre !
Sovint dj' m'èdwame so m' banc, bènihant l' Crèyateûr,
Qu'avoya l' Raskignoûl, po sûr'mint raholer (3)
So tos lès tons l'amoûr, lu prétimps, l' lîbèrté !
Mins l' solo lût dja haut, qu' radjîstré so s' cohète,
I r'passe co sès rèfrains ; mi, pâhûle o m' sokète,
Dj'ô sès notes aspiter come d'on-andje èn amont,
Qui f'zahe ploûre âtoû d' l'âbe dès pièles d'ôr so l' wazon !

---

(1) Lâcher. — (2) Éclatant. — (3) Célébrer.

LU TCHARITÉ

(Dialecte de Stavelot)

PAR

Henri SCHUIND

MÉDAILLE D'ARGENT

Lu vint sofèle du bîhe èt dul nut', a pîres finde,
I djale, so l' freûd linçoû qui rafûle tot l' payis.
Aidoz lès pauvrès djins ku l' laide sâhon va strinde,
Èt l' bon Dju v' rawâdrè la-haut d'vins s' paradis !

Su v' vèyoz so vosse soû, agad'lés come dès spèrs,
Dès bannes du mâlureûs, d'bringalés, k'minsburdjis,
Bleûs d' freûd, vus stinde lu main tot babouyant 'ne pâtèr.
Fuzoz l'zî l' tcharité, v' rot'roz vès l' paradis !

Èt s' 'l-atoume ku d's èfants d'lârmèn'tés, pleins d' miséres,
P'on timps d' leûp, tot blancs-mwarts, si djènes ku d's èssèv'lis,
Covris d' vîhès clicotes, du hârdes du leûs grands-péres,
Vus d'mandèt voste âmonne, dunoz-le: c'èst l' paradis !

Su v's oyoz dire : « Dj'a faim ! » d' vîs bribeûrs, du brib'rèsses,
Qwand l' bîhe pique o visèdje, ku l' glace pint d'zos l' tchèri ;
Qwand l' pus canaye, a l'ouh, nu tchèss'reût dja 'ne mâle bièsse,
Ku d' leûs airèdje, por vos, trèssine (1) lu paradis !

(1) Transparaisse, se dessine.

O leûs pauves cahordês (1), quéle vèye abôminâbe !
Nouk du zèls nu s' sovint d' s'aveûr mây rupahi.
Po tos cès d'guènilyés, houpieûs, d'cwèlis, minâbes,
Magni leû sô come vos, çu sèreût l' paradis !

I n'ont rin po k'mâwter d'vins leûs freûdès houbètes,
Qwand d' ragostants bokèts vosse tâve èst tote covrie ;
Leû lét, c'èst 'ne djambe (2) du strin ; l' vosse, dès tchaudès dèk-
Leû mazore, on-infêr ; vosse mâhon, l' paradis ! [bèt's !

I froyèt mé l'îvièr (3), po v'ni d'mander l'âmonne ;
I fât bin po l's èfants : noles bagues, noul amagni !
Si n' vus f'zèt nin pîtié, v' n'ave nou song d'vins lès vonnes !
Qu'i sont lon, l's afamés, d'èsse o vosse paradis !

Loukoz lès rèdârer po lès pus coûtès vôyes,
Wice ku plorèt leûs djonnes, onk conte l'aute racrampis ;
Morant d' faim, tronlant d' freûd, tûzant, spanis d' tote djôye :
Ku l' bon Dju sèreût bon d' lès r'prinde o s' paradis !

N'assotihoz-ve nin d' lèy èraler l' trisse convôye,
Avou dès sètchs crostons, sins çans èt pleins d' duspits,
S' rahoûler d'vins l' mizére, s'afali d'zos sès lôyes, (4)
Qwand vos autes, vos r'nakoz d' çou qui f'reût s' paradis !

I n' p'lèt, portant, pus wêre s'èhaler ku d' brôd'lèdjes !
I sont trop mâlêdûles, rumatizés, stroupis ;
S'i bribèt sins haper, c'èst qu' 'l-ont co do corèdje :
Sèyoz bons, qu'i priyèhe por vos d'vins l' paradis.

*
* *

Mins v's âroz co bin d's autes a sogni qu' lès bribeûrs !
Vos lès k'nohoz, bin sûr ? Bêcôp d' zèls ont blanki
Tot-z-ovrant po vos djins, qu'ont trové, fât-i creûre,
Duvant zèls tot â lâdje lès ouhs do paradis.

(1) En leurs pauvres réduits. — (2) Gerbe.
(3) Ils se fraient un chemin dans la neige. — (4) Liens.

I rotèt sins fali sol dreûte vôye du l'oneûr,
Grètant sins s' rupwaser, cotiant po s' kutchèvi ;
Hiwant l' djeû, l' câbarèt, l' fainèyant, l' branskèteûr,
Sins s' doter qu'i gangnèt fèl'mint leû paradis.

Po noûri leûs èfants s'i toumèt sins ovrèdje,
Moussoz vite o leûs trôs, n' lès lèyoz nin lanwi !
Ca s' wâdront bin d' cori pîler so vosse passèdje,
Èt l' mitant, d'vant l' pretimps, dwam'reût d'vins l'paradis.

Sondjoz-ve às brôyemints d' coûr du cès strindous d' misére,
Qu'après 'ne grosse tâte oyèt leûs inocints djêri,
Èt qu'avint dja trîmé po fièsti péres èt méres
Èvôye adré l' bon Dju s'assîr o paradis?

Ave l'îdée dès soufrances èdurées d' cès pauves êtes,
Ku ç' rude îvièr, moutwat, raclérihrè lès p'tits,
S'i n'ont qu'on grêy gangnèdje po lès haper (1)? ca l'ête
Lès lûgne po-z-èminer leûs andjes o paradis.

Tant d' parèys su privèt d' totes doûceûrs avou djôye,
Po lèy gaster l's èfants qu' 'l-ont si bon d' rabrèssi ;
Mins s'i s'aflâwihèt, s' malârdet, s' tot l's acôye,
C'èst l' moumint du v' hin'ler (2), po l' gangne do paradis.

Come nouk n'îrè d'mander, aidoz-lès sins ratinde,
Pusqu'i s' hontihront d' dîre qu'il ont faim d'one bokie ;
Leûs parints n' l'ont mây fait, zèls nin pus n' wazerint s' plainde :
I priyeront ku l' bon Dju lès mète o s' paradis !

Lu bureau dul briberèye nu l's a nin so s' rédjisse ;
Nouk nu raconte sès ponnes ; leûs toûrmints sont catchis ;
Pus vite ku d' lès fé k'nohe, i s' lêront d'hinde sins hisse,
S'i n' vint nole âme sièrvûle qu'oûvère po s' paradis.

(1) Sauver. — (2) Vous mettre en quatre.

Ènn' èstoz-ve runanmint, d' cès andjes â coûr doûmièsse,
Qui vont sins brûtiner, tot pâhûl'mint, r'médi,
Raclasser (1) djoyeûsemint come s'èles-alinhe al fièsse,
Lès mâs qui pavèt l' vôye minant vès l' paradis ?

Nèni ! ca d' vosse rahoûr (2), quâzi tos, sins dûhance,
Pés qu' dès tchins, k'pitèt l' pauve, ol plèce du l'adègni.
Su c'èst d' cisse manîre-la ku v's ave dul ruk'nohance,
Qwand v' rindroz vosse bèle âme, îroz-ve o paradis ?

Save bin qu' lu p'tit Jèzus vinv â monde èn on stâve,
Si pauve ku l' sainte payîne n'aveût rin po l' covri ;
Èt qu'i d'héve qu'on chameau pass'reût, sins fé l' hèyâve,
Pus vite p'on trô d'awèye qu'on ritche o paradis ?

D'abôrd, ku f'rîz-ve bin mîs ku du d'ner d' l'assistince
Âs chèris do bon Dju ? nu l's oyoz-ve nin djèmi ?
Èt s' vos tâyes p'lint rad'hinde, i v' dîrint : « Mi-èfant, pinse
» Ku l' tcharité, rin qu' lèye, t'aqwîrrè l' paradis ! »

Ons a scrit — v' save bin wice ? : « Don d' mosieû... don
[d' madame... »
Èt v's ave bon'mint l'îdée qu' çoula pout v' warandi
D'aler, come dès crahês, crostilyer d'vins lès blames ?
Vos v' marihoz, mès djins, f'zoz 'ne creûs so l' paradis !

Hoûtoz-ve lu vint qui hûye (3) ? Oyoz-ve come l'îvièr (4) craque ?
C'èst l' tère qui v' criye : « Ritchârds ! dju n' sâreu pus noûrî !
« Abèye ! on djune lâvâ d'vins lès freûdès baraques !
» On v' rawâde pèneûs'mint tot r'clamant l' paradis ! »

*
* *

Du totes lès pauvurtés, ruwèrihoz lès plâyes,
Ku l' solo n' lûye pus gote ku so boneûr èt pây ;
Dunoz, sins ratchafter d' quî ku v's ave ahèssi ;
I-gn-a qu' l'ome charitâbe qui vièrè l' paradis.

(1) Apaiser. — (2) Foule bruyante. — (3) Siffle. — (4) Neige.

O l'èwarahe sâhon, nu f'zoz nin l' tchipoteûr,
Avou l' vî d'zawiré, bin mâgré lu, bribeûr !
Su l' pauve cwar vus stint l' main, implihoz-le, po gangni
Contint'mint, djôye sol tère, — pus tård, lu paradis.

N' roûvioz nin qu' vos n' wazerîz l'acoyî d' vos ablâyes (1)
Ni d' somonces anoyeûses; qwites, vos nul sèroz mây,
Pace qu'al souweûr du s' cwar vosse magzô s'a mompli ;
Vos l' save sûrmint d' vosse pére, qu'on creût d'vins l' paradis ?

Duspôy l'êrore do djour èt djusqu'après l' neûre nut',
Batoz lès r'wales dul vèye, dès viyèdjes lès cahutes ;
Èt pwartoz-i tchâfèdje, magn'hon, tchâssores, abits,
Ku l' bon Dju v' fasse one plèce o s' plaihant paradis !

Catchoz-ve, po fé l'âmonne, sins hêri po qu'on v' mète
Noms d' famile èt d' batème avâ totes lès gazètes !
C'èst si laid du s' vanter d'vant tot l' monde d'èsse djinti ;
Vos v' f'rîz d'vèy (2) do bon Dju, v' pièdrîz vosse paradis.

Su vos r'tchêkîz (3) po l' pauve cortis, prés, cinses èt tères,
Qu'atch'tint, p'one pèce du pan, vos ratâyes timps dès guères,
I vik'reût pus a si-âhe èt vos, lon d'èsse hougnis (4),
Tot f'zant l' bin, v's ârîz sûr one plèce o paradis.

I n'èst qu' timps — l' doûs mouton pout duv'ni 'ne mêssêve bièsse, —
Qu'al pauvurté, v' drovohe vosse boûse èt minme vos brès' :
On n'î pûh'reût wère pus' ku p' ognès'mint viki ;
Mins lès d'morances sol tère sèrint tos paradis !

Qwand l' rôye do cî (5) s' neûrih, c'èst qu' po d'la l' tonîre toume ;
I splènih (6) po l' moumint : gâre la lîgue (7), s'il aloume !
Ca l' leûp qwite dèdja l' bwas wice qu'on n' pout l' rètchèssi ;
On l'ôt hoûler — nin lon ! — : « A m' toûr, tu paradis ! »

(1) Criailleries. — (2) Voir d'un mauvais œil. — (3) Rendiez. — (4) Ruinés. — (5) L'horizon. — (6) Il fait des éclairs de chaleur. — (7) Garez-vous !

Oneûr â ritche qui fait l' pârt do pauve du s' fôrtune
Mâleûr â grandiveûs qui n' s'aqwîrt ku rancune !
Lu prumîr djoûr-èt-mây su vièrè raqwèri,
Mais l' tère abannerè l'aute, — égalemint l' paradis !

Pîtié po l' brâve ovrî qui s' kuheût d'vins l' misére,
Po l' vî qui n' pout pus hay èt qu'a 'ne vèye du galére !
Pîtié po l' pauve honteûs, po l' bribeûr ducwèli !
Ku l' Frâternité v' mine tortos d'vins l' Paradis !

RECUEILS DE POÉSIES

12e CONCOURS DE 1905

RAPPORT

Ce concours a provoqué l'envoi de huit recueils, provenant, selon toute vraisemblance, de deux auteurs seulement.

Nous regrettons de devoir écarter d'emblée le n° 6, en dialecte de la Famenne, d'autant plus vivement que nous désirerions imprimer des textes en patois des régions éloignées du centre. Une raison majeure nous y oblige : le recueil demandé doit être un livre, avoir un sujet, présenter des pièces dont l'ensemble offre un caractère d'unité. Mais enfin, comme ce cahier paraît nous venir d'un auteur qui est de nos fidèles, nous lui devons, malgré cette exclusion par principe, un examen attentif de son œuvre et des conseils circonstanciés.

L'auteur est un bon travailleur, qui par malheur, travaillant seul, dans un milieu où l'on se contente facilement de lieux communs plus ou moins rimés, manque du meilleur moyen de perfectionnement : la critique. Nous savons par expérience que son style rend très bien la pensée un peu lente de sa région, que sa phrase sobre, simple, sans recherche, reproduit la rumination intellectuelle et jusqu'au paysage monotone de la Famenne. Cependant nous ne conseillerons à personne une fidélité qui exclut du style tout relief et de la pensée toute analyse. N'est-ce pas faute de creuser ses idées que l'auteur se contente de pauvretés comme celles-ci :

C'est l' prétimps, — Li bê timps.
ou *Do prétimps — C'est l' momint.*
ou *Tortos è plèce, — Po bin fè l' fièsse.*
ou *Sur vos dji compte, — djintèye oronde.*

La pièce *Li vîye ôrlodje* est tout entière, sous ce rapport, un modèle de doux gâtisme. Quand on veut faire de la poésie, il faut aller chercher le sentiment poétique et la pensée plus profondément dans l'âme humaine.

Voici encore une pièce qui dénote une singulière mentalité : *la Charité*. Il s'agit d'un mendiant qui est marié, qui a des enfants; sa femme vient de lui en donner un de plus. Le père va mendier pour les nourrir. Avec ce qu'il mendie, ils ont des nippes bien propres pour se faire beaux. Refrain : *Fans l' charitè, — l' bon Diu rîrè.* L'auteur ne voit pas qu'il érige la mendicité à la hauteur d'un métier. Encore s'il avait eu la précaution de nous représenter ce brave prolétaire estropié de quelque autre membre ! Mais pas un mot de justification. Puis la pièce dévie, sans aucune raison, dans le patriotisme.

Serait-ce une indiscrétion de demander à l'auteur ce qu'il lit, quel est son poète favori, son livre de chevet. Nous le soupçonnons fort de n'avoir jamais beaucoup communié avec les poètes lyriques français du XIXe siècle. Or on ne fait pas quelque chose de rien, et, pour ramasser tous nos conseils en un seul, tant que l'auteur n'aura point lu, relu, aimé, appris, chanté les plus belles œuvres parues depuis les *Odes et Ballades* jusqu'au dernier recueil de Henri de Régnier, il restera un poète de sentiments élémentaires et puérils.

Quant au style, il y a peu de vers bien venus comme celui-ci, le plus beau, le seul beau du recueil :

L' pus bê corti, c'est l' ci d-où qu'on n' va nin.

Que l'auteur à l'avenir se refuse les inversions forcées comme dans :

barète, nol fais jamais.
tint dès sès pleûs dol mitche li resse.
d' sès ponnes li pris.
rîrè bin d' pus — sûr li bon Diu.
qwand, sus l' tièsse d'one fleûr, vole-la qu'i s'î cole.

Il doit éviter les suppressions de syllabes, les élisions contraires à la grammaire. On ne dit pas : *èt pus po rinde l' discussion coûte*, il faut *li discussion* ; ni : *èt l' vint qui hosse les coches r'mouwant l'ombrîre*, mais *rimouwant* ; ni *l' rind au pus p'tit qu'èst cause dol brouye*, mais *li rind*. On ne peut tolérer l'élision de *i* au commencement du vers, ni au commencement d'une phrase, ni après une consonne prononcée. Je dis prononcée : *prinde, rinde* se terminent par une consonne, bien que l'écriture ajoute l'*e* atone ; *tchèt, pris* sont terminés par une voyelle, bien que l'écriture ajoute les consonnes étymologiques par analogie du français. Inversement, après une voyelle, l'élision est obligatoire. Il est donc irrégulier d'élargir les mots pour remplir les vers. Vous n'avez pas le droit de dire *ca divins èles i-gn-a des nawes*; il fallait : *ca d'vins-èles...*

C'est l'un des plus grands défauts de ces vers. Le poète croit réellement qu'on peut supprimer ou ajouter à volonté, pourvu que le vers ait son compte de syllabes, et que cette seule règle est sacrée. De là, d'autres suppressions ou additions aussi fort singulières. Ainsi dans le vers suivant :

F'zant cheûr fouyes mwates dès p'tits bouchons...

grâce à l'omission de l'article, les huit syllabes y sont, mais quel vers rocailleux et incorrect ! Le système d'addition à volonté s'épanouit en vers chevilles, en expressions dont la naïveté agace :

— *Inte les tèyous d-oû qu' l'êr èst fris'*, quéque fèy....
— *An plantches di tchinne, — Di hèsse ou d' frinne....*

— Qu'on ètranger, come il atome,
Sôye-t-i one feume, ou bin on-ome,
N' conuchant rin, arive dins l' vèye....

Soit à dire en wallon : « Si un cortège vient à passer, le petit boulanger porteur de pains, est au premier rang », cette idée convenablement enchevillée, deviendra :

Si on marièdje, on-ètèremint,
On bê batème, ou l' rédjimint,
Vint a passè, au premî rang
Il î est co, ou au mitan.

Passe encore pour l'énumération des cortèges, mais que peut bien ajouter au pittoresque du tableau cette correction : *ou au mitan* ? Un dernier exemple :

I compte ossi, i sét l' comprinde,
Qui tote si vèye, bin qu'i n' si plinde,
I d'vrè trîmè èt s' halantchi
Sins p'leûr jamais pont s'aritchi.

Evidemment *i compte ossi* et *i sét comprinde* sont presque synonymes ; *bin qu'i n' si plinde* n'a rien à faire dans la phrase. Elaguer ces expressions parasites, les remplacer par des idées, de vraies idées, tel est proprement le travail difficile et méritoire. Je sais bien que ce n'est point réellement un problème de style. Enrichir son idée trop nue de circonstances intéressantes et pittoresques, c'est analyser, c'est creuser en profondeur, c'est faire de la psychologie. Mais, qu'on attaque le problème par l'extérieur, comme affaire de style, ou par l'intérieur, comme affinement de l'âme, le résultat sera toujours un perfectionnement de l'œuvre d'art.

Nous faisons le vœu que l'auteur rentre bientôt dans la lice avec des pièces plus solidement construites et unies entre elles par une idée-mère, un sentiment générateur.

Le manuscrit est un modèle de calligraphie. Tant de

concurrents nous envoient des élucubrations illisibles qu'il nous sera permis de nous déclarer sensibles à cette attention. Nous prions seulement l'auteur de se montrer moins ménager de l'accent circonflexe, de bien distinguer *è*, qui est un *è* bref, du signe *ê*, qui est long; de ne pas écrire *oronte* pour *oronde*, *printe* pour *prinde*, *bauche* pour *bauje*, *bodje* pour *botche*, *vyesse* pour *viyèsse*, *ryant* pour *riyant*, *s'avyi* pour *s'aviyi*, *trissè sbarè* pour *trisse èt sbarè*, *totès voyèdje* pour *totes è voyèdje*.

Nous n'osons proposer l'impression des meilleures pièces du manuscrit, parce qu'il y aurait trop de remaniements à opérer; détachons cependant une couple de ces morceaux, à titre d'échantillons des qualités plutôt que des défauts signalés.

L'oronde

Lèdjire oronde qui, chaque anêye, nos vint
Au mwès d'avri nos aminè l' bon timps,
Sôyez l' bin v'nôye dizos l' teut d' nos mohons.
Vos d'nez l' boneûr d-où qu' vos fez do maçon :
D'nez-è au monde,
Djintèye oronde.

I-gn-a tant d' plèces po v' mète totes a horiche
Dizos nosse teut, conte li plêwe èt lès bijes.
Po-z-ac'lèvè one bèle èt fwate nitêye,
Fez bin vos nids d' brô a p'titès bètchêyes,
Dins les sovrondes,
Djintèye oronde.

Fez vos amoûrs, pauhires èt sins nou brût.
Pus, qu'i nos vègne, on pon pus taurd, po frût,
Dès bês p'tits djonnes qui nos r'vêront ossi
L'anêye qui vint, come vos, au mwès d'avri.
Sur vos dji compte,
Djintèye oronde.

Qwand l'eûre vêrè, qu'i faurè, d' nosse payis,
Co po on-an lèyè vûde vosse lodjis,
Li coûr bin trisse dj'ètindrè vos caqu'tèdjes.
Dj' veu dja al crèsse do teut po l' long voyèdje
Qu' vosse trope s'aponte ;
Â r'vèy, oronde !

Lès oûs d' clotches

Dol saminne sinte c'èst l' djûdi sint.
Dins lès clotchîs l' clotche si dispint,
Lait la s' maka tot èmwinrnè,
S' vèyant mièr-seûl trisse èt sbarè.
Po l' long èt l' bê pèlèrinèdje
Lès clotches vont s' mète totes è voyèdje.
L' maka, bouchant li dêrin côp,
Dimeûre rasta, pus rin on n'ôt.
Tortotes èssonne ou cawe a cawe,
— Ca divins-èles i-gn-a dès nawes, —
On s' lès r'présinte corant è l'air,
Paurtant po Rome po-z-alè quêre
Dès bês gros oûs tos bin tindous,
Cûts deurs, ou crous, friss'mint ponous.
On n' s'èbarasse pont dès mèssèdjes
Qu'a leû rintrêye di ç' grand voyèdje
Èle pôront dire ou bin nos fè
D' çou qu'ons-a fait dins leû Congrès.
Come c'èst mistêre, nouk ni waserè
Su parèye chôse on mot djâsè.
Çou qu'on vôrè d' cès mèssèdjerèsses,
Qu' riv'nèt bènèyes, plinnes di ritchèsses,
C'èst po lès p'tits, lès ôrfulins
A qui qu' faut ponk po fè contints,
Po l's inocints qu'ont tote leû fwè
Au ci qui dène aus aband'nès,
Po lès p'tits pauves qui n'ont c'nochou
Parèy djou d' djôye d' l'aveur vèyou ;
C'èst quéques bês oûs, bleus, djènes ou rodjes,
Qui lès èfants loumèt oûs d' clotches.

*
* *

Tous les autres manuscrits sont du même auteur. Malgré le déguisement de l'écriture et la variété des formats, on le reconnaît à la forme de certaines lettres, à des graphies particulières, mais surtout aux idées, au style, au retour de certains mots, au ton et pour ainsi dire à l'amertume des sentiments. Défauts et qualités étant les mêmes partout, nous pouvons parler en général. Les recueils ont pour titres :

N° 1. *Pâhûlistés.*
N° 2. *A l'invû, tot-chal tot-la.*
N° 3. *Rimês d'on lètcheû d' baye.*
N° 4. *Saqwants p'tits rimês d' tchamps.*
N° 5. *Li walon.*
N° 7. *Po l' fi.*
N° 8. *Tâvlês d'oûve.*

Les sept cahiers donnent un total de 253 pièces. Quelle production effrénée, et comme elle explique bien qu'à des qualités de premier ordre l'auteur joigne des défauts d'importance capitale ! Les qualités sont celles d'un poète bien doué, les défauts sont tous ceux de l'écrivain, si bien doué qu'on le suppose, qui ne sait pas ou ne veut pas corriger. D'autant plus nous sommes disposés à le louer, à l'exalter d'une part, d'autant plus énergiquement nous voulons censurer d'autre part cette ignorance ou cette impatience de gestation qui fait avorter l'œuvre et qui empêche le poète d'être un artiste.

L'auteur a la puissance de l'analyse et l'acuité de la passion. Son cri s'élève jusqu'au tragique, son cri sombre dans l'ironie. Il possède une langue naturellement riche, colorée, pleine de comparaisons et de métaphores inattendues, une façon de développer non banale. Tous les déshérités sont chers à ce généreux, même les animaux. Il y a

bien un peu de haine anti-sociale dans ses *Tâvlês d'oûve* et ses *Rîmês d'on lètcheû d' baye* : c'est ce qui donne un accent de sincérité, une âcreté sardonique à ses inspirations. Il est rare que sa muse se déride. Elle est monotone dans sa farouche et vengeresse attitude. Mais c'est peut-être à ce prix qu'il possède l'énergie, qu'il sait peindre le cyclope des enfers où l'on fabrique les rubans d'acier, les chaudières, les locomotives monstrueuses, peindre les ouvriers du trottoir et de la rue, et d'autres et d'autres jusqu'à satiété. Et celui qui a dédié à Constantin Meunier les *Tâvlês d'oûve* se rend bien compte de la nature de son talent.

Mais il ne sera le Constantin Meunier de la poésie wallonne qu'à la condition de limer patiemment pendant une semaine ce qu'une heure d'inspiration généreuse aura pu lui suggérer. Peut-être faudrait-il à l'auteur un de ces conseillers clairvoyants, impitoyablement dévoués, qui sont plus rares que les poètes. S'il trouve cet aristarque, qu'il s'accroche à lui, qu'il l'aime et qu'il lui soit reconnaissant. Car c'est lui qui lui enseignera la rigueur de la composition, la suppression des idées parasites et des mots intercalés sans raison, qui rendra plus serré le tissu du style, qui lui montrera l'art de varier, de graduer, de suspendre les effets, de ciseler le produit brut de la fonte.

Actuellement notre auteur, livré à lui-même, ne sait pas finir un sonnet, ayant mis toute l'énergie dans les premières strophes et trop peu préparé le tercet final. Ses rimes sont souvent insuffisantes, *i* bref rime avec *î* long, *êye* avec *èye*. Il a des mots passe-partout comme *haynète*, *dè*, *odê*, *vormint*, pour boucher les trous dans le vers, et même il fabrique des vers entiers qui sont des chevilles bien visibles.

Dans l'état où se présentent à nous ces 253 pièces, nous ne pouvons penser à la publication intégrale. Il faudrait

y faire un choix de pièces, et les retravailler. Logiquement aussi *Pâhûlistés* et *Po l' fi, A l'invû* et *Rimês d' tchamps*, qui procèdent de la même inspiration, devraient être réunis. Nous proposons la médaille de bronze pour le n° 1 *Pâhûlistés* et le n° 4 *Rimês d' tchamps*. Même récompense à cette suite de huit poèmes pour l'exaltation du *wallon*. Nous demandons pour l'œuvre capitale *Tâvlês d'oûve*, qui comprend 115 pièces, une médaille d'argent. Nous ne proposons point de mention à part pour les *Rimês d'on lètcheû d' baye* et nous ne les écartons pas non plus : ils devraient être réunis aux *Tâvlês d'oûve*, pour former contraste, et, d'autre part, dans leur état actuel, ils sont beaucoup trop verts pour notre palais. C'est un essai de langue verte, comme le dit l'auteur, mais pareil essai doit emporter les suffrages par la perfection.

Les membres du jury :

Félix Mélotte,
Henri Simon,
Jules Feller, *rapporteur*.

La Société, dans la séance du 14 mai 1906, a pris acte des conclusions du jury. L'ouverture des billets cachetés, joints aux pièces couronnées, a fait connaître que M. Arthur Xhignesse, de Liège, est l'auteur des n° 1 *Pâhûlistés*, n° 4 *Rimês d' tchamps*, n° 5 *Li walon* et n° 8 *Tâvlês d'oûve*. Les autres billets cachetés ont été détruits séance tenante.

LI WALON

Recueil de Poésies

PAR

Arthur XHIGNESSE

MENTION HONORABLE

I

Nosse walon n'èst, dist-on, bon qu' po lès riyotrèyes,
Lès p'tits råvions, lès spots : n' deût nin tûzer pus lon !
Mi, fayé feû d' rîmès, qui tchante ou tchoûle, sorlon
L' timps qu'i fait, djèl vôreû fé crèhe disqu'às nûlèyes.

Djèl vôreû fé plorer tos lès mèhins dèl vèye,
Lès tchaudès lâmes dè coûr, lî fé dire d'a-façon
Lès sondjes èt lès dolinces, lès påhûlès tchansons,
Lès djôyes qu'on n'ètint nin, tot çou qu'on s' rapinsèye.

Djèl vôreû vèy hil'ter 'ne abranle sol tére, å no
Dè dreût qwand on l' kibouye, fé bal'ter sès clabots
Po l' målèreûs qui drène èt l' misére qui hîk'tèye ;

Èt tant qu' n-årè dès pônes, qu'i-n-årè dès moudris,
Djèl vôreû vèy, roûviant-st-a tchokes qu'i fât qu'on rèye,
Aswådjant lès mèhins, totes lès plâyes a r'wèri !

II

Li walon, c'èst ine tchanson d' rèw,
Frâhûle, adawiante, on riya,
On nozé p'tit rèspleû qui s' sèwe
D'ine lèpe di feume, come on rafia.

Ci n'èst quâsî rin, mais c'èst l' djôye
D'ine tére qui fruzih a l'oyî,
D'ine flouhe quèl sipèlih, dispôy
Dès siékes qui n' l'ont nin fait roûvî ;

Di tote ine fouwêye qu'il èstchante,
D'èfants qu'il aprint a tchîpter,
D'omes qu'i rint leû vèy mons pèsante,
Di vèyès djins qu'i sét mouwer.

Il èst tot fayé près dès autes
Linguèdjes, qu'i n' sâye d'aconcwèster ;
Ca n'a nin l' gos' dès noûvès môdes,
Èt c'èst s' vèye cogne qu'i vout wârder ;

'L-èst si fayé qu'i s' ratrôclêye,
È s' bouhêye, come on râskignoû,
Po dîre sès tinrûlès tchantrèyes
Èt tos lès râvions qu'i tape foû.

Mais adon, quéne fièsse, quéne aweûr !
I n'a nou coûr qui s' sét maîstrî :
A rîre on lêt passer lès eûres ;
Èt lès térès lâmes d'apihî !...

III

Èt ci sèreût-st-on moûde, èdon, d' l'abastârdi ?
Come on fi, cinsémint, qui rodjihreût di s' pére,
Li feû d' rîmês qu' n'âreût nin l'âme dèl sitûdi,
Di pinser come èl fait, rinôyereût tot s' hâbiér.

... Awè l' rinôyereût-i !... Lès fleûrs di nosse corti
Ont hâsse qu'ons î prinse sogne, èt nosse tote pitite tére
A bin mèsâhe d'ine plêve po n' nin lès vèy flouwi,
... Èt l' bon djârdinî s' pièd'... èt l' fleûr, lèye, èst si tére !

Pôr qui, d'vins nosse buskèt di magriyètes di tchamps,
Di binamés claw'sons, di djalofrènes, li blanc
Si mwèrt èt si hêpieûs dès fleûrs qu'ons èmantche oûy,

— Come on fabrique tot, hèy ! — s'reût pés qu'on pogn so 'n-oûy ;
Pôr qui tchâssî l' bot'kène d'in-aute c'èst dandjèreûs,
Èt qui l' fraque d'on moncheû, so 'n-aute, fait co cint pleûs.

IV

Ni d'hans nin qui l' walon ni s' deût lèyî tèm'ter,
Èt qu' c'èst volu pèter pus haut qui s' cou d' tchanter
Dès trop zûlants saqwès èt dès trop hautès d'vises.
Dihans : « N's èstans trop grèys po sèpi l's adjincener,
Nos èstans trop couyons po wèzu nos risquer
Èt nos èstans trop flâwes po l' bouter foû sonkis'. »

Ni d'hans nin : « Acropans-ne ; èst trop hâtin qui s' drèsse ;
Nos n'èstans qu' dès mâvis èt s' huflans-ne bin timpèsse,
Mais tant qu'âs râskignoûs, c'èst-a zèls dè tchanter. »
Dihans : « Çou qu' dès pus autes ont fait, n's èstans stokèsses
Assez po l'intruprinde, — dè mons, mètans so crèsse,
Nos fis n' sont-i nin la po tot fé profiter ? »

Ni d'hans nin : « Tot l' monde èst, po l' djoû d'oûy, â walon :
Qwand s' vwès si fait-ètinde, on acoûrt lâdje èt long
Po-z-ôre si p'tit râvion èt po r'prinde si pasquèye ! »
Mais d'hans : « Çou qui mâque oûy, dimain pout l'avu d' bon :
N'a nou si laid cawyê qu'i n' fèsse bèl agayon,
Li ci qui passe lès nut's a r'sinmi sès ustèyes ! »

V

Pauve vî walon, tant k'hustiné,
On v' rigrèterè co po v' diner
Li côp d' lawe qui n'èst nin mantchète ;
On dîrè : « 'L-aveût l' toûr ¡ o fé
Hayètemint rire, èt po k'sèmer
Dèl djôye avou sès colibètes. »

On v' pleûrerè, dê ! c'èst co bin mîs ; —
Èt lès hanteûs d'vins lès passe-pîds
N' sâront vormint pus dîre : « Mamêye » ;
S'on pinse : « I div'néve ine gote vî »,
On veûrè-st-adon, qu' po préhî
L'aweûr, i n'aveût nin s' parèy !

Sins vos, li piceûre si pièdrè
Dè r'louki l' vèye avou l'agrè
Qu'i fât po-z-î mèskeûre sès lâmes...
Ni plorez nin !... Li djoû vinrè
Qui tot plin pus d'oneûr on v' f'rè
Qu'oûy on v' kibouye èt qu'on v' difâme !

È scole on r'prindrè vos râvions,
Come ine istwére qui r'vint d' si lon
Qui l'èfant fruzihrè-st-a l'ôre...
I s' pout qu'on dîrè : « C'èsteût l' bon
Vî timps, qwand on djâséve walon ;
C'èsteût lès ans dèl tote bone sôr... »

VI

I n' cosse qui dè sayî çou qu'in-aute adièrcih.
Tot linguèdje n'èst-i nin 'ne bèle vonne a dishouyî ?
Minans beûres so bouh'tês ! qui l' grande têye si rimplihe
Dè fèl brut dès havrèsses èt dès picrês ! qui l' vî

Rèspleû dès feûs d'arinne trèssèye èt rèsdondihe !...
Turtos' âs longuès hâles !... L'abarin hil'trè mîs
Qwand n' sèrans foû d'alène, — èwarêyès frumihes
Qui n' tapèt djourmây oûve, èt sont sotes dè mèstî...

Èt si nos n'avenans nin, parèt, n's ac'sègn'rans l' vôye
A dès autes, — a nos fis qu' veûront l' coron dèl rôye
Èt qu'î mètront l' fiyon, mitwèt, tot d'hant : « Dès omes,

Awè, c'èsteût dès omes, nos binamés tayons,
Si n' rascoyans l' gôma, zèls l'ont wangnî tot come :
Quéne djôye s'i polît vèy come i r'print, leû walon ! »

VII

Dji sé bin qui l' walon c'èst po lès payisans,
— Minme qui nèl comprindèt pus gote, —
Qui s'è chèrvî, c'èst r'prinde ine tchanson qu'èst so flote,
Èt qu'on rèy sovint, tot l' baletant !

Dji sé bin qu'on n' vike gote avou lès mwérts, d'abîme,
Dji sé bin qu' çoula n' rime a rin,
Èt qu'avou 'ne vèye grand-mére qu'a pièrdou tos sès dints,
On n' sâreût dèdja fé 'ne payîme !

D'acwérd !... mais dji sé bin qui l' walon m' fait plorer
D'on côp qwand dj' l'ètind qu'i ravike !
Li vrêye glwére n'èst-èle nin l' lâme a mès oûys qui pique,
Èt l' tére hiyon di m' coûr mouwé ?

Dji sé bin, camèrâdes, qui dji n' so près d' vos autes
Èt d' vosse francès, qu'on d'mèy âgneû...
Mais, si dj'a l' sins trop grêy po djower d'vins vosse djeû,
Èt si dji n'so-st-a mi-âhe qui d'vins m' fraque al vêye môde ?

VIII

Awè, dj'a tûzé co cint fèys
A çou qu' fåreût fé po l' walon,
Po nosse pauve walon qu'on roûvêye
Èt qu'on n' kinoh pus lådje èt long.

Èt dji r'pinse qu'å fî fond dèl France,
I-n-a n' tchoke d'annêyes, ons a fait
Po l' vî lingadje dèl vèye Provance
Ine clapante såye, ine saqwè d' bê.

Nèl såreût-on rinoveler chal ?
Nos feûs d' rîmês sont-i si p'tits
Qu'i n' porît miner leû nèçale
Conte lès hautès êwes sins d'fali ?

Ni sèpèt-i qu' fé dès tchoûlerèyes
So lès bês djoûs dè timps passé,
Come in-ôrfilin qui bwèrgnêye
Ine mwète fleûr qui s' mére lî a d'né ?

Djèl vou bin : i fåreût-st-ine vèye
Po 'ne si-faite oûve a-z-abwèssener ;
Tèhe ine noûve rôbe al Walonerèye
Dimande bin dès nut's a sîzer.

Èt mitwèt qu'on f'reût co berwète
Å coron d' tot, al fin dès fins ;
Mitwèt qu'on d'vreût s' dire al copète
Qu'ons a timpèsse ovré po rin.

Mais po rin djamåy on n'oûveûre
S'on compte li d'vwér a contînter.
Dèl rèscompinse vint todi l'eûre,
Qui påye li coûr d'avu tocté.

Èt l' plaisîr adon sèreût fèl,
Èt si parfond qu'on s'è mowereût,
A fé tchanter nosse langue si bèle
Sès téres râvions, sès doûs rèspleûs !

N'oyez-ve nin lès clabots tinrûles
Di nosse lèdjîr walon hil'ter ?
Li vèyez-ve — è s' fristé påhûle —
Fîr, si hågnî, s'atitoter ?

Sès rîmês gruzinèt-st-al vole,
Si pô qu'on vôye lès fé tchipter :
Nin mèsâhe di brâmint di scole
Po qu'il aprindèsse a hufler !

Hay abèye ! lès pièrdowès d'vises !
Hay abèye ! lès vîs roûvîs spots !
Qu'on lêye ine gote la totes sès hisses
Èt qu'on fèsse ine grande creûs so tot !

On côp di spale : tot radjônih !
Ine pitite fwèce : tot va r'ssûrdi !
Ça c'èst po l' walon, qu'il apihe,
Li r'djèt d' solo qui fait flori ;

Po l'walon, tot come po lès autes,
Èt po nosse boutâhe, s'èle li vout ;
Po fé l'awous' di totes lès pôtes,
Mågré l' timpèsse èt lès histous.

Qu'arive çou qu'i vout ; l' vwès påhûle
Dès antins vinrè nos hossî,
Èt lès r'mimbrances si f'ront voltrûles
Po raspiter, po nos k'picî ;

Èt nos sintrans nosse coûr a si-âhe
Èt crèhe, vigreûs, nosse sintumint :
Li djoû d'îr î vinrè d'ner s' bâhe
Âs eûres d'oûy, come âs siékes di d'main.

Nos sèrans div'nous pus vîrlihes,
Èt-z-ârans-ne di pus', po viker,
Ine bèle raison !... Fât qu' l'ome batihe,
Èt qu'i n' tûze mây a s' ripwèser !

Èt s' f'rans-ne, mès frés, 'ne clapante mohone
Èt si 'ne gote di glwére n'î pout t'ni,
N's î mètrans çou qu'on 'nn' èst midone :
Noste âme... come èn on paradis !

TÂVLÊS D'OÛVE

RECUEIL DE POÉSIES

PAR

Arthur XHIGNESSE

MÉDAILLE D'ARGENT

I. — ÇOU QU' C'ÈNN' ÈST

Li côp d' pôce

A Constantin MEUNIER

Po bin mostrer l'ovrî qu'oûveûre, èn on rîmê,
I fâreût, djèl sé bin, l' clapant côp d' pôce d'on maîsse.
Djèl vou sayî portant, si plin d' bone volté, mais
Tronlant d' fé dès mâcules, tot m' rapinsant qu' dji r'fai
Ine oûve qu'a d'dja stu faite, èt qu' vâreût mîs qu'dji m' taîsse.

Vos èstez mwért asteûre, vos qui l'aveût trové,
L'èwarêye foûme d'ovrî, po l' prusti d' marme èt d' tére,
Vos qu'aveût mètou 'ne vèye di tûserèye a cover
Rin qu' cisse seûle îdêye la, qu'aveût av'nou dè fé
Di l'ome qu'oûveûre in-adjèyant tèribe èt tére !

Vî maîsse qu'èsteût si bon, qui n'aveût qu'on rîslèt
Po l' hêpieûs qui s' sayîve a mète ine oûve di sqwére,
Si dj' trèfèle d'èmantchî, tot-chal, on p'tit saqwè
Qui voreût èsse dèl tîre di voste ovrèdje... ci n'èst
Qui po dîre qu'ènn' a-st-onk di pus qui sét vosse glwére !...

Ovrer

Le travail est un rythme
(Les économistes)

Dès bin pus autes qui mi,
Di hår èt d' hote, l'ont dit :
Ovrer, c'èst l' minme convôye
Qu'on rak'mince tot tchantant,
Qu'on rèpète tot dansant...
Ovrer, d'abôrd, c'èst 'ne djôye !

Ovrer, c'èst-on respleû
Qu'on ratrape, la tot seû,
Ou chal, tot fant 'ne ronde danse.
C'èst l' djeû qui fait roûvî
Li vèye qu'on vout mådi,
L' miråcolèye èt l' transe.

Mais po l' djoû d'oûy, ovrer,
C'èst sovint s' difèner,
So 'ne misére mète ine aute.
Ovrer, — li foû bê spot ! —
C'èst l' rèspleû d'on soglot...
L' pus strègne di totes lès môdes.

Ovrîs

Chaque å-matin, dji veû tot dè long dèl neûre rowe,
Divins l' freûde nut' d'iviêr qui fait caker dès dints,
Lès cis qui l' deûr ovrèdje — come on mårtîre sins fin —
Ènnè fait dès moudris, dès pauves målèreûs m'cowe.

Sont-i nåhîs ! Rotèt, come dès d'falihants rowes,
Sins trèvèy wice qu'i vont, mais tot sèpant qu' 'l-ont faim,
Å coûr sins pus nou d'zîr qui d'avu l'å-matin
Ine fayèye plate marinde pol djournêye qui lès towe.

... Èt dji m' mèt' a leû plèce, èt leû dolince mi print;
Èt dji m' di : Poqwè don sofri tant so l' trèvin
Qui tant dès autes dwèrmèt divins leû tchaude bèdrèye ?

Dji n' tûze qu'a zèls vormint, èt s'ètind-dju leû flot
Hoûser come ine colére èt come ine pône sins no....
Èt leû minâbe convôye brûti come ine ârmêye...

II. — A L'OUHÈNE

Li sâye

Il èst-arivé po fé s' sâye,
Si tchîf-d'oûve, èt po 'nn' èsse préhî :
I tronle come ine foye di papî,
Èt s' pauve calote, tote èl kirâye.

Tot d'abôrd, i veût tot bablou
Qwand on l' mèt' al vis', qu'on lî done
Çou qu'i fât fé... Diu ! qu'i marone,
Qwand on lî ac'sègne çou qu'on vout !

Èt, plin d' balzins, 'l-ataque si pèce
Èt s' bouhe-t-i pus d'ine fèy so s' deût.
I sint bin qu'i n' tchèrêye nin dreût,
Qwand on lî brait qu' n'a rin qui tchèsse...

Ine eûre après, 'ne gote rimètou,
I sâye dè fignoler si-ovrèdje :
Çoula rote d'adreût : quéne distchèdge !
... Si tchâr ni va nin trop' a cou !

Èt qwand l'eûre pète, 'l-èst tot binâhe;
I coûrt mostrer çou qu'il a fait...
Èt vola co qui r'tronle, i s' tait...
Qwand l' maîsse print s' rûle, tot bin a si-âhe,

Èt r'toûne li pèce, cou d'zeûr, cou d'zos..
Djâs'rè-t-i don !... N' fait-i nin 'ne hègne ?
I d'falih... qwand l' maîsse lî fait sègne
Po dîre : « Accèpté... Ça va co ! »

Ine tchaude

Vola qui l' bouheû-d'vant, tot fèl, rètche è s' tansê,
Èt s' louke-t-i tot costé s'i n'a rin qui halcote ;
I fait hossi l' mârtê tot t'nant l'oûy sol maclote...
'L-èst prèt' a sprâtchî l' monde, a l' rifé po novê !

Li fôrdjeû r'sètche li fiér tot blanc foû dès crahês
Èt l'atape so l'èglome tot fant spiter dès gotes
Di feû, qui vont clignî leû pâpîre hâr èt hote ;
... Èt s'ataque-t-èle si tchant, li bèle danse dès mârtès :

« Bing !... » cwink'sêye-t-i, li p'tit, tot ac'sègnant l' bone plèce ;
« Boum !... » brait-i, l'adjèyant to-z-adârant so cwèsse ;
Èt tot rauquant dès « hans », l'aidant lèzî rèspont ;

Disqu'â fôrdjeû qu' djèmih po n' nin passer couyon,
Èt-z-ôt-on l'aprindis' qui djeûre on nom tot oute
Po d'ner l' bon côp di spale, èt come po dîre : « Dji boute ! »

Li lamèneû

I ratint l' sièrpint d' fiér èt d' feû, qui s' va wèner
Inte dès windês d'acir èt so lès takes di fonte ;
Èt, come on grand tch'vâlîr al mode dè timps passé,
I stampêye, ratindant l' fèl inn'mi qu'i va djonde !

Ci n'èst qu'on niér di s' cwér ; a plintès mains, i tint
Lès foû grossès picètes come si c'èsteût 'ne palasse.
On dîreût-st-on baron arèsté, tot hâtin,
Po ratinde dès moudreûs qu'adâret-st-èn ine rasse !

Eune èt l'aute ! come on d'zi, l' longou « rail » èst sor lu,
Come s'i l'aléve trawer, li stårer come ine djåbe;
Mais i v' l'a-st-apicî bèl'mint... sins 'nn' èsse ac'su
Èt l' ricrohe èn èrî tot l' ratrapant so l'åbe...

Èt sins 'nn' èsse pus nåhî, sins même avu tronlé,
I s' rimèt' sol dreûte djambe dizeû l' grande take di fonte,
Èt, come on grand tch'vålîr al môde dè timps passé,
I stampêye, ratindant l' novèl inn'mi qu' fât djonde.

Èl tchaudîre

« Fât r'mater-st-on touwê d'adrame,
Èt s' n'a-t-i treûs tièsses a r'hazi
Dè long dèl pareûse, la qui l' blame,
Tchaude èt hagnante, a tot hati... »

C'èst çou qu'a k'mandé l' maîste-ovrî,
Divant d' s'aler r'plakî so s' hame.
« Qu'on s' dispêtche ! » a-t-i dit al tchame.
« Qu'on s' dihombeûre »... C'èst bin vite dit !

C'èst qu'èl tchaudire fait stofe qu'arèdje...
Li tchaudronî — lu qu'èst si sètch —
D'ovrer timpèsse sowe come on boû.

Li pauve mi-cowe si boute tot foû,
Èt mågré qu'èst nou come on viér,
I s' sint d'fali tot r'matant l' fiér.

Lès tokeûs

Ont-i tchaud, binamé bon Diu !
L' souweûr lèzî plaque so li scrène :
Il ont portant tapé tot djus,
Drovou totes lès bawètes... On drène !

Li feû tchåfe come in-arèdjî...
Çou qu'èle hatihèt, lès pareûses !
Avou çoula qu'il ont lès pîds
Divins l' plakis', mågré lès cleûses...

I n'ont minme nin l' timps dè sofler :
Èle ont 'ne seû d' dåné, lès tchaudîres ;
Èt s' dîreût-on qu'èle vont pèter,
Èt qu'èle broûl'rît dès bleûvès pîres !

A hipe polèt-i beûre on côp :
So l' tchèrbon, qui l' frisse êwe est bone !
D'ovrèdje il ont bin sûr leû sô :
I tchèrdjèt sol djoûrnêye treûs tones !

Li côp d' lème

C'èst-on pièle ! nou parèy qui lu
Po d'ner l' cop d' lème, di tote li binde !
Qwand i s'î mèt', on veût-st-ad'hinde
Dès vîs po l' rilouki sins brut.

Qu'i sét bin, sins mây taper djus,
Ahèssî s' pèce !... Rin a racrinde :
Èle n'årè nin 'ne fribote a rinde !
Il èst stampi come on bon Diu :

Loukîz sès brès' qui n' bodjèt gote,
Lès djambes di sqwère, èt l' lème qui rote...
N'a vormint qu' sès pogns qui vikèt !

On dîreût qu'i print d'vins dè boûre,
Èt si n' sowe-t-i pont. Si côp moûrt,
Èt s' rataque-t-i qui ç' n'èst qu'on djèt !

III. — AVÅ LÈS ROWES

Lès paveûs

Dispôy tot å matîn, i d'morèt tot crohîs
Sol pavêye qu'i d'vèt r'mète bin d'adreût, mîs di sqwére.
Dizos l' solo qui toke, i s' sintèt si nåhîs
Qu'il ovrèt sins tûzer comme dès bièsses, — sins 'ne colére.

Portant lès pîres broûlèt ; disqu'å sâvion blanc, tére,
Qui rahiêye so lès mains èt qui hatih lès pîds ;
Lès mårtês, qui hîl'tet tot grabouyant l' fène tére,
Tchantèt pus vite ine transe qu'on contintemint d'ovrî.

Divant, n-a-st-onk qui råye lès pavêyes, qu'abwêssenêye
L'ovrèdje, qwand n'amine nin lès bèrwètes èt l's ustêyes.
Èt, podrî lu, l' pus vî paveû, lòyeminôyemint

Riprint bosses èt tchabotes tot fant danser l' grande dèye ;
Èt s' veût-on rariver, come bizawe, li gamin
Qu'a corou-st-å pèkèt avou lès çans' dèl tèye...

Li pondeû d'hâle

I fait l' coronis', å-d'dizos dè teût.
Come on p'tit spirou al copète d'on faw,
Il èst-adjîstré so l' plantchi tot streût
Di s' passète qui hosse èt qu'a hipe on veût
Dèl pavêye... Vormint s' n'î fait-i nin l' nawe !

Ca l' solo toke fwért èt sèreût contint
Di mète li fiyon a s' si deûr ovrèdje...
Ine oûve di dåné, di målèreûs, d' tchin !
Il atome qu'i pinse tot haut, so l' trèvin :
« Dji donreû d'dja gros po qui l' diâle l'arèdje ! »

Èco bin qui s' plate, i n' la nin roûvî,
Qu'i pout beûre a tchoke ine binamêye gote.
Inte deûs côps d' pincê, qwand i pout stampi,
I houme on hûfion, si p'tit, dê... si p'tit...
Qu'ènnè prindreût bin 'ne trokète èn-è-rote !

Li bidon bal'têye qwand 'l-î vint poûhî ;
Dès gotes di brouwèt spitèt sol pavêye ;
L'ome qui passe èl rowe rilouke èn-èrî,
Ténefèy, èl man'cêye : « Ratindez, mâssî !
Câse di vosse coleûr v'la m' frake dibrènêye ! »

On vûde lès hores

Lès banstês, tot montant, tinglèt l' cwède èt d'gotèt,
Tot spitant lès pareûses ;
Â-d'dizeûr l'ome lès r'vièsse, èt lès pèsants clitchèts
Vinèt tchèrdjî l' sonkis' qui gâgne, teûse après teûse.

I flaîre tot a l'invû, come li pèsse, si télemint
Qui l' coûr ènnè haussêye :
L'ome qui toûne li windê difalih câsîmint,
Èt-z-èst-i tot d'brèné dèl tièsse disqu'a sès skèyes.

A tchoke ons ôt bruti tot a fî fond dè trô
Ine pauve vwès qui rauquêye,
Èt trèssèyî 'ne saquî tot â mitant dè brô,
On mâlèreûs qu'i vike, qu'î flahe èt qui s'î nèye !

Èt qwand s' laid qwârt èst houte, èt qwand on l' veût r'monter
Come on pindou so s' cwède,
Acropou divins s' banse, blanc-mwèrt come on dâné,
Divins s' bokèt d' mousseûre mahurêye èt qui glète,

Vos dirîz-st-on nèyî qu'i n'a pus rin a fé,
Qu'a trop' bu, qui n' si k'bat' ;
... Èt l'êwe, tot-chal, c'èst dè brôlî, qwand ç' n'èst nin pés :
Dès spoyes èt dès rèdjerèyes, èt d' l'èpufkinante flate.

L'ome âs cindes

Po hiner lès batchs, il a l' côp di spale,
Mais s' bokèt d' calote n'èst sûr nin d'a lu ;
Il a l' côp d' corîhe êt s' flahe-t-i tot djus
Sol minâbe sicrène di s' pèneûse cavale.

Li tchèrète ridohe d'arèdjes qui n'ont pus
Nole foûme, d'agayons qu'on r'nôye, qu'on s'è d'hale.
Lès cindes racovièt l' hâr di carnaval,
Dès rèdj'rèyes èt pés, dès tièsses di cabus.

L'ome, hèpieûs, foû sqwére, rote d'ine djambe so l'aute.
Li clitchèt stampêye, adon r'print l' vèye môde
Di s' fé halcoter dè vî k'moudrî dj'vâ,

Tot plin d' lê-m'è-pây, di cindes, èt d' poûssîres.
Qwand l' batch èst vûde chal, èle tchèrêye aute pâ,
L'atèlêye qui dogue a-stok a chaque pîre...

Li pondeû d' lètes

I s' rèscoule tot rôlant 'ne sètche
Po vèy li cogne qui ça print :
S'i n' sont gote contints, lès djins,
C'èst qu'i n' kinohèt l'ovrèdje !

Nole sôr di lètes qui n' seûy nin
So l'èssègne : crâsses, mêgues èt sètches,
Anglèses — come foû d'on manèdje —
Bastons, rondes, gotiques a-djins.

Èt qwand 'l-a foumî s' ciboule,
I s' rimèt' a fé 'ne bèle « boule »,
Come in-ome, èt sins flèmeter.

A fèy i va beûre ine haute ;
Sol rowe i r'louke lès crapaudes,
Èt s' print-i co l' timps d' tchanter...

Li hayeteû

I n' fât nin vèy dobe ni bablou, la d'zeû !
On dîreût-st-on tchèt qui s' pormône so l' teût,
Tot fant qu' sol pavêye bal'têye ine grande creûs
Di lègne.
C'èst-on mestî, ciète, qu'èst deûr èt dandj'reûs :
S'il arive qu'i hipe, li pid dè hayeteû,
I n'a nin co l' timps dè fé, l' mâlèreûs,
Ine hègne !

Èt s' tchante-t-i, l' capon, tot hatchant, clawant,
Come ine grande aronde, dizos l' cîr tot blanc,
Qui s' tchiptèyereût foû, vigreûse, s'ènondant,
Tote fèle.
Si p'tit vantrin d' cûr — ine éle so li d'vant —
Fait co cint madames â vint qu' sofèle tant
Qu'on dîreût qu' l'ovrî va, tot birlançant,
Prinde coûse sol nûlêye, qui la-d'zeûr roufèle !

Li hovâte

Il èst neûr come on leûp-warou,
Èt si maigurlèt, si minâbe !
On n' sâreût dîre s'il a dèl bâbe,
S'il èst pèlake ou bin tondou.

Avou s' gros fas d' hu so li scrène,
I sût lès vôyes lôyeminôyemint,
Èt s' tûze-t-i ciète divintrinn'mint :
« 'L-èst-awoureûs, l' savetî qui rène ! »

Ca fât qu'i rène di tos lès timps,
Tot neûr d'ovrer, plin d' lè-m'è-pây ;
So l'ovrèdje i n' wèzereût fé 'ne bâye
Divins l' fwète poûssîre la qu'i s' tint.

I n' sét vormint çou qu' c'èst qui l' vèye.
Por lu tote faite di deûrs hikèts.
'L-atome, si vos l' loukîz d' tot près,
Qu'a l'air dè plorer, qwand i rèy...

Lès hovrèsses

Ènn' a câsî-st-on rédjimint,
On rédjimint d' clapantès k'méres ;
Èle ènnè vont lòyeminôyemint
Dè long dès rowes èt dès balwérs.

Èt nole qui n'âye si grand ramon
Dizos l' brès ou bin so li spale ;
Èt-z-ont-èle dès capouls so l' front,
Lès dj'vès plaqués come al vèrdjale.

Ènn' a treûs qwate qui tricotèt,
Li fiér sititchî d'vins leûs croles ;
Nin 'ne seûle qui s' taîse : turtotes tchak'tèt...
Sûr i n' lèzî mâque nin l' parole.

A l'ovrèdje, lès ramons hovèt,
Èt lès rêweûs pihèt leûs êwe ;
Divins l' poûssîre lès lawes alèt :
Èle fèt pus d' brut qu' lès flots dès rèwes.

Èt, sol pavêye lès gros sabots
Batèt lès maclotes pés qu' lès d'vises :
« N-a Mayane qu'a qwité Mathot !
— Èle a raison ! n'a nou bê vice ! »

Il atome qu'a-fèy dès scolîs
Sayèt dè fé baleter lès feumes :
« Portez armes ! — Corez-st-arèdjî ! »
Èt lès côps d' gueûye zûnèt-st-apreume.

Li martchand d' djèle

Sûr qu'èst-ossi vî qui Matî-Salé ;
Pôr qu'i n' veût qu'a hipe èt qu'il èst halé ;
Dè braire si dinrêye, i n'a minme pus l' fwèce.
Qwand s' tchin s'arèstêye po beûre ou pihî,
Sol pavêye noste ome ni s' wès'reût bahî,
Sogne dè d'morer la, tot flåwe, al minme plèce...

C'èst qu' lès p'tits banstês sont deûrs a pwèrter,
Èt s' sint-i rider so sès clås d' solé,
Qwand on cande li houke, qu'i fåt qu'i l'ahèsse.
Si s' feume vikéve co, dè mons, po l'aidî,
Mète li banse a spale, èt po l' distchèrdjî !...
S'èle èsteût co la po l' rat'ni so s' brès' !...

Mais ça n' chèv a rin di s' dilårmènter !
Çoula n' lî donrè rin po s' ric'fwèrter,
Qwand i rinteûr'rè tot-rade è s' lodjis'...
« Dèl djèle ! dèl bèle djèle ! » brait-i tot nåhî.
Tot r'loukant si l' tchin li sût bin po-drî,
I r'tûze ås annêyes qu'il èsteût pus fris'...

Li martchand d' hoye

« V'la lès bèlès gayètes a sî çans' li sèyê ! »
Li vwès rauquêye ine gote, èt li p'tit dj'vå pîpêye,
Asteûre qu'il èst av'nou-st-al copète dèl lèvêye,
Èt qu'on va s'arèster po rimpli lès banstês.

« V'la lès bèlès gayètes a sî çans' li sèyê ! »
Tot åtoû dèl tchèrète, c'èst lès feumes di manèdje,
Qui s' rapoûlèt d'adrame avou leûs batchs, leûs sètchs :
« Dja stu må mèserêye îr, i m' fåt 'ne rawète, s'i v' plaît ! »

« V'la lès bèlès gayètes a sî çans' li sèyê ! »
L'ome tot neûr di tchèrbon si hâstêye èt pârtêye
Li gros moncê d' fène hoye qui r'lût, qui règuinêye
Qwand on l'ataque â pîd... « Loukîz-m' don qu'il èst bê ! »

« V'la lès bèlès gayètes a sî çans' li sèyê ! »
Li p'tite couvèrte di cûr ridohe di quéquès çans'.
Ine fwèce !... èt li p'tit dj'vâ fait rèscouler l' ronde danse
Dès mohètes qui bal'tît tot âtoû di s' gorê.
« V'la lès bèlès gayètes a sî çans' li sèyê ! »

Li martchande di lèssê

Adjète divins s' blanc casawèt,
Èt hâgnant sès florèyès tchâsses,
Èle a todi l'air al dicâse,
Èt s' rèy-t-èle sins sèpi poqwè.

Sès djusses di stin, sès potikèts
Riglatihèt come s'avît hâsse
Dè rîre ossu qwand èle lès d'hâsse
Di leûs ans'lés covièkes si nèts.

Èt vola l' blanc lèssê qu'apihe,
Ine gote di crême qui s'aprèpih
Dèl gueûy dèl djusse, èt qui s' ratint...

Èt l' tchin qui hawe so li p'tite cwède
Qui lî qwîrt misére hayètemint,
Si r'mèt' a sètchî sol tchèrète.

Li nètieû d' canâls

Çoula vormint n' sint nin todi fwèrt bon ;
Èt s' vôyereût-on d'adrame l'ovrèdje al djote,
Si l' vèye n'aveût nin tant dès hasticotes,
Èt s'i n' faléve nin qu'on s' faise ine raison.

Èt s' loce dihint, grawêye tot å fi fond,
Èt s' rimonte-tèle plinte di brôlî qui gote.
I va co bin qu'il a mètou sès botes
Po distoper l' corote chal tot dè lon !

Èco 'ne kimére qu'a tapé dès tchâssons
Divins l' canâl !... Ine aune di bwérd di cote !
L'êwe ni passe pus .. V'la 'ne eûre tot èn-è-rote
Qu'i s' mâgriyêye èt qu'i djeûre po tot l' bon !

Vola l' gômâ ! Loukîz ! Qui d'héve-dju don !...
Èt so l' timps qu' l'êwe anfin coûrt èl corote
Èt qui l' sonkis' si vûde, noste ome barbote :
« Li diâle m'arawe !... C'èst 'ne djambe di pantalon ! »

Li pwèrteû âs pans

C'èst-on bon Diu qui n' si k'noh nin,
Avou sès blancs pans plin s' tchèrète ;
C'èst-on Saint-Pîre, qwand so s' baguète,
Avou s' grand coûtê fait-st-on crin.

Vos n'èstez nin faits po tot l' monde,
Gris pans di spaite, blancs pans d' frumint :
Èsse pauvriteûs, ci n'èst nole honte,
Mais c'est-on fèl infèr vormint.

Li gros tchin coûrt... Å-d'vins dè cofe,
Ons ôt lès pans qui s' kitapèt.
A-fèy, qwand i fait pôr trop stofe,
Li bièsse beût d' l'êwe, l'ome on pèkèt.

L'al-nut', qwand i n' dimeûre èl pote
Qui deûs' treûs pans qu'ons a r'bouté
— Lès pus blancs-mwèrts — n-a l'ome qui s' gote,
Tèn'fèy, è cofe, po 'nn'è raler.

Lès bèlès djèyes

« Dès bèlès djèyes !... traze po cinq' çans' ! »
Li martchande rilîve si norèt,
Ca l' bîhe côpe èt sès oûys plorèt,
Dizos l'âbe d'Avreû qui birlance.

Dizos sès cotes mågré l' covèt,
Èle sint l' frudeûr, li grande Mèrance,
Èt s' tronle-t-èle tot prindant-st èl banse
Lès djèyes a d'hågni, qui piquèt,

Èt qui tindèt sès mains po 'ne tchoke.
A-fèy, li feume si mèt' al boke
Li p'tite djusse di r'passé cafè.

Adon 'le ripoûhe timpèsse è s' banse,
Èt s' brait-èle qu'i fait dèdja spès :
« Dès bèlès djèyes !... traze po cinq' çans' ! »

Tot rèpwèrtant l'ovrèdje

Èle rote lèdjîremint, lès mains so lès hantches,
Sès neûrs oûys blawetant d'zos li p'tit cossin.
I fait tchaud ; mais 'le va, fwète, corèdjeûsemint
Rèpwèrter l'ovrèdje : dès canons, dès mantches.

Li rodje cote a rôyes bal'têye a tot vint,
Lèyant trèvèyî treûs deûts dèl blanke tchâsse,
Èt s' rote-t-èle d'adrame èt-z-a-t-èle ciète hâsse ;
Èle rèpwète l'ovrèdje ficelé d'vins s' vantrin.

Dj'ô bin qu'èle ni sint câsî çou qu' ça peûse :
Èle èst-afaitêye a ç' porminâde la :
Èle deût rèpwèrter lès ovrèdjes Djus-d'-la,
Èt s' lî fât-i d'hinde li tièr di Pièreûse.

Èt qwand èle arive al pwète di l'ovreû,
Sès massales lûhèt, rodjihantes di song' ;
Èt s' sét-èle co bin rèsponde s'ènn' a-st-onk
Quèl voreût bal'ter ou n' nin s' tini keû.

IV. — ÈL MOHONE

Li feume di manèdje

Èle n'a måy li timps di s' rihaper 'ne gote :
Qwand l' gnêgnê n' tchoûle nin dès eûres èn-è-rote,
C'èst l' dîner, l' soper qu'i fât-st-aponti.
Dispôy l'å-matin n-a tot quèl kitchèsse ;
Èle n'a nin trové 'ne minute po fé s' tièsse :
S'on hîl'téve a l'ouh, wèsereût-èle drovi ?

Pôr qui c'èst sèmedi, qu'èle a sès finièsses
Èt s' pavêye a fé, èt pôr qui sès bièsses
Ni sont nin sognêyes èt brèyèt-st-après.
Fåreût èsse vormint divins totes lès cwènes,
Èt lèyî la l' pwèce qwand broûle al couhène,
Mågré qu' po l'ovrèdje èle a tant d'agrè.

Ine aute qui lèye, sûr, divinreût fène sote,
Qwand l'ome, qui rinteûre, dit sès hasticotes
Èt s' måvèle tot bleû, — sins compter l's èfants
Qui n' sårît co fé leûs d'vwérs sins lî dîre :
« Mame, vinez don vèy çou qu' dji vin d' sicrire,
Qu'i n'åye nole mâcule... ca l' maisse èst mètchant ! »

Li couhenîre

I n' sèreût nin vosse timps d'aler lèver l' calote
Dèl marmite qu'il î cût ine saqwè qu'ode si bon.
Èle vis l'èvôyereût rade å diâle èt co pus lon,
Li tchèt, s'i s'aviséve dè nahî d'vins sès cotes.

C'èst qu' c'èst-ine grande couhenîre qui n' kinoh li gnognote :
Èle n'èst gote afaitêye dè fé dès p'tits magn'hons.
Dès parbolèts ? Bone nut'... Dès vitolèts ? Vike-t-on
Di lèvgo, di rodje djote èt d' crompîres al pèlote ?

Divins l' tcholeûr dè feû, vinéz' oder l' tchivrou,
Li fène treûte, li sâmon, lès sâces èt lès ragouts,
Vèy, come on gènèrâl, si d'miner l' grande couh'nîre,

Avou s' fris' bonikèt, s' blanc vantrin — d'vins li sclat
Dès ahèsses qui pindèt, dèl blanke tâve, èt, tot-la,
Dès pèhons, dès oûhês, d'vins leûs keûves, leûs wèzîrs...

Costîres

Èle n'ont pus l' fwèce dè tchanter.
C'èsteût bon sol matinêye,
Qwand 'le moussît foû d' leû bèdrèye,
Lès mimbes ine gote ripwèsés...

Asteûre, èle divèt dîre vrèy
Èt, sins pus nou gos', hand'ler :
Èle sintèt leûs oûys piquer
Dèl ponteûre di mèye awèyes.

Sont-i lon, lès bês rèspleûs !
'L-atome a tchoke qui leûs deûts
S' racrapotèt, come è blèsse !

Èt qwand i fât-st-èfiler,
Li costîre po n' nin plorer,
Bin sovint, deût fé 'ne maîsse fwèce.

Li feû d' hârs

I stitche sins lèver l' tièsse vormint :
I lî fât-st-apontî l' moussemint
Po d'main sins fâte... In-ètér'mint,

C'èst-ine afaire qui n' si pout r'mète.
Il oûveûre dispôy l'å-matin :
Li pauve mi-vé n' sint pus sès mains
Èt sès oûys piquèt, so l' trèvin
Qu'i d'mane la tot crohant s' hanète.

« Qu'arawe l'ovrèdje qwand l' fât brôdî !
On n'a nou plaisîr d'ahèssî
Dès candes qu'on n' pout nin co hansî
Inte l'ovrèdje èt l' mèseûre a prinde.
I n' fât nin tûzer dè sayî ;
N'a nol oneûr di fé s' mèstî
Po dès parèyès hârs ; bin mîs,
S'on poléve, ons îreût lès rinde.

« Vo-le-la mågré tot fåfilé !
Èt n'èst qu' deûs eûres après l' dîner...
On pô d' l'ôle èl machène po fé
A coûse dès ponts qui comptèsse dobe !
Feume, atrapez-me li neûr filé
Èt s' tinez-me lès fiérs tchauds, savez !
Tant qu'ons î èst, n' fât nin låker ;
Nos magn'rans pus tård on cwî d' sope. »

Li savetî

Ci n'èst sûr nin l' savetî qui rène :
Drî li stal i stampêye todi ;
Pôr qui l' mèstî l' sowe et l' difène
Dispôy vint'-cinq ans qu'i l'a pris.

Ènn' a-t-i rapèceté dès cinq',
Èt r'mètou so crèsse dès solés,
Dès båyantès savates, si hinkes
Qu'on 'nn' åreût pus rin volou d'ner !

Ossu 'l-èst blanc come ine makêye,
Il a li stoumac' tot crohî ;
C'èst-a hipe s'i magne ine bokêye ;
Divant s' timps, i rote tot bahî.

I sint l' cûr come è Tèneû-rowe
— Li vî cûr, pèlé, tchamossi —
On dîreût vormint qui l' pauve rowe
A s' pê qu'ènn' èst tote faite ossi !

Li scrinî

I bagne divins lès crèsses èt d'vins lès hututus,
Èt sès dj'vès plins d' soyeûre plaquèt, télemint qu'i sowe :
I d'mande ot'tant d'ovrèdje, li wahê d'on pauve rowe,
Qui l' cî d'on gros mènhêr !... I n'a nin tapé djus

Dispôy tote li djoûrnêye ; 'l-a-st-avou totes lès hisses :
Deûs plantches qui s'ont d'bîlé ; ine aute qui s'a k'tapé ;
'Ne languète qui s'a râyî ; s' mârtê qu'a-st-abîmé,
Tot hipant, l' bon-diu d' keûve qu'ènn' a co l'air tot trisse...

Pôr qu'i n' sèrè payî po l' pus sûr qui bin tård :
Li fouwèye èst si pauve, èt lès frais d' maladèye
Lèzî sonleront si deûrs ! Ciète, c'èst-ine mâle djoûrnêye,
Èt dj'ô bin qu'i n' wâgne nin sès treûs crompîres èt s' lård.

Bah ! n' poléve niu fé mons !... C'èsteût on si brâve ome !
Et lès wèsins n' sont nin dès tchins, don, tot compte fait ?
— I s' ratrap'rè so l' ritche cinsî, qwand i d'hot'rè...
Ou n' si ratrap'rè nin, parait, si çoula tome...

V. — SOL VÔYE DI FIÉR

Cint' a l'eûre

L'oûy å signal, li main so s' vis',
Èt bwèrgnant-st-a tchoke si lèvê,
Reûd come on på, l'ome èst sins hisse :
I roûvèyereût minme wice qu'il èst !

C'èst qu'i n' fåt nin qu'on rèye, parait,
So l'adjèyante machène, qui bise
Come on vint d' timpèsse èt qui fait
Cint kilomètes so 'ne eûre : li risse

Èst si tèribe qui l' machèneû
N'a måy ine sègonde l'èsprit keû ;
Ni rèspont-i-nin d' cinquante vèyes ?

Ossu, loukiz-le come i tchèrêye,
Èt come i tape å p'tit tokeû
Di timps-in timps : « Sognîz lès feûs ! »

Balasse

Fåt d'tchèrdji trinte wagons so 'ne eûre, inte lès deûs trains :
Di s' lèyî tchamossi, vochal, i n'èst nin timps ;
Èt portant l' tchaud solo toke timpèsse so l' trèvin.

« Eune èt l'aute ! » brait l' piqueû, qwand l' guilite èst-a plèce,
Èt lès houpes ak'mincèt leûs oûve, èt l'afaire tchèsse...
On s' ripwès'rè tot-rade... qwand ons årè dit mèsse.

Ènn' a qui n'ont wårdé qu' leû marone po fèri ;
Tot-chal, lès bleûvès tch'mîhes s'aplaquèt so lès drîs ;
Èt, tot-la, l' vint ratchèsse li poûssîre sins stampi.

Lès pal'têyes aplovèt, èt s' veût-on l' moncê crèhe
Tot dè long dèl hourêye. On pauve diâle, qu'èst tot frèh,
Tome djus d'on côp d' solo reûd stindou come ine lèhe...

« Alons, lès omes ! Ine fwèce !... N-a l' train qui va passer ! »
Èt lès niérs si tinglèt, èt l' souweûr d'agoter !...
« Èco bin qui ç' n'èst nin balasse tos lès djoûs, fré !... »

Timpèsse èt nivaye

Li feu hatih divant èt, podrî, l' timpèsse hoûle.
Li bîhe zûne tot costé tot k'tapant l' machèneû.
Si calote ènnè va mågré l' cwède qu'èl tint keû
Èt l' machène oûveûre tant qu'èle rauquêye èt qu'èle groûle.

Pôr qui vola l' nivaye qui s' mèt' a-z-atchèssî :
C'èst pus vite dès gruzês, èt c'ènn' èst 'ne si-faite mane
Qui l'ome si tint a s' vis' èt qui l' tchåfeû s'èscane
Podrî l' tole dèl bawète po sayî dèl maîstrî.

Disqu'âs « rails » qui s' covièt d'êwe èt d' glèce, qui s'î plake
Tant qu' lès rowes èn-è-rote n'î polèt pus hagnî.
« Nos n' sèrans gote a l'eûre, dj'ô bin, la, canâri ! »
Dit l' machèneû qui gote å pauve tokeû qui r'nake.

VI. — SO LÈS TCHAMPS

Li fènâhe

Li fwète odeur dè foûre monte al tièsse qu'on 'nn' èst sô,
Èt lès yèbes kimincèt-st-a crohî, fwèce d'èsse sètches ;
S'i n' ploût nin d' chal a d'main, lès ûtante èt dès vèdjes
Sèront mètowes a môyes èt f'ront-st-on bê magzô !

Pôr qu'i n' s'a nin r'sintou ni dèl plêve ni d' l'orèdje
Dispôy qu'on l'a soyî, qui l' solo, tot djusse tchaud,
Ni l'a nin trop' hati... Ci n'èst nin trop' d'on côp,
Va, qu'on rinteûre l'awous' sins histous, sins mèssèdjes.

Plins d'aweûr, lès fèneûs fèt bal'ter lès ristês :
« Loukîz don, fré, qué foûre ! èst-i tére ? èst-i bê ?
On 'nnè f'rè-st-å djûrnå saqwantès bèlès pèces !

Dè hêtî come çoula, 'nnè veût-on pus vormint ! »
— Treûs frissès djônès fèyes, tot hah'lant, so l' trèvin,
Ataquèt-st-on djône ome a côps d' djâbes après l' tièsse !

Li rintrêye

« Ni tårdjans nin, frésons, qui nos n' sèyanse a l'eûre !
Li lavasse pout toumer, minme s' on nèl ratint nin :
Èt ci sèreût damadje, èdon, so fleûr di grain
Come c'ènn' èst !.. Fans co 'ne fwèce! Dji påyerè deûs mèseûres ! »

Èt lès djâbes amontèt so lès halètes... Li strin
Blamêye å grand solo... Come s'èle ènn' avît d' keûre,
Lès pôtes clintchèt leû tièsse, èt s' veût-on l' grain tot deûr,
Aspiter foû dès djâbes quand c'èst qu'on flahe divins.

Èt c'èst l' rintrêye adon, c'èst tot l'ôr dèl tchèrète
Qui bal'têye so lès vôyes, avou, tot al copète,
Li pus bèle dés bâcèles, qui rèy di tos sès dints.

C'èst l' tchanson dès ovrîs, stokèsse èt frusihante,
Qu' ènaîrêye a l'invû l' rèspleû qui lès èstchante...
C'èst l' mèskène qui l' vårlèt rabrèsse, qwand on n' louke nin.

Li mèheneûse

Èle n'a wårdé qu'on lèdjîr casawèt,
Avou 'ne foû tène cote di moutone ;
Li barada bal'têye dizeû sès dj'vès,
Tot come ine aronde di mohone.

Èle a mèhené dèdja st-on gros gômå,
Èt-z-årè-t-èle, li binamêye,
On bê gros fas po 'nnè raler låvå :
Tot-rade câsî tote ine moûnêye !

Mais l'årè-t-èle wågnî, binamé Diu !
Ènn' årè-t-èle souwé dès gotes !
Èle èst rindowe vormint qu'èle n'è pout pus ;
L' solo lî fait plakî sès cotes !

Èt tot fèlemint, l' mèheneûse, li cou-z-å haut,
Plok'têye rade èt ramasse lès pôtes.
Èle ènn' årè, ç' côp chal, rascoyi s' sô ;
Èle ènn' årè bin pus qu' lès autes !

Li sèmeû

D'å lon, v' dîriz-st-on spére dizos s' grande longue tchimîhe,
On spére qui f'reût dès sènes po rètchèssi lès djins.
A tchoke, on veût toumer d'ine al-valêye li grain,
Li bon grain qui s' dispåt å tére sofla dèl brîhe.

Il ascohe lès doblés a mèseûre, so l' trèvin
Qui lès volêyes d'oûhês — come dès longs côps d' corîhe —
Bal'tèt tot åtoû d' lu, s'atapèt a pus d' dîh,
Ténefèy, tot près dèl boûse, qui s' brès' poûhêye divins.

Sès gros solés plonkèt d'vins lès rotes di l'èrére
Qui l'îpe a må ris'lé ; 'l-a sogne dè piède li sqwére,
Èt sès oûys ni qwitèt pus l' tchâgne qu' 'l-î deût-st-av'ni,

Låvå, tot å coron dè clapant bokèt d' tére —
Tot wice qui li spôte va djômi, bouter, maw'ri
Dizos l' bâhe dè solo — fèl èt portant si tére !

Li soyeû d' grain

Rah !.. C'èst l' maîsse côp d' sôye qui s' done.
Han !.. l' soyeû s' tape ènèrî,
Ramonne èssonle lès deûs pîds
Èt v'la 'ne novèle djâbe qu' èst bone.

Frou ! 'ne pièt'is qui coûrt èvôye !
Hope ! c'èst-on lîve qu' ènn' a s' sô !
Podrî, lès loyeûses, tot haut,
Riyèt tot r'lèvant lès rôyes.

Puis, a tchoke, i plôye li gngno,
— Nin po s' ripwèser, ténefèy,
Mais po r'sinmi l' fâs qui n' tèye
Pus lès pôtes. — A s' cingue di d'zos,

I sètche foû dè cohî l' pîre
Qu'èst tote frèhe, po qui l' tèyant
Bin r'batou côpe fwèrt... Rah !.. han !..
Èt l' fâs r'print si-ovrèdje, lèdjire.

VII. — È BEÛR

Li haveû

Il èst tot long stindou, come on s' couke po mori :
Mais, la, c'èst po-z-ovrer, tant qui l' pauve diâle rauquêye ;
Inte li tèye èt l' mâhîre, adjète come on grand dzi,
I have, po mîs d'houyî, li pîre di flin qu'i k'tèye,

Ènn' a lès oûys tot plins ; li gozî li hôpêye ;
Èt s' sint-i li cwaheûre d'on broûle-coûr d'assoti
Quèl kipice â stoumac' : li fwète souweûr quèl nèye
Pleûre èt rôyetêye li soûf so s' cwér qu'èst tot hati.

I n' veût pus, n' sint-i pus, vormint n'ôt-i pus gote !
Vrèy, i n'a nin pus d' keûre, qui s'il èsteût so flote,
Èt, sins minme qu'il î tûze, si brès' si r'lîve èt d'hint.

Tot-rade, stronlé d' poûssîres, i n' lî rèspondrè nin,
Å maîste-ovrî qu' brairè, tot fant s' bokèt d' toûrnêye :
« Mèye noms di hu ! dwèm-t-on tot chal?.. on v' cand'jrè d' tèye !»

Li vî dj'vå dè beûr

On dîreût qu'i hoûte todi
Dès bruts, qui n' polèt av'ni
— Trop londjins — disqu'a si-orèye...
Si longowe tièsse distchårnèye
Lêt pinde sès poyèdjes tot gris.

Il èst maigue come ine harote,
Il èst si plin d' hasticotes
Qu'i n'a pus nole keûre vormint.
N'a pus minme li sintumint
Dè pît'ler l' rate qui halcote

A s' cowe po l' tote kimagnî !...
C'èst-a hipe, s'i po-z-èsse mîs,
— R'ployî qu'i d'mane so sès skèyes —
S'i pout co fé 'ne fwèce ténefèy,
Qwand s' dispiète, po candjî d' pîd.

On l' va mète po lès rikètes,
Ca n' sètche câsî pus 'ne miyète !
Èl hore, i n' fait pus qu' toumer...
S'i saveût qu'on l' va r'monter,
I stindreût si scrène tote mwète !

Li feume di paîr

Èle rilouke, aspoyêye sol pareûse dè lavwér,
L'ovrèdje qui s'ènondêye fèlemint tot åtoû d' lèye ;
Èle ratint qui s' toûr vinse a tchôkî so l' balwér,
Dè long dè grand teûtê, si pèsante atèlêye.

Ainsi foû d'oûve, påhûle, ricokèsse èt stampèye,
C'èst-on bê bokèt d' feume vormint faite di tos niérs,
Hêtêye come on pèhon, djonne èt si binamêye,
Avou s' wåke di neûre linne so sès dj'vès !.. Si bê cwér

Qui s' ridrèsse, boute fir'mint foû d' sès pèlêyès cotes,
Wice qui s' bodène, tinglant, fait on pleû qui halcote
Al brîhe qui vint bal'ter lès bwérds di s' côrsulèt.

C'èst-ine clapante kimére qui n' rètche nin so l'ovrèdje,
On bê nozé poyon ! Mais l' misére vout qu'èle èst
Condånêye a rauquî tote si vèye dizos 'ne tchèdje...

Li gréve

C'èst l' gréve qui n' låkêye gote : i strint.
So treûs cints omes, nolu qui d'hint,
Èt s' va-t-on s' vèy tot-rade so strin.

Îr ons a spiyî lès machènes.
Li beûr n'èst vormint pus qu' riwènes ;
Ons a sèré l' dièrène taviène.

Lès feumes tchoûlèt, qwand 'le ni vont nin
Å-d'divant dès gendarmes, a-djins,
Lès man'cihant, brèyant leû faim.

On veût, come li savetî qui rène,
Avå lès vôyes, åtoû dèl mène,
Li vî houyeû qui rote èt drène.

I-n-a deûs bribeûs so treûs djins,
Dès bribeûs qui n' sitindèt l' main,
Èt qui n' pâtriyèt gote vormint !

Èt lès p'tits èfants d'vins lès cwènes,
Ni djowèt pus. — L'ome qui s' difène,
Groûle qwand l' fouwêye lî brait famène...

Li maîsse dè beûr tronle lès balzins...

Li mére qui rik'noh si fi

(D'après Constantin Meunier)

On lès r'monte fait' a fait', lès pauves disawirés,
Ons a stindou lès mwérts tot dè long sol pavêye.
Vola doze eûres qu'èle qwîrt, li mame, èt qu'èle hîk'têye,
Inte lès mwérts si pauve fi, s' chére âme, si binamé !

Ci côp chal, n'èst-ce nin lu ?... Cisse sicrène la, crohêye
Come on fistou di strin ?... cès deûs brès' tot broûlés ?...
Cisse boke la tote doviète ?... cès mustês tot d'hâssés ?
Èt ci p'tit ohê la qui boute podrî l'orèye !...

Ah ! ni s' marih-t-èle nin ? — Sès oûys ni vèyèt pus
D'zos lès lâmes qu' apihèt !.... Sèreût-ce lu ?.. si distrut
Qu'ine aute nèl rik'nohreût dèdja, divins l' brèssêye

Di tchârs totès hatèyes, di hoye, di pês, d'ohês !
Mon Diu, sèreût-ce la s' fi, si vigreûs, si ètê ?. .
Èt tronlante, èle dimane divant l' cwér, sitampèye...

VIII. — AVÅ LÈS VÔYES

Li briqueteû

Li djônè flahe è brô, mitant cwér è sonkis' :
I « fait l' téré », èl kibrôye, èl sipråtche tot l' trip'lant ;
N-a dès tchokes qu'on dîreût qu'il èst tot d'falihant,
Mais 'ne gote après, rik'mince li mårtîre quèl kipice.

Awè, l' mårtîre ! Ca l' pauve mi-vé, d'vins l' cawhante hisse
Di l'ovrèdje a-z-abate, rauquèye, èt, dismètant
Qu'i bagne è neûr brouwèt quèl dibrène, l'èwalpant,
Transih come on dåné qui sèreût pris d'zos 'ne vis'.

Si cwér tot mèsbridjî, tot è 'ne êwe èt tot nou,
Si k'twèrtchêye come on dzi qu'on cèp sitrint, qui n' pout
Fé qui s' rinde èt råler... 'L-atome qu'on dîreût vèy

On nèyî qui sès brès' bal'tèt, houkant l' sécoûrs,
Èt qui rarive å d'zeûr di l'êwe po l' dièrinne fèy,
Èt qu' veût qu'il èst fi seù, èt qu' vormint fåt qu'i moûre ...

Li tèyeû d' pîres

Ons ètint, d'zos li p'tit teûtê,
Qu'il a bon, qu'i tchante, li mårtê,
Èt qui l' bleûve pîre a vormint hâsse !
C'èst clipe èt clape tot dè long l' djoû,
Èt s' veût-on qu'aspitèt åd'foû
Sclats èt hètes èt poûssîres di tchâs'...

Timpèsse, li long rûle èt l' mayèt
Ovrèt po 'ne cope... Dreût ou d' triviès,
Lès p'tits fins traits rôyetèt lès pîres :
Lès bèlès pîres d'ête, lès lîtês
Lès blocs di vôsseûre, lès hurtês,
Sins nou limé, tos' dèl minme tîre !

Èt l' tèyeû, cagnèsse èt tot reûd,
Avou l' bokèt d' cûr a sès ceûts,
So lès oûys dès grossès bèriques;...
Å mitant di co mèye cawyês,
Assiou-st-acropou so l' moncê,
Kitèye èt fait roter s' musique.

'L-oûveûre come on distèrminé !
I rètche so l' tèyant èstchåfé
Dè cisê qu'i boute come on såbe...
A tchoke, i s'arèstêye po fé
Heûre tos lès p'tits sclats qu'ont spité
Divins l' sipèheûr di s' grande båbe.

Lès soyeûs dèl paîr ås bwès

Li ci di d'zos flahêye èl soyeûre disqu'ås gngnos,
So l' trèvin qu'ènn' apihe tot dè long di s' hanète.
Qwand ènn' a plin lès oûys i sprognêye... puis s' rimèt'
Come in-ome a råyî. Dizeûr, l'aute fait l' gros dos,

Tot lèyant d'hinde li sôye, adon i s' tinguèle tot,
Po l' raminer d'adreût sins l' disvôyî foû mète.
On lès ètint djèmi qwand l'ustèye hagne... Dès hètes
Atoumèt d' tos costés d'zos l'åbe qu'ènnè va tot.

Li fwète odeûr di bwès — come di s' song', di sès låmes —
Print-st-å gosî èt sonle aler disqu'å fond d' l'åme...
In fène poûssîre bal'têye è l'air qu'èst-ine gote crou ;

A tchoke, foû dèl soyeûre tote frisse qui règuinêye,
On veût 'ne neûre bièsse qu'aspite, èt, fèle qui s'ènondêye
A qwèri 'ne nahe, come s'èle sintéve li diâle a s' cou !

Côps d' floyê

Clipe èt clape ! c'èst l' bate a treûs :
Lès grains spitèt avå l' grègne ;
Ons ètint lès floyês d' lègne
Qu'ovrèt timpèsse, — si djoyeûs !

Èl heûre, c'èst-ine fène poussîre,
Èt dès hah'lådes inte lès côps :
Ons èst-a houte èt bin clôs,
Èt-z-a-t-on l' corèdje dè rîre !

Divins 'ne cwène, li diâle-volant
Èn on sam'rou fait si-ovrèdje ;
Tot l' monde si k'tape ; èt lès rèdjes
Ènn' ont måy abatou tant !

Li hopê d' grain batou monte :
Qu'ons a bon rin qu'a l'vèyî !
Vos dîrîz d' l'ôr ine gote vî
Qui règuinêye sol sovronte...

Èt c'èst d' lôr, c'èst d' l'ôr vormint,
Di l'ôr qui n' tromp'rè pèrsone !...
L'ôr bèni qui fait l' vèye bone,
Li moncê qu' chasconk î r'vint...

D'zos lès floyês tot djoyeûs
— Lès bês èt fèls floyês d' lègne —
Come dès pièles d'ôr, avå l' grègne,
Li grain spite... C'èst l' bate a treûs !...

L'oûhê

L'oûhê peûse pèsant, l' hâle èst streûte,
Li p'tit maneûve ènnè pout pus !
Tot-rade, 'l-a måqué d' toumer djus,
Èt s' brait-on d'zeûr, a hlintche, a dreûte :

« Dè mwèrtî don, nom d'ine tchèsseûte !...
Dès briques tot-chal, mèye noms di hu !
Qué flèmeteû, hèy ! âreût-i bu,
À pèkèt dèl tèye, quéquès reûdes ?

— Ons î va !... D'jî coûr, frés, dj'î so ! »
Mais lès brèyèdjes l'èbustèt tot,
Èt l' pwèrteû d'oûhê pièd' li tièsse...

Èco bin qu' doze eûres vont hîl'ter :
I pôrè 'ne miyète si r'haper
Èt n' pus sondjî come on l' kitchèsse.

So l' tèris'

Avou leû grand sètch so leû scrène,
Èle montèt l' tèris' tot l' plok'tant.
A costé d' zèles, lès p'tits èfants
Acorèt qwand èlzî fèt sène.

« Ine bone plèce tot-chal !... peûrs crahês ! »
I s'acropèt so lès cindris' :
On dîreût vèy, so l' haut tèris',
Di d'zos, come dès tchins so 'n-ohê.

Qwand l' bèrlinne arive, fât qu'on s' sâve,
Ca lès tchèdjes sor zèles digan'lèt ;
On s' f'reût bin d'zawirer, ma fwè,
A coûse s'on n' saveût qwiter l' tâve.

Mais qwand l'afaire a règuiné,
Po 'nnè fé s' tchèt c'èst-ine rouflâde :
On s' kihére, on fait dès tchawâdes
Po-z-èsse li maîsse a ramasser !

Èt, qwand l' solo podrî l' tèris'
Si lèt d'fali, di tot costé
On veût dès convôyes ènn' aler,
Drènant d'zos lès sètchs di cindris'...

Li mar'hå

C'èst-in-arèdjî d'vins l' trava :
N'a nole avance dèl loyî, hèy !
I s' kitape come ine qwate-pèces !... La !...
Vo-le-la qu'i hène dè cou, dès skèyes !

I fât treûs qwârts d'eûre po l' fèrer,
Sins mèskeûre sès ponnes, sès ustèyes.
Po r'nètî sès onguês di m'-vé,
C'èst pô d' deûs aidants a s' tchivèye.

L'ovrî sowe dès gotes come dès peûs ;
Èt li p'tit dj'vå tot niér, tot feû,
Fait 'ne hope a chaque clå qu'i lî tchèsse.

Èt qwand on l' broûle, i fait djèmi
Télemint l' trava dès pîds, dèl tièsse,
Qui l'ome si r'tint po n' nin fèri...

Lès brèsseûs

Li grosse atèlêye ad'hint l' vôye
Divins l' poûssîre, divins l'sam'rou ;
Lès tonês vont a tièsse, a cou :
Èt l' rowe crîne so l' cawyê qu'èle brôye.

Lès côps d' corîhe timpèsse pètèt !
On dîreût vormint qu' tot l' viyèdje
Deût sèpi quî qu' mine di l'arèdje :
« Ah !... c'èst lès brèsseûs qui passèt !... »

Lès brèsseûs ! deûs omes foû stokèsses
Qu'ine grosse dobe inme n'èlzî peûse nin,
Qui beûrît, qwand i sont-st-a main,
Ine qwâte di keûte tot lèvant l' brès'.

Èt roum-dou-doum ! come on clitchèt
Qu'èst plin a make, li tchèrète rôle...
On dîreût vormint qu'èle èst sôle,
La qu'èle print l' coûrt toûrnant d' si près !..

Lès moûnîs

Èst-ce d'èsse tot blancs qu'i sont djoyeûs,
Ou d'avu 'ne pitite gote èl tièsse ?
I fèt pèter l' corîhe timpèsse
Po fé roûvî qu'i n' vont nin reûd.

Ot'tant d' mohones, ot'tant d' tchapèles :
So l' grand route qui tchâfe â solo,
Tot k'pwèrtant l' fène farène a dos,
On bal'têye avou lès bâcèles...

« Dè mons, zèls, i n' sont nin mâssîs,
Crâs d'ancène ou d'ôle, » pinsèt-èle...
« Rin qu'on pô d' farène qu'on sofèle...
Èt s' n'ont-i pus l'air d'èsse ovrîs !... »

D'vins leû p'tit casawèt d' grîse teûye,
Stampîs sol passète dè clitchèt,
Tot pètant l' côp d' linwe, i tchèrièt,
Lès moûnîs, lès pus nèts qu'i seûye !...

Lès maçons

Oh ! oh ! c'èst co 'ne fèy lès maçons !...
Qwand il âront fait, 'nnè rîront.

Il arivèt tchèrdjîs d'ustèyes,
Avou leu marinde d'a-façon
So leû scrène, èt fwèrt pauves di pèyes,
Mais r'dohant d' râvions, d' riyotrèyes...

Oh ! oh ! c'èst co 'ne fèy lès maçons !...
Qwand il åront fait, 'nnè rîront.

L'oûve avancih qui c'èst 'ne mèrvèye !
On fait cinq' qwårts a tot côp bon ;
Lès pwèrteûs n' polèt sûre ténefèy :
« Dè mwèrtî tot-chal ! dès briques, hèy ! »

Oh ! oh ! c'èst todi lès maçons !...
Qwand il åront fait, 'nnè rîront.

Tot èst di sqwére ; on buskintêye ;
Èn avant la, lès rigodons !
Djans, lès amis ! èco 'ne rokèye !
On n' si r'veûrè pus ciste annêye...

Oh ! oh ! c'èst fini, lès maçons !...
Il ont tot fait pusqu' ènnè r'vont.

IV. — PODRÎ LI STAL

Li mangon

I k'tèye, i hatche èt s' peûse-t-i,
Drî li stal âs bèlès bièsses
Hågnêyes, âs clapantès cwèsses,
Âs filèts — come dès amwèces
Po prinde lès candes... Lès cow'ris,
Lès d'falants, lès grossès tièsses,
Lès linwes, lès d'songu'têyès pèces,
Lès spoyes riyèt al finièsse...
Li tot, c'èst d'î mète li pris !

Li mangon, avou s' vantrin
Dèl tièsse âs pîds qu' l'èwalpêye,
Plin d'èhowe, tote li djoûrnêye
Ahèsse li chèrvante, qui rèy,

Tot trompant s' maîsse so l' trèvin.
Si p'tit ramon s'ènondêye
Après l' grosse mohe qui zûnêye,
Dèl tchâr qu'èle èpufkinêye
Disqu'âs sclatants pwès d' keûvrèye
Rindjîs sol cand'liète a-djins...

Li martchand di spéces

I-n-a s' grand glèteû qui trèssèye,
So s'gros vinte, di binâhisté !
Cinq' kilos d' cafè sont hovetés
Qu'i droûve tot a hipe li spécerèye...

On dîreût — podrî sès botèyes,
Sès pans d' souke tot bleûs èwalpés
Èt sès catches — on gros saint mamé
Qu'âreût tchatch co pus vite qu'i n' prèye.

Pôr si gorlète potch'têye po l' bon
Qwand i veût-st-ariver d'â lon
Li grosse mèskène dèl grande mohone.

C'èst qu' po treûs pèces èle ènnè fait
Djourmây... I n' donreût po pèrsone
Li cande : « Intrez, mam'zèle, s'i v' plait... »

X. — È SCOLE

Lès tot p'tits

C'èst l' concours, li tot grand, li ci qu' c'èst po lès pris :
Loukîz lès don, come il ovrèt timpèsse, lès p'tits !
On n'ôt qu' lès pènes crîner èt zûner lès mohètes !
I-n-a tant dès quèstions ; l' problème, qui n'arawe-t-i !
L' dictêye ridohe di d'vises qu'on n'a co mây apris ;
Èt po-z-adièrci l' carte, i fâreût èsse adjète !...

Li maîsse rèy divins s' bâbe a lès vèyî tûzer :
Ténefèy i tape lès oûys djus dè grand lîve qu'i lét,
Èt done ine bone parole po lès mîs fé comprinde.
A tchoke i qwite si tâve èt fait-on toûr adlé,
Po bwèrgni lès foyous qui sont tot mahurés
Di lètes, come so 'ne mohone, qwand 'lle èst marquêye a vinde.

Lès oûhês polèt bin tchîpter come dès d'lahîs ;
Ci n'èst nin l'eûre dè rîre èt nin minme dè tårdjî :
N'arè-t-on nin bin l' timps tote li hièdе dès vacances ?
Èt v'la qu' fwèce dè tûzer sûr'mint, dèdja nåhî,
On p'tit boûsé cårpê tape li tièsse èn èrî,
Èt s'èdwèm påhûlemint... hossî come èn ine banse...

XI. — INTE LÈS CÔPS

Rindou

Ènnè pout pus, il èst rindou.
Ci côp chal li tchâr ya-st-a cou :
Il èst bon po fé dès rikètes !
Ciète on n'oûveûre nin tant qu'on vout ;
Ine djoûrnêye, c'èst bin dès histous ;
Il a wâgnî di s' mète èl bèt' !

C'èst vrèy qu'i fait câsî trop tchaud
Po-z-ovrer fwért, èt qu'on 'nn' a s' sô
Minme rin qu'a disclôre sès pâpîres.
Li tcholeûr l'a rindou tot sô.
« Ni magnîz-ve nin ? » dit s' feume. — « Si pô !...
Dji beûreû bin on tonê d' bîre ! »

C'èst ine misère d'ovrer vormint !
S'ons aveût dè mons, so l' trèvin,
Li timps, co, dè sawourer si-oûve !...

Mais fât hèrtchî, come èl fait l' tchin,
S' pèsante tchèrète, sins 'nn'avu l' sins,
Èt fé 'ne sokète qwand çoula s' troûve !...

On s' disgostreût bin dè mèstî,
Al nut', qwand on r'vint tot spiyî
Èt, lès treûs qwârts dè timps, sins l' fwèce
Dè rîre a s' feume, dèl rabrèssî...
— On dit, dj'ô bin, qu' tot rote po l' mîs :
Èt s'ènn' a qu'ovrèt come dès bièsses...

Tèré

Il a-st-atrapé s' daye, èt pôr vo-le-la clawé
— Li docteûr ni sâreût co dîre po k'bin d' saminnes —
Come on moudri, sins fwèce èt sins corèdje so s' lét...
Minme po tot l' rèsse di s' vèye n'èst-i nin djus, foû rinne ?

Èt s' feume ? èt sès èfants ?... Kimint vont-i viker ?
Fârè-t-i don qu'èle vâye briber come ine mad'linne ?
Farè-t-i, po tot l' timps qu'i va d'mani tèré,
Qui lès p'tits mâlèreûs vicotèsse so leû finne ?

Tot on hiyon d' colére fait qui s' brès' vout man'cî
L'ovrèdje, li vèye, lès ritches, èt qu'i n' pout pus hansî
Tél'mint qu'i sint l' vèrzin qui lî monte èt qui groûle !

Mais, qwand s' pauve feume inteûre po lî r'mète lès sanseroûles,
Tote si colére ritome èt, come on p'tit èfant,
Tot r'loukant s' djambe, i s' mèt' a plorer, tot l' disfant.

L'opèrâchon

« M'èdwèrmi ?... po quî m' prindez-ve, hèy ? »
A-t-i dit tot-rade â k'tèyeû
Qui, tot doûcemint, tchâféve â feû
Sès fènès sclatantès ustèyes...

L'ome, asteûre, li pauve mâlèreûs,
Long stindou sol tâve come sins vèye,
A chaque djèsse dè docteûr, trèssèye
Èt s' blanc-mwért front s' pleûtêye tot dreût...

« Corèdje, fré ! » dit l' docteûr, « corèdje !...
Vos èstez-st-on deûr ! qui dj'arèdje,
Si dj'ènn' a d'dja vèyou come vos ! »

Tot fîr, li pauve rowe vout sorîre...
Mais l' sôye èdame l'ohê dè gngno,
— Èt 'ne grosse lâme abrotche a s' pâpîre...

Tot rivenant

Sont-i don nâhîs, bon Diu !...
Ènnè polèt vormint pus !...
Lès pus vîs rotèt tot djus,
Èt lès djônês pindèt l'éle.
On dîreût qu'i vont drèner,
Èt qu'i sont prèt's, tot d'fènés,
Po qui l' mwért î vinse taper
— Li sins-coûr — si grand côp d' céle !...

Ènnè vont, hèrtchant leûs pîds
Come s'ènn' n'avît qu' foute, spiyîs,
So lès vôyes èt lès passe-pîds,
Divès leûs bassès mohones.
L'ovrèdje lès a tot k'twèrdou :
'L-ont dogué come dès pièrdous;
Èt s' veût-on aponde leûs cous
Tot grèys divins leûs marones !...

I tûzèt — qwand l' polèt fé,
Qu'ènn' ont l' fwèce, lès pauves mi-vé, —
Qu'i d'morèt po peûve èt sé
Qwand arive li djoû dèl gas'...

Mais pus sovint s' dihèt-i :
« Ci sèrè djourmây ainsi. »
Èt come ine banne di moudris,
Leû convôye passe èt rapasse...

Li pâyemint

C'èst 'ne convôye è l'ouhène; on rint lès comptes, on pâye;
C'èst-on mic-mac dispôy l'âmatin, tot âtoû.
Èt c'èst-in-aute sam'rou qui l' grand brut dès autes djoûs,
Ca l'aireûre èst tote plinte di bone aweûr èt d' pây...

Èn-è-rote, lès ovrîs, tot djinnés èt fant 'ne bâye
Po n' nin mostrer l' rîslèt, qu'il ont è l'âme, â-d'foû,
Vont qwèri leû qwinzêne â payeû, gros bârbou
Qui compte èt sowe a gotes, po n' nin s' mari, qui sâye

Dè taper la l' blanke pèce come s'i l'aveût ponou :
C'èst d'abôrd lès toûrneûs, tot fris' èt come pondous;
Puis l's adjusteûs, catchant d'zos l' vantrin l' main crâsse d'ôle;

Lès monteûs, mèsbridjis, l's oûys aduzés, soûrdauds;
Lès maneûves acorant come on toûbion qui rôle;
Puis lès fôrdjeûs, d'hantchant leûs cwérs d'adjèyants sôs.

A doze eûres

Lès ovrîres ènnè vont, tot ratchaf'tant, fé l' toûr
Dèl grande rowe èt stampi d'vant tos lès èstalèdjes :
Leûs grands floris norèts bal'tèt di tot leû coûr
Sol tchâr di leûs blancs brès' tot nous — come on bâhèdje.

Lès ovrîs s'acropèt d'vant l'ouhène, zèls, so l' hoûr
Dèl vôye, èt s'ènn'a-t-i qui risquèt on sok'tèdje;
Dès autes tapèt 'ne copène, qwand n' léhèt nin l' discoûrs,
Al Tchambe, dè dèputé qui fait tant dès mèssèdjes.

Qwate arèdjîs trèmeleûs djowèt on p'tit coyon,
A deûs pas d'ine bâcèle qui houte, loukant-st-å lon,
Lès adawyantès d'vises d'on djônê qui trèfèle...

Ine vèye feume ènnè r'va, tot rèpwèrtant l' gamèle
Di s' fi qui crohe lès neûhs qui l' pauve âme lî a d'né..
Ons ôt treûs aprindis', qui djowèt 'ne dèye, hah'ler.

Rîmês d' tchamps

Recueil de Poésies

PAR

Arthur **XHIGNESSE**

MENTION HONORABLE

Å-matin

1

È l'å-matin
Li p'tit djârdin
S'atitotêye ;
Èt lès oûhês
D'hèt qu'i f'rè bê
Tote li djoûrnêye.

2

Ons ôt fruzi
Divins l' corti,
Ine si-faite djôye
Qui l' coûr pièd' sins
Èt qu' l'âme, vormint,
S' sint tote èvôye.

3

Lès p'tits mohons,
Di lâdje èt d' long,
Fèt dès pitcholes
So l' cèlihî,
Qui lèt ployî
S' cohète tote hole.

4

Dès gros maltons
Zûnèt ; l' pâvion,
Come on trifogne,
Passe so chaque fleûr
Èt s' n'a-t-i keûre
Minme sèl cafogne.

5

Li tére chèrfou
Profite dè djoû
Po fé sès croles,
So l' timps qu' tot près,
Lès as boutèt,
Boutèt-st-al vole !

6

Po s' discramî
Èt s'apontî,
L' vète sicarole
Ni pièd' nou timps :
Ôt-èle vormint
L'aireûre qui hole ?

7

Dizeû l' pazê,
Inte lès porês
Èt l's ognons grèys,
Come so 'n-âté,
On veût toumer
L' fleûr dèl mèlêye.

Å ham'tê

« Bing èt bong ! » dit-st-èle, li cloke ;
« Tchiripe ! » rèspont-i, l'oûhê ;
« Meû ! meû ! » tchoûle-t-i, li p'tit vê...
Disqu'å bèdot, po fé « bê ! »
Qui droûve ine èwarante boke.

C'èst l' tchèrète qui passe lâvå,
Li tchèrète di martchotrèyes ;
Èt lès èfants sol pavêye
Brèyèt : « Mame, vinez' don vèy !...
Vo-le-richal, l'ome å p'tit dj'vå ! »

Èt vormint, c'èst l'atèlêye
Dè dj'vå qui heût sès clabots,
Qui hène dè cou tot fant l' sot,
Qu'a dès guètes dispôy sès gngnos
So lès mustês disqu'âs dj'vèyes.

Èt c'èst co todi l' martchand,
Avou sès bleûvès bèriques,
Avou s' halcotant botique,
Avou si-air di vèye èrlique,
Sès hârs di n-a co traze ans.

« Awè ! vos 'nn' ârez turtotes !
Ni v' kihèrez gote ainsi !...
Qwand dji v' di qu' c'èst m' dièrîn pris !
Ni vèyez-ve nin qu' c'èst peûr fi ?
Qui l' diâle ni v' hére-t-i è s' pote ! »

Ènn' a po 'ne eûre tot å long
A fé lès qwate cinq' mohones,
Vinde li stofe di treûs marones,
Quéquès sètchêyes di bobones,
Èt beûre ine cope di hûfions.

« Ci sèrè disqu'al Cinqweume !
— Ni roûvîz nin mès sabots !...
— Èt mi, m' bouf'tê d'awèyes co...
— Èt m' teûye !... — On s' f'reût div'ni sot,
A lès continter, lès feumes ! »...

Li timps dè sèrer l'ouh'lèt
Sol dreûte dèl pitite tchèrète,
Èt dè stoper 'ne bone pîpète,
Adon dè r'sètchî l' bonète
D'avône å sôlé bidèt.

« Bing èt bong ! » dit-st-èle, li cloke ;
« Tchiripe ! » rèspont-i, l' mohon ;
« Fuiiit ! » grusinêye li pinson,
« Haw ! haw ! » fait-i, l' tchin liyon
Drî l'atèlêye qui distoke...

Pitite cwène

Nole vôye n'î monne : i n'a qu'on p'tit pazê
Divins lès yèbes èt qu'on n' trèveût qu'a hipe.
Tot-z-arivant, ci n'èst qu' dès rôses d'Indjipe,
Dès ârdispènes qui s' hâgnèt d' leû pus bê.

On n'ôt qui l' brut d'on p'tit sûr qui barbote,
Èt si n' veût-on qui dès fleûrs tot costé;
Ténefèy, podrî l' vète hâye dè bokèt d' pré,
Hèm'tèye ine bike, nozèye, haute come ine bote.

Li tchin n' groûle nin, pace qu'il èst-afêti
Di n' jamây èsse troûblé po fé s' sokète :
I s' lêt viker divins s' nahe qui l' gripète,
Tièstowe, di hâr èt d' hote a-st-intrupris.

Li mohinète, on nèl veût vormint gote,
Télemint qu'èle èst vète èt florèye ainsi :
Ine hiède d'arondes quèl prindèt po leû nid
Ont trèmèlé d' mossê totes lès tchabotes.

Lès vèyès djins qu' c'èst leû djîse, î lèyèt
Goter leûs djoûs sins k'nohe lès cis dès autes.
I n' sèpèt rin qu' leûs frûtèdjes èt leûs pôtes;
On n' lès ôt nin, pace qu'i n'ont qu'on rîslèt.

I n' sondjèt 'ne gote a viker qu'âs eûrêyes
— Ni fât-i nin qu'on magne co po s' suteni !...
I ratindèt l' saminne âs treûs djûdis
Po-z-aler fé 'ne pitite trote disqu'al vèye...

Osté

Divins lès hâyes èt lès bouhons,
Ons ètint tchîpter lès mohons
Èt lès djâserènes;

Èt lès masindjes èt lès mâvis
Huflèt-i come po-z-assoti
Divins lès cohètes totès fènes !

Divins lès vôyes èt lès passe-pids
Ons ôt come on samerou brûti,
On samerou d' pây,
D'aweûr èt d' grand ovrèdje a fé :
Li clapante oûve dè bèl osté,
Djoyeûse, qu'on rak'mince todi-mây.

Divins l' câsenîre, divins l' tchèstè,
Plin d'èhowe, on s' ritroûve était,
Ons aime li vèye.
L'ome rèy, li feume è fait ot'tant,
L'antin s' rapinse, èt lès èfants
Tchantèt come on nid qui tchiptêye.

Tchanson d' mèh'neûse

Ine pôte por chal, ine pôte por la :
Vo-'nnè-la tote ine djâbe, ine bèle !
Ènn' ârè foû plin so l' cina,
Bâcèle !

Ine pôte por chal, ine pôte por la :
D'avu l' gros mag'zô dji trèfèle !
Nos 'nnè ramasserans-st-on bê fas,
Bâcèle !

Ine pôte por chal, ine pôte por la :
Po plok'ter d'adreût, fât èsse fèle !
I n' fât nin tchak'ter come i 'nn' a,
Bâcèle !

Ine pôte por chal, ine pôte por la :
Li steûle èst nète come ine mam'zèle,
Mais 'l-a falou bouter sins r'la,
Bâcèle !

Ine pôte por chal, ine pôte por la :
Mèh'ner, c'èst-on foû deûr handèl
A preume, qwand l' solo n'èst nin bas,
Bâcèle !

Ine pôte por chal, ine pôte por la :
Li ci qu' pwètrè por mi l' djavèle,
Ci sèrè m' binamé Colas,
Bâcèle !

Ine pôte por chal, une pôte por la :
Tot 'nnè ralant 'l-ârè 'ne dringuèle,
Èl sitreûte pid-sinte qu'on 'nnè r'va...
Bâcèle !

Ine bâhe por chal, ine bâhe por la :
Li djâbe chèvrè d'vant qu'on l' distèle...
Rin qu' d'i tûzer, dja l' rafiya,
Bâcèle !...

Séve

Vo-r'chal li prétimps : l' séve monte tot costé.
Li corti s' dispiète èt trèssêye d'èhowe,
Lès p'titès pinsêyes ont bon dè hiner
L' bone odeûr qui l' coûr s'ènn' implih èt mowe.

Lès âbes apontièt leû fène reûse d'osté,
Èt lès térès foyes aspitèt ; l'air bowe
Avou s' fène mouyète li wazon dès prés :
Èt tot rid'vint nèt ; tot tchante li bin-v'nowe.

L'ârdispène dèl hâye, qu' aveût tant dwèrmou,
Fait 'ne bâye èt s' dispiète ; èt l' meûr tot tchènou
Sint l' gripète qui r'print, qu'amonte so sès spales.

Ci n'èst pus qu' sîr yèbes èt ç' n'èst qu' sîr pètchales ;
I plout dès clawesons ; disqu'âs cèlihîs
Qui lèyèt goter leûs fleûrs a leû pîd...

Brouheûr

On s' sèreût dit dèl nut' ; portant c'èsteût plin djoû ;
Come dès bassès nûlêyes si rispârdît sol tére
Èt lès djins qui passît avît dès cognes di spéres,
Di spéres tot neûrs moussîs, divins leûs hârs di doû.

Li brouheûr èsteût blanke tot-la, — 'chal a hipe clére
Èt mâ-nète, come d'on brô qu'î âreût distindou.
Ons âreût dit qui l' cîr tot fî gris, tot fondou
Touméve avâ lès vôyes — plintes di solo nawére.

Èt n' sèpéve-t-on câsî r'prinde alène ni sofler ;
On n'âreût d'dja polou vèy a 'ne aspagne, èt fé
Ine hope sins stinde li brès' èt s'arèster traze fèys.

On rotéve è brouhis' come èn on spès linçoû,
Doûs come dèl wate, èt s'oyéve-t-on, come ine pwèsêye,
Brûti lôyeminôyemint djins èt bièsses tot âtoû.

Ricôpe dès hâyes

Li song' dèl hâye hinéve, èt l' pazê sintéve bon,
Èt lès cohètes plorît leû 'séve, èt lès cisètes
Crohît lès blankès fleûrs qu' atoumît... Tére èt vète,
L'ârdispène racoviéve li pîd-sinte tot dè long.

C'èsteût l' vèsprêye, èt même a l'invû n'oyéve-t-on
Câsî nou brut qui l' ci dèl fèle ustèye, adjète,
Et qui l' rauquèdje dè vî côpeû qui féve plèce nète
Èt qu'aveût disqu'âs gngnos dès brantches èt dè wazon.

On niyå tot k'moudri rabatéve si prih'nîre
Å-d'dizeûr d'in-oûhê qui potch'téve a l'avîre.
Batant dès éles, hîk'tant, sins fwèce èt tot pièrdou.

Li blanke souweûr dèl tére amontéve come ine reûse
Èt stampéve so l' carnadje, come dès bokèts d' linçou
Qui l' nut', po l'èssèveli, londjènemint vinéve keûse.

Nîvaye

Èst-i don bê, l' solo d'iviér qwand i d'falih !
Vos dîrîz vèy on rwè qui sint qu'i deût mori,
Qui lêt toumer s' corone èt s' mantê tot d'pleûti
Divins lès dièrins r'djèts dèl blanke loumîre qu'apihe !

Èt lès bwès d'hâmonés, sins foyes èt sins âbions,
Ont bin l'air dè plorer dizos l' bîhe èt l' djalêye ;
Ci n'èst pus, tot costé, qui dès spènes. Tote li vèye
Flouwih podrî l' nîvaye qu'a fait d'hinde sès ploumions.

Li bwès, c'èst come ine êtе tot wice qu'ine esquèlète
A k'sèmé sès ohês... L'adjèyant plope clintchî
Èt l' vigreûs tchâgne lèyèt pinde come cint mèyes bruzis
Li clére lâme dèl djalêye tot dè long d' leûs cohètes.

Podrî l'iviér, portant, on sint dèdja l' prétimps :
'N-a 'ne saqwè qui tressèye a l'invû ; li sok'tèdje
Sûrmint s' va heûre ine gote... Li tére rihape corèdje :
Tot ècwèd'lêye qu'èle èst, 'le va r'prinde si sintumint.

Mais c'èst qwand l' sâhon candje qui l' vèye tére si hâgnêye
Èt qui l' cîr — vî djônê — s' mèt' so sès qwate fistous.
Al nîvaye li solo sâye dè fé mèye an'tchous ;
Ine poûssîre d'ôr amonte dè bwès disqu'âs nûlêyes.

Pahûlistés

Recueil de Poésies

PAR

Arthur XHIGNESSE

MKNTION HONORABLE

A brès'

Li djône pére, è purète, avou s' cârpê so l' brès',
A v'nou loukî, so l' soû, li solo s' dispièrter.
C'èst dîmègne : il a l' timps 'ne pitite gote dè flèm'ter ;
Il a, por lu, s' fifi tote ine djournêye : quéne fièsse !

Li nozé p'tit poyon èst-a hipe dispièrté,
S' n'èst-i nin discramî, — neûr dès pîds disqu'al tièsse,
Èt tot d'brèné d' sirôp'... Mågré tot, c'èst 'ne liyèsse
Dè vèyî tant d'afaires : ènnè r'vint nin, l' mamé !

Èt l'èfant, di s' deûkèt ac'sègne tot çou qui passe ;
I rèy di çou qu'i veût : dès deûs feumes a cabasse
Qui vont-st-al prumîre mèsse, dèl martchande di lèssê,

Dè tchin qu' nahe èl corote, dès tchièrètes, dès « vavays »
So l' timps qu'å fî fond di s' couhène li djône mame brait :
« Ènn' n'ave nin co vosse sô ?... S' vint-on moussî ?... Djans !... hay ! »

È s' gadot

On l'a lèyî tot seû so l' soû ;
D'vins s' gadot, i sâye d'èsse pâhûle.
Li grand norèt d' linne quèl rafûle
Si k'tape èt bal'tèye tot âtoû.

I d'meûrreût la tot on plin djoû
A vèy, divins l' solo tinrûle
Passer lès tchèrètes ; mais, voltrûle,
S'i vint-st-on tchin qu'aspite d'â-d'foû,

Sès p'tits oûys blaw'tèt, plins d'èhowe ;
Po l' rat'ni, l' mamé fait : how ! how !
Dâre d'ine cwène a l'aute di s' gadot.

I lî stint lès brès', — mais si l' bièsse
Vout aprèpî po lî fé fièsse,
I s' mèt' a tchoûler come on sot !

Qwand i dwèm

Qwand djèl louke dwèrmi,
Mi nozé p'tit fi,
Dj'a 'ne lâme al pâpîre ;
S' djèl veû trèssèyî,
Dji m' bahe po l' bâhi
È s' banse di wèzîre.

Rin qu'a l' vèy sok'ter
Come on p'tit mamé,
Dji m' sin 'ne djôye è l'âme ;
A l'oyî nanner
Èt si-alène tchanter,
D'aweûr mi coûr pâme...

Pus vî, pus sot

Dji n' so djourmây imbarassé
Po m'amuser tot long m' dîmègne,
Èt si n' pou-djdju mâ dè fé 'ne hègne
Tot tûzant : k'mint va-djèl passer ?

Minme qui dji n' deû nin prinde lès pônes
Dè qwiter m' nahe po m' divèrti :
Nin mèsâhe di bin lon cori,
A m' tchivâ dj' pou mèskeûre l'avône.

Portant, trèmeleû dji nèl so nin,
Di fins colons dji n' so nin fèl,
Dji n' so nin pèk'teû... Nou handèl
Qui m' tèmtêye... èt nol instrumint.

Por mi, çoula c'èst dès tchîtchêyes
A costé di m' nozé cârpê ;
Si vos savîz come il èst bê,
Vos vorîz-t-èsse dèl comèdèye !

On n' ratint nin l'après-l' dîner
Èt s'a-t-on sogne di n' piède nole eûre :
Si moque di mi quî vout : dj' n'a d' keûre,
Dji so trop djoyeûs po m' mâv'ler.

Ah ! si vos savîz come i rèy,
Come sès bês oûys riglatihèt,
Lès d'lahîs couroubèts qu'i fait,
Èt sès nozèyès calinerèyes !

Si vos vèyîz s' badjawe aler
Èt s' cwér si k'twèrtchî come ine gôme !...
Dji n' dôreû d'dja po treûs royaumes
Li riya qu'il a po hah'ler !

Dji k'magne sès massales èt s' gorlète,
Èt djèl fai hîk'ter d'avu bon ;
Dji gatêye si p'tit vinte tot rond ;
Djèl bâhe dèl bodène al hanète.

L'-èst pés qu'on diâle : i rote câsi
Èt s' mi fait-i co cint mamêyes !
Pôr qu'i n'a co qu' sî meûs èt d'mèy
Èt qu'on n' sondje wêre a l' sipanî.

Ossu, l' nut' dè dîmègne atome
Sins qui dj' sondje djourmây a m' moussî.
Awoureûs sâreû-djdju l'èsse mîs
Qu'a fièstî m' binamé p'tit ome ?

Ine pèhe

Il-ont trové 'ne plèce, pâhûle, a l'âbion
D'on grand plope qui clintche si tièsse dizeû Moûse.
Li pére abwèssenêye li bone tètche, a coûse,
Èt-s'a-t-i d'dja pris 'ne trokète di govions !...

Divins l' fwète aîreûre qui done dès toûbions,
L' mame, on pô frâhûle, tricote « a la doûce » ;
Li p'tite fèye fait 'ne nahe po mète li grande boûse
Èt sès deûts ram'hèt d'vins l'ôr dè sâvion :

Come çoula, l' pèhon s' tinrè sûr bin fris' ;
Mais èle a wâyî d'vins on té sonkis'
Qui sès p'tits solés k'mincèt a lofter.

Si s' mame èl vèyéve, èle âreût 'ne pètêye,
Bin sûr, li p'tit diâle, — mais l' mére ènaîrêye
Tûze â lon, r'loukant l' tére solo blaw'ter...

On bê dîmègne

Tot å matin dji m'aveû dit :
« I fât profiter d'nosse dîmègne ;
« Dji va-st-adièrci sins nole hègne,
« Quéques foyous d' rimês po londi. »

Près dèl pitite tâve di blanc lègne,
Dj'èsteû-st-assiou, l' papî d'vant mi...
Mais n' vola-t-i nin mi p'tit fi
Qu'adâre èl tchambe tot m' fant on sègne ?

Deûs eûres å long n's avans djowé
Come deûs d'lahîs, deûs forsôlés,
Corant, tchawant, minant l'arèdje.

Avans-ne ri don !... Avans-ne fait l' sot !...
Dj'a fait deûs hârds a m' noû sârot,
Èt nin po 'ne dimèye çans' d'ovrèdje !

Deûs fricasseûs d' féves

C'èst l' prumî côp qu'i sôrtèye
Avou s' papa po k'pagnèye :
Sont-i don firs tos lès deûs !
Loukiz 'ne gote li p'tit hâspleû,

Avou s' calote so l'orèye,
Si p'tit mèsplî qui zûnèye,
Si clapète qui n' dimane keû,
Èt s' sârot qui n' fait nou pleû !

Tant qu'å pére, i n' si sint gote :
I r'louke si fi qui halcote
Èt s' pleûre-t-i câsî, l' sot m'-vé,

Dèl vèyî fé l' forsôlé...
« Wice alez-ve, don la, vos autes ?
— Nos alans vèy lès crapaudes ! »

Qwand vos sèrez grand

Mi fi, qwand vos sèrez st-in-ome
In-ome tot oute, qwand v' sèrez grand,
Qwand v' dîrez : « Dji n' so nol èfant
Èt si n' voû-djdju pus qu'on m' traite come
On p'tit valèt », sèyîz bin franc,
Mi fi, qwand vos sèrez-st-in-ome.

Mi fi, qwand vos sèrez-st-in-ome,
In-ome tot oute, — qwand v' sèrez fwért,
Qwand vos tûzerez ténefey al mwért,
Qwand l' glwére prindrè 'ne eûre so vosse some,
A nolu ni fez mây nou twért,
Mi fi, qwand vos sèrez st-in-ome

Mi fi, qwand vos sèrez-st-in-ome,
In-ome tot oute qui k'nohrè l' fond
Dèl vicârèye èt di s' hiyon,
Inte li mârtê strègne èt l'èglome,
Mâgré l' vèye, sèyîz todi bon,
Mi fi, qwand vos sèrez-st-in-ome.

Mi fi, qwand vos sèrez-st-in-ome
In-ome tot oute, on forsôlé
Qu'oûveûrrè timpèsse po viker,
Po wângnî pol seû 'ne pitite pome,
Ni sèyîz nin honteûs d' plorer,
Mi fi, qwand vos sèrez-st-in-ome...

Chaque a s' toûr

Il atome qui, sins l' volu fé,
Dji m' lê-st-aler a v' ribouter,
Mi fi, qwand in-ovrèdje mi k'tchèsse,
Ou qwand on rimê trop mak'té
Ni s' vout lèyî-st-aconcwèster
Di m' pinsêye quèl riqwîrt timpèsse.

Èt vos m' riloukîz tot pèneûs :
V' m'årîz tant volou dîre on djeû,
Ine divise qui v' passéve èl tièsse !...
Èt dès autès fèys, tot måva,
Po peûve èt sé vos m' lèyîz la,
— Tûzant èt m' mågriyant-st-a fwèce.

Alez !... dji m'è r'pin bin sovint !
Èt s' sondje-dju tant, divintrinnement,
A l'adje qui vos m' rindrez l' parèye...
Qwand, mitwèt, vos n' rèspondrez nin,
Li tièsse pièrdowe, a l'ènocint
Vî bouname qui bètch'trè 'ne îdèye...

Li mwért

Vos m' dimandîz : « Poqwè moûrt-on ? »
Avou lès oûys tot spités d' lâmes ;
Dji n' wèséve vis rèsponde. « Di bon ? »
Avez-ve ripris, di tote voste âme,
« Nos autes, nos n' moûrrans nin èdon ?...

Mès vîs papas, mès vèyès mames,
Èt mès cusènes, èt m' mame, èt vos,
Èt mi, nos n' moûrrans nin ? » So l' hame,
Vos v' ratrôk'lîz conte di mès gngnos.
« Poqwè n' rèspondez-ve nin d'adrame ?

— Nèni, fifi, nos n' moûrrans nin »
Dèri-djdju come onk qui s'î pièd',
Bètch'tant èt sayant so l' trèvin,
Dè djåser d'aute-tchwè ; mais, adjète,
Vos m'avez rèspondou : « Djô bin ?...

Poqwè rodjihez-ve, adon, pére ? »
Èt dji d'mora come on pièrdou :
« Tot l' monde deût-i mori sol tére ? »
Èt vos plorîz... « Nèni, m' fistou !...
Hoûtez-me, dji v' va dîre ine istwére... »

Èt, vos p'tits brès' mi rafûlant,
Sins v' rapåv'ter ni pô ni gote,
Dji v' conta cint sôrs tot riyant,
Po n' pus v's ôre dîre, come on soglote :
« Sèrè-ce èssonle qui nos moûrrans ? »

TRADUCTIONS OU ADAPTATIONS

13e CONCOURS DE 1905

RAPPORT

Des dix-huit morceaux qui constituent les douze contributions que nous avons reçues, la moitié nous ont paru mériter la mention honorable, tant la langue en est excellente, expressive, pittoresque, savoureuse; mais quatre à peine auront les honneurs de l'impression, et encore après avoir subi plus d'une retouche, parce que la grammaire y est trop souvent sacrifiée au vocabulaire. Or, dans ce concours où le travail d'invention est nul ou à peu près, nous ne pouvons rien publier qui ne soit de forme impeccable.

Rares deviennent les concurrents qui osent encore s'attaquer aux poètes, et pour cause : ils se trouvent fort empêchés de couler des vers nouveaux dans un moule imposé; obligés de suivre leur modèle pas à pas ou plutôt pied à pied, d'être précis et concis, ils marchent avec peine, au milieu d'hémistiches rocailleux, d'élisions raboteuses et de rimes malencontreuses.

Un de ces versificateurs nous renvoie, remaniées, deux pièces que le jury de 1902 avait rejetées : *Quée biau p'tit fieû*, de J.-B. Descamps, et *Èn' c'èst nî co Framerî*, de J. Dufrane. Ce sont chefs-d'œuvre que nous serions heureux de voir passer chez nous; mais la spirituelle chanson de Dufrane, par exemple, ne conserverait pour nous une partie de sa saveur que si elle était adaptée à notre milieu,

agrémentée de détails locaux ou d'allusions aisées à saisir : que nous importent, à nous, et Frameries, et Paturages, et Blaton ? D'autre part, dans la nouvelle version qui nous est soumise, il n'y a peut-être pas un vers sur deux dont la technique soit à l'abri de tout reproche.

L'auteur fera bien de remettre une troisième fois ses hémistiches sur le métier.

Nous ne donnons même pas semblable conseil au méchant traducteur qui a mis en wallon *Les deux tours de Saint-Barthélemy et le Mont-de-piété*, fable de Remacle Maréchal. N'en déplaise aux mânes de cet émule liégeois de La Fontaine, son apologue ne vaut pas lourd; mais la version wallonne, avec ses maladresses et ses altérations malheureuses, a réussi à le rendre absolument détestable.

Quand donc nos concurrents comprendront-ils qu'ils ne doivent s'escrimer que sur des textes qui en valent la peine ou qui peuvent vraiment se traduire, s'imiter ou s'adapter? Alors aussi ils ne s'aviseront plus de vouloir, comme l'un d'eux cette fois, nous faire goûter de l'Aristide Bruant (*Les Grelotteux*) ou du Jules Jouy (*Fille d'ouvrier*). À quoi servirait d'acclimater en wallon cette basse littérature d'« argotiers et de gargotiers » cyniques, d'anarchistes à la bouche pleine d'insultes et de blasphèmes? Au surplus, pour un couplet de forme un peu aisée comme :

> Dji sowe qui dj' ènnè so tot frèh...
> Çoula m' règuinèye so lès reins...
> I fât don qu' dji crive come ine lèhe?...
> Vo-me-la so flote!... Bone nut', mès djins!
> Diè-wâde!... Djisqu'a... N-a tot qui s' brouye...
> Lèyans-nos heûre, va, sins vèrzin...
> Tot-chaî, dji n'èsteû qu'ine arsouye...
> I s' pout qu' tot-la, dj' sèrè-st-on saint...

que d'inversions et d'élisions forcées, de chevilles, de rimes faibles, de gallicismes conservés !

Nos prosateurs, eux, sont tout à fait à leur aise, et ils nous le font parfois bien voir par leurs délayages, leurs à-peu-près, leurs coupures : ils tournent autour des difficultés, à moins qu'ils ne sautent par dessus; ils éliminent ou bien altèrent ce qui les embarrasse; ils substituent leur pensée propre à celle de leur modèle, non pas pour l'adapter, ce qui serait un mérite de plus, mais uniquement pour se tirer d'affaire. Traduire est chose difficile, sans doute ; adapter serait le comble de l'art, mais d'une adaptation intime et profonde, car on n'a rien fait encore pour avoir changé, par exemple, Gargantua en *Quégranquetas*, Grandgousier en *Granbûsê*, Don Quichote de la Manche en *Don Quirote di Hoûte-s'i-ploût* et Sancho Pança en *Tchantchèt*...

Nos traducteurs en prose se sont adressés partie à des moralistes, partie à des romanciers. Mais un des choix trahit vraiment peu de bon sens : c'est une *Lettre de Mme de Maintenon à sa nièce*. La version n'est peut-être pas mauvaise; mais, outre que le sujet est sans intérêt pour nous, n'est-il pas un peu grotesque de faire parler Maintenon en plat wallon et en des termes dont l'énergie n'a plus rien d'académique : « *Vos spos'rez on fayé p'tit signeûr di viyèdje pèlé come on rat èt qui vôrè pèter pus haut qui s' cou...* ».

Nous goûtons davantage deux *Lettres persanes* de Montesquieu, pour chacune desquelles nous proposons une mention sans impression. La langue est bonne, le vocabulaire de choix, mais trop de gallicismes ont subsisté; la phrase ne s'est pas assez dégagée de l'original ; elle a conservé une tournure trop académique, une raideur, une complexité dont l'allure rapide et un peu négligée du wallon s'accommode mal.

Voici un chapitre de Montaigne : *Des cannibales*, c'est-à-dire *Dès djins qui magnèt l's autes* ! Le morceau, dépour-

vu d'intérêt pour nos lecteurs, est en outre un peu longuet et monotone, bien que l'auteur prenne d'étranges libertés avec son modèle et que son texte devienne par endroits une variation plutôt qu'une traduction. Mais les efforts persévérants que le traducteur s'est imposés pour walloniser cet inimitable Montaigne, nous ont paru mériter une mention honorable (sans impression).

Le peuple est volontiers faiseur de morale : il aime à s'exprimer en maximes, en proverbes, en spots. Bien avisés furent donc les concurrents qui s'adressèrent à La Bruyère et à La Rochefoucauld. Du premier, l'on nous a donné un diptyque : *Le pauvre, le riche.* Ces deux morceaux nous ont paru dignes de l'impression, mais ils devront d'abord être retouchés : nous voudrions que la phrase fût aussi wallonne que le vocabulaire ; or elle n'a pas l'aisance et la liberté d'allure que requiert le parler populaire ; la traduction trop littérale a même produit des équivoques.

Ce reproche de littéralité ne touche pas l'auteur des *Spots èt bèlès d'vises d'a La Rochefoucauld* : il lui arrive même de travestir ou de torturer à tel point son original qu'on a peine à retrouver la pensée dans le texte français. Il arrive aussi que la traduction lui communique une vulgarité vraiment choquante, et l'on se demande si le wallon ne se gonfle pas trop à vouloir rendre les maximes subtiles de cet homme de cour si raffiné ? Il aurait évidemment mieux valu faire un choix des réflexions applicables à notre milieu et à notre époque : il aurait fallu des maximes, non seulement écrites en wallon, mais wallonisées et localisées. Nous estimons néanmoins que ce travail n'est pas indigne d'une mention et qu'il y aura lieu de faire un choix discret dans la centaine de ces spots traduits ou plutôt inspirés de La Rochefoucauld.

Parmi les romanciers, nous rencontrons des étrangers et des nationaux, des anciens et des contemporains.

Voici d'abord Dickens avec un conte de Noël : *Li spére da Mârlou*. La langue est excellente, et c'est pourquoi nous décernerions une mention honorable ; elle est bien travaillée, pleine de sens et de spots bien amenés, quoique parfois accumulés avec trop de virtuosité. Mais une traduction, même irréprochable, doit être intelligible et donner l'impression d'une œuvre originale et du terroir. Alors il ne faudrait pas venir nous parler de *Hâmelète* et du *grand Guiyame* : l'immortel auteur d'*Hamlet*, Guillaume Shakespeare, pourrait protester ! Un autre défaut, bien autrement grave encore, c'est que l'humour du grand conteur anglais, cette chose impalpable et volatile, s'est évaporé au cours de la translation, qui est d'ailleurs tronquée et perd ainsi le peu d'intérêt qui pouvait lui rester.

Swift aussi (*Tristam Shandy*, III, 53) a été trahi par son traducteur, qui lui a coupé au hasard une tranche sans intérêt ni unité.

Rabelais et Cervantès, auxquels le même traducteur a pris un chapitre bien détaché, ont été mieux traités : on nous raconte avec un grand bonheur d'expression « *Kimint qui l' no av'na a Quégranquetas èt k'mint houméve-t-i l'abeûre* », « *Kimint qu' Don Quirote adièrciha po-z-av'ni â coron d' l'èwarante keûre avou lès molins* ».

Après avoir été revus de près, ces morceaux pourront être imprimés avec mention honorable, de même que *Djulin*, conte fantastique adapté d'après *Lao* de René Miguel.

Mais nous devons écarter *Li deût dè bon Diu*, imité de Camille Lemonnier : ce n'est pas que le vocabulaire du traducteur ne soit bien wallon, mais tout le reste, idées, motifs, phrases, tournures, est resté trop français, trop abstrait ; le wallon veut du concret et du pittoresque ; or ce n'est ici qu'un placage superficiel et transparent.

En conclusion, si le treizième concours ne nous a donné

cette année aucune œuvre supérieure, la moyenne en est vraiment bonne et satisfaisante ; elle atteste que nos auteurs font de constants progrès dans l'art difficile d'écrire le wallon avec pureté, clarté, naturel, énergie, relief et couleur.

Les membres du jury :

Léon Parmentier,
Henri Simon,
Auguste Doutrepont, *rapporteur.*

La Société, dans sa séance du 14 mai 1906, a pris acte des conclusions du jury. L'ouverture des billets cachetés joints aux pièces mentionnées a fait connaître que M. Arthur Xhignesse est l'auteur du n° 10 *Traductions de Rabelais et de Cervantès*, du n° 7 *Spots èt bèlès d'vises d'a La Rochefoucauld*, du n° 3 *On conte di Noyé* et du n° 8 *Essais de Montaigne* ; que M. Alphonse Gillard, de Seraing, est l'auteur du n° 9 *Deux fragments de La Bruyère*, et des n°s 5 et 6 *Deux lettres persanes* ; enfin que le n° 12 *Djulin* a pour auteur M. Antoine Bouhon, de Liège.

Les autres billets cachetés ont été détruits séance tenante.

Ritche èt pauve

Imitation de La Bruyère

PAR

Alphonse GILLARD

MENTION HONORABLE

Harlake a 'ne hètêye coleûr, li visèdje come ine plinte leune, lès massales qui brotchèt, l'oûy franc, hardi ; lès spales lådjes, li stoumac' haut ; i s' tint reûd èt d'aplomb po roter. I parole sins sogne, i fait rèpèter l' ci qui lî djåse èt n' print nin d'abôrd astème a çou qu'i lî dit. I displôye on plantiveûs norèt d' potche èt musikêye qu'assotih po sofler s' narène ; i rètche fwért lon èt stièrnih fwért haut. I dwèm dè djoû, i dwèm dèl nut' èt come on paquèt ; i ronfeule a k'pagnèye. Al tâve èt al porminåde i print pus d' plèce qu'in-aute. Qwand i s' pormonne avou dès djins di s' valisance, i s' mèt' è mitant ; i s'arèstêye, on s'arèstêye ; i s' rimèt' a roter, on rote : i s' réglèt turtos sor lu. I côpe li parole às autes, i r'print lès cis qui djåsèt ; ou l' lêt dire, on l' hoûte ossi long-timps qu'i vout ram'ter ; on tome di sqwére avou lu, on creût lès novèles qu'i tape foû. S'i s'achît, vos l' vèyez s'èfoncer è fastrou, creûh'ler lès djambes eune so l'aute, kipleûtî s' front, tchåssî s' tchapê so sès oûys po n' vèy persone ou l' rilèver après côp èt d'hoviér si front come po dîre qui v' n'èstez rin adlé lu. Il èst d'godji, po rîre, sins misse ; i n' veût qu' lu, il èst vite a patins, i s' pèrmèt' dè sindiker so tot ; il èst mårlou, adrèt', i fait l' ci qui n' kinoh rin dès afaires qui s' passèt, i s' compte avu d' l'èhowe èt dèl sapince. Il èst ritche.

*
* *

Napê a lès oûys rèfoncés, li coleûr èbruzinêye, li cwér sètch, li visèdje maigue; i dwèm pô èt d'in-oûy. Il a todi 'ne saqwè qui lî roudinêye èl tièsse; i tûze èt, tot sincieûs qu'i seûye, il a l'air d'ine bouhale. I roûvêye dè dîre çou qu'i sét èt dè djâser di çou qu'i k'noh, èt s'èl fait quéquefèy, c'èst come in-èminné; i lî sonle qu'i djinne lès cis qu'i djâse avou; sès câses ni sont ni longues ni plaîhantes; on nèl hoûte wêre; i n' fait nin rîre. Il aplaudih, avou on ris'lèt a çou qu' lès autes lî d'hèt, èlzi done raison; i s' râye lès djambes foû dè cou po l'zî rinde dès p'tits chèrvices. Il èst platch'teû po v' casser dè souke sol narène, po v' fé dès complumints; il èst covis' so sès afaires, minteûr quéquefèy; i creût âhèyemint âs èmacralèdjes; i louke près d'vins tot çou qu'i fait; il est pô afronté. I rote doûcemint èt lèdjîremint; on dîreût qu'il âye pawou dè foler sol tére; ènnè va lès oûys è bas, i n' lès wèse lèver so lès cis qui passèt. I n'èst mây avou lès cis qui s' rapoûlèt po taper 'ne divise; i s' rèstrôk'lêye podrî l' ci qu'a l' parole; sins 'nn' avu l'air, i n' pièd' rin d' çou qui s' dit èt i r'sètche sès cwènes s'on l' diclimpêye. I n' tint nou costé bon èt si n' lî fât-i nole plèce; ènnè va lès spales rèssèrêyes, li tchapê tchâssî so sès oûys po n' nin èsse vèyou, i s' riplôye, i s'acouvetèye è s' fraque. I-gn-a nole rowe ni nou passèdje si plin d' djins qu'i n' trouve moyin di s' wèner âhèyemint èt di s' flûtchî èvôye sins èsse aporçu. S'on lî dit d' s'achîr, i s' mèt' tot a hipe so l' bwérd d'ine tchèyîre; divins 'ne copène i djâse tot bas, i baboye. Il èst-a s' navète, portant, avou sès plankèts po d'viser d' traze a quatwaze. Il èst d' mâle oumeûr disconte li sôciété, i n' veût nin voltî lès minisses èt l' ministére. I n' droûve li boke qui po rèsponde; i tosse, i sofèle si narène dizos s' tchapê, i rètche câsîmint sor lu, i rawâde qu'i seûye tot seû po stièrni, ou si çoula lî arive, li k'pagnèye ni s'ènn' aporçût gote. Pèrsone ni s' djinne po lî dîre : « Diè v' bènisse ! » ou po lî fé on complumint. Il èst pauve.

Djulin

(adaptation d'après LAO, de René Miquel)

PAR

Antoine BOUHON

MENTION HONORABLE

Li vint sofèle dès hauteûrs ; lès steûles blawtèt tot avå l' cîr ; lès djônès fèyes ont r'pris l' vôye dès cinses, pwèrtant dès corones di fleûrs qu'èle mètront d'zos leûs cossins po vèy, divins on sondje, li djône ome qu'èle divront sposer. Lès feûs dèl Saint Dj'han sont distindous ; on n'ôt pus qu' d'å lon lès vwès dèl djônèsse qui vont r'trover leûs djîses ; i fait tot neûr.

Portant, vochal Djulin qu'arive avou 'ne djoyeûse bande a l'intrêye dèl disseûlêye brouwîre. Djulin, li pus clapant violoneû èt l' pus bê tchanteû qu'on k'noh a dès eûres lon, qu'a v'nou dès hauteûrs po k'dûre lès danses èt lès tchants dès feûs d' djôye ; si visèdje èst-ossi rodje qu'ine leune di mås' ; i pwète dizos s' brès' si fameûs violon, qui fait danser tot l' monde, minme lès vîlès feumes tchåssêyes di sabots.

Vola qu' sont-st-arivés âl creûhlêye vôye, la qu'i s' dresse on crucefis d' pîre rimpli d' mossê ; lès feumes s'arèstèt èt s' dihèt :

« Prindans po l' pazê qui d'hint so li p'tit rèw. »

Mins Djulin ac'sègna èl brouheûr li clokî dè viyèdje qu'on veût po d'zeû dèl heid, èt brèya :

« Si c'èst d'vèrs la qui n's alans, poqwè n' nin côper å triviès dèl brouwîre ? »

Lès feumes rèspondît :

« Pol bone raison qu'å mitant dèl brouwîre, Djulin, si troûve li neûre pîre wice qui lès macrales si d'nèt radjoûr, èt qui, po-z-î passer sins dandjî, i n' fât nin avu li pus p'tit pètchî sol consyince.»

Djulin s' tapa-st-a rîre :

« Saint Houbèrt ! Dj'a r'çû trinte fèys l'absolucion po fé mès pâques; dj'a fait a tote eûre di nut' totes lès vôyes qui k'dûhèt a m' ham'tê; èt dji n'a co mây vèyou dès macrales qui fît leûs danses a cavay so dès cowes di ramon, come on l' raconte al sise. Mostrez-me li vôye qui k'dût al neûre pîre èt dj'èlzî va tchanter on bokèt. »

Mins totes lès feumes brèyît :

« Djulin, i n' fât nin tèmter l' bon Diu ! Il a mètou sol tére dès afaires qu'on n' deût nin qwèri a k'noh èt dès autes qu'on 'nnè deût avu l' pawe : lèyiz lès macrales fé leûs danses âtoû dèl neûre pîre !

— Danser ? fait Djulin ; lès macrales ârît-èle on violoneû ?

— Èle ont l' huflèt dèl bîhe qui passe èl brouwîre, èt d' pus' li tchant dès houlotes.

— Èh bin ! oûy, dj'èlzî vou d'ner ine musique di crustin. Dji va trivièrser l' fagne tot djouwant lès bokèts qu' dji n' djowe qu'âs grands djamas. »

Tot pårlant, il apontèye si violon, k'mince a fé ètinde sès pus bèlès cadinces èt sût hardèyemint l' pazê qui s' mosteûre come ine blanke rôye å triviès dèl brouwîre.

Lès feumes, tot èspaw'têyes, fît l' sègne dèl creûs èt d'hindît å pus abèye li heid.

Portant Djulin, avou 'ne frankisté sins parèye, rote tot djouwant so s' violon. Fait' a fait' qu'il avance, si coûr si rimplih di corèdje, si côp d'airçon d'vint pus fwért, èt l' son s'èlîve pus plaîhant.

Il èst-arivé å mitant dèl fagne, il aparçût d'vant lu l' neûre pîre qui s' drèsse èl nut', tot fi parèy qu'on spére, èt tot djondant i veût l' trô dès macrales.

Adon, i lî sonle ètinde ine dolince, qui d'vint todi pus fwète. D'abôrd, çoula a l'air dè grûsinèdje d'on sûr ; adon-puis, i lî sonle qui çoula fait l' brut d'ine corante êwe èt, po fini, il ôt come li hoûlèdje dèl mér. Li hoûlèdje si fait d' mèye manîres : po k'minci, on ètint come on sofoqué riya ; ine aute fèy, c'èst-on huflèdje qui v' trawe lès orèyes ; après, c'èst-on sûsinèdje di vwès, qwand ç' n'èst nin on cafougnèdje di pas so dès souwèyès foyes.

Djulin k'mince a lèyî låker si-airçon ; si-oûy anoyeûs bawe avå l' fagne dèl dreûte al hintche. On dîreût qu' lès toupes di brouwîres vikèt ; totes ont l'air di s' rimouwer èt dè roter come dès åbions ; èle prindèt totes li foûme d'ine vîle macrale èt fèt ètinde leûs fåssèyès vwès. Tot d'on côp l' bêté s' lîve, èt Djulin tape ine èclameûr !...

Al dreûte, al hintche, podrî come po d'vant, di tot costé, ossi lon qu'i pout vèy, li fagne èst coviète di macrales. Djulin, tot pièrdou, rèscoule disconte li neûre pîre èt s'î raspôye ; mins lès macrales l'ont vèyou èt s'aprèpèt d' lu tot brèyant di leûs vwès d' houlotes :

« C'èst l' bê violoneû qu'a v'nou po fé danser lès macrales ! »

Djulin vout fé l' sègne dèl creûs ; mins totes lès macrales toûrnikèt åtoû d' lu tot brèyant :

« T'ès d'a nosse, Djulin, t'as pus d'on pètchî sol consyince ; djowe asteûre, bê violoneû, èt mône li danse dès macrales ! »

Djulin lès vout maîstrî, mins on lî a djèté on sôrt ; si-airçon s'aprépêye di s' violon, i djowe, i danse mågré lu, èt lès macrales fèt on crâmignon åtoû d' lu.

Eune lî a pris s' rodje fahe qui s' toûrnéve åtoû dè cwér, ine aute s'a wåkî di s' tchapê a pleumes di coq, èt chaque fèy qui Djulin vout s'arèster, totes riprindèt-st-èssonle :

« Djowe, bê violoneû, djowe, èt mône li danse dès macrales ! »

Djulin djouwa tote li nut' ; mins, a mèseûre qui lès steûles pâlihèt è cîr, li son dè violon d'a Djulin d'vint pus flåwe, sès pîds ont dèl ponne di s' soulèver ; anfin l'aireûre si rispåt sol tére, li tchant dès coqs si fait ètinde divins lès cinses, èt lès macrales rèvolèt.

Li violoneû s' lêt toumer tot mèsbrudjî â pid dèl neûre pîre; si-airçon heût foû di s' main ; sès brès' ritoumèt tot dè long di s' cwér ; si tièsse si clintche so si stoumac' po n' pus si r'lèver, èt dès vwès rèpètèt d'vins lès nûlêyes :

« Dwèm, bê violoneû, dwèm ! T'as miné l' danse dès macrales; ti n' monrès pus l' cisse dès crustins ! »

Fragments de Rabelais et de Cervantès

TRADUITS PAR

Arthur XHIGNESSE

MENTION HONORABLE

I

Kimint qui l' no av'na a Quégrankta èt kimint houméve-t-i l' abeûre (1)

Li pére Grandbûsê, tot bèvant èt tot s'amûsant avou l's autes, oya tot d'ine tchoke l'èwarant tchawèdje qui s' cârpê aveut tapé foû tot v'nant â monde : i brèyéve come on distèrminé : « A beûre ! a beûre ! a beûre ! », èt l' pére diha tot-z-ètindant çoula : « Qué grand qu' t'as d' gozî ! »

«Vola vormint l' no qu' i lî fât !» acwèrda l' kipagnèye èt, come dè timps dè vî bon Diu, on l' nouma Quégrankta, d'après l' prumîre divise di s' mon-pére. Â résse, li brâve ome diha tot dreût amèn, èt s' feume èl trova tot-a-fait d'adreût.

Po rapâv'ter l'èfant qui tchoûléve, on lî atapa a beûre a lî côper l'alène, èt s'èl pwèrta-t-on a batème èt 'nnè fa-t-on on bon crustin come d'afêtèdje.

Ci n' fourît rin d' trop' di dî-sèt' mèyes noûf' cints èt traze vatches d'Ârdène po sûre a s' botèye on djoû d'vins l'aute, ca po trover

(1) RABELAIS, *Gargantua*, livre I, chapitre VII.

'ne maîsse feumerèye qu'ènn' åreût v'nou å coron, i n'î faléve tûzer pô ni gote, tél'mint n-aveût mèsâhe di lèssê po l' noûri ; dès clapants docteûrs ont portant acèrtiné qui l' payîne lî d'na l' tète, bone qu'èle èsteût po-z-apihî a chaque eûrêye quatwaze cints èt deûs pipes èt noûf' potêyes di lèssê. Mais çoula n'èst nin a creûre, èdon sûr'mint ? Èt lès foû grands docteûrs di l'Acadèmèye ont d'né a-z-ètinde qui çisse divise la èst foû dèl gråce di Diu, qu'on n' pout, å d'fait' di tètes, ènnè pinser même li tîs', èt qu' c'èst la dès contes di macrês.

Quégrankta s' lèya crèh d'a-façon disqu'a vint' deûs meûs, èt après l' kimina-t-on so 'ne bèle tchèrète avou dès boûf's, qui l' fameûs Dj'han li scrinî aveût adjancené ; on l' porminéve la-d'vins don hår don hote, fwért djoyeûsemint. C'èsteût on plaisir dèl vèy avou s' crâne èt adawiante djêve qu'aveût dîh-ût gorlètes. I n' brèyéve cåsî nin, mais s' si d'brènéve-t-i todi-måy, ca 'l-èsteût 'ne gote flåwe dè gros boyê èt dè podrî, d'abôrd pace qu'il èsteût ainsi fait naturélemint, èt pace qu'il aveût gågnî l' hite dè beûre trop' di djus d' troke. Portant ènnè bèvéve-t-i nin a l'avîre : s'il atouméve qu'i s' mågriyéve, ou qui s' måv'léve, s'i pît'lève, s'i tchoûléve, s'i brèyéve, vite on lî d'néve a beûre po l' rapåv'ter, èt s' dimanéve-t-i tot d'on côp påhûle, binamé èt djoyeûs.

Eune dès meskènes qui prindéve sogne di lu, m'a-st-acèrtiné sol vèrité d' mon Diu qu'il èsteût si afêti d'adji come çoula, qu'i påméve di binåhisté, come s'il åreût magnî dè souke al loce. Ossu lès mèskènes ni polît må dè måquer, po qu'i n' si lèvahe nin l' cou d'vant, di fé hîl'ter, qwand i tapéve lès oûys å lådje, dès hènas avou on coûtê ou dès pintês avou leûs covièkes. Ènn' n'aveût nin co oyou l' tchanson qu'i riyéve come on bossou, qu'i trèssèyéve fèlemint, èt qu'i s' hossîve di lu minme tot bal'tant s' grosse tièsse, haussihant lès brès', èt pètant come on p'tit måssî qu'èsteût.

II

Kimint qu' Don Quirote fa po-z-av'ni å coron d' l'èwarante keûre avou lès molins (1)

Don Quirote djâséve co qu'i trèvèya tot d'on côp deûs Récolèt's a cavay so deûs âgnes qu'èstît si grandes qu' i lès prinda po dès chamaus : lès deûs priyèsses avît chasconk on paraplu èt leûs bèriques. Podrî zèls rotît leûs vårlèts èt s' vèyéve-t-on 'ne gote pus lon on carodje avou qwate ou cinq' cavayîrs tot åtoû ; å-d'vins dèl vwèteûre, èsteût assiowe ine grande madame dè payis dès Wastates qu'aléve ritrover si-ome qu'èsteût prèt' dè tchèri so lès Indes. Lès deûs curés n'èstît nin di k'pagnèye avou l' madame, mais i sûvît l' même vôye qui lèye. A hipe ava-t-i vèyou l' convôye, qui Don Quirote dèrit a Tchantchèt : « Dj'ô bin qu'i nos va av'ni la ine avinteûre qui nos 'nn' avans jamåy avu 'ne si-faite, èt nolu nin pus', å résse. Cès deûs neûrs moussîs la, qu'apontièt å coron èt qui s' sètchèt d' nosse costé, divèt èsse, si dj' tin bin, deûs macrês-r'crèyous qu'èminèt 'ne sawice ine princèsse ou l'aute qu'ènn' ont fait leû tchèt. Vos sintez bin, camèråde, qui dji n' pou nin lèyî fé 'ne parèye keûre sins î mète mi p'tit grain d' sé. — Binamé moncheû, lî rèsponda Tchantchèt, loukîz bin a vosse sogne, savez, èt ni v' lèyîz nin co tèmter dè diâle todi ; dandj'reûs qu' l'afaire ni toûn'reût nin por vos come vosse keûre avou lès molins. Dj'a bèle dè loukî : ou dji m'marih fwért, ou ç' n'èst la qu' deûs priyèsses èt 'ne grande madame qui fèt on p'tit voyèdje. —Vis fåt-i dire cint côps, Tchantchèt, qu' vos n' vis î ètindez ni pô ni gote : dji v' va mostrer tot-rade qui dji n' prind nin boûf' po vatche. »

So ç' divise la, noste ome plante lès sporons è vinte di s' cavale èt arive adlé lès Récolèt's. « Macrês dè diâle, lèzî brait-i, vos alez lèyî keû cès bèlès princèsses la qui v's avez hapé d'vins vos branscatèdjes, ou dji v' va-st-ahèssî qui v' n'årez nin l' timps

(1) CERVANTÈS, *Don Quichote*, 1re partie, ch. VII.

dè dîre in-åvé ! » Lès monnes tot èstènés fèt stamper leûs âgnes: « Signeûr tchivâlîr, rèspont onk di zèls, vos n' vis marihez nin pô å d'fait' di nos autes : nos èstans deûs Récolèt's di saint Bèneût qui corèt lès vôyes po leû porotche ; nos v's acèrtinans qui nos n' sèpans nin s' lès djins qui v'nèt tot-la è leû carotche, c'èst dès princèsses qu'ons a hapé. — Nèl fez nin si bin avou vos platch'trèyes ; dji k'noh vosse numèro, mâdite indjince qui v's èstez ! » Èt tot d'ine tchoke i fèra so onk dès deûs priyèsses avou s' pique èn avant èt si reûd qui l' pauve ome n'aurit d'dja qui l' timps di s' lèyî heûre djus di si-âgne.

Si plankèt, tot spaw'té, fait prinde al sonke li notru-dame di Galope å triviès dès hâyes èt dès bouhons. Tant qu'a Tchantchèt, i n' fait ni eune ni deûs, i v's apice li récolèt' qu'èsteût toumé al tére èt k'mince a v's èl dismoussî d'a-façon a n' nin lî lèyî 'ne fribote.

Il féve po on mis, qwand lès deûs vârlèts qu' arivît lî d'mandèt poqwè il arindje ainsi l' tronlant priyèsse. « Li diâle m'arawe ! rèspont Tchantchèt, dji n' hape qui çou qui m' rivint. Mi binamé maîsse Don Quirote a wâgnî l' bataye, èt ç' sèreût pôr damadje qui dj' lèreû po dès autes lès spoyes dès cis qu'il a dogué ! »

Lès deûs vârlèts qui n'ètindèt pô ni gote dès si hautès d'vises, apougnèt Tchantchèt po li scrène dès rins, lî tapèt lès qwate fotènes è l'air èt l' ploumèt come ine piètris. Adon-puis s' vont-i r'mète so crèsse li récolèt' qui gripe so si-âgne èt, todi tronlant lès balzins, coûrt ridjonde si camèrâde, ine gote rimètou, qui loukîve çou qu' aléve av'ni d' tot çoula, arèté qu'èsteût a 'ne trote di tot-la å mitant dès wèdes... Èt s' si mètît-i pôr tos lès deûs a cori èvôye adon, sins d'mander leû rawète èt tot s' sègnant a deûs mains.

So l' trèvin, Don Quirote s'aveût reût-a-bale aprèpî dè carodje... èt s' prindant al feume qu'èsteût d'vins :

« Bèle dame, dit-st-i, vos polez tchèrî tot wice qui v' volez : mi brès' vint d'akêmer vos moudreûs èt n' vis wès'ront-i pus

qwèri misére. Come vos avez ciète li d'zîr dè k'nohe li no dè ci qui v's a sètchî foû sonkis', dji tin a v' dîre qui dj' so Don Quirote di Houte-s'i-plout, rènant tch'vâlîr èt fayé vârlèt dèl béle Bêtris di Vas'-mèl-qwîr. Vos èstez qwite avou mi, si v's èstez amistâve assez po tchèri disqu'a Vas'-mèl-qwîr, po-z-aler conter a cisse fameûse feumerèye la kimint qu' dj'a-st-adièrci po v' fé plaisir èt v' sâver l' vèye. »

Spots èt bèlès d'vises d'a La Rochefoucauld

TRADUCTION DE

Arthur XHIGNESSE

MENTION HONORABLE

1. Nos bès vices ni sont-i nin å pus sovint dès laids qui nos lèzî mètans leûs hårs di dîmègne ?

2. Dès bês vices, nos 'nn' årîs gote, s'i n'aminît nin d' l'êwe so nosse molin : dj'ô bin qui ç' n'èst tant seûlemint nin po-z-èsse onièsse qui lès omes ni fèt nin l' voleûr, èt s' n-a-t-i nin tot plin dès feumes qu'ont mains dreûtes èt djambes sitreûtes pace qui lès sposeûs ènnè vôrît d'dja autemint.

3. C'èst-ine misére di n'èsse ahontî po rin ; mais s' rècrèster a tot çou qu'on dit, c'èst s' mari crån'dimint so çou qu'on vât.

4. Po-z-èsse bon pårlî, i n' fât nin seûlemint èsse sûti ; i fât-st-avu 'ne gote li diâle è cwér.

5. Li coûr, c'èst come on djårdin d' fråhûlès fleûrs : ine brîhe n'î a nin co d'fali qu'ine aute djèrmih èt s'èlîve èl minme cwène.

6. On tint pus' a on makèt ou a 'ne fougue qu'a 'ne îdêye qu'ons î èst av'nou di s' plin sins.

7. Lès treûs qwårts èt d'mèy dè timps li bon roy ni l'èst qu' po fé di s' yan', ou pace qu'il èst trop couyon ou trop nawe po-z-èsse mètchant.

8. C'èst-åhèy d'èsse påhûle èt amistâve qwand on k'noh li bone aweûr èt l' coleûr dès aidants.

9. I-n-a dès djins qui n' sont nin trifognes rin qu' po fé creûre qu'i s' sèpèt maîstrî.

10. Lès mèhins dès autes ni nos fèt måy difali.

11. Po-z-èsse sûti èt påhûle, i n' fât qu' di s' sèpi maîstrî.

12. S'i n' faléve nin bin mori, on n' s'î rèsoûdreût måy di lu-minme.

13. Li vûsion dèl mwért, c'èst come li solo : nol oûy ni lès sutinreût d'dja.

14. N'a qu'on laîd vice qu'on 'nn' èst honteûs : pwèrter èvèye so l's autes.

15. Èsse djalot di s' bin, ci n'èst co qui d'mèy må ; mais n'a nole si-faite misére qui d'èvèyî l' ci dès autes.

16. Li bin qu' nos fans nos aqwîrt pus d' miséres qui nos måfaits.

17. N'a rin d' parèy qu'on hâtin po dîre qui lès autes èl sont.

18. Èco bin qui n's èstans dès hâtins ; nosse pauve cwér a tant dès miséres a catchî !

19. Qwand nos fans 'ne lèçon a in-aute, ci n'èst nin po l' rinde mèyeû, mais po lî fé creûre qui n's valans mîs qu' lu.

20. Li ci qui louke après lès makes d'atètche fole so lès gros clås.

21. Nosse vol'té èst pus coûte qui nosse sins.

22. Qwand l' cwér èst bin hêtî, l'èsprit n'èst nin halcrosse.

23. Po div'ni 'ne saquî, i n' fât sovint qu'av'ni a fé creûre qu'on l'èst.

24. Ni hoûtans nin lès brâcleûs : sins chance on s' sipèyereût l' djêve conte ine lîve di boûre.

25. Li diâle lu-minme ni sâreût d'dja dîre çou qu' c'èst qu' l'amor. Todi èst-i qu' c'èst bêcôp li d'zîr di maîstrî 'ne aute vol'té, èt brâmint l' djêrèdje d'avu 'ne saquî qu'on s' lêt longtimps glèter après.

26. On n' sâreût d'dja catchî longtimps l'amor qu'ons a po 'ne saquî, ni fé lès qwanses d'ènn' avu.

27. Come on feû, l'ome transih djourmåy, èt s' fât-i todi qu'i racrainde ine saqwè ou qu'èl ratinde.

28. Li vrèy amor, c'èst come vos dîrîz on spére : n'a nin mèsâhe di l'avu vèyou po 'nnè djâser.

20. Qwand on r'mèt' lès catches è fôr, c'èst qu'ons èst nâhî di s' bate ou qu'on racraint ine mâle piceûre di si-ènemi.

30. On done dès bons consèys qwand on s' sint trop vî po d'ner dès laids èximpes.

LITTÉRATURE DRAMATIQUE

14e CONCOURS DE 1905

RAPPORT

A. Scènes dialoguées

Le concours des scènes dialoguées ne nous a rien apporté de remarquable et cependant ce genre permet à un écrivain wallon mille trouvailles savoureuses.

Qui èst-ce qu'a sâvé l'èfant, One suproûve, Côps d' linwe èt d' lawe ne méritent guère qu'on s'y arrête.

La première est de tenue littéraire convenable, mais n'a nulle allure dialoguée ; la seconde réalise le comble du bizarre et la troisième est loin de pécher par excès d'originalité.

So tchamps, so vôyes présente plus d'intérêt. La première partie intitulée *Âs grandès fièsses* est plutôt incolore; la seconde partie : *Vèsprêye,* sans être d'une originalité dominante, possède d'indéniables qualités. Ce sont les confidences de deux vieux, Bièt'mé et Tatène, qui se sont aimés jadis et n'ont osé se le dire. Cela n'est pas transcendant, mais il y a dans cette scène de l'observation et du sentiment. Le jury lui accorde une mention honorable sans impression.

B. Pièces en un acte

Les pièces en un acte que nous avons eu à juger ne brillent pas d'un éclat particulier. Loin de là.

C'est d'abord *Li Couh'ni*, un acte vieux-jeu, farci de détails invraisemblables.

Hinri — 50 ans — et sa femme Lisa — 40 ans — se querellent violemment à propos d'une disparition de cigares, puis, sans transition, (l'auteur, comme on le verra aime ces brusques conversions), se réconcilient, redeviennent à peu près comme de jeunes amoureux et, soupçonnant leur servante Titine d'avoir volé les cigares au profit de son *galant*, Émile, ils simulent un voyage. C'est tout à fait neuf, n'est-ce pas ?

Ils reviennent, prennent les amoureux en flagrant délit, et vont les dénoncer à la police quand survient Colas, un ami à qui ils doivent grande reconnaissance. Or le Colas en question est le père d'Émile. Celui-ci déclare sans vergogne à son père que ce n'est que pour tuer le temps qu'il fait la cour à Titine et qu'il lui a promis le mariage. Mais Colas ne l'entend pas ainsi. Il oblige Émile à tenir parole et celui-ci s'y prête de bonne grâce.

L'auteur de cet acte paraît manquer totalement d'observation, et l'intrigue est d'une puérilité désarmante.

Lés Craquelins, comédie-vaudeville en un acte, nous conte une histoire bizarre. La pièce est écrite en dialecte montois.

Craquelin est un barbier qui a reporté sur sa chienne Mirza les sentiments qu'il devrait avoir et pour sa femme Marianne et pour sa fille Gélique. De là des quiproquos quelque peu naïfs et un tantinet désuets. Gélique est l'objet d'une cour assidue de la part de Fidèle Canard, zingueur, qui n'attend qu'un moment de bonne humeur chez Craquelin pour obtenir son consentement au mariage. Grâce à l'intervention de Gaspard Favelotte, petit rentier, ami de Craquelin, son vœu se réalise, et Craquelin, reniant son passé, revient à des sentiments plus humains.

Ce n'est pas bien compliqué, comme on voit; ce n'est pas

non plus fort ingénieux. Il semble que l'auteur attende plutôt le succès d'une quinzaine de couplets qui émaillent la pièce. Certains de ces couplets sont, ma foi, bien tournés et l'auteur a joint à sa pièce un cahier qui en donne la musique avec accompagnement au piano.

Mais vraiment l'œuvre est trop puérile et l'auteur n'a certes pas fait une dépense exagérée d'imagination.

La troisième pièce, *One bèle mére*, ne brille pas non plus par l'excès d'ingéniosité. Un jeune cordonnier André, dont la femme est absente pour quelques jours, se trouve aux prises avec sa belle-mère, acariâtre au possible. Avec un sien ami Colas, André cherche le moyen de se débarrasser de cette personne désagréable. Arrive à point de l'Ardenne l'oncle de Colas, Mathias, qui est veuf et déplore son veuvage. Il lui faudrait une maîtresse femme pour diriger sa ferme. Il en a bien connu une avant son mariage, mais il l'a délaissée. Or il se trouve — naturellement ! — que la délaissée n'est autre que la belle-mère, également veuve. On devine la suite.

L'auteur de cette pièce, écrite en un wallon francisé, ne s'est pas mis en grands frais d'imagination et le jury, pas plus qu'aux deux premières pièces, n'a pu lui accorder de récompense.

On drole di tribunâl, tel est le titre de la dernière œuvre qui nous reste à apprécier. Voici le thème de cet acte en vers :

Bêtri, fille unique du fermier Malkê, qui est veuf, est recherchée à la fois par Djihan Crama, *mârli*, et par Colas Hârpihe. Tous deux vivent dans l'aisance, mais sont d'un âge plutôt mûr pour une jeune fille de 20 ans. Malkê les a invités à un dîner, où Bêtri aura à se prononcer entre les deux soupirants. Juste à ce moment revient à la ferme, où il a été élevé avec Bêtri, son cousin germain Piére, qu'elle n'a plus vu depuis une dizaine d'années. Le hasard veut

que ce soit Bêtri qui reçoive Piére un peu avant l'heure du dîner qui doit décider de l'avenir de la jeune fille.

Les deux invités arrivent et Malkê constitue un tribunal, dont Piére sera le juge.

Or, au retour de son cousin, Bêtri nous a laissé entendre qu'elle l'aime. Les deux postulants plaident leur cause. Mais à l'intervention de la vieille servante Tatène, les soupirants sont écartés et la toile tombe au moment où Bêtri se jette dans les bras de Piére.

Si la langue était plus châtiée et les vers moins rugueux, cette pièce pourrait affronter la rampe avec succès. On y remarque des qualités d'observation aimable et une réelle habileté scénique.

En conséquence le jury décerne à cette pièce une mention honorable sans impression.

C. **Pièces en plusieurs actes**

Trois pièces en trois actes ont été soumises à l'appréciation du jury : *Lu novèle plâye*, *L'avocât Tchawteû* et *Lès djouweûs d' comèdèye*.

Lu novèle plâye, ce sont les serveuses de cafés qui, paraît-il, se multiplient d'une façon si inquiétante que la commune songe à les frapper d'une taxe importante.

Le premier acte se déroule chez un brave homme de charretier qui ne sait ni lire ni écrire et qui ne gagne pas lourd. Il est veuf depuis deux ans. Sa famille se compose d'un fils, Lomé, fieffé paresseux qui fait le malade pour s'épargner de travailler et compte sur sa sœur pour alimenter son porte-monnaie. Ninie, sa sœur, est d'une santé chancelante, ce qui ne l'empêche pas d'être vaillante à l'ouvrage. Elle est aimée de son cousin germain, Lèyon, qui, grâce aux études sérieuses qu'il a faites, occupe un emploi appréciable dans une administration. Il a percé à jour les agissements de son cousin Lomé.

Après une longue conversation entre le père et le fils, conversation qui expose la situation, Ninie rentre à la maison paternelle. Elle a dû quitter, au grand regret de sa maîtresse, un emploi de bonne, parce que le travail imposé était au-dessus de ses forces. A peine revenue chez elle, elle apprend par un journal qu'une place de servante est vacante dans une taverne en vogue. Elle va se présenter.

En son absence nous faisons connaissance avec Lèyon qui dévoile à son oncle Noyé, tout ce qu'il y a de dégradant dans le métier de serveuse. Lomé, qui est aux écoutes, intervient. Il expulse Lèyon et rassure son père qui se réjouit — non sans exprimer quelque doute — lorsque Ninie, toute joyeuse, vient annoncer qu'elle est engagée à l'essai pour un mois.

Le deuxième acte nous transporte dans la « Taverne des Ambassadeurs », chez Rosalie Lafleur, la tenancière de l'établissement qui vit en concubinage avec Polite Dernawe, à qui elle abandonne le soin ou plutôt la charge de tous les travaux du ménage.

On fait la grasse matinée aux Ambassadeurs ; on s'y lève à 2 heures de l'après-midi. Lèyon y arrive au moment où Polite nettoie la maison. Nous apprenons alors tant par Polite que par Rosalie, la vie qu'on y mène et qui ne plaît guère à Ninie. Nous y voyons également un vieux rentier, Delgotale, qui voudrait « mettre Ninie en appartement », ce qui contrarie les desseins de Rosalie, puisque celle-ci entend faire de la jeune fille un appât pour la clientèle.

Après son mois d'essai, Ninie veut quitter la Taverne, mais son frère Lomé obtient qu'elle se sacrifie, car le ménage est sans ressource ; le père, qui souffre de rhumatisme, ne peut plus travailler.

Le troisième acte se passe également chez Rosalie Lafleur. Entretemps Lomé a été arrêté pour tentative de vol et s'est pendu dans sa cellule.

Noyé, le père, arrive aux Ambassadeurs où Polite le reçoit. Il négocie avec Rosalie la rentrée au café de Lèyon qui en a été exclu parce que amoureux trop assidu, et qui maintenant pourra deux fois par semaine voir Ninie ou plutôt sa fiancée. Car ses parents à lui consentent au mariage à condition que Ninie quitte son emploi de serveuse. Lèyon revient donc triomphant, se prend de querelle avec Rosalie, qui lui lance une bouteille à la tête au moment où il gagne la rue. Il rentre gravement blessé ; ce que voyant, Ninie tombe morte.

La langue de cette pièce bizarre est généralement bien wallonne. Malheureusement l'intrigue, comme on a pu s'en rendre compte, est un tissu d'étrangetés.

Certes l'auteur a voulu faire œuvre de moralité, mais cette louable intention ne suffit pas pour faire une pièce vraisemblable et bien charpentée.

L'œuvre est de plus fort monotone.

En conséquence le jury n'a pas cru devoir lui accorder de distinction.

L'avocât Tchawteû est un avocat, dont on parle beaucoup pendant les trois actes, mais qui ne paraît pas sur la scène, — tout comme l'*Arlésienne*.

Djôr Trèpy, ouvrier polisseur sur cuivre et sa femme Babèt' ont une fille, enfant unique, Torine, en âge de se marier. Djôr est un brave homme, qui n'a qu'une passion, les concours de chants de coqs. En dehors de cela, il est actif à la besogne et ne prend aucun souci des potins qui enfièvrent sa femme. Celle-ci a de l'ambition : elle prend au sérieux la cour compromettante que l'avocat Tchawteû fait à Torine à l'insu des parents et elle pousse dans cette voie sa fille qui n'offre pas de résistance, malgré la vive sympathie qu'elle éprouve depuis longtemps pour Batisse, ouvrier de Djôr, son compagnon d'enfance. Les relations de Torine avec l'avocat — on les a vus se promener ensemble

le soir — provoquent des commérages dans le *vinâve*. Il en résulte des injures — mal expliquées — dont sont victimes Babèt' et Torine. Un agent de police, consulté, conseille de faire traduire en justice les insulteurs.

Le deuxième acte nous met au courant de toute une série d'événements.

Batisse aime follement Torine et se chagrine des relations de la jeune fille avec l'avocat.

Les gens qui injuriaient les Trépy ont été condamnés par le tribunal.

Torine, que désapprouve sa mère, a refusé d'aller souper en tête-à-tête avec Tchawteû. Celui-ci est mécontent, mais Babèt' suppose que Torine l'a froissé en lui demandant la note de ses honoraires pour avoir défendu les Trèpy devant le tribunal. Au reste, rien n'est perdu, puisque Tchawteû a accepté une invitation pour le dimanche suivant.

D'autre part les Trèpy sont toujours l'objet des persécutions de leur voisinage, et enfin Djôr a rencontré son vieil ami Plantchå devenu riche par héritage, et dont la fille Marguerite, amie de Torine, va aussi très prochainement épouser un avocat qui — faut-il le dire? — est naturellement notre Tchawteû.

Tchawteû viendra-t-il ou ne viendra-t-il pas chez les Trèpy où il est invité? Non seulement il ne vient pas, mais on apprend qu'il se marie avec Marguerite Plantchå. Les Trèpy se rabattent alors sur le brave Batisse qui épouse Torine.

Le jury est d'accord pour trouver que la langue dans laquelle cette pièce est écrite est correcte et vivante. Quelques traits épisodiques ne sont pas sans mérite. Mais l'œuvre est décousue et, pour devenir quelque peu intéressante, elle nécessiterait des remaniements essentiels.

Voici maintenant le résumé de la troisième pièce soumise à notre examen, *Lès djoweûs d' comèdèye*.

Le premier acte nous fait assister à une répétition de société dramatique, avec les incidents qui s'y produisent coutumièrement. C'est d'un intérêt fort relatif. Ajoutez à cela un extrait de la pièce répétée — une scène de jalousie entre un mari et sa femme — et deux ou trois couplets de l'intermède. Que la scène soit vraie, c'est incontestable; qu'elle soit attrayante, c'est tout différent.

Le deuxième acte se passe chez un des acteurs. Il nous donne le spectacle d'une querelle plus ou moins aigre entre cet acteur et sa femme; puis la répétition d'un monologue. Et c'est tout.

Le troisième acte nous conduit dans les coulisses d'un théâtre, non pas dans un foyer isolé, mais immédiatement derrière les toiles des décors, pendant un intermède. Par un merveilleux sortilège, le public de la comédie n'entend pas les chanteurs de l'intermède, mais à moins que tout le troisième acte ne soit débité à voix basse, le public fictif qui est censé écouter l'intermède, devra s'apercevoir que la voix de ses chanteurs est couverte par celle de nos acteurs.

La pièce finit après l'intermède, quand l'autre va commencer. Ce qu'il y a de plus saillant dans ce troisième acte, c'est la bouteille de *pèquet*. Il en faut au chanteur et avant de chanter et après avoir chanté. Entretemps ce sont des félicitations aux artistes qui rentrent dans les coulisses, des refus d'obéissance au régisseur, etc., etc.

Cette pièce est écrite dans un excellent wallon et certaines scènes sont agréablement mouvementées.

Le jury lui décerne une mention honorable sans impression.

Les membres du jury :

Isidore Dory,
Nicolas Lequarré,
Oscar Pecqueur,
Jean Roger,
Olympe Gilbart, *rapporteur.*

La Société, dans sa séance du 23 avril 1906, a pris acte des conclusions du jury. L'ouverture des billets cachetés joints aux pièces mentionnées a fait connaître que M. Joseph Jacob, de Verviers, est l'auteur des *Djoweûs d' comèdèye*, et M. Arthur Xhignesse, de Liège, l'auteur de *So tchamps so vôyes* et de *On drole di tribunâl*.

Les autres billets cachetés ont été détruits séance tenante.

PIÈCES PRÉSENTÉES

HORS CONCOURS EN 1905

RAPPORT

Nous commencerons par engager les auteurs à lire attentivement le programme de nos concours, car parmi les neuf pièces envoyées hors concours, plusieurs devraient avoir leur place sous la rubrique de poésie lyrique (11e concours).

Le n° 1 *S'anoyi* est un essai de dissertation sur l'ennui, écrit dans une bonne langue et très louable pour ses tendances morales, mais un peu long et monotone au point de vue littéraire. Le secret d'ennuyer étant celui de tout dire, et surtout de tout dire de la même façon, l'auteur devrait mettre tous ses soins à choisir les détails et à varier son style.

N° 2 *Ine divise di mèskène.* Comme sujet, c'est une surprise agréable. Voici un auteur qui, s'inspirant hardiment de la réalité et dédaignant les berquinades traditionnelles, nous donne l'équivalent moderne d'un mime d'Hérondas. C'est le monologue d'une servante à bon bec qui exhale sa rage contre ses maîtres et sa révolte contre sa condition. L'accent est violent et criard, mais, tel qu'il est, il doit être plus près de la vérité que celui que la convention prête souvent encore au type à peu près aboli de la servante soumise et fidèle. Citons quelques vers comme échantillon du ton :

Vos v' passeriz d'ine prandjire po r'nèti disqu'å tchin !
Awè ! Disqu'å tchin, dè ! Mådjènez-ve qui l' laide bièsse
Deût-st-avu s' bon tchaud bagn chaque sèmedi, qui, sès pious,
I m' lès fåreût compter, l' fé nèt dès pids al tièsse
Èt — l' diâle m'arawe ! — tot-rade li r'horbi l' trô di s' cou !

Dans son ensemble cependant, la pièce ne peut être imprimée telle qu'elle est. Beaucoup de vers sont durs et rocailleux. Voici par exemple les deux premiers :

Dji n' so qu'ine pauve meskène. èt s'ènn' ô-dju dès droles,
Comme dj'ènnè veû vormint, èt s' m'ènnè mådjène-dju !

Puis, quelques-unes des inévitables chevilles de nos rimeurs wallons : *èdon, dè, ma fwè*, etc. ; des rimes défectueuses, par exemple *dispoûsseler* rimant avec *mureû* !

Nous accordons à l'auteur une mention honorable sans impression, lui conseillant de faire plus court et plus soigné, et convaincus que l'an prochain nous pourrons sans réserve applaudir à son œuvre.

Le n° 3 *Essai de poèmes en prose* comprend trois poèmes en prose d'une émotion sincère et naïve. L'auteur a l'âme d'un vrai poète et il a le don de trouver des images neuves et subtiles pour rendre ses sentiments. Qu'il veille à donner à sa prose un peu plus d'harmonie et de fermeté, et qu'il la dégage de quelques locutions toutes faites et de certains remplissages agaçants, tels que les *portant, vormint, hèy, dè*, etc.

La seconde pièce *Sovenance* est celle qui contient les plus jolies choses. Nous lui décernons une mention honorable avec impression.

N° 4. *Fayêyès d'vises èt contes di gris fi.* Recueil de deux cents maximes qui témoigne d'un effort méritoire, mais dont on ne pourrait guère retenir qu'une dizaine comme dignes d'impression. Voici les meilleures :

— L'ovri èst todi pus nâhi l' dimègne al nut' qui l' sèmedi qwand on tape tot la. N'a-t-i nin avu tote ine djournêye po r'sinti sès côps èt compter sès creûs ?

— Viker, ci n'èst nin trisse èt ç' n'èst nin deûr ; mais c'èst bin pés : çoula n'a ni sé ni crâhe.

— On Lidjwès tchante co pus voltî qu'on Flamind n' reûpêye.

— I-n-a dès bonès djins ; mais l' mâleûr vout qu'on n' si sint nin onièsse assez po viker avou zèls èt qu' lès pauves diâles div'nèt come lès autes, po n' pus s' vèy si d'seûlés.

— Si r'pwèser, ci deût èsse s'apontî, èt s' n'a-t-i qu' lès bièsses qui fèt l' contrâve.

— Lès treûs qwârts dè timps, on n' tchante li glwére d'on maisse sicriyeû qui po fé mis k'nohe li... tchanteû.

— On n' sondje a crohî sès djèyes qui l' djoû qu'on rètche si dièrêne broke foû di s' boke.

— Çou qui fait qu'ine feume èst si londjène a s'apontî, c'èst qu'i fât qu'èle adièrcih po s' dismoussi on pô tot s' moussant ine miète.

Joli, n'est-ce pas? mais le reste est banal ou alambiqué et ne supporte pas la lecture.

N° 5. *Recueil de lettres* d'une naïveté un peu conventionnelle. Au surplus, le dialecte n'étant à peu près jamais usité pour les lettres, le genre épistolaire wallon ne peut guère éviter d'avoir l'air d'un genre faux. A signaler une lettre au président de notre Société où l'auteur se plaint assez agréablement des divergences de vue qu'il signale chez nos rapporteurs. Nous proposons d'imprimer cette épître curieuse, en décernant à l'ensemble une mention honorable.

N° 6. Encore une dissertation pour défendre, contre nos rapporteurs, le droit du wallon à augmenter ses ambitions et à élargir son domaine littéraire. L'auteur peut être certain que, s'il nous envoyait une tragédie, et même un poème épique ou philosophique de quelque mérite, nous l'imprimerions très volontiers. Au demeurant, l'argumentation de son plaidoyer est superficielle, et si nous lui

accordons une mention honorable *sans* impression, c'est surtout en raison de la vigueur et du mouvement de son style.

N° 7. *Li rîmê walon*. Encore une pièce de vers dont les imperfections et une certaine obscurité nous empêchent de proposer l'impression.

N° 8. *Årîre-såhon*, vers libres. Jolies impressions d'octobre. La pièce pourrait être imprimée, mais il faudrait d'abord la soumettre à une correction sérieuse. Nous lui accordons une mention honorable.

N° 9. *Li fièsse dès åbes*. C'est une satire des fêtes des arbres qui ont eu tant de succès l'an dernier : l'auteur n'y voit qu'une manifestation de snobisme. Il y a une certaine originalité dans l'exposition, mais le style est médiocre.

Les membres du jury :

Jean Haust,
Oscar Pecqueur,
Léon Parmentier, *rapporteur*.

La Société, dans sa séance du 23 avril 1906, a pris acte des conclusions du jury. L'ouverture des billets cachetés joints aux pièces couronnées, a fait connaître que les nos 2, 3, 5, 6, 8 sont dus à M. Arthur Xhignesse, de Liège. Les autres billets ont été détruits séance tenante.

SOVENANCE

Essai de poème en prose

PAR

Arthur XHIGNESSE

MENTION HONORABLE

Ine sovenance mi r'djète å cour, ténefèy... Ine rimimbrance dès térès eûres di djônèsse passêyes tot-la, èl påhûle térre qui dj' n'î r'toûnerè pus gote... rin qu' pace qui dji n' m'î r'troûvereû pus.

Dji r'tûze âs eûres qui dj'î a viké câsi sins l' sèpi, a cès eûres la, si cléres, si londjinnes, on pô mwètes, tot plin bènèyes por mi.

*
* *

Ci p'tit viyèdje la èsteût si fayé, si rèscoulé, pèneûs minme pus' qu'on nèl pout dire, èt si minâbe qu'il èst possibe di sèl mâdjiner.

Èst-ce po çoula qu' djèl vèyéve voltî, qui sès « mohones di poûssîres » m'aspitît d'vant lès oûys qwand dj'èsteû lon èrî d' zèles, qui dj' trèfèléve d'î aler porminer m' cwahante mirâcolèye di djônê ?

Todi èst-i qui dj'î sondjîve timpèsse, èt qu'ine sovenance —

tote grèye portant — mi r'monte å coûr... ténefèy.. å-d'dizeûr di tot.

*
* *

Dji rivenéve, adon, dè costé dèl « brûle », londjinnemint, disseûlé pus' qu'on nèl creûreût d'dja... Li nut' d'awous' qu'atouméve påhûle èt 'ne gote frisse m'èstoûrdihéve pitchote a midjote, èt s'åreût-on dit qui lès d'falihantès aireûres s'aconcwèstît po hosseler tinrûlemint m' pinsêye,... come dès nozèyes èt térès matantes qui såyerît dè rapåveter leû p'tit nèveû — pus vite låmiant qu' voltrûle, divins 'ne noûve bèt' qui måque d'afaitèdje po l'èdwèrmi... Li sinteûr dès corantès « békes » èt l' fwète saweûr dèl tére amontît a mès lèpes come ine èwaré broûle-coûr, wape, tinrûle.

Divins lès p'tits bocås dès håyes èt d'zos lès vôsseûres dès vètès cohes qui l' nut' coviéve dèl reûse di sès åbions, divins lès hautès yèbes, brûtihît dès soflas, si téres qu'ons åreût dit, a-fèy, dès rîslèts qui plorît tot a l'invû.

Li tére atapéve å vint dès frusions, tchauds come d'on cwér di bèle feume, lèdjîrs come d'ine åme qui tome è 'ne blèsse... On pô tot costé, li beûrlèdje dès pahantès bièsses èt lès pitcholèdjes, s'ènaîrant-st-a-hipe, dès rintrants oûhês, baletît come ine saqwè qui pipèye d'aweûr, di flème pus vite. Èt s'åreût-on cåsî pinsé ôre dès brûtihèdjes èt dès båhes di djônes copes, ine si tére musique di plaihant amor...

*
* *

Dè long dè pazê, stampît a tchoke, don hår don hote, quéques åbes disseûlés èt clintchîs qu'avît tote li cogne di djins qui tûzerît a 'n nè pièdе li tièsse, so l' timps qui, tot å coron, li p'tit bwès novèlemint rasé stindéve si neûre tètche sol rôye qui sonléve pårti l' vèsprêye qu'atouméve èt l' lisîre dès wêdes ås d'falihantès coleûrs... I passéve å cîr dès blamêyes tot fi dreût mwètes, come s'il aveût-st-aloumé dès eûres pus lon, ou come si on grand fouwå

co 'ne gote èspris åreût sayî a londjinnès fèys dè raviker sins 'nn' avu l' fwèce.

Å-d'dizeûr di tot, li hoûlèdje d'ine houlote trawéve li påy qui racoviéve tot ; èt s' vèyéve-t-on, tot d'ine drame, dès dispièrtèyès rinnes plonkî å mitant dès yèbes d'èwe, sins qu'on lès oyasse èt si lèdjîremint qu'on dotéve câsî d' lès avu trèvèyou.

*
* *

Li pîd-sinte mi sonléve ni d'vu måy aveni a s' coron, mais èsteût-èle d'ot'tant pus adawiante a sûre, a s' ènnè lèyî miner.

Tot åtoû s'acwèrdéve a m' tûzerèye, come si èle ni m'atenéve pus d' rin, come si dj' n'åreû viké qui dèl vèye di tote li tére, sins î trover rin d'a meune... èt portant tot.

Èt s' mi sonléve-t-i câsî èsse pårti... Ons åreût dit qui m' cwér s'aveût disdoblé, qui m' pinsêye nèl kinohéve pus qui come li prumî v'nou qu'èle åreût sayî d'ènnè comprinde li kèsse, d'ènnè fé spiter l'âme.

Èt tot çoula m'èsteût ine cwahante dolince, come ine parfonde èt tirante djôye qui n' lî åreût måqué qu'on riya.

*
* *

Èt dji m' mådjinéve qui po m' fé on coûr, ons aveût stu poûhî d'vins tot çoula, èt qu'asteûre — di rik'nohance ou di r'grèt — mi pauve coûr si lèyîve kihèrtchî, kitèyî tot a pèces.

Mitwèt po 'nnè raler di tot wice qu'il avenéve, po m' lèyî tot seû, fin miér-seû ...

Lète dè Scriyeû a Présidint

PAR

Arthur XHIGNESSE

MENTION HONORABLE

Moncheû l' maîsse di tot,

Mågré qui vos 'nn' avez disqu'al copète dèl tièsse a miner nosse djowe, ni vôrîz-ve nin distoper 'ne gote voste orèye di s' rodje wate po m' diner 'ne tote pitite miyète d'astème ?... L'aute djoû, so li scanfår di mon Lèrût', vos n' nos avez nin — come di djusse èt d' raîson — mèskèyou lès côps d' zaguê, èt s' n'a-t-i rin d'pus hêtî po li stoumac' d'on k'tapeû d'intche : mais, l' diâle m'arawe si, å d'fait' d'on p'tit saqwè, dj' n'a nin on fayé côp d' tièsse a v' rinde. Vos n' m'ènnè vôrez nin èdon ?... On tchin louke bin 'n-èvèque... N'avez-ve nin dit qui l' diâle-volant di vos « jurys » a vané foû in-èwarant hopê d' paye ? mais èstez-ve bin sûr qu'i n'a nin ténefèy « paye èt strin » ?... Nin qu' dji voreû ataquer pèrsone, savez, chal. Sins nos k'nohe, nos avans trop' a coûr li minme câse, èt v's m'avez d'dja trop sovint radreûti qwand dj'èsteû foû sqwére — èt djèl so co — po qu' dji n'åye nin por vos, èt po tos lès cis qui v's at'nèt, l'astème d'on fi on pô voltrûle, mais qu'a l' coûrtot tchaud, èt qui sét bin mågré qu'i pîtèle, qui, s'on l' pète a s' cou, c'èst po s' bin, èt qu' si on l' mèt' èl cwène, c'èst pace qu'ons èst co bêcôp trop bon di nèl nin taper a l'ouh... Nin qu' dj'åye ine mèdaye ou deûs so l' coûr nin pus, savez, èt

qu' dji vôreû r'mète li kèsse a 'ne pèce a l'andje... Mais n' mi lêrez-ve nin dîre mi tote pitite îdêye, si grèye seûye-t-èle, sins aler oute di çou qu'èle vout dîre, rin qu' po çou qu'èle a-st-è... vinte, èt sins nou vèrzin ?... Vola... N' pinsez-ve nin, qu'a lès loukî d' tot près, lès hopês di strin qui tos vos « jurys » tapèt foû, n' sont nin turtos dèl minme tîre, èt qui ténefèy çou qu'èst « paye » po onk di zèls, pôreût bin èsse « pôte » po in-aute ? Djî lé tot plin vos « rapports » èt dj'î a trové dès saqwès, ténefèy, qui m'ont 'ne gote èwaré, pace qu'i n' tchantèt nin todi l' minme rèspleû.

Ainsi n' veû-djdju nin onk qui dit — a on pîd près, savez ! — « Li walon n' pout nin rinde ciste îdêye-la, ni sâreût d'dja maîstrî ç' sintumint la ». In-aute : « A todi tchèrî d'vins lès minmès oûrbîres, li walon dimeûrerè todi çou qu'il a stu : on minâbe patwès qui moûrrè d' langueûr amâ pô ».

Ine trote pus lon deûs d'vises si foutèt 'ne clapante pètêye : « Tos cès mots la n' sont nin walons, di-st-i Dj'han ; c'èst dès *néologismes* qui n'ont ni cou ni tièsse ». — « I n' fât nin racrainde dè radjôni 'ne gote nosse vî linguèdje, di-st-i Djâque ; li ci qui stampêye sowe so pîd èt s' veût-i lès autes lî r'côper lès avonnes ». Èt dès autes, savez, èt dès autes !... Nin qu' dji vôreû taper l' hate, savez, so lès brâves èt corèdjeûs moncheûs qui d'nèt tant d' leû timps — èt quèl pièrdèt câsî todi — a ralére èt a r'mète di sqwére ! Nin qu' dj'âreû li d'zir di v's ènnè voleûr, vos qui n' vike qui po nos autes !... Mais 'ne pinsez-ve nin qui lès pauves pitits mimbes di Diu qui n's èstans — bwègnes d'in-oûy èt aveûles di l'aute, lès treûs qwârts èt d'mèy dè timps — nos n'avans nin 'ne gote d'èscuse a piède on pô la-d'vins li pô d' sûtisté qui n's avans, li pô d' walon qui n' sèpans, li fayé p'tit corèdje qui nos tint â coûr ?... Nos n'avans nin co l'adje d'èsse rik'nohants, mais l' hasse di coûr sovint d'èsse ingrât's, èt vos n' vôrîz nin, èdon, qui nos l' sèrîs avou si pô qui c' sèreût d' raîson ; nèni, vos nèl vôrîz nin, èt, â-d'dizeûr di tot, pace qui dj' sé bin qu' çoula v' fait dèl ponne dè vèyî d'zèrter minme li pus p'tit

d' vos piyotes... Èt dj'è k'noh portant qui sont prèt's a taper leû fisik la...

Vos èstez trop bon gènèrål po lès lèyî fé. Mais c'ènn' èst-assez po qui dj' clôye mi djêve èt dj'a stu dèdja trop afronté. Èscusez-me, savez, présidint : cès djônès-la n' sèpèt minme çou qu' pårler vout dîre.

Onk di vos p'tits fayés k'tapeûs d'intche.

Årîre-sål̊hon

Essai de vers libres

PAR

Arthur XHIGNESSE

MENTION HONORABLE

Li bwès moréve come èn on feû
Qui d'tome, èt, keû,
Ni pout pus neûri sès blamêyes...
Li bwès si sintéve difali.
On n' trèvèyéve pus nou passe-pîd.
Si cwahante langonèye,
S' mirâcolèye
Sûrdît timpèsse èt tot avå.

. . . . . .

Mais, tot morant, qu'il èsteût bê !
Lès foyes qu'avît totes candjî d' pê
Si lèyît d'goter sol brouwîre ;
Dîre
Qu'ènn' aveût la dès mèyes, sonnant
Rodjes èt bal'tant
Å cwahant vint d'octôbe !
Li tére s'ènn' aveût fait ine rôbe
Qui l' djène ôr î plakîve si feû,

Èt qu' parètéve èl plinte vèsprêye
Tote cradjolèye,
Come li mantê qu'on gros bordjeû
Donreût a s' binamêye...
Tot å coron, bin lon,
L' solo qu'èsteût dèl fièsse
Tapéve dès r'djèts come dès bruzis
Djourmåy èspris,
Èt qu'aspitît tot come dès pièles.

. . . . . .

Ine grosse nûlêye sonléve d'on feû
Si tére,
Qui l' tére
Si hågnîve di s' ros'lant åbion.
Li brîhe montéve, come on hiyon,
— Li hiyon d'on coûr di djonne fèye
Qwand s' galant l' vint aconcwèster —
Al copète dès åbes ècwèd'lés
Divins l' vèsprêye,
Èt sayîve di lès fé hosseler
Come èn ine grande bèdrèye...

. . . . . .

Li bwès moréve, vormint tot seû,
Mais, s'il èsteût 'ne gote anoyeûs,
Il aveût 'ne mwért di clapant roy;
Dès foyes,
Ènnè touméve-t-i don, mon Diu !...
Ni doviez nin vosse paraplu,
Mamêye; c'èst lès cohètes,
Lès cohètes — totès vètes
Qwand dji v's a båhî l' prumî côp —
Qui s' hoyèt, qui fèt on sårcô
Al tére; — mais, so vos spales
Èt so vos dj'vès,

Lès foyes mètèt
Tant d' blamêyes, chére pitite macrale,
Qui d' vos,
Çoula m' rint co cint fèys pus sot,
Pus sot qu'a l'eûre qu'esteut si tène,
Dès rôses d'Indjipe, dès ârdispènes
Èt dès clédiès...

. . . . . .

Binamé bwès,
Èstez-ve ténefèy
Plin d'ine pèsante mirâcolèye
Pace qui v' sintez qu'i v' fât mori ?
Avez-ve èspris
Tot âtoû d' vos 'ne hièdе di tchandèles,
Po sîser vosse dièrin handèl,
Èt vèy av'ni
L'iviér tot gris ?
Todi èst-i,
Qu'èwalpé d'vins vosse rodje gordène,
Vos parètez cint fèys pus bê,
Binamé bwès !

. . . . . .

Li fayé tûzeû v's inme co pus'..
Tot djusse
S'i sondje co djoûrmây â prétimps
Divant vosse rîs'lèt qui s' distint...

TABLE DES MATIÈRES

La table de cette Ire partie (Littérature) sera reprise dans la table complète de ce tome 50. La pagination de la IIe partie (Philologie) continuera celle de la précédente ; on pourra de la sorte relier le tout en un seul volume.

CONCOURS DE 1905. — RAPPORTS ET PIÈCES COURONNÉES

I. — *Littérature*

Page

Étude descriptive (9e concours). Rapport de Auguste Doutrepont 5

— *Mi viyèdje*, par Lucien Colson 11

— *L'ovri*, type populaire, par Arthur Xhignesse. (Extrait). 49

— *Pôrtrait*, par le même 53

— *Al drive al drave*, types populaires, par le même . . . 55

— *Al criyêye*, tableau de mœurs, par le même. 59

Étude narrative (10e concours). Rapport de Léon Parmentier. 65

— *È djârdin d' l'èvèque*, conte, par Arthur Xhignesse . . 69

— *Contes d'ènocint*, essais humoristiques, par le même . . 75

— *Antène* (Anthisnes), par le même 78

— *Fât prinde ine mohe*, monologue par le même 85

— *Li pazê* (dial. de Neuville-sous-Huy), par Henri Gaillard. 88

— *Pitit tâvlê* (id.), par le même. 89

Poésie lyrique : A. *Chansons, chansonnettes, romances*, etc. — B. *Crâmignons.* — C. *Pasquèyes* (11e concours). Rapport de Oscar Pecqueur 91

— *È walon*, par Arthur Xhignesse 97

— *Poûssîre d'amoûr*, par Émile Wiket 99

— *Lu raskignoûl* (dial. de Stavelot), par Henri Schuind. 101

— *Lu tcharité* (id.), par le même 104

Recueils de poésies (12e concours). Rapport de Jules Feller. 111
— *Li walon*, recueil de poésies, par Arthur Xhignesse . . 121
— *Tâvlês d'oûve* (id.), par le même 129
— *Rîmês d' tchamps* (id.), par le même. 169
— *Pâhûlistés* (id.), par le même. 177

Traductions ou adaptations (13e concours). Rapport de Auguste Doutrepont 185
— *Ritche èt pauve* (imitation de La Bruyère), par Alphonse Gillard 191
— *Djulin* (adaptation d'après *Lao*, de René Miguel), par Antoine Bouhon. 193
— *Fragments de Rabelais et de Cervantès*, traduits par Arthur Xhignesse 197
— *Spots èt bèlès d'vises d'a La Rochefoucauld*, trad. par le même 202

Littérature dramatique (14e concours). Rapport de Olympe Gilbart 205

Hors concours. Rapport de Léon Parmentier. 215
— *Sovenance*, poème en prose, par Arthur Xhignesse . . 219
— *Lète dè Scriyeû à Présidint*, par le même 222
— *Årire-sâhon*, vers libres, par le même 225

Table des matières de la Ire partie 229

INDEX DES AUTEURS

Bouhon, Antoine, 193.
Colson, Lucien, 11.
Doutrepont, Auguste, 5, 185.
Feller, Jules, 111.
Gaillard, Henri, 88, 89.
Gilbart, Olympe, 205.
Gillard, Alphonse, 191.
Parmentier, Léon, 65, 215.
Pecqueur, Oscar, 91.
Schuind, Henri, 101, 104.
Wiket, Émile, 99.
Xhignesse, Arthur, 49, 53, 55, 59, 69, 75, 78, 85, 97, 121, 129, 169, 177, 197, 202, 219, 222, 225.

P 5139 B

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ LIÉGEOISE

DE

LITTÉRATURE WALLONNE



Société Anonyme * * *
H. VAILLANT-CARMANNE,
8, rue Saint-Adalbert, 8,
Liège. — 1909. * * * *

Tome 50

2e Partie

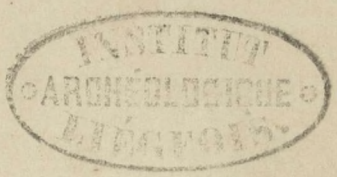
Université de Liège Bibliothèque

II

HISTOIRE ET PHILOLOGIE

Tome 50

2e Partie



ÉTUDE

SUR UNE ANCIENNE CORPORATION DE LA WALLONIE

(1er CONCOURS DE 1905)

RAPPORT

Ce fut en 1861 que la Société liégeoise de Littérature wallonne imagina de faire dans ses concours une place à l'histoire à côté des œuvres littéraires ou philologiques. Elle mit en tête de son programme une étude sur les règlements, les us et coutumes des anciens métiers. Voici en quels termes Adolphe Picard justifiait cette incursion de notre Société dans le domaine historique, en faisant rapport sur les deux premiers mémoires envoyés en réponse à ce concours.

« Faire l'histoire du travail et de l'industrie, c'est, en réalité, nous retracer tout le passé de la société actuelle; c'est nous faire assister à la naissance, au développement de ces classes moyennes, à qui les nations modernes sont redevables de tout leur prestige, de ce Tiers-Etat, qui, suivant un mot célèbre, n'était RIEN hier et est TOUT aujourd'hui ». [*Bulletin*, 5, p. 132.]

Ces paroles, vraies il y a quarante-cinq ans, n'ont rien perdu de leur actualité.

L'étude sur la corporation des *Tanneurs* qui faisait l'objet du rapport d'Adolphe Picard, fut couronnée en 1862. Quatre

ans après, pareille récompense échut à l'étude sur le bon métier des *Drapiers*. Puis plus personne ne s'avisa d'entreprendre l'histoire de l'un des trente autres métiers de Liège. C'est que les deux corporations des tanneurs et des drapiers sont les seules dont une partie des archives ait été sauvée de la destruction et de l'oubli. Nous avons bien le *Recueil des Chartes et Privilèges des XXXII bons Métiers*; mais, s'il renferme de précieux renseignements sur l'organisation des corporations, il reste muet, ou peu s'en faut, sur leur origine et sur leur développement.

Néanmoins, et en quelque sorte par ricochet, notre Société eut l'occasion de couronner, en 1895, une étude sur le bon métier des *Vignerons*, que son auteur avait d'abord présentée à l'Université comme sujet de dissertation pour l'obtention du grade de docteur en philosophie et lettres, section d'histoire.

Cette année, un concurrent nous apporte un quatrième mémoire intitulé : *Le Bon Métier des Merciers de la Cité de Liège* et portant la devise : *A petit mercier petit panier*.

C'est un travail de longue haleine, très complet, au moins en ce qui concerne le métier liégeois, bien ordonné et rédigé en un style clair.

Analyser une œuvre semblable n'est pas possible. Votre jury va essayer de vous donner une idée de son importance par un bref sommaire des quatorze chapitres qui la composent.

Chapitre premier. — Aperçu historique. — L'auteur explique pourquoi les documents relatifs à la naissance des métiers font généralement défaut, et pourquoi, eu égard à cette absence de documents, il n'a pu commencer qu'au quinzième siècle l'histoire du métier des merciers. Il esquisse cette histoire jusqu'à la Révolution française de la fin du dix-huitième siècle.

Chapitre II. — Il traite de l'origine du nom des merciers et de la compétence de la corporation.

Le chapitre III porte sur les rapports internationaux entre corporations de merciers, sur la liberté du commerce et sur la condition des marchands étrangers, colporteurs ou savoyards, à Liège.

Pour répondre au vœu du libellé du concours, l'auteur aurait dû établir une comparaison entre les merciers liégeois et ceux des autres villes ; le jury reconnaît volontiers que, dans l'état actuel de la science, cette comparaison n'est guère possible, faute de livres spéciaux traitant de l'organisation des métiers dans les villes de Belgique ou de l'étranger.

Chapitre IV. — Il s'occupe des Boutiques, Échoppes et Étaux des merciers, des Droits d'étalage, des Tonlieux et des Gabelles.

Le chapitre V : Possession du métier, est subdivisé en sept paragraphes : Conditions requises pour l'admission au métier ; le Don gratuit ; l'Acquêt, le Relief ; la Maîtrise ; l'Apprentissage, les Garçons et Filles de boutique ; le Chef-d'œuvre.

Au chapitre VI, il est parlé des Assemblées du métier, qui consistent en Prises d'armes, en Assemblées électorales et délibérantes ; en Fêtes et Réjouissances.

Le chapitre VII passe en revue les Offices et Emplois du métier, soit les deux Gouverneurs, les deux Jurés, les quatre Rewards, le Rentier ou receveur, le Greffier ou secrétaire, le Banneresse ou porte-bannière et le Serviteur ou varlet.

Le chapitre VIII fait connaître le Pouvoir judiciaire de la corporation.

Le chapitre IX est consacré à l'importante question des Secours mutuels : ils étaient dans les attributions de la Compagnie Notre-Dame, société religieuse et charitable qui avait son siège dans l'église du couvent des Guillemins. Le même chapitre traite du Repos dominical, commun à

toutes les professions non seulement le dimanche et les jours de fête, très nombreux en notre ville sous l'ancien régime, mais aussi l'après-midi de tous les samedis et des vigiles.

Le chapitre X explique la vérification des poids et des mesures, en wallon *sâyelèdje*, nom qui paraît ignoré de notre auteur, quoique les anciens actes, qui ont la prétention d'être rédigés en français, ne connaissent que le verbe *sayeler* ou *saïeler*.

Le chapitre XI énumère et décrit les propriétés de la corporation, nommément la Halle des merciers, place du Marché, et la Maison des Petites Balances, également place du Marché, où le métier tenait ses assemblées.

Le chapitre XII concerne les Finances du métier, Recettes et Dépenses, avec un article final pour les Archives.

Le chapitre XIII est consacré aux Marques distinctives du métier : Costumes de parade, Bannières, Sceaux, Blason à la balance d'or sur champ de gueules, Livrées, Joyaux et Meubles.

Enfin, le chapitre XIV et dernier contient des notices sur les diverses branches du métier des merciers, à savoir : la Passementerie ; — la Mercerie, les Dentelles, les Boutons et la Bijouterie ; — la Draperie et les Lainages ; — l'Épicerie, l'Apothicairerie et le débit de la Poudre à canon ; — les Couques et les Biscuits ; — la Mégisserie, la Ganterie et la Corroyerie ; — la Quincaillerie ; — la Papeterie, la Librairie, la vente des Cartes à jouer et du Tabac. Chacune de ces notices traite des contestations que la corporation des merciers avait inévitablement avec les sept ou huit métiers de la Cité qui fabriquaient des objets similaires à ceux qu'elle vendait.

L'étude se complète par une liste chronologique des gouverneurs du métier de 1424 à 1793 ; par une autre liste

des statuts et ordonnances de la corporation; par un jugement des échevins de Liège contre un passementier accusé d'avoir employé des matières premières de mauvaise qualité; et par un procès-verbal d'expertise de sucre.

Quelques petites taches déparent ce travail vraiment remarquable : elles sont relevées à l'encre rouge sur le manuscrit. L'auteur, semble-t-il, se plaît à ne jamais employer de terme wallon. En tout cas, nous demandons une petite note explicative à l'usage des lecteurs de notre *Bulletin*, — qui ne sont pas tous familiers avec le langage de jadis — pour *une voie de Rochemadou* à la page 8 et pour le *bokerant* de la page 86.

Il serait également conforme aux usages suivis de nos jours dans les travaux scientifiques de faire précéder le mémoire de la liste détaillée des sources où l'auteur a puisé ses renseignements : c'est une omission aisée à réparer.

De tout ce qui précède, il résulte que l'étude sur le bon métier des Merciers peut marcher de pair avec les études sur les métiers des tanneurs et des drapiers. C'est cette dernière qui a servi de modèle à notre auteur.

A l'unanimité votre jury estime que son travail mérite la médaille d'or.

Les membres du jury :

Jos.-Ern. Demarteau,
Eugène Duchesne,
N. Lequarré, *rapporteur*.

La Société, dans sa séance du 14 mai 1906, a donné acte au jury de ses conclusions. L'ouverture du billet cacheté joint au mémoire couronné a fait connaître que M. Édouard Poncelet, conservateur des archives de l'Etat à Mons, en est l'auteur.

Le bon métier des Merciers

DE LA CITÉ DE LIÈGE

PAR

ÉDOUARD PONCELET

CONSERVATEUR DES ARCHIVES DE L'ÉTAT, A MONS

MÉDAILLE D'OR

AUX CONCOURS DE 1905

Documents et travaux consultés

Manuscrits

Aumône des Pauvres de la Cité de Liège, chartrier et cartulaires.

Cathédrale Saint-Lambert, chartrier et cartulaires.

Chambre Impériale, procès.

Echevins de Liège, œuvres, obligations, jugements, sentences, mandements, cris du perron.

Métiers des houilleurs, merciers et pelletiers de Liège (l'inventaire des archives des merciers est publié ci-après).

Officialité de Liège, rendages proclamatoires.

Tous ces documents sont déposés aux Archives de l'État, à Liège.

Métier des merciers de Chimai et de Mons (Archives de l'État, à Mons).

Livres de métiers des familles Abry, Franquinet, etc. (Université de Liège, particuliers).

Imprimés

Bormans, Le bon métier des tanneurs. Liège 1863 (Mémoire couronné par la Soc. liég. de Litt. wall.).

Id. Le bon métier des drapiers, id. (Bulletins de la Soc. liég. de Litt. wall., 9e année, Liège, 1867).

Bormans et Polain, Recueil des ordonnances de la principauté de Liège. Liége, 1860-1878, in-fol.

Id. et Schoolmeesters, Cartulaire de l'église Saint-Lambert de Liège, 4 vol. in-4°.

Chronique liégeoise de 1402 (édition Bacha). Bruxelles, 1900.

Crutzen, Une querelle de métier, à Mons, au XVIIIe siècle (Mémoires de la Société des Sciences, des Arts et des Lettres du Hainaut, 5e série, t. II).

De Chestret de Haneffe (baron J.), Les Métiers de la ville de Huy (Bulletin de l'Académie royale de Belgique, 3e série, t. XX, 1890).

Id. La police des vivres à Liége, pendant le moyen-âge (Bull. Inst. Arch. Liég., XXIII, p. 217).

Ducange, Glossarium mediæ et infimæ latinitatis. Paris, 1840-1850, 7 vol. in-4°.

Geudens (Ed.), Het hoofdambacht der meerseniers (Godsdienst- en kunstzin). Anvers, 1891, in-8°.

Id. Het hoofdambacht der meerseniers. (Liefdadigheit), 1901, in-8°.

Id. *Id.* (Burgerdeugd), 1903-1904, 2 vol. in-8°.

Gobert, Les Rues de Liége, 4 vol. in 4°.

Hansay, Contribution à l'histoire du système mercantile dans le pays de Liége (Bull. Inst. Arch. Liég., XXIX).

Kurth, Les origines de la commune de Liége (Bull. Inst. Arch. Liég., XXXV, p. 230).

Miraeus et Foppens, Opera diplomatica, in-fol., t. I, Louvain, 1723.

Pirenne, Histoire de Belgique. Bruxelles, 1902-1907, 3 vol. in-8°.

Poncelet (Edouard), Les bons métiers de la cité de Liége (Bull. Inst. Arch. Liég. XXVIII).

Id. Le Livre des fiefs de l'église de Liége sous Adolphe de la Marck. Bruxelles, 1898, in-8°.

Raikem et Polain, Coutumes du pays de Liége. Bruxelles, 1870-1884, 3 vol. in-4°.

Recueil des chartes et privilèges des métiers. Liége, 1730 (sans nom d'auteur).

Wauters, De l'origine et des premiers développements des libertés communales. Preuves. Bruxelles, 1869, in-8°.

Le bon métier des Merciers de la cité de Liège

Chapitre I

Aperçu historique

L'histoire du métier des merciers de Liège est un sujet assez vaste par lui-même pour que nous nous croyions dispensé de la faire précéder d'une dissertation sur l'origine des métiers en général et de ceux de Liège en particulier.

Nous résumerons, en quelques lignes, ce que l'on sait de la naissance et des premiers développements des associations professionnelles liégeoises. L'acte de location du moulin aux écorces de Longdoz, par le métier des tanneurs, le 4 mai 1288, est le premier document authentique prouvant l'institution du système corporatif à Liège.

Dix ans après, les métiers sont institués au nombre de douze. En 1301, alliés au chapitre de Saint-Lambert, ils arrachent aux Grands la nomination de l'un des deux bourgmestres; en 1303, la Lettre de Saint-Barthélemi et celle relative aux maîtres de Cornillon les montrent participant, de pair avec les Grands, à l'administration effective de la Cité. La Paix d'Angleur, de l'an 1313, consacre leur triomphe en stipulant que nul ne pourra faire partie du Conseil communal « s'il n'est de mestier ».

Enfin, la Paix de Jeneffe, du 23 juin 1330, les organise d'une manière uniforme et définitive.

Cinquante ans plus tard, sans qu'aucun document nous soit resté pour expliquer le fait, les métiers se trouvent exister au nombre de trente-deux.

Sauf les changements momentanés imposés à la suite des répressions de 1408 et de 1468, ce chiffre resta immuable jusqu'à la fin du XVIIIe siècle.

Tel est le résultat des recherches faites par nos devanciers, MM. Bormans, Kurth, Waltzing, de Chestret, Demarteau, Gobert et Halkin.

Cependant, il est un point qui n'a pas été mis en relief par ces auteurs, et qui mérite d'être signalé. On s'étonne, à bon droit, de ce que, malgré l'existence certaine des métiers de Liège, au XIIIe siècle, on ne rencontre, pour ainsi dire, pas de documents qui en fassent mention avant les premières années du siècle suivant (1).

Pourquoi donc un si profond mystère entoure-t-il la naissance et les premiers développements des associations d'artisans ? C'est que les autorités, jugeant néfastes les idées nouvelles d'émancipation et d'organisation populaire, faisaient, autant que possible, autour des communes, des franchises, des métiers, la conspiration du silence. Certaine clause d'un traité conclu, en septembre 1211, entre le chapitre de Saint-Lambert et le duc de Brabant Henri Ier, est concluante à cet égard ; elle se rapporte à une *ville franche* fondée au commencement du XIIIe siècle, à Haelen-lez-Diest, domaine de l'Église de Liège, et est libellée comme suit : « De cette institution nouvelle que l'on nomme *franchize*, l'Église Saint-Lambert n'entend ni la confirmer ni l'infirmer, elle en ignore l'existence (2) ».

Dès l'aube du XIIIe siècle, en Allemagne, les corporations excitent la méfiance du pouvoir souverain : en 1232, le roi Henri VII supprime les corps de métiers de Worms, en même

(1) La plupart des historiens de cette époque ne sont pas plus prodigues de renseignements sur l'origine des métiers que les documents originaux. Voir *La Chronique de 1402*, édit. Eug. Bacha, pp. 185 et 225.

(2) De illa nova ordinatione que dicitur *franchize*, nec ecclesia confirmat nec infirmat, set sub dissimulatione preterit ». WAUTERS, *De l'origine et des premiers développements des libertés communales*, Preuves, pp. XI et 70.

temps que le conseil, et, à Liège même, en considérant l'analogie des situations, on serait tenté de ranger les associations d'artisans parmi les « communiones, confoederationes, colligationes, conjurationes » interdites en 1227 et en 1231 par les édits du même empereur (1).

D'ailleurs, à cette époque et encore longtemps après, la guerre des classes sévissait plus violente qu'aujourd'hui. Survenait-il en la cité une rixe, une mêlée, les gens de lignage, pour appeler leurs partisans, n'avaient qu'un cri de ralliement : « Sus aux vilains ! », auquel les gens de métier répondaient par : « Sus aux damoiseaux ! » (2).

Étant donné cet état d'esprit des classes dirigeantes, si l'on considère, d'autre part, le nombre énorme de documents perdus lors des guerres, des pillages, des incendies et des bouleversements dont le pays de Liège fut la victime, il ne faut pas s'étonner de la rareté des actes concernant l'origine des corporations.

La lettre des Vénaux, du 16 mai 1317, renferme un article prouvant qu'à cette époque, plusieurs métiers avaient déjà reçu des chartes constitutives, du prince-évêque ou de l'autorité communale, (3) et il est avéré que chacune des associations professionnelles de Liège alors établies obtint, au commencement du XIVe siècle, un titre de confirmation officielle. De toutes ces chartes, pas une ne nous a été conservée en original ni même en copie ancienne ; seul, le texte de celle des tanneurs, datée du 5 septembre 1332, est parvenu jusqu'à nous (4).

(1) KURTH, *Les origines de la commune de Liège* (B. I. A. L. t. XXXV, pp. 317-320).

(2) Statuts criminels du 15 octobre 1345. — BORMANS, *Ordonnances de la principauté de Liége*, t. I, p. 269.

(3) Cette clause porte qu'il ne doit y avoir à Liège d'autres courtiers généraux que ceux députés par le conseil de la Cité « fours mis en ce cas les cortiers *des mestiers qui sunt chartreis de singnor ou delle vilhe* ». BORMANS, *Ordonnances*, t. I. p. 165.

(4) *Recueil des chartes et privilèges des métiers*, vol. II, p. 217. — BORMANS, *Le bon métier des tanneurs*, p. 59.

Ajoutons qu'à certains moments, les corporations elles-mêmes négligèrent leurs anciens titres, dont les stipulations leur paraissaient surannées et que, d'autre part, lors de la répression des soulèvements populaires, on s'acharna à détruire, jusqu'au dernier, les actes relatant des concessions faites à regret aux idées nouvelles : les chartes, les statuts et les priviléges des Petits.

*
* *

La corporation des merciers, comme toutes celles tenant de près ou de loin à la mode, aux habits et aux armures, acquit très tôt, dans les grandes villes, une importance exceptionnelle. C'est, à notre avis, l'une des premières qui s'organisèrent à Liège. Mais, pour trouver un acte authentique qui en fasse mention nominalement, il faut descendre jusqu'en 1386 : dans la lettre de cette année relative aux excès commis par les échevins, le collége des merciers figure le trente et unième parmi les corporations liégeoises.

Il garda ce numéro d'ordre jusqu'à sa suppression.

L'absence complète de documents ne permet de commencer l'histoire du corps des merciers de Liège qu'au XVe siècle, car nous ne croyons pas pouvoir combler cette lacune en procédant par analogie. La diversité est l'un des caractères communs à la féodalité et au système corporatif.

Que l'on compare entre elles les associations professionnelles d'une même ville, ou que l'on étudie la nature ou l'organisation des métiers de localités différentes, on est étonné de la variété de leurs statuts, de leur allure et même de leurs aspirations.

A Liège, les mandements généraux, les édits souverains, qui, dans un but politique, prétendirent donner de l'uniformité à l'organisation des métiers, n'eurent jamais un effet durable : ils furent renversés par le peuple peu de temps après leur publication ou tombèrent insensiblement en désuétude, pour rendre la place aux immémoriales coutumes des artisans.

Ainsi en fut-il des actes princiers fixant un droit unique pour l'acquêt ou le relief de tous les métiers, des édits instituant le mode de nomination des rewards, etc., etc.

La diversité était, pour les corporations, une nécessité résultant de la nature, du nombre, de la puissance de chacune d'elles, et, en même temps, une manifestation de leur autonomie et de leur franchise.

*
* *

Après la bataille d'Othée (1408), Jean de Bavière supprima complètement les compagnies d'artisans. En 1416, jugeant utile de donner un semblant de satisfaction à la démocratie, il rétablit douze métiers par le *Régiment des XIII*; le dernier de la liste comprenait les merciers, les orfèvres et les toiliers (1). Mais, deux ans après, le paternel Jean de Wallenrode restituait aux Liégeois leurs antiques franchises et leurs trente-deux métiers.

Juste un demi-siècle plus tard, survenait le plus formidable désastre qui se soit abattu sur Liège, désastre tel qu'il n'en est pas d'exemple dans l'histoire des guerres du moyen âge : la destruction furieuse et systématique de la ville par la soldatesque du Téméraire, les aspirations populaires étouffées dans le feu et dans le sang, les métiers supprimés, leurs chartes et leurs bannières anéanties, leurs biens confisqués.

Dix années se passent, durant lesquelles, tant la ruine était complète et la répression sévère, on se demandait si la noble Cité pourrait jamais se relever. Puis, le duc de Bourgogne périt en Lorraine (5 janvier 1477), sa fille pardonne aux Liégeois et le prince Louis de Bourbon leur rend leurs franchises au commencement d'avril 1477.

La conduite des merciers à ce moment prouve combien était grande la vitalité des corporations, quel ardent désir elles avaient de renaître à l'existence et de récupérer leur importance. Nombre

(1) *Ordonnances de la Principauté de Liège*, t. I, p. 492.

de compagnons étaient tombés sous les coups des Bourguignons ; les survivants étaient, pour la plupart, dispersés dans le pays. Il en restait trente à Liège, qui avaient vu, presque tous, leurs maisons ruinées, leurs marchandises pillées, leurs économies englouties dans le cataclysme. Le prince, entouré d'ennemis, réclamait aux métiers des subsides et des hommes d'armes.

Rien de tout cela ne décourage les compagnons merciers : ils se rassemblent, prennent conseil et se mettent vaillamment à l'œuvre. Leur ancien greffier, Guillaume de Horion, rouvre le registre aux inscriptions et aux délibérations, en émettant des vœux pleins d'espérance et de bon propos.

En même temps, les merciers prêtent un concours efficace au rétablissement de l'ordre ; ils s'équipent, se procurent des armures et de l'artillerie. Un mois après la reconstitution des métiers, la bannière des merciers avait fait sa réapparition sur les champs de bataille et aux cérémonies publiques (1). Le 7 mai 1477, « eslesit ly mestir dix hommes por alleir rechivoir les Lygois qui revenoient de Franche, et soy partirent X jour de maye et orent chascun dois olnes de dra vermeilhe et XII aidans por leur gaiges, et en alont sor les champs de Terwangne en Condros, et furent la entour IV journey (2) ».

Mais malgré le rôle militaire qu'elle était encore appelée à jouer à cette époque troublée, la corporation ne perdait pas de vue sa prospérité matérielle et professionnelle. Les merciers relevèrent de ses ruines leur maison d'assemblées (3) et mirent tout en œuvre pour devenir propriétaires d'un local agréable et spacieux.

Puis ils rédigèrent, le 10 mars 1479, une récollection des statuts de leur association, pour remplacer ceux dont le texte avait été perdu ou brûlé lors du sac (4).

(1) *Métier des merciers*, reg. n° 874, fol. 1.
(2) *Métier des merciers*, reg. n° 874, fol. 3.
(3) Voy. chap. IX, § 2.
(4) Ces statuts sont perdus ; ils sont rappelés dans ceux de 1534.

Pour faire face aux dépenses considérables occasionnées par les événements, le métier décida de contracter un emprunt et de faire payer, sans délai, les arriérés dus sur les droits d'acquêt et de relief ; l'application de ces mesures suscita de l'opposition et amena un incident qui contraste avec l'enthousiasme que montrèrent le plus grand nombre des merciers pour la reconstitution de leur corporation. Le 5 octobre 1480, les officiers du métier se rendirent chez leur confrère Henri Spronck, afin de percevoir les quatorze couronnes dont il était encore redevable pour son acquêt. Ayant subi un refus formel, les gouverneurs déclarèrent qu'ils devaient lever un gage en garantie du payement de la dette : mais Spronck les insulta grossièrement, saisit une longue épée et vint sur la chaussée, près des officiers du métier, en déclarant, avec force jurements, qu'il abattrait la tête du premier qui lui prendrait un gage. En même temps, sa femme et sa belle-mère s'écriaient : « *Ly diable aye part aux mestiers et aus frankyes*, le duc de Bourgogne que ne vit-il encore ? on avait meilleur de son temps qu'à présent avec ces franchises diaboliques ». Pour terminer, Spronck souhaita aux chefs de la corporation que sa maison leur tombât sur le... dos et que le feu fût mis ensuite aux décombres. A l'assemblée du 6 octobre, rapport fut fait sur ce scandale. Le délinquant s'excusa en pleurant, ce qui n'empêcha pas la généralité de le condamner à payer *une voie de Rochemadou* (1) à chacun des officiers insultés et à verser immédiatement les quatorze couronnes qu'il devait (2).

A cette époque, le métier conservait encore un caractère nettement guerrier : le 27 mai 1481, il fut décidé que chaque compagnon devait avoir une armure, sous peine d'encourir, à chaque revue, une amende de dix aidans applicable aux défenses et à l'artillerie du métier. Trois jours après, Louis de Bourbon demanda

(1) Sur Roc-Amadour et sur les pélerinages dans l'ancien droit pénal, voir C. R. H. 4, XIV, 18-74.

(2) *Métier des merciers*, reg. n° 874, fol. 10.

à pouvoir prendre, pour une expédition, vingt hommes par corporation : les merciers répondirent qu'il ne leur était pas possible de donner suite à cette réquisition sans décision des Trois Etats.

D'ailleurs, pendant tout le dernier quart du XVe siècle, les compagnons merciers furent continuellement appelés à participer aux services militaires, soit au dehors, soit pour la protection de la Cité ; l'une des tours d'angle des remparts était spécialement confiée à leur garde (1).

Cependant, le métier parvint à faire face à toutes ses obligations : en 1509, ses dettes étaient payées et il pouvait penser à acheter de nouveaux joyaux pour remplacer ceux qui avaient disparu dans la tourmente.

Le règlement du 10 mars 1479 avait été élaboré d'une façon fort rapide ; plusieurs passages en étaient obscurs et il ne comminait pas de peines à l'égard des contrevenants. Le métier en rédigea un nouveau, très complet et très soigné, le 11 août 1534. Toutefois, on y fit encore des additions dans la suite, notamment le 24 juin 1545 et le 18 mars 1571.

A Liège, comme dans la plupart des grands centres (2), le métier des merciers était l'un des plus puissants, des plus riches et des plus nombreux : il ressort de l'examen des actes où les merciers comparaissent et des alliances qu'on leur voit contracter, que leur profession était considérée comme fort honorable. Au point de vue de la fortune, toutes les classes y étaient d'ailleurs représentées.

Lors d'une séance tenue le 28 octobre 1557, le nombre des

(1) *Métier des merciers*, reg. n° 874, fol. 11, 16.

(2) A Anvers, le métier des merciers était considéré comme le plus puissant. Lors de sa suppression, il comptait encore 4000 membres. Voir à ce sujet Ed. Geudens, *Het hoofdambacht der meerseniers*, Anvers, 1891-1904, 4 vol. in 8°.

A Huy, en 1616, lors de l'établissement d'une taxe communale, la corporation des merciers fut imposée à 700 florins, tandis que la contribution des fèvres n'était que de 40 florins.

compagnons présents dépassait notablement la centaine ; à la Saint-Jacques 1634, quatre cents confrères prirent part à l'élection des nouveaux officiers (1).

Dans toutes les ordonnances émanant des pouvoirs publics, comme dans les règlements et les moindres décisions de la corporation elle-même, se manifeste le souci de la dignité et de la loyauté du trafic.

Les *régiments* donnés à la Cité par Jean de Bavière, en 1414 et 1416, portent que tous merciers, épiciers et apothicaires doivent vendre leurs denrées bonnes et loyales, « sans estre colorées, tintes ou soffistikées par fauls art ou déception (2) ».

Tout ce qui ressemblait à un recel était sévèrement prohibé : le 25 octobre 1576, les gouverneurs intimèrent à tous les compagnons du métier défense d'acheter aucunes marchandises comme *saies, cangens, wastarde* (3) ou autres, provenant des pilleries faites à Maestricht, lors du sac de cette ville, le 20 octobre et les jours suivants.

Même sollicitude se remarque pour l'exactitude des poids et des mesures et pour le bon renom des marchands ; même aversion pour les démarches humiliantes et pour les procédés charlatanesques.

Les merciers de Liège restèrent toujours fidèles aux principes de bonne foi et de délicatesse : c'était, avec la solidarité, l'un des plus beaux côtés du système corporatif.

Chose étrange, le collége des merciers, composé en grande partie de commerçants riches et cossus, affiche, en toutes circonstances, et surtout dans les conflits entre les princes-évêques et le peuple, des opinions nettement démocratiques. Le 28 décembre 1557, l'assemblée du métier décida, à l'unanimité, que les sergents du prince ou ceux qui portent sa livrée ne devaient plus,

(1) *Métier des merciers*, reg. n° 874, *ad finem* ; n° 56, fol. 80 v°.

(2) *Ordonnances de la principauté de Liège*, t. I., pp. 480, 492.

(3) Espèces d'étoffes : serge et camelot de laine.

dorénavant, *être aux secrets* de la corporation. Pendant les troubles du XVIIe siècle, les merciers sont *grignoux* (1), c'est-à-dire du parti populaire, en opposition aux *chiroux*, bourgeois, nobles et dignitaires prêtant leur appui au prince.

Pendant la guerre civile de la seconde moitié du XVIIe siècle, dont la période aiguë embrasse les années 1676 à 1684, le métier des merciers se prononce encore catégoriquement pour « la liberté » ; tous ses recès relatifs aux affaires politiques et communales sont conçus dans un sens hostile à la suprématie épiscopale. Il semble même que les merciers usèrent parfois de contrainte pour faire partager leur manière de voir aux autres corporations. A cette époque, les recès du collége des houilleurs sont favorables au prince et à la conciliation (2) ; le 17 mai 1684, les compagnons de ce dernier métier déclarèrent qu'une décision émise par eux, le 10 avril précédent, et tendant à l'émancipation du peuple, leur avait été extorquée par la violence et dictée par des gens armés appartenant à d'autres corporations. Les merciers, se sentant touchés par ce désavœu, protestèrent, le 23 mai 1684, que ce n'était là qu'une infâme calomnie inspirée à certains houilleurs jaloux du rôle brillant joué par les merciers à la journée du 28 juin et qu'ils en obtiendraient réparation (3).

A certains moments, le parti aristocratique insinua que les merciers étaient « menés » par leur conseiller, le sieur Mathéï et que celui-ci était seul l'auteur de leurs résolutions. Le 7 juin 1684, la généralité déclara que ce bruit était absolument faux : tous les recès se faisaient dans des assemblées fortes et nombreuses et de l'avis de tous ; un seul suffrage était attribué au conseiller Mathéï comme aux autres compagnons.

Quelques mois après, les troupes bavaroises, appelées par Maximilien-Henri, faisaient leur entrée à Liège et mettaient le

(1) *Métier des merciers*, reg. n° 56, fol. 94.
(2) *Métier des houilleurs*, reg. n° 83.
(3) *Métier des merciers*, reg. n° 57.

peuple à la merci du prince. L'édit du 26 novembre 1684, publié à la faveur de cette répression, marque la fin de l'influence politique des corporations. Les merciers furent, au point de vue électoral, réunis aux cureurs et toiliers sous le nom de Chambre Saint-André ; mais on ne trouvera plus chez les *composants* de ce corps oligarchique, l'esprit d'indépendance et l'originalité des anciens métiers.

Quoique gardant son existence propre au point de vue professionnel, la corporation, privée de ses prérogatives, de ses anciennes libertés et même de l'administration de ses biens, n'est plus que l'ombre d'elle-même. La décadence s'accuse dans toutes ses manifestations. Certes, on inscrit encore les acquêts et les reliefs au livre des réceptions, mais on sent partout l'indifférence et le tâtonnement ; les récipiendaires ne savent même pas s'ils doivent se faire inscrire *sur* le métier des merciers ou *sur* la Chambre Saint-André (1).

A partir de 1690, des rabais anormaux sont accordés sur les droits d'admission ; le lieu d'origine des nouveaux venus n'est plus indiqué ; les reliefs se font sans frais ou à peu près (2) ; toute l'ancienne réglementation tombe en désuétude.

D'autre part, une évolution étrange se produit, au XVIIIe siècle, dans le système mercantile, par suite de l'établissement de grandes manufactures (3).

(1) En réalité, tous les bourgeois, même ceux qui n'étaient pas artisans, devaient être inscrits à une chambre, formalité dont on ne comprenait pas bien la nécessité, tant était effacé le rôle politique des *non-composants* ; et de plus, ceux qui voulaient exercer quelque profession devaient, comme précédemment, acquérir ou relever le métier correspondant. Voy. *Recueil des ordonnances de la principauté de Liège*, 3e série, t. I, p. XIX.

(2) Le montant des taxes perçues par le métier pour les acquêts et les reliefs alla toujours en diminuant ; en 1786, il était encore de 105 florins, en 1787, de 88 florins, en 1789, de 57 florins.

(3) Hansay, *Contribution à l'histoire du système mercantile dans le Pays de Liège*. — *B. I. A. L.*, t. XXIX, p. 21.

Rien de plus opposé aux principes du système corporatif que ces fabriques, qui échappaient, par la force des choses, aux statuts et aux prescriptions traditionnelles des corps de métiers. Avec les manufactures, que devenaient la limitation du nombre d'ouvriers, la limitation du nombre d'établis, la limitation de la production ? On était loin de ce règlement du 24 août 1646, qui défendait l'usage des métiers perfectionnés, à l'aide desquels un seul ouvrier pouvait tisser quinze pièces en même temps.

Effet contradictoire de deux principes d'économie : d'une part, les pouvoirs publics laissaient en vigueur les statuts restrictifs visant à protéger les petits commerçants, à égaliser, autant que possible, les moyens et les chances de fortune de tous les artisans d'une même profession, et d'autre part, ils encourageaient les manufactures (1) et supprimaient, en leur faveur, toutes les entraves mises jusqu'alors à l'extension illimitée d'un commerce ou d'une industrie !

La seule chose qui arrêtait parfois les accès de générosité du pouvoir à l'égard de l'industrialisme, c'était la crainte de voir les entreprises crouler et s'évanouir dès les premiers jours de leur naissance, et de prodiguer en pure perte les ressources de l'État.

Les manufactures liégeoises d'objets considérés comme mercerie furent peu nombreuses au XVIIIe siècle : quelques raffineries de sucre et de sel (1750, 1751, 1754 et 1757), une savonnerie (1754), des fabriques de coton et de siamoises (1749, 1751, 1765, 1768), une fabrique de sel ammoniac (1781).

Le 3 juillet 1760, un français, nommé Antoine Micheland, vint installer, au faubourg d'Avroy, une manufacture de bas de laine, de coton, de fil, de vestes et de culottes. Il avait choisi cet emplacement, hors de la Cité, pour esquiver l'acquisition de la bourgeoisie et des corporations. Au mois de novembre qui suivit son

(1) Un édit du 20 juin 1765, du prince Charles d'Oultremont fit défense de transporter aucune fabrique ou manufacture hors du pays et d'embaucher des ouvriers pour s'y rendre. — POLAIN, *Ordonnances de la Principauté de Liège*, 3e série, t. II, p. 522.

arrivée, il avait déjà trois grands métiers en activité. C'est à ce moment, sur le point de mettre en œuvre un quatrième métier, qu'il s'adressa aux autorités publiques pour obtenir des priviléges et des subsides. Du prince, il sollicita un octroi exclusif pour établir sa fabrique à Liège même, dans un endroit plus favorable à ses affaires, l'exemption des impôts pour sa consommation et de tous droits pour les objets servant à sa manufacture. Comme il avait risqué tous ses fonds dans l'entreprise, il demanda aux États de Liège de l'argent pour donner plus d'extension à ses affaires et pour faire l'acquisition de machines spécialement affectées au tissage de la soie de Lyon ; car il voulait ajouter à ses produits la confection de bas, de vestes et de culottes de soie. La requête adressée par Micheland à l'État-primaire, le 28 novembre 1760, reçut le 16 décembre suivant une réponse défavorable.

L'État-noble et l'État-tiers lui accordèrent 600 florins ; une nouvelle requête envoyée quelque temps après au Clergé, fut bien accueillie en présence du caractère sérieux et durable que paraissait avoir l'entreprise : ce corps lui alloua, le 12 juillet 1764, une somme de 210 florins en à-compte (1).

Ces concessions faites par les pouvoirs publics à l'industrialisme moderne leur étaient imposées par les phénomènes économiques qui se produisaient alors. Pourtant, l'appréhension qu'inspire toujours, même au point de vue économique et social, le saut dans l'inconnu, restait une puissante sauvegarde pour les corps de métiers.

Au moment de faire table rase d'une institution qui, pendant près de six cents ans, avait régi tout le système industriel et mercantile de la Cité, les chefs de la nation hésitaient, pris, semble-t-il, de la même crainte qu'avaient eue leurs prédécesseurs du XIIIe siècle en ratifiant la création des compagnies populaires.

Cependant, les entraves mises au développement illimité des

(1) *Papiers des États de Liège.*

industries disparaissaient insensiblement, et les nouvelles théories concernant la prospérité générale entraînaient l'abolition des mesures louables, mais peu efficaces, destinées à enrayer le paupérisme.

Lorsque la révolution supprima notre ancienne organisation professionnelle, elle ne fit que donner le dernier coup à une institution surannée et moribonde.

Le dernier acte émanant du métier des merciers est un relief datant du 26 juin 1794.

Chapitre II

Étymologie. - Compétence

Mercier vient du bas-latin *mercerius*, dont la racine est *merx*, marchandise. Le mot *merceria*, dans le sens de menue marchandise, se trouve dans un diplôme de Childebert, roi des Francs, de l'année 705 [1] et on le rencontre encore, quelque temps après, accompagné des *drogariae*, drogueries, des *speciae*, épices, etc.

L'expression *mercerius* est également usitée fort anciennement : à Liège, des *mirchirs* sont cités dès l'année 1260.

On disait parfois *mercenier*, terme moins propre que mercier, parce qu'il évoque, par consonance, l'idée de *merces*, récompense, salaire, dont s'est formé le mot mercenaire.

La définition du mercier, sous l'ancien régime, était *minutae miscellaneaeque mercis propola*, revendeur de marchandises menues et variées.

* * *

Il ne faudrait pourtant pas s'imaginer, lorsqu'on parle du bon métier des merciers de Liège, que cette corporation ne comprenait que les marchands de fil, d'aiguilles, de rubans, de bonnete-

[1] Miraeus et Foppens, *Opera diplomatica*, t. I, p. 244. Voir Ducange, *Glossarium*, aux mots *mercerius* et *mercenarius*.

rie et de menus objets de toilette comprisau jourd'hui sous le terme de mercerie.

Les merciers formaient l'une des corporations fondées, comme on disait, sur la vente et sur le labeur, c'est-à-dire que ses membres vendaient et fabriquaient : on y faisait rentrer depuis les simples débitants d'épiceries et des objets les plus vulgaires jusqu'aux fabricants des orfrois merveilleux, des riches broderies servant à l'exercice du culte, à la parure des damoiselles et à l'accoutrement des gentilshommes.

C'est une règle d'économie politique que les professions et le commerce se spécialisent en raison de l'importance et de la population des villes (1). D'autre part, cette règle devait, anciennement, se combiner avec la limitation du nombre des corporations. Plus le chiffre des corps de métiers d'une ville était élevé, moins nombreux étaient les objets ou les denrées compétant à chacun. À Liège, toutes les professions, tous les négoces étant, par tradition, répartis en trente-deux colléges, chacun d'eux devait inévitablement comprendre des fabricats et des marchandises de nature plus ou moins différente (2).

Le métier des merciers de Liège renfermait deux catégories bien distinctes de membres : les marchands et les fabricants.

Les marchands formaient la classe des merciers proprement dits et débitaient les épiceries et les articles les plus divers.

Quant aux fabricants, ils se subdivisaient en plusieurs sections, dont les plus importantes étaient celles des passementiers, des peaussiers, des quincailliers et des chapeliers.

Veut-on se faire une idée des choses réputées mercerie à Liège, en voici un aperçu : 1° Passementeries, velours, rubans, cordons, galons, soie, drap d'or et d'argent, damas, tissus, habillements

(1) A Paris, à Londres, il existe des magasins où l'on ne vend que des boutons de col, d'autres où l'on ne trouve que des vêtements de travail, etc. Dans maint village d'Ardenne, il n'existe qu'une seule boutique, où les ruraux se procurent tout ce qui leur est journellement nécessaire.

(2) Le corps des merciers de Paris se subdivisait en vingt classes.

et ornements d'église, orfrois, perles précieuses, broches, joyaux, bibelots, chapelets, boutons d'or, d'argent et de soie. 2° Toutes sortes d'épiceries et de denrées coloniales, huile d'olive, vinaigre, saurets de Flandre, sirop, miel, figues, raisins, fruits secs, *couques*, biscuits, bonbons, sucre, produits pharmaceutiques (*apothicaireries*), drogueries, cire, savon, colle, amidon, produits chimiques, potasse, couleurs, soufre, poudre à canon, teintures, poix (*harpike*), alun, bois de Brésil, garance, et, lorsqu'ils furent introduits dans nos contrées, le thé, le chocolat, le café. 3° Peausserie, mégisserie, parchemin, vélin, cordouan, peaux de mouton, cuirs de maroquin, pots, bouteilles et seaux de cuir, gaines, gants, coffrets couverts de cuir, courroies, ceintures, bourses, *taxhes*, collets. 4° Quincaillerie, objets en cuivre, étain, fer blanc et en tous autres métaux, miroirs, *berriques*, jouets, aiguilles, épingles, boutons communs, couteaux, ciseaux, rasoirs, dagues, armes, armures et menus objets en bois tourné ou taillé. 5° Sayetterie, bonneterie, fil, coton, laine, dentelles, chausses, gants d'étoffe, jarretières, tabliers, chapeaux. 6° Encre, papier, plumes à écrire, articles de bureau, etc., etc (1)

Si l'on compare la compétence des merciers de Liège avec celle de leurs confrères des autres villes, on voit qu'elle était sensiblement la même. On peut vérifier la chose pour Tongres, Huy, Dinant (2) et même Chimai, où un règlement du 31 mai 1495 énumère les objets « qui ont esté d'anchien temps et sont encoires tenus mercheries ».

Étant donné la rivalité commerciale qui régnait entre les diverses corporations d'une même ville, il est, comme bien on

(1) Nous avons fait cette énumération d'après les règlements et les archives du métier.

(2) Dans cette ville, on faisait rentrer dans le corps des merciers les peintres qui formaient à Liège une section du métier des orfèvres, ainsi que les chirurgiens et les barbiers qui, dans la métropole, constituaient une compagnie particulière. POLAIN, *Ordonnances de la principauté de Liège*, 3e série, t. I, pp. 313, 386.

pense, peu d'objets dont les autres métiers ne considérassent la fabrication ou le débit par les merciers comme un empiètement sur leurs droits.

Aux revendications de leurs concitoyens, les merciers de Liège répondaient que leurs fabricats étaient nettement déterminés par leurs statuts, mais que, quant à leur trafic, il comprenait inévitablement des articles sortant, en majeure partie, des mains d'artisans d'autres métiers.

En effet, si les merciers avaient dû, pour pouvoir vendre leurs multiples marchandises, s'affilier à chacun des métiers auxquels ces objets compétaient dans leur état naturel, ils eussent été obligés d'acquérir les trente-deux métiers : c'eût été la ruine et l'anéantissement de leur corporation.

Pour vendre la quincaillerie, les cafetières, les pots d'étain, ils auraient dû se faire recevoir du métier des fèvres ; pour vendre les objets de cuir, du métier des tanneurs ; pour débiter les peausseries, du métier des xhohiers ; pour avoir dans leurs boutiques quelques *couques* et biscuits, des figues, des raisins, des saurets, des viandes salées, des bijoux, il leur aurait fallu posséder les métiers des boulangers, des harengiers, des bouchers, des orfèvres.

Il faut savoir, tout d'abord, que les artisans de la plupart des corporations ne pouvaient vendre que les objets fabriqués par eux-mêmes ; un orfèvre n'était pas autorisé à exposer des joyaux ne sortant pas de son atelier, et encore, le débit et l'étalage de ces fabricats étaient-ils soumis à certaines conditions (1) ; de même, était-il sévèrement défendu à un coutelier de vendre des couteaux qu'il n'aurait pas faits lui-même (2).

(1) Un règlement du métier des merciers de Tongres, de 1708, déclare positivement qu'il appartenait aux compagnons de cette corporation de vendre toutes espèces de bijouteries, tandis que les orfèvres n'étaient autorisés à débiter que leurs propres ouvrages, sans toutefois pouvoir les étaler sur papier.

(2) Polain, *Ordonnances de la principauté de Liège*, 3e série, t. I, p. 392.

Pour les merciers, rien de semblable n'existait ; c'étaient des vendeurs de la seconde main, *propolae*. Leur propre était de revendre les objets fabriqués et vendus une première fois, soit par les autres métiers de la ville, soit par des étrangers.

Prenons quelques exemples. La fabrication et le travail des métaux, aussi bien du fer et de l'acier que du cuivre et de l'étain, appartenaient à la corporation des fèvres. Cela étant, les merciers pouvaient-ils s'attribuer le commerce des quincailleries, des armes tranchantes, des tabatières de cuivre ? Oui. Une distinction doit être faite entre les métaux considérés comme matière première, dans leur état simple, et regardés préliminairement à toutes les formes et figures dont ils sont susceptibles, d'avec ces mêmes métaux revêtus de certaines formes et changés en certaines espèces. Il en était de même pour l'or qui entrait dans la confection des passementeries et qui, uni avec la soie, formait le galon, objet de mercerie (1).

En principe, on ne pouvait vendre de la viande sans faire partie du métier des mangons ; cependant les merciers débitaient de la chair de porc salée, du lard, du jambon, parce que le sel qui y est introduit et la fumure, quoique n'en modifiant guère la nature, donnent à ces comestibles une qualité toute différente de celle qu'ils avaient précédemment.

Le métier des boulangers semblait étendre sa compétence sur tout ce qui passait par le four ; cependant la vente des pains d'épices, biscuits et massepains, cuits au four, mais rendus distincts, par la forme et la confiserie, des pains et autres pâtisseries, appartenait aux merciers.

Malgré cette distinction facile à établir, les merciers de Liège eurent à soutenir de nombreux procès, dont nous parlerons au chapitre consacré aux diverses branches de leur trafic. Conten-

(1) Mémoire des merciers de Huy, dans un procès leur intenté en 1769, devant les bourgmestres et le conseil de cette ville, par le métier des fèvres, pour leur interdire la vente des cafetières de fer blanc garnies d'un couvercle et d'oreilles de cuivre.

tons-nous de faire remarquer qu'en la seule année 1611, ils plaidaient, en même temps, contre le métier des drapiers, celui des floqueniers, celui des cureurs et toiliers et contre les pelletiers. La plupart de ces contestations duraient déjà depuis longtemps, et beaucoup d'entre elles ne furent tranchées que plusieurs années après.

Chapitre III

Rapports internationaux entre corporations de merciers. — La liberté du commerce. — Marchands étrangers

Les relations internationales forment, au point de vue économique, un des côtés les plus intéressants des anciennes associations professionnelles.

Malheureusement, ici encore, la rareté extrême des documents ne permet pas d'entrer dans les détails de cette question.

Sans être officiellement fédérées, les corporations des différentes villes et des différents pays se réclamaient des services réciproques, entretenaient des relations amicales, et veillaient à ce que leurs procédés de concurrence ne causassent pas de préjudice à leurs collègues de l'étranger.

L'un des métiers de Liège entendait-il établir, par analogie, que la fabrication et la vente de certains objets rentraient dans ses attributions, il obtenait immédiatement, des compagnies similaires instituées en d'autres pays, toutes les attestations qui pouvaient lui servir.

Un liégeois aventureux allait-il tenter la fortune loin de sa patrie, l'apprentissage et le chef-d'œuvre qu'il avait faits dans sa ville natale, prouvés par acte authentique des gouverneurs, suffisaient pour le faire recevoir comme maître ou compagnon, sans nouveau stage, dans la résidence de son choix.

En vertu d'un statut et concordat conclu entre les marchands de fil de lin du district d'Elberfeld et des pays voisins, les pièces

de toile devaient être de trente-six aunes. Or, vers le milieu du XVIIe siècle, certains négociants du comté de Berg introduisirent au pays de Liège des pièces de toile nommées vulgairement *wackeux*, ne contenant pas la juste mesure, et qu'ils pouvaient ainsi vendre meilleur marché, au préjudice des commerçants honnêtes. Le 30 mars 1678, les gouverneurs jurés, établis à Elberfeld pour le commerce du fil de lin, adressèrent, à ce sujet, leurs plaintes aux bourgmestres de Liège, pour les transmettre à la corporation des merciers. Celle-ci, pour le maintien et l'accroissement d'un juste et loyal commerce, ordonna, le 24 avril 1678, à ses rewards ou wardins, de faire de temps en temps la visite des ligaments de fil de lin mis en vente chez les merciers et marchands liégeois, et provenant du quartier d'Elberfeld : les pièces mesurant moins de trente-six aunes de Brabant devaient être confisquées et une amende de trois florins d'or appliquée pour chaque contravention. Il n'y avait d'excuse que pour les paquets auxquels il aurait manqué seulement un quart d'aune, « attendu que celles qui gouvernent les dévidoirs ou hasples ne peuvent si exactement observer la dite dimension. » Les merciers pouvaient d'ailleurs éviter la condamnation, en dénonçant les marchands liégeois à qui ils avaient acheté les pièces défectueuses.

En même temps qu'il prenait cette ordonnance, le métier des merciers pria les bourgmestres de Liège de la porter à la connaissance des magistrats d'Elberfeld, pour être communiquée par eux aux gouverneurs commis au commerce des fils de lin, ce qui fut fait au commencement du mois de mai (1).

*
* *

Il serait téméraire d'affirmer que la question du protectionnisme eut une grande part dans l'institution des métiers au XIIIe siècle ; mais bientôt, la lutte contre la concurrence étrangère devint l'un des principaux objectifs des gens de frairie : le

(1) *Métier des merciers*, reg. n° 57, fol. 13.

prix toujours croissant des taxes d'admission et les considérations économiques accompagnant les clauses restrictives de certains statuts le prouvent à l'évidence. Il y a plus : la création, aux XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles, d'associations professionnelles dans les villes où il n'en existait pas anciennement, eut pour seul but de protéger le commerce local.

Ainsi en fut-il, entre autres, à Fleurus, où deux corps de métiers, sous lesquels étaient compris les divers négoces exercés dans le bourg, furent érigés le 8 août 1601 (1). Le même cas se présenta à Verviers, où quatorze métiers, sans rôle politique, furent établis, le 14 juin 1685, uniquement pour créer une espèce de monopole en faveur des commerçants de cette ville (2). D'autre part, nous voyons, le 25 septembre 1670, les boulangers et les cordonniers de Saint-Trond, autorisés par le prince-évêque de Liège, à doubler les droits d'acquêt de leurs confraternités, pour éviter que les gens du dehors ne vinssent les supplanter.

En principe, la liberté du commerce était de règle (3) sauf lorsque des raisons d'État n'en permettaient pas l'application, et à l'exception des villes où des corps de marchands, jouissant de privilèges exclusifs pour la fabrication et la vente de certains produits, avaient été créés.

Et, même dans les endroits où existaient des corps de métiers, on laissait aux étrangers, affranchis à cette fin, le droit de débiter leurs denrées certains jours de marché et de foire. De cette manière, on facilitait le ravitaillement des gens de métier eux-mêmes, on stimulait l'amour-propre des nationaux, et la concurrence rendait impossible le renchérissement des objets de consommation et d'usage courant.

(1) Il s'agissait, surtout, de rendre l'exercice du commerce difficile et onéreux aux marchands des pays voisins et surtout d'atteindre ceux du pays de Liège, qui profitaient du cours différent des monnaies pour réaliser d'importants bénéfices.

(2) POLAIN, *Ordonnances de la Principauté de Liège*, 3e série, t. I, p. 24.

(3) Voir notamment la *Lettre des vénaux*, du 16 mai 1317.

Cette règle était généralement suivie au moyen-âge, tant dans notre principauté qu'aux Pays-Bas et dans la plupart des nations policées.

*
* *

A Liège, nul ne pouvait, en principe, exercer la profession de mercier s'il ne faisait partie de la corporation ; l'amende appliquée aux contrevenants était fixée, par le règlement du 11 août 1534, à une couronne d'or pour les Liégeois et à trois couronnes pour les étrangers.

En fait, de nombreux tempéraments étaient apportés à cette règle. D'abord, en vertu d'ordonnances générales, il était loisible aux étrangers d'exposer librement à Liège toutes espèces de marchandises deux jours par semaine (1) sans être affiliés à un métier.

En ce qui concerne la mercerie, ces deux jours n'étaient pas déterminés ; ils étaient laissés au choix des intéressés. Cette tolérance était soumise à plusieurs conditions : s'il s'agissait de denrées *vives*, telles que figues, raisins et certains autres comestibles, il fallait les faire visiter par les rewards du métier des merciers. Ceux qui aidaient les étrangers pour le pesage et le mesurage des marchandises ne pouvaient être que des apprentis ou serviteurs assermentés à la corporation ; enfin, les étrangers devaient user de mesures et de poids légaux et connus.

Au XVIe siècle, les étrangers abusèrent du privilège dont les merciers liégeois leur enviaient déjà la jouissance : après avoir exposé leurs produits pendant deux jours, ils profitaient de l'inattention des officiers et de la difficulté de constater la contra-

(1) Le commerce des vivres et des victuailles, ainsi que celui de diverses autres denrées était libre, à Liège, trois jours par semaine. Certains habitants ayant, en 1585, demandé au conseil de la Cité, d'affranchir, pour la vente du blé, tous les jours de la semaine, l'autorité communale décida que trois jours francs suffisaient. *Conseil de la Cité*, reçès, t. IV, fol. 96 v°. — De Chestret, *La police des vivres*. Bulletin de l'Institut archéologique liégeois, t. XXIII, p. 245.

vention pour continuer leur trafic ou le recommencer peu après. Lorsque les chefs de la corporation, informés du fait, leur faisaient signifier par un sergent, qu'ils eussent à observer le règlement et à payer l'amende, les délinquants niaient le bien-fondé de cette réclamation et poursuivaient leurs opérations. A peine la procédure entamée, ils payaient la faible amende dont ils étaient passibles, ou bien, s'en allaient leur chemin, laissant au métier le soin d'acquitter les frais de justice.

Cette question fut discutée à une assemblée tenue par les merciers le 24 juin 1545. On y prit les décisions suivantes : 1° Les bourgeois de la Cité, franchise et banlieue ne faisant pas partie de la corporation ne pourront plus, à l'exemple de ce qui se pratique dans les autres métiers, étaler leurs marchandises à Liège s'ils n'ont acquis le métier des merciers. Exception est faite pour ceux qui, comme les bâtards, ne peuvent être admis comme membres de l'association. 2° Quant aux personnes étrangères à la Cité et à la banlieue, elles continueront à jouir de leur ancienne franchise de deux jours par semaine, mais l'amende sera portée à six couronnes d'or et on pourra appréhender les contrevenants pour la leur faire payer.

Ces mesures furent encore insuffisantes. Le métier estima, en 1574, le jour de la procession aux Ecoliers, qu'il était grandement nécessaire de nommer un *bon compaignon* pour la surveillance et la police des étrangers; ces fonctions furent confiées à Philippe le Chapelain qui obtint, de ce chef, un traitement annuel de douze florins liégeois pour ses vacations.

Mais les forains éludèrent ces règlements : ils amenaient leurs marchandises à Liège, les exposaient en vente deux jours, puis, les remisaient jusqu'à la semaine suivante, dans quelque chambre ou maison où ils ne manquaient pas, à l'occasion, de continuer leur trafic.

Ces abus firent l'objet de doléances et de discussions, lors de la réunion des merciers du 4 juin 1577. Plusieurs compagnons s'y plaignirent vivement du préjudice que cela leur causait. On

décida, cependant, que les étrangers continueraient à avoir leurs deux jours francs pour vendre leurs merceries, mais, qu'avant de s'installer, ils devaient, sous peine d'une amende de six écus d'or, mander les rewards ou les officiers du métier pour examiner leurs marchandises ; lorsqu'ils avaient étalé deux jours durant, pendant deux semaines successives, ils étaient tenus d'emporter leurs ballots et de n'en rien laisser dans la Cité et franchise. Les bourgmestres confirmèrent cette ordonnance, le 9 juillet 1577.

Des mesures restrictives furent prises encore, dans la suite, contre les pratiques abusives des merciers forains. Malgré les tendances des autorités à encourager la liberté du commerce, on ne pouvait tolérer, en effet, que des étrangers ne payant ni acquêt de métier, ni taxe, ni impôt (1), pussent, grâce à cette situation privilégiée, vendre à meilleur marché que les bourgeois et leur faire ainsi une concurrence ruineuse.

*
* *

Des colporteurs ou savoyards, « allant leur chemin et veuillant gaigner quelque pièce d'argent pour passer », parcouraient le pays, surtout à l'époque des foires, pour vendre des merceries : bas, gants, aiguilles, épingles, lacets, bibelots et *galanteries*. Pendant longtemps, nulle entrave ne fut mise à ce commerce. Toutefois, une ordonnance du métier des merciers, du 16 mars 1571, exigea que les porte-balles admis à circuler à Liège fussent de bonne réputation et qu'ils n'eussent pas dû quitter leur patrie pour hérésie ou pour un motif inavouable.

Les colporteurs pouvaient rester en ville et y débiter leurs

(1) L'exemption des impôts était le principal grief des marchands indigènes contre les étrangers. Les autorités répondaient que l'usage était international et réciproque et que, d'ailleurs, les consommateurs, eux, payaient les contributions et devaient jouir du bénéfice que leur procurait la concurrence. Cette situation existe encore aujourd'hui dans nombre de localités, où les marchands établis réclament, pour les mêmes motifs que leurs prédécesseurs, la suppression des marchés et des foires.

marchandises pendant quinze jours, trois semaines e même trois mois, après lesquels ils devaient passer leur chemin (1).

Si, par hasard, pris en service par un patron mercier et réunissant les qualités voulues, ils désiraient rester plus longtemps à Liège, on leur appliquait le règlement suivi à l'égard des serviteurs originaires du pays.

Un mercier liégeois employant, dans ces conditions, un passant étranger, devait le faire inscrire au registre du métier, avec la mention qu'il n'en faisait pas partie, afin qu'il ne pût, dans la suite, se prévaloir de cette inscription pour se faire passer comme maître; car, comme nous le verrons au chapitre du relief, l'exercice d'une profession était un indice qu'on faisait partie du métier correspondant.

Au XVIIIe siècle, le Conseil de la Cité se préoccupa du préjudice que la trop grande liberté laissée aux colporteurs causait à la perception des impôts et au commerce local; il demanda au prince-évêque de publier un mandement interdisant aux étrangers d'étaler et de débiter, dans toute l'étendue de la Cité, sauf en temps de foire (2). Le 12 juillet 1766, Charles d'Oultremont acquiesça à cette requête et défendit à tous marchands étrangers, porte-balles et colporteurs de venir vendre aucunes marchandises dans la Cité, les faubourgs et la banlieue; le débit de porte en porte était prohibé aussi bien que l'étalage aux boutiques et aux échoppes. Étaient exceptés de cette défense tous comestibles, les instruments et les outils relatifs aux sciences et aux arts libéraux, les petits ouvrages en bois, en plâtre, en osier, en paille, et les travaux faits au burin, comme les images, estampes et cartes géographiques (3).

(1) Une ordonnance des échevins de Mons, portée à la demande du métier des merciers de cette ville, interdit, le 20 juin 1654, aux savoyards dits porte-panniers, de tenir boutique et de vendre leurs marchandises dans les maisons et tavernes où ils logeaient, mais leur permit de débiter parmi les rues.

(2) *Recès de la Cité*, 1765-1768, fol. 34, 212, 216.

(3) POLAIN, *Ordonnances de la principauté de Liège*, 3e série, t. III, p. 354.

Le métier des merciers est celui où se firent inscrire le plus de membres originaires d'autres pays (1). Pendant les deux derniers siècles de l'ancien régime, plus de cent étrangers se soumirent à la formalité de l'acquêt : on y trouve des Français, venant de Paris, Douai, Lille, Abbeville, Calais, Montpellier, Saint-Omer ; des Flamands, venant d'Anvers, Bruges, Malines ; des Anglais, des Irlandais, des Normands, des Gascons, des Italiens, des Allemands, des Suisses, des Lorrains, des Brabançons, des Hennuyers, des Tournésiens, des Hongrois, des Espagnols et des Savoyards.

Parfois des exotiques, après avoir annoncé leur intention d'acquérir le métier, « allaient en voye » sans payer et étaient immédiatement rayés des listes de la corporation.

Chapitre IV

Boutiques et Échoppes. — Droits d'étalage. — Tonlieux et Gabelles

Au moyen-âge, une très grande partie du trafic se faisait en plein air, sur les marchés et les places publiques.

A Liège, les merciers riches avaient leurs maisons et leurs magasins particuliers ; mais, indépendamment de la halle, dont nous parlerons plus loin, et des foires, la majorité des commerçants ne disposaient que de boutiques, d'échoppes, d'étaux, de « *teûtès* » disséminés parmi toute la ville, contre ou devant les maisons (2).

Le quartier du Marché et surtout les degrés, le parvis et même

(1) En revanche, bon nombre de merciers liégeois émigraient dans des pays parfois fort éloignés.

(2) En 1507, Henri Hoen dit delle Griffe loue à Paschase Cornelis, *merchenier*, le *stal* annexé à sa maison delle Griffe, avec la petite chambre située derrière l'échoppe, moyennant huit florins postulats de Horn par an. *Chambre impériale*, procès, n° 1097.

les cloîtres de la cathédrale Saint-Lambert furent toujours les centres principaux des étalages de merceries (1).

En 1478, alors que la Cité commençait à peine à se relever de ses ruines, nombre de merciers dépourvus de boutiques ou des petits étalages appuyés précédemment contre les monuments et les maisons du Marché, exposaient, tous les jours, leurs marchandises en vente sur la place publique ; le mayeur et les bourgmestres de Liège prohibèrent cet usage sous peine d'amende. Les merciers demandèrent alors de pouvoir, du moins, s'installer sur le Marché les mercredis, vendredis et samedis, pendant un an, jusqu'à ce qu'ils aient pu se pourvoir de places ou *staux* en d'autres endroits (2).

Le commerce fait aux abords de l'église Saint-Lambert ayant occasionné de l'encombrement et des désordres portant atteinte à la majesté du culte, le prince Érard de la Marck crut de son devoir de l'interdire. Ses successeurs prirent également des ordonnances à ce sujet, notamment en 1551 et en 1554 (3), mais l'usage était tellement invétéré qu'il fut impossible de l'extirper complètement. Un différend surgit, en 1624, entre les officiers du métier des merciers et le mayeur des cloîtres de Saint-Lambert, sur le point de savoir auquel d'entre eux appartenait la police des objets de mercerie vendus dans les maisons ou boutiques claustrales (4).

D'autre part, la question des échoppes fit, plusieurs fois, l'objet des délibérations du métier. Au XVIe siècle, le loyer des maisons et des boutiques situées autour du Marché et dans les rues de grand passage était extraordinairement élevé. Les merciers qui, par suite de leur éloignement du centre ou de l'exiguité de

(1) *Cathédrale Saint-Lambert*, grande compterie, reg. n° 3, fol. 13.— *Echevins de Liège*, obligations, reg. n° 20 (8 juillet 1532, etc.).

(2) *Métier des merciers*, reg. n° 874, fol. 9 v°.

(3) GOBERT, *Les rues de Liége*, t. II, p. 172.

(4) *Métier des merciers*, reg. n° 56, fol. 60 v°.

leurs demeures, ne pratiquaient pas le commerce à domicile, auraient voulu pouvoir étaler librement leurs marchandises sur toutes les places publiques ; or, les statuts déclaraient qu'indépendamment de leur maison, les merciers n'étaient autorisés à avoir qu'un auvent en ville. Cela restreignait singulièrement le commerce des petits compagnons ; à une séance du 31 août 1561, ils se plaignirent du préjudice que leur causait cette mesure. Après discussion, l'assemblée décida, à l'unanimité, que tout mercier n'ayant pas de boutique en sa demeure pourrait établir deux échoppes *(staux)* en ville, sans préjudice des lettres du métier (1).

Un cri du perron du 24 avril 1570 défendit aux marchands d'étaler leurs denrées dans la Cité, à une distance des maisons des particuliers moindre que sept à huit pieds (2).

*
* *

Un droit d'étalage était perçu sur les marchandises exposées en vente au marché et dans les échoppes. Ce droit, rangé parmi les prérogatives attachées à la souveraineté, appartenait, aux XIe, XIIe et XIIIe siècles, à la mense épiscopale.

Plus tard, des conflits éclatèrent sur le point de savoir si les wérixhas (3) étaient la propriété du prince ou celle de la commune. Le compromis de Wihogne, du 5 juin 1326 (4) s'occupa de cette question ; la décision amiable en fut remise à deux délégués d'Adolphe de la Marck.

En principe, les aisemences, les foires et les places publiques, continuèrent à être considérées par les évêques comme relevant de leurs droits régaliens ; néanmoins, durant les derniers siècles de la nationalité liégeoise, les profits des wérixhas se partagèrent

(1) *Métier des merciers*, reg. n° 874.

(2) *Echevins de Liège*, mandements et cris du perron, 1567-1571.

(3) Le prince qualifiait les terrains publics de *wérixhas*, la ville les nommait *aisemences*.

(4) Bormans et Schoolmeesters, *Cartulaire de Saint-Lambert*, t. III, p. 299.

entre la commune et le prince (1), mais, les pouvoirs communaux s'occupèrent seuls de la recette du droit d'étalage au grand Marché (2) ; les taxes payées de ce chef rapportaient à la Cité 310 florins en 1653 et 232 florins en 1792 (3).

* * *

Certaines impositions appelées tonlieux ou tournis, gabelles ou maltôtes, fort différentes d'après les époques et les localités, étaient levées soit au profit du prince, soit au profit des communes, sur les marchandises ou sur le prix des marchandises exposées au Marché ; c'était généralement un impôt au 60e du prix de vente (4). A Liège, les citains en étaient exempts.

Au commencement du XVIe siècle, une gabelle communale était exigée à Visé sur le sel, l'huile, les harengs, le vin, le drap, le grain mis en vente en cette ville, sur la bière y brassée, etc., etc. Le gabeleur devait, selon la nature des produits, réclamer cet impôt tantôt à l'acheteur et tantôt au vendeur.

Il est fréquemment fait mention de la gabelle des métiers de Huy, perçue au profit de cette ville, sur la vente des différents objets ressortissant à chaque métier ; la gabelle du métier des fèvres était mise sur les fers, aciers et métaux vendus à Huy ou menés hors de la ville (1/2 aidant pour chaque cent) ; les forgerons, maréchaux, serruriers et couteliers payaient, en 1502, le 30e denier du prix de vente de leurs produits.

Parfois, les étrangers, allant approvisionner de certaines denrées les bourgeois d'une ville, étaient exempts de tout impôt ; cette question fut plusieurs fois agitée, notamment en 1558. Un bourgeois de Liège, Jean Heynen, naiveur de son état, se rendait

(1) *Collégiale Saint-Pierre*, reg. nº 12, p. 508.

(2) GOBERT, *Les rues de Liège*, t. II, p. 337.

(3) BORMANS, *Extraits des comptes de la Cité*. Bulletin de l'Institut Arch. Liég. t. VII, pp. 378, 379.

(4) DE CHESTRET, *La police des vivres*. Bulletin de l'Institut Archéol. Liég. t. XXIII, p. 240.

fréquemment à Huy pour vendre des fromages. Les acheteurs en gros venaient à la barque même, prendre 1000 ou 2000 fromages qu'on allait peser à la balance de la ville. Pour la vente en détail, Heynen, vêtu d'un «sarot» gris et aidé de sa femme, parcourait les rues de Huy, offrant sa marchandise de maison en maison. Collard Martin, receveur du tonlieu du prince, prétendit que Heynen, à raison de ce trafic, devait lui payer le tonlieu ou droit de 60e et le fit arrêter. Le marchand protesta qu'à Huy comme à Liège, les marchands étrangers et autres pouvaient, trois jours par semaine, débiter des fromages et d'autres denrées sans être sujets à aucune taxe. Certains témoins entendus au procès déclarèrent qu'il n'y avait à Huy que deux jours de franc marché, qu'aucun tonlieu n'était exigé des étrangers sur la vente en gros, mais que, pour le commerce en détail (*à la menue main*), ils étaient redevables de la gabelle au 18e.

Les dépositions de quelques autres témoins sont également à noter : l'un prétend que nul, ni bourgeois de Liège ni autre, ne peut vendre, à Huy, des fromages dans des barques amarrées aux rivages, s'il ne fait partie du métier des merciers. Un autre affirme, au contraire, que les marchands étrangers ne sont pas tenus de faire partie de la corporation des merciers, mais, qu'ils doivent payer l'impôt ou tonlieu; un autre, enfin, déclare que tous ceux qui, à Huy, viennent vendre en détail du fromage, du beurre, de l'huile, des chandelles, de la graisse, du suif, du lin, de la sayette et des produits similaires payent la gabelle *au* métier des merciers, ignorant s'ils y sont tenus ou non.

L'affaire suivit la filière accoutumée: échevins de Huy, justice de Liège, Conseil ordinaire et Chambre impériale.

Les échevins de Liège jugèrent, le 20 octobre 1559, qu'il n'était pas prouvé que Collard pût lever le tonlieu sur les fromages, et condamnèrent le receveur aux dépens. On ignore si la Cour suprême confirma ou annula ce jugement (1).

(1) *Chambre impériale,* procès, n° 1397.

Chapitre V

De la possession du métier

§ 1. — *Conditions requises*

Les seules conditions requises pour être admis au métier des merciers de Liège étaient d'appartenir à la religion catholique, d'être né de légitime mariage et d'avoir une bonne réputation. Sur ces trois points, et surtout sur le second, la corporation était très exigeante ; elle estimait cette sévérité indispensable à la dignité du corps et semblait écarter, en cela, toute question d'humanité. En 1565, un pauvre diable, Castor Nollens, ayant demandé, pour ses enfants légitimes, relief du métier, les officiers le lui refusèrent, parce que Castor était « engendré de lyct maculé et illégitime ». Les échevins de Liège, à qui le cas fut soumis, jugèrent, le 30 août 1565, que les enfants devaient être admis, mais qu'un bâtard ne pouvait obtenir le relief pour lui-même (1).

Une autre sentence des mêmes échevins, en date du 25 mai 1566, stipule qu'un candidat au bon métier des merciers doit prouver qu'il est légitime (2).

Un cas analogue à celui de Nollens se présenta en 1626 : un passementier bâtard, sous prétexte qu'il avait un fils légitime mineur, releva le métier pour celui-ci, à titre de sa propre femme, et prétendit travailler lui-même, en vertu du relief de son enfant ; la généralité décida que nul bâtard ne pouvait *travailler* au métier et que la cause serait plaidée aux frais de la corporation (3). S'il arrivait que, par mégarde ou supercherie, un enfant illégitime eût été admis à l'acquêt ou au relief, il était rayé dès la constatation de l'erreur. Les exemples du fait ne sont pas rares ; à côté d'un relief de fils de maître, du 25 juillet 1580, le greffier inscrivit :

(1) *Échevins de Liège*, jugements et sentences, 1565-1570, fol. 5.
(2) *Id.* 1565-1566, fol. 168 v°.
(3) *Métier des merciers*, reg. n° 56, fol. 63.

« Vacat, que ledit Gile ne peult estre de nostre dit mestier pour ce qu'il est bastard et awatron [1] ». Des mentions analogues se trouvent en marge d'autres reliefs des années 1631 et 1645 [2]. Exception était faite pour les légitimés, c'est-à-dire pour ceux qu'un diplôme impérial avait relevés de l'irrégularité de leur origine, ainsi que le prouve un acte du 3 juin 1542.

Si un fils de maître épousait une fille illégitime et que celle-ci, devenue veuve, se remariât avec un personnage non affilié à la corporation, cet homme n'acquérait par là aucun droit au métier.

La légitimité, la catholicité et la bonne renommée des récipiendaires étrangers étaient d'ordinaire prouvées aux gouverneurs par attestation des bourgmestres, échevins et curés de la localité d'origine. À défaut de documents authentiques, on se contentait, parfois, de la déclaration des compatriotes faisant partie de la corporation. Ainsi, le 28 septembre 1586, un anversois, Lanoens Loren, s'étant présenté pour acquérir le métier des merciers de Liège, on fit comparaître le fameux imprimeur Gauthier Morberius, qui attesta par serment et sur la damnation de son âme que le candidat était né de mariage légitime [3].

Celui qui possédait un métier pouvait *en user*, c'est-à-dire exercer la profession dont ce métier avait le monopole, et le *hanter*, c'est-à-dire assister aux assemblées corporatives, y voter, y recevoir des offices ou des fonctions électives et participer, le cas échéant, aux répartitions faites sur le fonds commun.

Toutefois, chez les merciers, comme dans plusieurs autres métiers, il existait divers degrés dans l'acquêt, c'est-à-dire des *rates* conférant plus ou moins de droits, tant pour la pratique de la profession que pour l'exercice des droits civils et politiques ; en certains cas, les apprentis et les serviteurs étaient, moyennant le payement d'une taxe peu élevée, autorisés à aider les maîtres

(1) *Métier des merciers*, reg. n° 62, fol. 94.
(2) *Id.* reg. n° 67, fol. 273 ; n° 68, fol. 422.
(3) *Id.* reg. n° 63, fol. 187.

dans leurs divers travaux ; mais cette tolérance ne conférait nullement la possession du métier.

L'admission dans le métier des merciers avait lieu en vertu de don gratuit, d'acquêt ou de relief.

§ 2. — *Le don gratuit*

À raison de services rendus au pays ou à la Cité, les membres des corporations octroyaient parfois leur métier à titre gratuit. C'est ce qu'on appelait la franche-bourgeoisie : celui qui en jouissait était un privilégié, exempt du service militaire et de toutes corvées (1).

Indépendamment des francs-bourgeois, les merciers admettaient exceptionnellement, comme confrères ordinaires, des personnes ayant un titre quelconque à leur gratitude ou munies de hautes recommandations. Le 25 juin 1605, ils reçurent dans leur corps, à la demande du bourgmestre Massillon, le maître-canonnier de la Cité, Philippe, à la seule condition de payer vingt-quatre florins, montant des frais du banquet auquel cette réception avait donné lieu, et qui avait réuni un certain nombre de compagnons (2). Le 30 juin 1668, les merciers, sollicités par les bourgmestres, accordèrent leur métier gratis aux deux serviteurs des maîtres à temps, afin qu'on pût les proclamer bourgeois de Liège (3) ; l'exercice ou usance de la profession fut, le 12 mai 1683, concédée gratuitement, sa vie durant, à Léonard Herman « pauvre estropié pour le service de la patrie au siège de Visé (4) ».

En 1772, la Chambre Saint-André octroya le métier des merciers à l'ex-bourgmestre J. G. J. Clercx, pour avoir, pendant sa magistrature, prévenu la disette des grains (5).

(1) Poncelet, *Les bons métiers de la Cité de Liège*, p. 21.
(2) *Métier des merciers*, reg. n° 64, fol. 215.
(3) *id.* reg. n° 70, fol. 516.
(4) *id.* reg. n° 57.
(5) *id.* reg. n° 876. fol. 81.

Nous parlerons, au chapitre suivant, des rates accordées, sans frais, à titre de rémunération ou échange de services présents et futurs.

§ 3. — *L'acquêt*

L'acquêt était une formalité en vertu de laquelle ceux qui ne faisaient pas partie d'un métier y étaient, moyennant un prix déterminé, admis au même titre que ceux qui le possédaient par droit de naissance.

On ignore quel était, antérieurement à l'an 1534 (1), le prix exact de l'acquêt du bon métier des merciers, mais il semble résulter de l'examen des divers actes du XVe siècle qu'il était de vingt et une couronnes pour les bourgeois et de quarante-deux couronnes pour les étrangers (2), sauf les diminutions accordées pour différents motifs.

En vertu des statuts du 11 août 1534, les droits d'entrée furent fixés comme suit, indépendamment du minerval des officiers et du serviteur :

Pour les natifs de la Cité et banlieue de Liège	20	couronnes	d'or au soleil.
Pour les Liégeois épousant une veuve faisant partie du métier	1	couronne	id.
Pour les Liégeois épousant une fille de maître	1/2	id.	id.
Pour les natifs du pays de Liège et comté de Looz, hors banlieue . . .	30	id.	id.
Pour les natifs du pays épousant une veuve ou une fille de maître . . .	2	id.	id.
Pour les étrangers	42	id.	id.
Pour les étrangers épousant une veuve ou une fille de maître . . .	4	id.	id.

(1) La Paix de Saint-Jacques, du 28 avril 1487, établit un prix uniforme pour l'acquêt de n'importe quel métier : dix florins du Rhin pour les Liégeois et quinze pour les étrangers, plus les droits des gouverneurs, clerc et varlet. Cette clause ne fut jamais observée.

(2) *Métier des merciers*, reg. n° 874, fol. 11 v°, 15 v° etc. ; n° 58, fol. 2.

Le tarif était encore le même en 1606; seulement, au lieu de *couronnes*, on disait alors *écus d'or*.

L'amende infligée à ceux qui contrevenaient aux articles du règlement relatifs à l'acquêt était de trois couronnes, pour la première fois, six couronnes pour la seconde, et arbitraire, à la détermination du juge, pour la troisième.

En principe, tout acquêt accordé par les gouverneurs à un taux non réglementaire était nul, mais, du consentement de la généralité, de nombreuses exceptions furent faites à cette règle.

Tous ceux qui étaient reçus dans l'association devaient prêter serment de fidélité entre les mains des gouverneurs.

Les conditions et le mode de payement de l'acquêt faisaient l'objet de colloques entre les gouverneurs et certains compagnons, d'une part, et l'aspirant, d'autre part. Ces conférences se tenaient d'ordinaire dans une auberge ou un cabaret, et toujours, une partie du prix de l'admission était, à cette occasion, dépensée en mangeailles et en boissons ; au XVIe siècle, les frais de l'écot s'élevaient, selon les cas, à 7, 16, 28 florins, 2, 6 ou 8 écus ; ils étaient couverts par le candidat et déduits, lors du règlement de compte.

Le prix de l'acquêt se payait, tantôt, en une fois, tantôt et plus souvent, par à-comptes ou annuités. Dans une assemblée tenue le 16 juillet 1492, les merciers avaient décidé que les gouverneurs ne pouvaient recevoir aucun nouveau confrère, s'il n'acquittait au moins la moitié de sa rate dans l'année de son admission. Cette ordonnance ne fut pas observée ; le 25 février 1514, Gillet Garin, tailleur de drap, fut autorisé à régler sa taxe par versements annuels d'une couronne. Cette faveur ne s'accorda que sous la garantie personnelle des gouverneurs (1).

(1) Le plus souvent, l'acquérant payait l'intérêt de la somme due et donnait hypothèque en garantie. On trouve, dans le greffe des échevins de Liège, un grand nombre de constitutions de rentes de cette nature, surtout au XVIe siècle.

D'après le règlement de 1534, les acquêts et les reliefs devaient se faire devant les deux gouverneurs et n'étaient effectifs qu après l'entier payement du prix stipulé. Le métier décida, le 24 juillet 1595, qu'il fallait, pour les acquêts, exiger des étrangers au moins quatre écus d'à-compte; de ceux du pays, trois écus, et des bourgeois au moins deux écus, l'écu effractionné à huit florins dix aidants. En même temps, défense fut faite aux officiers de dépenser *denier ni maille* pour les préambules de l'admission et de déduire une maille sur le taux réglementaire.

Pour cause d'insuccès dans leur commerce ou pour tout autre motif, certains merciers étrangers quittaient la ville ou abandonnaient le métier avant d'avoir soldé complètement leur taxe d'admission ; ils étaient alors rayés des rôles de la corporation.

Parfois, les gouverneurs consentaient à ce qu'une personne, ayant commencé à verser et ne voulant pas continuer, transmît ses droits à un ami ou à un compatriote : celui-ci reprenait alors les payements jusqu'à extinction de la dette.

On trouve aussi des échanges de métier à métier : un fèvre devient mercier et le mercier devient fèvre.

On a pu voir, par le tarif des acquêts, quel avantage pécuniaire obtenaient les nouveaux confrères, liégeois ou étrangers, qui épousaient la fille ou la veuve d'un maître mercier ; bien rares étaient, grâce à cette mesure, les mercières ne trouvant pas d'épouseurs. Ce point fit, d'ailleurs, l'objet de maintes ordonnances : le règlement de 1479 portait que la fille de maître qui se mariait ou la veuve de maître qui convolait en autres noces ne payait qu'une demi-rate. Le 11 juillet 1481, la généralité décida qu'une femme ayant acquis le métier, si elle épousait un liégeois, en faisait un maître mercier ; si son mari était de la banlieue, il payait 17 couronnes; s'il était étranger, 21 couronnes. En 1495, le jour des processions à Saint-Léonard, à Saint-Laurent et aux Écoliers, étant donné les frais supportés et les peines souffertes par les merciers au temps des guerres, les maîtres furent autorisés à marier leurs filles sans payer la demi-rate réglementaire ; ceux

qui avaient servi le métier en armes ou autrement étaient seuls admis à cette faveur, mais non « ceux qui sont restés tranquilles ou ont couru sur d'autres métiers ».

Plus tard, on spécifiait souvent, dans les contrats d'admission, que si l'acquérant venait à épouser une fille de maître, il cesserait de payer ses annuités.

Au XVe siècle, lorsque le métier était à court d'argent, il lui arrivait assez fréquemment soit de récompenser des services rendus, soit de secourir des compagnons dans la détresse, par la concession d'une rate de plus ou moins grande valeur. Il n'était généralement pas permis à ceux qui recevaient de telles rates de les utiliser pour leur propre admission au métier. Les bénéficiaires se mettaient en quête d'une personne qui voulût entrer dans la corporation et en recevaient directement le prix convenu entre eux, lequel était parfois inférieur au tarif. Ordinairement, le métier était appelé à sanctionner le marché. On trouve pourtant quelques cas exceptionnels : en 1502, le jour de la procession aux Écoliers, Jean Baiar, qui s'était vu octroyer une rate, exposa à ses confrères qu'il avait trouvé un habitant de Maestricht disposé à acquérir le métier, mais que ce personnage, par l'importance de son négoce, allait être un rude concurrent pour les merciers liégeois ; la généralité, voulant écarter ce rival, permit à Jean Baiar d'employer, pour le payement de son propre acquêt, la rate qu'il avait obtenue.

Dans les octrois d'admissions gratuites ou les rabais consentis, le métier était guidé par l'intérêt, par la reconnaissance ou par l'esprit de charité. Voici encore quelques exemples d'admissions faites dans des conditions non prévues par les statuts : à la Saint-Jacques 1496, l'assemblée des merciers, désirant s'attirer les bonnes grâces et s'assurer, en toutes choses, les conseils de Gérard Viron, sous-mayeur et échevin de Liège, lui accorda, sans frais, la possession du métier. Quant à des réductions accordées à de pauvres gens, on en trouve un grand nombre ; car la corporation, qui repoussait les bâtards, accueillait les indigents et leur facili-

tait l'entrée de leur association. Ainsi voit-on, à la Saint-Jacques 1599, Cornelis Pelter de Bois-le-Duc, obtenir une forte remise à cause de sa vieillesse ; le 3 juin 1619, un faiseur de bourses et de lacets *(naliers)*, de Bearu en l'évêché de Verdun, autorisé à payer, pour son acquêt, un écu par an et cela « pour Dieu, à raison de sa povreté » ; le jour de la Magdeleine 1622, une pauvre bourgeoise veuve, faiseuse de boutons, admise moyennant 12 écus (au lieu de 20), payables un écu annuellement ; le 18 novembre 1632, Jeanne Porta, fille d'un mendiant, reçue pour onze florins.

En de rares occasions, les bourgmestres de Liège se croyaient autorisés à disposer de certaines rates : le 30 octobre 1674, ils accordèrent le métier des merciers aux enfants de Jean Lejoye, bourgeois de Huy, à la suite d'un accord fait avec eux, concernant le recouvrement des eaux des fontaines (1).

L'acquêt n'était pas, à lui seul, un titre suffisant pour *hanter* le métier, c'est-à-dire pour y exercer les droits civils et politiques, participer aux assemblées, y voter ou y obtenir des mandats ; il fallait, de plus, avoir donné, pendant un certain temps, des témoignages d'intérêt à la corporation, exclusivement à toute autre (2).

§ 4. — *Le relief*

Le relief était l'acte par lequel on admettait dans un métier ceux qui le possédaient par droit de naissance, c'est-à-dire les fils de maîtres. Tous les enfants nés d'un père qui avait acquis ou relevé le métier faisaient de droit partie de la corporation ; ceux qui étaient nés postérieurement à l'acquêt n'y avaient aucun titre et devaient l'acquérir eux-mêmes, exception faite des enfants encore à la mamelle au moment de l'admission (3).

(1) *Métier des merciers*, reg. nos 55, fol. 506 ; no 66, fol. 26 ; no 67, fol. 170 vo, 334 ; no 71, fol. 61.

(2) Voir ci-après : *Assemblées du métier*.

(3) *Métier des merciers*, reg. no 68, fol. 265.

Le droit à un métier se transmettait comme un héritage, mais les merciers n'étaient pas trop sévères sur ce chapitre. Ils permettaient de faire relief à titre d'un oncle, d'un grand-père, d'un cousin, d'une cousine sous-germaine (1) et même à raison d'une vague parenté. Il suffisait parfois, pour être admis, de prouver, soit par serment, soit par le témoignage de quelques amis, que l'on descendait d'une personne ayant relevé ou ayant exercé le métier.

L'exemple suivant prouve jusqu'où allait la tolérance sous le rapport du relief : une fille de maître, en se mariant, apporte à son époux le droit de faire relief ; celui-ci, devenu veuf, se remarie ; après sa mort, sa seconde femme, se remariant à son tour, transmet à son second mari les droits venant de la femme de son premier époux (2).

Les règlements ne fixent aucune taxe à payer au métier pour les reliefs des fils de maîtres : une redevance était pourtant perçue de ce chef. En août 1677, les greffiers des trente et un autres métiers déclarèrent, à la demande des merciers, qu'ils prenaient quarante patards pour le relief d'un homme marié à une fille de maître. En 1607, la généralité fit remise de tous droits de relief à de pauvres orphelins appartenant au métier par leur grand-père maternel, mais dont le père, qui était afforain, n'avait pas acquitté la redevance (3).

Les reliefs, de même que les acquêts, se prouvaient par l'inscription au registre de la corporation ; au commencement du XVIe siècle, d'anciens gouverneurs venaient assez fréquemment affirmer qu'au temps de leurs fonctions, trois, quatre ou cinq ans auparavant, tel ou tel avait relevé ou acquis le métier. Cet usage ayant engendré des abus, une ordonnance des merciers, du 24 juin 1545, prescrivit que tous reliefs ou acquêts non enre-

(1) *Métier des merciers*, reg. n° 64, fol. 26, 128, 146, 242 ; n° 66, fol. 34.
(2) *id.* reg. n° 68, fol. 71.
(3) *id.* reg. n° 56, fol. 32.

gistrés et payés pendant l'année des gouverneurs qui les auraient reçus, seraient rejetés, cassés et annulés.

§ 5. — *La maîtrise*

Les maîtres étaient ceux qui, après avoir obtenu, acquis ou relevé le métier, et s'être, le cas échéant, soumis à un stage et au chef-d'œuvre, ouvraient une boutique ou un atelier pour la vente, la fabrication ou la production d'articles considérés comme merceries, et jouissaient, au sein de la corporation, de la plénitude des droits professionnels, civils et politiques.

Les devoirs et les droits des maîtres sont spécifiés dans les divers chapitres de ce travail.

§ 6. — *L'apprentissage. — Les garçons et les filles de boutique*

Parmi les professions ressortissant au bon métier des merciers, les unes, où n'intervenait aucune fabrication, mais limitées au simple trafic, comme le débit d'épiceries et de quincailleries, ne nécessitaient aucune maîtrise ; le stage, en ce cas, n'avait pas une durée fixe ; il dépendait de la volonté des intéressés eux-mêmes.

D'autres branches, au contraire, exigeaient un apprentissage long et difficile : telles étaient la passementerie, la mégisserie, la fabrication des cartes à jouer, dont nous parlerons ci-après.

Les marchands-merciers proprement dits, c'est-à-dire ceux qui ne s'appliquaient pas à un art ou à une main-d'œuvre réglementée par des statuts spéciaux, pouvaient avoir chez eux autant d'apprentis, de valets et de servantes qu'il leur en fallait. Si ces subalternes étaient préposés au service de la clientèle, en usant de balances et de mesures, ils devaient prêter serment au métier de donner à chacun ce qui lui revenait ; les maîtres ou dames, après avoir éprouvé ces serviteurs ou apprentis pendant trois semaines, se présentaient au receveur du métier, lui faisaient inscrire le nom de leur employé et acquittaient une demi-couronne au

soleil. Cette redevance, que l'on nommait *cropage* ou *petite rate*, était, au XVIe siècle, attribuée à la compagnie de Notre-Dame des merciers érigée en l'église des Guillemins. Si, dans la suite, les apprentis qui avaient payé cette demi-couronne acquéraient le métier, le prix du *cropage* leur était déduit.

Étaient seuls obligés à cette taxe de compagnonnage ceux qui servaient habituellement les clients à la boutique ou aux marchés; les domestiques et servantes occupés aux soins du ménage et de la maison, et qui, de temps en temps, aidaient ou suppléaient leur patron au comptoir, n'y étaient pas astreints. Telle était la réglementation en 1534.

Une ordonnance du 18 mars 1571 confirma ces mesures, en y ajoutant les clauses suivantes : les apprentis ne faisant pas partie de la corporation et non encore en état de faire chef-d'œuvre, doivent se faire inscrire à un registre spécial et payer, pour leur entrée, un postulat de Horn au profit de la compagnie Notre-Dame et un patard de Brabant au greffier; lorsque les apprentis sont prêts à subir l'examen, ils sont tenus d'ajouter à leur premier versement de quoi faire un demi-écu. Il va de soi que ces redevances ne procuraient pas l'acquêt du métier et ne conféraient que le droit à l'exercice manuel.

Quant aux serviteurs et servantes ne possédant pas le métier, employés au pesage ou au mesurage des marchandises, à la fabrication des passementeries, des chapeaux sur le bassin, du feutre, et à d'autres ouvrages, ils devaient, en vertu de l'ordonnance de 1571, payer chacun, à leur entrée, un demi-écu applicable à la compagnie Notre-Dame. Les ouvriers occupés à des travaux ordinaires et faciles, tels que les *spouleurs* et les *haspleurs*, n'étaient astreints à aucun droit d'entrée, ni envers le métier ni envers la confrérie.

Il était sévèrement défendu aux maîtres merciers d'accepter un apprenti ou un garçon de boutique venant de chez un confrère, s'ils n'avaient accompli exactement le contrat fait avec leur premier maître. Cette clause, paraît-il, ne figurait pas dans les

statuts de 1479. Lambert Maboge ayant, en 1481, pris comme valet un certain Jacob, lequel était redevable de quinze florins à Barthélemi Rulant, son précédent patron, pour frais d'apprentissage, ce dernier protesta contre cette manière d'agir. Le métier déclara, le 23 octobre 1481, que, malgré le silence des statuts à cet égard, l'usage était que les valets devant de l'argent à un maître ou ayant fait un contrat avec lui, ne pouvaient s'engager ailleurs sans le gré de leur premier patron : Maboge fut condamné à congédier Jacob jusqu'à ce que celui-ci eût donné satisfaction à Rulant (1).

Cette question délicate continua de faire l'objet de la sollicitude du métier jusqu'à la fin de l'ancien régime (2).

On a conservé le livre aux inscriptions de la petite rate ou du *cropage* pour les années 1664 à 1743. Il contient les noms des apprentis et des serviteurs et l'indication des droits payés par eux ou pour eux, par leur père ou par leur patron, à la compagnie Notre-Dame des merciers. On y rencontre principalement des garçons d'apothicaires, des apprentis et des ouvriers des deux sexes servant chez des passementiers, chez des gantiers, chez des dentellières, chez des *fileuses de cotin*, chez des fabricants de boutons, chez des tordeurs de soie, chez des travailleurs à lice, etc.

Le même registre renferme, sous la date du 19 janvier 1681, un contrat d'apprentissage, passé au greffe du métier des merciers, et en vertu duquel Piron Libotte *loue* Catherine sa fille à Laurent Blendeffe, marchand de *bas de fette*, pour travailler aux *chasses de fette* l'espace d'un an ; ladite Catherine devait recevoir, pour ce terme, vingt-quatre florins de Brabant, plus quarante patards de denier-Dieu.

De 1723 à 1743, il n'y eut que quatre inscriptions ; à cette époque, les anciens usages de la corporation tombaient en désuétude et furent bientôt complètement abandonnés.

(1) *Métier des merciers*, reg. n° 874, fol. 12.

(2) Ordonnance du 18 mars 1571. — *Métier des merciers*, reg. nos 877, 878.

Sauf pour quelques sections dont il sera question dans un chapitre suivant, la durée de l'apprentissage était laissée à la libre décision des intéressés.

§ 7. — *Le chef-d'œuvre*

Dans les métiers où la chose était utile et possible, tout compagnon, avant de pouvoir user d'œuvre manuelle comme maître, était tenu de faire chef-d'œuvre ; dans les autres corporations, comme les tanneurs et les couvreurs, l'examen de capacité était remplacé par un apprentissage long et difficile.

Le chef-d'œuvre s'exécutait ordinairement au local du métier, en présence des gouverneurs ou des rewards et experts à ce délégués. Pendant la durée de l'épreuve, aucune personne étrangère n'était admise dans la salle où travaillait l'aspirant ; les experts ne pouvaient quitter celui-ci des yeux avant l'achèvement et la visite de son œuvre ; ils adressaient alors leur rapport aux officiers et en attestaient la véracité sous la foi du serment.

Dans certains métiers, tels que les passementiers, dont nous parlerons plus loin, et les tisserands, on n'était pas obligé de fournir un chef-d'œuvre spécial pour chacune des espèces d'ouvrages se rapportant à une profession (1) ; mais si l'on ne passait l'examen que sur des travaux faciles, on ne pouvait fabriquer des ouvrages plus compliqués ou même différents.

Quand on croyait trop sévères ou injustes les décisions des experts commis à l'appréciation du chef-d'œuvre, on avait la faculté d'en appeler à de nouveaux *connoisseurs*. Les frais étaient à la charge de celui ou de ceux qui étaient trouvés avoir tort.

(1) Dans d'autres localités, le chef-d'œuvre de chaque corporation était déterminé d'une façon générale et exigé strictement de tous les candidats. Ainsi vit-on le trouble et le désordre amenés dans la corporation des serruriers ferronniers de Mons en Hainaut, parce qu'un habile forgeur de grilles se trouva incapable de faire une bonne serrure et ne put, dès lors, exercer aucune des branches du métier. CRUTZEN, *Une querelle de métier au XVIIIe siècle*. Mémoires de la Société des sciences, des arts et des lettres du Hainaut, 5e série, t. II, p. 485.

Chez les merciers, il n'y avait de chef-d'œuvre possible que dans certaines sections se rapportant à des fabrications plus ou moins délicates : la passementerie, la peausserie, etc. Nous en parlerons au chapitre consacré à chacune de ces professions.

Chapitre VI

Assemblées du métier

Les assemblées ou réunions des métiers peuvent être divisées en trois catégories : les prises d'armes, les assemblées électorales et délibérantes, les cérémonies et réjouissances.

§ 1. — *Les prises d'armes*

Le rôle militaire des corporations était important : c'étaient elles qui, au moyen-âge, constituaient les milices communales.

Malgré les apparences pacifiques des professions qu'il comprenait, le métier des merciers de Liège se faisait remarquer par son esprit belliqueux, son zèle à participer d'une façon brillante aux expéditions guerrières. Nous en avons cité plusieurs exemples dans l'aperçu historique donné ci-dessus.

Les statuts de l'an 1534 prévoient encore, comme étant d'actualité, les campagnes décidées par les États et auxquelles devaient prendre part tous les hommes valides.

Les compagnons merciers s'y rendaient sous l'enseigne de leur corporation, sauf les privilèges des francs-bourgeois, et sous peine d'une amende d'une couronne d'or. Toutefois, le remplacement était autorisé, pourvu que le volontaire eût des qualités physiques égales à celles du remplacé.

Si le nombre des combattants était limité à dix, vingt ou trente par métier, ceux qui étaient désignés marchaient, moyennant l'indemnité leur allouée à cet effet. La première moitié du XVIe siècle marque, d'ailleurs, la fin de la période militaire des corporations. Dans la suite, elles eurent plus d'occasions d'exhiber leurs livrées et leurs bannières à des cortèges et à des fêtes qu'à des combats et à des sièges.

§ 2. — *Assemblées électorales et délibérantes*

Aussi bien au point de vue professionnel qu'au point de vue politique, toute autorité, tout pouvoir résidait dans la généralité du métier assemblée en séance plénière. A l'exception des jours de la Magdeleine (22 juillet), de la Saint-Jacques (25 juillet) et de la Sainte-Anne (26 juillet), fixés respectivement pour l'audition des comptes, pour les élections et pour l'approbation de celles-ci, les assemblées régulières du métier ne se tenaient pas à des jours déterminés (1). Elles avaient lieu, ordinairement, sur l'initiative des officiers et étaient annoncées par le varlet. Au XVIIe siècle, les compagnons y étaient convoqués au son du tambour ou de la trompette, à domicile ou par cri public.

Les confrères étant réunis dans leur chambre ou dans tout autre lieu, en assemblée officielle, chacun devait s'asseoir et être attentif aux questions traitées, sans faire de bruit ni interrompre. Les discussions étaient dignes et courtoises : les deux jurés prenaient les premiers la parole, puis les gouverneurs, ensuite les anciens officiers, enfin les autres compagnons, par rang d'âge.

Les amendes infligées aux perturbateurs étaient de dix aidans liégeois pour la première fois, d'un florin pour la seconde et de deux florins pour la troisième (2).

Le compagnon qui révélait les secrets des délibérations était condamné à l'amende d'une couronne d'or. Celui qui, convoqué à une assemblée du métier, y manquait sans motif légitime, encourait une peine de deux aidans; on doublait le taux lorsque le défaillant était un officier.

Pouvaient seuls assister aux assemblées corporatives les confrères qui hantaient le métier depuis un certain temps. Les

(1) Le 28 août, fête de Saint-Augustin, deux métiers se réunissaient à tour de rôle pour élire les maîtres de Cornillon ; le 13 décembre, se faisait, par les 32 métiers, la nomination des représentants de la Cité au tribunal des XXII.

(2) Art. 46 des statuts de 1534.

merciers décidèrent, le 28 août 1583, que ceux qui auraient fréquenté un autre métier ne pourraient *faire sieulte ni croie* sur le leur, ni y participer aux distributions d'argent pendant la première année de leur hantise. Les étrangers, c'est-à-dire ceux qui n'étaient pas du pays de Liège ou qui ne s'y étaient pas fait naturaliser, encore qu'ils eussent fait l'acquêt ou le relief du métier des merciers et en eussent usé pendant plusieurs années, ne pouvaient assister aux séances de la corporation ni être initiés à ses secrets, pas plus en ce qui concernait les affaires de la confraternité que celles de la Cité ou du pays ; et même s'ils se faisaient proclamer bourgeois, ils n'étaient éligibles à aucun office. Les exotiques qui auraient illégalement participé à un vote ou à une élection voyaient leur suffrage annulé et encouraient une amende de trois écus d'or, à répartir 1/3 au prince, 1/3 aux fortifications de la Cité et 1/3 au métier. Les merciers réitérèrent à plusieurs reprises cette défense, notamment le 22 juillet 1639 (1).

Les bourgmestres de Liège prirent d'ailleurs fréquemment, à ce sujet, des mesures s'appliquant à toutes les corporations ; ils décidèrent, le 14 novembre 1641, que les étrangers, les bâtards et les afforains bourgeois ne pouvaient fréquenter aucun métier. Les merciers qui, à ce point de vue, étaient absolument de l'avis des administrateurs de la Cité, décidèrent, le 29 novembre suivant, de faire peindre le recès magistral en grosses lettres, afin que jamais il ne fût perdu de vue (2).

Les séances corporatives avaient lieu le matin. La généralité déclara, le 28 août 1583, que, pour éviter tout désordre, personne ne pourrait plus se présenter aux assemblées après huit heures sonnées ; à ce moment, le serviteur serrait l'huis et portait la clef aux officiers.

Avant que le métier se fût assuré la propriété d'une salle commune, et même longtemps après, il tenait certaines de ses

(1) *Métier des merciers*, reg. n° 56, fol. 102.
(2) *Id.* fol. 106 v°.

réunions, soit en plein air, soit dans les dépendances d'une abbaye ou d'un couvent.

En effet, lors des principales assemblées, le nombre des compagnons présents s'élevait à plusieurs centaines (400 en 1613); ni la chambre de la maison des Petites-Balances, ni probablement aucun autre local particulier n'aurait pu les contenir.

Les élections du jour de la Saint-Jacques avaient lieu au couvent des Frères-Mineurs; d'autres séances se tenaient, par tradition, après les processions, dans les divers quartiers de la ville où leur participation aux cortèges les avaient amenés. Le jour de la procession aux Écoliers, les confrères merciers eurent leur réunion : l'an 1478, « dans le cortil de frère Renkin, en pourpris des Ecoliers » ; l'an 1492, « en un lieu près des Ecoliers, en pourpris de la maison Rigal Chabot nostre combourgeois »; l'an 1502, dans le préau des Écoliers; les ans 1537 et 1571, « en Gravioulle, lieu accoutumé ».

En 1481, lors de la procession de Saint-Léonard, qui se fit le jour de la Fête-Dieu, les merciers délibérèrent « desous le chaine, entre Saint-Lynar et Sainte-Feud ». La même année, le 11 juillet, ils s'assemblèrent, après la procession de Saint-Laurent, sous le parvis et le cloître de cette abbaye.

A la suite du règlement de 1684, les composants de la Chambre Saint-André avaient leurs discussions soit en la salle des merciers, au Sauveur, soit au local des cureurs et toiliers, au Cornet, soit encore en la maison d'un greffier ou d'un surintendant.

§ 3. — *Fêtes et Réjouissances*

Au XVe siècle, les fêtes corporatives se célébraient le 6 janvier, fête des Rois, anniversaire de la victoire remportée par le peuple sur Wathieu Dathin et ses complices ; le jeudi de la Fête-Dieu, jour où les métiers assistaient solennellement à la procession du Saint-Sacrement ; le lundi après la Sainte-Marguerite, date de la procession à l'abbaye des Écoliers ; le 25 juillet, après les élections magistrales et corporatives ; enfin, les jours où avaient

lieu les cortèges religieux à Saint-Léonard et à Saint-Laurent (1). Dans le courant du XVIe siècle, ces deux dernières processions furent supprimées et remplacées par celle de la Translation de Saint-Lambert, qui se faisait le 28 avril.

A la Saint-Jacques, les vieux et les nouveaux officiers, le rentier et le clerc recevaient des chapeaux de fleurs.

Chez les merciers, quatre fêtes étaient suivies de banquets officiels, savoir celles de l'Épiphanie, de la Saint-Jacques, de la Fête-Dieu et des Écoliers. Les repas étaient servis dans la chambre du métier, aux Petites-Balances ; ils présentaient la plus grande animation. L'après-midi, les compagnons se répandaient (*se fourraient*, comme disent les actes contemporains) dans les tavernes et les lieux publics, y consommaient force viandes et bières et faisaient *moult* écots aux frais du métier (2).

Parfois, la journée ne se terminait pas sans discussions orageuses ou sans quelque *mauvais comportement* ou *mésus*, au sujet desquels les gouverneurs devaient, ensuite, faire enquête et correction (3).

Trois fois l'an, à la Magdeleine, à la Saint-Jacques, et le jour des Rois, les compagnons hantant le métier recevaient, sur les fonds communs, une somme d'argent proportionnée aux ressources du moment et destinée à une récréation générale. Les abus qui se produisirent à ce sujet et la facilité avec laquelle des confrères se régalaient, sans autorisation, aux dépens de la généralité, nécessitèrent la publication de diverses ordonnances.

Certaines cérémonies d'un autre genre donnaient lieu aux manifestations de la solidarité corporative : les noces, les funé-

(1) Au sujet de ces processions, voy. le *Bulletin de la Société d'Art et d'Histoire*, t. II, p. 166 ; t. XV, p. 56.

(2) Le 8 septembre 1589, la généralité autorisa son receveur à payer les dépenses faites dans les tavernes par les compagnons, le jour de la Saint-Jacques, les fournisseurs ne cessant de pourchasser les gouverneurs à ce sujet.

(3) *Métier des merciers*, reg. n° 874 (année 1571).

railles, les réunions ayant pour objet de célébrer les événements heureux ou malheureux de la vie des confrères.

Une indemnité était payée par le métier à ceux qui assistaient à ces solennités (1).

Chapitre VII

Offices et Emplois

A partir du XVe siècle, on possède un assez grand nombre de documents relatifs à l'organisation intérieure du métier des merciers.

A cette époque, les officiers ou membres du conseil administratif de la corporation étaient deux gouverneurs, deux jurés, quatre rewards, auxquels étaient adjoints un receveur, un greffier, un chapelain, un banneresse et un serviteur.

Tous les offices et emplois étaient à la nomination de la généralité

Les élections avaient lieu, chaque année, le 25 juillet, vers six heures du matin.

Les principales conditions mises à l'obtention d'un office étaient la naissance légitime, la hantise et la pratique du métier. La généralité décida, le 28 août 1583, que nul bourgeois ne pourrait se présenter aux suffrages des merciers s'il n'avait assisté aux assemblées et pris part aux élections et aux autres manifestations corporatives pendant trois ans (2).

Les compétitions et les conflits relatifs à la collation des offices étaient fréquents, surtout au XVIe siècle. Souvent, cela dégénérait en procès fort dispendieux ; puis, les concurrents se mettaient d'accord et parvenaient à faire supporter par la corporation tous les frais de leurs querelles. Voulant obvier à cet abus,

(1) Un acte du 19 juillet 1576 porte que ceux qui assisteront aux obsèques d'un confrère recevront chacun six florins liégeois pour leurs peines et récréation.

(2) *Métier des merciers*, reg. nº 874.

le métier décida, à diverses reprises, notamment en 1571 et le 24 juillet 1586, qu'à l'avenir, il n'interviendrait plus dans le payement de ces débats à moins qu'ils n'eussent pour objet la conservation de ses propres privilèges ou de ceux de la Cité (1). Cette mesure fut, d'ailleurs, inefficace : en 1613, deux ambitieux évincés « débattirent », pardevant le conseil de la Cité, les gouverneurs nouvellement élus nommés Gérard Plaisant et Bon-Mathieu. Ces derniers obtinrent gain de cause, mais ce fut encore le métier qui dut payer le coût de la procédure (2).

On discutait les titres des aspirants officiers avant et après l'élection. Dès qu'un personnage posait sa candidature, chaque compagnon avait le droit de « proposer débat » contre lui, et la discussion reprenait après la clôture du scrutin.

Un incident, qui survint en 1530, semble prouver qu'à cette époque, malgré la sévérité des statuts, des bâtards parvenaient à s'introduire dans la corporation. Aux assemblées de la Saint-Jacques et de la Sainte-Anne, plusieurs merciers protestèrent contre l'élection d'un juré, pour le motif qu'il était enfant naturel. A la suite de ce débat, la généralité décida que, dorénavant, nul bâtard ne serait plus éligible aux fonctions.

Lorsque l'élection des gouverneurs et des jurés suscitait, au sein du métier, de trop longues querelles, les bourgmestres et le conseil de la Cité intervenaient pour amener un arrangement. Si le conflit menaçait de troubler l'existence de la corporation, les magistrats communaux faisaient les nominations d'office. Ainsi en fut-il, chez les merciers, en 1584. Vingt-huit ans après, en 1612, Jean de Haen fut imposé comme gouverneur aux merciers, par les commissaires Trente-deux, à raison de *l'impertinence* commise par la généralité, aux Frères-Mineurs, en procédant à l'élection des officiers.

Presque tous les règlements de métiers s'efforcent de réagir

(1) *Recès de la Cité*, reg. n° IV, fol. 260.

(2) *Métier des merciers*, reg. n° 56, fol. 51.

contre la corruption électorale. Le 25 juillet 1510, les merciers, voulant combattre les brigues, établirent un mode d'élection à deux degrés : cinq personnes, désignées par le sort au moyen de *boiesselettes* ou de *brivelets*, devenaient les grands électeurs ; ils juraient solennellement de n'agir que selon leur conscience et de n'élire que des gens d'entendement, sages et idoines, puis ils nommaient les officiers. Cette bizarre façon de procéder n'eut qu'une existence éphémère.

Les statuts du métier des merciers, du 11 août 1534, stipulent que ceux qui promettent quelque don ou bienfait pour obtenir un office perdent, par le fait même, tout droit à en être investis cette fois-là et sont privés, pendant un an, du droit de vote aux assemblées du métier.

D'autre part, les règlements du XVe siècle font une obligation aux compagnons d'accepter les fonctions auxquelles ils sont appelés : Jean de Baiar et Constant Malherbe, élus gouverneurs à la Saint-Jacques 1496, refusèrent cette charge. Le métier les condamna à subir la peine prévue par l'ordonnance portée à ce sujet. Une personne élue à un office ne pouvait y être admise de nouveau qu'après un intervalle de trois ans (1).

En vertu d'une ancienne coutume, les gouverneurs, jurés et rewards offraient, lors de leur élection, un cadeau au métier. Il fut spécifié, le 13 décembre 1563, que chaque gouverneur donnerait, endéans l'année de son office, deux gobelets d'une livre de fin étain d'Angleterre à la Rose, et chacun des jurés et rewards, un gobelet du même métal et du même poids : le rentier pourrait en prélever le prix sur les gages attachés à chacune de ces charges (2).

§ 1. — *Les Gouverneurs*

Comme leur nom l'indique, les deux gouverneurs étaient les chefs ou directeurs de la corporation. Leur rôle était de veiller

(1) Voir l'ordonnance du 28 octobre 1584.

(2) Cette décision fut confirmée le 28 août 1583.

aux intérêts du métier, de faire observer ses privilèges et ses statuts, de le représenter au conseil de la Cité. Ils convoquaient les confrères lorsqu'ils avaient à leur soumettre une affaire relative aux événements politiques ou à la prospérité de leur association, présidaient les assemblées, autorisaient certaines dépenses, procédaient à la réception des nouveaux compagnons, leur faisaient prêter le serment statutaire, réglaient les conditions de l'acquêt, assistaient, en compagnie des autres officiers, à l'examen des chefs-d'œuvre, à la visite des boutiques, à la vérification des poids et mesures, à l'aplanissement des conflits.

Ils recevaient ensemble, de chaque acquérant, un postulat, et de chaque relevant, un demi-postulat.

Leurs fonctions étaient annuelles.

Ils devaient, lors de leur réception, jurer solennellement de gouverner loyalement le métier, au plus grand avantage de la généralité.

De même que dans les autres corporations, ils avaient un traitement fixe, mais on n'en connaît pas l'importance : c'était ordinairement vingt florins par an.

Comme nous le verrons au chapitre consacré à la situation financière, le métier mit, à certains moments de crise, les fonctions de gouverneurs aux enchères.

Au XVIIe siècle, la nomination des gouverneurs fut attribuée, pendant un certain temps, aux bourgmestres de la Cité, notamment de 1653 à 1665.

On trouvera, en annexe, la liste des gouverneurs des merciers depuis le XVe siècle.

§ 2. — *Les Jurés*

Les deux jurés étaient les auxiliaires des gouverneurs dans l'administration du métier ; de même que celles de ces derniers, leurs fonctions étaient annuelles.

Ils n'avaient guère, comme émoluments, que la robe ou livrée leur octroyée par la corporation et les quelques florins que leur

rapportait la participation aux visites des échoppes, à l'appréciation des chefs-d'œuvre et à d'autres actes d'administration.

§ 3. — *Les Rewards*

Les rewards du métier des merciers apparaissent dans le courant du XVe siècle, mais leur institution est de beaucoup antérieure (1).

Leur nombre était de quatre. Ils étaient spécialement chargés de l'inspection des marchandises et des denrées considérées comme merceries, et coopéraient, avec les autres officiers, à la surveillance des ateliers et de toutes les opérations se rapportant au métier. Leurs fonctions étaient triennales. Pendant la durée de leur office et trois ans après, ils ne pouvaient être investis d'aucune autre charge au sein de la corporation ; un laps de trois ans devait également s'écouler avant qu'ils fussent de nouveau éligibles aux fonctions de rewards.

Les rewards étaient assermentés aux échevins de Liège et à la corporation. On les choisissait, autant que possible, parmi les artisans de chacune des principales branches du métier : un pour le « membre » des épiciers, un pour le drap de soie, un pour la peausserie, et un pour la chapellerie (2).

Ils devaient examiner les marchandises mises en vente dans les boutiques et aux étaux, tant des bourgeois que des étrangers, et vérifier si elles étaient de bonne qualité, ou, du moins, de telle

(1) Jean de Hemricourt, dans son *Patron del Temporaliteit*, fait connaître comment étaient créés les rewards des métiers au XIVe siècle. Chacune des grandes corporations envoyait chaque année, par écrit, au maire de Liège, le nom de 8 ou 10 personnes capables, parmi lesquelles le maire choisissait quatre rewards à son gré. Il les indiquait aux gouverneurs et ceux-ci devaient amener les titulaires au maire pour qu'il les mît en féauté. L'office des rewards était annuel ; ils recevaient comme salaire le produit d'une amende sur sept. RAIKEM et POLAIN, *Coutumes du pays de Liège*, t. I, p. 287. — Ce système ne fut guère observé.

(2) *Métier des merciers*, reg. n° 62, fol. 105.

qualité qu'on l'annonçait. On les voit notamment, en 1635, se rendre chez des fabricants de sucre, prélever des échantillons et procéder à des analyses sommaires, pour se rendre compte de la qualité du produit.

Quatre fois l'an, ils étaient tenus de faire le tour de la ville avec les officiers, le greffier, le valet du métier et quelques experts, pour visiter les échoppes, vérifier les poids, les balances et les mesures, les remettre en ordre (*rapailer*), faire rapport sur le résultat de leurs perquisitions et, le cas échéant, saisir ou « calenger » les corps de délit et faire payer l'amende.

Les merciers que l'on surprenait employant des instruments inexacts étaient condamnés, pour chaque cas, à une amende de quatre aidans et à la confiscation des objets litigieux.

Les rewards recevaient comme gages, tous les trois ans, six florins de Brabant, dont ils devaient se faire faire une livrée ou une robe, la première année de leur office, selon les indications du métier.

Lorsque la situation financière de la corporation était mauvaise, ce traitement de vingt-quatre florins était pour elle une lourde charge ; aussi la généralité décida-t-elle, le 27 janvier 1547, que, sans vouloir enfreindre la lettre du métier, on n'élirait plus dorénavant que des rewards acceptant leur office sans exiger de salaire fixe. Il va de soi que ces prud'hommes percevaient certains émoluments lors de leurs inspections et lorsqu'ils vaquaient à l'examen des chefs-d'œuvre.

Comme nous le verrons au chapitre relatif à la vérification des poids et des mesures, les « éwardains » eurent diverses contestations relativement à leurs prérogatives. Un conflit surgit, notamment en 1624, entre les officiers et rewards du métier des merciers et le mayeur des cloîtres de Saint-Lambert, à cause d'une visite et d'une saisie faites par les premiers chez un passementier installé dans les dépendances de la Cathédrale (1).

(1) *Métier des merciers*, reg. n° 56, fol. 60 v°.

§ 4. — *Le Rentier*

Le rentier ou receveur était la cheville ouvrière des corporations. Il était nommé à vie, sauf révocation. L'administration financière de l'association lui incombait exclusivement à tout autre. Il percevait les cens, les rentes, les revenus, les droits d'acquêt et de relief et les amendes, faisait les débours prescrits par les statuts ou autorisés soit par la généralité, soit par les gouverneurs. En principe, il lui était interdit de payer aucune dépense extraordinaire sans l'ordonnance du métier.

Il rendait ses comptes chaque année, le jour de la Magdeleine. Le salaire annuel du rentier des merciers était, en 1501, de sept florins du Rhin ; en 1530, de treize florins ; en 1554, de vingt-cinq florins liégeois ; en 1574, 1585, 1599 et 1602, de quarante florins liégeois, plus une torche de cire d'une livre.

§ 5. — *Le Greffier*

Le clerc ou greffier avait pour mission d'enregistrer les décisions du métier, de faire le compte-rendu des assemblées, d'annoter soigneusement les acquêts et les reliefs, de signer les comptes, etc.

De même que celles du rentier, ses fonctions ne cessaient que par suite de démission ou de révocation.

Il jouissait d'un traitement fixe et d'émoluments.

Ordinairement, le greffier des merciers achetait sa charge : le 25 mai 1639, le métier accorda ces fonctions à Pasqueau d'Heur, le jeune, moyennant une somme de seize patards à donner à chacun des compagnons présents à l'élection.

§ 6. — *Le Chapelain*

Seuls, « les grands métiers » avaient un chapelain particulier, pour la célébration des offices solennels, des messes d'obsèques, des services anniversaires, etc. En 1477, le chapelain des merciers

était frère Henri Des Meneurs ; il recevait un traitement annuel de huit florins. En 1562, le chapelain de la corporation ayant été nommé prieur de l'hôpital à la Chaîne, la généralité lui substitua frère Jean Alexandre, mineur conventuel du couvent de Liège, au même traitement, mais on lui supprima la robe qu'on avait coutume d'accorder à ses prédécesseurs.

§ 7. — *Le Banneresse*

Ainsi se nommait le personnage chargé de porter la bannière du métier lors des expéditions militaires et des cérémonies publiques (1). Au premier commandement de la généralité, il devait prendre son étendard et se placer à la tête des compagnons. Lors de l'inauguration des princes-évêques, la corporation fournissait au banneresse un habit « de pied en cap ». Le 28 décembre 1591, Paulus Fizen fut nommé banneresse des merciers en remplacement de feu Conrard de la Vignette.

§ 8. — *Le Serviteur*

Le rôle du serviteur ou varlet était de convoquer le métier aux assemblées, de veiller à la propreté du local, de faire les messages et les courses ; lors des séances corporatives, il remplissait l'office d'huissier audiencier.

Il prêtait serment de fidélité aux chefs de la corporation et à la généralité.

Chaque année, le 25 juillet, il devait remettre sa charge entre les mains de ses commettants, pour être, selon l'occurrence, continué dans ses fonctions ou remplacé.

Cet office était fort recherché. Lorsqu'il devenait vacant, maints compagnons le sollicitaient, offrant même de l'argent pour s'attirer les suffrages de leurs confrères. Le cas se présenta lors de la nomination d'un nouveau serviteur, le 22 juillet 1591.

(1) *Bulletin de l'Institut archéologique liégeois*, t. XXVI, p. 53.

On ne refusa pas l'argent, mais la généralité tint à déclarer qu'il ne s'agissait pas d'un achat de charge, ce qui aurait fait craindre, chez le titulaire, l'insubordination et la hardiesse, et elle rappela l'obligation faite au varlet de se soumettre, chaque année à réélection, ainsi que la faculté accordée au métier de le continuer ou de le remercier, qu'il eût donné de l'argent ou non.

D'après une nomination faite le 10 août 1579, le salaire habituel du varlet était de sept florins et demi, plus, tous les trois ans, trente florins pour une livrée « de telle couleur qu'il plaira au mestier ».

Au nouvel an, le serviteur avait ses étrennes, et à la Chandeleur, une torche de cire ; de plus, il pouvait s'approprier le reste des viandes qui demeuraient sur les tables lors des banquets donnés au local de la corporation.

Enfin, il percevait un minerval sur le prix des acquêts et des reliefs.

Le varlet ne pouvait, en aucune circonstance, réclamer des gratifications, si ce n'est aux personnes étrangères au métier.

Chapitre VIII

Pouvoir judiciaire de la corporation

La correction des délits et des excès commis par les compagnons, soit sur la chambre, soit ailleurs, de même que la décision des différends et des querelles survenant entre les confrères, appartenait à la généralité du métier. Les intéressés ne pouvaient porter le conflit devant les juges ordinaires avant de l'avoir soumis à l'appréciation de leurs pairs [1].

Chez les merciers, lorsque survenait une difficulté ou un fait passible de correction pénale, les officiers et anciens officiers seuls

[1] Quand il s'agissait de blessures graves ou d'une affaire touchant à l'honneur, l'offensé pouvait réclamer justice à l'un des trois juges compétents (art. 46 du règlement de 1534).

s'occupaient d'abord de faire justice ou de ménager un arrangement. Le coupable ou celui qui avait tort refusait-il d'accepter la sentence des gouverneurs, l'affaire était soumise à la généralité en assemblée plénière. Celle-ci décidait en dernier ressort et, le cas échéant, ordonnait de remettre le prévenu entre les mains du mayeur et des échevins de Liège (1).

Les actes de violence commis aux assemblées du métier et les autres méfaits étaient punis parfois d'une façon originale. En 1490, Jean d'Alke, juré, et Mathieu de Louvegné, compagnon, s'étaient, en pleine chambre du métier, battus et « ferus » d'une manière scandaleuse ; les gouverneurs, l'autre juré et les anciens officiers de la corporation, après enquête, condamnèrent les deux coupables à faire peindre sur toile un tableau où seraient représentés, dans la partie supérieure, l'Annonciation de Notre-Dame ; en dessous, le Crucifix, la Vierge, Saint Jean l'Évangéliste, Saint Michel et Saint Nicolas ; les deux merciers délinquants devaient également y être figurés, l'un à droite, et l'autre à gauche ; et, sous leur portrait, l'inscription : « Johan Dalke et Mathir de Lovengny nos ont fait fair por certainne forfaitur par eaulx en icelle chambre fait (2) ».

Les tableaux de pénitence ornaient les murs de la salle des séances ; ils pouvaient être enlevés ou modifiés lorsque les coupables avaient, par leur bonne conduite, mérité leur pardon. Le jour des Rois 1540, la généralité des merciers décida que l'inscription et les personnages mis sous un tableau pendu dans la chambre du métier, et faisant mention de Libert d'Avin, alors gouverneur, et de Remi Brigarde, seraient enlevés et abolis, « car la généralité estoit bien contente d'eulx » ; le 9 mai 1557, Libert d'Avin fut, « pour son mauvais gouvernement », condamné à être remis sur le tableau comme précédemment, et, de plus, privé de sieulte et de croye. Il fut absous une deuxième fois, par

(1) *Métier des merciers*, reg. n° 874 (acte du 26 juillet 1571).
(2) *Métier des merciers*, reg. n° 874, fol. 14.

sentence arbitrale des officiers, le 2 août 1562 ; le tableau où Libert avait été représenté en peinture fut détaché et remplacé par les dix commandements de la Loi, en lettres d'or.

Le métier exerçait aussi un droit de surveillance et de police sur la conduite privée de ses membres. Les statuts de 1479, entre autres, défendaient sévèrement aux confrères de se livrer à l'adultère, et prohibaient toutes relations intimes des maîtres ou des garçons de boutique avec les « damoiselles apprendices ». Le 23 octobre 1481, la généralité enjoignit à Barthélemi Rulant de donner congé à sa concubine « qui estoit femme mariée », sous la peine contenue dans la lettre.

Au XVIIIe siècle, le métier des merciers et celui des cureurs-toiliers avaient un registre aux ajournements faits par-devant les bourgmestres et le conseil de la Cité, par les commissaires, surintendants et gouverneurs des deux corporations. Ces ajournements avaient pour objets : 1° de contraindre certains individus à acquérir ou à relever le métier qu'ils pratiquaient ; 2° de défendre à des artisans de continuer à employer des apprentis et des serviteurs avant que ceux-ci eussent fini leur terme chez leur premier maître.

Chapitre IX

Secours mutuels. — Compagnie Notre-Dame. — Repos dominical

Chez les merciers, les secours à donner aux malades et aux vieillards n'étaient pas organisés systématiquement ; du moins, les documents qui sont parvenus jusqu'à nous ne font pas mention d'une caisse de prévoyance telle qu'il en existait au sein de plusieurs corporations.

Les questions de bienfaisance et de solidarité étaient, semble-t-il, soumises, dans chaque cas spécial, à la décision de la généralité ou des officiers.

Les rabais faits aux gens peu aisés sur le prix de leur acquêt étaient une manière délicate de pratiquer la charité.

Quand un compagnon était victime d'une infortune ou d'événements calamiteux, et tracassé par des procès, jamais le métier ne le laissait dans l'embarras.

En 1502, le confrère Jean Baiar ayant commis un homicide fut, comme d'usage, condamné à payer à la famille du défunt une forte indemnité; le métier lui accorda un subside pour lui permettre de se libérer.

En 1547, le salpétrier Jean Goddin, entraîné dans un procès où de graves intérêts étaient engagés, fut exempté du payement de son droit d'entrée.

En 1557, la corporation alloua une somme de vingt florins au mercier Noé Stienne que les soldats français avaient dépouillé de ses biens.

La solidarité corporative se manifestait chaque fois que le réclamait la situation d'un confrère.

*
* *

De même que dans la plupart des corps de style, il existait, au sein du métier des merciers, une compagnie religieuse et charitable. Elle était sous l'invocation de Notre-Dame et avait son siège en l'église des Guillemins. La direction en était confiée à deux maîtres merciers élus le jour de la Saint-Jacques, par les compagnons.

La caisse de cette confrérie était alimentée par le produit des droits que les merciers payaient pour y entrer et par la taxe d'un demi-écu que devaient acquitter les patrons pour les apprentis qui n'appartenaient pas au plein métier. Le payement de cette taxe ayant soulevé certaines difficultés, la généralité décida, le 18 novembre 1590, que les maîtres de la compagnie pourraient poursuivre les défaillants aux frais communs.

Un acte du 18 novembre 1640 porte que nul ne peut s'ingérer dans les affaires de la confrérie Notre-Dame s'il n'a donné sa livre de cire (1).

(1) *Métier des merciers*, reg. n° 56, fol. 104 v°.

L'association avait ses archives particulières. Parmi les objets retirés, le 17 août 1684, des mains de la veuve du greffier Marson, figuraient 9 registres concernant « la confraternité Nostre Dame aux frères guilhelmins (1) ». Ces documents sont perdus, pour la plupart.

Il semble que, primitivement, les merciers prirent comme patronne la Vierge Marie et qu'ils célébraient particulièrement la fête de la Nativité, le 8 septembre. D'après le livre des chartes et privilèges, imprimé à Liège, en 1730, la corporation honorait Saint Michel archange, dont la statue se trouvait, de même que celle de Notre-Dame, en l'église des Guillemins.

*
* *

Le commerce des merceries était, comme tout autre trafic, interdit les dimanches et jours de fête sauf en cas d'urgence (2).

Indépendamment des ordonnances générales sur la matière, la corporation prit, en ce qui la concernait spécialement, plusieurs arrêtés relatifs à cet objet : le jour de la Fête-Dieu 1481, elle défendit aux chapeliers d'ouvrir leurs fenêtres les jours fériés. Le 20 juin 1560, réunie en assemblée générale, elle passa un recès en vertu duquel aucun de ses membres ne pouvait mettre des marchandises en vente les dimanches et fêtes, sauf les jours de Saint-Denis, Saint-Martin et Sainte-Catherine. L'observation du jour saint allait jusqu'à empêcher les merciers d'ouvrir leurs échoppes ou leurs fenêtres aux dates prescrites, sinon en plaçant des « trailhes d'osier » devant les étalages. Exception était faite pour le fromage (*queskin et froumaige de lintre*), que les merciers

(1) *Métier des merciers*, reg. n° 56, fol. 82 v°.

(2) Le repos dominical était prescrit par les règlements corporatifs de presque tous les peuples. En Allemagne, un édit de l'an 1350 défendit aux épiciers d'étaler leurs denrées, les jours fériés, plus loin que l'appui de fenêtre ; une ordonnance de 1413 interdit aux merciers d'ouvrir leurs caisses le jour du repos, sauf pour vendre un lange destiné au baptême d'un nouveau-né ou un drap pour ensevelir un mort.

pouvaient exposer tous les jours depuis le mois de mai jusqu'à la Saint-Remi. L'amende de quinze patards de Brabant appliquée aux violateurs du repos dominical était partagée par moitié entre le métier et les gouverneurs (1).

Chapitre X

Vérification des poids et des mesures

Le réglage des poids et des mesures était considéré comme une prérogative régalienne; le droit de les visiter et de poursuivre le payement des amendes contre les défaillants appartenait aux grands baillis du prince, sauf les privilèges des villes, des corporations et des seigneurs particuliers.

À Liège, dès le XVe siècle et, sans doute, plus anciennement encore, les officiers du métier des merciers avaient la surveillance générale des poids et des mesures utilisés pour toute espèce de trafic en détail; parfois ils étaient accompagnés, dans leurs perquisitions, par un sergent du mayeur.

À la suite d'une « visitation des pesans malvais » faite, en 1492, par les gouverneurs des merciers, ce droit leur fut contesté par les chandelons; le 20 mars de la même année, la généralité des merciers décida que les chefs de leur corporation devaient s'efforcer de conserver les anciens privilèges de celle-ci, et que ceux qui usaient du poids de Cologne étaient tenus de livrer à chacun son dû (2).

La vérification des poids et des mesures, ainsi que l'inspection des marchandises considérées comme merceries se faisaient, au moins quatre fois l'an (3), par les officiers, rewards, greffier et varlet du métier.

(1) *Métier des merciers*, liasse.

(2) *Id.* reg. n° 874, fol. 15.

(3) Le 25 juillet 1525, la généralité décida que la visite des poids et des mesures, du fil et des autres denrées, par les officiers du métier, se ferait

Cette surintendance fut considérablement amoindrie, dans la suite des temps, par les revendications successives du prince. Vers la fin du XVe siècle, le souverain officier épiscopal réclama ouvertement son droit d'entrer, avec deux échevins, dans les maisons, échoppes et boutiques des bourgeois, pour procéder à la visite des poids, mesures et denrées. Sur opposition du métier, l'affaire fut soumise aux Échevins de Liège, puis au Conseil ordinaire. Ces tribunaux tranchèrent la question au complet désavantage des merciers ; ceux-ci prétendirent porter la cause jusqu'à la Chambre de Spire, suprême dicastère de l'Empire ; mais les autres corporations et les marchands liégeois, intéressés également à la décision du différend, n'ayant pas répondu à l'appel des merciers, ces derniers jugèrent bon de se désister et d'abandonner à l'officier du prince le profit de la cause (1).

Il va de soi que les visites des officiers des merciers continuaient à se faire concurremment avec celles du mayeur. Vers la fin du XVIIe siècle, les premières étaient subordonnées à l'autorisation des bourgmestres et du conseil de la Cité ; des fraudes étaient-elles signalées, les officiers et rewards demandaient au magistrat de pouvoir inspecter le corps du délit, ce qui leur était presque toujours accordé. Ainsi en fut-il, le 23 mars 1682, à la suite des plaintes et des rapports relatifs aux abus qui se commettaient chez les marchands de poissons installés sur le Marché (2).

D'ailleurs, à cette époque, les inspections des délégués du métier des merciers ne se faisaient plus guère qu'à la suite de commandement ou de délégation du souverain officier de l'évêque.

Les rewards du métier des brasseurs et de celui des chandelons avaient, en ce qui les concernait, un privilège analogue : les

quatre fois l'an, et que, chaque fois, les visiteurs pourraient dépenser deux florins et demi sur la caisse commune ; les officiers avaient la faculté, s'ils le trouvaient utile, de rendre leurs visites plus fréquentes, mais sans frais pour la corporation.

(1) *Métier des merciers*, reg. n° 874.

(2) *Id.* reg. n° 57, fol. 56.

éwardains de ces corporations revendiquaient hautement leur prérogative immémoriale d'aller faire, avec un hallebardier, l'inspection des poids, pots, tonnes, mesures et marchandises de leur ressort, chez les cabaretiers et détaillants, tant en ville que dans les faubourgs et la banlieue. Certains baillis ou mayeurs des environs, notamment ceux d'Avroy et d'Amercœur prétendirent, vers 1695, défendre aux rewards des trois métiers de procéder à des perquisitions dans leurs districts. Sur l'ordre du prince, cette opposition cessa momentanément, mais le fait s'étant renouvelé quelques années plus tard, les rewards voulurent, le 29 juillet 1715, exposer clairement la situation au chef de la principauté et se plaignirent, en même temps, de ce que les gouverneurs de leurs métiers s'étaient permis plusieurs fois de les supplanter en faisant des inspections en compagnie de leurs varlets. La suite donnée à cette affaire n'est pas connue.

Le métier des merciers était dépositaire de poids et de mesures types ; il ordonna, le 16 juin 1683, que les étalons fussent enfermés dans son coffre à quatre clefs (1). Cependant, le droit de régler les poids et les mesures était considéré comme un droit régalien appartenant aux princes-évêques (2) et, dès le XVIe siècle, on voit ceux-ci user directement de cette prérogative.

Le métier eut aussi à défendre ses droits et ses privilèges contre Gilles de Visé, dit Procès, tenancier féodal du Poids de la ville (3). Celui-ci prétendit, le 17 mai 1589, percevoir un droit de pesage non seulement sur les marchandises que l'on apportait à sa balance par pièces, ballots ou futailles, mais aussi sur celles que les commerçants pesaient chez eux. Il soutenait que, dans ce dernier cas, on devait le prévenir ou lui demander la permission et acquitter les droits ; ou bien le propriétaire du Poids avait, disait-il, la faculté de se rendre lui-même aux lieux où se trou-

(1) *Métier des merciers*, reg. n° 57.

(2) SOHET, *Instituts de droit*, livre II, titre 35.

(3) PONCELET, *Le Livre des fiefs d'Adolphe de la Marck*, p. LII.

vaient les denrées, pour en vérifier l'importance et toucher la taxe prévue.

En somme, Gilles de Visé soutenait que nul ne pouvait, à Liège, peser ou faire peser quelque chose que ce soit, d'un poids supérieur à trente livres sans passer par le peseur féodal et acquitter la redevance accoutumée ; lorsqu'il s'agissait de peser de la poudre, des cloches, des pièces d'artillerie, des « monts et hoz » de cuivre, l'opération se faisait « au peseau ou aultres ballances extraordinaires », mais toujours après avoir prévenu le titulaire du poids public.

Les commerçants liégeois disaient, au contraire, que de temps immémorial, les bourgeois de la Cité, tant du métier des fèvres que de celui des merciers et autres, jouissaient de la faculté de décharger en leur maison les marchandises venant d'Anvers, de Cologne et d'ailleurs, de les peser à leur propre balance, même quand c'était des paquets de cent, deux cents livres et plus, et de les revendre sans payer aucun droit de pesage.

Parmi les denrées pour lesquelles il en avait été usé de la sorte, ils mentionnaient les fromages de Hollande et de Flandre, le stockfisch, le suif, le beurre, le savon, les *couques*, la cire, la couperose, l'alun, le soufre, la noix de galle, les ballots de sumac, le gingembre, le sucre, le fil de laiton, la colophane (*spingulaire*) la poix noire, les *pailes*, les minerais, les barres de fer, le plomb en bloc, l'étain d'Angleterre, etc

Le procès avait été intenté individuellement à certains commerçants dont le plus important était Laurent Butbacht, mais le métier des merciers fut d'avis, le 25 février 1590, de se rendre solidaire avec les autres métiers et les marchands que la chose concernait, pour la défense de leurs droits [1].

Les Échevins de Liège jugèrent, le 4 janvier 1592, que Gilles Procès pouvait percevoir le droit de pesage sur tous les *métaux* dont le poids dépassait trente livres [2]. Les merciers obtenaient

[1] *Métier des merciers*, reg. n° 874.

[2] *Échevins de Liège*, jugements et sentences, reg. n° 77, fol. 2.

gain de cause pour leurs épiceries et la plupart des objets rentrant dans leur trafic.

Chapitre XI

Les propriétés de la corporation

§ 1. — *La halle*

Étant donné la nature de son négoce, le métier des merciers était l'un de ceux pour qui, au moyen âge, la nécessité d'une halle se faisait le plus sentir. À Paris, dès l'an 1137, un droit de place fut concédé aux merciers dans les halles des Champeaux.

À Liège, quoique l'existence d'une telle halle remontât certainement à une époque reculée, on n'en trouve la mention qu'au milieu du XVe siècle. À cette époque, le métier des merciers était propriétaire d'une halle sise sur le Marché, entre celle des drapiers et « l'estache delle fore ». Les emplacements qu'elle contenait étaient lotés, c'est-à-dire tirés au sort, chaque année, le jour de la Saint-Mathieu, 21 septembre, trois jours avant l'ouverture de la foire de Liège, car c'était surtout pendant la foire que cet établissement était utilisé.

La halle fut détruite lors du sac de Liège, en 1468 ; les métiers et les foires restèrent abrogés pendant dix ans.

Les corporations rétablies et le calme revenu, les merciers pensèrent à revendiquer l'ancien emplacement de leur vente commune. En séance tenue le 21 septembre 1478, les officiers du métier déclarèrent ne pas vouloir encourir le reproche d'avoir laissé perdre cette propriété : ils déléguèrent aux merciers désireux d'exposer leurs produits à la foire le droit et le soin de placer leurs étaux sur les ruines de l'ancienne halle et leur promirent de les assister autant qu'il était en eux.

A partir de ce moment, il ne fut plus question de la halle des merciers, mais on trouve encore la mention de l'étalage à la foire : le 20 septembre 1526, le métier décida que quiconque enfreindrait la « lotterie » faite entre les compagnons pour « hayener en le fore » encourrait une amende d'un florin d'or.

§ 2. — *La maison des Petites Balances, lieu d'assemblée de la corporation*

Dès l'an 1456, le métier des merciers avait son bureau et tenait une partie de ses réunions dans une maison sise sur le Marché et dont il était propriétaire ; on l'appelait la maison des Petites Balances; située entre l'église Saint-André et la rue des Mineurs, elle joignait, à droite, au Chapeal de Fier et, à gauche, aux Grandes Balances.

Lors du triomphe de Charles le Téméraire, la maison des merciers subit le sort commun de la Cité de Liège : elle fut détruite de fond en comble. En 1477, à peine reconstitués en corporation, les merciers réédifièrent leur local, le rendirent plus confortable qu'auparavant et supprimèrent les constructions qui auraient pu en diminuer la clarté. Ils y annexèrent, d'abord, une cour et une cave situées derrière la demeure, ce qui leur coûta 120 florins du Rhin, puis, entraînés par le désir de faire honneur à leur corporation, ils achetèrent, au prix de 150 griffons, à Adam des Champs, le terrain de l'ancienne maison des Grandes Balances, joignant à leur immeuble, payèrent dix couronnes au sire de Humbercourt pour la « licence de remaisonner », et y élevèrent une construction que les voirs jurés du cordeau évaluèrent à 288 1/2 florins du Rhin.

Malheureusement, ils ne jouirent pas longtemps de cette dernière acquisition (1). Moins d'un an après, Gérard de Sohaing dit d'Anthinne, parent de l'ancien propriétaire, prétendit, en vertu du droit de retrait lignager, rentrer en possession de la maison des Grandes Balances. Malgré la vigoureuse opposition du métier, la justice de Liège donna gain de cause à Gérard, le 17 décembre 1479. Le 4 janvier suivant, les merciers renoncèrent à tous leurs droits sur le fonds et sur l'édifice, moyennant une somme de 400 florins du Rhin, que Gérard leur paya (2).

(1) « *C'estoit pourtant une belle acqueste* », disent les actes du temps.

(2) *Métier des merciers*, reg. n° 874, fol. 6 v°. — *Échevins de Liège*, reg. n° 42, fol. 180.

Les merciers eurent alors à s'occuper d'une chose qui, semble-t-il, ne les avait pas inquiétés jusque là : la note à payer. Le produit de la rétrocession des Grandes Balances diminua leurs dettes d'une façon sensible, mais, le 1er octobre 1480, quand arriva le moment de verser à Gérard de Sohaing une somme de 80 florins sur le prix de la cour et de la cave qu'ils avaient annexées à leur maison, l'actif était nul. Il fallut contracter un emprunt et prendre d'autres mesures pour éviter la banqueroute.

La mauvaise situation financière de la corporation ne lui permit même pas de conserver la maison des Petites Balances sans en tirer aucun profit : vers l'an 1525, l'immeuble fut mis en rendage proclamatoire. Toutefois, les merciers se réservèrent la possession d'une chambre au premier étage et le porche par lequel on s'y rendait. Ils ne tardèrent pas d'ailleurs à se repentir d'avoir aliéné leur immeuble : le 26 septembre 1529, ils décidèrent de plaider jusqu'à leur dernier denier pour ravoir leur maison. Ils n'y réussirent pas et cédèrent même en location au possesseur de la maison, Piron Hardi, vieux-warier, citain de Liège, le porche et « l'huysse » qu'ils s'étaient réservés par l'acte de rendage. Mais, peu de temps après, des débats éclatèrent entre le métier et Piron Hardi, à la suite de certains travaux que celui-ci avait fait exécuter à l'édifice, notamment la construction d'une « montée de degrés » qui leur avait fait « folle de clarté » (1).

Le jour des Rois 1538, les merciers résolurent d'intenter à ce sujet une action à Piron Hardi ; ils obtinrent gain de cause tant devant les Échevins de Liège que devant le Tribunal des XXII, dont la sentence fut confirmée par les États réviseurs. Pour écarter à ce sujet toute espèce de difficultés, les parties conclurent, le 5 septembre 1538, un arrangement en vertu duquel : 1° Piron Hardi s'engagea à payer les frais du procès; 2° il reconnut le bien fondé du thème proposé par les merciers devant les Échevins de Liège, promit de rendre la clef de l' « huys », de mettre les offi-

(1) *Métier des merciers*, reg. n° 874.

ciers en possession de celle-ci et du porche, comme avant le louage et de rétablir les portes en l'état où elles se trouvaient auparavant ; 3° il avoua que la chambre « pendice », réservée lors du rendage, appartenait bien à la corporation et que celle-ci pouvait en prendre possession quand il lui plaisait ; 4° le métier pouvait, pour célébrer ses fêtes, mettre ses bières et ses vivres dans la petite cave sise en la « scaillie » de derrière, et les transporter parmi la maison, quatre fois l'an : à la Saint-Jacques, aux Rois, à la Fête-Dieu et à la procession aux Écoliers ; 5° quatre fois l'an, les compagnons avaient le droit de s'installer dans la chambre sise au dessus de leur salle, d'y faire « sieulte » et d'y manger si c'était nécessaire ; 6° Piron devait assigner, sur un autre immeuble, un cens héréditaire de six florins ; 7° il permettait aux merciers de clôturer, pour en faire une petite chambrette à leur usage, la « xhace » située près de l'escalier, moyennant quoi, il était quitte du « mésus » commis à l'égard du métier ; les « montées » construites par Piron ou par d'autres en son nom devaient rester telles qu'elles étaient, sauf qu'il fallait y ménager des portes et enlever certain « pochelet » et quelques autres parties pour y faire de plus grandes galeries, le tout aux frais de Piron (1).

Ces clauses furent ponctuellement exécutées ; le 23 décembre 1541, Hardi racheta, au prix de 120 florins liégeois, les 6 florins de cens constitués en vertu de la convention qui précède.

Le 21 janvier 1591, la maison des Petites Balances fut rendue proclamatoirement par son possesseur Louis de Chastea et reprise par Guillaume Sauveur (2).

Le 5 février 1618, les merciers donnèrent encore à bail, pour servir au trafic d'un détaillant, « l'huysse, poisse et allée » de leur chambre aux Petites Balances (3). En 1648, ils intentèrent un nouveau procès au propriétaire de la maison, Henry Braibant,

(1) *Échevins de Liège*, reg. n° 138, fol. 27, 28 v°.

(2) *Rendages proclamatoires*, reg. n° 9, fol. 156 v°. — *Métier des merciers*, reg. n° 56, fol. 11.

(3) *Métier des merciers*, reg. n° 56, fol. 56 v°.

pour en récupérer la propriété et voir annuler le rendage dont elle avait été l'objet (1), mais ces tentatives échouèrent.

En 1665, la maison avait changé d'enseigne et s'appelait la maison du Sauveur (2).

Le relevé des locaux des métiers, dressé en 1685, porte que les merciers ont une chambre en la maison du Sauveur « assé grande, avec tokage et, proche, un chambray avec aussi tokage, dans quelle le mestier y avoit droit de servitude de s'y retreuver pour affaires publiques tant seulement ».

En 1719, la maison du Sauveur fut acquise par le s^r^ Baer, ou Beer, prélocuteur devant les Échevins de Liège et marchand ; elle était alors fort caduque, le « frontispice » penchait de quatorze pouces sur le chemin ; les étalages de vieilles hardes et d'habits, qui se faisaient dans le porche et à la porte particulière des merciers, lui donnaient un vilain aspect. Baer résolut de la remettre dans un état convenable et d'en modifier l'arrangement. Comme c'était à prévoir, une contestation surgit, à ce sujet, avec la Chambre Saint-André, concernant la propriété de la chambre d'assemblée et le porche. Cependant, on parvint à s'entendre. Il fut convenu, le 18 février 1721, que la porte et l'allée servant aux merciers seraient supprimées et annexées à la boutique du propriétaire. La Chambre se réserva la propriété et l'usage de son local et de son « chambray » et autorisa le prélocuteur à s'en servir en temps ordinaire ; celui-ci ne pouvait, cependant, louer ces places ni y tenir ménage, ni y placer d'autres meubles que des sièges, des tables, des peintures et un fer de feu ; il devait livrer aux composants le libre passage par sa boutique chaque fois qu'une réunion avait été décidée. Dans ces conditions, Baer s'engagea à faire un nouveau frontispice et à l'élever jusqu'à la hauteur de la chambre des merciers. Il est encore stipulé, le 21 avril 1762, parmi les clauses d'un rendage, que dans la maison du

(1) *Métier des merciers*, reg. n° 56, fol. 114.

(2) *Rendages proclamatoires*, reg. n° 26, fol. 107 v°.

Sauveur, le métier des merciers occupe la première place d'en haut (1).

En 1791, l'immeuble était occupé par la veuve Warimont (2).

Chapitre XII

Situation financière. — Revenus et dépenses. — Archives

Antérieurement aux événements politiques de la première moitié du XVe siècle, les seules ressources des corporations liégeoises étaient, indépendamment de quelques revenus venant de la générosité des confrères, les taxes perçues pour les acquêts et les reliefs, les amendes et quelques autres recettes précaires.

A la suite de la confiscation des biens de Wathieu Dathin et des autres séditieux, les trente-deux bons métiers furent dotés, en 1441, de biens immeubles et de revenus hypothécaires; la répartition qui s'en fit, en 1446, attribua à chacune des associations professionnelles de Liège, cinquante muids d'épeautre et seize marcs de rente, plus une dizaine de bonniers de terre donnant un revenu annuel d'environ vingt-deux muids d'épeautre. Les terres et les rentes appartenant au métier des merciers étaient situées ou hypothéquées à Vottem, Milmort, Liers, Wonck, Laminne, Once-sur-Geer, Fexhe-Slins et Wez-lez-Grivegnée (3).

Indépendamment des dépenses que les corporations firent, jusqu'au milieu du XVIe siècle, en vue de leur armement et de leurs expéditions militaires, leurs revenus étaient utilisés pour le loyer, l'arrentement ou l'entretien de leur maison, les cérémonies publiques, les banquets, les joyaux, les distributions d'argent aux compagnons, les traitements des officiers et les procès.

(1) *Rendages proclamatoires*, reg. n° 37, fol. 292 v°.

(2) Gobert, *Les Rues de Liège*, t. II, p. 353. La maison du Sauveur porte actuellement le n° 43 de la Place du Marché; elle est occupée par M. G. Ledent, pharmacien.

(3) *Métier des merciers*, reg. n° 874.

A plusieurs reprises, le métier des merciers dut prendre des mesures pour remédier au désordre qui régnait dans l'administration de ses finances.

Que de fois ne décida-t-il pas de réduire ses dépenses au strict nécessaire, de supprimer les écots, «skinkements» (1), banquets et cadeaux que les gouverneurs et même les simples compagnons se permettaient trop souvent d'offrir ou de s'adjuger sur la bourse commune! Les beaux projets d'économie étaient oubliés dès la première festivité. Il fallut, parfois, sévir contre des officiers coupables de malversations : pendant l'exercice 1555-1556, Libert d'Avin, l'un des gouverneurs, ayant reçu de Jean delle Barbe d'or, rentier de la Cité, « le droit et denier des ghergeaux », le « bouta » en sa bourse; il fut sévèrement puni, ainsi que nous le rapportons dans l'un des chapitres précédents.

En 1576, le 19 juillet, à la suite de divers procès et de frais extraordinaires, le métier dut constater que le déficit s'élevait à 3739 florins liégeois, dont son rentier, Stienne Gérard, lui avait fait l'avance. La généralité prit aussitôt des mesures pour éviter la ruine complète : elle décida entre autres que, pendant trois ans, les gouverneurs, jurés, chapelain et rewards ne recevraient aucun gage, sauf le traitement ordinaire des rentier, greffier et varlet; que pendant le même terme, on ne ferait nul « skinkements » à qui que ce fût; que tous chapeaux de fleurs seraient supprimés, sauf ceux des officiers; qu'on ne ferait plus de banquets, écots ni distributions. Comme les gouverneurs prévoyaient que la suppression des dîners et des distributions allait, pendant trois ans, faire déserter le métier par plusieurs de ceux qui le hantaient précédemment, sauf à y rentrer après la période d'économies, on décida que ceux qui fréquenteraient un autre métier, durant les mauvais jours, ne pourraient, la première année de leur retour, « faire sieulte ni croye » et que, pendant les trois années qui suivraient leur rentrée, ils seraient inhabiles à obtenir aucun des offices conférés par la généralité.

(1) *Skinkements*, présents, vins d'honneur.

D'autres fois, pour rétablir leurs finances compromises, les merciers durent céder leurs biens en admodiation ; le fermage était repris ordinairement par l'un des gouverneurs ou par le receveur. En 1596, le rentier Jean Saverotte s'engagea, moyennant la reprise de la recette, à payer les dépenses ordinaires du métier, à faire, trois fois l'an, des distributions d'argent aux compagnons, et à bonifier, chaque année, au métier une somme de mille florins liégeois (qui devait servir, d'ailleurs, à lui rembourser ses avances).

Le 24 janvier 1602, les recettes, cens et rentes, acquêts, reliefs et émoluments de la corporation furent cédés en bloc, pour quatre ans, à Jean Marson, receveur, à condition d'entretenir l'état ordinaire de l'association et de rembourser à l'ex-rentier Steven Uten, une somme de 1500 florins de Brabant sur les 1800 qui lui avaient été empruntés et qui étaient hypothéqués (1) sur le local et sur les autres biens du métier (2).

Au XVIIe siècle, les procès mirent la corporation à deux doigts de la banqueroute. Pour l'éviter, le métier dut se résoudre à exposer aux enchères les deux offices de « gouvernage » avec les revenus et émoluments, acquêts, reliefs, etc. Ces offices furent, le 26 juillet 1683, adjugés, pour trois ans, à Georis Bodet et à Johannes Housart, au prix de 113 patacons payables le jour même (3).

Les archives qui nous sont restées du métier des merciers consistent en 3 registres aux chartes, privilèges et règlements, de 1534 à 1775 ; 4 registres aux recès ou délibérations, de 1477 à 1684 (4) ; 18 registres aux acquêts et reliefs, de 1532 à 1794 ; un registre aux droits payés à la Compagnie N.-D. des merciers (5),

(1) Le métier devait en payer l'intérêt au denier 15 (6,66 %), soit 120 florins.

(2) *Métier des merciers*, reg. n° 56, fol. 7 v°, 11.

(3) *Id.* reg. n° 57.

(4) Le premier registre aux délibérations contient des titres de propriété à partir de 1418 et quelques annotations relatives aux biens et revenus.

(5) La reliure est ornée d'une image de N.-D.

de 1664 à 1713 ; 2 registres aux rôles d'ajournements pour faire acquérir ou relever, de 1706 à 1726 ; un registre aux quittances, de 1679 à 1756, et quelques papiers détachés. Le dépôt des Archives de l'État, à Liège, où sont conservés ces documents, renferme également un registre aux cens et rentes de la Chambre Saint-André (Cureurs-toiliers et Merciers), de 1708 à 1779.

Chapitre XIII

Marques distinctives. — Bannières. — Sceaux. — Armoiries. — Livrées. — Joyaux. — Meubles.

Le métier des merciers attachait une grande importance aux signes extérieurs de sa prospérité et de sa puissance, et surtout aux bannières, aux livrées, aux insignes, aux joyaux. Le désir de faire montre de sa supériorité se manifesta lors des guerres du XVe siècle et, plus tard, à l'occasion des cortèges et des festivités.

Le 11 août 1484, le métier, voulant recevoir dignement le nouvel évêque Jean de Horn, décida que « chascun dudit mestier qui voroit faire livrée de roge bokerant ewissent II olnes dudit bokran por fair des kottes d'armes [1] ».

La question des livrées était, pour les merciers, une affaire d'État. En 1536, le jour de la procession des Écoliers, les rewards élus à la Saint-Jacques précédente demandèrent à leurs confrères quelle couleur ils devaient adopter pour le costume que le métier leur fournissait. Après de longues discussions, la généralité remit sa décision, quant à la couleur, au jour de la Magdeleine, « auqueile jour de la Magdalaine, fut par ladite généralité dit et declareit qu'ilz fesissent leurs dite robe moitié noire et l'autre sanghine, de se bon drap que pour faire audit bon mestier honneur [2] ».

Lors de l'inauguration de Robert de Berghes, le métier décida, le 7 novembre 1557, qu'il fallait élire vingt compagnons pour

[1] *Métier des merciers*, reg. n° 874, fol. 12 v°.
[2] *Id.* reg. n° 874.

faire escorte au prince, et leur accorda à chacun, une couronne d'or, comme subside, pour se faire faire « une paire de chasse (bas-de-chausses) foreie de kaffure gry, et les chasse (haut-de-chausses) de kerssee d'Englitter inkarnat ». Eu égard à ces dépenses, on supprima toutes les festivités à la fête des Rois qui suivit. Enfin, à l'occasion de la Joyeuse Entrée de Ferdinand de Bavière, les merciers furent encore plus brillants. Ils décidèrent, le 23 décembre 1612, qu'indépendamment des officiers, vingt compagnons de belle mine seraient désignés pour suivre la bannière et le penonceau du métier dans le groupe des trente-deux corporations; chacun d'eux devait s'équiper de la manière suivante : haut-de-chausses violet clair, pourpoint blanc, chapeau blanc, bas-de-chausses gris blanc, le mousquet à l'épaule. Les gouverneurs ne voulant pas s'attirer, par le choix des délégués, la défaveur d'un grand nombre de compagnons, prièrent la généralité de désigner elle-même les hommes les plus capables de représenter dignement le métier au cortège d'inauguration. La participation à cette cérémonie coûta à la corporation des merciers plus de 500 florins (1).

Tandis que l'on a conservé un si remarquable insigne du métier des merciers de Huy (2), rien ne nous est resté des joyaux ayant appartenu à leurs confrères de Liège. Avant le sac de 1468, ils possédaient une « afflige » d'argent, qui fut enlevée, sans doute, par les troupes bourguignonnes.

En 1509, le jour de la procession aux Écoliers, les merciers, dont les dernières dettes venaient d'être payées, décidèrent de faire exécuter un nouvel insigne d'argent (3) « qui feroit honneur

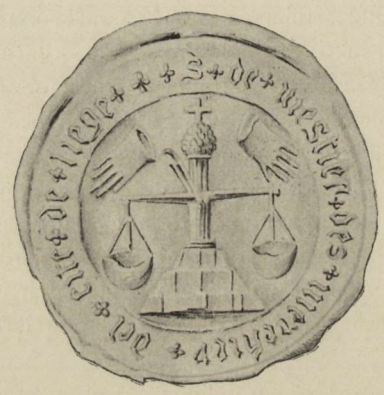
(1) Un subside de vingt florins fut alloué à chacun des officiers et des autres compagnons choisis. Reg. n° 56, fol. 44 v°.

(2) Baron J. de Chestret de Haneffe, *Les métiers de la ville de Huy*. Bulletin de l'Académie Royale de Belgique, 3e série, t. XX, p. 488.

(3) D'abord blanc « et que en après, on pourroit besongner delle doreur ».

au mestier » et de restreindre, pendant deux ans, les dépenses du jour de la Saint-Jacques (1).

Les documents relatifs aux bannières de la corporation sont très rares et ne donnent aucune indication sur leur forme et leur couleur (2). Il n'est pas douteux, cependant, que les emblèmes y représentés ne fussent les instruments et les objets caractéristiques de la profession, adoptés comme armoiries.



Chaque corps de métier eut, à tout le moins, trois sceaux successifs : le premier datant de l'institution, fut usité jusqu'à la bataille d'Othée (1408) ; le second fut employé depuis l'an 1418 jusqu'à la destruction de Liège (1468) ; enfin, le dernier, qui date de la restitution des franchises en 1477, resta en usage jusqu'à la Révolution.

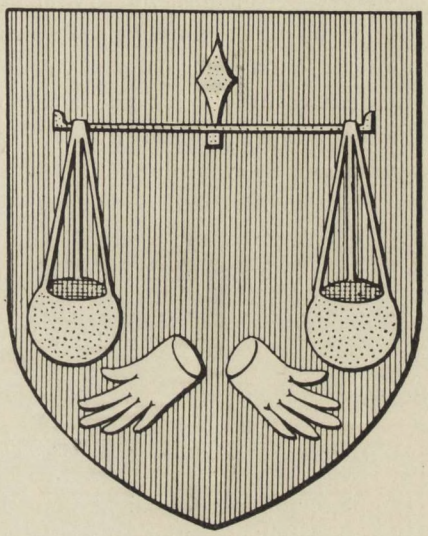
Pour les merciers, nous ne possédons plus que le dernier de ces sceaux ; la matrice originale, en cuivre, a survécu à tous les désastres qui ont affligé la Cité depuis le XVe siècle ; elle est conservée au Musée Archéologique Liégeois.

Ce sceau représente le perron liégeois, chargé d'une balance et accompagné en chef de deux gants. Légende : « *S. de mestier des merchier del cite de liege* ».

(1) *Métier des merciers,* reg. n° 874 ; reg. n. 56, fol. 82 v°.

(2) On ne peut, en effet, attacher aucun crédit aux dessins uniformes et comme stéréotypés des bannières corporatives, que l'on trouve dans un manuscrit de Louis Abry. Voir Eug. Polain, *Le drapeau liégeois,* Bulletin de l'Institut archéologique liégeois, t. XXXV, pp. 192-199.

Les armoiries du métier des merciers figurant sur la verrière donnée en 1531, par la Cité, à l'église abbatiale de Saint-Jacques, étaient : de gueules, à une balance d'or, accompagnée en pointe de deux gants d'argent. On trouve ailleurs, et dès le commencement du XVIIe siècle, ces armoiries légèrement modifiées, savoir : de gueules, à une balance d'or accompagnée en chef de deux chapeaux d'argent, et en pointe de deux gants de même (1), ou, d'argent à une balance de sable, les plateaux d'or, accompagnée en chef de deux chapeaux de sable, et en pointe, de deux gants de gueules (2).



* * *

La corporation avait, dès le XVIe siècle au moins, la propriété de quelques objets mobiliers destinés à sa chambre d'assemblée, à ses banquets, à ses cérémonies : tableaux, chaises, bancs, tables, assiettes, cruches, coupes, drap de mort pour les obsèques des compagnons défunts. Par favoritisme, abus ou autrement, ces objets, qui auraient dû être réservés à l'usage exclusif du métier, vinrent à être prêtés, sans contrôle, à des bourgeois étran-

(1) *Livre des métiers de la famille Abry*, à la bibliothèque de l'Université. — *Chartes et Privilèges des Métiers*, Liège, 1730.

(2) *Livre des métiers de Jacques Frankinet, en 1706*, appartenant à M. Charles Wilmart.

gers. Le 20 août 1591, lors d'une assemblée de la généralité, les gouverneurs exposèrent les inconvénients de ces prêts. Le métier décida que les meubles ne serviraient plus dorénavant qu'aux confrères hantant le métier ; si d'autres personnes tenaient à emprunter le drap mortuaire en velours, elles devraient payer un florin de Brabant à la caisse de la corporation.

Parmi les objets que restitua, le 17 août 1639, la veuve de Jean Marson, receveur du métier, figurent des registres et documents, « l'affliche », un drap de mort, une « pilhe » de cuivre vide, une coupe d'argent, une cruche d'étain venant de Michel Marson, et une autre, donnée par Arnoul Marson (1).

Chapitre XIV

Notice sur les diverses branches du métier des merciers

§ 1. — *Passementiers*

Les passementiers formaient l'une des principales sections du métier des merciers ; elle était aussi appelée le « membre du drap de soie », nom sous lequel elle est désignée dans les statuts de 1534. Elle comprenait les fabricants et les marchands de tissus de soie plats et étroits dont on ornait les habits, de galons, lacets, aiguillettes, cordons, guimpes, boutons de soie, d'or ou d'argent. Tous les ouvrages faits en étoffe précieuse étaient soumis à ses ordonnances (2).

Le règlement de 1534 ne renferme pas le mot passementier, mais on y rencontre les objets qui sont mentionnés plus tard comme le propre de la section : drap d'or et d'argent, damas,

(1) *Métier des merciers*, reg. n° 56, fol. 82 v°.

(2) Les orfèvres avaient aussi dans leurs attributions la confection des galons d'or et d'argent et toutes sortes de broderies, mais ils ne pouvaient vendre que les produits de leur fabrication. Polain, *Ordonnances de la Principauté de Liège*, 3e série, t. I, p. 196. — Certains orfèvres étaient, en même temps, affiliés au métier des merciers

soie, orfroi, habillements d'église, puis les brodeurs, faiseurs de bourses, de boutons, de « golliers » et manches de velours.

Longtemps encore après l'adoption du terme passementier, on continua, dans les registres aux admissions et aux reliefs, à qualifier les travailleurs d'après leur spécialité : ouvriers alle soye, tordeurs ou torderesses de soie, tireurs d'or et de fil d'argent, faiseurs ou faiseuses de franges, de pendants d'épée, etc.

Aussi bien dans le règlement général du métier des merciers que dans ceux concernant particulièrement la section du drap de soie, l'objectif était d'obliger les passementiers de Liège à ne fabriquer et à ne mettre en vente que bonne et loyale marchandise : défense de présenter un objet comme étant d'une autre matière qu'il n'est réellement ; « et comme il arrive souvent que les golliers et manches de velours et damas ou de soie bordés de velours, sont doublés à l'intérieur de fistaine ou étoffes de peu de valeur », celui qui agissait de la sorte était passible d'une amende de vingt aidans, à moins qu'avant la conclusion du marché, le vendeur n'eût prévenu son client de la qualité de l'objet (1).

Les règlements spéciaux des 3 novembre 1587, 17 janvier 1614, 10 août 1626 et 15 janvier 1633 défendent sévèrement toute pratique déloyale, comme de mêler trompeusement du fil aux passements, tissus, galons et boutons de soie. Il fut décidé, toutefois, le 25 octobre 1626, et confirmé à plusieurs reprises, que cette prohibition ne s'étendait pas aux articles où le mélange du fil à la soie sautait aux yeux, non seulement pour les hommes experts en la matière, mais aussi pour les gens simples et naïfs.

En vertu de l'ordonnance de 1587, les peines comminées contre les infracteurs du règlement furent fixées à dix florins d'or d'amende pour la première fois, à vingt florins d'or pour la seconde et à la privation irrémissible du métier pour la troisième fois. L'arrêté du 15 janvier 1633 porta les amendes à quarante et à quatre-vingts florins d'or.

(1) *Statuts des merciers*, de 1534.

Le métier édicta aussi plusieurs ordonnances pour protéger les maîtres passementiers eux-mêmes contre toute pratique pouvant leur causer préjudice. Vers l'an 1675, on inventa une nouvelle teinture qui, en imprégnant les soies d'ingrédients humides, augmentait momentanément leur poids. La soie ainsi chargée était livrée aux passementiers qui, après l'avoir mise en œuvre, étaient tout étonnés d'en trouver le poids considérablement diminué; à défaut de preuves de la supercherie, ils devaient, cependant, rendre à leurs clients le poids entier qui leur avait été fourni, et cela leur causait des pertes sérieuses.

Pour empêcher ces manœuvres, le métier des merciers publia, le 24 juin 1678, un règlement sévère et écrivit aux bourgmestres d'Anvers pour les prier d'empêcher les habitants de cette ville de se livrer à ces honteux truquages.

Les premiers statuts ne renferment aucune clause fixant le nombre des serviteurs et des apprentis passementiers (1).

Le 10 août 1626, il fut décidé que chaque maître ne pouvait avoir que huit ouvriers et quatre apprentis, tant chez lui que hors sa maison. En vertu de la même ordonnance, les apprentis, avant de passer maîtres, devaient faire chef-d'œuvre à l'appréciation des experts; ils n'étaient pas admis à la maîtrise avant d'être mariés ou d'avoir atteint l'âge de vingt-deux ans. Il n'était permis à aucun patron de donner de l'ouvrage à un serviteur travaillant chez un confrère, ni de l'attirer chez lui, par promesses ou autrement, à moins que le maître précédent n'eût été averti au moins un mois d'avance.

Une ordonnance du 24 août 1646, interprétant celle de 1626, déclara que chaque maître passementier ne pouvait avoir plus de huit métiers travaillant, indépendamment de ceux mis en œuvre par ses propres enfants, et que nul ne serait plus admis au chef-

(1) Un jugement des Échevins de Liège, du 19 septembre 1590, porte que Laurent d'Anthinne, passementier, mettait d'habitude en œuvre trois ou quatre serviteurs. *Jugements et sentences,* reg. n° 76, fol. 132.

d'œuvre s'il n'avait fait trois années d'apprentissage auprès d'un même patron.

Le chef-d'œuvre devait être exécuté devant les gouverneurs des merciers, le greffier, le varlet et deux experts en l'art de passementerie à ce députés par les gouverneurs.

Un maître n'était autorisé à fabriquer ou à faire fabriquer que les articles pour lesquels il avait subi l'épreuve, ou ceux considérés comme plus faciles : celui qui faisait le chef-d'œuvre « à rattier, à la platte vette, au moulin, à la basse lisse » ne pouvait s'occuper que des ouvrages spéciaux sur lesquels il avait été examiné ; celui qui faisait le chef-d'œuvre « à hautte lisse », pouvait travailler « à haute et à basse lisse » (1).

Pour être en droit de fabriquer tous les articles de passementerie indistinctement, il fallait faire quatre chefs-d'œuvre, selon des échantillons confiés à la garde du greffier de la corporation.

Le règlement de 1646 confirma la défense relative à l'embauchage, avant l'expiration de leur contrat, des serviteurs travaillant chez un autre patron ; les contrevenants étaient passibles de fortes amendes et devaient renvoyer à leur premier maître les ouvriers qu'ils avaient détournés.

Ajoutons que les décisions prises en 1646 furent, le 22 juillet 1649, révoquées par une partie des maîtres passementiers.

Vers la fin du XVIIe siècle, les passementiers, qui formaient un groupe nombreux et puissant, tentèrent de s'émanciper, le plus possible, de la dépendance du métier des merciers, pour s'ériger en compagnie autonome (2). Deux maîtres : Servais Detawe et Pacquay Pinsa, proposèrent, en 1725, un nouveau « Règlement pour l'art des passementiers dits de la Petite Navette, ou des

(1) A la suite d'un relief fait, en 1644, par Henri Renkin, fils de maître, il est inscrit : « il a fait chef-d'œuvre à la haute lisse ». *Métier des merciers*, reg. n° 68, fol. 398.

(2) Certains autres groupes eurent des velléités semblables à l'égard des corporations auxquelles ils étaient rattachés, notamment les peintres, les sculpteurs, les horlogers.

Rubanniers et Galonniers de la ville de Liège ». Les dispositions projetées bouleversaient totalement les anciennes ordonnances : elles prévoyaient la nomination de quatre jurés vérificateurs, dont deux soumis à réélection chaque année, le 15 août ; ces jurés auraient, quatre fois l'an, procédé à la visite de tous les ateliers de passementerie. Les nouveaux statuts stipulaient, en outre, qu'un maître ne pouvait admettre plus de quatre compagnons et de deux apprentis ; ces derniers devaient être âgés de dix ans au moins et rester en place quatre ans au minimum ; après leurs quatre années d'apprentissage, ils devaient encore travailler quatre ans comme compagnons (1) avant de pouvoir aspirer à la maîtrise. Pour être reçus en qualité de maîtres, il leur était prescrit de faire chef-d'œuvre et de relever le métier des merciers ; en outre, on exigeait d'eux le payement d'une somme de dix écus applicables, moitié à la maison des Orphelins, lieu de réunion du corps, et moitié au profit de la compagnie elle-même, pour encourager l'art de passementerie et faire célébrer en la chapelle de l'Orphelinat, les obsèques des maîtres décédés. Les autres articles étaient relatifs aux visites des jurés, aux amendes prévues pour fabrication déloyale, aux réunions annuelles de la compagnie, le 8 septembre, et à la messe obligatoire chantée, le même jour à l'hospice, en l'honneur de la Vierge et de Saint Michel.

Ces dispositions, calquées, semble-t-il, sur des statuts corporatifs d'une autre ville, ne reçurent jamais d'exécution, soit qu'elles n'aient pas convenu à la majorité des industriels intéressés, soit que les autorités compétentes aient refusé de les sanctionner.

Sept ans après, à une réunion des maîtres passementiers liégeois, tenue le 21 octobre 1731, on arrêta un nouveau règle-

(1) Dans les corporations d'un grand nombre de villes, et notamment à Paris, les 3, 4, 5 ou 6 années d'apprentissage étaient généralement suivies d'une période de « compagnonnage ». À Liège, la maîtrise pouvait être obtenue immédiatement après l'apprentissage, moyennant certaines conditions d'âge (20 ans ordinairement) et des preuves de capacités fournies par le chef-d'œuvre.

ment, qui resta en vigueur jusqu'à la fin de l'ancien régime. Il diffère complètement du projet de 1725, auquel il ne fait d'ailleurs aucune allusion. En voici les points principaux. Nul ne peut relever ni acquérir le métier de passementier s'il n'est marié ou âgé d'au moins vingt ans, s'il n'a fait trois années d'apprentissage chez un maître liégeois et s'il n'a exécuté son chef-d'œuvre devant les gouverneurs, greffier, valet et deux maîtres passementiers. Le chef-d'œuvre consiste, pour les galonniers et rubanniers « à lisse », en un galon d'or ou d'argent à quatre retours, ou en un ruban à gros grains, de la largeur d'une carte.

Les fils de maître, après leurs trois années d'apprentissage, sont autorisés à exercer leur art sans être tenus au chef-d'œuvre.

Aucun maître ne peut avoir plus de huit métiers *(staux)* ni plus d'une personne à chaque métier ; l'usage des machines appelées grands métiers, sur lesquelles un seul ouvrier peut travailler à la fois dix, douze et jusqu'à quinze pièces d'ouvrage, est, de même qu'à l'étranger, sévèrement interdit.

D'après ce document, les abus qui s'étaient glissés dans l'art de la passementerie avaient pour origine son annexion à la corporation des merciers : tous ceux qui avaient relevé ce métier se croyaient en droit d'exercer la passementerie, sans autre formalité. C'est pourquoi il fut stipulé que le greffier, en délivrant les actes d'acquêt et de relief du corps des merciers, indiquerait ceux d'entre les compagnons qui prétendaient exercer l'art de galonnier-rubannier, soit à la haute lisse, soit à la basse lisse, selon leur chef-d'œuvre ; qu'un registre particulier serait tenu pour l'inscription des maîtres de la Petite Navette, et qu'une caisse spéciale, alimentée par les versements des travailleurs de cette branche, servirait à favoriser la stricte observation des statuts.

Les autres articles du règlement de 1731 concernent les visites des ateliers et les obligations des ouvriers, apprentis et compagnons envers leurs maîtres.

§ 2. — *Merceries. — Dentelles. — Contestations avec les cureurs et toiliers. — Boutons. — Bijouterie.*

La mercerie au sens actuel, c'est-à-dire la vente du fil, de la soie, des boutons, de la laine et du coton en écheveau et en pelote, des aiguilles, des épingles, des lacets, des peignes, des ceintures, etc., etc., n'avait pas de réglementation spéciale et ne fit l'objet d'aucune discussion ni d'aucun procès, sauf en ce qui concerne le fil blanc et la dentelle.

Les anciens statuts du métier des merciers ne font pas mention de l'industrie dentellière. La chose n'a rien qui doive étonner puisque cette branche ne fut, selon toute probabilité, introduite à Liège que vers la fin du XVIe ou les premières années du XVIIe siècle. Ce fut, paraît-il, une publication de Jean-Baptiste de Glen, prieur des Augustins sur Avroy, parue en 1597, et intitulée : *Les singuliers et nouveaux pourtraits pour toutes sortes de lingeries, dédiés à Mme de Perez,* qui donna l'essor, en notre ville, au gracieux travail des fuseaux.

Dès l'année 1611, des contestations surgirent entre le métier des merciers et celui des cureurs et toiliers, au sujet de la vente du fil blanc (*blans fillets*), de la passementerie de fil, etc. (1). Quelques années après, des conflits éclatèrent de nouveau à ce sujet : les cureurs et toiliers prétendirent, en 1624, que les merciers n'avaient pas le droit de vendre des dentelles ni du fil blanc. Le 25 août de la même année, chacune des corporations nomma des arbitres pour vider le différend (2).

L'art de la dentelle florissait déjà à Liège, en 1634 ; le 23 janvier de cette année, Barbe Borneville reçut comme apprentie Anne Bonsin « pour travailler et apprendre à faire dentelles ». Le stage était d'une durée de deux ans, pendant lesquels Barbe Borneville devait payer à son ouvrière vingt-cinq florins de

(1) *Métier des merciers,* reg. n° 56, fol. 41.
(2) *id.* fol. 61 v°.

Brabant de denier-Dieu et quatorze florins payables par trimestre (1).

Les dentellières de Liège étaient ordinairement nommées « caïltresses » ; les patronnes, dames de dentelles ou maîtresses de dentelles. On trouve, de 1681 à 1765, dix-huit acquêts ou reliefs du métier des merciers faits par des dentellières habitant les divers quartiers de la ville. Au XVIIIe siècle, les chefs de la corporation réclamèrent très fréquemment à des faiseuses de dentelles la taxe d'admission à laquelle elles étaient obligées (2).

Avant 1790, on comptait à Liège 1600 femmes et filles travaillant à la fabrication des dentelles blanches et noires ; en 1806, cette industrie n'occupait plus que 600 personnes (3), et elle a totalement disparu de notre ville depuis au moins cinquante ans.

Le point adopté par les « caïltresses » liégeoises était fait à l'imitation de celui de Venise.

* * *

Les faiseurs et les marchands de boutons devaient être affiliés au métier des merciers (4). Une dizaine d'entre eux, mentionnés avec l'indication de leur spécialité, acquirent ou relevèrent le métier, de 1613 à 1679, non compris deux faiseurs de formes de boutons.

A la fin du XVIIe siècle, vers l'an 1690, la mode s'introduisit, chez les couturiers et tailleurs d'habits, d'employer des boutons de drap et d'étoffe, assortis aux costumes ; c'était plus simple et plus économique. Mais cet usage fut jugé préjudiciable à la manufacture des boutons de crin, de soie et de chamois, qui faisait subsister un grand nombre de personnes et permettait d'occuper

(1) Van de Casteele, *Un fil de l'ancienne industrie dentellière à Liège.* Bulletin de l'Institut Archéologique Liégeois, t. XVIII, p. 429.

(2) *Métier des merciers*, reg. n°s 877, 878.

(3) Thomassin, *Mémoire statistique du département de l'Ourthe*, p. 463.

(4) *Métier des merciers*, reg. n°s 877, 878.

des enfants incapables d'autre travail. Le prince-évêque, par un édit du 5 décembre 1694, défendit sévèrement la fabrication des boutons d'étoffe (1).

***

Les merciers vendaient des pierres précieuses, bagues, anneaux, « affiques », médailles, épingles, joyaux d'or et d'argent, perles, corail, calcédoine, ambre, patenôtres, dizains, bibelots.

Les métaux précieux mis en vente devaient être *de loi*, c'est-à-dire au titre prescrit par les statuts concernant les objets d'orfèvrerie.

Aucune contestation n'éclata, semble-t-il, à ce sujet, entre les merciers et le bon métier des orfèvres.

§ 3. — *Draperies et Lainages. — Contestations avec les drapiers et les tailleurs.*

La fabrication et la vente de la saye, de la sayette (2), du basin, de la wastarde, de la futaine, de la serge et de diverses sortes d'étoffes et de lainages, des bas-de-chausses, des bonnets et même des costumes confectionnés était considérée comme rentrant dans la compétence des merciers.

Cette branche de leur trafic leur attira plusieurs procès. Le premier de ceux-ci, plaidé entre les merciers et les drapiers, avait pour objet la fabrication et la vente des étoffes appelées « sayetteries, stains sur stains, rassettes » et des tissus analogues. Les doyens de la halle aux draps d'Anvers ayant, en 1609, attrait en justice certains merciers de la même ville, parce qu'ils débitaient des marchandises de sayetterie, un mercier liégeois, François de Bruges, fit part de cette affaire à sa corporation, le 23 août 1609, et proposa d'aider, autant que possible, à ce sujet, les merciers

(1) Polain, *Ordonnances de la principauté de Liège*, 3e série, t. I, p. 224.

(2) Bormans, *Le bon métier des drapiers*. Bulletin de la Société liégeoise de Littérature wallonne, 9e année (1867), p. 286.

d'Anvers. On leur envoya, pour s'en servir au besoin, une copie authentique des chartes des merciers de Liège et une attestation de la généralité favorable à leurs anciens usages (1).

À quelque temps de là, un liégeois, Remi de Jozé, non affilié aux merciers, fabriqua et mit en vente de la sayetterie. La corporation lui intenta une action par-devant maîtres et jurés. Les drapiers prétendirent aussitôt que la manufacture et le débit de ce genre d'étoffe étaient l'un des attributs de leur métier et ils se portèrent garants du bon droit de de Jozé. Après de longues procédures, le métier des merciers fut, en 1612, déclaré mal fondé en son action, tant en instance qu'en revision (2).

Quoique les documents soient peu explicites, il s'agissait, dans le procès qui précède, de la prétention des merciers au monopole de la fabrication et de la vente des étoffes de sayetterie ; ils échouèrent dans leurs réclamations, mais ils restèrent en droit de s'occuper de ces tissus concurremment avec les drapiers.

Quelques années plus tard, en 1626, un mercier dressa un « stal » pour le tissage d'une nouvelle sorte d'étoffe en sayette; les drapiers prirent eux-mêmes l'offensive et voulurent empêcher le sayetteur d'entreprendre son ouvrage tant qu'il n'aurait pas acquis le « membre » du métier des drapiers. Le 12 octobre 1626, les merciers déclarèrent que leurs statuts les autorisaient à façonner toutes sortes d'étoffes en sayette large et étroite; le 25 octobre, ils déléguèrent leurs gouverneurs pour faire valoir à ce sujet leurs prérogatives devant les Échevins de Liège (3).

***

En 1533, le mercier Jean de Graveroulle fut cité en justice par le métier des tailleurs, à raison de la vente de certains objets

(1) *Métier des merciers*, reg. nº 56, fol. 39.
(2) *Id.* reg. nº 56, fol. 43, 45.
(3) *Id.* reg. nº 56, fol. 64 vº. — *Recès de la Cité*, reg. nº VII, fol. 54.

confectionnés, et il perdit son procès, dont les frais s'élevèrent à «septante-un florins seize aidans». Comme cette affaire était d'intérêt général pour la corporation des merciers, celle-ci décida, le 22 juillet 1533, qu'elle prenait les frais de la cause à sa charge.

Deux ans plus tard, Wéri Malcoir, juré du métier des merciers, fut « araisné » par les mêmes entretailleurs, sous la prévention d'avoir vendu des « gorelettes ». Malcoir avoua le fait, mais nia qu'il fût en faute, attendu que ses «gorelettes» avaient été apprêtées, taillées et cousues par des personnes du métier des tailleurs. Le 17 février 1535, les merciers décidèrent de garantir leur confrère des frais qu'il aurait à supporter à l'occasion de ce procès.

§ 4. — *Épiceries. — Apothicaireries. — Contestations avec les chandelons-floqueniers. — Poudre à canon.*

Les épiciers (*speciers*) constituaient, après les passementiers, la section la plus importante de la corporation des merciers.

Primitivement, on entendait par épices les aromates (1), la poix, la résine, l'encens, l'ambre gris, les matières balsamiques, etc. Mais, dès le XVe siècle, on comprit sous le collectif épiceries, non seulement les substances végétales (semences, feuilles, racines, écorces, plantes herbacées) employées en médecine et dans l'art culinaire, mais encore les produits levantins, le sucre, le miel, le savon (2), les sauces, le fromage et une infinité d'autres objets.

(1) Dans un compte du 16 janvier 1292, le mot « espeses » désigne les baumes employés pour préserver de la corruption le corps du défunt évêque de Liège Jean de Flandre. PONCELET, *Guy de Hainaut, élu de Liège*. Bulletins de la Commission royale d'histoire, 5e série, t. VIII, p. 529.

(2) En 1645, le métier des merciers intenta une action à Laurent le Moulnier, pour le voir condamner à l'amende et le contraindre à faire acquêt ou relief, comme marchand de savon. Le 14 février de la même année, la généralité résolut de vider ce procès aux frais communs de la corporation. *Métier des merciers*, reg. n° 56, fol. 110 v°.

Les figues, les dattes, les raisins, les oranges, les citrons, les amandes, les pruneaux et autres fruits semblables, de même que les harengs, quoique rentrant dans la compétence spéciale des harengiers-fruitiers, étaient également débités par les merciers.

Par des visites fréquentes, les rewards s'efforçaient d'empêcher les épiciers de sophistiquer les denrées alimentaires et de tricher sur les poids.

*
* *

Apotheca est un mot d'origine hellénique, qui signifie officine. Les Italiens en firent *bottega* et les Français *boutique*.

À l'origine, les apothicaires étaient simplement des boutiquiers ; c'est bien dans ce sens que le mot est employé à Liège au XIIIe et au XIVe siècle. En 1290 et en 1337, on mentionne, parmi les apothicaireries, les amandes, les figues, le riz, les châtaignes, la cire, la chair salée et les jambes de porc (1). Les apothicaires tenaient aussi les herboristeries, le safran, le sucre, l'huile et d'autres produits solides et liquides usités dans la médicamentation. Insensiblement, les médecins se déchargèrent sur eux de la confection des remèdes. Au XVIIe siècle, la préparation des médicaments devint leur spécialité et ils prirent dès lors le nom de pharmaciens.

Tant qu'il ne s'agit que du débit de drogues simples, le stage exigé de tous les gens de métier fut jugé une garantie suffisante de capacité et l'exercice de la pharmacie fut libre ; mais lorsque les opiats, les électuaires, les médicaments compliqués, dont les derniers siècles furent si prodigues, devinrent d'un usage général, il parut indispensable de soumettre les pharmaciens à un examen scientifique et pratique sur l'exercice de leur profession.

À Liège, il semble que, dès le commencement du XVIe siècle, la manipulation et la confection des drogues furent interdites

(1) « Maistre Piere li apotikaers » 1337. *Pauvres-en-Ile*, reg. n° 16, fol. 1 v°.

aux simples merciers et que, dès lors, les pharmaciens durent, comme les chirurgiens et les barbiers, se faire admettre par la compagnie des SS. Cosme et Damien fondée sous le règne d'Érard de la Marck (1).

Toutefois, l'art pharmaceutique ne fut sérieusement réglementé que par une ordonnance de Joseph-Clément de Bavière, du 24 mars 1699. A partir de ce moment, les apothicaires formèrent, avec les médecins et les chirurgiens, le collège de Saint-Luc et furent soumis à un examen de capacité passé devant le dit collège ou ses délégués (2).

Les apothicaires ne cessèrent pas néanmoins de débiter des épices telles que le poivre, la noix muscade, la cannelle, les clous de girofle, le safran et le sucre. Aussi la plupart d'entre eux continuèrent-ils, jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, à faire l'acquêt ou le relief du métier des merciers, et à payer le droit de « cropage » pour leurs garçons de boutique (3).

Indépendamment des personnes affiliées au métier sous le nom générique de merciers, on trouve les acquêts d'un grand nombre d'apothicaires, entre autres ceux de Julien Le Clercque, de Valenciennes, et François Gillobo, de Nivelles, en 1656 ; de Nicolas Nocta, de Saint-Omer, en 1661 ; de Jean Dumortier, de Tournai, en 1667 ; de Henri Delloy et Florent Lemaigre, en 1755 ; de Charles Herlenvaux, en 1764. Les registres mentionnent aussi l'inscription de quelques droguistes : Bastin Bonnespérance, en 1683, et Jean Sellendael ; de perruquiers : Louis

(1) Le 5 juin 1533, Léonard de Haseilhe, rentier de la compagnie des SS. Cosme et Damien, enjoignit à certains particuliers de cesser de tenir « potick secreit ou publicque pour barbier ou cirurgier », s'ils n'ont satisfait aux conditions contenues dans les statuts de la compagnie. *Échevins de Liège*, amendes, 1529-1538.

(2) POLAIN, *Ordonnances de la principauté de Liège*, 3e série, t. I, p. 263.

(3) Les gouverneurs du métier ne manquaient pas, d'ailleurs, de rappeler aux apothicaires négligents ou récalcitrants, leurs devoirs à l'égard de la corporation des merciers.

Salmon, en 1700, Cornélis Oldononghue, irlandais demeurant sur le Pont-d'Ile, en 1714 ; d'opérateurs et distillateurs parfumeurs : Jean Muffaz dit Florian, lyonnais, en 1623, Jean Muffaz, natif de Liège, en 1635 (1).

***

Les chandelons de cire étaient considérés comme merciers : ils ne pouvaient ni fondre ni vendre des cierges, flambeaux, torches, ni « tortiches » dans lesquels auraient été introduits « harpixhe ou tourmentinne ». Cette défense ne s'appliquait pas à la cire rouge, verte ou « fondisse ». Parmi les acquêts du métier, se trouve, en 1643, celui d'un montois « faiseur d'images en cire ».

Le bon métier des chandelons-floqueniers s'étant, le 29 janvier 1577, donné un nouveau règlement en vertu duquel il faisait rentrer dans sa compétence certains produits chimiques, les merciers protestèrent contre cet empiètement ; les chandelons répondirent qu'ils réclamaient, non pas le droit de vendre ces produits, mais celui de les mettre en œuvre (2).

Plusieurs autres conflits éclatèrent encore entre ces deux corporations : en 1611, les merciers plaidaient contre les floqueniers pour la fabrication et la vente des feutres et chapeaux (3) et pour la vente des marionnettes et bibeloterie de terre (4).

En 1624, les floqueniers revendiquèrent le droit exclusif de vendre ou de mettre en œuvre du fil fleu (*bleu fillets*), des poils et des queues de cheval, d'en faire des boutons, et de débiter de l'huile d'olive. Le métier des merciers, jugeant que ses propres statuts lui accordaient le trafic de ces choses, estimant, de plus,

(1) *Métier des merciers*, reg. n° 67, fol. 304 ; 68, fol. 65, 269, 270 ; 70, fol. 358 ; 71, fol. 501, 679 ; 875, fol. 13 v° ; 876, fol. 9, 43 v°.

(2) *Recès de la Cité*, t. III, fol. 226, 228 v° à 246.

(3) Nous ne traitons pas, dans cette notice, ce qui concerne les feutres et les chapeaux, ce point ayant sa place mieux marquée dans une histoire du métier des floqueniers.

(4) *Métier des merciers*, reg. n° 56, fol. 41.

que l'huile d'olive était pure apothicairerie, prit à lui les procès intentés individuellement à quelques merciers (1). On ignore le résultat de ces différends, mais on sait que les conflits soulevés entre les mêmes corporations une soixantaine d'années plus tard furent loin de se terminer à l'avantage des merciers : en 1680, ceux-ci, par suite des frais de leurs procédures et des transactions désavantageuses qu'ils furent obligés de conclure avec le métier des chandelons, avaient un passif de plus de 2000 florins de Brabant (2).

*
* *

Le procès fait en 1573, par le métier des merciers, à Aymond de Pont, fabricant et marchand de poudre à canon, soulève diverses questions des plus intéressantes relativement aux prérogatives des corporations.

La vente de la poudre n'était pas prévue par les règlements des métiers, mais aux merciers appartenait la vente du soufre, or la poudre était un composé de soufre, de salpêtre et de charbon de bois. Cela suffisait-il pour que le métier des merciers pût contraindre un poudrier à se faire inscrire dans son sein ? La généralité de la corporation fut de cet avis et cita, le 3 avril 1573, Aymond de Pont, devant les Échevins de Liège.

Le grand argument invoqué par les merciers était celui-ci : le soufre forme la matière principale et indispensable de la poudre à tirer, donc les fabricants de poudre doivent être affiliés au métier qui a le soufre dans ses attributions. Aymond répondit que 1° les denrées composites, les mélanges, les préparations n'appartenaient plus au métier dont chaque corps simple relevait en particulier : le soufre, les épices aromatiques, douces et autres, le nitre antimoine, le sel ammoniac, l'alun, la noix de galle, le vif argent, le papier, sont du ressort des merciers ; mais, ceux qui

(1) *Métier des merciers*, reg. n° 56, fol. 61, 61 v°.
(2) *Id.* reg. n° 57, fol. 41 v°, 64, etc.

usent de l'un ou l'autre de ces produits pour leur fabrication particulière échappent à l'obligation d'acquérir le métier. Ainsi en est-il pour l'orfèvre qui, pour dorer et argenter, se sert de soufre, de mercure, de vitriol ; pour le pâtissier qui, dans la confection des pâtés froids ou chauds, introduit toutes sortes d'épices ; pour le chirurgien, dont les onguents et les emplâtres se composent de graisse, d'huile, de cire, de soufre, de « tourmentine » ; pour le menuisier qui use de colle pour faire adhérer ses boiseries ; pour le tailleur qui met en œuvre de la soie, du drap broché, des passementeries, des boutons ; pour le chandelon de suif qui vend des mèches soufrées ; pour le peintre qui se sert de couleurs ; pour le boulanger qui teinte son pain à l'aide de safran.

2° Il est admissible qu'on exige l'acquêt du métier ayant le plus d'analogie avec la profession exercée ; c'est pourquoi Aymond a relevé le métier des chandelons-floqueniers dont les membres vendent les petits bâtons soufrés (*brocales*) et les mèches de chanvre enduites de soufre, destinés à communiquer le feu et à allumer le bois. Si le poudrier doit acquérir le métier des merciers à raison du soufre, il doit aussi se faire admettre de la corporation des naiveurs, qui a le monopole du charbon de bois.

3° Un étranger peut vendre librement de la poudre à Liège, comme le font très souvent des habitants de Malmedy ; par conséquent, et *à fortiori*, cela est permis à un bourgeois.

4° Si les merciers obtenaient gain de cause, presque tous les artisans tomberaient sous le coup de leurs exigences, car il en est bien peu qui ne mettent pas en œuvre quelque produit dont le débit soit réservé à cette corporation. Le but unique des merciers de Liège est, d'ailleurs, de soumettre tous les commerçants à leur association et de doubler ainsi son importance et ses revenus.

Les merciers répondirent 1° que les exemples cités n'étaient pas pertinents ; l'acquêt de leur métier n'est nullement exigé quand la denrée de mercerie est employée accessoirement ou accidentellement.

2° Les étrangers peuvent, en effet, dans un intérêt public,

vendre à Liège de la poudre, de même que les autres marchandises dépendant du métier ; mais cela n'est permis qu'à certains jours de marché et la chose est interdite aux bourgeois qui ne font pas partie de la corporation.

Les merciers semblaient prétendre aussi que, seuls, ils pouvaient vendre par poids et balances; on leur fit observer que les fèvres et les chandelons en usaient également ; à quoi il fut répondu que les objets vendus par ces deux métiers étaient connus et clairement spécifiés et que l'exception confirme la règle.

Le procès fut fertile en incidents : le plus curieux fut l'exhibition, au cours de l'instance d'appel, le 7 novembre 1573, d'un contrat, daté du 20 octobre précédent, par lequel Aymond acquérait le métier des merciers : déduction de cinquante-huit florins et dix sous lui était faite sur le prix de son admission, pour le vin bu lors de la passation de l'acte. Néanmoins, le procès suivit son cours pour trancher la question de droit.

Les décisions suivantes intervinrent. 1° Le 5 juin 1573, les Échevins de Liège déclarent le métier des merciers fondé en son action et condamnent Aymond aux frais. 2° Le 6 mars 1574, le Conseil ordinaire casse le jugement précédent, donne gain de cause au poudrier et condamne le métier aux dépens des deux instances. Le 13 mars suivant, les merciers appelèrent de cette sentence à la Chambre impériale de Spire : force plaidoiries et mémoires y furent prononcés ou produits de part et d'autre jusqu'au 16 août 1576, jour où les merciers, mieux inspirés, et Aymond, devenu juré de la corporation, firent la paix, renoncèrent complètement à leur instance et en informèrent la Chambre impériale. Le point demeura indécis (1).

§ 5. — *Couques et biscuits. — Contestations avec les boulangers.*

Parmi les denrées dont le débit appartenait, de toute ancienneté, au métier des merciers, figuraient les « couques », biscuits,

(1) *Chambre impériale*, procès n° 1444.

massepains, « rosquilles » et bonbons, dont la fabrication et la première vente étaient l'apanage des boulangers. Ceux-ci prétendirent, à plusieurs reprises, que nul ne pouvait s'entremêler des produits en question avant d'avoir acquis leur métier. En 1617, notamment, le mercier Jean Dawant fut par eux attrait en justice, devant maîtres et jurés, à ce sujet. À l'assemblée du métier des merciers du 10 septembre 1617, les officiers soumirent le cas aux compagnons ; ceux-ci, forts de leur bon droit, décidèrent de plaider contre les boulangers.

Une nouvelle tentative dans le même sens fut faite en 1640 ; par un recès du 8 novembre de cette année, les merciers déclarèrent vouloir maintenir énergiquement leurs droits à la vente des couques.

Les registres aux acquêts et reliefs du métier des merciers renferment de nombreuses réceptions de faiseurs de couques, biscuits et pains d'épices, de pâtissiers et de confituriers ou confiseurs.

§ 6. — *Mégisserie, Ganterie et Corroyerie. — Contestations avec les corduaniers, les corbesiers et les pelletiers.*

Les peaussiers, dits anciennement *peaceliers*, travaillaient les cuirs destinés à certains usages tels que la fabrication des bourses et des ceintures, les reliures, etc. A cette catégorie d'artisans se rattachaient également les parcheminiers, qui traitaient les peaux pour en faire le parchemin et le vélin.

Les matières les plus employées pour assurer la conservation des peaux et leur donner la couleur voulue étaient le sel d'alun, la noix de galle, la couperose et le bois de Brésil.

Tout travail relatif à la peausserie relevait de la corporation des merciers. Le 8 avril 1581, plusieurs personnages témoignèrent avoir vu Simon de Rockou user dudit bon métier « en faisant et passant des marockin en galle roige et noir, et ont iceluy veu vendre les dits marockin, et mesme des peaux blanche et roige

pour faire des taxhes et bourses, qui sont marchandises appartenantes a nostre dit bon mestier (1) ».

Les ouvrages de peausserie devaient être faits et vendus loyalement : on ne pouvait donner pour du cuir de qualité supérieure un produit de moindre aloi. Celui qui aurait vendu du cuir mal préparé aurait été passible d'une amende de six aidans et de la confiscation de la marchandise défectueuse.

Certains artisans s'adonnaient spécialement à la fabrication des gants de peau et de cuir (*wantiers, ganteliers*). Ils faisaient subir aux peaux les préparations nécessaires et avaient des serviteurs qui les aidaient dans ce travail, taillaient les gants et les cousaient.

Les ouvriers qui passaient les peaux et taillaient les gants devaient faire chef-d'œuvre et payer, quand ils étaient admis à ce travail, un demi-écu à la Compagnie de Notre-Dame (2). Mais, les enfants, femmes et valets de ganteliers, occupés uniquement à coudre les gants, n'étaient tenus à aucune redevance ni envers le métier ni envers la compagnie.

Au XVIe siècle, le commerce des gants de peau avait à Liège une grande importance. On voit, en 1584, un marchand lorrain, Étienne Chamboux, acheter en une fois à Henri de Puice, bourgeois de Liège, 33 douzaines « de loing gants douseaux », au prix de 44 patards de Brabant la douzaine, une grosse de douzaines de gants à gros bords, à 24 patards de Brabant la douzaine, et un demi-cent de peaux de mouton jaunes, à 8 patards la pièce (3).

Les merciers ajournèrent, à diverses reprises, des fabricants de gants pour les contraindre à acquérir leur métier (4).

A la même branche du métier des merciers appartenaient les

(1) *Métier des merciers*, reg. n° 62, fol. 119.

(2) Règlement de 1571.

(3) *Échevins de Liège*, jugements et sentences, reg. n° 74, fol, 328.

(4) *Métier des merciers*, reg. n°s 877, 878.

maroquiniers, chamoisiers, « flaskiers », faiseurs et vendeurs de « naliers », de balles à jouer *(stoul et kaches)*, de bourses, de taxhes, de gaînes et coffres garnis de cuir *(wayeniers et coufferniers)*, et de pots, seaux et bouteilles de cuir.

D'une façon générale, tous ces objets devaient être faits de bon cuir ou de bonne peau, ou, du moins, de tel cuir qu'on l'annonçait : les gaînes ne pouvaient être fourrées de papier ni d'autres faussetés, sauf lorsque la qualité inférieure était bien reconnaissable.

Dans le courant du XVIe siècle, on vit sévir dans cette section une pratique contre laquelle s'élevèrent les statuts de la plupart des métiers. Nous voulons parler des trusts ou accaparements. Certains peaussiers ou d'autres bourgeois s'efforçaient de recueillir partout les peaux brutes, dites « reffes », de moutons, d'agneaux, de chevreaux, et autres du même genre, non pour les mettre en œuvre, mais pour les revendre en détail et à un prix surélevé par le fait de leur monopole. Sur la plainte d'un grand nombre d'artisans peaussiers, le métier des merciers décida, le 18 mars 1571, que les « recoupeurs » — tel était le nom qu'on donnait alors aux accapareurs — subiraient, pour chaque délit de cette nature, une amende de quatre florins d'or.

Dès l'an 1484, le métier des merciers exerça des poursuites contre certaines personnes qui, sans appartenir à la corporation, faisaient et vendaient les balles et les volants destinés au jeu de paume. Ces revendications se butèrent à certaines difficultés : l'un des principaux marchands de ces articles, à Liège, s'appelait Collard Loren ; il était le fournisseur et le favori de Monseigneur d'Arenberg et des seigneurs de sa suite. Ceux-ci prétendirent « son jeu de sto iestre a eulx appartenants » et déclarèrent que leur protégé ne devait souffrir aucune contrariété à l'occasion de ses jeux de balle. Comme Collard Loren était, d'ailleurs, un homme âgé et de bon renom, la généralité du métier estima que le mieux était de le prendre par la douceur, afin d'obtenir plus facilement la soumission spontanée des autres marchands de

balles. Le métier donna à ce sujet, le 11 avril 1484, plein pouvoir à ses officiers (1).

La faculté donnée aux merciers de fabriquer et de vendre les objets en peau et un certain nombre d'articles en cuir leur attira diverses difficultés avec d'autres métiers.

Les premières contestations connues remontent à l'année 1532 époque où la corporation des corduaniers intenta des procès à trois merciers : Jean de Graveroulle, Lambert de Burre et Barthélemi le Taxhier, pour leur interdire de vendre certains objets ressortissant, prétendaient-ils, à leur corps. Comme ce litige intéressait la généralité, le métier des merciers donna, le 22 mai 1532, quatre florins à chacun des compagnons mis en cause, pour les indemniser des frais d'instance.

En 1537, les officiers des merciers prirent l'offensive : ils firent signifier, par le sergent de la justice de Liège, à Benoît le Corbesier de ne plus exposer ni vendre « gorlettes de cuyrs ne autres denrées de mercheries ». Benoît ayant persisté à « hayener blanches gorlettes de cuyr », les échevins de Liège décidèrent que les merciers pouvaient « avant parsuyr par loy » (2).

En 1592, les corduaniers intentèrent encore un procès aux merciers pour avoir vendu et passé «cordewans et marockins» (3).

*
* *

Les pelletiers s'efforcèrent, à maintes reprises, d'enlever judi-

(1) L'un des locaux du jeu de paume se trouvait derrière la maison de l'Empereur et les habitations voisines, situées du côté gauche de Neuvice en venant du pont des Arches. Un acte du 3 février 1536 mentionne la maison « jeu de sto », dite des Petites Balances en Neuvice, joignant vers le Marché à la Toison d'or, par derrière à la maison de l'Empereur, « et alant hors, sur la ruwe de derier Saincte Katherine, par un poisse ». *Collégiale Saint-Pierre*, reg. n° 251, fol. 21 v°. Voir aussi *Échevins de Liège*, reg. n° 132, fol 316. — Un autre jeu de balle se trouvait derrière l'église Saint-Pierre. *Collégiale Saint-Pierre*, orig. du 18 octobre 1535.

(2) *Échevins de Liège*, amendes, 1529-1538.

(3) *Métier des merciers*, reg. n° 55, fol. 1.

ciairement aux merciers la faculté de fabriquer et de vendre les objets en peau : les premières tentatives dans ce sens eurent lieu en 1582, 1588 et 1590 et restèrent sans résultat.

Ce qui mécontentait alors les « xhohiers », ce n'était pas tant le droit, que s'attribuaient les merciers, de confectionner et de débiter mille petites choses où entrait de la pelleterie ou de la peausserie ; c'était leur prétention d'acheter et de vendre, d'étaler, d'accoutrer et de passer toutes sortes de peaux, même de vendre des peaux sauvages en gros ou en détail ; car, de ce chef, les merciers faisaient une rude concurrence aux pelletiers liégeois, tant dans le pays même que dans leurs nombreux débouchés à l'étranger : Maestricht, Aix-la-Chapelle, Cologne et Francfort.

Après de longues procédures, les pelletiers obtinrent, le 27 mai 1592, une sentence favorable des bourgmestres et conseil de la Cité et réclamèrent aux merciers 506 florins de dépens. Cependant, le procès recommença ; il se plaidait encore devant les administrateurs communaux le 23 juillet 1594 et n'eut jamais de décision définitive (1).

En 1605, les pelletiers intentèrent un nouveau procès devant les maîtres et jurés à Hellard de Boy, gantelier (et, par conséquent, mercier), à raison de l'emploi de serviteurs et « costirs pour coustre et forer gans ». Le métier des merciers prit la cause à soi et chargea ses officiers de démontrer en justice l'inanité des réclamations des xhohiers. Le débat relatif aux gants durait encore en 1612 ; le 1er avril de cette année, la généralité des merciers, après avoir, sans grand succès, soumis le cas à diverses judicatures, décida de poursuivre la cause jusqu'au bout (2).

(1) *Métier des merciers*, reg. n° 874. — *Métier des pelletiers*, procès. — *Recès de la Cité*, reg. n° V, fol. 108.

(2) *Métier des merciers*, reg. n° 56, fol. 31, 42.

§ 7. — *Quincaillerie de fer et de bois. — Métaux. — Jouets. — Contestations avec les charliers.*

La quincaillerie formait, sous la dénomination de membre du Marteau, l'une des sections notables du métier des merciers : elle comprenait les fabricants et les marchands d'étriers, garnitures de harnais, étrilles, éperons, tire-bottes, boucles, fourchettes, garnitures d'épées et de sabres, boutons, mouchettes, tire-bouchons, scies, faux, moules à dragées et à balles de plomb, casse-noix, etc. On y faisait aussi rentrer la vente des miroirs, « berriques », ouvrages de fer blanc (1), feuilles de laiton, tabatières, boucles, agrafes.

Un objet commencé d'un métal, telle une courroie ou une ceinture en étain, laiton, ou cuivre, devait être achevé d'un métal semblable.

Dans cet ordre d'idées, on trouve, parmi les acquêts ou reliefs du métier des merciers, ceux faits par des tireurs de fer ou de fil de fer (1631, 1659) ; des « kinkeliers » ou « kinkerliers » (1541, 1569) ; des « berickiers » (1630, 1690) ; des « agrappiers » (1624) ; des « atachiers » (1630, 1635) ; des couteliers (1635) ; des « balanciers » (1663, 1688) ; des « horlogiers » (1568) ; des « faiseurs de cla de caroche » (1636) ; des « faiseurs de filet de luytte » (1633) ; des « marchands faiseurs d'asier » (1633) ; des fondeurs de cuivre (1619, 1636). Ceux d'entre ces artisans dont le métier exigeait l'emploi d'un petit fourneau, de creusets, de moules et des instruments servant à la formation de pièces et d'ornements métalliques, étaient spécialement surveillés comme ayant toute facilité pour la fabrication des fausses monnaies (2). Certain Jean Constantin, dit Zutman, « dont l'exercice estoit de former certaines figures et effigies de cuyvre servantes a pluisseurs como-

(1) Les fabricants et marchands d'objets de fer blanc ou fer étamé étaient considérés comme merciers sous le nom de lamperniers.

(2) Il en était de même à Paris, où les fondeurs ne pouvaient « fondre chose là où il i ait leitres » sous peine de prison et de confiscation de leurs biens.

ditéz, comme pour confection de sceintures, ornemens de chevaulx, flaskions, feromes et autres choeses semblables », fut, en 1598, formellement accusé d'avoir, avec Anne, sa femme, forgé de faux deniers; il arriva, d'ailleurs, facilement, à se disculper et il fut absous par les Échevins de Liège, le 15 juillet 1598 (1).

Il faut aussi mentionner les fabricants d'aiguilles. Six d'entre eux, habitant presque tous Flémalle-Grande, acquirent ou relevèrent le métier, de 1597 à 1687.

*
* *

Les merciers débitaient un grand nombre d'objets en bois tourné, sculpté ou scié; certains de ces articles, dont le trafic était attribué à ce métier par ses statuts, rentraient également dans la compétence des charliers : « bois de wendeaulx, manches d'almes », fifres, sifflets, formes de boutons et articles semblables, qualifiés alors quincaillerie de bois.

En 1592, un procès éclata à ce sujet entre les deux corporations; en 1628, les charliers intentèrent une action, devant maîtres et jurés, à un mercier nommé Martin Ghysens, pour l'obliger à relever ou acquérir leur métier, à raison de la vente de ces articles en bois; la généralité intervint, le 22 février, en faveur de Ghysens, et assuma la responsabilité du différend.

Le droit des merciers à la vente de ces objets était tellement sûr qu'un étranger nommé Pierre Posteau, descendu à l'hôtel de Dinant, ayant exposé en vente à Liège, en 1643, des « crânes », cuillères de bois, fuseaux et autres objets analogues, le métier des merciers fit faire arrêt sur ces marchandises entre les mains de l'hôtelier. Le 27 juin 1643, la corporation des charliers résolut de prendre fait et cause pour Posteau; mais, le même jour, elle déclara renoncer à son intervention et laisser les officiers du bon métier des merciers dans leur droit.

Les Liégeois avaient une spécialité pour la fabrication des taba-

(1) *Échevins de Liège*, jugements et sentences, reg. nº 276, fol. 109.

tières, écritoires et étuis à instruments, en bois de noyer, de buis ou de bouleau revêtu d'un vernis imitant l'acajou ; avant 1790, l'exportation des tabatières liégeoises pour la France s'élevait en moyenne à 3500 douzaines par an.

Les merciers s'attribuaient encore la vente des poupées, des pantins et des jouets.

§ 8. — *Papeterie. — Librairie. — Cartes à jouer. — Tabac.*

Tout ce qui concernait la papeterie était de la compétence du métier des merciers : vente du papier, parchemin, vélin, encre, plumes, écritoires.

En 1602, les gouverneurs intentèrent une action à des habitants de Sart-lez-Spa, qui vendaient, d'une façon continue, du papier en gros et en détail. Le métier décida, le 16 avril 1602, de remettre l'affaire entre les mains d'avocats bien versés ; ce procès dura treize ans et fut perdu par les merciers liégeois. Le 25 octobre 1615, les chefs de la corporation rendirent compte de cette affaire et exposèrent que, depuis la fin du procès, ils avaient aussi entamé des poursuites contre Mathieu de Hoyoul, de Huy, marchand de papier. Le métier décida de tenir bon, d'en conférer avec les vieux officiers et de débattre le cas avec des juristes fameux.

Les libraires (*librairiers*) devaient également se faire recevoir du métier des merciers, de même que les marchands d'almanachs et de chansons. Ces derniers étaient souvent des étrangers ou des colporteurs.

Il semble même que l'imprimerie dépendait primitivement de notre corporation ; car, le 26 août 1558, elle autorisa Gauthier Morberius à exercer à Liège son art d'imprimeur (1).

Du XVIe au XVIIIe siècle, un très grand nombre d'imprimeurs acquirent ou relevèrent le métier.

On trouve encore, dans le registre aux admissions, Étienne Lion, natif de Paris, faiseur de custodes de papier, en 1605, et Philippe Bloumart, d'Anvers, faiseur d'images, en 1669.

(1) *Métier des merciers*, reg. n° 874.

*
* *

Le jeu de cartes remonte, à tout le moins, au commencement du XIVe siècle (1), mais on n'en rencontre guère de mentions dans nos contrées que deux cents ans plus tard (2). En 1637, on trouve cité à Liège Gérard Godden, « carjetier » (3).

La fabrication des cartes à jouer prit une grande importance, à Liège, vers le milieu du XVIIe siècle; elle n'était, à l'origine, l'objet d'aucun règlement spécial; mais, annexée au métier des merciers, on lui appliquait, par assimilation, les statuts observés par les autres branches industrielles de cette corporation. Plus tard, on estima que, pour garantir la bonne qualité et conserver le bon renom des cartes liégeoises, cette industrie devait être soumise à des statuts particuliers. En vertu d'un arrêté pris par le conseil de la Cité le 6 février 1669 et approuvé, le 28 février suivant, par Maximilien-Henri de Bavière, il fallait, pour devenir maître-cartier, être fils de maître, ou avoir travaillé sous un maître pendant quatre ans ; de plus, un chef-d'œuvre, savoir un jeu de cartes fines, était exigé et soumis à l'appréciation de deux maîtres délégués par les bourgmestres ; ces experts recevaient, chacun, pour leurs vacations, un patacon. Le greffier qui enregistrait le rapport des arbitres et délivrait copie du chef-d'œuvre obtenait deux florins de Brabant. Si la pièce d'œuvre était défectueuse, mal réussie, l'aspirant ne pouvait recommencer son épreuve qu'un an après, et cela jusqu'à trois fois. En attendant, il lui était loisible de travailler chez un patron, en qualité de serviteur. On ne dit pas si, après trois essais, l'apprenti était admis d'office, ou bien, ce qui est plus probable, s'il était définitivement refusé. Les contraventions à cette ordonnance étaient

(1) Henry-René D'Allemagne, *Les cartes à jouer du quatorzième au vingtième siècle.* Paris, 1906, 2 vol. in-4.

(2) 6 février 1561 : « jower az quartes ». *Grand Greffe des Échevins de Liège,* rôles criminels, 1559 à 1579, fol. 38.

(3) *Grand Greffe,* affaires criminelles, reg. n° 252, fol. 124 v°.

punies d'une amende de trois florins d'or, répartissables conformément aux privilèges du métier des merciers (1).

Cette ordonnance n'était pas complète ; la non limitation du nombre des apprentis entraînait la multiplication exagérée des maîtres, dont plusieurs allaient, au grand préjudice des Liégeois, transporter leur industrie dans des villes étrangères.

Les maîtres cartiers demandèrent donc, et obtinrent, le 19 septembre 1685, de Maximilien-Henri de Bavière, la confirmation d'un nouveau règlement portant :

1° Que nul maître cartier ne peut avoir (outre les maîtres-ouvriers), qu'un apprenti, lequel doit servir quatre ans avant d'être admis au chef-d'œuvre pour passer maître.

2° Que nul apprenti ne peut travailler à pièce si, au préalable, il n'est jugé capable de le faire par les députés des maîtres cartiers.

3° Que la violation de ces prescriptions entraîne une amende de dix florins d'or pour la première fois et de vingt florins d'or pour la seconde (2).

On ne trouve guère, dans les archives du métier des merciers, qu'un seul acte relatif à l'apprentissage et au chef-d'œuvre des fabricants de cartes : le 22 mai 1671, à la mort de Guillaume Piedbœuf, maître cartier, son apprenti, Libert Wathier, épousa Catherine Godin, veuve de son patron, et releva de ce chef le métier des merciers ; en même temps, il prouva qu'il avait fait ses quatre années d'apprentissage et exécuta le chef-d'œuvre prescrit par l'ordonnance de 1669, devant Jacques de Bassenge, maître cartier, député à cet effet par les bourgmestres, et Jean Counotte, également maître cartier; son jeu de cartes fut trouvé bon et valable (3).

En 1806, il existait à Liège quatre fabriques de cartes à jouer,

(1) Polain, *Ordonnances de la principauté de Liège*, 2e série, t. III, p. 338.

(2) Polain, *Ordonnances de la principauté de Liège*, 3e série, t. I, p. 33.

(3) *Métier des merciers*, reg. n° 70, fol. 736.

dont la qualité était fort appréciée. La production annuelle excédait 200,000 sixains de jeux, dont les 7/8 passaient en France et en Hollande.

*
* *

« Toubaquiers, fileurs et faiseurs de toubacque », telles étaient les qualifications données d'abord aux marchands de tabac. On ne pouvait pratiquer ce négoce sans être affilié au métier des merciers ; de 1638 à 1682, sept personnes nominalement désignées comme s'adonnant à ce commerce, se firent admettre dans la corporation.

Le 24 juillet 1752, le conseil de la Cité donna en accense à Léonard Kénor, une place au coin du Marché, vis-à-vis de la maison du commissaire Wesemael, pour y vendre du tabac, et lui permit d'y dresser une boutique ne pouvant dépasser la hauteur de cinq pieds et la longueur de six pieds, boutique qu'il devait, d'ailleurs, faire enlever tous les soirs (1).

(1) *Recès de la Cité*, 1752-1753, fol. 76.

LISTE CHRONOLOGIQUE

DES

Gouverneurs du Métier des Merciers [1]

1424. Lawyez de Herve, Gérard de Tongres.
1431. Gosuin li Merchier, Guillaume de Champs.
1477. Lambert le Favreal, Florkin.
1478. Guillaume Colusoen, Jean le Boulanger.
1480. Lambert de Cassel, Grégoire le Merchenier.
1484. Servais Bottir, Jean delle Griffe.
1485. Jean le Boulanger.
1490. Gérard de Jodry, Jean de Frères.
1496. Gilles Bonem, Baudouin de Novis.
1502. Jean de Boix.
1509. Baudouin Remacle.
1514. Lambert le Mayeleur.
1524. Mathieu de Lhermitte, Lambert de Boix.
1525. Jean d'Aywaille.
1528. Lambert le Speelier, Wathier le Peacelier.
1530. Mathieu de Lhermitte, Jacques d'Eve l'aîné.
1531. Libert Davin, Remy Brigade.
1532. Henri de Froidmont, Toussaint Malherbe.
1533. Jacques d'Eve, l'aîné, Jean Art.
1534. Mathieu de Lhermitte, Mathieu Malechair.
1535. Jacques d'Embrouck, Libert Davin.
1536. Jean Art, Remy Brigade.

[1] Cette liste a été dressée au moyen des registres aux délibérations, aux réceptions et aux comptes de la corporation.

1537. Toussaint Malherbe, François Everard.
1538. Mathieu Malechair, Wéry Malcoir.
1539. Jacques d'Embrouck, Libert Davin.
1540. Remy Brigard, Jean Art.
1541. Toussaint Malherbe, Laurent Brigade.
1542. Mathieu Malchair, Arnoul de Bliexhe.
1543. Libert Davin, Jean Doville dit Marckon.
1544. Jean Art, Guillaume Stembiert.
1545. Toussaint Malherbe, Adam de Bassenge.
1546. Laurent Brigarde, Noël Gérard.
1547. Jean Marckon dit Doville, Piron de Mont, « *plommetier* ».
1548. Jean Art, Guillaume Stembiert.
1549. Adam de Bassenge, Stienne Gérar.
1550. François le Chapelier, Arnoul de Thier.
1551. Libert Davin, Jean Doville dit Marckon.
1552. Jean Art, François Everard.
1553. Adam de Bassenge, Stienne Gérard.
1554. François le Chapelier, Henri Cornet (1).
1555. Jean Marckon dit Doville, Libert Davin.
1556. Jean Art, Piron de Wonck.
1557. Baudouin Jamar, Collin Gravire.
1558. Stienne Gérard, Gilles de Foure *alias* Browet.
1559. Adam de Bassenge, Collaye Huwaire.
1560. Jean Art, Jean Deymont.
1561. Piron de Wonck, Peter van Heer.
1562. Stienne Gérard, Collard de Wonck.
1563. Libert Davin, Baudouin Jamar.
1564. Jean Grigoire, Libert de Jeneffe.
1565. Piron de Wonck, Jean Huwaire.
1566. Stienne Gérard, Jean Deymont.
1567. Collard Jackmin, Baudouin Jamar.
1568. Gillet de Foure, Jean Jaspar dit des Awes.
1569. Jean Huwar, Piron Evrard.
1570. Stienne Gérard, Piron Huwar.
1571. Les mêmes que l'année précédente.

(1) Mort avant l'expiration de son office.

1572. Gilles de Forre dit Brouwet, Raes Herlenval.
1573. Piron Evrard, Henri de Forre.
1574. Piron de Wonck, Baudouin Jamar.
1575. Jean Huward, Jean delle Xheur.
1576-1579. Piron de Wonck, Bastin Ozemont.
1580. Jean Ghernaet, Robert Noë.
1581. Les mêmes continués.
1582. Piron de Wonck, Jean Saverotte.
1583. Bastin Ozemond, Robert Noë ou Noël.
1584. Les mêmes continués, mais les bourgmestres, jurés et conseil de la Cité élurent, par provision, Jean delle Xheurre et Jean Ghernaette; par suite d'un accord, ceux-ci furent, au bout de quelques mois, remplacés par Conrard de la Vignette et Jean Lagace. On trouve aussi mentionné comme gouverneur Jean Picar.
1585. Jean delle Xheurre, Piron Gheurt dit d'Herculant. Jean Ghernaette est aussi mentionné comme gouverneur cette année.
1586. Bastin Ozemond ou Oesmond, Robert Noë. Ils furent, immédiatement après leur élection, remplacés par Piron de Wonck et Thierri Hoxhe; ce dernier fut remplacé par Alexandre de Thier.
1587. Bastin Oesmond, Alexandre de Thier.
1589. Robert Noël, Jean Dezmont.
1590. Piron de Wonck, Stienne Gérar (1).
1591. Bastin Ozemond, Piron Gheurt dit d'Herculant.
1592. Jean Ghernaet, Lambert Maistre Varlet.
1593. Bertrand Parent, Guillaume le Dorloz.
1594. Lambert Sacré, Michel Moubron.
1595. Robert Noël, Benoit del Wasphalt, son beau-fils.
1596. Benoit de Westphalt, Hellar de Boye, gantelier.
1597. Bastin Ozemond, Paulus Fizen.
1598. Laurent Posson, Simon de Glan.
1599. Jean Marson, Wotte de Trixhe.

(1) On avait d'abord élu Stienne Gérar et Conrard Cop d'or, mais ce dernier fut « débattu » par Piron de Wonck, qui le supplanta. *Merciers*, reg. 55, fol. 81 ad finem.

1600. Lambert Maistre Varlet, Wathieu Fagot.
1601. Hellar de Boy, Benoit delle Westphalle.
1602. Piron Gheurt, Simon de Glan.
1603. Louis Lassenotte, Art. Grégoire, tous deux marchands.
1604. Jean der Haen, Laurent Butbacht, id.
1605. Bertrand Parent, Wotte de Trixhe.
1606. Simon de Glan, Gérard Remy dit Plaisant.
1607. Les mêmes continués.
1608. Piron Gheurt, Wathieu Fagot.
1609. Lambert Maistre Varlet, Jacques Grignet.
1612. Simon de Glan, Wotte de Trixhe.
1614-1617. Gérard Remy dit Plaisant, Bon Mathieu.
1618-1621. Denis Rollandy, Lambert Maistre Varlet.
1622. Lambert Maistre Varlet, Louis Thorette.
1625. Denys Rollandy, Michel Marson (1).
1626. Bastien de Roede, Henri de Verdcheval, passementiers.
1627. Arnold Marson, Bastin Maistre Varlet.
1628. Jean Bastin, Renier Houbart.
1629. Lambert et Arnoul Maistre Varlet, frères.
1630. Lambert Maistre Varlet, Mathieu Pakeau.
1631. Bon Mathieu, Bertrand Parens.
1632. François Stéphany, Henri de Thier dit Delleur.
1633. Pakeau d'Heur l'aîné et Pakeau d'Heur, son fils.
1634-1641. Bastien d'Herode, Toussaint Grandjean, nommés pour huit ans, en vertu de leur acte d'admodiation.
1642. Henri Verdcheval, Lambert Goffar.
1643. Thomas Lassence, Jean Bastin dit Goffe. Mais, en suite de contestation, maître Jean du Saucy fut désigné comme gouverneur, pour le conseil seulement.
1645. Gilles du Saulcy, Louis Thorette.
1647. Gilles du Saulcy.
1648. Jean Houssart.
1652. Jean Verdcheval, Godefroid Cox.
1653. Henri Verdcheval, Jacques Teggers (2).

(1) Nommés par le Conseil de la Cité, après de longs débats.
(2) Nommés ou continués par les bourgmestres et Conseil de la Cité.

1654. Henri Verdcheval, Louis Thorette.
1655. Les mêmes (1).
1656. Henri Verdcheval, Pierre Thonette (1).
1657. Louis Thorette, Jean Verdcheval (1).
1658. Godefroid de Lexhy, Hubert Bolongne (1).
1659. Gérard Biken, Guillaume de Halleux dit Malpas (1).
1660. Pierre Thonette, Jean Verdcheval (1).
1661. Henry Verdcheval, Pierre Thonette (1).
1662. Godefroid de Lexhy, Louis Thorette.
1663. Henri Verdcheval, Jean Thinay (2).
1664. Jean Verdcheval, prélocuteur, Godefroid de Bois (2).
1665. Henri Verdcheval, Jean Thinay (2).
1666. Jacob Lismont, Simon Hanson.
1667. Jean Lismont, Martin de Bois.
1668. Godefroid de Bois, François d'Heur.
1669. Théodard Parens, Godefroid de Bois.
1670. Denis de Renier, Renson Bodet.
1671. Hubert Bollongne, Jean Ouck.
1672. Godefroid de Bois, Georis Bodet.
1673. Gheur Larmoyer, Simon le Charlier.
1674. Gilles Gillon, Jacques Markons.
1675. Gilles Gillon (3), Pierre Jenicot.
1676. Godefroid de Bois, David David.
1677. Jean Lismont, Jean Paradis.
1678. Jacob Lismont, Laurent Fechier
1679. Raes Bertrand, Hubert-Godefroid Lismont.
1680. Jean Paren, Johannes Houssar.
1681. Gheur Larmoyer, Guillaume Clément.
1682. Frédéric Houssart, Georis Bodet, le jeune.
1683. Georis Bodet, le jeune, Johannes Houssart (4).

(1) Nommés ou continués par les bourgmestres et Conseil de la Cité.

(2) Nommés par les bourgmestres et Conseil de la Cité.

(3) Remplacé, le 19 février 1676, par Jean Gillon, son fils.

(4) Élus gouverneurs admodiateurs pour cinq ans; mais le contrat dut être cassé à la suite du règlement de 1684.

1684. Guillaume Maljean.
1685. Servais de Tawes.
1686. Gilles de France.
1687. Guillaume Maljean
1688. Servais de Tawes.
1689. Gilles de France.
1690. Guillaume Maljean.
1691. Servais de Tawes.
1692. Gilles de France.
1693. Guillaume Maljean.
1694. Servais de Tawes.
1695. Gilles de France.
1696. Guillaume Maljean.
1697. Le même.
1698. Charles de France.
1699. Léonard Libotte.
1700. Jaspar Jamar.
1701. Charles de France.
1702. Léonard Libotte.
1704. Jaspar Jamar.
1705. J.-Charles de France.
1706. Léonard Libotte.
1708. J.-Charles de France.
1709. Léonard Libotte.
1710. Johannes Bossy.
1711. Jean-Charles de France.
1712. Léonard Libotte.
1713. Johannes Bossy.
1714. Jean-Charles de France.
1715. Léonard Libotte.
1716. Johannes Bossy.
1717. Léonard Libotte.
1718. Johannes Bossy.
1719. Jean-Charles de France.
1720. Léonard Libotte.
1721. Gérard Louette.
1722. J.-Charles Defrance.
1723. Léonard Libotte.
1724. Gérard Louette.
1725. J.-Charles de France.
1726. Léonard Libotte.
1727. Gérard Louette.
1728. Jean-François Smaekers.
1729. Jean Thiriar.
1730. Gérard Lowette.
1731. Jean-François Smaekers.
1732. Jean Thiriar.
1733. Gérard Lowette.
1734. Jean-François Smaekers.
1735. Jean Thiriar.
1736. Gérard Lowette.
1737. Jean-François Smaekers.
1738. Jean Thiriar.
1739. Gérard Louwette.
1740. Jean-François Smaekers.
1741. Jean Thiriar. Il démissionna en faveur de Pierre Grand-Gérard.
1742. Gérard Louwette. Il démissionna en faveur de Mathieu Lamberti.
1743. Jean-François Smaekers.
1744. Pierre Grand-Gérard.
1745. Jean Lamberti.
1746. Jean-François Smaekers.
1747. Pierre Grand-Gérard.
1748. Henri-Joseph Lefebvre.
1749. Jean-François Smaekers.
1750. Pierre Grand-Gérard.
1751. Henri-Joseph Lefebvre.
1752. Jean-François Smaekers.
1753. Pierre Grand-Gérard.
1754. Henri-Joseph Lefebvre.
1755. Jean-François Smaekers.
1756. Pierre Grand-Gérard.

1757. Henri-Joseph Lefebvre.
1758. Jean-François Smaekers.
1759. Pierre Grand-Gérard.
1760. Lefebvre.
1761. Smaekers.
1762. Grand Gérard.
1763. Lefebvre.
1764. Smaekers.
1765. Grand Gérard.
1766. Lefebvre.
1767. Smaekers.
1768. Grand Gérard.
1769. Lefebvre.
1770. Smaekers.
1771. Septon.
1772. Lefebvre.
1773. Massin.
1774. Jamolet dit Moleus.
1775. Lefebvre.
1776. Massin.
1777. Jamolet dit Moleus.
1778. Lefebvre.
1779. Massin.
1780. Moleus.
1781. Lefebvre.
1782. Massin.
1783. Moleus.
1784. Lefebvre.
1785. Massin.
1786. Moleus.
1787. Lefebvre.
1788. Massin.
1789. Moleus.
1790. Magis.
1791. Massin.
1792. Moleus.
1793. Jacques-Joseph Lowette.

Liste chronologique et analytique

DES

STATUTS ET ORDONNANCES

DES

MERCIERS DE LIÈGE

1477, avril. — Reconstitution du métier des merciers, supprimé depuis le sac de Liège.

Merciers, reg. n° 156, fol. 1.

1479, 10 mars. — Règlement du métier des merciers.

Document perdu, mentionné dans l'acte qui suit.

1534, 11 août. — Statuts du métier des merciers, élaborés par les gouverneurs, les jurés et la généralité de la corporation. Enregistrés par les Échevins de Liège, le 9 septembre 1534. Approuvés par Érard de la Marck, évêque de Liège, le 9 octobre suivant.

Échevins de Liège, œuvres, reg. n° 128, fol. 246. — *Merciers*, reg. n° 124, fol. 1. — *Recès de la Cité*, reg. n° 3, fol. 248 v°. — Imprimé dans les *Chartes et Privilèges* t. II, p. 333. — Imprimé dans les *Ordonnances de la principauté de Liège*, 2e série, t. I, pp. 98-103.

1545, 24 juin. — Addition et modifications faites par la généralité du métier au règlement du 11 août 1534, concernant spécialement les artisans étrangers.

Échevins de Liège, œuvres, reg. n° 163, fol. 239. — *Merciers*, reg. n° 124, (3e pièce). — *Recès de la Cité*, reg. n° 3, fol. 258 v°. — Imprimé dans les *Chartes et Privilèges*, t. II, p. 340.

1565, 30 août. — Décision des Échevins de Liège, portant qu'un bâtard ne peut user du métier des merciers, mais que ses enfants légitimes sont admissibles au relief.

Échevins de Liège, jugements et sentences, 1565 à 1566, fol. 168 v° ; 1565-1570, fol. 5.

1571, 18 mars. — Règlement fait par les gouverneurs, les jurés et la généralité du métier des merciers concernant l'interception et l'accaparement des peaux de moutons et de chevreaux, les fabricants de gants, etc. Enregistré par les Échevins de Liège, le 22 mars 1571.

Échevins de Liège, records et attestations, reg. n° 277, fol. 6. — *Merciers*, reg. n° 124 (4e pièce) ; n° 125, fol. 9 v°. — *Recès de la Cité*, reg. n° 3, fol. 259 v°. — Imprimé dans les *Chartes et Privilèges*, t. II, p. 340.

1576, 19 juillet. — Recès du métier par lequel il décide, pour rétablir ses finances, de supprimer pendant trois ans, les banquets, écots, traitements et distributions. Approuvé par le Conseil de la Cité, le 11 septembre 1576.

Merciers, reg. 125, fol. 12. — *Recès de la Cité*, reg. n° 3, fol. 263. — Imprimé dans les *Chartes et Privilèges*, t. II, p. 343.

1577, 4 juin. — Ordonnance du métier portant que les marchands étrangers ne peuvent vendre à Liège que deux jours par semaine.

Merciers, reg. n° 125, fol. 15. — *Recès de la Cité*, reg. n° 3, fol. 265. — Imprimé dans les *Chartes et Privilèges*, t. II, p. 344.

1577, 10 juillet. — Approbation des chartes et des privilèges du métier, par le Conseil de la Cité.

Recès de la Cité, reg. n° 3, fol. 266 v°.

1587, 3 novembre. — Ordonnance concernant la passementerie, prise par les officiers, les jurés et la généralité du métier des merciers, avec le *membre* des passementiers. Ratifié par le métier le 15 janvier 1633 et approuvé par le Conseil de la Cité, le 3 mars suivant.

Merciers, reg. n° 125, fol. 16.

1594, 5 février. — Recès du Conseil de la Cité pris à l'occasion d'un procès entre les merciers et les pelletiers et décidant que nul ne pourra hanter un autre métier que celui qu'il exerce ; ceux qui n'en exercent aucun auront à désigner la corporation qu'ils veulent hanter.

Recès de la Cité, reg. n° 5, fol. 39.

1609, 23 août. — Attestation du métier des merciers touchant la vente des *rassettes, stain sur stain* et articles dépendant de la sayetterie.

Merciers, reg. n° 128, fol. 39.

1611, 6 novembre. — Recès du métier décidant de poursuivre les procès contre les drapiers, les floqueniers, les cureurs-toiliers et les pelletiers.

Merciers, reg. n° 128, fol. 41.

1617, 10 septembre. — Recès du métier décidant de plaider contre les boulangers au sujet de la prétention de ceux-ci de faire acquérir leur métier à un mercier qui avait vendu des couques et des biscuits.

Merciers, reg. n° 128, fol. 56.

1624, 25 août. — Recès du métier décidant de plaider contre les floqueniers au sujet de la vente du *fillet bleu*, des poils de cheval, etc.

Merciers, reg. n° 128, fol. 61.

1626, 8 février. — Ordonnance de la généralité des merciers touchant la défense faite à un bâtard d'user du métier.

Merciers, reg. n° 128, fol. 62 v°.

1626, 12 octobre. — Protestation de la généralité contre le métier des drapiers, qui veut empêcher un mercier de dresser étal pour fabriquer une nouvelle sorte d'étoffe en sayette.

Recès de la Cité, reg. n° 7, fol. 54.

1628, 22 février. — Recès du métier décidant de plaider contre les charliers au sujet de la vente des marchandises de quincaillerie de bois, « bois de wendeau, manches d'almes », fifres, sifflets, etc.

Merciers, reg. n° 128, fol. 66.

1635, 12 janvier — Décision du métier au sujet du procès intenté par lui aux passementiers, touchant l'observation des statuts régissant les passementeries, ouvrages de soie, etc.

Merciers, reg. n° 128, fol. 83 v°.

1646, 24 août. — Ordonnance du *membre* des passementiers relative à l'exercice du métier, à l'acquêt, au chef-d'œuvre, à l'apprentissage, etc.

Merciers, reg. n° 128, fol. 111.

1669, 6 février. — Règlement pour les fabricants de cartes à jouer. Approuvé par Maximilien-Henri de Bavière, le 28 février suivant.

Conseil privé, dépêches, 1667 à 1671.

Imprimé dans les *Ordonnances de la principauté de Liège*, 2e série, t. III, p. 338.

1678, 24 avril. — Ordonnance de la généralité concernant des pièces ou petits paquets de ligaments tissus n'ayant pas la mesure voulue.

Merciers, reg. n° 129, fol. 13.

1685, 19 septembre. — Ordonnance de Maximilien-Henri de Bavière, prince-évêque de Liège, relative aux fabricants de cartes à jouer.

Conseil privé, dépêches, 1683 à 1687. — Imprimé dans les *Ordonnances de la principauté de Liège*, 3e série, t. I, p. 33.

1725. — Projet de règlement pour le membre des passementiers dit de la Petite Navette, rubanniers et galonniers de la Cité de Liège.

Merciers, original sur papier.

1731, 21 octobre.— Modifications en 23 articles au règlement des passementiers du 24 août 1646. — Approuvées par Georges-Louis de Berghes, prince-évêque de Liège, le 25 octobre 1731.

Merciers, reg. n° 126, fol. 1. — Imprimé dans les *Ordonnances de la principauté de Liège*, 3e série, t. I, p. 633.

Jugement rendu contre un passementier qui avait employé des matières de mauvaise qualité

18 JUIN 1601

Jugement rendu par nous les eschevins de Liège, à la somonse du mayeur, l'an sauze centz et ung, le diex huictième jour de jung.

Comme Anthoine Romarin, marchant bourgeoy de Liège, fuisse pardevant nous adjourné, allinstance des officiers du bon mestier des merciers de ceste cité, pour veoir judicielement reproduire et mettre en court certaines pièces de passementz entremeslez de soye et autres estofflez, la veoir visiter par cognisseurs, la recognoistre par iceluy, avec déclaration d'avoir icelles avec autres mis à vendaige, mesme en vendu pour leal marchandieses et prendre telz fins et conclusions qu'il appartiendroit ; ledit Romarin, pour monstrer qu'il ne seroit tenu ny condamnable en quelque amende, auroit exhibé articles et escript en court, déduisant par iceulx qu'il se preuveroit qu'estant ludit Romarin piéça requis par les s^rs^ de Jehaing et de Lard, son cousin, d'avoir certains cordons ou passementz, pour border ung accoutrement du s^r^ de Lard, dont il avoit achapté l'estoffe dudit Romarin, et qu'il aroit répondu n'en avoir point, pour lors, de la fachon requiese, ludit Romarin aroit employé Jean Magis pour les fachonner, luy ayant, à ceste effect, délivrez certains fillez de fin argent, dont ayant fait les susdis cordons et passementz par ludit Magis, il aroit, par luy ou par ses gens, employé de l'argent faulx en lieu de fin qu'il avoit receu dudit Romarin, et, en lieu de soie fine, filoselle griese, ce que luy mesme aroit cognu et confessé. Seroit ossy vraye que ludit Romarin, soy confiant que lesdits passemens estoient fidelz et légalz et faits de tel argent qu'il avoit livré audit Magis, en aroit vendu au dit s^r^ de Lard une quantité, par où la faulte aroit esté, quelques jours après, descouverte ; de quoy adverty, le prédit Romarin, allinstant, aroit mandé ludit Magis, liquel, de prime

face, aroit refusé de comparoir, mais, depuis, l'ayant trouvé et demandé pour quoy il faisoit et avoit fait teles choeses, avec plusieurs autres remonstrances, iceluy Magis, en présence de plusieurs personnes, aroit confessé le fait, et d'avoir comis la faulte allendroit desditz passementz, assavoir d'avoir employé du faulx argent en lieu de fin qu'il avoit, comme dit seroit, receu dudit Romarin, et en lieu de fine soye, de la filoselle ; et comme ludit Romarin aroit demandé réparation de tele faulte, le miesme Magis aroit demandé audit Romarin s'il avoit cognissance ou familiarité à ung nommé Gérard Ghys, rewart de mestier des merchiers, et comme il luy aroit esté répondu que non, lors, iceluy Magis aroit dit : « Allez vous en doncque, et m'en lasse faire ; j'en ferat bien, je mettraye et tapperaye la faulte sur mon filz », lequel il disoit avoir fait la faulte en prendant unne boubinne de faulx argent pour du bon et fin, et filoselle en lieu de finne soye, ayant renvoyé aussy ludit Romarin avec promesse de l'en descharger, veu qu'il en estoit innocent et incoupable. Or tant s'en faulte que ludit Romarin poroit estre occasion de la manifacture de telz et semblables passementz faulx, qu'au contraire, il n'aroit jamais livré, ny à Magis ny autres, aucuns filletz d'argent faulx, ne fait faire passement ou cordons, ce que mesme ludit Magis aroit, en plussieurs lieux et places, recognu et confessé. Et pour conforter le premis, se preuveroit que ledit Magis auroit vendu, à plussieurs autres, passementz faitz d'argent faulx et filoselle en lieu de finne soye, les ayant embauldi bonne et fidelle marchandiese, et a plussieurs personnaiges comme à Charle Coemax, Jean Borle, la vefve Gérard de Visé, dame des Trois Lions, et à Jean de Preit, demorant sur le Pont-d'Isle, dont s'en estant apparceu par ludit Charle, ludit Magis, confessant sa faulte, aroit reprin les pièces à luy vendues et livrées au nombre de quattres ; d'autre, lesdits officiers ne povoyent ignorer qu'eulx miesmes ou aucun d'eulx aroient pleine et enthière information que ludit Romarin seroit de tout innocent, mesmement incoulpable du maléfice prétendu à raison des dits passementz, à cause qu'ilz aroient esté au lieu d'Aix, pour s'informer, où aroient trouvé la faulte n'estre imputable audit Romarin, ains au dit Magis. Au moyen de touttes lesqueles raisons et autres plus au loing contenues ens escript dudit Romarin, iceluy avoit conclud à absolution de la prétente desdis officiers et à la condampnation d'iceulx. Contre quoy, les dits officiers avoyent alléguez et respondu plussieurs causes et raisons ici délaissées à réciter pour cause de briveté, par

lesqueles avoint conclu de devoir estre jugiez fundez et faire brusler sur le Marché à Liège la ditte marchandieses de passementz comme faulx, et que ludit Romarin deveroit estre condampné, envers ludit mestier, en la peine portée par les chartres dudit mestier, et aux despens de procès. Scavoir faisons que, après par nous bien et de prez avisez tous les actz et déduction dudit procès, prouvances et monstrances sur ce faictes, nous sur le tout meurement conseilhiez et advisez, avons dit et jugié, à la somonze dudit mayeur, la marchandieze des passementz de soye entremeslez d'argent, trouvez en la maison dudit Anthoine Romarin et pardevant nous reproduis, estre faulx marchandiese et que, partant, les officiers des merciers sont fundez à la faire brusler publicquement sur le Marché, en la forme accoustumée. En oultre, condampnons ludit Anthoine Romarin, pour avoir vendu semblable et pareilhe marchandieses, envers lesdits officiers, en une amende de quattre florins d'or, et aux despens du présent procès, à nostre taxe. Pronunché, présent Hercules Cranenburch et Bastin Oesmont. Et la miesme, ludit Hercules, en nom dudit Romarin, son beau-père, at, de nostre susdit jugement, interposé appellation.

Échevins de Liège, jugements et sentences, reg. nº 84, fol. 167 vº.

Procès-verbal d'expertise de sucre

20 FÉVRIER 1635

En Conseil de la Cité de Liège, tenu le 20e de febvrir 1635, en la sale basse.

Estant comparus en conseil Bastian de Roede, Toussaint Grandjean, ambedeux gouverneurs du bon mestier des merciers, Godefroid de Bois, Dirick Thorette, rewards et Louy Winand, juré du dit mestier, iceulx, avec sériments solennels presté, ont rapporté et attesté qu'ensuitte de leur devoir, suyvant leurs chartres et privilèges, ont fait le tour et se sont transporté, environ les Roys derniers, aux maisons et bouticques d'aucuns marchands sucquiers, scavoir en la maison de Guy Libon, du maistre du Chapeau de rose sur le Marché, de N. Vandenbosse et de Jean Cornélis, et prins hors des bouticques de chasque dénommez quelque peu de sucre qu'il tenoyent illégaulx, à effect d'en faire essaye et s'en plaindre et le représenter à qui il appartient, ayant escrit séparément, sur chasque paquet de sucre, les noms des dits marchands, dont estante faicte preuve et essaye, en dit conseil, de chasque monstre en particulier, dans des verres d'eaux, présents les dits comparants, iceulx, d'abondant, ont attesté et affirmé que le sucre procédant de Ghuy Libon est mis dans le premier verre, et celuy du 2e verre procéder du maistre de la Roese, du 3e de N. Vandenbosse au Pont-d'Isle, et du 4e, de Jean Cornélis.

Et la mesme constitué maistre Jean Bon, jadis conseiller de ceste Cité et Pierre Wespin ont déclaré que, vendredy dernier, sy que spécialement à ce constituez par les sgrs bourgmaistres, avoir comparu, environ les dix heures du matin, en la maison de Jean Cornélis, maistre du Poisson d'or, sur le Marché, et ont assisté à sa manufacture d'un bassin d'anise de 20 libvres de sucre en pouldre, lequel préallablement, ils ont manié et visité et trouvé légale, et après, ont adjousté une libvre d'ami-

don sur deux libvres d'anise et sucre susdits, ayant illecque demeuré jusqu'au parachèvement de la ditte manufacture, dont ils en ont prins la monstre, qu'ils ont jetté dans un cincquième verre et la mesme, a esté trouvé par les dits cognoisseurs, y présents les seigneurs bourgmaistres, jurez et conseil, que le sucre scavoir de Guy Libon, mis dans le premier verre, est bonne et loyale marchandise, mais que les sucres contenus dans les autres quatre verres, sont entremeslés d'amidon, comme il est apparu à l'œil, tant pour ce qui a esté trouvé au fond, que d'autant que l'eawe en est devenue trouble et espesse ; du résidu, sy la ditte marchandise est légale ou illégale, disent se référer aux chartes et privilèges dudit mestier et à ce que sera trouvé par cognoissance de cause. Et puis, estant par ordre de messieurs les bourgmaistres, envoyé deux secrétaires en la maison dudit Libon, pour y prendre autre sucre, à effect de continuer l'essaye, iceulx en ont apporté de quattres sortes, qui ont esté jettez en quattre verres séparez et ont esté trouvez bons et légals, comme le premier.

Recès de la Cité, reg. n° 8, fol. 83 v°.

TABLE

Page

DOCUMENTS ET TRAVAUX CONSULTÉS. 241

CHAPITRE I. *Aperçu historique.* 243

CHAPITRE II. *Étymologie. — Compétence* 256

CHAPITRE III. *Rapports internationaux entre corporations de merciers. — La liberté du commerce. — Marchands étrangers* 261

CHAPITRE IV. *Boutiques et Échoppes. — Droits d'étalage. — Tonlieux et Gabelles.* 268

CHAPITRE V. *De la possession du métier.*

§ 1. Conditions requises 273

§ 2. Le don gratuit 275

§ 3. L'acquêt 276

§ 4. Le relief 280

§ 5. La maîtrise 282

§ 6. L'apprentissage. — Les garçons et les filles de boutique 282

§ 7. Le chef-d'œuvre 285

CHAPITRE VI. *Assemblées du métier.*

§ 1. Les prises d'armes 286

§ 2. Assemblées électorales et délibérantes. . 287

§ 3. Fêtes et réjouissances 289

CHAPITRE VII. *Offices et emplois* 291

§ 1. Les gouverneurs 293

§ 2. Les jurés 294

§ 3. Les rewards 295

§ 4. Le rentier 297

Page

§ 5. Le greffier 297
§ 6. Le chapelain. 297
§ 7. Le banneresse 298
§ 8. Le serviteur. 298

CHAPITRE VIII. *Pouvoir judiciaire de la corporation* 299

CHAPITRE IX. *Secours mutuels. — Compagnie Notre-Dame. — Repos dominical* 301

CHAPITRE X. *Vérification des Poids et Mesures* 304

CHAPITRE XI. *Les Propriétés de la Corporation.*

§ 1. La Halle 308
§ 2. La Maison des Petites Balances, lieu d'assemblée de la corporation 309

CHAPITRE XII. *Situation financière. — Revenus et dépenses. — Archives* 313

CHAPITRE XIII. *Marques distinctives. — Bannières. — Sceaux. — Armoiries. — Livrées. — Joyaux. — Meubles.* 316

CHAPITRE XIV. *Notice sur chacune des diverses branches du métier des merciers.*

§ 1. Passementiers 320
§ 2. Mercerie. — Dentelles. — Contestations avec les cureurs et toiliers. — Boutons. — Bijouterie 326
§ 3. Draperies et Lainages. — Contestations avec les drapiers et les tailleurs . . . 328
§ 4. Épiceries. — Apothicaireries. — Contestations avec les chandelons-floqueniers. — Poudre à canon 330
§ 5. Couques et Biscuits. — Contestations avec les boulangers. 336
§ 6. Mégisserie, Ganterie et Corroyerie. — Contestations avec les corduaniers, les corbesiers et les pelletiers 337
§ 7. Quincaillerie de fer et de bois. — Métaux. — Jouets. — Contestations avec les charliers 342

Page

§ 8. Papeterie. — Librairie. — Cartes à jouer. — Tabac 344

ANNEXES I. Liste chronologique des Gouverneurs du métier des merciers 348

II. Liste chronologique et analytique des Statuts et Ordonnances du métier des merciers. . . . 355

III. Jugement rendu contre un passementier qui avait employé des matières de mauvaise qualité (18 juin 1601). 359

IV. Procès-verbal d'expertise de sucre (20 février 1635) 362

ÉTUDE DE PHONÉTIQUE ET DE MORPHOLOGIE

4e ET 5e CONCOURS DE 1905

RAPPORT

Nous n'hésitons pas à vous proposer d'accorder une médaille d'or au vaste et solide travail que nous avons reçu, *Phonétique et Morphologie de l'Ouest-Wallon* : il compte près de 90 pages in-folio ; 9 cartes tracées avec le plus grand soin en illustrent les endroits les plus importants ; il atteste par sa masse, par la multitude des phénomènes qui y sont consignés, par leur classement et leur interprétation, une somme de recherches patientes, de travail intelligent, de connaissances linguistiques dignes de la plus haute récompense que nous puissions octroyer.

Sous le nom d'Ouest-Wallon, l'auteur comprend une bande de terre, prise sur trois provinces, limitée à l'Ouest par une ligne verticale descendant à gauche de Tubize et de Beaumont (opposition de *ca* et *tcha* : *kemin* et *tchemin*), du côté opposé par un trait, aussi vertical, se dirigeant de Wavre jusque vers Olloy. Ce vaste domaine est à son tour divisé en six régions distinctes, partagées par la Sambre, deux au Nord, quatre au Sud. Il va sans dire que l'auteur ne s'astreint pas à explorer tout le territoire compris entre ces deux verticales nécessairement conventionnelles ; mais, s'il laisse au Sud-Est un coin inexploré, sur d'autres points ses recherches débordent le champ qu'il s'est tracé. Et nous n'entendons pas contester la légitimité

de sa géographie linguistique : nous la croyons fondée et qu'elle apporte à l'étude de nos patois une notion nouvelle de grand intérêt. Mais, quand il ajoute que cette bande de terrain n'est en partie qu'une dépendance du namurois, avec des caractères spéciaux pourtant, nous nous prenons à espérer que ces deux affirmations seront développées en une forte synthèse ; or, cette démonstration nécessaire ne vient pas, et c'est une lacune à combler.

Nous aurons ainsi, après des éloges généraux dont les formules sont vite épuisées, bien des restrictions de détail à présenter sur la méthode de l'auteur et sur ses explications de mots et de formes. Nous le ferons avec d'autant plus de liberté que son travail, comme il le reconnaît lui-même (et nous admettons volontiers son excuse), n'a pas reçu « l'achèvement désirable » et qu'il n'hésitera pas à le remettre sur le métier, à lui faire subir de nécessaires remaniements avant de le livrer à l'appréciation du public.

La partie la plus intéressante, ce sont les cartes géographiques qui indiquent la délimitation de certains phénomènes soit de phonétique, soit de morphologie. Elles sont bien travaillées et en général complètes ; çà et là, elles continuent avec bonheur les lignes linguistiques tracées par M. Maréchal dans son étude sur les Dialectes namurois (*Bulletin de la Société liégeoise de littérature wallonne*, XL). Cependant quelques-unes devront être complétées ou éclaircies : il faudrait éviter de faire servir la même à plusieurs fins, ne pas craindre de les multiplier et les mettre plus formellement en rapport avec le texte, donner l'explication et la signification des lignes et pointillés ainsi que des couleurs différentes adoptées.

Le concurrent déclare avoir suivi pas à pas, pour la phonétique, la dissertation doctorale de M. Niederländer sur *Le dialecte de Namur*. C'est un guide en général très sûr, formé à la savante école de Wendelin Förster à Bonn,

mais qu'il ne fallait pourtant pas suivre aveuglément, surtout dans la partie étymologique : *nif* (Niederländer, § 31b), *rawète* (§ 32 b), *todi* (§ 37), *cwarbau* (p. 19). Pourquoi ne pas adopter aussi la numérotation des paragraphes, si claire et si commode ? Jamais, en outre, on ne nous donne la pagination d'un emprunt, et rarement on nous cite les auteurs invoqués, les sources utilisées au passage ; la plupart des renvois ne sont pas chiffrés. Il faudrait donc compléter tout l'apparatus scientifique.

Nous pensons aussi que l'exposé gagnerait en clarté et en intérêt si les exemples étaient moins éparpillés, plus logiquement groupés, plus constamment et conséquemment expliqués (p. ex. p. 26 in fine et 45), plus souvent éclaircis par des rapprochements *exacts* avec le vieux français et les parlers de l'Est wallon en général (p. ex. p. 37), mais qu'on évite pourtant de donner *pîche* (perche) comme forme liégeoise (p. 19).

Nous voudrions aussi, par endroits, plus de rigueur et plus de netteté dans l'établissement des catégories grammaticales, ne pas voir la phonétique, la morphologie, la syntaxe et la lexicologie empiéter l'une dans l'autre : ainsi, étudiant *co-* initial, on nous apprend que *pidjonī* est plus fréquent que *colombī* (p. 43) ; c'est dans la morphologie (p. 60) qu'est traitée la question des substantifs féminins en français, masculins en wallon et vice-versa (c'est confondre l'emploi avec la formation du genre ; — cf. aussi pp. 61, 79, 82). Ces particularités mal placées détournent inutilement l'attention.

Pourquoi, d'autre part, faire entrer le préfixe *a-* dans l'étude de *ē* protonique en syllabe ouverte (p. 28), classer la négation à la suite des noms de nombre (p. 62), ranger les adverbes *èc̆ŏ*, *c̆ŏ* parmi les prépositions (p. 83), appeler particule le préfixe *in-* (p. 28), etc.?

Dans l'ensemble, l'exposé phonétique est excellent, mais

il y a maint détail sujet à caution et à discussion : à quoi bon admettre ou fabriquer constamment des types latin vulgaire (*operaticum* p. 11, *cerasearium*, *revigilare* p. 20, etc.), alors que la dérivation ou la composition romane explique tout simplement les formes *ouvratche*, *sèrénjī*, *èrpōsé*, *ravèyī*, etc. ? Trop souvent on donne comme phonétiques des formes verbales analogiques : *soye* (secat), *noye* (negat) (p. 18; cf. aussi 38, 39), on confond syllabe ouverte avec syllabe fermée (*rastellarium* etc., p. 21) et vice-versa (*botellum*, *inodiosum*, p. 34), voyelle tonique avec protonique (quaérere = *ké* p. 21, recipere = *èrcèwèr*, *èrchèner* etc., p. 25, 26); on établit (p. 41-3) une distinction impropre entre voyelles sonores et voyelles labiales, voyelles palatales et voyelles sourdes; on imagine des intermédiaires phonétiques superflus, p. ex. *é* = *ei*, AI, *oi*, *oé*, *wé* (p. 22), rivu = *rĭ* par *iu*, *ieu*, *ie*, *ī*, *ĭ* au lieu de *ríu* = *rí* (p. 28). Comment voir le suffixe *-iculum* dans *consèy* (p. 25) et surtout *-iolam* dans *sangsue* (p. 31)? Pourquoi ranger *ówe* (auca) dans la catégorie *au* + *y*, puisque le *c* est tombé sans exercer d'action (p. 39)? Est-il sérieux d'expliquer *ripwèser*, *èrpwèser* pour *-ōūser* par le besoin d'éviter la confusion avec *èrpoūsser* (p. 33-9)? Et dire que *è* dans *rē-* = *èr-* avance d'une syllabe par métathèse (p. 21), est-ce là une formule bien exacte et bien précise ? Les règles de l'élision intérieure et de l'*i* prosthétique ou épenthétique (p. 27-8) auraient aussi besoin d'un libellé plus rigoureux et mieux adéquat.

Le consonnantisme appelle les mêmes critiques de détail. Nous pensons d'abord que l'étude de chaque consonne aurait gagné en clarté si l'auteur avait adopté ou respecté la distinction traditionnelle en initiale, médiale, finale, s'il avait davantage au besoin multiplié les divisions, p.ex. pour *c* + *e*, *i* = *c* ou *z*, suivant la nature de la consonne précédente (p. 42), dans l'étude de *c* ou *g* initial ou intérieur (p. 41,

45 la nature des voyelles et des consonnes qui suivent ou qui précèdent déterminent des modifications différentes) ; les catégories de l'auteur sont parfois trop empiriques, de même que ses explications, ainsi pour *dimègne*, *grègne*, *gaye*, *pièce*, *pèche* (p. 42), où il faut surtout considérer la place de l'accent, la chute de la posttonique et la réunion des deux consonnes. C'est également par une vue empirique et superficielle que *monstrat*, *constat*, *prensum*, qui avaient perdu *n* dès le latin, sont rangés sous voyelle + *N* + consonne (p. 55, 32, 26) ; *minme*, qui vient de **metipsimum*, est un bien mauvais exemple de $\bar{e}$ + *N* + consonne (p. 26), et *griper* n'a certainement pas perdu l'*m* de *grimper* puisqu'il vient du bas allem. *gripan*, m. s. (p. 55). De même *cl*, *cr* n'est pas initial dans *incudinem*, *ecclesia*, *écrevisse* et, dans *clavicula*, il n'est qu'un produit de la dissimilation (p. 44) ; *s* n'est pas final dans *consuere* = *keude* (p. 47). On ne peut voir un changement de *nt* en *n* dans *contĕne*, *inocĕne*, qui sont des formes analogiques. Nous pourrions aussi relever des répétitions (*-icâre* examiné à deux reprises, p. 41 et 42), des termes et des suffixes mal distribués : *-icum*, *-aticum* égarés dans *-ica*, *-icare* (p. 42), *manducare* dans *nj* > *gn* (p. 56), etc., et multiplier à l'infini les observations de détail. Chicane et minuties, dira-t-on ; mais la multitude de ces tares particulières ne pourraient elles pas compromettre la solidité de l'ensemble?

Les tentatives étymologiques de l'auteur, souvent heureuses (p. ex. *pèkèye*, p. 25 = 1° collectivité des baies du genévrier ; 2° en général : grande quantité), appellent néanmoins aussi quelques restrictions : *arî* (p. 17) ne vient-il pas de *adretro* plutôt que de **inretro*, *tiène* (p. 19) de *termen* plutôt que de **terrinum*, *tike* (p. 22, 41) de *thecula* plutôt que de *theca*, *nīve* (p. 25) de *niveam* et non de *nivem*, *rawète* (p. 26) de **re-hab-ittam* et non de **redd-ittam*, *todi*

(p. 28) de *totos dies* et non de *tottum diem*, *pachi* (p. 29) de *pascuarium* et non de *pasticium*, *fourni* de *furnu* plutôt que d'un horrible *four* (foin) + *nīle*, etc. ? Horreur aussi que l'hypothèse de *lūja* (cercueil) dérivé de *locum* (p. 31) ! Si, pour *nive*, *rawète*, *todi*, notre étymologiste a eu tort de suivre aveuglément son guide Niederländer, de même que pour *cwarbŏ* (p. 19), dont le suffixe n'est pas français, mais germanique (cf. *corbaut* dans Gille le Muisit, éd. Scheler, lexique), il aurait dû, avec lui, voir dans *-ia* de *solia* (p. 25), etc., le représentant de *-ellum* substitué à *-iculum*. Nous tirons aussi *-ĕye* (p. 25) de *-áta* plutôt que de *-ĕta*, *-ère* dans *pŏjère* (p. 28, 52) de *-áriu* plutôt que de *-ībile*, *-œ̆* de *sĕtchœ̆* (p. 37) de *-ŏre* plutôt que de *-ūra*, etc.

La morphologie est une étude soignée, neuve et solide, et qui n'appelle guère autant de restrictions que le difficile chapitre de la phonétique. Si l'on voudrait un peu plus de clarté dans la carte de *dou*, *do*, *dè*, les autres, et particulièrement celles qui sont consacrées à la répartition des formes verbales, sont excellentes. Dans le détail du texte, notons que *èstons-dj'* (p. 66 : sommes-nous ?), où l'auteur voit une réduction (?) de *n's*, présente plutôt un transfert du pronom de la première personne du singulier, que *f'jons* n'est pas issu de *fyons* (p. 67), que les formes en *-ĭche* au singulier de l'imparfait du subjonctif (p. 68) doivent être données comme normales aux deux premières conjugaisons, que l'auxiliaire *être* est parfaitement admis en namurois dans la conjuga sons des verbes réfléchis (p. 75), que *tam'hî*, *préhî* ayant à Liège l'infinitif en *-î* = *-ier* comme *nètî*, *tchèrî*, etc., pas n'est besoin de recourir à l'analogie (p. 76) pour expliquer l'identité de leur subjonctif, que *lîje* de *legat*, *sèye* et *sœ̆che* de *sapiat* (p. 77) sont impossibles, etc.

Les *Remarques éparses de syntaxe particulières pour la plupart à l'Ouest wallon* qui terminent le mémoire

(l'auteur a tort p. 85 de voir dans *li s'cret Blublute*, etc., la *suppression* de l'article (!) *di*, qui n'y a jamais existé, et qui n'est d'ailleurs pas un article) ont l'impardonnable tort d'être *éparses*, insuffisantes et de détruire la symétrie du travail. Nous espérons que l'auteur s'empressera de la rétablir et de la parfaire en nous donnant une étude syntaxique complète et systématique de cette région dont il nous a si savamment exposé la phonétique, la morphologie et même la lexicologie ; nous espérons aussi qu'il réunira dans un index alphabétique final les éléments disséminés du vocabulaire.

Ces vœux que nous exprimons en terminant, l'étendue que nous avons donnée à nos critiques à la suite de nos trop courts éloges, le soin minutieux avec lequel chacun d'entre nous a relevé les moindres faiblesses de l'auteur, lui seront un témoignage de la haute estime en laquelle nous tenons son étude et justifieront amplement à vos yeux, Messieurs, la distinction dont nous vous proposons de l'honorer.

Les membres du jury :

J. Feller,
A. Maréchal,
A. Doutrepont, *rapporteur.*

La Société, dans sa séance du 24 avril 1906, a pris acte des conclusions du jury. L'ouverture du billet cacheté, joint au mémoire couronné, a fait connaître que le P. Adelin Grignard, S. J., de Verviers, en est l'auteur.

Phonétique et Morphologie

DES

Dialectes de l'Ouest-wallon

accompagnées de douze cartes

(MÉDAILLE D'OR)

PAR

ADELIN GRIGNARD, S. J.,

éditées par Jules **FELLER**

Note de l'éditeur

L'œuvre couronnée du P. Grignard sur les patois de l'Ouest-wallon n'a pas eu la chance d'être corrigée et remaniée amoureusement par lui pour la publication dans notre *Bulletin*. Sa vocation l'a appelé aux Indes, où il évangélise les Paharias ou les Lepchas à la mission de Kurséong, au pied de l'Himalaya, au lieu de peser des syllabes picardes ou wallonnes à Charleroi. Peu avant son départ il avait bien commencé une refonte de son premier manuscrit, dont les grandes pages pleines de surcharges, d'additions aux marges, de notes intercalées en des temps divers, n'étaient pas déchiffrables pour un imprimeur. Mais il n'a pas eu le loisir de pousser très loin ce travail. Il s'est arrêté au début de la lettre *ŏ*, et encore renvoie-t-il souvent du second manuscrit au premier, compliquant ainsi la publication au lieu de la faciliter. Quant aux trois autres quarts, il a dû se contenter de biffer au crayon des mots, des exemples, des membres de phrase incriminés par le jury et d'ajouter des numéros aux paragraphes. Or on a vu par le rapport de M. A. Doutrepont que le jury aurait désiré une mise en valeur beaucoup plus intime et plus laborieuse des précieux matériaux accumulés. La mission m'est échue d'opérer ce travail. Je dois donc dire en quoi j'ai respecté l'œuvre première, en quoi j'ai cru devoir la transformer, à mes risques et aux risques de l'auteur, absent et consentant.

L'œuvre du P. Grignard a l'avantage, ou la disgrâce, suivant le point de vue, qu'elle n'expose pas l'étude d'un dialecte wallon naturellement délimité, offrant, à tous les endroits, sur tous les points importants de son vocalisme, le même traitement presque invariable, n'ayant que des variations légères de détail, comme de *tchantnut* à *tchantneŭt* ou de *mwart* à *mwèrt*. La région étudiée

ici n'a pas d'unité. C'est une zone de transition où se croisent et s'entrecroisent deux dialectes. Les esprits purement spéculatifs objecteront que toutes les régions sont intermédiaires, que dans toutes se présentent des limites phonétiques, en deçà et au delà desquelles les mêmes mots ne sonnent plus du même son. Nous leur répondrons qu'il y a différences et différences : il ne faut pas seulement les compter, mais les peser. Les unes sont presque négligeables, les autres sont radicales, et, accumulées, impriment la sensation bien nette du passage d'un idiome à un autre. Telle est la région explorée ici. Deux espèces appartenant à des genres différents, le rouchi, du domaine picard, et le namurois, du domaine wallon, s'y rencontrent et s'y entrepénètrent. Ce n'est pas un centre d'où les eaux gonflées s'avancent rythmiquement en ondulations successives, c'est un détroit où s'entreheurtent les derniers flots de deux mers opposées.

Voilà ce qui rend si compliquée la description phonétique de ce prétendu dialecte de l'Ouest-wallon. Naturellement, notre auteur l'avait commencée sans avoir une vue bien nette des oppositions qu'il aurait à mettre en relief. Il avait cru qu'il lui suffirait d'emprunter le moule d'un travail analogue fait sur le dialecte de Namur et d'y introduire les variantes dialectales. Mais le dialecte de Namur est homogène : il n'y a pas d'homogénéité dans la région qui s'étend de Waterloo à Chimay et de Walcourt à Binche. À mesure qu'il avançait dans sa description, l'auteur s'en est aperçu. A la fin, il en avait acquis la claire intuition, et c'est alors qu'il a rédigé cette introduction synthétique à laquelle nous nous sommes gardé de toucher. Néanmoins l'exposé des traits dialectaux en est resté assez lent et confus. L'auteur y traitait un peu toutes les questions au même plan. Il faisait la chasse aux exemples rares et d'étymologie douteuse, tandis que pareille démonstration réclame des exemples communs et non controversables. Puis il arrivait que certains mots choisis à cause de leur singularité avaient besoin d'exhiber tout un état-civil de variantes et de dérivés. Tous ces détails, sollicitant l'attention en

même temps, empâtaient le sujet principal. D'autre part, surtout préoccupé de l'exactitude de son enquête, l'auteur enregistrait les variations profondes et les superficielles avec la même sérénité, sans une phrase qui mît le lecteur en arrêt et l'avertît de l'importance du phénomène. Mon premier rôle a donc été, dans ce travail de mise au point, de supprimer des causes d'encombrement et de confusion, de sacrifier certains exemples, de délester l'œuvre des remarques de syntaxe et de lexicologie inopportunes, de clarifier et de raccourcir les délimitations géographiques des sons, de donner çà et là, par quelque phrase ou quelque mot précis, la sensation qu'on avait affaire à une zone de transition et à un caractère différenciel important.

Désireux de respecter autant que possible la conception d'autrui, je n'ai pu m'en affranchir aussi complètement que j'aurais voulu. Il est souvent plus difficile de remanier une œuvre que d'en composer une nouvelle. Ainsi, quoi que nous ayons fait pour rendre plus saillants les traits spéciaux et réduire la place des caractères génériques et communs, nous avons la conscience de n'avoir réussi que très imparfaitement. Nous avions contre nous à la fois le sujet, trop composite pour se prêter à une rapide analyse, et la crainte de trahir notre auteur, trop éloigné pour nous donner sur chaque innovation son opinion définitive. Puissent mes deux collègues du jury, qui ont étudié attentivement l'original, estimer que deux mois d'un travail intensif n'ont pas nui à l'œuvre consciencieuse du P. Grignard.

Les changements opérés portent tantôt sur la forme et tantôt sur le fond. J'ai déjà parlé du travail d'élagage dans les exemples: il en reste souvent trop, mais le lecteur peut s'arrêter en cela au bout de deux ou trois exemples probants, et négliger les exceptions et explications qui remplissent le reste du paragraphe. J'ai séparé dans la mesure du possible les résultats généraux des variations particulières. Les indications des limites ont été souvent mises à part, afin que le lecteur puisse les sauter ou les consulter attentivement, suivant son objet. L'auteur n'a pas

craint la copieuse énumération des communes formant la limite de chaque phénomène. Il faut lui en savoir gré, et l'on peut être sûr qu'il les a déterminées avec soin et presque toujours sur place. Quand ces listes faisaient double emploi avec une carte, je les ai abrégées ; celles qui, au contraire, remplaçaient une carte, ou qui contenaient des considérations théoriques, une façon particulière de présenter les faits, je les ai conservées.

Parfois l'auteur ne donnait que des titres et des exemples : j'ai dû alors interpréter les résultats et les classer. Parfois je n'ai pris que les exemples et j'ai refait tout le cadre de l'exposé théorique. Il en est arrivé ainsi, notamment, dans la partie relative aux consonnes. Le jury aurait voulu une disposition à peu près semblable à celle de la grammaire de Meyer-Lübke. Je n'ai pas osé opérer une reconstruction aussi complète ; mais conservant chaque famille de consonnes, j'ai refait à peu près chaque chapitre. L'auteur commençait par des accidents phonétiques sans importance, mélangeait les cas des consonnes simples et des consonnes doubles, des groupes d'origine latine et des groupes d'origine romane, ce qui ajoutait une anarchie nouvelle à l'anarchie naturelle du langage composite de cette région. Il faisait venir au même plan et dans la même liste des phénomènes très distincts comme la dénasalisation de *ẽ* dans *tchèrpèti* (charpentier) et la disparition de *n* dans ministerium. J'ai tâché de présenter un tableau complet des destinées de chaque consonne, les prenant d'abord entre voyelles ou simples, comme initiales, médiales protoniques et posttoniques, finales ; ensuite doublées ; puis en groupe avec d'autres consonnes, groupe latin, groupe roman, consonnes précédant et suivant, groupe initial, médial, final. C'est dans cette partie, où je croyais d'abord n'avoir rien à changer, que j'ai dû innover le plus.

Partout j'ai essayé d'accentuer les différences entre l'est et l'ouest du pays exploré, entre la région wallonne proprement dite et le domaine du rouchi. Rarement l'auteur mettait en opposition les deux usages. Certes nous savons ce qu'il y a d'ar-

tificiel dans cette action d'individualiser par un nom un idiome local, mais nous savons aussi combien c'est plus clair et plus commode pour le lecteur. Ici d'ailleurs on peut parler de dialectes différents sans courir le risque d'errer et de prendre des variations insignifiantes pour des caractères différenciels tranchés. Sur ce point il n'est pas possible que je sois en contradiction avec l'auteur. Il a lui-même synthétisé son opinion dans le chapitre d'introduction : je n'ai fait que la répartir en détail dans les divers paragraphes. C'est un soulignement, tout au plus.

Parfois cependant j'ai dû me mettre en opposition avec des idées de l'auteur et je n'ai pas toujours indiqué en note ces divergences, pour ne pas me poser en critique de l'œuvre savante que j'avais à publier. Ainsi j'avertis ici que l'auteur, dans une longue note ajoutée au § 82 (*l* + consonne) et que j'ai fondue dans ce paragraphe, croit, avec son guide Niederländer, que *l* est *tombée* après *e* dans bellum : *bia*, sans se vocaliser en *u*. Je lui ai endossé dans mon texte l'opinion contraire : « dans le *ia* namurois, qui est pour *iau*, *u* s'est résorbé » (§ 82). Je dois donc assumer la responsabilité de divers changements de rédaction qui impliquent une autre façon d'interpréter les faits. Peut-être aurais-je dû avertir, comme je l'ai fait dans une note à la fin du § 36 pour *a* représentant in et inde. Mais la théorie en tout ceci n'est-elle pas une chose accessoire ? Ce que le linguiste recherchera dans ce travail, ce n'est pas une explication conjecturale, ce sont des faits, des faits nombreux et classés avec ordre.

J'ai ajouté une couple de cartes, une pour *où* : *wè* (*froù*, *frwè*, frigidum), une pour *doûr* : *dwam* (dorm(i)o), qui montrent la distribution géographique de deux traits d'une importance capitale. J'ai dû refaire et rendre plus parlantes toutes les autres cartes, par exemple celle de l'imparfait, celle de la seconde personne du pluriel en *-èz*, *-éz*, *îz*, *-òz*, *-ouz*, celle de la troisième personne en *-lé*, *-èt*, *-nu*, *-nœ̆*, *-nè*.

Le mot mis entre parenthèses après un exemple wallon a simplement pour but de faire reconnaître facilement par un étranger

l'identité du mot wallon, et non de fournir au linguiste, qui n'en a pas besoin, l'étymologie du mot. Pour y arriver, nous choisissons tantôt la forme latine, pleine ou syncopée suivant l'opportunité, tantôt la forme française collatérale. Quand il n'y a pas d'erreur possible, nous omettons toute traduction. Pour alléger le texte propre, nous avons rejeté souvent dans cette même parenthèse des variantes dialectales, que le lecteur pourra délaisser s'il est plus désireux de trouver une suite de formes concordantes que curieux de divergences et d'exceptions.

L'auteur n'a pas choisi pour ses exemples une orthographe purement phonétique. Il a cru, et personnellement nous aurions mauvaise grâce à lui en faire un reproche, il a cru devoir adopter celle de la *Société de Littérature wallonne*, en se rapprochant toutefois du phonétisme et en laissant les tolérances analogiques permises. Ainsi son travail sera plus accessible à toute une catégorie de lecteurs. Quant aux philologues, il n'y a pas pour eux d'erreur possible de lecture dans ce système, s'ils veulent bien retenir que l'*e* non marqué d'accent représente l'*e* muet du français, que les consonnes finales non suivies de la minute (') sont muettes, que la consonne douce et sonore finale est forte et sourde dans la moitié des cas (1), que les voyelles nasales sont écrites comme en français. On a d'ailleurs averti de la prononciation dans le texte, quand on prévoyait une confusion possible.

Il nous restera, au cours de l'impression, à dresser un index des mots wallons cités.

Une dernière réflexion, au sujet du titre. Cette région étudiée, l'auteur l'appelle Ouest-wallon : je la nommerais volontiers zone picardo-wallonne. La raison de cette différence gît dans la façon d'interpréter les faits. L'auteur choisit une limite séparative (c + a, voir l'Introd.) en décidant qu'elle est la plus importante et que le wallon commence à cette limite. À notre avis, on tombera dans l'arbitraire chaque fois qu'on voudra, en fait de déli-

(1) Nous avons essayé de préciser ces cas dans l'*Essai d'orthographe wallonne*, pp. 146-149.

mitation dialectale, choisir pour frontière une ligne et non une zone. Il ne faut pas adopter de ligne-limite. Les partisans des solutions simplistes y trouvent leur compte, non la vérité. L'expérience nous montre que les dialectes se compénètrent à leurs confins comme les ondulations de l'eau parties de deux centres voisins. Une lutte pour la vie se produit là entre les phonèmes synonymes, et, le résultat, c'est la bigarrure dont nous tenons ici un superbe exemple. Le faisceau des limites importantes, depuis la plus occidentale jusqu'à la plus orientale, enserre une bande de terre qui est la vraie limite, la *marche* commune entre les deux dialectes.

L'auteur avait commencé, en attendant l'opinion du jury sur le présent travail, une *Phonétique et Morphologie des dialectes de la Haine*. Il n'en a fait que la phonétique, et, pour la morphologie, des tableaux de conjugaison. Il nous a livré son manuscrit, précieux bien qu'inachevé. Peut-être aurons-nous quelque jour le loisir de le compléter et de le publier.

Jules Feller

Introduction

Dans les *Mélanges wallons* (1), M. Jules Simon a tracé les limites entre wallon et picard. Mais, entre la plus occidentale et la plus orientale de ces limites, il y a de la marge. Où s'arrête le wallon ?

Les limites les plus orientales séparent de nous Nivelles et divisent la banlieue de Charleroi ; leur prolongement, que j'ai tracé moi-même, traverse l'Entre-Sambre-et-Meuse belge. Or le dialecte de ces deux villes et de cette région a bien physionomie wallonne.

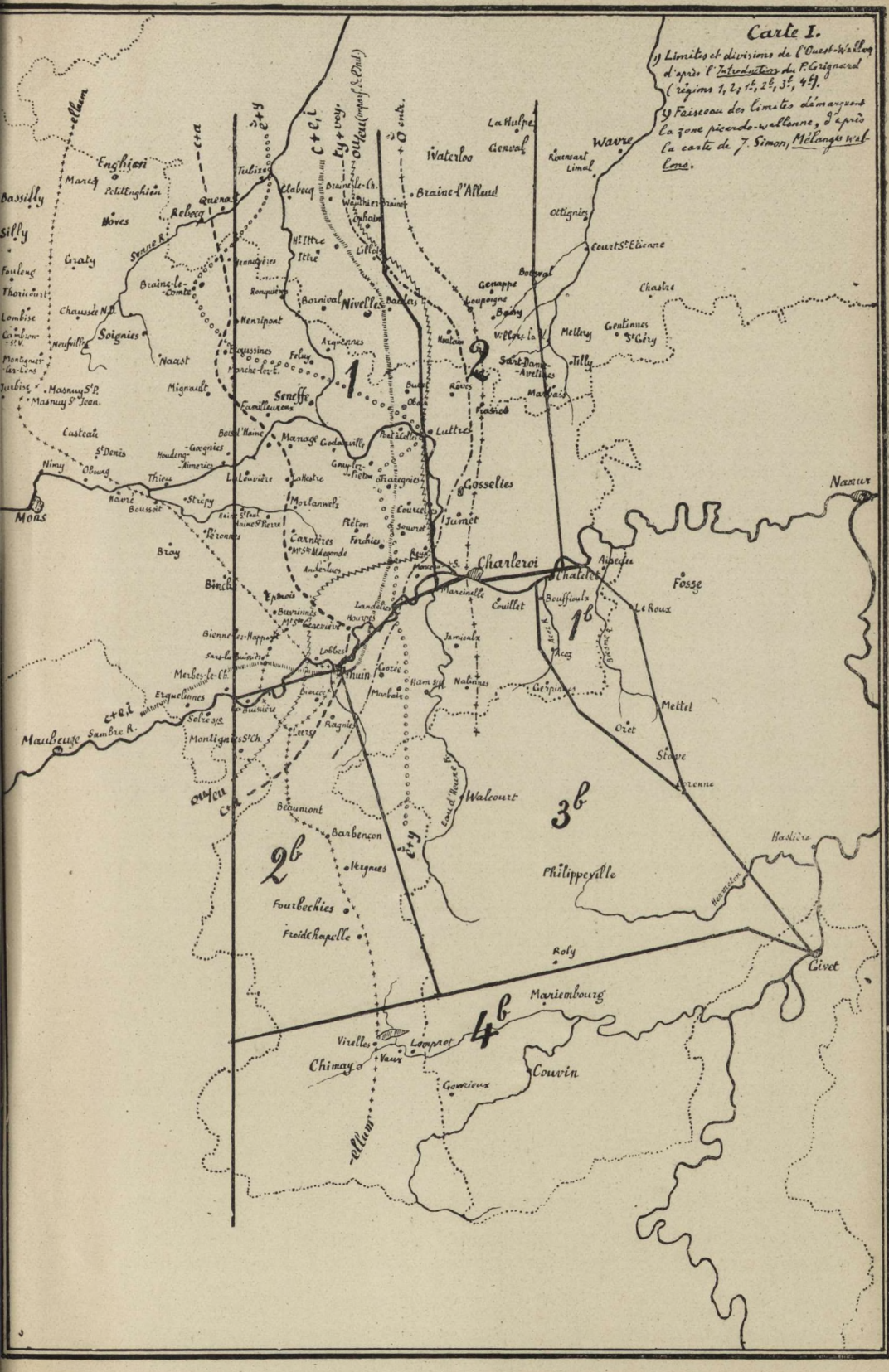
Dans le présent travail, consultant le sentiment des habitants de la région, fondé sur le groupement des relations et concordant cette fois notablement avec les données de la science, nous adopterons comme **limite occidentale de l'Ouest-wallon** celle qui sépare le domaine de *c* + *a* > *k* : *kèmîche, carète, kèmin, cat, kèvô*, du domaine de *c* + *a* > *tch* : *tchèmîche, tchèrète, tchèmin, tchat, tchèvô*, (v. carte I).

En effet, c'est bien le trait principal qui signale l'étranger aux habitants de l'un ou de l'autre domaine.

Le phonème parallèle *g* + *a* > *dj* s'avance plus à l'ouest que *c* + *a* > *tch*. D'autre part, quelques vocables : *brantche, tchâr, tchêr* (cadere), *tcheû*, etc., se retrouvent encore au-delà de la limite tracée par M. J. Simon, notamment dans le crochet qu'elle fait vers Thuin.

En leur faveur peut-être, mais surtout pour ne point m'interdire le passage en ligne droite à travers l'Ouest-wallon, j'ai englobé ce crochet dans mon champ d'investigations. Une ligne

(1) Liège, Vaillant-Carmanne, 1892, pp. 99 et suiv.


Carte I.
1) Limites et divisions de l'Ouest-Wallon d'après l'Introduction du P. Grignard (régions 1, 2; 1b, 2b, 3b, 4b).
2) Faisceau des limites démarquant la zone picardo-wallonne, d'après la carte de J. Simon, Mélanges wallons.
Mons
Maubeuge
Sambre R.
Charleroi
Chatelet
Thuin
Nivelles
Seneffe
Manage
Gosselies
Jumet
Waterloo
Braine-l'Alleud
Genval
La Hulpe
Wavre
Court St Etienne
Chastre
Gentinnes
St Géry
Tilly
Mellery
Genappe
Loupoigne
Villers-la-V.
Sart-Dame-Avelines
Marbais
Rêves
Luttre
Fraiegnies
Courcelles
Souvret
Pieton
Forchies
Carnières
Mt St Aldegonde
Anderlues
Landelies
Hourpes
Lobbes
Gozée
Marbaix
Ham s/H.
Nalinnes
Gerpinnes
Acez
Jamioulx
Couillet
Marcinelle
Boufflioulx
Aiseau
Fosse
Le Roux
Mettet
Oret
Stave
Corenne
Hastière
Philippeville
Walcourt
Beaumont
Barbençon
Vergnies
Fourbechies
Froidchapelle
Roly
Mariembourg
Givet
Virelles
Lompret
Vaux
Chimay
Couvin
Gourieux
Nanur
Maubeuge
Sambre R.
Merbes-le-Ch.
Erquelinnes
Solre s/S.
Montignies St Ch.
Leers
Ragnies
Biercée
Buissière
Binche
Epinois
Buvrinnes
Bienne-les-Happart
Sars-la-Buissière
Lobbes
Thuin
Bray
Péronnes
Haine St Paul
Haine St Pierre
Strépy
Thieu
Obourg
Nimy
Casteau
St Denis
Houdeng-Goegnies
Aimeries
Bois-l'Haine
Boussoit
Havré
Mignault
Masnuy St P.
Masnuy St Jean
Jurbise
Montignies-lez-Lens
Lombise
Cambron-St V.
Neufville
Chaussée N.D.
Soignies
Naast
Braine-le-Comte
Henripont
Boussines
Marche-les-E.
Feluy
Arquennes
Bornival
Ronquières
Hennuyères
Ittre
Ht Ittre
Lillois
Ophain
Wauthier-Braine
Braine-le-Ch.
Clabecq
Tubize
Quenast
Rebecq
Enghien
Petit Enghien
Marcq
Bassilly
Silly
Fouleng
Thoricourt
Graty
Noves
Senne R.
Ellum
c+a
c+e,i
ty+voy.
ou/eu (imparf. de l'ind.)
ô entr.
ê+y
1
1b
2
2b
3b
4b

verticale descendant à l'ouest de Tubize et de Beaumont délimite assez bien mes recherches de ce côté.

La **limite orientale de l'Ouest-wallon** laisse à sa droite, au dialecte namurois, la banlieue de Wavre, la Dyle en aval de Bousval, et la Thyle; elle lui laisse encore une bande étroite le long des frontières provinciales Hainaut-Namur, jusqu'à Aiseau, d'où elle se dirige vers Givet par Le Roux, Mettet et Corennes (1).

Mais dans le territoire ainsi délimité, le parler que je qualifie d'Ouest-wallon présente-t-il donc du nord au sud un aspect assez homogène ?

Pour exprimer ma conviction à ce sujet, j'ai coutume d'avancer qu'un habitant de Braine-l'Alleud, se trouvant à Couvin, n'aura que deux ou trois traits réguliers à changer dans son parler local pour n'y paraître point étranger. Parlant son dialecte pur, il y serait très facilement compris. Il aura moins de peine encore à Philippeville.

Toutefois il nous faut distinguer dans l'Ouest-wallon des régions distinctes :

Au nord de la Sambre: 1. La région de Nivelles, prolongée vers le sud, à gauche de la voix ferrée de Charleroi-Bruxelles (2).

2. La région à l'est de celle-ci, jusqu'au domaine namurois. Certains caractères la divisent en partie brabançonne et partie hennuyère.

Au sud de la Sambre : 1b. La région de l'Acoz et de la Biesme, au sud de Châtelet et d'Aiseau.

2b. La région de Beaumont, au sud de la Sambre et de la Biesmèle.

3b. Le bassin de l'Heure et de l'Hermeton (région de Walcourt et de Philippeville).

(1) Les recherches dépassent à l'est cette limite linguistique, jusqu'à une verticale descendant de Wavre. Elles vont même au delà par instants.

(2) S'y rattachent encore par de nombreux caractères les communes de la rive gauche du Piéton : Viesville, Thiméon, Gosselies. Dans l'intérieur de cette 1re région, la crête que le Piéton contourne est une ligne de subdivision.

4ᵇ. La région de Chimay-Couvin-Givet.

Remarquons en passant que Charleroi confine à plusieurs de ces régions. C'est un carrefour et non un centre.

Cela posé, si j'excepte de l'Ouest-wallon les dialectes de Nivelles, Seneffe, Piéton, Thuin, Beaumont, Chimay (régions 1, 2ᵇ et 4ᵇ en partie), où s'enchevêtrent les limites entre picard et wallon, il me reste une bande de terrain, étranglée au nord, s'élargissant vers le sud-est, et qui n'est qu'une dépendance du namurois, avec ses caractères spéciaux pourtant.

Ceux-ci l'apparentent au Hainaut-Centre. Voici les principaux :

1° **dans le vocalisme :**

a) le traitement de -atis, -atum, -adum en *ĕ* (Brabant excepté) : *tchantĕz, prĕ, fossĕ, wĕ* (vadum), *dègrĕ*, etc.

b) la persistance absolue de l'*a* provenant de l'*a* tonique entravé : *tchat, bras* ; son allongement dans les formes en -aticum > *-ādje* : *vilâdje, ouvrâdje.*

c) *a* devant *bl* donnant actuellement *-ābe*, non *-auve* : *tâbe, misèrâbe*, etc. Sporadiquement se rencontrent, il est vrai, trois formes anciennes en *-ôle* : *tôle, stôle*, et *banôle* ; mais elles constituent d'autre part une divergence d'avec le namurois pour le consonantisme.

d) la prosthèse générale de *è* ou de *i* dans les mots commençant par le préfixe *re* ou par 2 consonnes, quand le mot précédent se termine par une consonne prononcée : *èr'venu, èr'pôser, ispène, istôle*, etc.

e) le traitement de l'*ŏ* tonique ouvert entravé et de *au* en *ŏ* : *pŏrte, fŏrt, mŏrt, cŏne, côte, ôze, r'pôze*, etc. ; de l'*ŏ* protonique ouvert et de l'*ō* tonique entravé en *oŭ* : *nouvia, mouru, tout, roudje, crousse.*

J'indique encore rapidement l'hésitation entre *ŏ* et *ā* dans le traitement de *ar* + *consonne* : *pârt, tchâr, ârbe, bârbe, lârme*, etc.; *ĕ ouvert libre* donnant souvent *iè* et non *ī* : *pièce, cièl, Liège, pôpière, fièr, bière, liève* ; oculum donnant *ī* et *oūy*.

2° **dans le consonantisme :**

a) hésitation entre le traitement wallon et le traitement picard dans : *tchambe* (chambre) et *cambe* (boîte explosive); *tchèssī* (chasser) et *cassī* (chasser au jeu de balle) et *cachī* (chercher); *tchètwère* et *catwère* (ruche) ; *astchèyance* et *askèyance* (hasard) ; *chôrder* (édenter) et *scārder* (entamer, entailler), *scār* (entaille); *choûter* et *ascouter*, (écouter); *chôle*, *èschôle* et *èskèye*.

b) *c*, *cc*, *xc*, *sc*, traités comme en français ou comme en picard dans : *pécher*, *Chârlèrwè*, *Châles*, *chateau*, *bouche*, *blanche*, *franche*, *èscoriye*, *èskine*, *skăr*, *scôrchī* et *scôrcī*, *scôgne*, *scwèle*, *dèskinde*, *dèskirer*, *moukèt*, *scayon*, *scô* (démangeaison ; *fé scô* ou *scôpī*, démanger), *skèter*, *scaper*, *scoupyī*, *èscoû*, *rèscandi*, *èscume* et ses dérivés.

c) *ti* après les consonnes donnant parfois *ch* : *couminchī*, *cachī*.

d) *n* n'influençant pas la voyelle précédente dans *plĕne*, *grène*, *fontĕne*, *dĕrĕne*.

3° **Morphologie :**

a) usage des pronoms possessifs : *èm'*, *èt'*, *ès'* avec prosthèse d'une voyelle d'appui, *no*, *vo*, *èl nowe*, *èl vowe* ;

de l'article *èl'* (avec prosthèse également) ;

de l'article indéfini *in*, *ène* ; absolu : *yun*, *yeune*.

b) au présent de l'Indicatif, du Subjonctif et de l'Impératif, au futur simple ;

1re personne du pluriel en *on* : *tchantons*, *tchantonche*.

2e » » en *ĕz* ou *ĕz* étendue pour le Brabant-Ouest à la 1re et à la 3e conj., pour le reste de l'Ouest-wallon aux 3 conjugaisons : *tchantĕz*, *sayĕz*, *wèyĕz* ;

au futur simple, les désinences du singulier comme en français : *tchant'rè*, *tchant'ras*, *tchant'ra* ;

à l'imparfait de l'Indicatif au singulier, point de formes longues dérivées de -abam, mais *eu* ou *è*.

Enfin, dans le vocabulaire, signalons l'intrusion de nombreuses formes françaises : *jaune*, *encre*, *cuivre*, *huile*, *printemps*, *paix*.

Cela fait, j'ai dessiné suffisamment les traits qui différencient notre dialecte de ses voisins de l'est, wallons comme lui. Mais ces variantes laissent subsister la ressemblance fondamentale. Par elle, il s'affirme nettement wallon et, pour spécifier davantage, il le fait à la façon du dialecte namurois : c'est-à-dire qu'en plus des traits communs à tous les dialectes wallons, de l'Est et du Centre, il a les variantes qu'offre le namurois en regard du Nord et de l'Est-wallon (Liège et Luxembourg) (1).

Citons : 1° la modification de *a* suivi d'une nasale libre par la labiale précédente : *pwin, fwin, samwène*;

2° la persistance de l'*a* tonique entravé : *satch, atatche, glace, place*; comme dans -aticum > *ādje* : *vilâdje, ouvrâdje, orâdje*;

3° *ĕ* + *l* + *consonne* donnant *ia* : *bia, nouvia*;

4° *īy* en hiatus et *ī* + *jod* gardant l'*ī* dans *partīye, candjīye, vīye, bièstrīye, tch'vīye, ĕguīye, fīye*;

5° -orium suffixe donnant *wè* (parfois *wa*) : *murwè, sèmwè*;

6° *u* tonique donnant *u* : *nu, cru, pièrdu.*

7° l'assimilation de la consonne sonore à la consonne sourde à l'intérieur du mot : *tch'fŏ, tch'fœ*;

° *c* ou *t* intervocaliques + *e* ou *i*, avant l'accent donnent *j* : *cūjène, plèji, nojète, vijin, d'jons, crojète, rūjī, pūjī, tīj'ner*; après l'accent donnent *ch* : *dīch, chīch, nwèch, puch.*

9° *ch* résultant souvent de *s* initial: *chabot, chūr, chufler, chèner, chīje*; ou encore de *sc* initial parfois, de *sc* médial et final le plus souvent : *pèchī, pèchon, fachī, pichī, crèche, conèche, vacha, mouchon, finichons*; ou encore de *x* : *bouchon, couche, rèche* (sortir); ou encore de *ss* + *y* : *bachī*; ou enfin de *s* + *jod* posttonique : *tchèmīche, bīche, grīche, cèrénche, binŏche, èglīche*, tandis qu'en

(1) Au sud de la Sambre il présente pourtant quelques traits qui le rattachent au dialecte dinantais et à l'Est-wallon : *è* libre comme *è* + *jod* donnant parfois *eu* : *deut, creu, dreut, reud.* De plus la région Couvin-Givet à la 3e personne du pluriel du présent en *è* : *i tchantèt, qu'i tchantèche*, comme le Nord-Wallon.

protonique le même groupe *s* + *jod* donne *j* : *mṓjon, cèré^{n}jī, ṓjīle, bṓjī*. Citons encore, en morphologie, les 3es pers. plur. des présents, qui avancent l'accent de deux syllabes : *tchant'nu, voul'nu*, etc.

Voilà bien les titres de parenté de notre dialecte avec le namurois. Cette dernière constatation m'a décidé à suivre pas à pas, du moins pour la phonétique, la remarquable étude de M. le Dr J. Niederländer sur le dialecte de Namur (1), tout en signalant au passage les divergences de détail ou de classification entre les deux parlers, divergences qui s'accentuent évidemment quand je viens à traiter des dialectes ci-dessus exceptés (régions 1, 2^{b} et 4^{b} en partie).

Je lui ai pris jusqu'à ses exemples, ceux du moins dont l'Ouest-wallon fait usage, supprimant les autres, revêtant les premiers de leur forme nouvelle si l'Ouest-wallon les avait transformés, enfin leur en adjoignant d'autres.

Les exemples d'ailleurs sont du domaine commun. J'aurais cru puéril d'éviter de parti pris ceux de mon modèle, afin de paraître — bien à faux d'ailleurs — plus original.

J'estime de plus avoir ainsi rendu service à ceux qui comme moi voudront faire la comparaison.

M. le Dr Niederländer a bien voulu m'assurer qu'il partageait entièrement mon avis.

Pour la Morphologie, j'ai visé en plus d'un point à compléter, mais dans un cadre plus large, l'étude si précise et si nette, ainsi que la carte dialectale de l'arrondissement de Namur, publiées par M. Alphonse Maréchal en 1900 dans le *Bulletin de la Société liégeoise de littérature wallonne* (tome 40).

Le temps m'a fait défaut pour tirer parti des documents anciens propres à l'Ouest-wallon : cartulaires de Walcourt, d'Aulne, de Nivelles, etc., chantefable d'*Aucassin et Nicolette*,

(1) *Die Mundart von Namur*, dans le *Zeitschrift für Romanische Philologie* de Gröber, XXIV Band, 1899.

etc. Quelque peu qu'ils eussent contribué à mon travail, je sens que ce peu me manque. Peut-être me sera-t-il donné de combler cette lacune.

À part cela, je ne crois point que quelque chose d'important m'ait échappé de la « littérature » du sujet.

Pour les ouvrages cités, j'ai consulté :

Romania XIX. Wilmotte : *Chartes wallonnes namuroises.*

Revue des patois gallo-romans, nº 13. P. Marchot : *Les patois du Luxembourg central.*

Bulletins de la Soc. liég. de litt. w. 1870. Textes de la *Parabole de l'Enf. prod.* — 1892. G. Doutrepont : *Tableau et théorie de la conjugaison dans le wallon liégeois.* — 1892. J. Delaite : *Le verbe wallon.* — 1897. J. Feller. *Phonétique du gaumet et du wallon comparés.* — et passim : œuvres de Pirsoul, Edm. Etienne, abbé Courtois, Jean Wyns, Willame, etc.

Wallonia, passim : textes de dialectes variés.

Périodiques : *Le Sauverdia* (Jodoigne) ; *Li Marmite, Li Couarneu* (Namur) ; *èl Trintchèt* (Nivelles) ; *L' Tonia, L' Crèquion, L' Coq d'awous'* (Charleroi) ; *èl Bribeû* (Maubeuge).

Revue de l'Instruction publique en Belgique. XXIX. Wilmotte : *Note sur le patois de Couvin.*

Anthologie des poètes wallons (Liège), passim.

Armonaque dè Mons, passim.

Œuvres de J.-B. Descamps ; *de l'abbé Letellier* (Mons).

Les aventures dè Jean d' Nivelles, par l'abbé Renard (Braine l'Alleud).

L'Argayon, par l'abbé Renard (Braine l'Alleud).

El Rouse dè Sainte Ernelle, par G. Willame (Nivelles).

Œuvres de Jacques Bertrand; *de Léon Bernus* (Charleroi) ; *d'Horace Piérard* (Gilly).

Le Wallon, par M. Wilmotte. Bruxelles, Rozez, 1893 : textes divers.

Zanardelli : *Classification des patois wallons.* Bulletin de la Société d'Anthropologie de Bruxelles, 1898.

Chanoine Roland, *Toponymie Namuroise.*

Chotin, *Etymon du Hainaut.*

Kurth, *La frontière linguistique en Belgique.*

Meyer-Lübke, *Grammaire des langues romanes.* Traduction de A. et G. Doutrepont et Rabiet.

Dictionnaires de Grandgagnage, de Pirsoul, de Sigart.

J'ai réuni en outre environ 200 manuscrits, spécimens des patois usités dans chaque commune de mon champ de recherches.

À ces lectures s'ajoutent mes séjours de plusieurs années dans les provinces de Brabant et de Liège, puis à Namur, à Charleroi et à Mons, mes excursions fréquentes dans tout le domaine wallon, mes rapports oraux quotidiens avec des personnes originaires de ces différentes contrées, le souci constant de me renseigner sur les particularités de leurs dialectes.

Pour ce travail, j'ai visité la plupart des localités que je cite. J'ai recueilli mes renseignements de la bouche de personnes habitant actuellement ces différents endroits.

Sur *tous* les points de mon champ d'investigations, j'ai trouvé des collaborateurs complaisants, dont beaucoup, par d'heureuses circonstances, ont été sous ma main *chaque jour*, les dix mois qu'a duré mon travail. Merci à tous pour leur patience à m'éclairer et pour l'intérêt qu'ils ont pris à l'achèvement de cette étude, dont l'objet les avait étonnés d'abord.

Merci tout spécialement à Messieurs les membres du clergé et de l'enseignement (1), que leur situation et leurs habitudes d'observation mettent si bien à même de rendre des services aux études wallonnes, et qui l'ont fait pour moi avec tant d'obligeance.

(1) Je me plais à citer M. Despret, de l'Ecole Normale de Nivelles, et, pour la région de Philippeville, M. Sonet, professeur au Collège du S.-C. à Charleroi.

Merci aussi à M. Adrien Oger, bibliothécaire-conservateur du Musée archéologique de Namur, dont l'extrême bienveillance et les connaissances spéciales me sont venues constamment en aide.

PHONÉTIQUE

VOYELLES

a (= ā, ă latins)

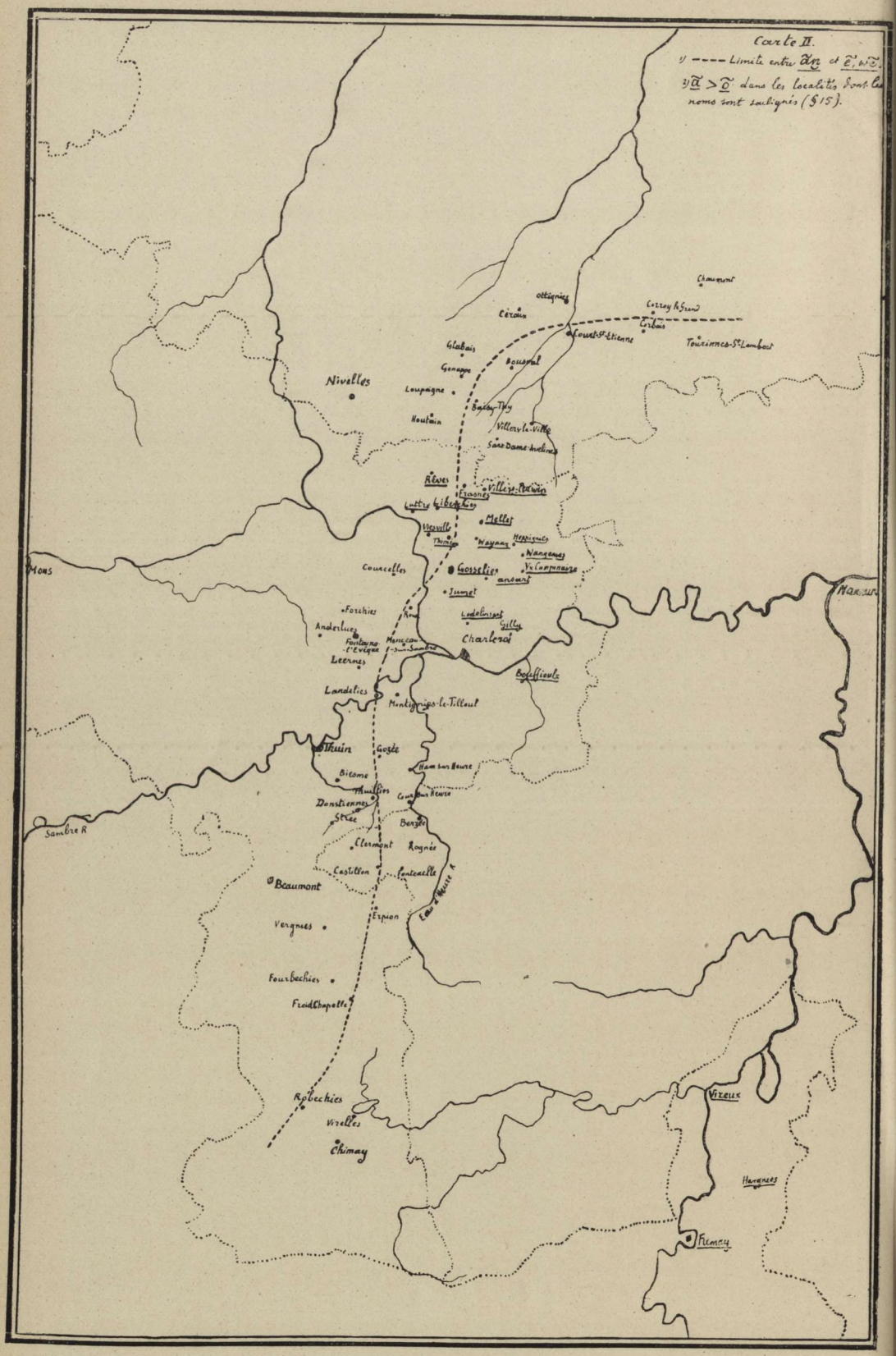
Tonique libre

1. *a* tonique libre donne en général *é* [1] : *clér, néz, clé, pére, mére, frére, tèrére* (*taratrum), *féve, séve ; — Lès Riézes,* lez-Chimay (de rasas, avec *é* diphtongué postérieurement).

2. *a* devant *l* donne : — 1° *é* : *éle, sé, nowé* (noël), *té* (*tél ârbe, té frut*), *qué* [2] ; — 2° *ó* : *mó, fichó* (vissalem), *Vèz'nó* (le village de Virginal, anciennement *Verzenó*), *niyó* (nidalem, nichet). Scalam > *sicóle* ou *iscóle* dans la partie orientale de la région que nous explorons, à partir de Sart-Dame-Avelines, Villers-Perwin, Mellet, Wayaux, Ransart, Gilly, Montigny-sur-Sambre, Couillet, Loverval. La rive droite de l'Heure emploie *chóle, èscóle,* et, plus rarement, *èskîye*. A l'ouest de cette ligne on a *skîye, iskîye, èskîye, èskîle, èskièye*. Notons aussi *èstchèle* à Boussu-lez-Walcourt.

(1) Nous supprimons le signe de la longue, que l'auteur avait inscrit dans tous les exemples, et que nous avons noté de même ailleurs (*Phon. du gaum. et du wallon*). Il semble toujours que les sons fermés soient plus longs que les sons correspondants ouverts, mais c'est souvent une illusion. Dans le cas présent, *é* est plus long dans *clér, pére, chóle*, etc., que quand il est final (*clé, néz, mó*).

(2) Note de morphologie : *té, tél* au masculin, *téle* au féminin ; *qué* au masculin devant consonne, *quél* devant voyelle : *quél ome* ; au féminin *quéle, quéne* et aussi *qué* : *qué feume !*


Carte II.
1) ---- Limite entre ãn et ẽ, wẽ.
2) ã > õ dans les localités dont les noms sont soulignés (§ 15).
Chaumont
Ottignies
Céroux
Corroy le Grand
Corbais
Court-St-Etienne
Tourinnes-St-Lambert
Glabais
Genappe
Bousval
Nivelles
Loupaigne
Baisy-Thy
Houtain
Villers-le-Ville
Sart-Dame-Avelines
Rêves
Villers-Perwin
Frasnes
Luttre
Liberchies
Mellet
Viesville
Thimeo
Wayaux
Heppignies
Wangenies
Mons
Courcelles
Gosselies
Vx Campinaire
ansart
Jumet
Forchies
Anderlues
Fontaine-l'Evêque
Monceau-sur-Sambre
Charleroi
Gilly
Leernes
Bouffioulx
Landelies
Montignies-le-Tilleul
Thuin
Gozée
Ham sur Heure
Biesme
Thuillies
Cour sur Heure
Donstiennes
Strée
Berzée
Sambre R
Clermont
Rognée
Castillon
Fontenelle
Beaumont
Eau d'Heure R
Erpion
Vergnies
Fourbechies
Froid Chapelle
Robechies
Virelles
Chimay
Vireux
Hargnies
Fumay

3. *a* + *m* ou *n*, devant une voyelle autre que *a*, donne : 1° *ãny*, *ãŋ* (angn) ; 2° *ẽ* (*wẽ* après une labiale), suivant la région : *pan-gn*, *pan-ny* ou *pwin* ; *fan-gn*, *fan-ny* ou *fwin* ; *man-gn*, *man-ny* ou *mwin* ; *diman-gn*, *diman-ny* ou *dimwin* ; *stran-gn*, *strin* ; *gran-gn*, *grin* ; mais *d'vantrin* (tablier) et *dêrin* (dernier, deretrianum) restent tels dans le domaine de *ãny*, *ãŋ*, ou sont remplacés par des synonymes (1).

On a *ãŋ* dans le nord et l'ouest du Brabant wallon jusqu'à Chaumont, Corroy, Ottigny, Céroux, Genappe, Houtain (en résumé *dans la région de Wavre*) ; dans le Hainaut central jusqu'à Rêves, Viesville, Courcelles, Forchies, Anderlues, Leernes, Biesmes-sous-Thuin, Beaumont (donc *dans le Centre et le Borinage*). On a *ẽ* au sud de Beaumont, *wẽ* à Erpion, Robechies, Chimay et à l'est de cette ville. Nivelles, Fontaine-l'Évêque, Thuin ne paraissent plus connaître que les formes françaises en *ẽ* (ain). D'ailleurs, sur toute la frontière que délimite la carte, la jeune génération délaisse les formes en *ãŋ* au profit des formes en *ẽ*. Même en plein domaine de *ãŋ*, l'un ou l'autre mot de la série ne se présente plus que sous la forme française et les autres s'en revêtent volontiers.

a + *m* ou *n* devant *a* > *-ène*, et *-wène* dans le domaine de *-win* : *grène*, *plène*, *fontène*, *dêrène*, *samwène*. Exceptions : lanam donne *linne* ou *lène*, amat donne *inme*, *ème*. À Ittre, au NO. de Nivelles, on dit *grène*, mais *fontinne*, *plinne* (plaine ; *plène* = plenam).

4. *a* + *u* primaire ou développé donne *ô* : *clô* (clavum), *cayô* (caillou), *fô* (fagum ; *fau* dans les comptes de Bourlers en 1782 ; *Biaufau* dans les Archives du Hainaut en 1244, ancienne forme

(1) Bernus, *Fables*, a *tch'mwin* (caminum) et *branmwint* (bravement au sens de beaucoup), par analogie sans doute avec *mwin* (main). M. Grignard ajoute que l'usage local n'autorisait nullement ces formes. Il faut y voir des analogies individuelles ou spéciales à des familles isolées, à de petits groupes, analogies qui se résorbent d'ordinaire.

de Bouffioulx ; actuellement *fŏ* est remplacé par des diminutifs ou dérivés : *fawia, faw'ti, fayeut* à Bouffioulx, *fouya* à Ittre).

5. *a* + yod donne un son intermédiaire entre *è* et *é*, plus rapproché cependant de *é* : *mêsse* (magistrum) (1), *mê* (magidem), *brêre* (bragire), *mêke* (macrum), *mês* (magis ; *mins* à Ittre), *têre, têch-tu* (tace te), *plêt* (placet), *fêt* (facit, factum, mais *fè* = facere), *vrê* (veracum), *mê* (maium), *pê* (pacem), *rê* (radium, rayon de roue), *lêd* (laid), *mwês* (ancien français mais = fâché, mauvais) (2). Le yod se fait entendre dans *plèye* (plagam ; cf. le liég. *plày, pày*).

Le même son intermédiaire se retrouve dans *frêje, brêje, punêje*. Mais *bêje* (baiser), *êje* (aise), et *binêje* (bien aise) sont propres à l'ouest de notre zone (3) ; les autres régions ont *bŏje, ŏje, binŏje*. On trouve *ŏ* également dans *bŏye*, substantif verbal de *bôyî* (bâiller).

a suivi d'un yod devient *â* dans *pâye* (pacat), *bây* (badium, bai), *hâye* (haie), *crâye* (fente ; ard. et liég. *crêye*).

-i-acum, suffixe de noms de lieux, devient *-è* qui s'écrit *-et* : *Suvrè* (Suvriacum, Souvret), *Djumè* (Gimiacum, Jumet), *Couyè* (Aculiacum, Couillet) ; *Lignè* (Liniacum) est francisé en Ligny, *Mont'gnè* (Montiniacum) en Montigny.

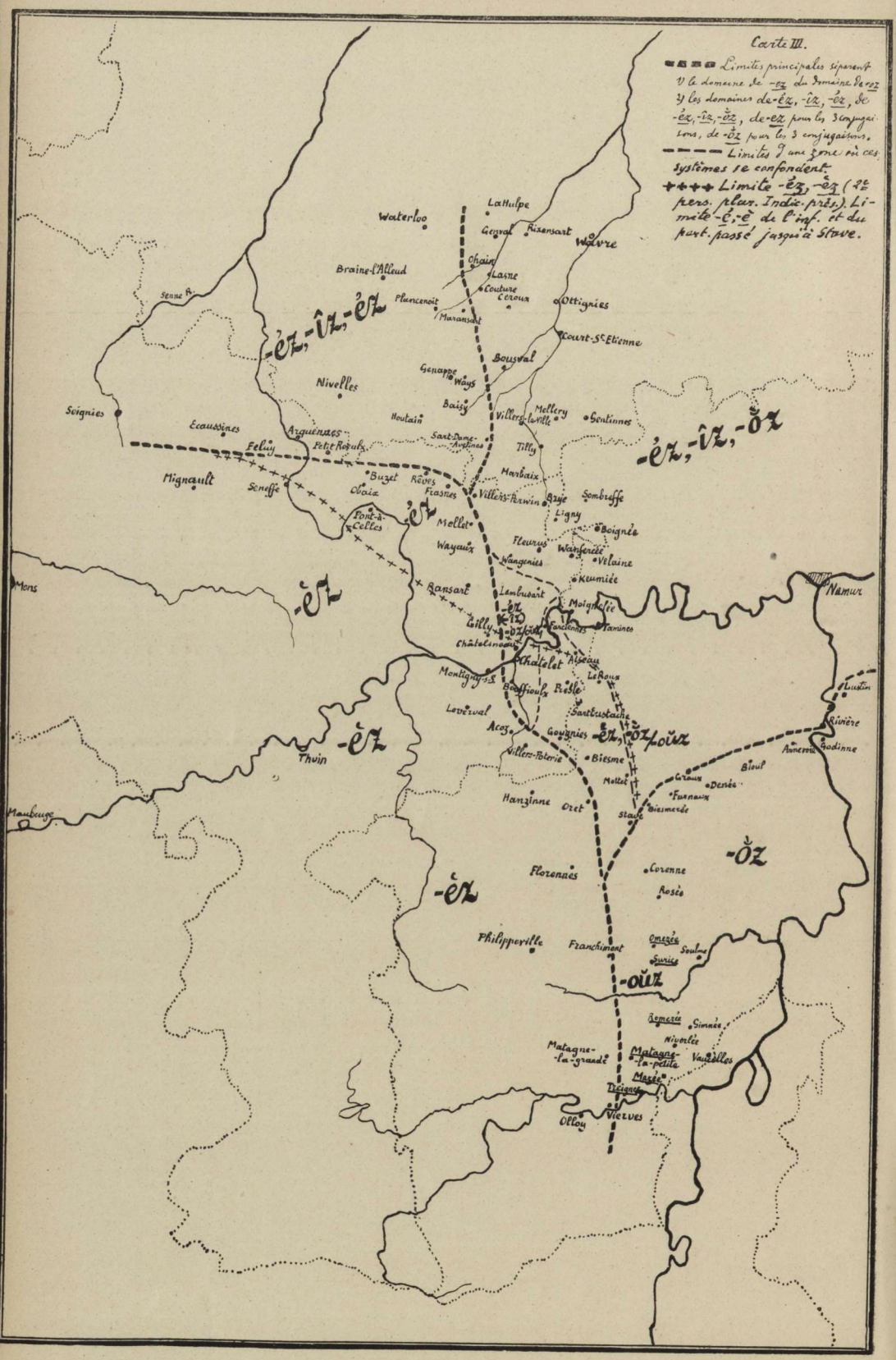
-i-a-cas, suffixe de noms de lieux, donne : 1° *-i*, abrégé de *-ie, -iye*. Je note ici la tendance, qui se retrouve en d'autres cas, à rendre brèves les finales en *i* long. Exemples : *Tay'ni*, français Tailleny, lieu-dit en nombre de communes ; *Trèj'ni* (Trasniacas, Trazegnies) ; *Leûgni* (Lupiniacas, Leugnies) ; *Wanj'ni* (Wandiniacas, Wangenies) ; *Roj'ni* (Rusiniacas, Rasseignies) ; *Vèrni* (Verginiacas, Vergnies).

2° *-éye*, écrit *-ée* : *Bèrzéye* (Berciacas, Berzée) ; *Biércéye* (Biercée) ; *Roch'néye* (Rohiniacas, Rohignies au XIe siècle, Rognée) ;

(1) Sporadiquement, dans le sud-est, *mwêsse*.

(2) *Vrê, pê* et *lêd* sont peut-être empruntés.

(3) Régions 1 et 2^b^ de la carte 1. — Cf. §§ 13, 20.


Carte III.
Limites principales séparent
1) le domaine de -ez du domaine de -oz
2) les domaines de -éz, -îz, -ěz, de -ěz, -îz, -ŏz, de -ez pour les 3 conjugaisons, de -ŏz pour les 3 conjugaisons.
Limites d'une zone où ces systèmes se confondent.
Limite -ěz, -ěz (2e pers. plur. Indic. prés.). Limite -ě, -ě de l'inf. et du part. passé jusqu'à Stave.
-ěz, -îz, -ěz
-ěz, -îz, -ŏz
-ěz
-ěz
-ěz
-ěz, -ŏz, -oŭz
-ŏz
-oŭz
Waterloo
La Hulpe
Genval
Rixensart
Wavre
Braine-l'Alleud
Ohain
Lasne
Couture
Ceroux
Ottignies
Senne R.
Plancenoit
Maransart
Court-St-Etienne
Bousval
Genappe
Ways
Nivelles
Baisy
Soignies
Houtain
Villers-la-Ville
Mellery
Gentinnes
Ecaussines
Arquennes
Petit-Roeulx
Sart-Dame-Avelines
Feluy
Tilly
Mignault
Buzet
Rêves
Frasnes
Marbaix
Seneffe
Obaix
Villers-Perwin
Brye
Sombreffe
Pont-à-Celles
Mellet
Ligny
Boignée
Wayaux
Fleurus
Wanfercée
Velaine
Wangenies
Keumiée
Mons
Ransart
Lambusart
Moignelée
Namur
Gilly
Farciennes
Tamines
Châtelineau
Châtelet
Aiseau
Montigny-s.-S.
Le Roux
Bouffioulx
Presle
Lustin
Loverval
Sart-Eustache
Rivière
Acoz
Gougnies
Annevoie
Godinne
Thuin
Villers-Poterie
Biesme
Bioul
Mettet
Graux
Denée
Furnaux
Hanzinne
Oret
Biesmerée
Stave
Maubeuge
Florennes
Corenne
Rosée
Philippeville
Franchimont
Omezée
Soulme
Surice
Remerée
Simnée
Niverlée
Matagne-la-grande
Matagne-la-petite
Vaucelles
Mazée
Treignes
Olloy
Vierves

Imiéye (Emminiacas, anciennement Imignée, Imiée-sous-Gerpinnes); *Vŏd'céye* (Waldericiacas, Vodecée); *Vŏj'néye* (Vadiniacas, Vogenée); *Witerzéye* (Witericiacas, Witterzée).

Par confusion de suffixes on a à l'ouest : *Cougnère* (Gœgnies), *Bracgnère* (Bracquegnies), *Trah'gnère* (Trahegnies).

6. La terminaison -are de l'infinitif devient *-é* : *tchanter, trianer* (tremulare), *choûter* ou *ascouter* (ascultare). Au sud-est de notre champ d'investigation, une région étendue présente *-è* à l'infinitif et au participe passé : *djè va dinnè, avoz dinnè?* Les limites du phénomène, que nous indiquons sur la carte 3, coïncident à peu près avec celles de la 2e personne du pluriel en *-ŏ, -é, -ĕ*, écrite *-oz, -éz, -èz* : *tchantŏz, sayŏz, v'lŏz.*

y-are (verbes soumis à la loi de Bartsch) devient *ī*. Voir au chapitre de la conjugaison.

7. -arem suffixe donne *-é* : *solé* (soulier) ; *singlé* (souvent *singlè* parce qu'on le prend pour un participe de par l'expression *pourcia singlè*) ; *Vilé* (villarem, nom de nombreux endroits). Le suffixe germanique *-lar, -laer* est traité de même : *Baulé, Bourlé* (Baulers, Bourlers) (1).

8. -atum devient *-é, -è*, suivant une limite qu'indique la carte n° 3 : *pré* au nord-est, *prè* au sud-ouest, *Lonprè* (lez-Chimay), *Potiaprè* (à Bourlers) ; *mógré, mógrè* ; *fossé, fossè.*

-y-atum devient *-ī* : *roubliyī, noyī.*

-atam donne *-éye* : *nuwéye, anéye, tchèminéye, djournéye, tchantéye, soûléye.* Il en est de même évidemment de -atam suffixe féminin de substantifs indiquant le contenu : *èscoupèleréye* (lieu-dit près de Houtain), *chîléye* (traînée, file), *houpléye* (troupe), *pèkéye* (collectivité des baies d'un genévrier, grande quantité), *mandèrléye* (contenu d'une *mande*, panier), *lincèrnéye* (contenu d'un drap de lit dont on noue les bouts ensemble). Cependant *-èye* est assez fréquent au sud de la Sambre, dans le canton de Philippeville et spécialement à Sanzeilles : *porèye, fourtchetèye*.

(1) Cf. Kurth, *Frontière linguistique*, I, 288-291.

-y-atam donne *-ïye* : *cassïye, cachïye, tchèssïye, kèrtchïye* (carricatam), *payïye* (pacatam). Mais on prononce *-éye* dans la région de Nivelles : *kèrtchéye, payéye*.

-atis donne *-é, -è* (écrit *éz, èz*), -y-atis donne *-î* et aussi *-é, -è*.

-adum donne d'ordinaire *-é* au nord de la Sambre : *dègré, Marlanwé* (Morlanwelz). Cependant on dit *wè* (vadum, dépression du sol recouverte d'eau). Au sud, par exemple à Nalinnes, on trouve *ĕ* : *dègrè, wè*, etc.

Remarque générale sur l'alternance *é, è*. Il y a tendance aujourd'hui à ramener à *è* toutes les finales en *é*. Cette habitude s'exerce aussi sur les mots français, qu'elle dénature. En revanche *ai* dans toutes les positions et *-et* du français deviennent *é* fermé. Pour le Carolorégien, même instruit, *é, er, ez* final du français lui représente le son *è*, mais *-et* du français lui représente le son *é*. Il lit donc tous les *-et* français comme *é*, il écrit tous les *-é* de son patois qu'il prononce fermés par *-et*.

Tonique entravé

9. Le résultat en général est *a*, bref ou long.

I. On trouve *ă* dans les mots où l'entrave est faite de deux consonnes identiques, *tt, ss, pp, cc* ; ou semblables, *pt, cy* : *tchat* (cattum), *bras* (bracchium) ; *cache* (captiat, il cherche) et *casse* (captiat, il chasse, terme de jeu de balle ; sans compter un troisième captiat, *i tchèsse*, il chasse, terme de vénerie, emprunté au namurois qui a *tchèt, brès* ; mais Nivelles, dans ce 3e sens, emploie le français *chasse*) ; *place, glace* ; *in las'* (franç. lacs), *ène lache* (franç. laisse) ; *agace, satch* (saccum), *vatche* (vaccam), *ratche* (il crache), *atatche* (attache, épingle), *quate* (quattor), *spale* (spatulam), *drap*.

On ne s'étonnera point que aqua fasse exception. Il devient *èwe* à Court-St-Etienne, Rosée, Niverlée, comme dans l'Est wallon ; *ĕwe* à Florenne, Pesche ; *ăwe* ailleurs (dérivé *ăwis'*, aqueux) ; mais *yŏ* à Nivelles et à Chimay.

II. -aticum a donné *ātch*, avec *tch* pour *ʒ* en syllabe finale :

orādje, fromādje, ramādje, visādje, minnādje, vilādje. Substantifs de formation plus moderne : *fŏtchādje, fanādje, ouvrādje, ramonādje, prèstādje, roubliyādje* ou *rouviādje, abreuvādje* (*abuvrādje* à Nalinnes), *pwèlādje, vij'nādje, ŏrdādje* (hourdage, échafaudage). — *imādje* suit ici l'analogie des mots en -aticum.

-aculum donne *ă* : *pluma* (plumet), *pèna* (aile), *fouyas* (au pluriel, jonchée de feuilles), *cramia* (crémaillère ; avec *ia* pour *a* par influence de -ellum). - aculam donne *-aye* : *măye* (anneau de chaîne ; *mâye* à Ittre).

a + *c* devant consonne devient *è* en Brabant, *é* dans la région de Charleroi : *Braine* (Bracna), *frète* (fracta), *trait* ou *trèt* (tractum) ; pays de Charleroi : *trét, frète* (1).

10. *a* + *l* devant consonne aboutit à *ŏ* : *fŏt* (il faut), *tch'fŏ* (cheval), *pid dèscŏs* (pied déchaus), *pŏme* (palmam, épi, à Couillet, Mellet; mais *pāwme*, presque *pānme* à Nalinnes) ; *pŏte* (palmitem, à Braine l'Alleud, Ittre, Nivelles) ; *ŏne* ou *aune* (alna ; à Nalinnes *āwne*) ; *ŏte* ou *aute* ; *tchaud* ; *ŏt* et *wŏt* (altum) ; *tchŏke* (calcat, à Couillet et dans l'Est ; à Nalinnes aussi dans le sens de précipiter); *vŏ* (vallem) dans *Lavèrvŏ* (Loverval), *Bousvŏ* (Bousval), *Bournivŏ* (Bornival), etc. ; *tchŏs'* (chaux, calcem), *sŏ* (salicem). —*djaune* à Ittre fait *djăne* à Bouffioulx comme à Namur ; ailleurs *jaune, jaunisse* sont empruntés directement au français. Cf *a* + *l*, § 2, et *a* + *r*, § 11.

-al, all suivis de *i* donnent *a* : *gaye* (gallicam), *ă* (allium) ; *pirāye* (*pire* + alia ; lieu-dit en nombre de communes) ; *tchinâye* (*tchin* + alia).

11. -ar devant consonne donne *ŏ* ou *ā* suivant la région : *ŏbe, bŏbe, côte* (carte, au jeu de cartes), *tchŏr* (carrum), *tchŏr* et *tchŏ*

(1) Dans la campagne au sud de la Sambre, *frète* signifie spécialement : 1° tranchée facilitant le passage d'un terrain plus bas à un plus élevé ; 2° pont de branchages et de boue jeté sur un fossé à l'entrée d'un champ pour faciliter le passage des charrettes, soit du champ à la route, soit de la route au champ.

(carnem), *lŏdje* (large), *tŏrd, lŏrd, scŏgne* (excarneam) ; *sŏrt* et *sŏ* (essart), *Ransŏ* (Ransart), *Lambûsŏ* (Lambusart) ; *spŏgne* (épargne), *moustŏde* (moutarde), *tŏte* (tarte), *D'èrŏ* (Gérard, geai), *tri dèlbŏ* (trieu d'Albard, l. d. à Gilly) ; *r'nŏ* (renard), mais *r'nârd* (vomissement) et *r'nŏrder, r'nârder* (vomir) ; *pŏrt* (partem) ; *djŏbe* (gerbe), *stŏrer, i stŏre* (épandre, orig. germ. ?), *dèspŏde* (dispargere) ; *quŏrt* (quartum) ne se retrouve que dans les dérivés *quŏrti* (quartier), *quŏrtron* (quarteron) ; on dit auj. *quârt* même dans le domaine de *ŏ* ; *spinŏ* (épinard) est très rarement employé à côté de *spinace*. — Comparez *a* + *l*, §§ 2 et 10.

On trouve *â* et non *ŏ* à l'ouest, déjà à Waterloo, Ransbèche (hameau d'Ohain), Maransart, Glabaix, Genappe, Loupoigne, Houtain, Luttre, Viesville, Gosselies, Roux, Goutroux, Leernes, Landelies, Montigny-le-Tilleul, Ham-sur-Heure, Ossogne, Clermont, Castillon, Boussu-lez-Walcourt, Erpion, Vergnies, Fourbechies, Froid-Chapelle. — Jamioulx participe aux deux formations : d'une part *côte* (carte), *lŏdje, sŏrt, tŏte, moustŏde, r'nŏ, djŏbe, stŏre, spŏgne* ; d'autre part *ārbe, bārbe, tchār* (char), *tchār* (chair), *tārd, lārd, scāgne, pārt*. — Dans les localités précitées, tantôt un mot, tantôt l'autre présente *ŏ* : *dèspŏde* à Gosselies, *djŏbe* à Goutroux, *r'nŏ* en maints endroits. Trazegnies, Courcelles et Forchies prononcent l'*a* presque *ò*. — À droite de cette ligne, aux postes avancés du domaine de *ŏ*, par ex. à Charleroi, des mots qui ont des correspondants facilement comparables en français reviennent fréquemment à l'*a* pur : *ārbe, bārbe, lārme, lārd, tchār* (char), *pārt, sārt* (essart, tandis que *sŏ* = saule), *tārd*, etc. — On comprend de plus que, dans la zone où *ar* + cons. et *or* + cons. aboutissent également à *ŏr* ou *ŏ*, il y ait de nombreux compromis pour éviter des confusions, par ex. entre *cŏr* (corpus) et *quŏrt* (quart), entre *tŏr* (je tords, tordu) et *tŏr* (tard). Signalons encore à Nivelles le subst. féminin *pārte* (partie de cartes) à côté de *pārt* (la part).

12. Le suffixe -arium, qui, par une exception encore inexpliquée, a donné *-ier* en français, s'est transformé parallèlement en

wallon, et, en passant par *-ir*, aboutit à *-ī* : *preumî* (premier), *pomî* et *peumî* (pommier), *pronî* (prunier), *poupli* (peuplier), *ouvrî* (ouvrier), *feumî* (fumier), *ancènî* (fumier, à Couillet ; *ancegnî* à Saint-Amand), *dandjî* (danger), *bonî*, *bounî* et *bougnî* (bonnier), *sônî* (boîte à sel), *tchèrpètî* (charpentier).

On trouve *i* bref dans *Djilî* (= Gilly, de Gillarium), *Prî* (= Pry, canton de Walcourt, de petrarium). Les suivants sont franchement irréguliers : *lèdjèr'*, *lidjèr'* à Braine-l'Alleud (leviarium), à rapprocher de *ètrindjèr'*, sous l'influence des formes féminines (1) ; *armwère* (armarium) ; *culièr'*, *cuyèr'* (cochlearium), fém. comme en français (2).

-arie a donné *ē* au lieu de *i* dans *voltin*, à Braine-l'Alleud (voluntarie).

-ariam donnait autrefois *-ère*, semble-t-il. Aujourd'hui les exemples en sont rares, on a plus fréquemment *-ière*. Nous avons noté *fètchère* (filicariam) à Couillet, dont *flotchère* à Montigny-le-Tilleul est une déformation ; *bruwère* (bruyère) ; *prandjère* et *plandjère* (prandiariam, sieste) ; *gravère* (gravier), fém., à Couillet ; *Fraire* (ferrariam), commune du canton de Walcourt ; *preumère* (primariam) ; *fumère* (fumariam) ; *goutère* (guttariam, eau de pluie) ; *ôzère* (osier) ; *poussère* (poussière) ; mais on entend plus fréquemment *preumière*, *fumière*, *goutière*, *ozière*, et toujours, se modelant en cela sur le français, *lumière*, *sôrcière*, *boutonière*, *couturière*, *barrière*, etc. (3) ; *-ière* est constant dans la région de Nivelles.

13. *a* suivi de *s* + consonne = *ô* : *môle* (masculum, mâle), *pôsse* (pastam), *implôsse* (emplâtre) (4), *K'nôs'* (Quenast), *Frône*

(1) Liège a aussi *lèdjir*, *ètrindjir*, sans compter que le français *ètranger* tend à dominer partout.

(2) Nalinnes a *cuyèr'* fém. et *kilî* masc., Bouffioulx a *culî*.

(3) On trouve *couturière* et *coustrî* à Couillet, *coustrî* seul à Châtelet (comparez *costri* Namur, *costire* Liège). — L'auteur note encore *coulire* (chenal), sans localiser cette forme.

(4) Mais plus souvent *pâte*, *implâte*, *plâte*.

(Frasnes), *vŏrlèt* (varlet pour vaslet) ; *ŏje* (aise), *binŏje* (bien aise), *bŏje* (fém., = fr. dialectal baise) nous présentent le traitement namurois de *a* + *sy*, mais on a le traitement montois *èje*, *bèje*, *binèje* à Ittre, Nivelles, Bornival, Luttre, Viesville, Gosselies, Fontaine-l'Évêque, Thuin, Gozée, Froidchapelle, Chimay. Dans la portion occidentale de notre région on dit *bằs* (bassum), *crăs* (crassum) et *crăche* (crassiam, graisse), *Pâque* (pascham), qui paraît une francisation à côté de *pôscâdje* (présent de Pâques). On dit *Pôque* et *crôs*, fém. *crôsse* à l'est, dans la banlieue de Wavre et à partir de Limal, Ottignies, Court-St-Etienne, Villers-la-Ville, Tilly, Brye, Ligny, Boignée, Wanfercée, Lambusart, Châtelineau, Bouffioulx, Acoz, Gerpinnes, Hanzinne, Morialmé, Florennes.

14. *a* devant *bl* donnait autrefois *ŏ* : *stŏle* (stabulum), *Stŏve* (Stabulis, = Stave, commune du canton de Fosses, anciennes formes staules, stauve), *banŏle* (germ. ban + abilem), *fŏve* (fable), *rŏve* (rabulum) et *rŏveler*. Mais l'influence du français substitue *ā* à l'ancien *ŏ*. Prenons comme exemple *table*. On prononce maintenant *tābe* dans tout notre champ d'investigation jusque et y compris Waterloo, Couture-St-Germain, Bousval, Mellery, Tilly, Sombreffe, Wanfercée, Moignelée, Aiseau, Le Roux, Mettet, Flavion, Soulme ; *tŏle* est resté à La Hulpe, Rixensart, Genval ; *tŏve* est connu, mais archaïque, dans la ligne des localités citées ci-dessus, il est resté la forme usitée à l'est de cette ligne dans le domaine namurois. Il en est de même des autres mots en -abilem qui ont des équivalents français visibles: *agrèyâbe*, *misèrâbe*, *profitâbe*, *aimâbe* et même *fèyâbe* (faisable). À ces formes s'opposent, comme témoins de l'ancien usage, *vayŏve* (litt[t] vaillable, = en bonne santé, à Montigny-sur-Sambre), *tchèriŏve* (charriable, praticable pour les chariots), *vij'noûve* (*vicinabilem). — diabolum devient *diâle* 1° dans le sens de diable, 2° dans l'expression *laid diâle*, 3° au sens de machine à battre le blé ; mais *diâbe*, au sens de remuant, espiègle, est un emprunt.

-avr- donne *ār* ou *ŏr, ŏv,* suivant la zone (v. conjugaisons, note sur l'aux. *awè*) : Wavre se dit *ŏve* ; *ŏra, sōra* (fr. aura, saura) dans l'est de notre région et au sud de la Sambre, *āra, sāra* à Nivelles et au NO. de la Sambre (*èra, sèra* à Ittre et dans le Hainaut-centre).

15. *a* + *n* devant consonne donne la voyelle nasale *an* : *mantche, tchamp, plantchè, èfant, blanc* (1), *ostant, tchantant, sang, stranne* (étrangle). Exceptions : *mougne* (mandicat) a *ou* sous l'influence de la labiale précédente (2) ; canăbem > *tchane* ; -aneam > *agne* dans *aragne,* -aniam > *ègne* dans *grĕgne.*

an dans toutes les positions s'est changé en *on* à Lodelinsart, Gilly, Jumet, Ransart, Vieux-Campinaire (*an* et *on*), Gosselies (*an* et *on*), Viesville, Thiméon, Wayaux, Mellet, Happignies, Wangenies, Luttre, Liberchies, Rêves, Frasnes, Villers-Perwin. Le phénomène, nettement circonscrit, ne dépasse pas au nord les limites du Hainaut. Au sud de la Sambre, on trouve encore quelques *on* de cette nature à Bouffioulx : *onsène* pour *ansène* (fumier) (3).

Bernus, *Fables,* remplace fréquemment *an* par *in,* surtout dans des mots qui, sans cela, seraient purement français : *cominder, savint, imbicion, d'minder, rimponia, minquer, vinter, binqueroute.* Il ne reflète nullement en cela une tendance du parler régional. Il écrit encore *indive* et *plintiveux* (liégeois *an'dîve* et *plantiveûs*), mais ici il est dans son droit de par l'étymologie (endivia, plenitatem + suff.). Les deux formes, telles quelles, sont d'ailleurs en usage, à Bouffioulx notamment.

(1) Au fém., *blantche* et *blanke* à Couillet, *blanke* à Nalinnes, Bouffioulx.

(2) *Mougne* ne se dit plus que des animaux ; en parlant des personnes on dit *minǧe,* mais l'expression *salâde a pèle-èt-s'-mougne* montre bien que *minǧe* est un emprunt assez récent.

(3) Ajoutons à cette note de l'auteur que le changement de *an* en *on* se rencontre dans la région hutoise et dans le pays de Fumay, Hargnies, Vireux.

Atone

16. *a* en hiatus subsiste : *flaya* (flagellum), *fawène* (fagu + ina, faîne), *fawya* (fagu + -ellum, hêtre ; à Bouffioulx *fayène*, de fagina, et son dérivé *fayènî*) (1), *taon* (tabonem), *awous'* (agustum), *abayî* (aboyer), *sayin* (sagimen). — Exceptions : *ĕwîye* (aiguille, *ĕguéye* à Ittre), *sĕyu* (sabucum, sureau) ; *meûr* (maturum), *peû* (pavorem), *seû* (*saputum), *yeû* (*habutum) ; *sô* (satullum) et son dérivé *sôlêye* (à Ittre : *soû* et *soûléye*). — -atorem > *eû* : *pècheû* (piscatorem). -atorium > *wè* : *murwè* (miroir, *mirwè* à Ittre). -aturam > *eû* : *planeû* (planaturam, lieu-dit), *sètcheû* (2) (siccaturam, sécheresse).

17. *a* intertonique tombe : *dŏré* (donare habio), *tchanf'ré*, *candj'ré* ; *lum'çon* (limacionem), *abîye* (abbaye) ; il tombe aussi dans les dérivés en -amentum, -amente : *plĕn'mint*, *vit'mint* ; cependant, si le dérivé est repris au français, on lui donne une tournure wallonne par l'altération de l'*e* atone français en *è* : *onêtrèmint*, *prôprèmint*, *sacrèmint*. Liège et Namur ont *u* dans ce cas plus souvent que *è*.

18. *a* protonique en syllabe ouverte subsiste devant les labiales, les dentales et les liquides : *ami*, *ania* (anneau), *agna* (agneau), *avou*, *avè* (apud hoc), *awĕne* (avenam, *awinne* à Ittre), *anéye*, *sawĕ* (sapere), *ramon* (balai, *ramonem), *parint*, *malâde*, *manote* (menotte, manu + ottam), *aleuwète* (alouette, à Ittre). Exceptions : *ôluwète* (alouette), *triviè* et *trèviè* (traversum), *tèrére* (taratrum).

Après les palatales cet *a* s'affaiblit en *e*, puis disparaît. Mais, pour éviter la rencontre de trois consonnes, une voyelle d'appui s'introduit, qui est *ĭ* au nord de la Sambre et dans l'est (Châtelet, Bouffioulx), *ĕ* au sud et dans l'ouest (Trazegnies, Thuin) : *in tch'feû*, *l' tchiveû*, *l' tchĕveû*, et de même *in tch'fŏ*, *l' tchivŏ*, *l' tchĕvŏ* ; *dès tch'ftyes*, *ène tchivtye* ; *dès tch'mtjes*, *ène tchimtje*. —

(1) Cependant à Ittre : *fouwène*, *fouya*.

(2) Mot propre au nord de la Sambre. On dit plus souvent *sètch'rèsse*.

L'élision ne se fait pas dans *tchèyère* (cathedram), dans *tchaleû*, *tchaleûr*, dans *gayole* (caveolam) (1).

19. *a* protonique entravé > *ó* : *mógré*, *sóver*, *sóteler*, *tchósson*, *tchóki* (à Couillet, Nalinnes et dans l'est), *vóra* (voudra) (2), *sóblon* (sabulonem, à Mellet), *sóvion* (à Saint-Amand, Couillet, Nalinnes), *spómer* (expalmare, à Nalinnes *spāwmer*, qui devient *spānmer*).

Devant *r*, *a* se maintient fréquemment, ou plutôt on rencontre les formes en *a* concurremment avec les formes en *ó*. On a *spórgni* et *spârgni*, *tórdji* et *târdji*, *tchórli* et *tchârli*, *moustórdi* et *moustârdi*. Formes en *a* : *pârtâdje*, *sârpète*, *djârdin*, *mârtia*; forme exclusivement en *ó* : *wórder* (garder) (3).

Ittre et la région de Nivelles ont *ó* devant *l*, *s* (et même *ou* dans *voûra*), *ā* devant *r*.

Après une palatale, *a* devient au contraire *ĕ*, sauf devant *l*, comme nous l'avons vu dans *tchósson*, *tchóki*. Exemples : *tchèrpèti*, *tchèssi*, *tchèrète*, *tchèrdon*, *tchèrbon*, *tchèruwe*, *tchètwère* (ruche), *tchèna* (panier) ; *sèmedi* (à Nalinnes *seumedi*) ; *tchèstia* a fait place au français *château*, mais les noms de localités *tchèslèt* (Châtelet), *tchèslinia* (Châtelineau), *tchèstrè* (Chastrès) subsistent, et Nivelles conserve encore l'antique appellation de *castia d' Bournivau*, nouveau témoignage du recul du picard en cette région. On peut remarquer que dans *castia*, après le *c* picard, la voyelle a subsisté, de même que dans *cachi* (chercher) et *cassi* (chasser, au jeu de balle) et dans *catwère*, usité à côté de *tchètwère*. Dans *kèrdji* ou *kèrtchi* (carricare) le *c* dur s'est conservé, peut-être par dissimilation.

(2) L'auteur notait encore *poupa* (= papa), et *toubac'* (masc., tabac), pour lesquels il faut chercher d'autres explications.

(3) Même *voûra* à Ittre, Nivelles.

(4) On remarquera que les formes en *ó* sont conformes à l'usage de la région namuroise, les autres à l'usage du rouchi ; *a* triomphe dans les mots où le français peut exercer une influence plus directe.

20. *a* + cons. + yod devient *ô* : *môjone* (maison), *ôjile* (aisé), *malôjile* (malaisé), *bôji* (baiser), *rapôji* (rapaiser), *pôjère* (paisible), *rôyi* (arracher) ; mais, à côté, l'on trouve *lacha* (lait), *arachi*, *acrachi*, *bachi*, *assi* (essieu, *achi* à Nalinnes). *Raison*, *saison*, *maison* ou *maiso* sont empruntés. Braine-l'Alleud, Nivelles, Luttre, Fontaine-l'Évêque, Gozée, Froidchapelle, Chimay, Charleroi et toute la région de l'ouest disent communément *maiso* ou *maison* (1), *maléjile* ou *maléjèle*, *apèji*, *bèji*, *rèjin* (2).

21. *a* + nasale suivi d'une consonne devient *an* voyelle, sauf le changement postérieur en *on* signalé au § 15 : *candji*, *tchanson*, *anguiye*. Mais *a* + nas. + *y* > *in* voyelle : *mindji* (cf. § 15, note 2) ; *plindu* (partic. de *plinde*, plangere).

e ouvert = (lat. *ĕ*, *œ*)

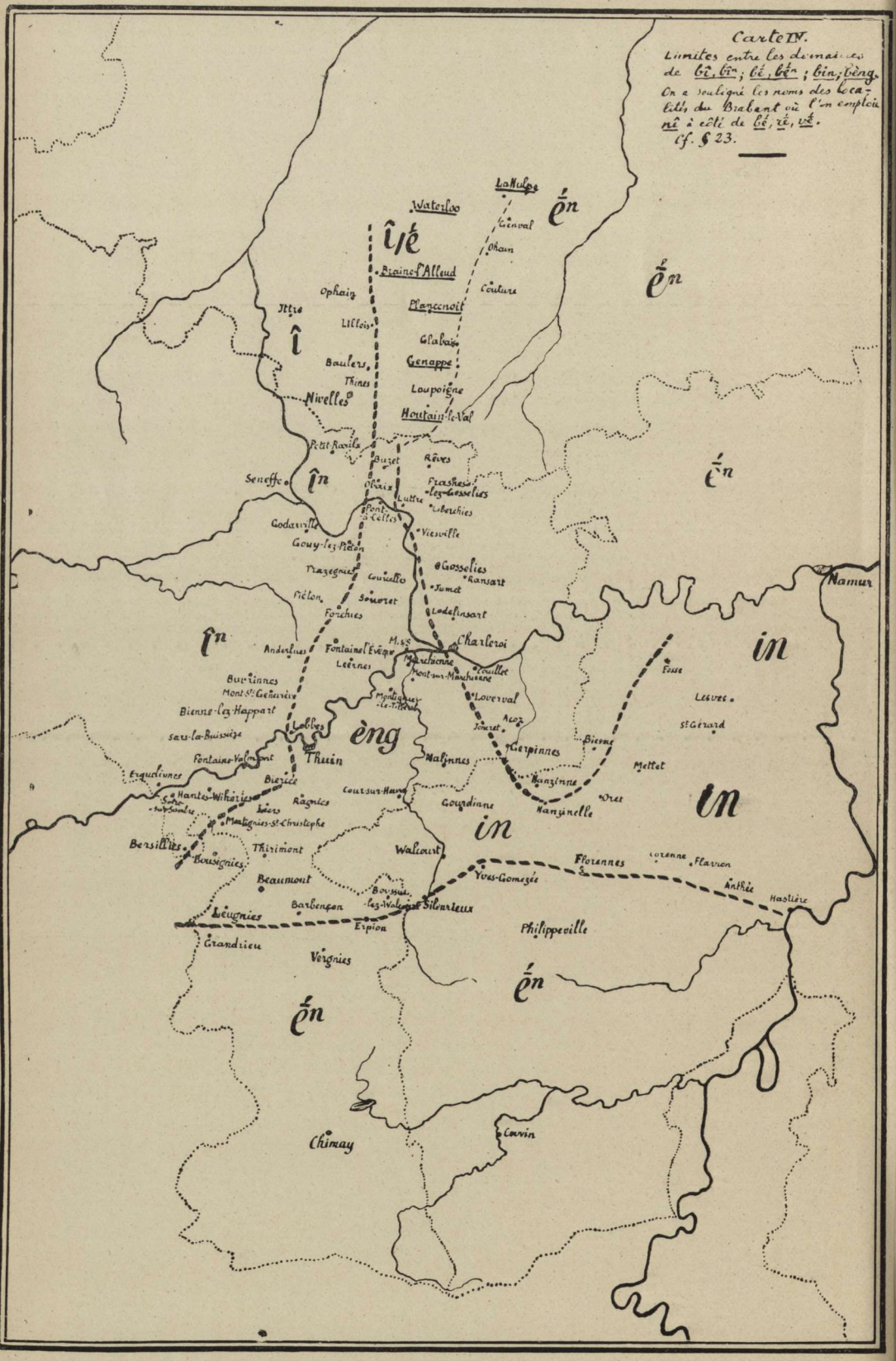
Tonique libre

22. En général *ĕ* ouvert libre devient *i* : *pi* (pedem), *pire* (petram), *padri* (per deretro), *ari* (ad retro), *pice* (pièce), *vi*, f. *viye* (vieil, vieille), *ètir* (integrum), au N. de la Sambre. Mais il s'en faut que l'on trouve régulièrement *i* partout ou dans tous les mots. On se ressent du voisinage de la limite entre *ié* et *i* ; limite assez vague d'ailleurs. Des formes de l'un et de l'autre mode se rencontrent aux mêmes endroits, entre Braine-le-Comte et Nivelles, à l'ouest du canal de Charleroi à Bruxelles, entre Binche et Charleroi, enfin sur la rive gauche de l'Heure (3). *Pôpière* (palpebram) *fièr*, *cièl*, *tiède*, *tchèyère* (cathedram) sont d'un usage assez général ; on entend *bire* et *bière*, *Lidje* et *Liége* employés concurremment. Parfois les deux formes existent, mais dans des sens différents : à Charleroi *pice* = pièce d'argent, *pièce* ou *pèce* = pièce d'étoffe, morceau d'étoffe ; à Nivelles *piche*, p.

(1) On dit déjà à Fosse *maiso*.

(2) racemum > *rwèjin*, *reûjin*, *rûjin*, à Nalinnes *rôjin*.

(3) Cf. Simon, dans *Mélanges wallons*, 1892 ; p. 109.


Carte IV.
Limites entre les domaines de bî, bîn ; bé, bén ; bin ; bèng.
On a souligné les noms des localités du Brabant où l'on emploie nî à côté de bé, ré, vé.
Cf. § 23.
Lahulpe
Waterloo
Genval
Ohain
Braine-l'Alleud
Couture
Ophain
Ittre
Lillois
Plancenoit
Glabais
Baulers
Genappe
Thines
Loupoigne
Nivelles
Houtain-le-Val
Petit-Rœulx
Buzet
Rêves
Seneffe
Obaix
Frasnes-lez-Gosselies
Luttre
Liberchies
Pont-à-Celles
Godarville
Viesville
Gouy-lez-Piéton
Gosselies
Ransart
Trazegnies
Courcelles
Jumet
Piéton
Souvret
Lodelinsart
Forchies
Namur
Anderlues
Fontaine l'Évêque
Charleroi
Leernes
Marchienne
Couillet
Mont-sur-Marchienne
Buvrinnes
Mont-Ste-Geneviève
Montignies-le-Tilleul
Loverval
Bienne-lez-Happart
Lobbes
Acoz
Jonceret
Sars-la-Buissière
Gerpinnes
Bienne
Fontaine-Valmont
Thuin
Malinnes
Mettet
Erquelinnes
Biercée
Hanzinne
Hantes-Wihéries
Ragnies
Cour-sur-Haure
Gourdinne
Oret
Hanzinelle
Montignies-St-Christophe
Bersillies
Thirimont
Walcourt
Florennes
Corenne
Flavion
Bousignies
Yves-Gomezée
Anthée
Beaumont
Boussu-lez-Walcourt
Silenrieux
Hastière
Barbençon
Leugnies
Erpion
Philippeville
Grandrieu
Vergnies
Chimay
Couvin
ến
ến
ến
ến
ến
ến
î
î/é
î
in
in
in
in
èng

d'argent, *pièche*, morceau d'étoffe ; à Braine l'Alleud *pîche* dans les deux sens. On dit *ètîr* (integrum) au N. de la Sambre, *intièr* au S. ; *lîve* (leporem) à Nalinnes, *liève* à Charleroi. Nisme et Olloy ont *pî, vî* ; Couvin et la région à l'ouest de cette ville ont *piè, cièl, viè*. En Brabant, Ittre a *pî, vî*, fém. *vièye* ; le reste est en *iè* : *pière, padière* (perderetro), *pièche, bière, pôpière, fièr, cièl, tiède* (ailleurs *tiède*). Ne se rallient à aucun des deux systèmes : *tène* (tenuem), *djèle* (gelat) sur les bords de la Sambre et au nord, *djäle* au sud et dans la bande orientale qui se rattache au Namurois (Nalinnes, Bouffioulx).

23. *è* libre suivi d'une nasale donne, suivant la zone, *î* ou $î^n$, ce dernier représentant un son intermédiaire entre *ing* germanique et *ign* roman, *é* ou $é^n$, *in* (*è* nasal) ou *èng* (*ng* = nasale gutturale) :

lat. bene : *bî*, $bî^n$; *bé*, $bé^n$; *bin, bèng*.

lat. rem : *rî*, $rî^n$; *ré*, $ré^n$; *rin, rèng*.

lat. necentem : *nî*, $nî^n$; *né*, $né^n$; *nin, nèng*.

lat. teneo : *tî*, $tî^n$; *té*, $té^n$; *tin, tèng*.

lat. venio : *vî*, $vî^n$; *vé*, $vé^n$; *vin, vèng*.

On trouve *î* dans la région de Nivelles et, en Hainaut, à l'ouest d'une limite tracée sur la carte de Nivelles à Bersillies. La dénasalisation s'étend même à *i* + nasale + cons. dans la région nivelloise ; *ciq, ciquante, prîce, prîcèsse*. Ajoutons-y *tchî* (canem) et *vî* (vinum), et, à Ittre, *louyî* (lien), bien qu'on dise à Ittre *chinq, cinquante, prince, princèsse* par imitation du français.

On trouve *é* ou $é^n$ dans le nord-est, en Brabant et dans le Namur au nord de la Sambre, même au sud de la Sambre jusqu'à Hanzinne. En Brabant, Braine l'Alleud, Waterloo, La Hulpe, Plancenoit, Genappe, Houtain ont encore *nî*, à côté de *bé, ré, té, vé*. Vers l'est, $é^n$. On retrouve de nouveau $é^n$ au sud, à Yves-Gomezée et dans tout le pays de Philippeville, Couvin, Chimay.

Entre ces trois limites il reste un espace triangulaire qui est le

domaine de *èng*, passant peu à peu, dans l'E. de l'Heure, à *in* namurois. Voyez, pour le détail, la carte 4.

24. *ĕ* libre (et aussi *ĕ* entravé) suivi d'un yod devient *î, i* : *dîch, dij* (decem), *chîch, chîj* (sex), *pi* (pejus), *priye* (precat), *niye* (negat), *lire* (legere), *èglije* (ecclesia) ; mais *lit* (lectum), *pichoulit* (pissenlit), *d'mi* (demi), fém. *d'miye*. Notez cependant l'expression *a d'mèy* (à demi, à moitié) ; à Bouffioulx, à côté de *trwès eûres èt d'miye*, on dit : *ène dimèye taye di pwin, ène dimèye mèsure di tchèrbon*. On rencontre *ĕ* dans *mègnût* (minuit), à Couillet *mègn-niût* ; dans *lèy* (elle), à Nalinnes *lèy*. — *li* masc. et fém. (lui, elle), à Grandrieu, Hantes-Wiheries, Sart-la-Buissière, constitue une exception dans une région qui dit *lèy* au fém. comme partout dans l'Ouest-wallon.

ĕ suivi de *u*. Deum > *diè* et *dieu*, et même *dî* dans l'expression *ni dî ni diâle* (Renard, *l'Argayon*). Mathaeu, Andraeu sont aujourd'hui *Mathieu, André*, comme en français et doivent être regardés comme des emprunts, mais *Mati salè* (Mathieu salé pour Mathusalem) atteste l'ancienne prononciation.

* sequere donne *chûre*, exception à la règle *-iu* > *-î* (1).

Tonique entravé

25. *ĕ* tonique entravé devient *yè* : *fièr* (ferrum), *fènièsse* (fenestram ; dans la partie ouest de notre zone *fèrnièsse*, par métathèse de *r*), *djènièsse* (* genestam), *ièbe* (pron. *yèp*, herbam) *ièrbe* dans l'ouest ; *yèsse* (herse), *bièsse* (* bestam), *fièsse* (festam), *tièsse* (testam, tête), *vièr* (vermem), *nièr* (nervum), *piè* (perdo, *pièr* à Ittre, Nalinnes, etc.), *pièce* (perticam ; *pièrce* à Nivelles), *siè* (servio, et *sièr, sièv, chèv, cherv*), *yèsse* (essere) ; *viè, aviè* (versum, adversum), *trèviè* (tra-versum) ; *tiène* (tertre, *tierne* dans l'ouest, et même spora-

(1) L'auteur suit ici Niederlander § 22, mais * sequere n'a rien de commun avec Deum, Mathaeum. Cf. *Projet de Dict. gén. de la langue wall.*, p. 31, v° *sûre*.

diquement *tièrme*), *lantiène* (lanterne, dans BERNUS *Fables*), *infièr* (infernum, BERNUS), *ivièr* (hibernum), *stiède* (stergere, *stièrde* dans l'ouest), *couvièle* (*coopertam, couvercle; à Nalinnes, Bouffioulx *couvièke*, de cooperculum), *douvièle* (deopertam, ouverte, à l'est de Charleroi).

Exceptions : *pèche* (persicam), et *onête* (honestum) sont empruntés au français ; *pèrke* (percam), diminutif *pèrcot*, au picard ; *sèt'* (septem), *tère* (terram), *wèsse* (vespam, à Ittre *wasse*) ne diphtonguent pas l'*e* en wallon.

À Wavre et dans la banlieue, *e* devant *r*, qu'il provienne de *e* ouvert ou de *e* fermé, devient si ouvert qu'il sonne comme *ā* : *tchèyāre* (cathedram), *Piāre* (Petrum), *vāre* (vitrum), *tāre* (terram), *conçārt* (concert), *fiār* (ferrum). À Dion, à Vieux-Sart, à Tourinnes-Saint-Lambert on a *è* très ouvert, comme à Verviers dans *guère*, *tère*. Comparez *fāye* (filia) dans la même région, § 39.

26. *ĕ* + *l* devant consonne devient *ia*, notamment dans les nombreux mots de suffixe -ellum. Après une sifflante, l'*i* de *ia* est absorbé pour former une chuintante. Exemples : *bia* (bellum), *pia* (pellem), *mia* (melius), *spiate* (speltam) ; *tonia*, *mârtia*, *rèstia* (râteau), *tchapia*, *via* (veau), *saya* (seau), *flaya* (fléau), *tèstia* (testa + -ellum), *batia*, *lacia* ou *lacha* (* lacticellum), *pania* (* pannellum), *tchŏrnia* (* carpinellum), *ocha* (*oucha* à Ittre, os), *pourcia* et *pourcha* (porcellum), *nouvia*, *lûja* (anc. franç. luisel, cercueil, usité dans l'ouest du Brabant), *toûcha* et *tourcha*, (thyrsellum, trognon), *vacha* (vascellum, au sens de muid, récipient en Hainaut, de cercueil, dans l'est du Brabant), *ouja* (aucellum, oiseau, région du sud de la Sambre et de la Biesmèle), *scadia* (setier), *minia* (pour *midia*?, diminutif de *mè* magidem, petit pétrin servant à travailler le beurre).

Un coin de mon champ d'investigation présente les formes *bió*, *nouvió*, *tchapió*, *vió*, *martió*, *oujó*, etc. (cf. carte n° 5). Je continue jusqu'à Chimay la limite entre *-ió* et *-ia* tracée par M. Jules SIMON dans sa carte des *Mélanges wallons*. Au sud de Binche,

mes observations se sont trouvées légèrement en désaccord avec les siennes : Péronnes, Epinois, Anderlues, Buvrinnes, Mont-Ste-Geneviève ne font pas aussi nettement partie du domaine de *-ia ;* de nombreuses formes n'y sont usitées qu'en *-ió*. C'est l'inverse pour Bienne-lez-Happart, Sart-la-Buissière, Fontaine-Valmon, Biercée. Même mélange à Leers, Thirimont, Beaumont, Barbençon, Vergnies, Froid-Chapelle, Virelle et Bourlers. Cette dernière localité préfère aujourd'hui *-ia*, alors que, aux XVIe et XVIIe siècles, elle présentait des lieux-dits en *-ió* (1).

D'ailleurs la forme en *-ió* est loin d'être maîtresse absolue au sud de la Haine en amont de Mons. Des villages entiers lui échappent et Frameries, avec sa littérature florissante, va porter *-ia* jusqu'au pays borain.

Thuin, que M. Simon range dans le domaine de *-ió*, prononce *-iå* : *in biå couteau* (couteau garde sa prononciation française). Maladrée, faubourg de Thuin, et Lobbes ont d'ailleurs *-ia*. Fontaine-Valmont prononce un *-iå* plus rapproché de *-ia*, à côté de quelques formes en *-ió* nettement caractérisées. Ces constatations expliquent et suppriment l'étrange crochet de la carte de M. Simon vers Thuin.

Le suffixe -ellam donne ici uniformément *-èle* : *bèle, nouvèle, femèle, pèrnèle* et *purnèle, nacèle, surèle* (aussi *surèle*), *guèrzèle* et *gurzèle* (groseille), *ruwèle, potèle* (fossette), *bèrtèle* et *burtèle* (bretelle), *truwèle* et *trouwele* (truelle), *ǧumèle, Courcèle* (nom de la commune de Courcelles et lieu-dit à Bourlers), *moyèle* (mutellam, masc. *moya*, Couillet ; à Nalinnes *muwya, muwèle*).

27. *ĕ* + nasale devant consonne devient *in* voyelle, comme dans les autres régions de Wallonie : *pinde, frumint* et *fromint, sin* (sentio), *ǧin* (gentem), *arǧint, parint, ratinde, cint, pinse, vint, timps* (tempus), *timpe* (anc. franç. tempre) ; *inke* à Ittre et *intche* à Bouffioulx (incaustum, ailleurs on emploie le fr. encre).

(1) Cf. Em. Dony, *le Village de Bourlers*, dans *Mém. et publ. de la Soc. des sciences, etc. du Hainaut*, 1904.

Le suffixe -mente devient *mint* : *ratemint* (rapidamente) ; sur le *ratemwint* de BERNUS, cf. la note du § 3. nec entem, anc. franc. *nient*, donne *nî*, *nén*, *nin* (§ 21). tremulo fait exception ici comme ailleurs : *triane*, à Braine-l'Alleud *trièn*e ; dérivé *trianèle*, à Ittre *trin-nèle* (trèfle).

Atone

28. *ĕ* protonique libre devient *ĕ* : *fènièsse*, *mèyeû*, *cèrénjî* (cerisier), *nèveû* (nepotem, f. *nièce*, en Brabant *nèveûse*), *djènièsse*, *tènu* (*tenutum), *vènu* (*venutum), *djèler*, (gelare ; à Bouffioulx et Nalinnes *djaler*, suivant le traitement namurois).

ĕ protonique du préfixe re- tombe quand le mot précédent se termine par une voyelle : *pou r'vènu* (pour revenir), *pou r'vîr* (pour revoir). Au contraire, lorsque le mot précédent se termine par une consonne, re- devient *èr* : *èrvènu*, *èrvîr*, *èrpôser*, *èrcèvwèr* (recevoir), *èrçû* (reçu), *èrnètyî* (renettoyer). Mais la région de l'est (Châtelet, Bouffioulx) a déjà le système namurois : *riv'nu*, *riçûr*, *ripwaser*. Si re- se trouve devant un radical commençant par une voyelle, il n'en est plus de même : *racoûrt* (raccourt), *rintère* (rentre), *ravèyî*, *rûjî* (re-acutiare).

ĕ protonique en hiatus : *mwèle* (medulla), *boulî* (bouleau, betulla + suff. *-ier*), *pû* (peduculum).

ĕ intertonique : *ouvrî* (operarium, ouvrier), *abeuvrâdje* et *abreuvâdje* (ad-biber-aticum).

ĕ suivi d'une palatale : *soyî* (secare), *noyî* (necare) ; *souyî* et *nouyî* à Ittre. Mais negare donne *niyî*, precare *priyî* ; secutum donne *chû*, *pourchû*.

29. *ĕ* protonique entravé :

1° se diphtongue en *iè*, comme à la tonique : *fièster*, *pièrtri* (perdicem), *pièrdu*, *pièrcer* (dans BERNUS *Fables*), *stièrni* (sternutare), *stièrni* (sternere), *stièrdant* (de *stièd*e, extergere), *sièrvu* et *chèrvu* (servire), *sièrfouy* et *chèrfouy* (cerefolium), *Mièlmont* (Merlemont) ; *al vièspréye* (Couillet, déformé en *biès-*

préye à Bouffioulx, mais *vespréye* à Nalinnes). Mais on a aussi sans diphtongaison *bèrbi* (*berbecem) et son dérivé *bèrdji* (dans l'Est *bièrdji*), *prèster* (dans l'Est *pruster*), *mèch'ner* (messionare), *pèrzin* et *pèrsin* (petroselinum), *vèssiye* (vessicam).

2° prend le son plus ouvert de *a* : *djârmer* (germer, à Nalinnes *djôrmer*), *samwène* (à Ittre *sèmwin-ne*), *padrî*, *assayî* (exagiare), *asteut* (était), concurremment avec *èsteût*.

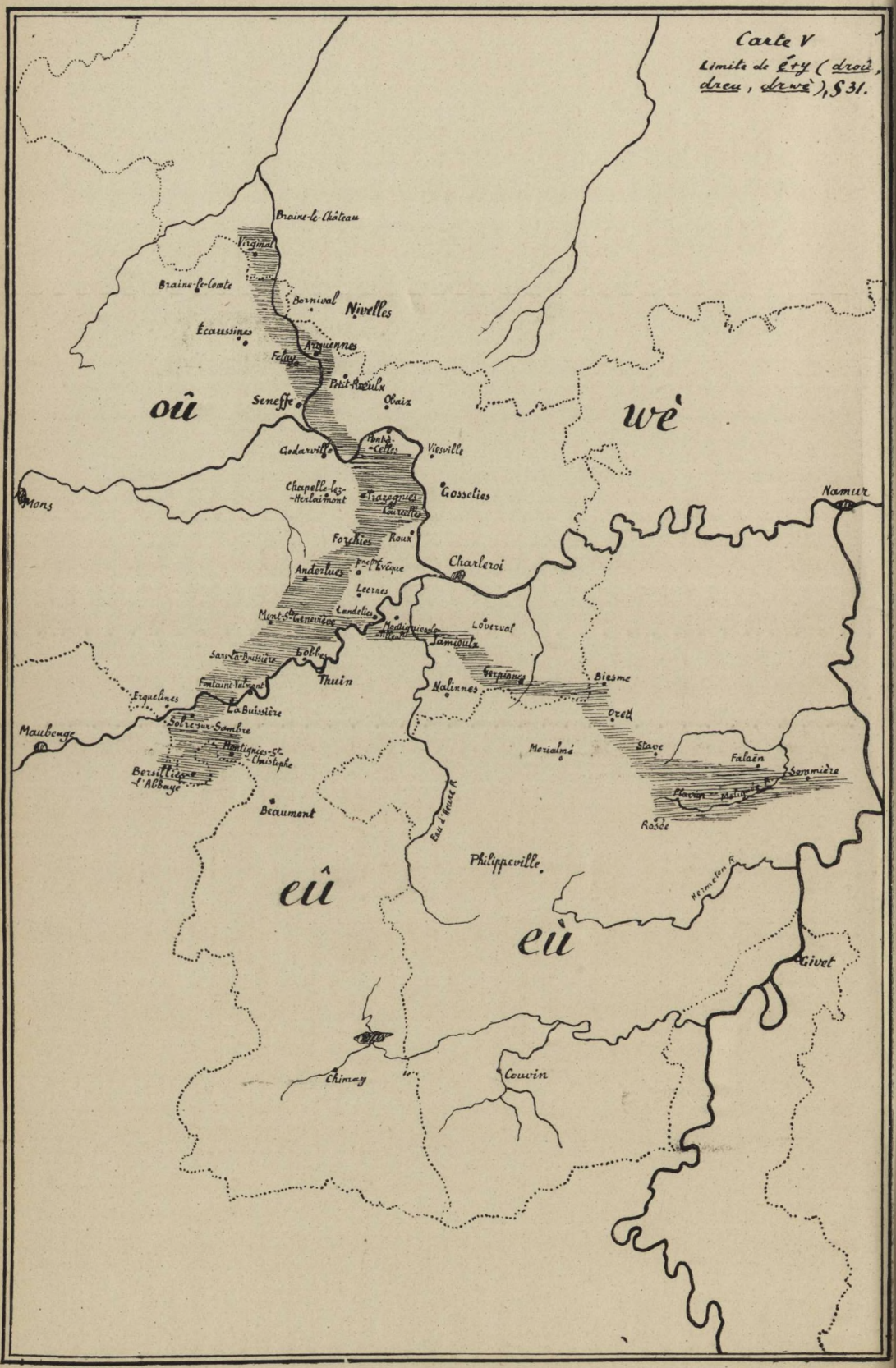
ĕn, *ĕm* suivi de consonne donne la voyelle nasale *in*, qui se dénasalise en *é*, *è* : *minton* (menton), *timpru* (de *timpe*, anc. franç. tempre) ; *vinr'di* à Nalinnes, mais plus généralement *vèr'di* ; *tinré*, *vinré*, à Couillet *vèré*, plus souvent *tèré*, *vèré* (tiendrai, viendrai).

e fermé (= *ē*, *ĭ*, *œ* latins)

Tonique libre

30. *é* libre, passant par *ei*, *oi*, *oé*, aboutit en général à *wè* : *crwè* (credo), *crwère* (credere) ; *trwè*, *twè* (tres) ; *fwè* (fidem) ; *swè* (sitem) ; *qwè* (quid), *au r'kwè* (re-*quetum) ; *dwè* (debeo) ; *vwè*, *wè* (video) ; *mwè* (mesem) ; *pwèf* (ou *pwève*, piperem), *pwè* (pisum), *pwère* (piram) ; *avwè* (à Ittre) et *awè* (habere), *savwè* et *sawè* (sapere), *riçwè* (recipio), *bwè* (bibo), *stwèle* (stela), *awère* (aquiria), *tonwère* (tonitru).

Si *é* devenu *oi* est en hiatus, il ne se développe pas au delà : *crŏye* (cretam) ; *sŏye* (setam ; plus souvent *swè* refait sur le français soie) ; *vŏye* (viam), *èvŏye* ; *manŏye*, *mŏye* (metam, tas de gerbes, mais on trouve aussi *mwèye* au sens de meule) ; *clŏye* (cletam). On trouve *-ôye* à Lasnes, Céroux, Mellery, Ligny, Boignée, Wanfercée, Moignelée, Aiseau. A l'ouest, Braine-l'Alleud et Nivelles ont encore *ŏye* (*vŏye*, *cŏye*, signifiant coite et par extension coi), mais Ittre, Hennuyères et le Hainaut-centre ont *wè* même dans le cas d'hiatus : *crwĕye*, *swĕye*, *vwĕye*, *mwĕye*, *cwĕye* (quetam).


Carte V
Limite de é+y (droû, dreu, drwè), § 31.
Braine-le-Château
Virginal
Braine-le-Comte
Bornival
Nivelles
Écaussines
Arquennes
Feluy
Petit-Roeulx
Seneffe
Obaix
oû
wè
Godarville
Ponte-Celles
Viesville
Chapelle-lez-Herlaimont
Trazegnies
Gosselies
Mons
Namur
Forchies
Roux
Charleroi
Andertues
Fne l'Évêque
Leerres
Landelies
Mont-Ste-Geneviève
Montignies-le-Tilleul
Loverval
Jamioulx
Sars-la-Buissière
Lobbes
Thuin
Fontaine-Valmont
Erquelines
La Buissière
Solre-sur-Sambre
Maubeuge
Montignies-St-Christophe
Bersillies-l'Abbaye
Beaumont
Gerpinnes
Biesme
Nalinnes
Oret
Morialmé
Stave
Falaën
Sommière
Plavin
Rosée
Eau d'Heure R.
Philippeville
Hermeton R.
eû
eù
Givet
Chimay
Couvin

Pour les terminaisons -etis, -ebam, voir la conjugaison.

31. *é* suivi d'une palatale, libre ou entravé, donne *wè* : *rwè* (regem), *dwè* (digitum), *twè* (tectum), *drwè* (directum), *rwè* (rigidum), *strwè* (strictum), *nwèr* (nigrum), *swèle* (secale), *frwè* (frigidum, plus souvent *frè*), *fwète* (foie, à Nalinnes *fwè*), *spwè* (épeiche, ancien français espoit, du germ. specht), *arpwè* (poix, *arpi* dans l'est : Châtelet, Bouffioulx). Remarquez cependant *dro-ci*, *dro-la* et *indro*, de directum.

Si *é* + *y* est en hiatus, le résultat est aussi *ŏy* : *rŏye* (rigam), *frŏye* (fricat), *brŏye* (*bricat), *plŏye* (plicat), *aplŏye* (implicat). Exc. : à Ittre on dit *rwĕye* (rigam) et *brouye*, *plouye*, formes analogiques refaites sur les infinitifs *brouyî*, *plouyî*. Tecula donne *tîke* comme dans tout l'est wallon. *quéquefwès*, à Charleroi, est refait sur le mot français ; *quél'fiye* à Couillet vient de vicatam et ne concerne pas le cas de vicem : fois.

Limites. À vrai dire, *wè* venant de *e* + *y* n'existe que dans une partie de notre domaine, dans le nord-est : Brabant ; Hainaut, à partir de la Senette et du Piéton canalisés, puis de l'Heure ; Namur, à partir de la Molignée. Au sud de cette région règne *eu*, à l'ouest *ou*, diversement colorés. Pour entrer un peu plus dans le détail, commençons par le domaine de *ou*, qu'il faut assigner au rouchi. Les dernières communes où l'on prononce *ou* sont Braine-le-Comte, Ecaussines, Seneffe, Godarville, Chapelle-lez-Herlaimont : *froû* (frigidum), *droû* (directum), *doû* (digitum), *toû* (tectum), *roû* (rigidum). À droite de cette ligne, Virginal a *froûĕ*, *doûĕ*, *roûĕ* ; Feluy a *frwô*, *drwô*, *rwô*, *twô* ; Arquennes *frou*, mais *drwè*, *rwè*, *twè*. Au delà, Braine-le-Château, Bornival, Petit-Rœulx, Obaix, Pont-à-Celles ont franchement *wè*, Nivelles *wé*. — *oû* se retrouve, concurremment avec *wå*, presque *wŏ*, au sud du groupe cité, à Trazegnies, Forchies, Anderlues, Mont-Ste-Geneviève. Cet emploi de *wå* tend à diminuer par suite de la tendance à walloniser en *wè* les mots français empruntés en *oi*. Courcelles seul n'emploie que *wå*.

La limite suit ensuite les rives de la Sambre, de Thuin à

Erquelines, mais *wa* s'y trouve en concurrence avec *eû* (1) et même *wé*. Je relève à Solre-sur-Sambre *dwa* (directum), *fwa* (frigidum), *swè* (sitem), *twè* (tectum), *deû* (digitum), *streû* (strictum); à La Buissière et Sart-la-Buissière, *wa* pour tous ces exemples; à Fontaine-Valmont *eu* fermé; à Lobbes *dwè, drwè, twè, rwè, swè, trwè,* mais *freû*; à Thuin *eû* pour tous ces exemples; à Bersillies-l'Abbaye et à Montignies-St-Christophe je trouve *wé*.

Au sud de la Sambre le son *eu* est fermé dans le pays de Thuin, Jamioulx et Nalinnes, Beaumont, Chimay; il est ouvert dans la partie namuroise, région de Morialmé, Philippeville, Couvin, jusqu'à la Meuse. Au delà, Beauraing et la Famenne ont *dè, tè, sè* (digitum, tectum, sitem), *eù* pour le reste; Laroche a *deù, teù, seù, eû* pour le reste; au nord de cette région on retrouve *eû* qui se ferme encore davantage en *û* dans la région de Huy. Le domaine de *eu* enserre donc tout à fait le domaine de *wè*.

La limite du son *wè*, indiquée au nord jusqu'à Pont-à-Celles se continue par Viesville, Gosselies, Roux, Goutroux, Fontaine-l'Evêque, Leernes, Landelies, Montignies-le-Tilleul, Loverval, Gerpinnes et Biesmes (deux localités où je relève déjà *freù*), et, dans la province de Namur, par Oret, Stave, Falaën, Sommière. A Flavion et Rosée, au sud de Stave-Falaën, je trouve *drwè, strwè, rwè* (rigidum) parmi les formes en *eù*.

Remarques. 1° tectum fait *tieû* à Fontaine-Valmont, Gozée, Donstiennes, Leers, Thirimont, Beaumont, Leugnies, Grandrieu, Barbançon, Renlies, Froidchapelle, *tieù* au sud.

2° video fait *wè* un peu partout dans le domaine qui a *creu* (credo), *deu* (debeo), etc, au moins dans l'Entre-Sambre-et-Meuse. Cependant Niverlée et Mazée ont régulièrement *veù*.

(1) Dans l'orthographe des mots wallons nous représentons *eu* fermé, qui est plus long, par *eû*; *eu* ouvert, qui est plus bref, par *eu*, et, dans les cas où il faut marquer un contraste, par *eù*, *eŭ*.

3° Accordons une mention particulière au suffixe de collectivité -etum, très usité en toponymie (1). -etum devient *wè* dans la région de *wè* ci-dessus délimitée : *tchènwè* (chênois) dépendance de Braine-l'Alleud, de Jumet, de Nalinnes, etc. ; *spinwè, franwè, frênwè* à Ittre, *sausswè, Plancenwè* (Plancenoit). — Il devient *wa* dans la direction de Courcelles à Merbes-le-Château : *rouvrwa* (Rouveroy). — Il devient *ou* et *o* à l'ouest, et déjà à Braine-le-Comte, Hennuyères, Ecaussines, Binche : *Le Bucho* (buxetum, ferme au N.E. de Braine), *Franou* (fraxinetum, au S.-E. de Braine), *Saussou* (salicetum, à l'E. de Braine), *tchênou* (dép. de Hennuyères, de Courcelles), *kèno* (quesnoy), *planou, aunou, spinou* (Epinois, canton de Binche). Si on compare *tchênou* et *kèno*, on constatera que le traitement rouchi de -etum a débordé au delà du traitement picard de c + a ; *tchénó* à Ham-sur-Heure est sans doute le représentant le plus avancé de *ou, o*. — -etum doit devenir *eu* au sud de la ligne Sambre-Thuin-Dinant. En fait *eu* y est rare. On le trouve daes *fètchereù* (*filicaretum), bois au nord de Hanzinne, *Marin-tchèneù* près Daussois, *tchèneù* à Senzeilles Il faut reconnaître un *eu* plus fermé dans certaines formes en *u* : *Boussu*-lez-Walcourt et *Boussu*-en-fagne. D'autres fois le nom de lieu en -etum s'est arrêté à une forme antérieure *wè* : *Ôlwè* (Olloy), laquelle a pu se simplifier en *-è*, d'abord pour éviter l'accumulation des consonnes, puis par analogie : *Louvrè* (bois de Louvroy, près de Nalinnes) pour *rouvrè, rouvrwè ; tchènè* (près Bourseigne-Neuve), *tchòrnè* (près de Gourdinne).

32. *é* libre + nasale. Il y a diphtongaison de *è* après les consonnes labiales : *pwène* (poenam), *awène* (avenam), *mwins'* (minus), *wène* (venam) et *wène* à Couillet. Notez la disparition du *v* devant *wè*. Dans les autres cas, -enum devient *ẽ* (écrit *in*), -enam devient *ẽn* (écrit *ène*) : *plin* (plenum), *frin*

(1) J'ai inséré ici les résultats d'une monographie que j'avais préparée sur ce suffixe toponymique. J. F.

(frenum), *sin* (sine) ; *alène* (alenam), *plène* (plenam). Ittre n'a pas la diphtongaison, sauf dans *mwins'* ; il prononce *pin-ne, avin-ne, vin-ne, alène, plène.*

33. *é* tonique sous l'influence d'une palatale devient *i* ; *ẽ* si une nasale suit : *plèji̯* (placere), *payi̯* (pagese), *cĭre* (ceram), *bèrbi̯* (berbecem), *sori̯* (soricem), *mèrci̯* (mercedem), *r'cĭne* (recœnat) ; — *rwèjin, rôjin* et *reŭjin* (racemum).

Le suffixe -iculum devient *èy*, -iculam *èy(e)* ou *āy(e)* : 1° *parèy, somèy* (somniculum, peut-être emprunté), *solèy* (soliculum). Ce dernier est souvent remplacé par *sŏlia, sŏya* (*solellum) ; de même pour *ŏrtia* (orteil). *Solèy* est la forme usitée à Braine-l'Alleud, Ittre, Nivelles, Obain, Frasnes, Luttre, Trazegnies, Goutroux, Fontaine-l'Évêque, Gozée, Beaumont, Grandrieu et dans le Hainaut-centre. 2° *limite de -èye, -āye.* On trouve *-èye* au nord-ouest, *-āye* au sud-est. Les derniers villages appartenant au domaine de *-āye* sont, en partant du sud, Bonniers-de-Lobbes, Leernes, Marchienne, Monceau, Roux, Courcelles-Motte, Gosselies, Wayaux, Mellet, Villers-Perwin, Marbaix, enfin les riverains de la Thyle et de la Dyle moyenne. Exemples : *boutāye, orāye, parāye, cŏrnāye* (corniculam, corneille).

é, en hiatus roman, se combine avec l'*u* suivant pour donner *ieu* dans le Hainaut central, mais *i* dans notre zone : *rîle* (regulam), *strî* (étrier, d'orig. germ.), *tîlia* (carreau de terre cuite) dérivé de *tîle* (tegulam) qui a disparu. De même niveam donne *nîve* (neige) dans l'ouest. *suif* de sebum est emprunté. Le chansonnier Bertrand, à Charleroi, de famille chimacienne, admet de vieux mots de son dialecte d'origine : *nieûle* (nebulam), en protonique *Lieûnô* (Léonard). Chimay se rattache donc par ces traits au Hainaut central qui a *rieûle, nieûle.*

Tonique entravé

34. En général il devient *è* ouvert : *dète* (debitam), *lète* (literam), *vèdje* (virgam), *cèke* (circulum), *vèr*, f. *vèrte*

(viridem ; dans BERNUS, *Fables*, *vièt*e par analogie), *crèsse* (cristam), *spè* (spissum, *raspèchi* à l'atone), *sètch* (siccum).

Le suffixe -ittum donne *-è* (écrit analogiquement *èt*) : *sorèt* (hareng saur), *boukèt* (bucca + ittum), *cougnèt* (cuneum + ittum), *loucèt* (fr. louchet), *cayèt* (chose sans valeur), etc.

Le suffixe -ittam donne *-èt* (écrit *ète*) : *ptrète* (petra + itta), *palète* (petite pelle), *lapète* (brouet, de laper), *coupète* (sommet), *cizète* (ciseaux), *bèrwète* (bis-rotittam, à Nivelles *browète*), *brâyète* (braca + ittam), *sucète* (de sucer), *èskim'rète*, à l'est *chim'rète* (écumoire), *chouv'lète* (de *chouver*, balayer, à Mellet, *èscouvète* à Braine-l'Alleud, *èscouflète* à Nalinnes), *rawète* (pourboire, surplus, de *rawè* = ravoir), *nukète* (de *nuk* nœud, litt[t] gros comme un nœud),

Le suffixe -illum donne *-eû* : *tch'feû* (capillum), *yeûs'* (illos, eux). Pour *zèl* et *zia*, voyez la morphologie des pronoms, § 101.

maxillam donne *machèle*, traitement identique à celui de -illam, comme ailleurs.

-itium devient *-è* : *tchèstrè* (castritium, = Chastrès-lez-Walcourt).

-itia devient *-èsse* : *ritchèsse*, *viyèsse* et *vièyèsse* ; *Porcherèsse* (porcaritia, nom d'une localité du canton de Ciney, d'une autre au sud de Beauraing), *lès Sourdenèsses* (au sud de Braine-le-Comte).

-issam devient *-èsse* : *mon-n'rèsse* (meunière), *vatch'rèsse* (vachère), *bougrèsse* (fém. de bougre), *pâqu'rèsse* (première communiante, fém. de *pâquèt*), *boutch'rèsse* (bouchère), *fouy'rèsse* (dans *scoupe fouy'rèsse*, bêche), *cins'rèsse* (censière, fermière). Cette désinence tend à disparaître, évincée par les formes en *-ière*. Nivelles ne connaît plus que ces dernières. L'est (Bouffioulx, Châtelet, etc.) les a très bien conservées, comme Namur et Liège.

35. *é* + nasale suivi d'une consonne donne *ẽ* : *prinde*, *finde*, *vinde*, *ètinde*, *cinde* (cinerem), *pi-sinte* (pede-semitam), *cinse* (ferme), *dimince* (dimanche, à l'ouest, *dimingne* à l'est), *linwe*

(à Mellet, Châtelet ; *langue* à Nivelles, Charleroi et dans tout l'ouest, est emprunté), *dèstinde* (deextinguere). — Formes divergentes : *feume* (feminam), *sume* (seminat), *èchène* (insimul), *chène* (simulat).

Atone

36. *é* protonique libre disparaît lorsque la consonne qui précède *é* peut s'appuyer sur un son vocalique antérieur ; sinon il devient *è* :

fé s' dèvwèr, pou d'vwèr ; *nos l' dèvrin-n fé, nos d'vri-n* ; *c'èst l' pètit, lès p'tits* ; *fèyèz-le dèmwin, v'nèz d'mwin, loûrd èyè p'sant* ; *ǧi d'véreu sot, ǧè-l dèvéreu* ; *ǧi d'mande, ǧè-l dèmande* ; *ǧi l'é lèyt d'dins, lèyèz-le dèdins.*

Il se change en *i* dans *striner* (*strenare), *r'ciner* (recœnare) ; en *u* dans *buvons* (*bibumus), *munute* (minute, *kulo* (kilo), *musure* (mesure), *crusus* (Crésus), *complumint, sumer* (semer) ; en *eù* dans *feùmèle* sous l'influence de *feùme.*

é intertonique tombe (loi de Darmesteter) : *tchand'lé* (candelarium), *tchand'leûs'* (candelorum), *pak'ter* (dér. de *pakèt*).

Quand *é* est suivi d'une palatale, *ŏ* se conserve sous l'influence de la forme accentuée : *lŏyin* (ligamen), *plŏyî, brŏyî, frŏyî, lŏyî, nŏyî, rŏyon* (de riga, sillon) ; à Ittre la voyelle est plus fermée : *rŏyon, louyî* (lien), *louyî* (lier), *plouyî, brouyî, frouyî.* Formes où l'*o* n'apparaît pas : *niyî* (negare), *vèyî* (vigilare), *vijin* (voisin ; dérivé *vij'noûve,* vicinabilem, la veillée, à Montigny-sur-Sambre).

On trouve *a* dans *saya* (sitellum) peut-être sous l'influence de *saye* (seille), dans *masinǧe* (mésange, orig. germ.), *trayin* (tridentem), *scramer* (écrémer), *aronde* (hirundo), *anoyeû* (inodiosum).

é protonique entravé subsiste sous la forme *ĕ* : *vèssîye* (vessicam), *pèchî* (piscare), *pèchon* (piscionem), *crèchu* (part. passé de *crèche* crescere) ; *fèchô* (*vissalem, au S. de la Sambre, *fichô* a N.), *prèsti* (pisturire), *mèssaǧî* (messager),

sègnî (signare, au sens de faire le signe de la croix, *siner* au sens de signer), *fètchère* (filicariam, à Couillet) (1).

Notons encore *a* dans *wargla* (verglas), *u* dans *crusson, curson* (cresson).

é + nasale devient *ẽ* : *singlé* (sanglier), *vindu, infler, intrer*. Les mots qui ont *ã*, comme *sanglot* (singluttum) sont empruntés. — Le préfixe in mérite une mention particulière. Il est resté *ẽ* dans la région de Nivelles et de Fontaine-l'Évêque, exception faite pour *èfant* qui règne encore dans le Hainaut central. Ailleurs il est devenu *ɛ̃* : *ɛ̃vɔ̃ye* (inviam), *ɛ̃vɔ̃yî, ɛ̃tinde* (intendere), *èchène* (insimul), *lèd'mwin* (lendemain). Joignez-y *ɛ̃cɔ̃* (encore), qui suit la loi de *in*. — Cependant beaucoup de verbes composés avec in ont *ã* au lieu de *ɛ̃* : *amantchî* (emmancher), *abrassî* (embrasser), *alachî* (enlacer), *acrachî* (engraisser), *aployî* (employer). On ne peut que constater ces divergences qui ne sont soumises à aucune loi. Nivelles dit *invoyî* (envoyer), mais *èvɔ̃ye* (in via, parti). Ittre *invwèye* (parti), *incrachî, èmantchî, abrassî, alachî* (2).

(1) Mot souvent maltraité : comparez *flotchère* au S. de la Sambre, *lès fitchéries*, lieu-dit à Bourlers, bois de *Frècheû*, (pour *Fètchereû*) près Gerpinnes.

( ) Je suis persuadé que cet *a* représente in et non ad. L'auteur, influencé par une de nos critiques, avait corrigé indûment dans sa seconde rédaction. À mes risques et périls, j'ai repris l'idée première. Cet *a* m'apparaît comme le dernier flot d'un usage qui est beaucoup plus général dans les dialectes avoisinant au midi. J'ai noté ailleurs (*Phonétique du gaumais et du wallon comparés*, §§ 51 et 34) l'emploi lorrain de *a* pour en, em, in suivis d'une consonne, à la tonique comme à l'atone. Un trait de cet emploi, disions-nous au § 34, « *a* pour en préposition ou préfixe (in, inde), existe encore à Saint-Hubert et à Beauraing ». Il ne reste pas seulement dans la zone intermédiaire du chestrolais, mais il s'étend plus au nord en Ardenne, en Famenne, et on peut affirmer que c'est le même *a* qui se rencontre au delà de la Meuse dans la partie méridionale de l'Ouest-wallon. Au reste, si l'on pouvait croire à une substitution de préfixe pour *abrassî, dumande a mariaʒe*, par exemple, on ne

La chute de l'n dans *pèrdons, pèrdèz, pèrdnut* (prendunt) est un phénomène qui se représente dans d'autres régions de la Wallonie.

Dans les mots commençant par deux consonnes, sp, sc, st, sm, il y a prosthèse de *ĕ* au sud de la Sambre et dans l'ouest, région 1 et 2^b, prosthèse de *ŭ* dans le reste de l'ouest-wallon, épenthèse de *ŭ* dans la bande orientale qui se rattache au namurois (Fleurus, Châtelet, Bouffioulx, etc.), lorsque le mot précédent se termine par une consonne prononcée : *ène ispène* ou *èspène* ou *sipène, ène istôle* ou *èstôle* ou *sitôle,* et de même pour *iscole, iscrire, istuve, istwère, istrin* (stramen, paille), *ispès* (épais), *ispale* (épaule), *istampè* (debout).

i long (lat. ī)

Tonique

37. *ī* fermé libre ou entravé se maintient : *lundĭ* ou *lindĭ, mardĭ, mèrcrèdĭ* ou *mècrèdĭ, ǰeŭdĭ, vèr'dĭ, sèm'dĭ* ou *seŭm'dĭ, dîmince* ou *dîmingne, toudĭ* (totos dies), *dĭ* (dico), *vike* (de *viker,* vivre), *avri* (aprilem), *scrîre, fourni, courti, font'ni* (fontanile) ; *minti* (mentire), *minti* (mentitum), *sinti* (sentire, mais aussi *sinte*), *noûri* (nutrire). Les infinitifs *couru, dôrmu, v'nu,* etc., sont le résultat d'une confusion avec les participes correspondants et n'ont rien à démêler avec la phonétique. À Nalinnes on dit d'ailleurs régulièrement *poulĭ, dôrmĭ, courĭ,* etc.

peut pas voir ad pour in dans *ku l'diale apwate les èfants!* (emporte, inde-portet) *aplósse* (emplâtre), *õn-atint* (on entend), *assonne* (ensemble) qui sont du dialecte de Saint-Hubert ; dans *araǰi, atint* (entend), de Beauraing ; dans *a raler* (en raller = s'en retourner), *atourer* (entourer), *çades* (cendres), *c'maci* (commencer) de Bièvre-lez-Gedinne ; dans *avôyî, agaǰî, atèdu* (entendu), *a f'jont* (en faisant) de Fumay ; dans *atinde, agaǰi, avoyi* de Couvin ; dans *acrachi, acramier* (emmêler) de Bourlers ; dans *avoya* (envoya), *rintrè a li-même ; avoye, avoyi, atindu* (entendu) de Walcourt.

iu du latin vulgaire (riu pour rivum, etc.) se réduit à *i*, le premier élément de la diphtongue restant accentué et prédominant : rivum, *rî*; filius, *fî*; cribrum, *crîle*. À l'ouest, au contraire, l'accent a passé sur le second élément de la diphtongue : *rieû, fieû*.

i subsiste de même dans la finale -itum : *pârti*; -itam : *pârtîye, vîye* (*vêye* à Nivelles); -ilem : *abîye* (habilem); -icam : *vèssîye* (vessicam); -illam : *vîle* (villam); -ĭa : *folîye, maladîye, bièstrîye* (bêtise), *martchandîye*, évincé actuellement par *martchandîje*, du suffixe -itia. Dans le Brabant on trouve plutôt *-êye* que *-îye* : *Cocherêye, Poterêye* à Tilly, *Boverêye* à Villers-la-Ville.

Il arrive que *i* passe à *u* dans le voisinage d'une labiale ou d'une nasale : *pupe* (pipe) et *puplîye* (le temps de fumer une pipe), *Glume* (Glimes, en Brabant), *Thune* (Thines, en Brabant); on trouve de même *-un'* à la 1re et à la 3e personne du pluriel de l'indicatif imparfait et du conditionnel présent dans une partie du Brabant qui sera délimitée au chapitre de la conjugaison, § 120. Cependant on dit *lime* et non *lume*.

38. -inum donne *ẽ* (*in*) qui s'est différencié en *-ẽɥ, ẽny, ẽɥ, ẽⁿ, ẽn* suivant les régions : *cousin, matin, vin, vijin* (vicinum), *moulin, tch'min*; ajoutez-y *sayin* (de sagimen). De même pour in + cons. : *vint'* (viginti), *cink* (quinque). On trouve *ẽny* ou *ẽɥ* au N.-O., entre Nivelles et Binche, *ẽⁿ* quand une consonne suit; *ẽn* dans le centre et l'est du Brabant, *ẽ* (écrit *in*) au sud.

-inam devient *-ĭne* et *-ène* dans la région nivelloise, *-ẽne* ailleurs : *farène, spène, narène, famène, cujène* (cuisine), *fawène* (faîne), *racène*; noms de lieux : *Tamène* (Tamines), *Nôlẽne* (Nalinnes), *Hanzène* (Hanzinnes), *Djèrpène* (Gerpinnes), *Buvrène* (Buvrines), *Florène* (Florennes). À Nivelles, Braine-l'Alleud et aux alentours : *mârine* (matrina), *èskine* (échine), *spine, pwatrine, tartine, narine, garine* (garenne), *cujine, vôrine* (fém. analogique de *vôrin*, vaurien); mais par contre *farène, spène, racène*.

39. i suivi d'un yod subsiste dans notre région : *assî* (axiculum, *achĭ* à Nalinnes), *tch'vîye* (claviculam, *tch'file* à Nivelles et environs), *èwîye* (*acu + iculam), *strîye* (strigilat), *tchèmîje* (camisiam), *bîje* (bise), *famîye*, *fîye* (fille); mais ce dernier fait aussi *fèye* à Nivelles, et *fāye* à Wavre et dans sa banlieue (Genval, Rixensart, etc.). — -icium devient *-ĭ* : *tĕrĭ* (terricium), *sartĭ* (sarticium). — La terminaison verbale -isco donne *-ĭ* : *nourĭ* (nutrisco). — *i* devant *n* mouillé : *vigne*, *ligne* (lineam).

Atone

40. *i* subsiste en général : *vilâdje*, *cizète* (ciseaux), *tiyŏŭ* (tiliolum), *fiyŏŭ* (filiolum), *miyète* (miette), *ivièr* (hibernum). Mais l'est et le centre du Brabant wallon confondent facilement *ĭ* et *ŭ*, toniques ou atones, en un son unique *eù* ; ainsi *calice* et *capuce* riment ensemble dans les poésies de M. l'abbé Courtois. Ou encore ils ramènent *ĭ* à *ŭ* : *uvièr* (hiver), *vulâdje* (village), et cette prononciation se rencontre jusque dans le Hainaut : *Tumyon* (Thiméon), *Suvrè* (Sivry).

De même qu'à la tonique (§ 37), *i* passe volontiers à *u* dans le voisinage d'une labiale ou dentale : *murwè* (miroir), *lum'çon* (limacionem), *chufler* (sibilare), *complumint*. Mais primarium fait exception : *promî* à Nivelles, *preùmî* ailleurs.

i intertonique ne tombe pas toujours ici : *tchèminêye* (caminatam); *i dijeŭt*, *i dizout* sont aussi fréquents que *d'jeŭt*, *d'zout* (dicebat); mespilarium a donné *nèspèlî* et *nèssî*, vicinabilem *vîj'noûve*, molinarium *monnî*.

o ouvert (= lat. *ŏ*)

Tonique

41. O ouvert tonique s'assourdit en *ou*, long ou bref, dans la région orientale proprement wallonne. La limite va du nord au sud-est. La région occidentale et méridionale présente des variétés de *eu*.

Exemples de *ou* : *oû* (ovum), *boû* (bovem), *noû* (novum), fém. *noûve*), *poût* (potet), *voû* (volo), *ploût* (*plovit), *Moûse* (Mosam), *roûwe* (rotam), *couloûte* (*colotram, couleuvre), *troûve* (*tropat, *troŭve* à Nalinnes). Exceptions : *mŏrt* (*morit), *hòrs* (foris, emprunté ?), *sieŭr* et *cheŭr* (sœur), *keŭr* (cœur), *neŭf* (novem).

Exemples de *eu*, variantes *eû, eù, ieû, ieù, û* : *kieûr* (cœur) et *keûr* par l'influence du français, *mieûrt* (morit) et *meûrt* par l'influence du français, *sieùr* (sœur), *rieû* (rotam, masc.), *ieû* (ovum), *bieû* (bovem), *nieû* (novum), fém. *nieûve, coulieùve* (colubram) ; *Braine l'alieû* (allodium) ; *plieûve, pieûve* et *pleûve* (pluviam) ; *vû, pût* (volo, *potet) ou *veù, peùt*.

Limites. On trouve déjà *ieu* à Waterloo, Braine-l'Alleud, Plancenoit, Lillois, Baulers, Thines, Nivelles, Buzet, Obaix, Luttre, Courcelles, Forchies, Fontaine-l'Évêque, Leernes, Landelies, Gozée, Thuillies, Fontenelle, Silenrieux, Senzeilles, les deux Matagne, Mazée. À Forchies et au sud on dit *pleûve*. Sur les rives de l'Heure, de Mont-sur-Marchienne à Silenrieux, on a *ieù, bieù, nieù, pleùve* et *ploŭve, sieùr, keùr, neùf* ; le reste est en *oû*. Au sud de la Sambre *ieû* devient *ieù*. — On trouve déjà *oû* à La Hulpe, Genval, Ohain, Maransart, Glabais, Genappe, Loupoigne, Houtain, Rêves, Frasnes, Viesville, Gosselies, Motte (Courcelles), Roux, Goutroux, Marchienne, Montigny-le-Tilleul, Jamioulx, Ham-sur-Heure, Cour-sur-Heure, Berzée, Rognée, Walcourt, Jamiolle, Philippeville, Villers-en-Fagne, Romerée, Niverlée. — La région de Wavre, Ottignies et le Brabant au N.E. du chemin de fer Bruxelles-Namur a *ploût* (plovit), *ploŭye* au subjonctif, mais *plève* (pluviam). Au sud d'Ottignies *ploŭve*. D'autre part *troŭve, roŭwe* empiètent en plus d'un endroit sur le domaine de *ieu*. À l'ouest *hôrs* devient *hoŭrs*, comme *fôrt* devient *foŭrs*.

Le suffixe -iolum donne *-ou*, et -iolam *-oŭle* : 1° *tiyou* (tiliolum), *fiyoŭ* (filiolum), *linçoû* (linteolum), *spiroŭ* (*spiriolum, écureuil), *mouyoŭ* (modiolum, moyeu), *Glab'joŭ*

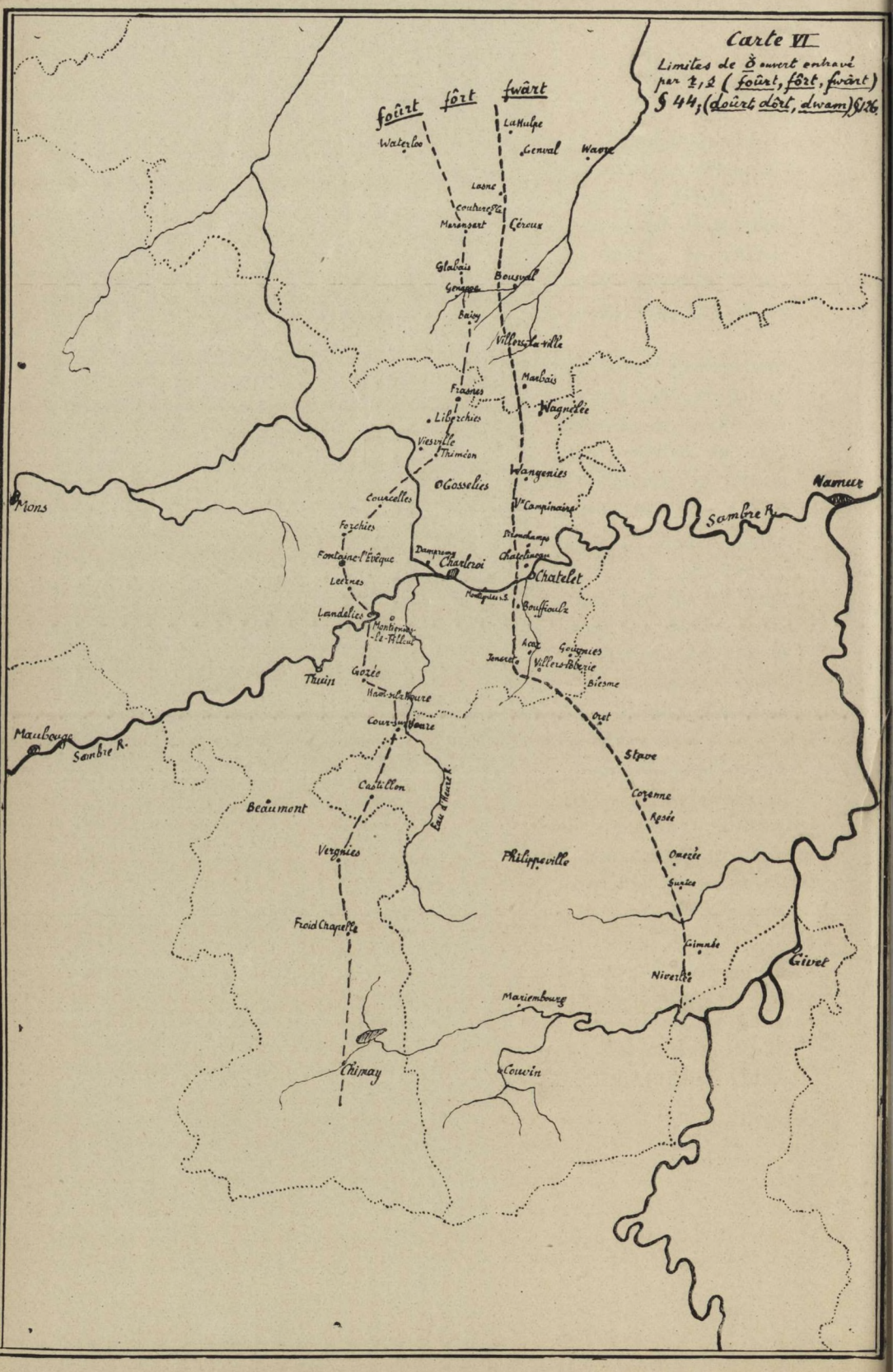
(Glabais + iolum = Glabiseul en Brabant), *Jamioŭ* (Jambe + iolum = Jamioul), *Fleurjoŭ* (Fledelciolum = Fleurus). *Chèvreŭ* et *rossignŏ* sont refaits sur le français. 2° *fiyoŭle, rampoŭle* (lierre, de ramper + *-oule*), *tèroŭle* (poussier de charbon mélangé de terre), *batroŭle* (pilon d'une baratte, de battre), *boutroŭle* et *boutroŭye* (nombril, de bouter); *ispitroŭle* (éclat, éclaboussure, de *spiter*), *sautroŭle* (sauterelle). Mais caveolam devient *gayŏle*.

Dans le domaine ci-dessus délimité où ŏ ouvert devient *ieu*, -iolum donne aussi *-ieû, ieù*, -iolam donne *-ieùle* et parfois *-wèle* : 1° *spirieû* (à Nivelles), *spireû* et *spirû, tiyeùl, fiyeùl*, etc. Au sud-ouest : *scoursieû, scoursû* (tablier, dérivé de *scou*. 2° *fiyeùle, Mèrbwèle* (petit Merbes). C'est la formation propre au Centre (Hainaut) jusqu'au Borinage exclusivement.

42. ŏ + nasale, devant une voyelle autre que *a*, donne *on* : *bon, son, ton*. On dit cependant *boû* à Nivelles, phénomène assez exceptionnel, puisqu'on prononce *bon* dans la banlieue. Mais o + nasale + a produit *oŭne* : *boŭne* en Brabant occidentale, sauf à Virginal, Bornival, etc., en Hainaut à droite du chemin de fer de Charleroi à Bruxelles au sud de la Sambre jusqu'à Montigny-le-Tilleul, Loverval, Acoz, Presles, Le Roux inclusivement. A l'ouest et au sud de cette ligne : *bŏne*.

43. ŏ + yod suivi d'une voyelle ou d'une consonne aboutit à *ŭ, ŭ* : *cûr* (corium), *cûre* (*cocere, cuivre), *cût* (coctum), *pŭs'* (puits, à Beaumont *pŭch*, verbe *pûjî*), *ôdjoûrdû* (...hodie), *ŭch* (ostium), *vûde* (*vocitum, verbe *vûdî*), *dèspû* (depuis), *cŭche* (coxam, au sens de branche, mais plus généralement *coŭche*). Les mots qui ont *ui* sont empruntés : *uit', dîj-uit', cuive* (cuivre).

Le résultat est *ou, o*, si le *yod* s'unit à la consonne pour former un son mouillé, lequel disparaît d'ordinaire s'il n'est pas suivi de *a* : *foûye* (folia), *chèrfoûy* (cerefolium), *oûy* (oculum, sauf la restriction ci-après), *troûye* (trojam, truie), *soŭ* (solium, seuil), *coŭ* (colligo), *ploŭve* (*ploviam); *anŏye* (inodiat), *ôle* (huile,


Carte VI
Limites de ŏ ouvert entravé par r, s (foûrt, fôrt, fwârt) § 44; (doûrt, dôrt, dwam) § 126.
foûrt
fôrt
fwârt
Waterloo
La Hulpe
Genval
Wavre
Lasne
Couture St Ge
Marensart
Céroux
Glabais
Bousval
Genappe
Baisy
Villers-la-ville
Marbais
Frasnes
Wagnelée
Liberchies
Viesville
Thiméon
Wangenies
Gosselies
Courcelles
Vx Campinaire
Namur
Mons
Sambre R.
Forchies
Piromchamps
Fontaine-l'Évêque
Dampremy
Charleroi
Chatelineau
Chatelet
Leernes
Montignies s. S.
Landelies
Bouffioulx
Montignies-le-Tilleul
Acoz
Gougnies
Jeneret
Villers-Poterie
Thuin
Gozée
Biesme
Ham-sur-Heure
Oret
Maubeuge
Sambre R.
Cour-sur-Heure
Stave
Castillon
Eau d'Heure R.
Coreme
Beaumont
Rosée
Vergnies
Philippeville
Omezée
Surice
Froid Chapelle
Gimnée
Givet
Niverlée
Mariembourg
Chimay
Couvin

à Bouffioulx, *wîle* = fr. huile, évidemment emprunté). — *aveûle* (aboculum) est un emprunt ancien. — oculum donne *oûy* à l'est, *î* à l'ouest ; *oûy* et *î*, le second surtout au pluriel, dans une région intermédiaire, à Sart-Dame-Avelines, Villers-Perwin, Mellet, Wayaux, Ransart, Gilly, Montigny-sur-Sambre, Couillet, Loverval, Nalinnes. Au delà vers le sud, la ligne passe entre Cerfontaine et Senzeille, de sorte que Jamioulx, Ham-sur-Heure, Cour-sur-Heure, Walcourt, Cerfontaine ont *î*, Ives-Gomezée, Senzeille, Couvin ont *oûy*.

ŏ tombant en hiatus devant *u* se combine avec *u* pour donner *eù* : *feù* (focum), *djeù* (jocum). locum est aujourd'hui *lieû* conformément au français, mais *lieù* est dans Bernus, *Fables*, p. 126 : *sins feù, sins lieù*.

Tonique entravé

44. *ŏ* ouvert entravé devant *r* ou *s* se diphtongue en *wa* à l'est, c'est-à-dire dans la région wallonne ; il s'élève à *ô*, *oû* à l'ouest, dans la région du rouchi. Les différences de coloration de la voyelle ne peuvent être données qu'à part, de même que les limites. On obtient donc respectivement, en général, si on va de l'ouest à l'est, *poûrte, pôrte, pwăte* (portat), *coûde, côde, cwăde* (chorda), *coûne, cône, cwăne* (*corna), *coûte, côte* et *côsse, cwăsse* (costa), *moûrt, môrt, mwārt* (mortem), *foûrt, fôrt, fwārt* (fortem), *toûrt, tôrt, twārt* (tortum), *doûm, dôm* et *dôr, dwă* (*dormo), *toûrd, tôrd, twă* (tordo), *coûr, côr, cwār* (corpus). Il n'y a point de forme en *wa* pour *soûrt, sôrt* (il sort), pour *yoûrd, yôrd* (anc.-franç. ord, orde), parce que le wallon emploie d'autres mots ; il faut arriver au liégeois pour trouver *quatwăze* en face de *quatoûrze, quatôrze*.

Limites et variations phonétiques. L'Est présente *wa* non seulement à la tonique mais encore à la protonique (§ 45) à partir de La Hulpe, Genval, Céroux, Bousval, Villers-la-Ville, Marbaix, Wagnelée, Wangenies, Vieux-Campinaire, Pironchamps, Châtelineau, Châtelet, Bouffioulx, Acoz, Joncret, Villers-Poteries,

Gougnies, Biesme, Oret, Stave, Corennes, Rosée, Omezée, Surice, Gimnée, Niverlée.

A l'ouest de cette ligne, *ô* jusqu'au domaine de *oû*.

Cet *ô*, très fermé, tend dans le Hainaut et la province de Namur à se nasaliser, en *on* au nord de la Sambre, en *oun* au sud.

Le domaine de *ô* fermé est envahi, du côté de l'est, par de nombreuses formes en *wa*. À Lasne (Brabant), on perçoit après *oû* et *ô* un son bref intermédiaire entre *e* et *a* ; cette diphtongue descendante *ôa* fait la transition géographique entre le domaine de *ô* et celui de *wa* (*oâ*). Couture (Brabant, à l'est de Céroux) a *ène cwade, ẖè dwa* (*dormo) et le reste en *ô*. Baisy a *twa* (tordo) et le reste en *oû*. Montigny-sur-Sambre, Dampremy, Charleroi ont *bwagne, cwane, cwade, fwārt,* à côté de *cône, côde,* etc. Il en est de même en général sur toute la limite est, et l'invasion de *wa* paraît encore plus fréquente à la protonique.

Quant à la différence entre *oû* et *ô*, *oû* apparaît déjà comme le plus fréquent à Waterloo, Ransbèche, Maransart, Glabais, Genappe, Baisy, Frasnes, Liberchies, Viesville, Thiméon, Courcelles, Forchies, Fontaine, Leernes, Landelies, Montigny-le-Tilleul, Gozée, Ham-sur-Heure, Cour-sur-Heure, Castillon, Vergnies, Froid-Chapelle, Chimay. Mais des formes en *ô* passent encore à l'ouest de cette ligne, surtout de Thuin à Chimay ; ainsi *tôrd, côrde, côsse, côrne, pôrte, môrti* (mortier) à côté de *foûrt, moûrt, coûr* (corps), *doûm* (je dors).

ŏ + st venant de -onst- latin n'aboutit jamais à *wa* : dans la bande wallonne *moŏsse* (*mostrat), *coŏsse* (*costat) ; dans la bande ouest *moŏte, coŏte.*

ŏ entravé par *ss, tt, pt, pp, cc,* etc. (consonnes semblables) reste *ŏ* : *fŏsse, nŏce* (*noptia, en Ardenne *nwace*), *dŏs* (*dossum), *grŏs, mŏt, trŏ* (troppum), *cŏte* (orig. germ.), *clŏke* ou *clŏtche* (cloccam). Il en est de même, par conséquent, des suffixes -ottum, -ottam : *richŏt* (diminutif de *ri,* ruisseau), *chichŏt* (chassieux, à Braine-l'Alleud) ; *coupichŏt* (nid de fourmis ; de *coupiche,* fourmi), *satchŏt* (petit sac), *pilŏt* (pilier), *picŏt* (du v.

piker ou *piquer*) ; *lumerŏte* (petite lumière), *manŏte*, *clignŏte* (clin d'œil).

Le traitement de *ŏ* + *nasale* + *consonne* ne s'éloigne pas du français : *tonde* (tondre), *long*, *ŏme* (homme), *sŏme* (somnum), *sŏgne* (*soniam).

ŏl devant consonne donne *ó*, *ou* : *cô* (colapum et *coû* à Nivelles), *côr*, diminutif *côrète* (*colyrum, coudrier), *moûre* (molere), *coûde* (colligere).

Atone

45. *ŏ* protonique libre devient d'ordinaire *oŭ*, plus rarement *ŏ* : *nouvia* (novellum), *mouru* (morire), *voulwèr* (*volere), *poulwèr* ou *pouli* ou *pouvwèr* (pouvoir), *couloûte* (*colotram, ou *coulieûve*, *colubram), *bouya* (botellum, fréquemment *boya*), *ouvri* (operarium), *ouvrâdje*, *moulin*, *courâdje*, *fouyon* (taupe; de *fouyi* fodicare ; *fouwan* à Ittre et *fuwan* à Nalinnes), *coupiche* (fourmi), *boulome* (bonhomme, mari) ; — *voltî* (volontiers; *voltin* à Braine-l'Alleud), *solé* (soulier), *tonwère* (*tonitrum), *poria* (porellum ; *porè* à Nalinnes, *porè* vers le sud), *fromadje*, *colon*, *colombî*. — *oyî* (oui) est souvent déformé en *wŏy*, *wăy*, *wĕy*. — Formicem se retrouve dans *frómūche*, f., terrier de lapin, *fourmouche* taupinière, *frŭmūche* (fourmi et fourmilière, à Ittre). — Moneta donne *moŭnwèye* à Ittre, mais *mănòye* ailleurs. *focile devient *fusik*. deoperire, *droŭvŭ* (à Châtelet *doŭvrè*, à Nivelles *droŭvrè*).

ŏ intertonique tombe dans *malton* (bourdon, de malot + onem), *abouť ner* (boutonner), etc., *nos v'lons*, *nos p'lons* (nous voulons, nous pouvons).

ŏ protonique entravé par *s,r* se conduit comme à la tonique (§ 44). Les limites sont les mêmes; il peut y avoir divergence tantôt sur un mot, tantôt sur un autre, ou de légères différences locales ou individuelles qu'il serait fastidieux de noter. — Exemples, en allant de l'ouest à l'est : *doûrmŭ*, *dŏrmŭ*, *dwārmŭ* ; *moûrtî*, *mŏrtî*, *mwārtî* ; *coûrner*, *cŏrner*, *cwārner* ; *coûrdia*, *cŏrdia*,

cwārdia (cordon), *coûrbô, côrbô, cwārbô* (corbeau) ; *poûrter, pôrter, pwārter* ; *scoûrci, scôrci, scwārci* (à Bouffioulx, *chwārsi* ailleurs, écorcher) ; — *roûster* (ôter), *poŭrcha* (porcellum), *oŭcha, ŏcha* (*oscellum) et *poûrtrait, pôrtrait* n'ont point de forme en *wa* ; le dernier est d'ailleurs un mot d'emprunt.

À la protonique, *wa* fait invasion sur le domaine de *ô*, notamment à Ohain, Lasne, Sart-Dame-Avelines, Villers-Perwin, Montigny-sur-Sambre, Gerpinnes, Florennes. Plus au sud, le phénomène ne se présente guère. — *ô* fait invasion sur le domaine de *oû* au même titre qu'à la tonique.— Bernus, *Fables*, emploie fréquemment *wa* à la tonique et à la protonique, à côté de *ô* : il s'écarte en cela de l'usage de Charleroi même, où *ô* domine de beaucoup.

ŏ entravé par d'autres consonnes que *r,s* donne *ŏ, oŭ*, jamais *wā* : *roubliyi* (re-oblitare, à l'est *rouvyi*) ; *oŭcha, ŏcha* (oscellum) suit la même règle ; *picoter, clignoter, grochi, clotchi*, etc. *ŏl* entravé donnera *o* et *ou* longs : *sôdār* (soldat), *voûrè* (voudrai), *moûni* (molinarium, *monni* à Nivelles). Cochleare fait exception comme ailleurs : *cŭli* à Bouffioulx, *kŭli* à Nalinnes, la forme ordinaire *cŭlièr* est le français « cuiller » avec réduction de *ui* à *u* suivant l'analogie d'autres mots.

ŏ + *yod* a le même traitement qu'à la tonique : *vûdi* (vider), *cujène* (cuisine), *cûrêye* (de *cûr*, cuir), *ascoŭchi* (enjamber, de *coŭche*, coxam, au sens disparu de « cuisse »).

ŏ + nasale : *sonĝi* (somniare) ; *danĝi* (domniarium, danger).

o fermé (= lat. *ō*, *ŭ*)

Tonique libre

46. *ó* tonique libre devient en général *eū* (écrit *eû*) : *eûre* (hora), *nèveû, leû* (illorum), *tchand'leûs'* (candelorum), *fleûr, peû* (pavorem), *deûs* (duos), *gueûle* et *gueûye, keûde* (coudre), *seû* (solum), *d'zeû* (desuper), *skeûre* (excutere), *neû* (nodum). — cauda donne *keùwe*. — Suffixes -orem, -atorem : *tchanteû,*

taneû, tchèsseû, pècheû, scrîyeû (de *scrîre*, écrire), *mèyeû* (meliorem), *mayeûr* (majorem, maire), *bribeû* (de *briber*, mendier). — Suffixe -osum : *anoyeûs* (inodiosum), *amoureûs*, etc. — Exceptions : lupum fait régulièrement *leû* dans la région de Nivelles et le Hainaut jusqu'au nord de Beaumont, mais *leù* au sud, à Chimay, Philippeville, Couvin, et *lè* au nord-est, à Wavre et Jodoigne ; — les pronoms nos, vos se prononcent *nŏ, vŏ* ; *nŏs, vŏs* devant voyelle, ainsi dans *nŏsôtes, vŏsôtes* (à Ittre *nousôtes, vousôtes*, bien qu'on y dise *nos, vos*) ; — pour expliquer *d'meûre* (infinitif *d'mèrer, d'meûrer*) il faut plutôt admettre le passage de *ŏ* à *ó* (*demóro) qu'un emprunt.

47. *ó* + nasale. Devant une voyelle autre que *a*, le résultat est la voyelle nasale *on* : *tchanson, sŏvlon* et *sŏblon* (sabulonem), *minton, baston, pèchon* (piscionem), *lumçon* (limacionem), *mouchon* (muscionem), *tchèrbon, tchèrdon, grognon* (de groin), *nièrçon* (ericionem, *irçon* à Nalinnes), *ta-on* (tabonem), *non* et *no* (nomen). — *maiso* (masionem) doit être emprunté ; il existe une forme proclitique contractée *mŏ, a mŏ* (ad masionem) employée dans le sens de « chez » à l'est : *al mŏ da Pière, mŏ Stordeûr*. — Devant la voyelle *a*, le résultat est *ŏ* non nasalisé : *dŏne* (donat), *pèrsŏne, pŏme* (mais *pun*, masc., à l'ouest, et *peûme*, fém., d'où *pomî, peûmî*).

48. *ó* (libre ou entravé) + *yod* devient *wè* : *vwè* (vocem), *crwè* (crucem) ; *nwèj* (nucem, au sens de noisette) n'est usité que dans la bande est à partir de Waterloo, La Hulpe, Genval, Couture, Court-St-Étienne, Villers-la-Ville, Tilly, Marbais, Wagnelée, Saint-Amand, Fleurus, Lambusart, Châtelineau, Bouffioulx, Acoz, Biesme, Oret, et de là vers Dinant ; *bwès* (boscum) est de même la forme de l'est, *bos* est déjà seul usité à l'ouest à partir de La Hulpe, Genval, Ohain, Maransart, Glabais, Bousval, Sart-Dame-Avelines, Villers-Perwin, Mellet, Wangenies, Ransart, Vieux-Campinaire, Farciennes, Presles, Sart-Eustache, Gougnies, Biesme, Oret, Florennes, Franchimont, Sart-en-Fagne, Romerée, Treignes. — Exceptions : la

région de Trazegnies à Merbes a cependant une tendance à employer concurremment *vwå* et *crwå*. Nous avons relevé *neùj* dans l'est, à Moustier, Sart-Saint-Laurent, Maredret. En composition, *bos* est devenu *bou* dans *Bou-Sineûr-Isâ* (Bois-Seigneur-Isaac, près d'Ophain, Brabant) et dans *Boustaine* (pour *bous' d'Haine*, l. d. près de Merbes-le-Château), mais le village de Bois-d'Haine reste dénommé *bos d'Haine*.

Le résultat ne change pas quand la voyelle *a* suit : *bwèche* (boscam, bûche, à Nivelles et Braine-l'Alleud), *bwèsse* (boîte); *Fwèche* (Fostias), *Dwèche* (Doscia), noms de lieux.

Le suffixe -orium donne aussi *wè* : *trètwè* (tractorium, entonnoir), *murwè* ou *mirwè* (miroir), *razwè* (rasoir), *salwè* (saloir), *mouchwè* (mouchoir), *coulwè* (passoire, à Nalinnes, aussi *coulwèr*), *sèmwè* (semoir, aussi *sèmwèr*, avec *r* repris au français), *djokwè* (juchoir).

Cognoscere devient, par réduction de *wè* à *è*, *conèche* et *counèche*. *Counète* employé à l'ouest avec *counèche* est refait d'après la finale du français « connaître ».

ó + *yod* + *n* : *pougn* (pugnum, poing).

ó + *ny*, suivi d'une voyelle, dans les suffixes toponymiques -onio, -onia : *Loupougne* (Luponio, Loupoigne, Brabant), *Ossogne* (Alsonia, dépendance de Thuillies, Hainaut), *Sélogne* (Seloignes-lez-Chimay); — *Famagne* (Gamonias).

Pour -uculum, on a comme exemple *dj'nioŭ*, *dj'noŭ* (genou), pour -uculam *kènouye* (coluculam).

Tonique entravé

49. *ó* tonique entravé devient *ou* : *tout*, *roudje*, *doube*, *cousse* (coûte), *foutche* (furca), *goute*, *crousse* (croûte), *foûr* (furnum), *tous'* (tussem), *tousse* (je tousse), *angouche* (angustia, angoisse, peur folle), *bouche*, *mouche* ; *coûr* (*cortem, de cohortem), *poûre* (pulverem), *choûte* et *ascoûte* (*asculto), *boûsse* (bourse), *toûne* (tornat), *djoû* (diurnum), *coûr* (curro), *èscou* (anc.-franç. escors, tablier, giron), *glout*, f. *gloute* (gourmand); *soû*

(satullum, saoul, à Nivelles; *sô*, dérivé *sôlêye* ailleurs) ; *coûsse* (cubitum ; *coŭsse* à Ittre, *keûsse* à Nalinnes) ; *èscoupe* (à Nivelles, Nalinnes, du germ. schuppe) fait *chŭpe* dans l'est.

ó devant nasale en syllabe fermée devient *on* : *pont, front, ronce* ou *ronche, aronde, adonc, plon* (plumbum), *onke* (ungulam), *pont* (punctum) comme adjoint à l'adverbe de négation. Mais *punre* (ponere), part. passé *peùnu, pĕnu*.

Atone

50. En syllabe ouverte *ó* protonique donne *ŏ, oŭ* : *sŏrî* (*soricem), *sŏya* (*solellum), *dŏner, frŏmint* et *froŭmint* (à Ittre), *coŭver, soŭvint*. — Exc. : consuere-cosdre donne *keûde*, part. passé *keûdu* ; * demorare donne *dmeùrer, d'mĕrer*, par analogie de *d'meùre*.

Le préfixe cum suit la règle précédente : *comint, cominci* et *couminchi* ; mais Nivelles, Gosselies ont *ou*, Charleroi *o*, Braine-l'Alleud *codjèter* à côté de *cou-* ordinaire.

ó intertonique est tombé : *mèch'ner* (messionare), *vol'ti* (voluntarium), *sŏv'lon* (sabulonem), *tîj'ner* (tisonner), *bout'nière* (boutonnière), *bout'ner, about'ner*.

En syllabe fermée, *ó* protonique devient *oŭ, oū, ŏ* : *boukèt*, à Ittre *bokèt* (bucca + ittum), *moustrer, coustrî* (à Couillet, couturière), *boutâye* (bouteille), *fourtchète, disgouster, roudjeûye* (rougeole), *goutère* (gouttière), *cousin, toûrner, ascoŭter* et *choûter* (ascultare), *coûtia* (cultellum), *pouyon* (poussin), *poûssère, couru* (currere), *coulote* (chenal ; *goulote* à Bouffioulx), *couvièt'* (coopertum), *couvru* (cooperire), *noûri* (nŭtrire), *ourtîye* (urtica ; *wartîye* à Bouffioulx), *poumon* (pulmonem ; *peûmon* à Bouffioulx). *Rossignŏ* est emprunté.

ó + nasale = *on* : *anoncî* ; par exc. *in* dans *calindjî* (calumniare, anc.-franç. chalengier).

ó + *yod* donne régulièrement *ŏ, oŭ*, mais le *wè* de la tonique subsiste souvent dans les dérivés, surtout à l'est : *frouchî* (frustiare, froisser ; *frochî* à Bouffioulx), *tchamoussî* (moisir), *crojète*

(croisette = alphabet), *nojète* (noisette), *noj'tî*, *noj'lî* (coudrier), à l'est *nwèji*, *nwèjète*, *nwèj'tî*. Braine-l'Alleud a *nwajî* d'après l'*Argayon* de l'abbé Renard, Waterloo *nwèjète*, Ittre *nwèjî*, *nwèjète*, Oret *nwèj*, *nojète*, *noj'lî*. Voyez la limite ci-dessus, § 48.

ó intertonique devient *i* dans le participe présent de *conèche* : *conichant*, dans *asglignî* (agenouiller) comme en namurois.

u (lat. *ū*)

Tonique

51. *ū* latin (= *ou*) devient *ŭ*, *ū*, *eū* : *nŭ*, *crŭ*, *fèstŭ*, *stūve*, *pŭ* (plus), *cŭ* (culum), *sèyŭ* (sabucum, sureau) ; de même à la terminaison participiale -utum : *pièrdŭ*, *v'nŭ*, etc. ; au fém. *pièrduwe*, *keûduwe*, *èrçuwe*. La longue est le résultat d'une contraction : *chû* (secutum), *tcheû* (*cadutum) ; *yeû*, *seû* (*habutum, *saputum ; *yŭ* et *sŭ* sont plus rares) ; *sûwe* (suie, aussi *sûne*), *tchèrûwe*, *rûwe*, *sangsûwe* (aussi *sangsûne*), à Ittre *tchèreûwe*, *reûwe*.

Le part. *stî*, *sté* (été) et le pron. *ti* (lat. tu) sont irréguliers.

-*ūr* de -urum, -uram, qui fait -*eûr* en liégeois, *eùr* en namurois, est ici -*ŭr* : *mur*, *dur*, *mèsure*, *i mèsure*, *Namur*, *sur* et *sûr*, *monture*, *djonture* ; quelquefois -*èr* : *Coutère* (Couture-St-Germain, Brabant), *Nafraitère* (Nafraiture-sous-Gedinne). La contraction de -aturum, -aturam donne -*eûr* : *meûr*, fém. *meûre* et *meûrte*, *seûr* (securum) ; *r* peut disparaître même au féminin : *planeû* (planaturam), *sètcheû* (siccaturam, aussi *sètch'rèsse*). Les mots de composition plus récente ou empruntés ont -*ūre*, plus souvent -*ŭre*, car la tendance est d'abréger toutes les finales en -*ure* : *doublure*, *cwachure* ou *cochure* (de *cwachî*, *cochî*, blesser). À l'est de Châtelet et de Bouffioulx apparaît le traitement namurois en *eùre* et -*ūre*. — butyrum devient *bûre*.

52. *ū* libre devant nasale devient *ŭ* : *lune*, *plume*, *fume*, *djune* (jejunat), *iscume* (écume ; *chîme* dans l'est avec *ĭ* sous l'influence de la chuintante), *èglume* (*includinem), *alume*. — Exc. :

prŏne (prunam). — Devant une autre voyelle que *a*, *-ūn-* devient *un* ou *in* : *lundi* ou *lindi* ; *yun* (unum), fém. *yeune*, devant un substantif *in*, *yin*, fém. *ène*, *yène*.

53. *ū* + *yod*, qui donne *ui* en français, fait ici *ū* comme ailleurs, par réduction de *ui* à *ū* : *frūt*, *lūre*, *distrūre*, *condūre*. En général d'ailleurs ui français est ramené à *u*, quelle que soit la provenance de ui : *nulu* (anc.-franç. nului, *nĕlu* dans la région de Philippeville-Couvin), *dispu* (depuis), *pusqui* (puisque) ; *Felu* (Feluy), *Lŏtu* (Lathuy), *Thun* (Thuin). Le pron. « lui » cependant est *li* à la tonique comme à l'atone.

54. *ū* entravé donne aussi *ŭ* : *djŭsse* (justum), *fŭ* (fustum), *nŭle* (nullam), *nŭs* (nullos, à Ittre, Braine-l'Alleud, fém. *nĕle* : *nus èfants*, *nèlès pwères*).

Atone

55. *ū* latin venant en hiatus s'est changé en *ŭ* et l'hiatus est comblé par un *w* : *tŭwer* (tutare), *bŭwéye* (buée = lessive), *trŭwèle*, *ruwèle*, *brŭwère* (bruyère), *èrsŭwer* (essuyer, re-exsucare), *sŭwéye* (suée), *nŭwéye* (nuée), *mŭwia*, f. *mŭwèle* (mutellum, -am, à Nalinnes ; mais *ŏ* avec *y* à Couillet : *mŏya*, *mŏyèle*). *Sŭwe* (suie) a pour dérivé *souyin* (même sign.). *Stièrni* (éternuer) ne s'explique pas par sternutare : c'est un verbe de la conjugaison inchoative comme *fini*.

En dehors de ce cas, *u* est le résultat ordinaire, avec de légères déviations vers *eù*, *ĕ* ou vers *ĭ* : *fumère* (fumée, *fumariam), *alŭmwèr* (éclair, de *alŭmer*), *pŭni* (punire) ; *pŭrnèle* et *pèrnèle* (prunellam) ; *d'djŭner* et *d'djeûner*, *dèdjèner*, même *d'djiner* ; *èscŭm'rète* (de *èscume*), mais *chĭm'rète* dans l'est ; *rûmi* (rumigare) à Loverval, *reûmyi* au nord de la Sambre, *ranmyi* à Nalinnes, Ham-sur-Heure, etc. ; *crĭpèt* correspond au namurois *crŭpèt* (du germ. kruppa, franç. croupe).

ū + *yod* subsiste : *dèstrŭjons* (détruisons), *mènŭsier* (menuisier).

ū intertonique tombe dans *matin*, *prèstĭ* (pisturire).

au

56. *au* tonique latin non réduit anciennement à *o* se conduit ici comme *o* ouvert entravé devant *r* ou *s* (§ 44), c'est-à-dire que l'*u* semi-consonne fait entrave et que l'*a* s'est élevé au degré *o*. Le résultat est donc *oū, ǒ, wă* par zones en allant de l'ouest à l'est : *oūze* (ausat, à Braine-l'Alleud, Nivelles, etc.), *ǒze, waze* (à l'est de Châtelet, traitement namurois) ; *r'poūse, r'pǒse, r'pwase* (repose), *toūr, tǒr, twa* (taurum). Mais beaucoup de mots ne passent point à *wa* : *poūve, pǒve* ; *dèscloū, dèsclǒ* (de claudere) ; *oūr, ǒr* (aurum) ; *roūbe, rǒbe* ; *oūwe, ǒwe* (aucam) ; *choūze, chǒze* est emprunté au français, sans quoi on aurait *tch*.

au + *yod* se rencontre dans *ǧǒ* (gaudium), encore usité à Nivelles au sens de « vivat ! » ; *ǧwè* et *jwè* sont tirés du fr. joie.

au atone donne *ŏ* régulièrement : *ŏraye* (oreille), *ŏyŭ* (ouïr), *tŏria* (taurellum) ; mais on a souvent *ǒ, oû, wa* sous l'influence des formes fortes : *ǒzŭ* et *onzŭ* (oser, osé), *r'poûser* (à Nivelles), *r'pǒser, r'pwèser* (à Ittre), *r'pwaser* (à l'est de Châtelet). Enfin on trouve *ou* dans *oujǒ, ouja* (aucellum) sans influence de forme forte, et *a* au contraire dans *träwer* (trouer).

CONSONNES

Règles générales

57. De même que dans le Hainaut central et dans l'Est wallon, toute consonne sonore tend à s'assourdir à la fin des mots. Prononcez *ârp* plutôt que *ârb* (arborem), *fromâtch* plutôt que *fromâǧ* (formaticum). La sonore se maintient mieux après une voyelle longue, ou si le mot suivant commence par une voyelle ou une consonne sonore. C'est pourquoi l'écriture, ancienne ou réformée, a conservé partout la consonne étymologique [1].

[1] Cf. Feller, *Gaumet et wallon*, § 58, et *Essai d'orthogr. wall.*, p. 66.

En wallon, deux consonnes finales se réduisent à une seule. Les exceptions en pur wallon sont excessivement rares. Dans notre région, et déjà à partir de Fosse, on rencontre plus fréquemment deux consonnes, ce à quoi le rouchi ne répugne aucunement.

De même qu'à Namur et dans le sud du Luxembourg, quand une consonne sourde rencontre une sonore à l'intérieur du mot, la consonne sonore s'assourdit : *tchfeû* (capillum), *tchfó* (caballum). Liège a l'assimilation inverse : *ʤvè*, *ʤvó*.

c

c + voyelle. — **c** + **a**.

58. c + a au commencement du mot devient *tchè-* : *tchèmîje*, *tchèyère*, *tchèrbon*, *tchèrpèti* (charpentier), *tchèruwe*, *tchèssi* (aller à la chasse), *tchès'lè* (Châtelet), anciennement *tchès'lin*, d'où le diminutif *tchès'linia* (Châtelineau). Le traitement rouchi ou picard apparaît déjà dans *Castia d'Bournivó* et *Braine-Castió*. — L'*a* est resté dans *tchat*, *tchapia*, *tchâr* (carnem, *tchô* à Couillet), dans le cas où une nasale suivait : *tchanson*, *tchambe* (*cambe*, boîte explosive, est emprunté au montois). — La voyelle *e* est élidée dans *tchfó*, *tchfeû* cités ci-dessus. — ca + l devant consonne donne *tchau-*, *tchó-* : *tchaud* (calidum), *tchôki* (calcare, à Couillet, Nalinnes), *tchôkemâr* (cauchemar).

Exceptions. Mainte forme picarde s'est introduite dans un sens particulier. Nous avons cité *cambe* ; citons encore *cassi* (chasser) employé comme terme de jeu de balle, doublet de *tchèssi*, et *cachi* au sens de chercher. En regard du namurois *tchèrʤi* (carricare), notre région a, peut-être par dissimilation, *kèrtchi* (ou *kèrʤi* au sud-est). Cette prononciation s'étend jusqu'à Wavre, Dion-le-Val, Tourinnes-St-Lambert, Gembloux, Moustier, Floreffe, Lesve, Maredret, Hastière. — Citons encore *cāve* ou *côve* (cavea), *gayole* (caveola), *canʤi*, *canʤ'mint*, *calinʤi* (calumniare, au sens de gronder, quereller), *castagne* (à Ittre *satagne*, issu de *chatagne*), *cakyi* (chatouiller, irrég. aussi dans le

reste de la Wallonie : *catî, gatî* en liégeois, *guètî* en verviétois, *guètyé* en ardennais).

59. ca à l'intérieur du mot. Le résultat diffère suivant que c'est une consonne ou une voyelle qui précède. 1° Après consonne, c devient palatal : *boutchî* (boucher, subst.), *coûtchî* (coucher), *foutche* ou *fourtche* (furcam), *fôtche* et *foûrdje* (fabricam), *vatche* (vaccam), *sètche* (siccam). — Exceptions : *tchôkî* (calcare, dissimilation inverse de *kèrtchî* ?), *clokî* à côté de *clotchî, cloke*; *bouche, blanche, franche,* avec *ch,* sont des emprunts. — 2° Après voyelle, c tombe et il se développe un *y* après a, e, i, un *w* après o, u : a) *payî* (pacare), *afroyî* (adfricare), *soyî* (secare), *noyî* (necare), *brâyète* (de braca), *môpliyî* (multiplicare) ; à la posttonique *pâye* (pacat), *afrôye* (adfricat), *sôye* et *soûye, nôye* et *noûye* (*ou* à Ittre, Nivelles), *vèssîye* (vessicam) ; — b) *ćwe* (auca), *tchèruwe* (carruca), *lètuwe* (lactuca), *lûwe* (locat), *djouwe* (jocat).

Un cas particulièrement intéressant est celui de -ɤca, -ɤcare. 1° Dans -ɤca, la chute de ɤ posttonique amène la réunion de deux ou trois consonnes : nc, lc, llc, tc, rtc, sc, rsc, rc, etc. Ces groupes se transforment de façon assez diverse. Ceux qui sont susceptibles de mouillement (nc, llc) aboutissent à ny qui devient *gn,* à ly qui devient *y* : domin'ca = *dimègne, dimingne,* gran'ca = *grègne, gringne,* gall'ca = *gâye* (noix) ; cependant plan'ca = *plantche,* comme coll'cat = *coûtche.* On trouve rtc dans pertica, qui devient *pièrche* à Nivelles, *pièce* ailleurs, conformément au w. liégeois et ardennais *pice.* Pas d'exemple pour rsc : *pèche,* de persicam, semble bien emprunté. — 2° Même variété dans le traitement de -ɤcare : ndc donne *gn* dans *mougnî* (mandicare), *fougnî* (fundicare) ; dc = *y* dans *rôyî* (radicare); *èrnètyî* (renitidicare); rdc = *rdj* dans *tôrdjî* (tardicare) ; mbc = *ndj* dans *plondjî* (plumbicare) ; rrc = *rtch* dans *kèrtchî* (carricare) ; ssc, stc, rtc = *ss* ou *ch* dans *massî* (masticare), *nachî* (nassicare), *scôrcî* ou *scôrchî* (excorticare).

60 c + e, i.

À l'initiale, ce, ci donnent *s* comme dans le reste du pays wallon, mais *ch* à l'ouest de la limite tracée par M. J. Simon dans les *Mélanges wallons*, planche III, sauf qu'on y rencontre encore nombre de formes en *s* : *cierfoüy* et *chèrfoüy* (cerefolium), *cint'* (centum), *cîre*, *cinse*, *cinsi*, *cinde* (cendre).

Même traitement à l'intérieur du mot après consonne forte : *pourcia* et *pourcha*, *lacia* et *lacha*, *nièrçon* (ericionem), *èscôrce* (excorticem), *yèrse* (à Ittre) et *yèsse* (erpicem). Après une consonne douce le résultat est la sifflante douce, ce qui est visible dans *onze ans*, *douze ans*, *trèze ans*, *sèze ans*, que nous devons bien citer en liaison, puisque les douces redeviennent fortes à la finale.

Après voyelle le résultat est *j* : *cûjène* (cocina), *plèji* (placere), *nwèji*, *noji*, *nojète*, *noj'ti* (de nucem *nwèj*, qui, se prononçant *nwèch*, a pu produire à son tour des formes vicieuses comme *nochète*, *noch'ti*), *pôjère* (paisible), *apôji* et *apèji*, *malôji* et *malêjèle*, *dijième*, *vijin* (vicinum), *rwèjin* (racemum, variantes *reûjin*, *rèjin*, *rôjin*), *d'jons* (disons), *d'jeû* (disais), *ouja* et *oujô*, *crojète* (croisette, abécédaire), etc ; *dij-omes*, *chij-omes* (en liaison, les douces redevenant fortes à la finale). Cependant c posttonique, une fois devenu final, s'est amuï souvent. Si on prononce encore *nwèj*, *dij ans* et même *dij-noûf*, on dit devant consonne *di francs*. De même *j* a disparu de *vwè*, *crwè*, *bèrbi*, *sori*, *pièri*, *djèni* (junicem ; *djènisse* venant de junicia est d'ailleurs emprunté). *pè* (pacem), en regard du liégeois *pây*, a l'air aussi d'un mot d'emprunt.

c + yod (cea, cia, cie, ciu).

Le résultat est également *s*. À la protonique : *lacî* (*laceare), *rabrassî* (embrasser) ; à la posttonique : *glace* (*glaciam), *las'* (*laceum pour laqueum) ; après une consonne : *tchôsse* (*calciam). — *s* s'est amui dans *bra* (bracchium), liég. *brès'*, ardennais *brè*.

61. c + o, u.

1. initial : *coûtchî*, *cŏne* et *cwane* (cornu), *cûr* (corium), *cûre* (coquere, *cocere), *couche* (coxam), *cŏsse* (costam), *cu* (culum).

2. interne. Il se change en palatale après consonne, il disparaît après voyelle. a) Après la consonne c : *batch* (bac), *satch* (saccum, diminutif *satchot*), *sètch* (siccum), *bètch* (beccum), *bètchî* ; après la consonne s, sc devient *ch* (cf. § 71) ; après t, at'cum devient *âʒ* (*âtch* comme finale) ; (exemples au § 9). — b) Après voyelle, en protonique il est remplacé par un *w* : acuculam = *èwîye*; re-acutiare = *rûji* contracté de **rawujî*; — en posttonique il tombe : *feù*, *ʒeù*, *lieù*, *pŏ* (paucum), *fèstu* ; -acum devient -*è* (§ 6).

62. c + consonne (cl, cr).

À l'initiale, il subsiste : *clé*, *clŏ*, *crwè*, *crâ* (crassum, gras), *crŏye* (creta), *crèsse* (crista). Il passe à la douce dans *grawe*, *grawer* (krauen).

À l'intérieur, après consonne, il subsiste, soit devant, soit après la tonique : *sârcler* et *sŏcler*, *onke* (avunc'lum), *cèke* (circ'lum). Après voyelle, il se change en *y* qui réagit sur la voyelle précédente ou disparaît : *dît* (dictum), *lît* (lectum), *nuit* (noctem), *condût* (conductum), *dire* (dic're), *cûre* (*coc're), *lârme* (lacr'ma). Pour -ic'lum, -ic'lam, v. §§ 33, 39. — Exceptions : *èglîche* (ecclesia), *graviche* (écrevisse), *èglume* ou *èglime* (*includinem) ont changé la forte en douce. nct a perdu le *y* issu de c dans la négation *pont* (punctum), à Nivelles *boû* de *poun* comme *boû* (bonum) de *boun*.

63. c final s'amuït plus souvent que dans la région liégeoise : *armonac*, *stomac* ; *avoŭ*, *avŭ*, *avè* (avec) ; *crŏ*, *stŏ*, *astŏ* (contre), *blŏ* (liég. *croc*, *stoc*, *astoc*, *bloc*).

q

64. Qua- n'a pas subi la palatalisation comme ca-. Cependant si le *u* a empêché d'assimiler qua à ca, il ne s'est pas

conservé dans notre région aussi longtemps qu'en wallon de l'est : quattor y est devenu *cat* (écrit *quate*), quartum = *cŏr* (écrit *quôrt*), quando = *quand*, qualem = *qué*, quaerere = *qué* (*qwé* à Couillet) ; de même *saquants*, *saquî*, *saquè* (ou *saqwè*), *cochî* à l'ouest, *qwachî* à l'est (*quassiare), tandis que le liégeois prononce toujours *qwate*, *qwârt*, *qwand*, *qwahî*, *saqwante*, etc.

Aqua n'a conservé que l'élément labial : *eûwe*, dérivé *eûwis'* (aqua + suff. icium, aqueux).

g, j

65. g initial devant a étant devenu *dj*, comme c devant a est *tch*, il en résulte que g devant a, e, i et j devant toutes les voyelles peuvent être traités ensemble. On peut même y ajouter le di de diurnum et le z de zelosus. Donc j latin et g + a, e, i au commencement du mot deviennent *dj* : *djambe*, *djarèt* (jarret), *djint* (gentem), *djèler* (gelare), *djumèle*, *djoû* (diurnum), *djône*, *djon-ne* (*jovenem), *djurer*, *djône* (galbinum, *djăne* à Bouffioulx). Cependant gallicam fait *gâye*, en wallon *djăye* ; *gade*, *gadot* (chèvre, -eau) sont d'origine germanique. *Dj'nou* (genuculum) peut devenir *gngnou*, le second élément *n* nasalisant le premier (cf. Feller, *Gaum. et wall.*, § 75).

g initial devant o, u, et devant les consonnes (gl, gr) subsiste : *goute*, *gueûle* et *guèûye*, *gouvion* (gobionem), *gouster* ; *glace*, *grand*, *grain* et *grãny*, *guèrnî* et *guèrgnî* (granarium), *gruzia*, *gurja*, *guèrja* (grêlon).

À l'intérieur du mot, entre voyelles, le traitement de g est analogue à celui de c (§ 59). On fait disparaître l'hiatus en introduisant *y* après a, e, i, *w* après o, u : *niye* (negat), *niyî* (negare) ; *lŏye*, *loyî* (ligat, ligare) ; *nŏyî* (necare) ; *rŏye* (rigam, *rwèye* à Ittre), *flaya* (flagellum) ; *sayin* (saginem) ; — *ruwe* (rugam, *reûwe* à Ittre) ; *trawĕ* (traugatum) ; *awous'* (*agustum) ; — dans fagum : *faw*, le *w* provient de la voyelle suivante (fa'u) ; c'est ce *w* qu'on trouve dans les dérivés *fawène* à

côté de *fayène* (faginam), *fawia* (*faw* + ellum), *fouwène* et *fouya* à Ittre, *faw'tt*.

À la finale, g a disparu : regem qui fait à Liège *rŏy* et *rwè* est dans notre région *rwè*.

g, j + consonne, à l'intérieur du mot, donne naissance aux groupes latins ou romans gd, gl, gn, gs, gr, ngw, ngl, ngr, lgr. 1° g devient yod qui se combine avec la voyelle précédente ou disparaît : *frwè, frè, freù, froû* (frigidum) ; *rwè, reù, roû* (rigidum) ; *rîle* (regula) ; *tîlia* (de tegula) ; *mèsse* et *mêsse* (magistrum) ; *mè, mê* (magis), *brère, brêre* (bragire), *nwèr* (nigrum), *ètîr* (integrum, souvent remplacé par *intièr* emprunté au franç.) ; insertion de *d* : *plinde* (plangere), *pinde* (pingere), *djonde* (jungere) ; — 2° g + n produit *ŋ* : *pougn* (pugnum), *lègn* (lignum, bois à brûler ; usité dans la région de Chimay), *sègnî* (signer) ; — 3° ng + cons. subsiste : *sang, langue, lingâdje, singlé* (singularem), *ongue* (ungulam, prononcé *onk* à la finale) ; mais strangulare fait exception : *stranner* ; à Braine-l'Alleud, Nivelles : *stron-ner*. Nous n'avons pas d'exemple pour lgr (mulgere, liégeois *moûde*).

cons. + j, g. Nous venons de voir ngw, ngl, ngr, lgr. Il s'agit ici de rg, ng devant voyelles. Le résultat est le même qu'à l'initiale : *vèdje* (virga), *lŏdje* (larga), *long, longue* (longum, -am), assourdis, comme ayant le *g*, *dj* à la finale, en *vètch, lŏtch, lonk*.

t, d

66. Après la chute régulière de t, d intervocalique, l'hiatus est adouci par *y* après a, e, i, par *w* après o, u : *vèyez* (videtis), *tchèyons* (cadimus), *tchèyère* (catedra), *saya* (sitellum), *payèle* (patella, poële) ; -atam devient *-éye* (§ 8) ; — *keùwe* (cauda), *neûwè* (noué, dérivé de *neû*, nodum) ; -utam devient *-ûwe*. — Mais -atum, -utum donnent *é, è, u* sans hiatus à combler. Il n'y a point d'hiatus non plus quand les deux voyelles mises en présence se sont contractées : *mwèle* (medulla), *boulî* (dérivé de betulla), *stièrnî* (éternuer).

67. t, d, + yod.

a) initial. di suivi de *i* ou *e* devient *ʤ* : *ʤusqu'a* (deusque ad), *ʤoû* (diurnum).

b) interne. Précédé d'une voyelle, ty, qui aboutit à *s* sonore en français, devient *j* dans notre région : *rûji* (re-acutiare), *pûji* (puteare), *tij'ner* (*titionare). Après la tonique il devient *s* : *pus'* (puteum). Les formes *sèzon*, *rèzon* (dans l'ouest *sèzŏ*, *rèzŏ*), *mènŭzier* (menuisier) paraissent empruntées. — dy dans le même cas perd le *d* : *aspoyî*, *aspouyî* (appodiare), *mèyniût* (media nocte) devenu *mègn-niût* à Couillet, *mè-gnût* à Charleroi.

Précédé d'une consonne, ty devient *s* ou *ch* : *fôce* (fortia); *pîce* (*pettia) à Charleroi, *pîche* à Wavre; *tchèsse* et *casse* (captiat), mais aussi *cache*; *lè*^{n}*çoû* (linteolum); *cominci* et *couminchi*. — dy après consonne devient *ʤ* dans *ôrʤe* (hordeum).

68. t, d dans un groupe de consonnes.

a) tt, td, dt se réduisent à *t* : *goute*, *toute*, *èrnètyî* (renit'-dicare), *pêrte* (perdita), *rinte* (*rendita), *vinte* (vendita).

b) tr, dr précédés d'une voyelle, se réduisent à *r* : *père*, *mère*, *frère*; précédés d'une consonne, ils restent intacts : *intèr* (intrat), *mostèr* (mostrat), ou, s'il disparaît, c'est à la finale, en vertu de la loi très générale qui ne tolère qu'une consonne à la fin en wallon : *mousse* (mostrat) pour *moustre*, *tchèvère*, *quarante*, *câré* (quadratum), *clôre*.

c) tl, dl se réduisant à *l* : *spâle* (spat'la), *andoûye* (induct'le), *rôle* (rot'lum), *moule* (mod'lum).

d) ds : *assez* (adsatis).

e) Sur st, voyez § 70. — Sur nd, § 86.

69. d, t devenus finals s'amuïssent : *swè* (sitem), *nu* (nudum), *vû* (vocitum). La forme *vûde*, plus usitée même au masc., est la forme féminine. Cependant *wit'*, *vint'*, par désir ou besoin de bien articuler les nombres, conservent la prononciation du *t*.

Les groupes -ard, at'cum ont été traités à propos des voyelles, §§ 9 et 11.

S, Z, X

69. s initiale devant voyelle subsiste en général. Cependant le voisinage du picard amène souvent *ch* : *sȍye* (seta), *sètch* (siccum), etc. ; *chabot* (sabot), *chufler* (siffler), *chîj* (six). Le *ch* peut s'expliquer dans certains cas comme un résultat de *sy* : *chûre* vient de **siûre* (sequere), *chûte* de **siûte* (secuta), *cheûr* (soror) de *sieûr* qui est aussi usité, *achîr* de **assiyîr* (ad-sedere), à Nivelles *assîr*. D'autres fois *ch* peut s'expliquer par l'influence de la voyelle palatale qui suit : *chèner* (simulare), d'où *erchèner*, *èchène* (in-simul), *pîchinte* (pede semita, à Braine-l'Alleud).

s intervocalique, qui était sourde en latin, devient sonore ici comme ailleurs : *ózu*, *onzu* (*ausare) ; *r'pôzer*, *r'pwèzer* (repausare) ; *pèzer* (pesare) ; *cizète* (*cisum + ĭttam), *pad'zous* (per desubtus), *pèrzin*.

s posttonique serait aussi sonore si une loi plus générale n'assourdissait pas toutes les consonnes finales : *ôse* (ausat), *oûse* à Nivelles ; -osam devient *-eûse*. Le *j* de *prîje* (prise) s'explique par l'influence de la voyelle palatale qui précède.

s finale ne se prononce plus dans *crâs* (gras), *pus* (plus), *près* (près), à moins que quand une voyelle suit ; il se prononce encore dans *mwins'* (minus).

70. s devant les consonnes.

Dans les groupes st, sp, str, spr, spl, les consonnes subsistent dans toutes les positions, sauf à la finale, en vertu de la loi générale qui ne tolère en wallon qu'une consonne finale. En ce cas, la consonne qui survit en wallon est *s*, à la différence du picard, du lorrain et du français. Exemples : *stôle* (stabulum), *spale* (spatula), *strin*, *strãny* (stramen) ; — *prèster* (praestare), *rèstia* (rastellum), *moustrer*, *couster*, *èstons* et *astons*,

èstez et *astez*, *mèsti*, *rèsponde*, *nèspli* et *nèspèli* (mespilarium, liég. *mèsplî*); — au contraire *pôsse* (pasta), *crousse* (crosta), *fènièsse* ou *fèrnièsse* (fenestra), *mousse* (mostrat), *cousse* (costat), *mèsse* (magistrum), *awous'* (*agustum), *bièsse*, *tièsse*, *fièsse*; *wèsse* ou *wâsse* (vespa), *nèsse* (mesp'la, plur. neutre.). Par conséquent une forme comme *nèssî* (néflier), usitée à côté de *nèsplî*, est dérivée directement de *nèsse*. Par une anomalie singulière, « notre, votre », en wallon *nosse*, *vosse*, font ici *no*, *vo*, devant voyelle *no-n*, *vo-n*, et *li nowe*, *li vowe* comme pronoms.

71. Le groupe sc, qui devient en nord-wallon *h*, en ardennais et en namurois *ch*, en rouchi *sk*, n'a pas ici de traitement particulier. Suivant les régions et les mots mêmes on trouve le *sk* du rouchi, ou le *ch* namurois. *choûter* est la forme propre à Charleroi, mais on y connaît aussi l'*ascouter* de l'ouest. On dit *chov'lète* à Mellet (de scopa), mais *èscouflète* à Nalinnes et *èscouvète* à Braine-l'Alleud ; on dit *chime* et *chim'rète* à Couillet et à Marbais, *èscum'rète* à Nivelles, Charleroi, Couillet. *chôrdé* signifie édenté, tandis que son doublet *scârdé* signifie ébréché et *scâr* brèche. Le triomphe de *sc* se manifeste dans *èscou* (giron), *èskîye* (échelle), *skèter* (éclater, se fendre), *scaper* (échapper), *scoupyî* (bêcher), *scôpyî* (chatouiller, au sens neutre de produire des démangeaisons), *scayon* (échelon), en ardennais *choû*, *châle*, *chèter*, *chaper*, *choupler*, *chayon*. À l'intérieur du mot c'est *ch* qui l'emporte : *pèchî* (piscare), *pèchon* (piscionem), *conèche* (cognoscere), *crèche* (crescere), *èrfachî* (refasciare), *lachî* (*lascare, *lèchî* à Nivelles), *mouchon* (muscionem), *vacha* (vascellum), *ocha* (oscellum), *finichons* (finissons). On trouve pourtant *sk* dans *dèskinde* (descendere), *dèskirer* et *diskurer* (déchirer, german. skeran), et *k* dans *moukèt* (émouchet, liég. *mohèt*).

ex + c donne le même résultat : *skeûre* (excutere, nam. *cheûre*, liég. *heûre*), *scôrchî* et *scôrsî* (excorticare, nam. *chwarsî*, liég. *hwèrsî*), *scôgne* (excarneam, liég. *hâgne*).

x (= cs) entre voyelles a donné *ch* : *coŭche* (coxa), *machèle* (maxilla), *tèchî* (tisser).

x + consonne : *frăne* (frax'num), *tchène* (cax'num) ; — *rèche* (sortir, de re + *ex're pour exire) ; — exp : *spŏmer* (expalmare) ; — ext : *stièrde* (extergere) ; — xd : *bwèsse* (bux'da), diminutif *bwèstia*, prouvant que xd devient *st* (fr. boîte).

72. s + yod se transforme en *j* dans toutes les positions, sauf que ce *j* s'assourdit en *ch* à la syllabe finale : *mŏjon* (masionem), *tam'jî* (tamiser), *cèrĕⁿjî* (cerisier), *brĕjî* (brasier) ; *ŏjî*, *bŏjî* (aisé, baiser), etc. Nous écrivons de même *tchèmîje* (camisia), *brĕje* (braise), *bîje* (bise), *grîje* (grise), *bŏje* (un baiser), *binŏje* et *binèje* (bien aise), *èglîje* (église).

ssy devient *ch*, dans toutes les positions : *bachî* (bassiare), *acrachî* (incrassiare), *mèchener* (messionare, au sens de glaner), *raspèchĭ* (re-ad-spissiare) ; — *bache* (bassiat), *crache* (crassia, graisse).

sty devient *ch* : *ŭch* (ostium), *frochî* (frustiare), *machî* (*mixtiare).

73. ss, non suivi de yod, subsiste : *vèssîye* (vessicam), *passer*, *basse* (basse), *tousse* (tussat), *spèsse* (spissa), *crasse* (crassa).

Entre sc et r il ne s'introduit pas comme en français, et de même en rouchi, de consonne d'adoucissement. Donc sc'r devient ch'r, à la finale *ch* ; *crèche* (crescere, fr. croître), *pachî* (paître), *tèchî* (tisser), *conèche* (connaître ; la forme *counète* est un emprunt fait aux voisins de l'ouest). On ne peut en dire autant de s + r, car *yèsse* (essere, être) est pour *yestre* et *keude* (cosuere) est pour *keusdre*.

r

74. Sauf chez quelques citadins, *r* est généralement émise par vibrations rapides du bout de la langue.

r initiale subsiste. r médiale entre voyelles subsiste aussi.

Les deux exceptions françaises de « chaise, besicles » n'existent même pas en wallon, on dit *tchèyère* et *bèrikes*. À noter cependant, dans notre région, *râle, râlemint* à la place de *râre, râremint*.

r finale du latin ou devenue finale en roman s'est amuïe dans la plupart des cas : *par* et *pa* (per), *pour* et *pou* (*por = pro), *fleûr, peû* (pavorem), *twa* (taurum) ; -are devient *-é* (écrit *-er* comme en fr.) ; -yare > *i* ; -ire > *-ĭ* et *ĭ* ; *-ēre* > *î* et *ĭ* ; les infinitifs en *-wèr* comme *voulwèr, dèvwèr* sont empruntés. -orem > *-eû*.

r + yod. La consonne subsiste aussi, sauf quand r devient final : -ariam > *-ère*, -oriam > *-wère*, -arium > *i*, -orium > *wè* ; exceptez corium = *cûr*. — Cependant r est tombé dans *Mayane* (Marianne).

rr se change en r simple : *coûr* (curro), *fièr* (ferrum), *tère* (terra).

75. Consonne + r.

À l'initiale, cons. + r subsiste : *bras, crâs* et *crôs* ; *planĵèr* pour *pranĵèr* (prandiarium) est un accident isolé sans importance.

À l'intérieur, le groupe des consonnes se conserve : *prindré, mètré* (prendrai, mettrai) ; mais à la posttonique, où une seule consonne est tolérée, c'est r qui disparaît. br : *fiève* (febrem), *tchambe* (cameram) ; dr, tr, ttr, str : *prinde, piède* (perdre), *pére, mére, frére, mète* (mettre), *lète* (lettre), *mêsse* (maître, magistrum). Parfois tr final est conservé par insertion d'un *e* : *intèr* (il entre), *intèr* (entre, prép.) à côté de *inte*.

76. r + consonne.

À l'initiale, le cas n'existe pas. À l'intérieur, le groupe de consonnes se conserve à la protonique. Ainsi rd, rt : *piérdu, tchèrdon, mârtia* ; rc : *pourcia* ; rm : *dôrmu* ; rn : *stièrni* (éternuer), *côrner, côrnâye* (corniculam, corneille) ; rv, rf : *sièrvu* (servire), *chèrfouy* (cerfeuil) ; rs, rcy : *nièrson* (ericionem), *èscôrci* et *èscôrchi* ; rb, rp : *tchèrbon, tchèrpèti* (carpentarium).

À la posttonique, il y a réduction à une consonne. En pur wallon c'est d'ordinaire r qui disparaît, bien qu'il y ait certaines divergences (Verviers *dwèm* (dormit), *pièt'* (perdit); Laroche : *dwar, pièr*) ; ici r disparaît aussi dans la zone d'influence namuroise : *tôte* (tarte), *côte* (carte, jeu), *lôdje* (large), *djôbe* (gerbe), *fôdje* (forge), *yèbe* (herba), *pièce* (pertica), *pèche* (persica), *kèdje* (charge), *toûne* (tourne), *foûtche* (furca), *èscôce* (écorce). Mais la bande occidentale tolère très bien les deux consonnes comme le rouchi. On ne peut donner de limites précises, les deux phénomènes coexistant en maints endroits. La région de Beaumont a *tièrne* (tertre), *kèrdje*, Charleroi *târte, cârte, lârdje, èscorce, ârbe, lârme, vèrte, môrte, kèrdje*, Nivelles *toûrne, pièce* (pertica), *djârbe, fourtche*, etc.

77. À la finale, il y a réduction à une consonne, qui est r, mais r même peut aussi disparaître : *târd* et *tôrd* (tardum), *pârt* (partem), *lârd, fôrt, môrt, vièr* (vermem), *nièr* (nervum) ; *tchâr* (carnem) fait *tchô* à Couillet ; *toûr, djoû* (jour, diurnum), *infièr* (infernum) ; *dwam* et *dwa* (dormit) à l'est, *dôrt* à l'ouest. De toutes ces formes, *dwam* est la seule où r ne l'emporte pas.

78. Métathèse de r. Dans *pour, pourminner*, la métathèse est très ancienne, elle remonte au latin populaire. Nous avons à noter ici *guèrgni* (granarium), *pèrnèle* (prunella), *guèrzèle* (groseille), *guèrzia* et *gurja* (grêlon, forme masc. de *guèrzèle*), *pèrdeû* (imparfait de *prinde*), *bèrtèle* et *burtèle* (bretelle), *tèrtout* (transtottum, aussi *tèstout*), *Burcèle* (Bruxelles), *kèrtin* (panier, anc.-fr. cretin), *kèrton* (creton). Dans *pèrfond, parfond* il y a substitution de préfixe comme en ancien français et non métathèse. Il n'y en a pas non plus dans *berwète*, à Nivelles *browète* (brouette), qui vient du préfixe *be* + rouette. Dans *prèstî* (pétrir, pisturire), *fèrnièsse* et *fèrnète, pièrî* (perdicem), l'r a sauté d'une syllabe dans une autre, ce qui est un tout autre phénomène.

l

79. l initiale persiste. Nous ne connaissons d'exception que

răboŭreû (laboureur) et *rossignŏ*, tous deux empruntés et déformés.

l médiale intervocalique persiste : *valu, voulu* (valoir, vouloir), *éle, twéle, téle, quéle, seûle*. Parfois l s'est mouillée et a abouti à *y* : *gueûye* à côté de *gueûle* ; *boutrouye* (nombril) à côté de *boutroûle* ; *pwèyâdje, pwèyu, pwŏyu* à Courcelles, *pwèlu* à Bouffioulx, dérivés de *pwèy* (poil, pilum). On trouve accidentellement *n* ou *r* à la place de *l* : *quéne* pour *quéle, scan'çon* (caleçon), *seûr'ment* pour *seûl'mint, pilure* pour *pilule, porichinèle* pour *polichinelle* ; la plupart sont des emprunts déformés.

l finale ou devenant finale tend à s'amuïr : *sé* (salem), *té, qué, seû*, devant voyelle *tél, quél, seûl, nowé* (natalem). l s'est mouillée dans *pwèy* (pilum), *abiy* (habilem), *dringuèy*, de *dringuèl* (drinkgeld). Quant aux mots du type *mŏ* (malum), *niyŏ* (nidalem), *fichŏ*, on ne peut les expliquer par une vocalisation de l ; le phénomène du changement de *a* en *ŏ* est beaucoup plus général (1). Il faut admettre que l a disparu.

80. l dans un groupe de consonnes latin.

À l'initiale, bl, pl, fl, çl, gl subsistent. Il faut noter comme exceptions *tchèvîye* comme en franç. cheville (clavicula), *pieuve* (pluvia) employé au sud de Nivelles tandis qu'ailleurs on dit *ploûve*, à Wavre *plêve*, à Nivelles *plieûve*, dans le sud *pleûve*. Toute la Wallonie dit *pŭs* pour plus. Au français « faible » correspond *fwèbe, fwèbli, fwèblèsse*, mais Braine-l'Alleud emploie également *flŏwe*.

À l'intérieur, le groupe cons. + l subsiste à la protonique. Cependant Châtelet connaît la forme *roûvyî* plus wallonne que *roûbliyî* (liég. *roûvî*, ard. *roûvié*). À la posttonique, le groupe se réduit à une consonne et l disparaît : *doube* (double) ; mais, à l'indic. et au subj. présent des verbes, les deux consonnes peuvent être conservées par insertion d'un *ĕ* qui porte l'accent : *inflĕl* (enfle).

(1) Cf. Feller, *Gaumet et wallon* §§ 12, 14 (*rŏf, tŏf, stŏf*), 21, 22. — *Règles d'orthographe wallonne*, pp. 17 et 18, note.

l devant cons. dans un groupe de consonnes latin se vocalise : *pôme* (palma) (voir § 2). Elle a disparu dans *bagn* (balneum), elle s'est changée accidentellement en *r* dans *carculer, armonac,* qui sont des emprunts.

ll s'est réduit à *l* ou mouillé puis changé en *y*. À la protonique : *pouyon* ; à la posttonique : *pouye* (pulla), *anwîye* (anguilla), *tranquiye, arziye* (argilla), *vile* (villa), *mwèle* (medulla), *èle* (illa), *dèle* (de illa). On trouve *n* pour *l* dans *cène, ciène* (ecce illa). À la finale, l disparaît : *i* (illum), *il* devant voyelle, *oyi* (hoc illud); pour *bia, tchapia, via* (bellum, cappellum, vitellum), etc., voyez § 26.

81. l dans un groupe de consonnes roman.

Cons. + l. — b'l : *troûbler,* mais *sôvlon* (sabulonem), *sôblon* à Mellet; sc'l : *mèler* (misc'lare) ; ng'l : *stranner* à Braine-l'Alleud, *strôner* (strang'lare); m'l : *trianer* (tremulare), *chèner* (simulare), etc. À la posttonique, il ne reste qu'une consonne : *tâbe, tôve* (tabulam), à la Hulpe et à Genval (Brabant) *tôle* ; *fôve* (fabulam), *stôle* (stabulum), *banôle* (banal, au sens de inoccupé, sans maître), *diâle* et *diâbe,* mais *tâbe* et *diâbe* paraissent refaits sur le français, le premier comme plus poli (*s' mète a tâbe*), le second comme terme de l'Église. -abilem donne *-âbe,* plus rarement *ôve*. ng'l : *ongue* (ungulum), mais *stranne* ou *stronne* (strangulat). Entre m et l il n'y a point d'épenthèse de *b* : insimul donne *èchèn* sans doute par ml, mn, nn, n. De même à la protonique : *chèner, èrchèner, trianer, trianèle* (trèfle).

l + cons. dans un groupe roman ne se conduit pas autrement que dans un groupe primitif. Il faut donc traiter cette question importante à part.

82. l + consonne.

l devant une consonne se vocalise en *u,* lequel se combine avec la voyelle qui précède. Donc al + cons. devient *ô* par *au* : *ôte* (alterum), *tchôd* (calidum), *tchôs* (calcem), *fôs* (falsum),

djône (galbinum), *spômer* (expalmare). — èl devant cons. donne *iô* au sud de la Sambre et de la Biesmelle (Beaumont-Chimay), *ia* ailleurs : *spiate* (spelta), *mias* (melius), *lès cias* (ceux) ; *biô* et *bia*, *viô* et *via*, etc., par analogie du pluriel où el était suivi de s. De même le sing. *tch'fô* est tiré par analogie du pluriel *tch'fôs* (caballos). Dans le *ia* namurois, qui est pour *iau*, *u* s'est résorbé. — él devant consonne ne nous donne que *tch'feûs* (capillos), qui fait à l'est *tch'fias* par changement de suffixe (capellos), et *yeûs'* (illos) qui fait à l'est *z-èls* et *z-ias*, comme ecc-illos fait *cias*. Les articles *du* et *des* se prononcent comme en français. — ol devant consonne nous donne *oû* : *coûtia*, *coûtchî*, *voûreû* (voudrais), *moûre* (molere), *poûre* (pulverem) ; *ô* dans *côre* (*colyrum, coudrier), *côrète* (dimin. de *côre*, coudrette). On voit par ces exemples que le wallon de l'ouest n'admet pas plus que les autres dialectes l'épenthèse du *d*. On ne le trouve qu'exceptionnellement dans *coûde* (colligere) et dans *modéye* (une traite de lait), usité à Braine-l'Alleud, d'un verbe *moude* (mulgere) remplacé dans notre région par *traire*. — ul devant consonne donne *û* dans *pûce* (pulicem).

83. l mouillée.

Les groupes formés par l + yod (ly, lly, c'l, g'l, t'l devenant c'l) changent l mouillée en *y*, lequel tend à disparaître à la finale. Ainsi a + ly donne *ay*, *a* : *taye* (talia, taille), *a* (allium), *gâye* (gallica) ; é + yl donne *èy* : *vèyî* (vigilare), *somèy*, *consèy* ; è + yl : *vî*, *vîye* (vieil, vieille, vĕc'lum, vĕc'lam) ; *ī* + ly : *tiyou* (tiliolum), *fiyou* (filiolum), *famîye* (familia), *fiye* (filia, à Nivelles *fèye*, à Wavre *faye*), *tch'fiye*, *ĕwîye* (-iculam), *assî* ou *achî* (axiculum), *fî* (filium) ; *ò* + ly : *foûye* (folia), *ramoûye* (re-admolliat), *chèrfoûy* (cerefolium) ; *ó* + yl : *djnoû*, *pû* (-*ŭ*culum).

m, n

84. m initiale subsiste, excepté dans *nape* (mappa) *nèsse* ou *nèspe* (nèfle, mespilum) et ses dérivés *nèspèli*, *nèspli*, *nèssî*. —

m médiale intervocalique subsiste de même. — m finale du latin devient *n* dans les mêmes monosyllabes qu'en français : *rin* (rem), *m'n orèye, t'n ouvrâdje, s'n infant,* mais *djà* (jam) comme en français jà. — m devenue finale en roman disparaît comme consonne après avoir nasalisé la voyelle précédente, *fwin,* ou devient *ų, pãų* (écrit *pangn, panny* suivant l'espèce de mouillement à figurer). Mais il n'y a plus rien de nasal dans *no* (nomen) et *o* (homo, on).

85. n initiale subsiste, sauf dans *lomer* (nominare) qui est d'ailleurs dans la région de Braine *noumer.* — n médiale intervocalique s'est changée en *l* par dissimilation dans *boulome* (bonhomme), en *m* dans *hameton,* variante *haniton* (hanneton, dérivé de hahn). — n finale latine s'est conservée ici dans l'adv. *non* et la prép. *in* (liég. *è*), dans le préfixe *in* : *intinde* (liég. *ètinde*). Mais *n* est introduit comme lettre euphonique à la fin de bon nombre de proclitiques, sans doute à l'imitation des adjectifs possessifs *m'n, t'n, s'n* : *a-n in aute, pou-n in rwa, su-n ène tâbe, avè-n in flamind, pa-n ène gueûlèye, leû-n èscorèye, vo-n orèye* (Braine-l'Alleud, exemples tirés des *Aventures de Jean d' Nivelles*).

mm et nn se sont réduits à *m, n* simples. L'exception liégeoise de *strimer* (étrenner) n'existe pas ici, où l'on dit *striner.*

86. m, n dans un groupe de consonnes.

Pour ne point passer en revue tous les groupes possibles de consonnes, nous choisissons ce qu'il y a de plus saillant. mn : à côté de *ome, feume, damâdje, lomer* (nominare), de *mèsti, mousti,* noter *djârner* (germinare). — mr, ml n'acceptent l'épenthèse du *b* que dans *tchambe* qui est sans doute refait d'après « chambre » ; on a, d'autre part, *èchèn* (insimul), *chène* (simulat), *rachiner* à Braine (ressembler), *trianer* ou *trièner* (trembler). — nr admet l'insertion de *d* : *cinde* (cinerem) comme à Namur et à Liège, ardennais *cène* ; *vinde* (vendre), *djonde* (joindre), *pinde* (peindre), *plinde* (plangere), partic. *plindu, dèstinde* (éteindre) ; tenerum fait *tère* et *tinre,* fém. *tinde* à Ransart. En regard du fr. viendra, tiendra, donnera, nous trou-

vons *vêra, têra, dôra* ; il y a donc perte de l' *n* par assimilation de *nr* à *rr*, qui devient *r*, résultat conforme à celui de l'anc.-franç. dorra, merra. Dans *pèrdra* (prendrai) il y a, au contraire, chute de l'*n* après l'épenthèse. — nd reste dans *dinde*, mais on a *dinne* à Dampremy (liég. *dîne*), par assimilation de *nd* à *nn*. inde donne *ind, in* et *è* : *s'ind-aler, i s'incoûrt, il è va*, et même dans le sud *i s'a va*. C'est ce d de inde qui a produit *d-aler, d-avwèr*, etc. — dn s'est déformé en *m* dans *èglime, èglume* (*includinem). — L'n de tn est resté dans *pingne* (pectinem), mais le *y* dégagé par le c a mouillé l' *n*. — nl dans spinula a donné *èspingne*.

À la finale, n précédé d'une consonne est tombé : *tchó* (carnem), *djoû* (diurnum), *infèr* (infernum), *toû* (tour pour tourn) ; *an* (annum) a perdu les deux *n* après nasalisation de *a*.

87. Action de m, n sur la voyelle précédente.

Le wallon, en général, a conservé la nasalisation de la voyelle précédant m, n. Ici, dans l'ouest, il y a dénasalisation de cette voyelle : *plène* (plenam), *plène* (planam), *grène* (granam), *fontène, dérène* (dernière), *tchêne* (chêne), et, par analogie, *contène* (contentam), *inocène* (innocentem), *vèr'di* (vendredi), *tère* (tendre), *tchèrpèti* (charpentier), etc. ; *linne* est le seul qui reste, *linne* et *plinne* à Châtelet. Remarquer encore, à la finale, *ni* (liég. *nin*), *ŏ* (liég. *on*), *nŏ* (liég. *nŏ*). Il est vrai que les nasalisations tout à fait indues de *cin* (celui, liég. *ci*), *mins* (mais, liég. *mês*, souvent *mins*), *voltin* (volontiers), *cimintière*, rétablissent la balance.

88. n + yod.

n + i en hiatus ou yod donne *ŋ* (écrit *gn*) : en syll. proton. *spârgnî* (épargne), *asglignî* (agenouiller), *gangnî, bagnî, lignî* (lineare), *tigneûs* (teigneux), *cougnèt* ; en syll. posttonique : *aragne, bagn* (bain), *vigne, ligne, tigne, gangne* (gain), *scógne* (excarnea), *cougn* (coin, cuneum). *fignèsse* et *djègnèsse* ont un *ŋ* provenant de *n* devant la diphtongue *iè*, phénomène plus récent et plus local. Le démouillement de *vène* (veniat) et de

tène (teneat) doit être analogique. Remarquons encore que le changement français de n + y en *j* n'existe guère ici : on a *sondji* (somniare, songer), mais *rognî* (rotundiare), *fagne* (fange), *grègne* (grange), *èstrègne* (étrange).

p, b

89. p, b initial subsiste. L'exception liégeoise de *poûrcê* pour *boûrsê* n'existe pas ici, où l'on dit *boûcha*. Mais l'expression incompréhensible *suer a bièsse* doit sans doute être rapportée à l'ardennais *souwer a piche, couri* (couler) *a piche* (subst. verbal de *picher,* pisser). — p,b médial entre voyelles devient *v* : *ivièr* (hibernum), *dèvwèr, souvint, couver* ; *savon, savons* (*sapumus). Il y a eu assimilation dans *tchfeû* (capillum), *tchfô* (caballum), qui font d'ailleurs *tchèveû*, *tchèvô* quand la présence de la voyelle est nécessaire. — À la posttonique v s'assourdit : *sêve* (sapam), *fève* (fabam) = *sêf, fêf.* — L'imparfait en -abam donne *-êve,* mais celui en -ebam donne *eû, eù, ĕ.* — Quand la voyelle suivante est un u ou un o, v issu de b,p tombe et il y a souvent contraction : *seû* (*saputum), *yeû* et *yŭ* (*habutum), *bŭ* (*bibutum), *dŭ* (*debutum ; la variante *dèvu, d'vu* n'est pas primitive, mais refaite d'après l'infinitif *dèvwèr*) ; *peû* (pavorem) ; *tawon* (tabonem), *sèyu* (*sabucum, en liég. *sawou*). Exception : v subsiste dans *nèveû* (nepotem) et dans *avou, aveù, avè* (apud hoc). — Les exemples manquent pour le cas de p,b final précédé d'une voyelle : *chèf, chêf, swif* (sebum) sont empruntés ; restent *leû* (lupum) où p final a disparu, et *î* de ibi.

pp et bb se changent en p, b simples : *sapin* (*sappinum) *nape* (mappam), *abé* (abbatem). À la finale cette consonne ne se prononce même plus : *drap* (*drappum).

90. p, b dans des groupes de consonnes.

pr, br, pl, bl se conservent à l'initiale. À l'intérieur du mot pr, br précédés d'une voyelle deviennent *vr,* que le groupe de consonnes soit d'origine latine ou d'origine romane : *avri*

(aprilem), *ouvrî* (operarium), *livrer, rouvrwa* (roboretum) ; à la posttonique, où une seule consonne est tolérée, *vre* devient *ve* (prononcé *f)* : *gĕnĕve* (genièvre), *lĭève* (lièvre), *pŏve* (pauvre), *pwève* (poivre) ; *fièvе* (fièvre), *live* (librum), *live* (libra). — pl, bl dans les mêmes conditions donne bl : *doubler, doube, meûbe, tâbe, peûpe, cŏpe* (copula). Il y a une certaine hésitation, cependant, entre *bl* et *vl* dans *roubliyî, rouvyî* (reoblitare) et *sŏblon, sŏvlon* (sabulonem). -abl peut devenir *aul* : *èstaule* (étable) cf. § 81. — Précédés d'une consonne, ces quatre groupes subsistent, sauf toujours la réduction de consonne à la finale : *aprinde, èsprinde, èsprit, rompe, trimper* (temperare), *timpe* (tempore), *arbe* et *ŏbe* (arborem), *nèspe* (mespila).

Devant d'autres consonnes que r,l, p et b tombent : *atch'ter* (accaptare), *tchèssî* (captiare), *nièce* (neptia), *nôces* (noptias), *route* (rupta), *sèt* (septem) ; *sous, d'zous, pad'zous* (-subtus), *souv'ni* (subvenire) ; *yèce* (erpicem), *tchârme* (carpinum), *conter* (computare), *côr* (corpus), *răde* (rapidum, prononcer *răt*), *douter* (dubitare), *malŏde* (male habitum), *priyèsse* (presbiter).

cons. + p, b, en groupe latin ou roman. p,b se conservent : *pŏpière* (*palpetra), *bŏbe* et *bârbe, tchèrbon, djambe, yèbe* (herba), *ârbe* et *ŏbe* (arborem). Mais *djŏne* (galbinum), *tchăne* (cannabem) font exception. À la finale *p* s'amuït : *tchamp* (campum), *côp, coûp,* (colapum) ; cependant on prononce encore, suivant la place du mot, *trŏ* et *trŏp'* (troppo).

p,b + yod se transforment respectivement en *tch, dj* : *aprotche, radje, sâdje* (*sabium), *roudje, roŭdji, roŭdjeû* (rougeole), *candji*. Cependant il y a des formes dissidentes : *èpe* (hache, liég. *hèpe*) s'il faut partir d'un type germ. *happia, ce que vient corroborer le diminutif *apièle* (hachette, à Ittre) ; *crèpe* (crèche, germ. krippia). *clopî* (clocher) et *skèpî* (éclore, cf. ital. scoppiare) semblent formés comme le liégeois *aprèpî* (approcher, adpropiare). *sèye* (sapiat) est tout aussi analogique que *saviche* et *seûche* (même sign.). *gouvion* (gobionem) a traité by autrement que le fr. goujon.

f, v

91. f, v à l'initiale, subsistent. À noter *hours, in dèhours* (hors, liég. *foû, à d'foû*). v peut disparaître devant la diphtongue oè (*wè*) provenant de *e, ĭ* : *wè* (video), *wène* (vena), et, à l'intérieur, *awè* (habere), *sawè* (*sapere), où v provenait de b, p, *awène* (avena). vocem cependant reste *vwè*. v s'est changé en *f* dans *fiye* (*vicata), comme dans le fr. fois (vicem). Le v latin qui a produit *gu* en français est *w* en wallon. Notre région a *wé* (vadum, gué), qui existe dans des noms de lieux hennuyers : Irchonwelz, Morlanwelz, Beauwelz, *wèsse* (vespa, guêpe); «gâté» est *wastè* dans Bernus *Fables*, p. 129. D'autres noms en *w* ont une origine germanique, v. § 93.

v médial subsiste dans *laver, nouvia,* il tombe dans *pawon, peû* (pavorem), *awène* (v. § précédent).

v final s'amuït : *boû, bieù* (bovem); *oû, yeù* (ovum); *noû, nieù* (novum), *clé* (clavem). — *noûf* (novem) conserve la finale ainsi que d'autres noms de nombre. — *cló* vient de clau après chute du v, et *rĭ* de riu (clavum, rivum).

92. f, v dans des groupes de consonnes.

f, v, précédés de consonnes subsistent en général. La consonne précédente se vocalise si c'est l, subsiste si c'est r, s'amuït après avoir nasalisé la voyelle précédente si c'est n ou m : *chèrfouy* (cerefolium), *sièrvu* (servire), *soufe* (sulfurem), *môve* (malvam), *sôve* (salvam), *infant, infièr*. Cependant lvr perd le v sans prendre le *d* épenthétique : *poûre* (pulverem).

f, v, suivis des consonnes l, r, subsistent : *infler, infèle, soufe* (sulfurem), *vive* (vīvere), mais *poûre* (pulverem). Ils disparaissent devant d'autres consonnes : *djône* (*jovenem), *nacèle* (navicellam). — Le traitement d'ailleurs variable de v + yod apparaît dans *gayole* (caveola), *naǧi* (navicare), *nivî* (niveare, neiger), *nive* (nivea), *ploŭve* (pluvia), variantes *plieùve, pieùve* et *pleŭve*.

w

93. Le w germanique se maintient, moins totalement qu'en wallon de l'Est, mieux qu'en picard et en français : *wêre* (guère), *wêti* (wachten, guetter), *walon*, *wôrder* (warten, garder), *wayin* (regain), *wazon* (gazon), *wachoter* (agiter, secouer). Le w s'est perdu dans *ôfe*, à Bouffioulx d'ailleurs *wôfe* (waffel, gauffre). L'influence du midi a fait prononcer *gaufe*, *gangni*, *gant* (liég. *wangni*, *want*).

h

94. h germanique, très sensible dans tout le Nord-Est wallon, s'amuït dans le namurois et dans l'Ouest : *anète*, liég. *hanète* (nuque) ; *èpe*, liég. *hèpe* (hache) ; *licote* avec *l* initial provenant de l'article, liég. *hikète* (hoquet) ; *atriô*, *atria*, liég. *hatrê* (cou). Souvent le *h* est si insensible que l'élision se produit dans l'article qui précède : on dit *l'atriô*, *l'urée* (liég. *li hatrê*, *li hourêye*), mais *du hamia* et non *dè l' hamia*.

MORPHOLOGIE

A. NOMS ET PRONOMS

Du substantif

95. *Genre et nombre.* — La constatation du genre est du domaine du dictionnaire. Nous n'avons pas rencontré de cas où le changement de genre d'un nom aurait influé sur la forme. Même des variations de genre se justifient précisément par une différence de provenance. Notre masculin *pun* vient du neutre singulier pomum, notre féminin *peùme* vient du pluriel neutre poma. Ce sont deux mots différents. — Quant au nombre, l'*s* du pluriel, que l'orthographe est forcée d'ajouter, reste insensible dans la prononciation, parce que, à la différence de l'*s* des adjectifs, elle ne se lie jamais à la syllabe initiale du mot suivant : fr. les gens-arrivent, w. *lès ʒin(s) arivnut* ; *èlle èrcèvèt lès-èfan(ts) a s' mõjone.*

De l'adjectif

96 *Genre.* Quand l'adjectif féminin provient de la forme féminine latine, il n'y a rien à ajouter aux constatations phonétiques. Rien d'étrange aux féminins *flamintche* (flamenca), *blantche, frantche.* Elles ne sont irrégulières que si on crée une fausse unité verbale embrassant le masculin et le féminin et faisant sortir celui-ci de celui-là. Ainsi opère la grammaire traditionnelle. Ce qui lui donne raison en partie, c'est que l'analogie joue dans cette question un certain rôle. Elle peut troubler la formation régulière en essayant de compléter les cadres morpho-

logiques. Elle est en fait perturbatrice quand elle crée *meûrte* à côté de *meûre* comme fém. de *meûr* (maturum), *durte* à côté de *dure* comme fém. de *dur* (durum), *tinde* à côté de *tère* (teneram) comme fém. de *tère* (tenerum), *payisante* comme fém. de *payisan* (pagesem). C'est l'analogie qui a produit ces formes nouvelles. C'est elle aussi qui a produit *contène, inocène* (liég. *contin-ne, inocin-ne*) comme fém. de *contint, inocint,* sur le patron de *dérène, plène, vîjène.*

97. *Pluriel.* — Au pluriel l'adjectif doit nécessairement prendre l'*s*. Car, si cette *s* est insensible quand l'adjectif a la position d'attribut, ou est employé seul, ou est séparé de son substantif, elle se lie à la voyelle initiale du mot suivant quand l'adjectif est placé devant son substantif, ce qui est la position ordinaire en wallon : *les braves-ouvris, tous-ètrangers, lès p'tits-èfants, dès fôrts-assis* (essieux), *lès bons-amis, sès bias-îs.*

Au féminin pluriel, l'adjectif placé devant un substantif subit une modification importante. L'*e* amuï du fém. sing. se réveille ; il devient *è* bref. Le fém. plur. est donc en *ès*, l'*è* étant seul sensible devant consonne, *è* et *s* à la fois sensibles devant voyelle : *dès grandè(s) tines, lès bèlè(s) peûmes, lès bèlè(s) fiyes, lès djônè(s) djins, lès longuè(s) pènes, dès grossès-aragnes, lès grandès-eûwes, lès bounès-amîyes.* Les adjectifs pronominaux sont moins astreints à cette règle que les nominaux : *saquants pîces d'ôr, saquant(es) djins, ceûs dès dérèn(es) samwènes.*

98. Le comparatif et le superlatif sont formés comme en français par *pus, li pus, très, fôrt.* Restes des anciens comparatifs : *mèyeû* (meliorem) employé aussi à Nivelles dans le sens de *mias* (melius), *pîre* (pejorem), *mias* et *mwins'* (minus).

Noms de nombre

99. I. Cardinaux. — 1. *yun, yeûne* employés absolument ; devant un substantif : *in, ène* ; 2. *deû(s), deûs-eûres* ; 3. *twè(s), trwès'* ; 4. *quate* ; 5. *cè^{n}q* ; 6. *chîj, chîch* ; 7. *sèt'* ; 8. *wit'* ; 9. *neûf'* ;

10. *dîj, dîch* ; 11, etc. *onse, doûsse, trèsse, quatôsse, quê^{n}sse, sèsse,* en liaison *onze, doûze, trèze, quatôrze, qué^{n}ze, sèze* ; 17. *dîchèt'* et *dî-sèt'* ; 18. *dîj-wit'* ; 19. *dîj-neûf'* ; 20. *vint'* ; 21. *vint'-èt-yun* ; 30, etc., *trinte, quarante, cê^{n}quante, swèssante, sèptante, quatrè-vint, nonante, cint'*.

Remarquez dans *dîchèt'* la fusion du *ch* et de l'*s* ; dans *dîj-neûf'*, *dîj-wit'* et dans les nombres de *onze* a *sèze* la tendance signalée par M. Feller à rendre de nouveau sonores les consonnes assourdies de la finale après une voyelle longue.

Certaines locutions gardent le souvenir de la numérotation en chiffres romains : *ène crwès* signifie *dîch* (comparez le verviétois *cinq'* signifiant déchirure en forme de V). De là le dicton, connu aussi ailleurs en Wallonie : *dj'ê mô m'vinte. — fèyèz 'ne crwès d'ssus, ça f'ra trinte* (jeu de mots entre *vint'* vingt, et *vinte* ventre). De là l'expression suivante du poète Bertrand : *dj'ê sèt' crwès onze mwès* (70 ans 11 mois).

II. Ordinaux. — *preûm* (primum) et *preûmî* (primarium), *deûsième, trwèsième, quatrième, cê^{n}quième, chîjième,* etc

Pronoms et adjectifs pronominaux

Pronoms personnels

100. a) Formes employées à la tonique : sing. *mi* ; *ti* ; *li,* fém. *liye* et *lèye* ; — plur. *nous, nos* et *nos-ôtes* ; *vous, vos* et *vos-ôtes* ; *yeûs'*, *zèls* et *zias,* au fém. *yeûs'*, *zèles*.

b) Formes employées à l'atone, c'est-à-dire comme proclitiques et enclitiques. Cas sujet, sing. *dji, djè, dj', dè* ; *ti, tu, t'* ; *i, il,* fém. *èle, èlle* ; — plur. *nos, n'* ; *vos* ; *i, il, is,* fém *èle, elle, elles*. — Cas régime, direct et indirect : sing. *mi, mu, m'* ; *ti, tu, t'* ; plur. *nos, vos,* à la 3e personne le datif et l'accusatif diffèrent : régime indirect *lî* ou *lû,* au masc. et au fém. sing. ; au plur. *leû, lieû, lèzeû, l'zeû* pour les deux genres ; — régime direct *èl, l',* au plur. *lès, l's* pour les deux genres.

La 3e pers. du fém. sing. *liye* est employée à Grandrieu, Hantes-Wiheries, Sars-la-Buissière.

Au pluriel l'adjonction de *ôtes* (autres) est moins nécessaire que dans l'Est-wallon. Cependant Genval en Brabant est connu pour en faire un usage absolument général.

Dans l'Ouest-wallon comme ailleurs *ti* est considéré comme grossier ; on l'atténue en disant *t' minme* (toi-même).

101. Pour l'emploi de *yeûs'*, *zias*, *zèls*, l'Ouest-wallon se divise en trois régions. *yeûs'* est propre à l'Ouest et existe déjà dans les communes suivantes : en Brabant Waterloo, Plancenoit, Maransart, Glabais, Bousval, Baisy, Sart-Dame-Avelines ; en Hainaut Villers-Perwin, Mellet, Heppignies, Ransart, Gilly, Montigny-sur-Sambre, Couillet, Jamioulx, Nalinnes ; dans le Namur Berzée, Walcourt, Froid-Chapelle, Mariembourg. — *zias* est une forme du masc. plur., *zèles* du fém. plur., mais dans nombre d'endroits ils sont employés tous deux indifféremment dans les deux genres. *zias* existe dans deux ilots : un en Brabant, formé de La Hulpe, Genval, Ohain et les environs ; un au sud de la Sambre, circonscrit par les communes suivantes : à l'ouest Loverval, Acoz, Joncret, Gerpinnes, Tarcienne, Somzée, Gourdinne, Yves-Gomezée, Soumoy-Cerfontaine, Roly, Matagne-la-Petite, Dourbes, Couvin ; à l'est Acoz, Gougnies, Biesmes, Mettet, Stave, Flavion, Rosée, Soulme, Doische. Au nord de cet îlot, Lambusart emploie aussi *zias* concurremment avec *zèls*. On emploie *zèls* dans toute la région à l'est des deux précédentes.

Au cas sujet, *dji* ou *djè*, suivant la région, est la forme pleine, *dj'* s'emploie après voyelle ou devant un mot commençant par une voyelle. La forme est réduite à *dè*, *d'* au sud, dans le pays de Beaumont. Dans les tournures interrogatives on se sert de *dju* après consonne, *dj'* (écrit *dje*) après voyelle : *tchante-dju mó ? Que vou-dje dire ?* — Deuxième personne : *ti* ou *tu* suivant les régions, est la forme pleine, *t'* s'emploie comme *dj'*. Dans les interrogations on se sert de *tu* après consonne (prononcée, non écrite) ; mais, après voyelle, comme nous l'avons montré ailleurs [1], le *t*

[1] *Essai d'orth. wall.* p. 173 sq.

de *te* a été assimilé par le suffixe *s* de la 2e personne qui termine la forme verbale : *vous-te* devient *vous-se* comme *fièste* devient *fièsse*. Donc *tchantes-tu? pâyes-tu?* mais *prins-se? vins-se? dis-se?* Au reste cette tournure n'est pas seulement interrogative : on l'emploie dans tous les cas où l'inversion du sujet est de mise.

A la 3e personne, *i* et *èle* s'emploient devant consonne, *il* et *èlle* (avec deux *l* bien articulées) devant voyelle. — *li* et *lû* correspondent au fr. « lui » ; *lû* est employé à Braine-l'Alleud.

Au pluriel *nos* devient *-ne* enclitique en cas d'inversion : *d-alòs-ne?* (en allons-nous ?), mais *vos* n'a pas de forme enclitique *ve* : on dit *volèz?* (voulez-vous ?), *pèrdèz?* (prenez-vous ?), ou, dans d'autres régions *vlŏz? pèrdŏz? v'loûz? pèrdoûz?* en regard de *vos vlèz, vos perdèz, vos v'lŏz, vos pèrdŏz.*

À *lieû, leû* (leur) il faut ajouter *s* (pron. z) devant voyelle : *l' pére leûs-a fêt l' pôrtâdje dè s' bin,* mais pas à *lèzeû, l'zeû,* qui correspond à *lèzi, èlzi, olzi* de l'Est-wallon.

Pronom réfléchi, 3e personne

102. Les formes proclitiques sont *si, s'* devant voyelle, *ès* (fr. se, s'). La forme tonique (soi) n'existe plus, elle est remplacée par *li* (lui) : *chacun pour li.*

Pronoms et adjectifs possessifs

103. Formes atones, adjectivales. Sing. 1° *èm, èt', ès', nŏ, vŏ, leû,* employés après consonne (prononcée) et devant consonne : *i vout m' prinde èm tchin* ; 2° *m', s', t',* etc., après voyelle (prononcée) et devant consonne : *i print m' tchin* ; 3° *èm'n, èt'n, ès'n, no-n, vo-n, leû-n,* après consonne et devant voyelle : *dire èm'n istwére* ; 4° *m'n, t'n, s'n,* etc., entre voyelles : *avou m'n èfant.* Plur. *mès, tès, sès, nos, vos, leûs.*

Formes toniques, pronominales. Sing. masc. : (*l', èl* ou *li*) *mĕnk, tĕnk, sĕnk* (*n* guttural + *k*) ; fém. : (*l', èl* ou *li*) *mène, tène, sène* ; *nowe, vowe, leûr.* — Plur. : *lès* suivi des mêmes formes.


Carte VII
Article du Limites entre les domaines de du, dou do et dè (§ 104).
dè
(et masc dèl)
dè
do
do
(fém dèl)
do
(fém dol)
dou
du
dou
du
dou
du
(sporadiquement dou)
dou
La Hulpe
Waterloo
Enghien
Braine-le-Château
Braine l'Alleud
Maransart
Virginal
Ittre
Op Hain
Plancenoit
Lillois
Glabais
Bousval
Rouquière
Bornival
Nivelles
Genappe
Louvaigne
Paisy
Mellery
Goplines
St Géry
Gembloux
Soignies
Argisennes
Houtain
Villers la Ville
Feluy
Pt Roulx
Sart D.A.
Tilly
Marbais
Corroy-le-Château
Beuzet
Buzet
Rêves
Sombreffe
Obaix
Villers Perwin
Wagnelée
Bryer
Tongrinne
Mazy
Isnes
Rhisnes
Luttre
Pont à Celles
Vieville
Mellet
St Amand
Thieulon
Temploux
Gouy les Piéton
Gosselies
Roinsart
Fleurus
Wanfercée
Namur
Mons
Lambusart
Velaine
Piéton
Jumet
Forchies
Pironchamp
Auvelais
Châtelineau
Falisolle
Binche
Anderlues
Fontaine l'Evêque
Dampremy
Charleroi
Châtelet
Fosse
Vitrival
Marchienne
Couillet
Bouffioulx
Montignies le Tilleul
Loverval
Mont St Geneviève
Bienne les Happart
Jamioulx
Jonceret
Acoz
Thuin
Hams H
Gerpinnes
Biesme
Annevoie
Bioul
La Buissière
Tarcienne
Dre
Denée
Maredret
Maubeuge
Hantes-Wihéries
Leers
Thuillies
Cour s. H.
Gourdinne
Morialmé
Stave
Florenne
Corenne
Plavien
Walcourt
Beaumont
Rosée
Anthée
Hastière
Jamagne
Philippeville
Villers le Gambon
Franchimont
Soulme
Roly
Villers en Fagne
Livet
Fagnolle
Mariembourg
Dourbes
Frasnes
Lompret
Nisme
Olloy
Couvin
Pesche
Chimay

Variantes régionales. On prononce *im, it', is'* au nord de la Sambre, à Gilly, Ransart, Jumet, Gosselies, Heppignies, Mellet, Frasnes-lez-Gosselies ; *mi, ti, si* et *my-, ty-, sy-* devant voyelle, ce qui est le pur traitement wallon, au nord, à Wavre, Nethen, Saint-Remy-Geest, et à l'est, à partir de Aiseau, Bouffioulx, Presles, Le Roux. On dit, avec *y* au lieu de *n*, *no-y-èfant, vo-y-ouvrâdje* à Bouffioulx, Presles, Sart-Eustache, Le Roux, Falisolle ; *nosse, vosse,* et devant voyelle *noste, voste,* ce qui est le pur traitement wallon, à partir de Wavre, Chastre, Brye, Sombreffe, Fleurus, Wanfercée, Aiseau, Mettet, Florenne, Flavion, Omezée, Surice et à l'est de cette limite. Une combinaison intermédiaire *nos'-n, vos'-n* devant voyelle, est usitée sur les bords de la Thyle (Brabant méridional).

Article défini

104. Au sing. *èl, il, l'*, à l'est *li*, au masc. et au fém. ; plur. *lès*. — Combiné avec la préposition de, il fait au sing. masc. *dou, du, dil, dèl, d'l,* au sing. fém. *dèl,* au plur. *dès, di lès, d'lès*. Combiné avec la préposition à, il fait au sing. *au, al,* au plur. *aus, auzè*. Combiné avec *pa* (par), il donne *pau* (par le), *paus, pauzè* (par les).

Variantes régionales. 1° *èl* est usité dans l'Ouest, sur les bords de la Sambre, au sud de la Sambre ; *il* au nord de la Sambre dans les localités où l'on emploie *im, it', is'* (§ 103) ; *li* à l'est dans le domaine namurois.

2° *dè* (fr. du) est usité à La Hulpe, Genval, Ohain, Maransart, Bousval, Mellery, Strichon, Gentines et à l'est de cette ligne. Dans la province de Namur la limite a été indiquée par M. Maréchal, *op. c.* Le domaine brabançon de *dè* plus les environs de Gembloux (Namur) emploient aussi *dèl* au masculin, non comme partitif, mais comme génitif de l'article défini (Maréchal, *op. c.* p. 19). — *dŏ* est usité à Baisy, Villers-la-Ville, Tilly, Marbaix, Wagnelée, Brye, Ligny, Sombreffe, Saint-Amand, Fleurus (concurremment avec *du*), Wanfercée, Velaine, Auvelais, Fali-

solle, Vitrival, Mettet, Flavion, Anthée, Hastière, et au nord-est de cette ligne. — *dou, du* occupent tout l'Ouest. *dou* paraît avoir dominé partout jadis, si on consulte les chartes, mais *du* le lui dispute aujourd'hui et triomphe même entièrement sur deux points : 1° dans une zone délimitée à l'ouest par Braine-l'Alleud, Houtain, Ransart, Charleroi, Marchienne, Thuin, à l'est par la limite occidentale de *dŏ* ; 2° au sud dans le pays de Beaumont, Walcourt, Philippeville, Chimay. Dans cette dernière zone, cependant, je relève encore *dou* en plus d'un point à Jamagne, Pesche, Lompret, et d'autres localités emploient les deux formes. Là où *dou* prédomine, son usage s'affaiblit de jour en jour, notamment dans le Hainaut central.

Le féminin est partout *dèl*, sauf dans un coin du domaine de *dŏ*, où l'on trouve *dol* : à Flavion, Marèdret, Denée, Bioul, Annevoye et au sud-est de cette ligne.

On emploie *pal* (par le ou par la), pluriel *pa lès* dans le domaine de *dèl* masculin (La Hulpe-Gembloux). Ailleurs on a *pau* (*pa* + *l* vocalisée), fém. *pal*. Le pluriel est alors *paus*, mais *pauzès* à Wanfercée, Moignelée, *pa lès* à Baisy, Villers-Perwin, Velaine et Rognée.

Pronoms et adjectif démonstratifs

105. L'adjectif démonstratif est *èç* entre consonnes, *ç'* après voyelle et devant consonne, *èç-n* après consonne et devant voyelle, *ç-n* entre voyelles : *pou lire èç live-la* ; *li ç' live la, a ç-n èfant la, bate èç-n èfant la*. Plur. *cès*.

Pronoms. 1. *èç'ti-ci*, fém. *èç'tèl-ci*, plur. *cès-ci*. — 2. *èç'ti-la, èç'tèl-la, cès-la*. Bernus dit *ç'ticile, ç'tilale*. Au neutre, ceci = *çouci*, cela = *çoula, ça*. — 3. *èl cé*^{n} (celui), *èl cène* (celle), à Braine-l'Alleud *èl cin, èl cine*, à Ittre *èl cien* (pron. *syẽ*), *èl cièn*e ; plur. *lès cé*^{n}*s, lès cènes*.

Pronom relatif

106. *Qui* ou *què* devant consonne, *qu'* devant voyelle. Le fr. « lequel » n'a pas de correspondant en wallon : on dit *èl tâbe què ʒ'é sŏt'lè d'ssus, èl bale què ʒ' ʒouwe avou*.

Adjectif et pronom interrogatif

107. Adjectif : *qué* masc. et fém. devant consonne, *quél* et *quén* au masc. devant voyelle : *qué garçon, qué feùme, quél ome* ou *quén ome* ; *quéle* au fém.

Pronom : *qui* pour les personnes ; *qwè* pour les choses. Il n'y a pas de forme atone particulière : *qwè v'léz ?* et jamais *qu̍ v'léz ?*

Adjectifs et pronoms indéfinis

108. Un : *yun, yeùne* employés absolument, comme pronoms ; *in, ène* comme articles, *on, one* au nord-est à partir de Wavre, Limal, Chastres, puis dans la prov. de Namur (voir Maréchal, *op. c.*). Mais Rixensart, Ottignies, Gentinnes, St-Géry ont encore *in, ène.*

On : *on, o* ; autre : *aute* ou *ôte* ; rien : *rén, règn* ; quelque : *quéque* ; chacun : *chacun* ; tout, tous : *tout, tous, tèrtout, tèrtoute, tèrtous, tèstous* au nord-ouest de Charleroi ; même : *mème* et *minme* ; quelqu'un : *saqui* ; quelque chose : *saqwè* et *saquè* ; quelques-uns : *saqwants,* fém. *saqwants, saqwantes* et *saqwantès* ; personne : *pèrsone* ; *noulu̍* à Bouffioulx ; *nu̍lu̍, nèlu̍* dans le sud.

B. VERBES

Paradigmes des conjugaisons

109. Verbe *awè* (avoir).

INDICATIF

Présent	Imparfait	Futur
dj'é	*dj'aveû, -ĕ*	*dj'ârè*
t' as	*t' aveùs, -ĕs*	*t' âras*
il a	*il aveùt, -ĕt*	*il âra*
nos avons	*nos avin', ẽn*	*nos ârons*
vos avéz, avĕz, avŏz	*vos avîz*	*vos ârez, -ĕz, -ŏz*
il ont, is-ont.	*il avin', -ẽn.*	*il âront.*

Passé indéfini

dj'é yŭ ou *yeû*, etc.

Plus-que-parfait

dj'aveû ou *dj'avĕ yŭ, yeû*, etc.

Futur antérieur

dj'ârĕ yŭ, yeû, etc.

SUBJONCTIF

Imparfait (tenant lieu du présent)

què dj'eûche ou *eûsse*
què t' eûches ou *eûsses*
qu'il eûche ou *eûsse*
què nos ŭchonche ou *ŭchîche, -ĕche, -inche*
què vos ŭchĕche ou *ŭchîche* ou *ŭchŏche*
qu'il ŭchent (pron. *ŭch*) ou *ŭchnŭt* ou *ŭchîche, -ĕche, -inche.*

Plus-que-parfait

què dj'eûche yŭ, yeû, etc.

CONDITIONNEL

Présent

dj'âreû, dj'ârĕ — *nos ârin', ârĕ*^{n}
t' âreùs, -ĕs — *vos ârtz*
il âreùt, -ĕt — *il ârin', ârĕ*^{n}.

Passé

dj'âreû ou *dj'ârĕ yŭ, yeû*, etc.

IMPÉRATIF

ŭche, ŭchons, ŭchîz, -ĕz.

INFINITIF

Présent : *awè* ; passé : *awè yŭ* ou *yeû.*

PARTICIPE

Présent : *ŭchant*; passé : *ŭchant yŭ, yeû.*

Variantes locales du futur : *āré* est conforme à la prononciation du Brabant-ouest et du nord de la Sambre jusqu'à Merbes-le-Château, Sars-la-Buissière, Lobbes, Fontaine-l'Évêque, Goutroux, Charleroi, Couillet, Châtelet, Farcienne, localités où *ȯré, ṓré* se font déjà entendre. Avec *āré* se classe *sāré* (saurai). Cette dernière forme, à l'extrême ouest de la zone que nous étudions (1), devient même *sèré*, là surtout où *sāré* signifie « je serai ». *Dj' èré* (j'aurai) est plus rare (2). À Nivelles, *sāré* signifie à la fois « serai » et « saurai », ce qui explique le français de Baptiste : « Comme èm Jeannette *saura* saisie ! » dans *l' Rouse dé Sainte Ernelle* de G. Willame. Notons que le groupe *al* donne partout *ô* : *i faura.*

110. Verbe *ĕsse* (être).

INDICATIF

Présent	Imparfait	Futur
ʤi ou *ʤè sŭ, seû*	*ʤ'èsteû, -ĕ*	*ʤè s'ré, sâré*
t' ès	*t' èsteùs, -ĕs*	*ti s'ras*
il èst	*il èsteùt, -ĕt*	*i s'ra*
nos èstons, astons	*nos èstin', -é^{n}*	*nos s'rons*
vos èstéz, -ĕz, -ŏz	*vos èstîz*	*vos s'réz, -ĕz, -ŏz*
i sont	*il èstin', -é^{n}*	*i s'ront*

Passé indéfini

ʤ'é sti, etc.

Plus-que-parfait

ʤ'aveû ou *ʤ'avĕ sti*, etc.

Futur antérieur

ʤ'âré sti, etc.

(1) À Binche, Piéton, Bellecourt, Écaussines, Virginal, Hennuyères.
(2) À Écaussines, Virginal, Hennuyères.

Subjonctif

Imparfait (tenant lieu du présent)

què dj' seûche ou *fŭche*
què t' seûches, fŭches
qu'i seûche, fŭche
què nos seûchonche, fŭchonche, -îche, -ĕche, -inche
què vos seûchĕche, fŭchîche
qu'i seûchnuche, fŭchnut, fŭchîche, -ĕche, -inche.

Plus-que-parfait

què dj'eûche èsti, etc.

Conditionnel

Présent

dje s'reû, s'rĕ
ti s'reùs, s'rĕs
i s'reùt, s'rĕt
nos s'rin', s'rén
vos s'rîz
i s'rin', s'rén

Passé

dj'âreû ou *dj'ârĕ sti,* etc.

Impératif

fŭche, fŭchons, fŭchiz, -ĕz.

Infinitif

Présent : *èsse, yèsse* ; passé : *awè sti.*

Participe

Présent : *èstant* ; passé : *ŭchant sti.*

Forme interrogative : *sŭ-dje* ou *seû-dje, ès-se, èst-i, èstŏ-ne* ou *èstons-dje, èstéz* ou *èstôz, sont-i.* — Le transfert du pronom de la 1re pers. du sing. à la 1re du plur. est propre à la région de Ransart, Gilly, Châtelet, Couillet, Loverval, Bouffioulx, Acoz, Villers-Poteries, Hanzinne, Oret, etc. Il se retrouve d'ailleurs à mainte place dans la Wallonie.

Verbes attributifs

111. Je m'en tiens au classement des verbes wallons d'après l'état actuel de la langue, c'est-à-dire en trois conjugaisons, suivant la terminaison de l'infinitif. On distinguera donc : 1° des verbes en *-er* : *tchanter, pinser, pwarter, choûter* ; 2° des verbes en *-i* (anc. franç. -ier) : *ployi, sayi, cominci, roubliyi, ratchi* ; 3° des verbes dont l'infinitif se termine par toute autre finale que *-er, -i* : *finĭ, vinĭ, sintĭ, courŭ, vinde, piède, fé, awè, ŏzŭ*. À la vérité, on pourrait détacher de ces verbes ceux du type *finĭ* sous le nom de verbes inchoatifs (1). Ils ont une conjugaison régulière. Tous les autres sont des verbes forts, qui, malgré la puissance unificatrice de l'analogie, ont conservé une foule de particularités qu'explique seule l'histoire de la langue.

Commençons par conjuguer un certain nombre de paradigmes, en laissant de côté tout ce qui se forme régulièrement à l'aide des auxiliaires étudiés ci-dessus.

112. Verbe *tchanter*.

INDICATIF

Présent	Imparfait	Futur
djè tchante	*djè tchanteû, -ĕ*	*djè tchantré*
ti tchantes	*ti tchanteùs, -ĕs*	*ti tchantras*
i tchante	*i tchanteût, -ĕt*	*i tchantra*
nos tchantons	*nos tchantin', -é^{n}*	*nos tchantrons*
vos tchantéz, -ĕz	*vos tchantiz*	*vos tchantréz, -ĕz, -ŏz*
i tchantnut	*i tchantin', -é^{n}*	*i tchantront*

(1) Je choisis ce moyen terme parce que l'auteur a rangé *fini*, sans autre explication, dans la 3e classe ; sans quoi, j'en ferais une conjugaison à part.

SUBJONCTIF

Présent	Imparfait
què dj' tchante	*què dj' tchanteûche, -ŭche*
què t' tchantes	*què t' tchanteûche, -ŭche*
qu'i tchante	*qu'i tchanteûche, -ŭche*
què nos tchantonche	*què nos* { *tchantîche*
què vos tchantêche	*què vos* { *tchantêche*
qu'i tchantnuche	*qu'i* { *tchantinche*

CONDITIONNEL

Présent

djè tchantreû, -ĕ	*nos tchantrin', -ẽⁿ*
ti tchantreùs, -ĕs	*vos tchantrîz*
i tchantreùt, -ĕt	*i tchantrin', -ẽⁿ*

IMPÉRATIF

tchante, tchantons, tchantéz, -ĕz.

113. Verbe *intrer.*

Deux particularités à signaler : 1° *intère* au sing. de l'ind. prés., de l'impér. et du subj. prés., avec insertion de *è* qui porte l'accent, par désir de conserver les deux consonnes finales. Au futur et au conditionnel *intèrré, intèrreû,* il n'y a plus déplacement de l'accent, mais seulement métathèse de *r* (*intèrré,* entrerai).

114. Verbe *sayi.*

Indicatif présent : *djè sâye, nos sâyons.*

Futur : *djè sây'ré,* conditionnel *sây'reû*; l'*a* est long quand la syllabe suivante amuït sa voyelle. Pour l'*i* de l'infinitif et du participe, c'est le traitement régulier de y-are, y-atum.

115. Verbe *finĭ.*

Indicatif présent : *djè fini* (on pourrait aussi écrire *finis,* de *finisco), *nos finichons, vos finichéz, -ĕz, ŏz, i finichnut.*

Futur : *finiré* ou *finichré,* condit. *finireû* ou *finichreû.*

Imparfait : *finicheû* ou *-ě*.

Impératif : *fini* (ou *finis* *finisce), *finichons, finichéz, -ěz, -ŏz*.

Participe présent : *finichant* ; mais l'infinitif et le participe passé n'ont pas la forme inchoative : *fini* = finire, *fini* = finitum.

Verbes forts

116. *sawè* (savoir) *pouvwèr* (pouvoir) *fé* (faire).

Indicatif

Présent

ǧè sé	*ǧè pou*	*ǧè fê* (ou *fais, fés,* facio)
ti sés	*ti pous*	*ti fês*
i sét	*i pout*	*i fêt*
nos savons	*nos pouvons, nos p'lons*	*nos fèyons, f'yons, f'jons*
vos savéz, -ěz, -ŏz	*vos pouvéz, vos p'léz*	*vos fèyéz, -ěz, -ŏz, f'yéz, f'jéz*
i savnut et *i sèynut*	*i pouvnut, i poulnut*	*i fèynut, i font*

Imparfait

ǧè saveû, -ě	*pouveû, p'leû, -ě*	*fèyeû, f'yeû, f'jeûs, -ě*
ti saveùs, -ès	*pouveùs, p'leùs, -ès*	*fèyeùs, f'yeùs, f'jeùs, -ès*
i saveùt, -ět	*pouveùt, p'leùt, -ět*	*fèyeùt, f'yeùt, f'jeùt, -ět*
nos savin', -é^{n}	*pouvin', p'lin', -é^{n}*	*fèyin', f'yin', f'jin', -é^{n}*
vos saviz	*pouviz, p'liz*	*fèyiz, f'yiz, f'jiz*
i savin', -é^{n}	*pouvin', p'lin', -é^{n}*	*fèyin', f'yin', f'jin', -é^{n}*

Futur : *sârè, poûrè, f'rè,* etc.

Subjonctif

Présent

què ǧ' seûche, sèye	*pouye, pouche, puche*	*fèye*
què t' seûches, sèyes	*pouyes, pouches, puches*	*fèyes*
qu'i seûche, sèye	*pouye, pouche, puche*	*fèye*
què nos seûchonche, -é^{n}che	*pouvonche, p'lonche*	*fèyonche, f'yonche*
què vos seûchéche, -ŏche	*pouvéche, p'léche, p'lŏche*	*fèyéche, -ŏche, f yéche,* etc.
qu'i seûchnuche, -é^{n}che	*pouvnuche, poulnuche*	*fèynuche*

Imparfait

què dj' savïche	*pouvïche*	*fèyïche, -eûche*
què t' savïches	*pouvïches*	*fèyïches, -eûches*
qu'i savïche	*pouvïche*	*fèyïche, -eûche*
què nos savîche, -ĕche, -inche	*p'lîche, puchîche, pouvîche*	*fèyîche*
què vos savîche	*-ĕche -ĕche -ĕche*	*-ĕche*
qu'i savîche, -ĕche, -inche	*-inche -inche -inche*	*-inche*
	pour chacune des 3 personnes	pour chacune des 3 personnes

Condit. prés. *sâreû, -ĕ*; *poûreû, -ĕ*; *f'reû, ĕ-*, etc.

Impératif

seûche	pouvoir n'a pas	*fê*
seûchons	d'impératif	*fèyons*
seûchéz, -ĕz, -ŏz	—	*fèyéz, -ĕz, -ŏz*

Infinitif prés. *sawè* ; *polï, poulï, pouvwèr* ; *fé.*
Participe prés. *savant* ; *p'lant, pouvant* ; *fèyant, f'yant.*
Participe passé *seû* ; *p'lu, pouvu* ; *fêt.*

Étude des formes

117. *Indicatif présent.* — Pour la différence entre les trois personnes du sing. de *awè*, la question est traitée à propos du suffixe du futur, § 123.

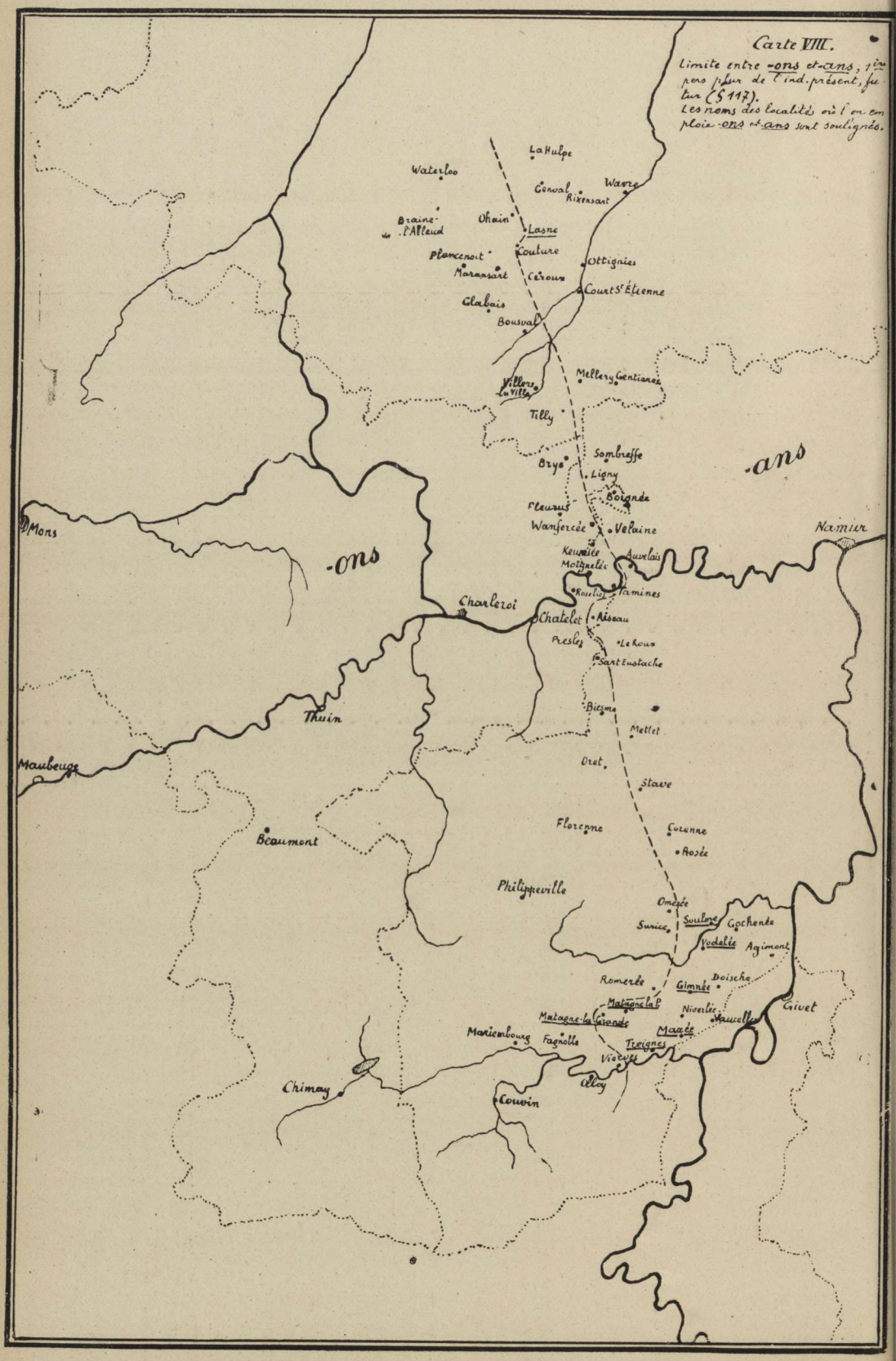
1re pers. du pluriel. On emploie la terminaison *-ans* à l'est, *-ons* à l'ouest, suivant une limite tracée sur la carte 8. Dans certaines communes de la limite, à Lasne et surtout au sud, j'ai pu observer une certaine hésitation entre l'une et l'autre forme, le peuple en ces endroits prenant parfois *-ans* pour une prononciation défectueuse de *-ons* français.

2e pers. du pluriel. On peut distinguer trois systèmes (v. carte 3) :

1° *-ĕz* ou *éz* aux trois conjugaisons.

2° *-éz* à la 1re et à la 3e conj., *-îz* à la 2e.

3° *-éz* à la 1re, *-îz* à la 2e, *-ŏz* à la 3e.


Carte VIII.
Limite entre -ons et -ans, 1re pers plur de l'ind présent, futur (§ 117).
Les noms des localités où l'on emploie -ons et -ans sont soulignés.
La Hulpe
Waterloo
Genval
Rixensart
Wavre
Braine-l'Alleud
Ohain
Lasne
Plancenoit
Couture
Ottignies
Maransart
Céroux
Court-St-Etienne
Glabais
Bousval
Villers-la-Ville
Mellery
Gentinnes
Tilly
Sombreffe
Brye
Ligny
Boignée
Fleurus
Wanfercée
Velaine
Namur
Mons
-ons
-ans
Keumiée
Moltignies
Auvelais
Roselies
Tamines
Charleroi
Chatelet
Réseau
Presles
Le Roux
Fort Eustache
Thuin
Biesme
Mettet
Maubeuge
Oret
Stave
Florennes
Corenne
Rosée
Beaumont
Philippeville
Omezée
Soulme
Gochenée
Sunice
Vodelée
Agimont
Romerée
Gimnée
Doische
Matagne-la-P
Matagne-la-Grande
Nivelles
Haucelles
Caivet
Mariembourg
Fagnolle
Treignes
Mazée
Viroinval
Olloy
Chimay
Couvin

Ces trois systèmes ont chacun leur domaine ; le dernier subit des modications aux confins du domaine de *-ez*. L'inspection de la carte montre que ce domaine de *-ĕz* ou *-éz* aux trois conjugaisons s'étend sur tout le Sud-ouest depuis Mignault, Seneffe, Buzet, jusqu'à Vierves, au sud de la province de Namur, où nous l'abandonnons. — Près de Stave nous rencontrons la limite venant de Rivière-sur-Meuse (voir Maréchal, *Carte dialectale*), au sud de laquelle on trouve aux trois conj. *-ŏz*, assourdi en *-ouz* dans des localités méridionales que nous avons soulignées sur la carte. — La région au nord de *-ĕz* emploie *-éz* à la 1re conj. et à la 3e, *-ĭz* à la seconde. C'est le système nivellois, qui est identique au système liégeois. — Dans la région du nord-est règne le système namurois, qui s'étend à l'est jusqu'aux confins du liégeois. — Une certaine confusion facile à prévoir règne dans la zone centrale qui sépare ces quatre domaines. Ainsi à Pont-à-Celles on rencontre quelques deuxièmes personnes en *-ĭz* : *candjĭz*, *sondjĭz*, *loyĭz*, à côté de *mindjèz*, *cominchèz*, *lèyèz*. Lambusart, Châtelineau, Châtelet, Bouffioulx ont *-éz* aux deux premières conj., *-ĭz* disparaissant sauf exceptions très rares et très confuses, et *-ŏz*, plutôt *-oŭz*, à la troisième. Dans les communes voisines, Farciennes, Aiseau, Presles, Le Roux, Sart-Eustache, Gougnies, Biesme, Mettet et Stave, le système s'embrouille au point d'admettre très souvent, au gré de la fantaisie, *-ŏz*, *-oŭz* aux deux premières conjugaisons. De ces localités les cinq premières n'emploient guère que des formes en *-ŏz*. À Bouffioulx, en certaines familles, même tendance à généraliser les formes en *-oŭz*.

À noter, en dehors de cette répartition géographique, qu'il peut y avoir certaines différences dans le classement des verbes. L'ouest du Brabant wallon classe indûment dans la seconde conjugaison certains verbes de la première : *viquî*, *ataquî*, *risquî*, *marquî* (1), *gripyî*. Il donne même la flexion *-ĭz* à des verbes

(1) À Malmedy, les verbes en *-quer* sont aussi de la 2e conj. : *èspliquî*, *viquî*.

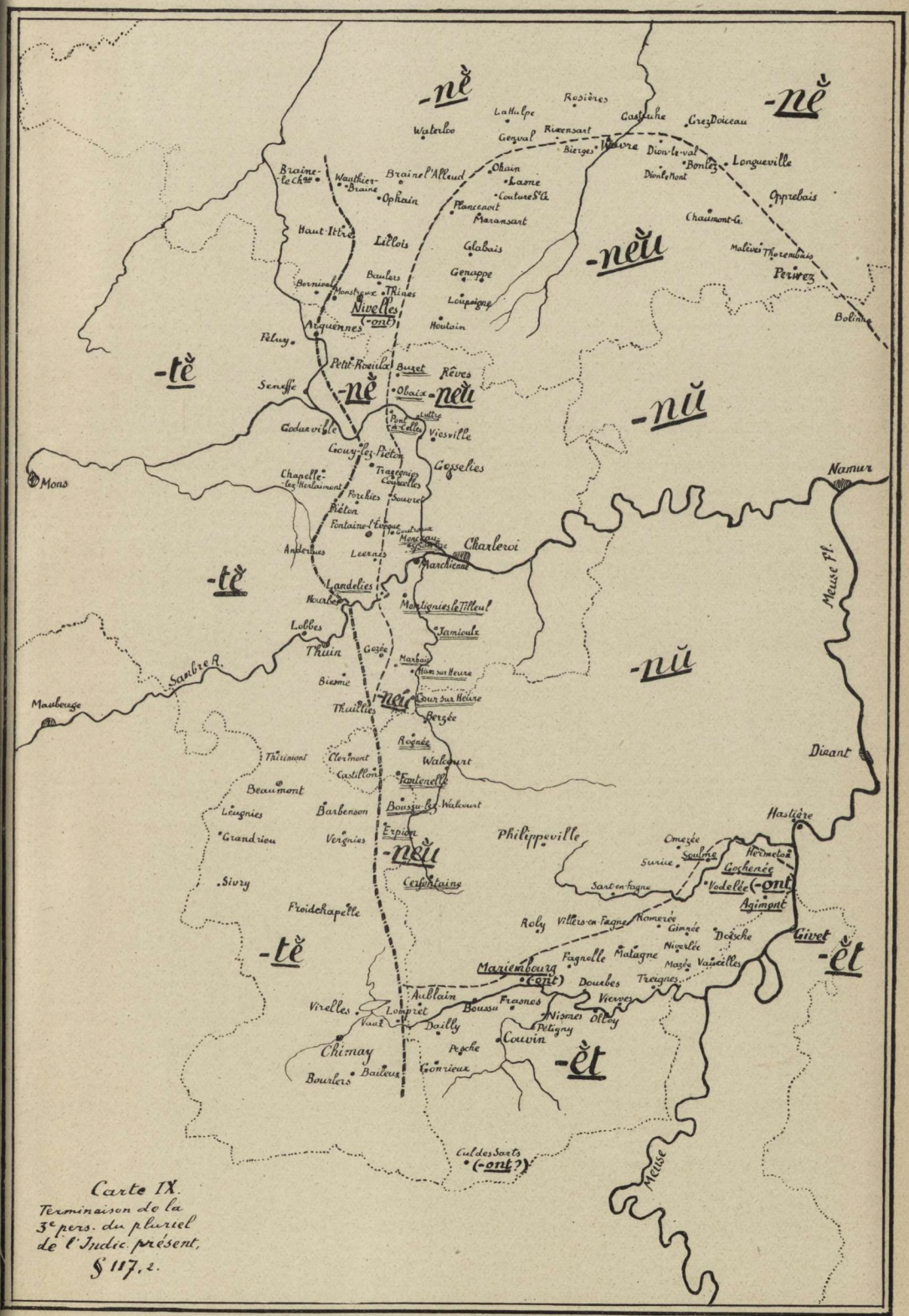
forts : *vos vyîz, vos crwèyîz, faizîz-le, donîz-me* (G. Willame, *Rose de Ste-Ernelle,* patois de Nivelles). Braine-l'Alleud réserve cet *-îz* à l'impératif : *ascoutîz-me, si vos m'ascoutéz.*

Troisième personne du pluriel. Il y a trois ordres de formes : 1° *cominç'tè,* qui occupe tout l'ouest, la limite allant de Braine-le-Château jusqu'à Baileux à peu près en ligne droite du nord au sud ; 2° *cominç'nŭ, -neù, -nĕ,* dans tout l'est, région namuroise, jusqu'à une limite orientale qui passe par Namèche (voir la *Carte dialectale* de Maréchal) et jusqu'à une limite méridionale qu'indique notre carte, d'Aublain au sud de Hastière ; 3° *comincèt* est la forme de cette dernière région qui s'étend au delà sur le sud et l'est de Namur, le Luxembourg et la province de Liège. Entrons maintenant dans le détail.

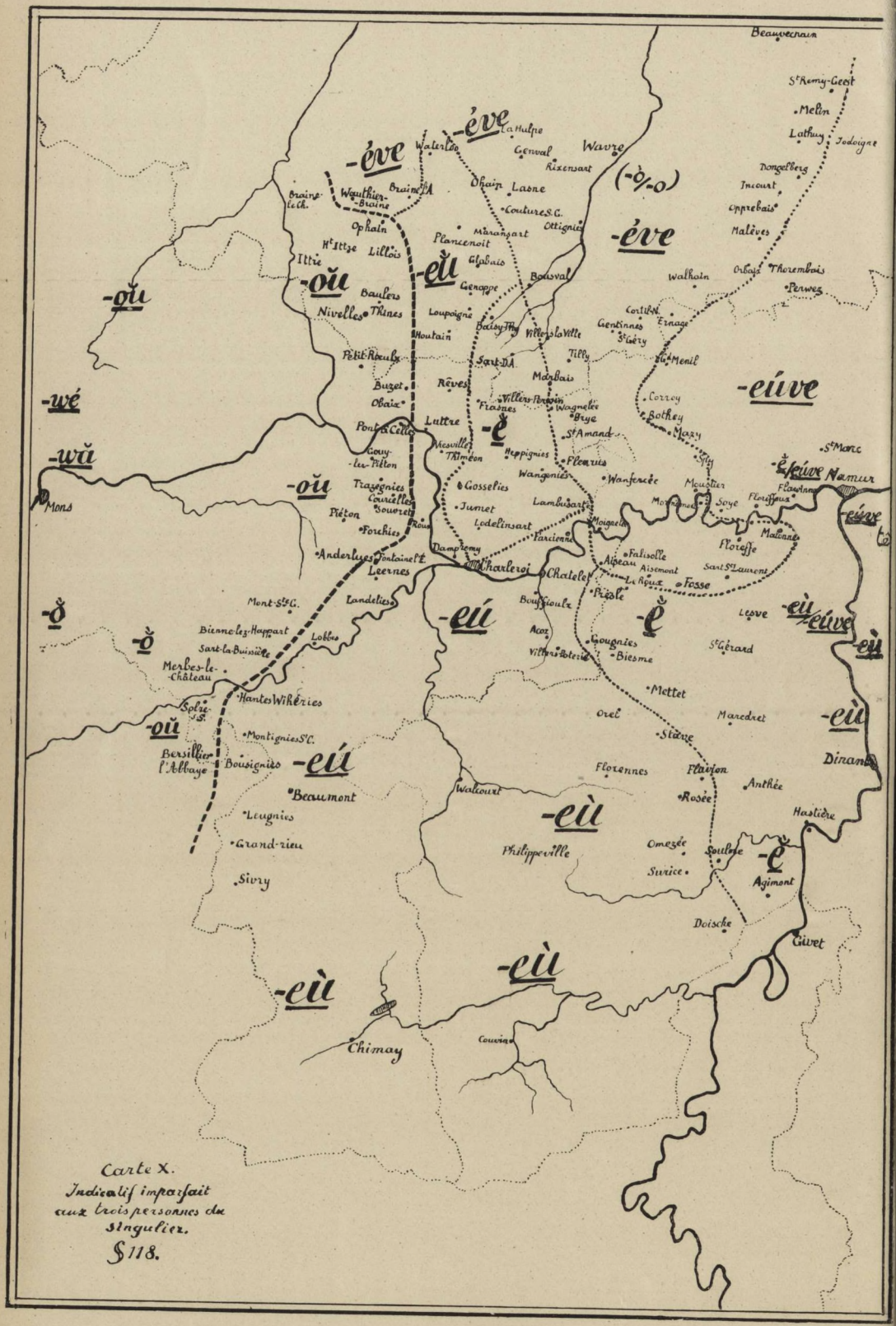
Il y a des îlots qui présentent la finale *-ont* empruntée à *ont, sont, vont.* Ce sont Nivelles au nord, et au sud Mariembourg, puis Soulme, Gochenée, Vodelée, Agimont, Givet. On m'assure à Chimay que les hameaux de la frontière, Cul-des-Sarts, etc., usent aussi de *ont,* mais je n'ai pu vérifier.

Il est moins important de délimiter par le menu les domaines de *-nŭ, -neù, -nĕ,* qui sont des pures variations du même suffixe. Le centre de la région est occupé par *-nŭ.* C'est sur les bords qu'il y a une dégradation de *-nŭ* à *-neù.* À l'ouest, la bande de *-neù* est étroite et se borne à l'épaisseur d'une commune. Nous avons souligné ces localités sur la carte (Cerfontaine, Erpion, Boussu, Fontenelle, etc.). À partir de Gozée, il y a, au delà de la zone *-neù,* une zone *-nĕ,* également étroite, que nous avons délimitée sur la carte. À Court-sur-Heure, au contraire, et à Landelies, *-eù* passe à *-eû* fermé. Au nord, le domaine de *-neù* s'élargit, de même que celui de *-nĕ* situé au delà. Il occupe le centre du Brabant wallon, où le changement de *-nŭ* en *-neù* fait partie d'une habitude générale de réduire tous les *i* et *u* brefs à *e* (*eù*).

118. *Indicatif imparfait. — Singulier.* L'ouest et le centre du Hainaut se partagent entre *-oŭ, -o* et *-wa.* À l'est de la limite tracée sur notre carte commence l'emploi de *-eu.* Il est moins



Carte IX.
Terminaison de la 3e pers. du pluriel de l'Indic. présent, § 117, 2.



Carte X.
Indicatif imparfait aux trois personnes du singulier.
§118.

important de délimiter les régions de *-eû, -eù* et *-è*, qui sont des variations du même suffixe -ebam. L'inspection de la carte montrera que *-eû* fermé est employé dans la direction de Charleroi-Beaumont, et il reste tel aux 3 personnes du singulier. On trouve *-eû* à la première personne et *-eù* ou *-è* aux deux autres dans quelques localités au nord de Charleroi, *-eû, -eù, -eù* au sud de Charleroi jusqu'à Walcourt, *-eù* pour les 3 personnes en Brabant et dans la région de Chimay, Couvin, Philippeville, Givet. Au sud de la région brabançonne de *-eù*, jusqu'à Charleroi, c'est *-ẽ* qui l'emporte. De même, *-eù* passe à *-ẽ* au sud-est (Presles — Saint-Gérard — Agimont), mais pas dans toutes les localités (voir Maréchal, *Carte dialectale*, p. 12-15). Au delà de cette zone *-eu, -è* s'étend la région de *-éve, -eûve*, qui commence au nord à Braine-l'Alleud, Waterloo (*-eù* et *-éve*), Ohain. La limite court ensuite du nord-ouest au sud-est, si l'on compte comme simple variante de *-éve* le *-eûve* de la région namuroise. La limite entre *-éve* et *-eûve*, tracée par M. Maréchal pour l'arrondissement de Namur, a été continuée d'après mes relevés personnels jusqu'à Hougaerde. Il reste à séparer au sud *-eù, -è* de *-eûve*.

Ce qui vient compliquer cette question de géographie linguistique, c'est que la plupart des régions utilisent deux et même trois formes d'imparfait. Dans le domaine namurois de *-éve, -è* sert de seconde forme, et l'euphonie seule semble en régler l'emploi ; aux environs de Namur, *-eûve* est la forme longue, *-eù, -è* la forme brève. Ajoutez à cette diversité celle qu'apporte le traitement particulier réservé aux imparfaits « étais, avais, savais ».

Ces trois verbes font *èstẽ, avẽ, savẽ* dans la région marquée sur la carte par *-éve, -è*, mais *astõ, avõ, savõ* dans la région de Wavre, Ottignies, Gentinnes jusqu'à Jodoigne et Perwez ; *avó, savó, astó* (avec *astwèt* et *astèt* à la 3e personne) à La Hulpe, Rixensart, Genval et Lasne. Cette dernière commune étend la terminaison *-ó* à d'autres verbes : *ǧi d-aló* (j'allais), *ǧi travayó, ǧi vouló*. Parfois *-ó* devient *-õ* (*-on*).

119. Le conditionnel présent prend en général es mêmes désinences que l'imparfait. Cependant il faut noter que la partie brabançonne et namuroise qui dit *èstŏ, avŏ, savŏ*, fait aussi le conditionnel en *-ŏ* et non en *-éve*. De Wauthier-Braine à Bousval inclusivement, il est en *-è*. Enfin Marbais, Tilly, Wagnelée, Brye, Saint-Amand, Fleurus, Wanfercée, Moignelée, Aiseau, qui admettent facilement *-ĕ* à l'imparfait, sont plus fidèles à *-éve* pour le conditionnel et semblent le réserver pour ce mode.

120. *Pluriel de l'imparfait et du conditionnel.*

À la 2e personne, *-tz* partout : *vos tchantiz, vos tchant'riz*. — La 1re et la 3e pers. ont *-ĭn'*, *-eùn'*, *-ŭn'*, et *-é'*, *-i'*, *-ẽ* (*in*), etc.

1) *-ĭn'* dans les communes suivantes et à l'ouest de cette ligne : Braine-l'Alleud, Op-Hain, Lillois, Baulers, Thines, Rossignies, Buzet, Obaix, Rêves, Frasnes-lez-Gosselies, Pont-à-Celles, Trazegnies, Courcelles, Souvret, Monceau-sur-Sambre, Marchienne, Bomerée, Ham-sur-Heure, Clermont, Castillon et Beaumont. Dans les endroits de ce domaine qui ont le présent en *-té*, la 3e pers. de l'imparfait est en *-in'té* : *i tchant'té, i tchantin'té*.

Dans l'est et le centre du Brabant wallon, où *ĭ* et *ŭ* prennent le son terne de *e* du fr. « je, le, me », notre désinence *-ĭn'* n'échappe pas à ce traitement.

2) Je relève *-eùn'* et *-ŭn'* bien caractérisés à Waterloo (*-ĭn'* et *-ŭn'*), Plancenoit (*-eùn'*), Maransart (*-ŭn'*), Couture (*-ŭn'* et *-ĭn'*), Glabais (*-ŭn'*), Genappe (*-eùn'*), Bousval (*-ŭn'*), Loupoigne (*-ŭn'*), Baisy (*-ŭn'*), Villers-la-Ville (*-ŭn'*), Tilly (*-eùn'* et *-ĭn'*), Marbaix (*-ŭn'*), Sart-Dame-Avelines (*-ŭn'*), Houtain (*-ŭn'*). Dans le Hainaut *-ŭn'* à Luttre, Liberchies, Viesville, Thiméon, Mellet (*-ŭn'* et *-é'*), Gosselies, Roux.

3) *-é'* à Villers-Perwin, Chassart, Mellet (*-é'* et *-ŭn'*), Wayaux.

4) *-ĕn'*, parfois *-ẽn'* comme à Namur, dans cette même région qui se différencie notablement par d'autres traits de l'Ouest-wallon : Wagnelée, Brye, Ligny, (Sombreffe et Gembloux ont *-ĭn'*), Saint-Amand, Fleurus, Boignée, Wanfercée-Baulet, Lambusart, Farciennes, Moignelée, Tamines, Oignies, Aiseau. De

même dans la vallée de la Sambre vers Namur, ainsi qu'à Fosse, St-Gérard.

5) *-î* à Heppignies, Wangenies, Ransart, Lambusart (plus souvent *-ĕn'*), Gilly, Montigny-sur-Sambre, Couillet (souvent *-ĭn'*), Loverval (id.), Châtelineau-Châtelet, Pironchamps, Bouffioulx ; *-î* également à Goutroux, en plein domaine de *-ĭn'*. Serait-ce le présage d'une réduction générale des trois formes du pluriel à une seule, comme il est arrivé en liégeois ?

6) Mélange de formes, suivant le voisinage, dans la région carolorégienne, qui est un vrai carrefour : à Jumet *-èng*, à Charleroi *-ĭn'*, *-î*, surtout *-ĕ*.

7) *-ĕ* 1° à Presles, Sart-Eustache, Acoz, Joncret, Gerpinnes, Villers-Poteries, Gougnies, Biesme, Hanzinne, Hanzinelle ; puis 2° au sud d'une ligne allant de Leugnies (Beaumont) à Barbençon, Vergnies, Yves-Gomezée, Florennes, Rosée, Hastière, c'est-à-dire dans tout le pays où l'on a *bé*, *ré*, *vé* pour *bin*, *rin*, *vin* (v. § 23).

8) *-in* à Jamioulx, Nalinnes, Cour-sur-Heure, Berzée, Rognée, Fontenelle, Boussu-lez-Walcourt, Erpion, Silenrieux, Walcourt, et dans une bande horizontale entre les deux domaines où *-in* devient *-ĕ*, bande rejoignant le versant de la Meuse : Flavion, Anthée, Falaën, Maredret, Dinant.

Je relève *-un* employé concurremment avec *-in* ou *-ĕ* à Jamioulx, Walcourt, Florenne, Maredret.

121. *Passé défini.* Ce temps dont il ne reste point de trace dans l'Ouest-wallon, est remplacé par le passé indéfini. Le passé antérieur est de même remplacé par un temps surcomposé du passé indéfini : *quand dj'ĕ yŭ tchantĕ.*

122. *Temps composés.* On sait que l'Est-wallon n'emploie pas l'auxiliaire «être» pour «avoir». Dans l'ouest on accepte très bien les temps composés avec « être » : *djè sŭ intrè, dji m' sŭ lèyî dire, nos nos èstons mises, nos èstons filéyes.* Le participe passé est alors variable comme en français.

123. *Futur.* — L'Ouest-wallon a, comme le français, dans le présent du verbe «avoir», une variation de voyelle: *dj'ê, t'as, il a.* Cette différence se retrouve ici au futur : *tchantré, tchantras, tchantra.* Mais les environs immédiats de Couvin, Dourbes, Olloy ont *dj'ê, t'ès, il è*, et de même au delà de la Meuse, jusqu'à Bouillon, donnant la main au patois gaumet qui dit *dj'ā, t'ès, il è* (1). Le futur couvinois est pourtant en *-é, -as, -a*, discordance analogue à celle que présente le futur en liégeois, mais en sens inverse, puisque le liégeois a uniformisé les 3 personnes au futur (2), tandis que les localités précitées ont un futur plus varié que le présent de «avoir». À notre sens, la contradiction n'est qu'apparente. En effet, cette forme *é, ès, è* pour le présent ne règne pas seule en cette région, et même elle tend à disparaître. La forme du futur en *-é, -as, -a* n'y règne pas seule non plus, et la limite entre *-é, -as, -a* et *-é, -ès, -è* y est très confuse. Plusieurs localités à l'est d'Olloy ne connaissent au présent que *è, as, a* (ainsi encore Agimont et Dinant) et pourtant les deux formes de futur, *-é, -as, -a* d'une part et *-é, -ès, -è* d'autre part, y coexistent. Il n'est donc pas impossible que, là aussi, le futur uniforme à la façon liégeoise s'impose. Nous avons tracé, à travers la Wallonie, la ligne séparative des deux systèmes, variation de flexion à l'ouest, flexion uniforme au futur à l'est (carte 11) (3).

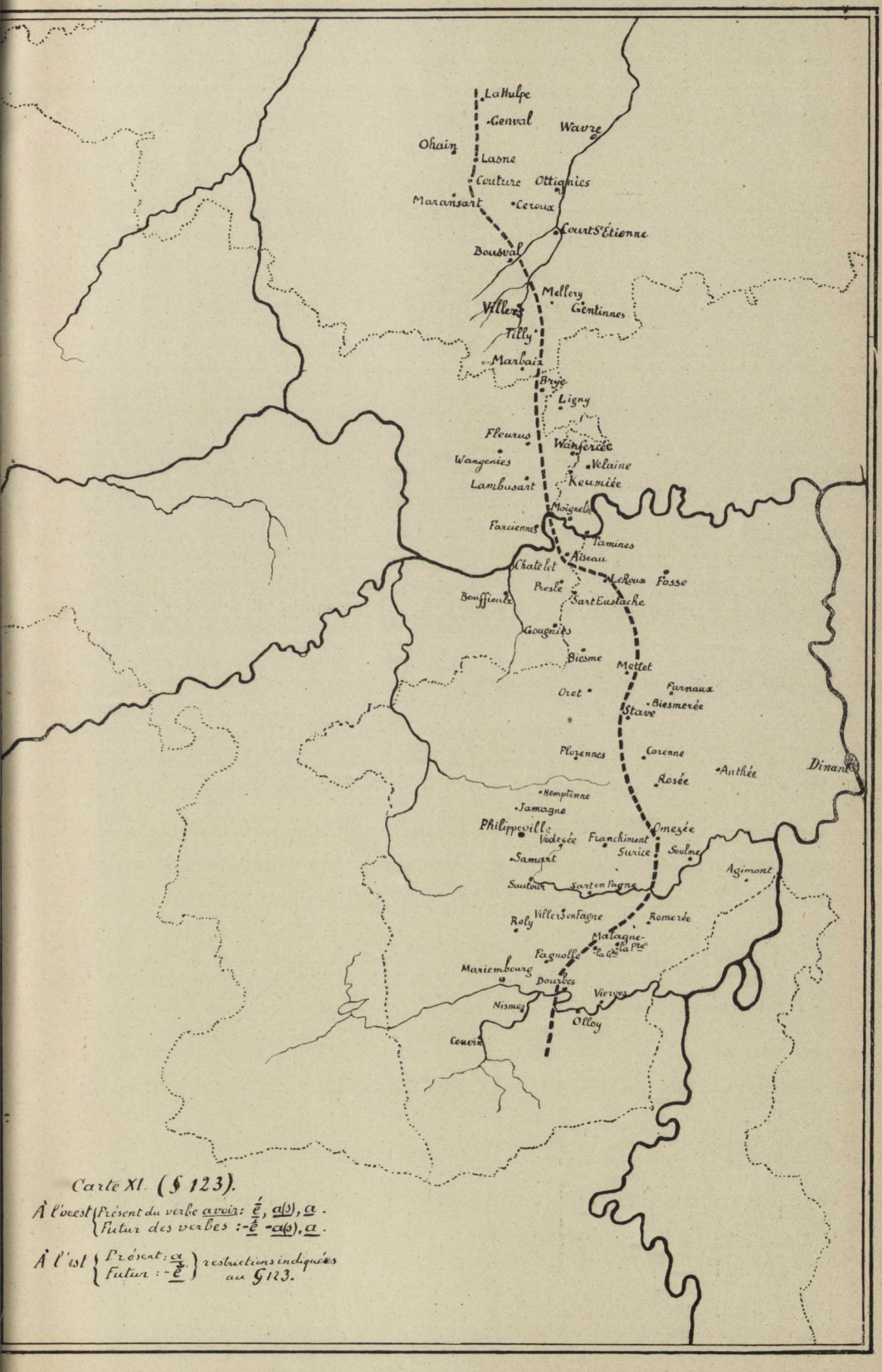
Au pluriel, les flexions du futur concordent avec celles du présent du verbe «avoir».

124. *Subjonctif présent.* — Aux 2 premières conjugaisons, le singulier du subj. prés. a les mêmes formes que l'indicatif. À la

(1) Feller, *Phonétique du gaumet et du wallon comparés*, § 3.

(2) Voir l'expl. du futur uniforme en *-è* dans G. Doutrepont, *Conjugaison wallonne*, p. 73.

(3) J'ai interprété dans ce sens une page assez trouble du manuscrit. Je dois avertir cependant que le Luxembourg ne connaît pas cette uniformité de flexion dont parle l'auteur. Le gaumais dit *dj'â, t'ès, il è*, au futur *dj'arâ, t'arès, il arè*. L'Ardenne (Laroche) dit *dj'ê, t'as, il a*, au futur *dj'ârê, t'ârès, il ârè*. Il sera donc prudent d'attendre, pour conclure, un supplément d'information.



Carte XI. (§ 123).

À l'ouest { Présent du verbe avoir: ẽ, a(s), a.
Futur des verbes : -ẽ -a(s), a.

À l'est { Présent: a
Futur : -ẽ } restrictions indiquées au § 123.

3e, le subjonctif, grâce à l'*a* du subjonctif latin qui a protégé les consonnes finales, a des formes plus complètes que l'indicatif correspondant :

ind. *dji fini,*	subj. *què dj' finiche*	ind. *dji mè,*	subj. *què dj' mète*
» » *rimpli,*	» » *rimpliche*	» » *bă*	» » *băte*
» » *crè* (cresco)	» » *crèche*	» » *keû*	» » *keûde*
» » *conè,*	» » *conèche*	» » *spô*	» » *dji spôde*

On ne trouve pas ici comme dans l'Est cette formation si caractéristique en *ss, h, ch,* qui a envahi par analogie jusqu'à des verbes comme *sinti* (*qui dj' sinse*). Dans l'Ouest on a été plus conservateur, en ce point, du radical verbal et des anciennes formations. Le *ch* de *finiche, rimpliche, roudjiche* est celui des verbes inchoatifs en *-isco,* qui a donné une nouvelle conjugaison au français. Le *ch* de *crèche, conèche* a la même origine. Les autres verbes ou bien reproduisent fidèlement le radical de l'infinitif wallon, ou bien emploient un *y* qui provient du dy, cy, ly des subjonctifs latins (faciat, videat). Ex. *piède* (fr. perde ; r supprimée, § 76), *stiède* (extergere, r supprimée), *sinte* (sente), *vinde* (vende), *rinde* (rende), *coûre, moûre* (meure) ; — *fèye* (faciat), *wèye* (videat), *voûye* (*voliat), *ploûye* (*pluviat), *dîye* (dicat), *vâye* (vadat), *crwèye* (credat).

125. Les remarques particulières qui restent à faire sur le sing. du subj. présent portent sur la conservation plus ou moins complète des consonnes posttoniques, *rd, rt, rm,* sur l'intrusion du *d* épenthétique ou la disparition d'un *d* étymologique, sur la disparition du mouillement nasal, etc. Nous n'essayerons pas de passer en revue les formes de tous les verbes forts et de noter leurs variations dans notre domaine.

prinde (prendre) a un subj. régulier *prinde,* à côté duquel on trouve employée, mais plus rarement, une forme *prène,* soit empruntée au français, soit créée sur place par réduction de *nd* à *nn.*

coûde a conservé indûment le *d* : *què dj' coûde.*

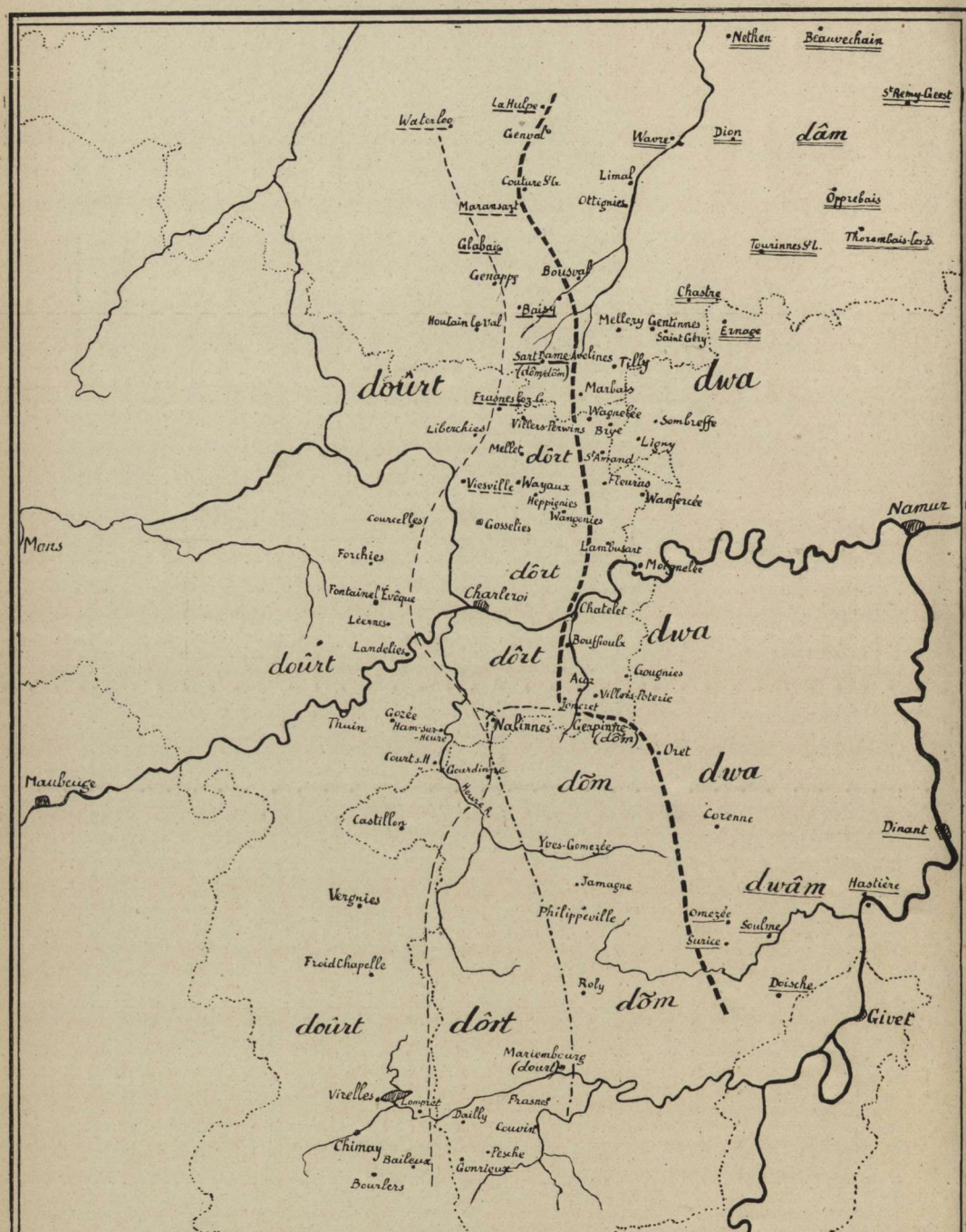
v'ni, t'ni font *vène, tène* (fr. vienne, tienne ; liég. *vègne, tègne*), formes nouvelles directement tirées de l'ind. *vin, tin, vé, té.*

plêje (plaise), *têje* (taise), *lije* (lise) semblent refaits sur le français.

126. Quand le radical du verbe a deux consonnes posttoniques, suivant les régions elles se réduisent à une ou apparaissent toutes deux au subjonctif présent, tandis qu'à l'indicatif présent elles disparaissent toutes deux, ou se réduisent à une, ou, ce qui est plus rare, sont prononcées toutes les deux. La règle du wallon est de maintenir une consonne finale, il n'en tolère pas deux et il ne consent guère à en abandonner deux. Cette différence caractéristique mérite de nous retenir un peu.

L'usage ordinaire est de prononcer *pièr, sièr, spâr* à l'indicatif et *pièrde, sièrve, spârde* au subjonctif à Nivelles et à l'ouest de cette ville (Nivelles dit aussi *sièrv* à l'ind.), puis à l'ouest du chemin de fer Charleroi-Bruxelles et de l'Heure. — Sur la rive droite de l'Heure, ces formes se rencontrent encore concurremment avec *piè, sièv* (cons. *v*), *spô* pour l'ind. ; ainsi à Charleroi, Nalinnes, Gourdinne, Walcourt. On trouve *chèv* à Couillet, *sièv* à Châtelineau, Farcienne, Tamines, Ham-sur-Sambre. — À l'est de la ligne précédente on a *piè, sièv* (*chèv*), *spâ* ou *spô* à l'ind. ; *piède, siève, spâde* ou *spôde*, avec une consonne, au subjonctif. Cependant *sièrvi* retient encore ses deux consonnes (*sièrv, chèrv*) à Waterloo, Braine-l'Alleud, Lillois, Nivelles, Petit-Rœulx ; *spâde* en retient une (*spâr*) à Houtain, Rêves, Liberchies, Viesville, Dampremy et quelque peu sur la rive droite de l'Heure, comme il a été dit plus haut.

dŏrmŭ, dwarmŭ nous offre une difficulté de plus, celle de sa voyelle. Pour ce verbe la formation du subjonctif est très simple, à condition que l'indicatif soit connu. Il faut donc nous reporter à l'indicatif. La limite entre *doûr* et *dôr* a été donnée au § 44. Au nord de Gosselies ce n'est plus *dôr* que côtoie le *doûr* occidental, mais c'est *doûm* ou *dôm*, avec consonne *m*. Puis, la voyelle se transformant à la mode wallonne, on aura *dwam, dwâm, dâm, dwa.*



Carte XII. § 126.

Un exemple typique du sort de ô ouvert entravé et des consonnes finales: ce que devient dormit: doûr(t) à l'ouest, mais doûm au NO., où les noms sont soulignés – – – –; dôm dans le nord de la bande centrale, noms soulignés – –; dôr(t) au centre et au SO. de cette bande; dõm au SE. de cette bande.

dwa à l'Est, mais dâm au NE, noms soulignés de deux lignes, dwâm au sud, noms soulignés ——.

La séparation entre doûrt et dôrt n'est qu'approximative.

Situons ces diverses formes. On trouve *doûm* avec *m* déjà à Viesville, Frasnes-lez-Gosselies, bien que Mellet et Villers-Perwin plus à l'est disent encore *dôr*; puis *m* à Sart-Dame-Avelines, Baisy (*dôm*) ; Glabais, Maransart, Waterloo (*doûm*) ; La Hulpe (*dôm*) ; — une nouvelle zone à l'est de celle-ci a *dwam* à Genval, *dwa* à Couture, Bousval, Limal, Ottignies, Mellery, Gentinne, Tilly, Marbais, Wagnelée, Brye, Sombreffe, Ligny, Saint-Amand, Fleurus, Wanfercée, Moignelée, Lambusart, Châtelet, Bouffioulx, Acoz, Villers-Potterie, Oret, Corenne, *dwâm* à Omezée, Surice, Soulme, Doische, Hastière, Dinant, *dâm* en Brabant dans la banlieue de Wavre, à Dion, à Chastre, à Ernage (Nam.), à St-Remy-Geest, Opprebais, Thorembaix-lès-Béguines, Tourinne-St-Lambert, Nethen, Beauvechain. En Hainaut on a *dôr* dans toute la partie resserrée entre le domaine de *dwa*, dont nous venons d'indiquer la limite occidentale, et le domaine de *doûr*, dont nous avons tracé au § 44 la limite orientale. — Reste un triangle de terrain dont les trois angles sont à Nalinnes au nord, à Chimay et Doische au sud, entre *doûr* et *dwa* ou *dwâm*. Ce triangle est partagé en deux parties au point de vue du mot qui nous occupe : à l'est on prononce *dõm*, à l'ouest *dôr* ou *doûr*. La limite passe à Gerpinnes (*dõm*), Nalinnes (*dôm*, se rattachant au *dôr* qui l'avoisine au nord), Yves-Gomesée, Jamagne, Philippeville, Roly. À l'ouest de cette région, les rives de l'Heure ont *dôr* et *doûr*; au sud, Mariembourg a *doûr*, Frasne-lez-Couvin *dôr*.

Le subjonctif présent de ces formes est respectivement *doûrme*, *dôrme*, *dwârme*, *dwâme*, *dâme*, *donme*.

127. *crèche* (croître), peu connu ou peu usité au NO. de Nivelles et à l'O. de Thuin. Il a deux conjugaisons : 1° l'une conservant *ch*, ind. pr. *crèch*, fut. *crèch'ra*, subj. *crèche*, infin. *crèche* (très souvent *crèchî*), usitée : a) dans tout le Brabant, sauf exception ci-après; b) dans le Hainaut au N. de la Sambre; c) à l'ouest de l'Heure; à Walcourt, Jamagne, Senzeille, Philippeville, Villers-le-Gambon, Franchimont, Sart-en-Fagne ; 2° l'autre supprimant le *ch*. Ainsi en Brabant nous trouvons

sporadiquement *crê, crêra, crèche,* avec infin. *crére* à Virginal, Hennuyères, Nethen, Grez-Doiceau; avec infin. *crèche* à Chastre et à Tourinne-Saint-Lambert. En Hainaut et Namur, nous trouvons une région de *crê, crêra, crèche* d'infinitif variable, qui comprend Gilly, Couillet, Montigny-le-Tilleul (inf. *crére*), Jamioulx, Nalinnes (*crére*), Gourdinne; — Biesme, Oret, Mettet, Corenne, Florenne, Villers-en-Fagne, Flavion, Hastière, avec inf. *crére*; — vers la Sambre, Loverval, Acoz, Châtelet, Bouffioulx, Aiseau, Presles, Le Roux, Fosse, Lesves, Saint Gérard, Maredret, avec inf. *crèche*.

128. Le *pluriel* du subjonctif présent se forme par adjonction de *-che* aux trois pers. du plur. de l'indic. présent: *tchantonche, tchantèche, tchantnuche, fèyonche, fèyèche, fèynuche.* C'est le même mode de formation qu'en liégeois avec *ss* ou *h*. Évidemment on trouvera à l'est, suivant les zones, *tchantanche, tchantoche,* au nord et à l'est *tchantnèche*. Dans le domaine de *-tè*, le système du subjonctif est très pauvre : *què nos cante, què vos cante, qu'i cant'tè*; *què nos seûsse, què vos seûsse, qu'i seûss'tè*.

129. *Participe passé.* — Au masc., il est terminé par *-é* ou *-è* (-atum) à la 1re conj., par *-î* (-yatum) à la 2e. La limite entre *-é*, qui est du NE., et *-è*, qui est du SO. est indiquée dans la carte 3 : c'est à peu près la même que la limite entre *-ĕz* et *-ŏz*. Elle sert aussi pour délimiter les domaines de *tchantéz, tchantèz*. Au nord de cette limite, notez qu'il y a encore place pour *vos pûjĕz* (2e conj.) avant de rencontrer *vos pûjiz*.

À la 3e conj. il est terminé en *-ŭ*, le plus souvent, même dans des verbes dont le part. passé est en -i ou en -ert en français : *sôrtŭ, sintŭ, couvrŭ, dôrmŭ, soufrŭ, drouvŭ, courŭ,* etc. Cette forme en *-ŭ* pénètre fréquemment à l'infinitif. Le liégeois présente *-oŭ* dans le même cas, le namurois *-ŭ* avec quelques formes en *-ĕ, douvìè, couvìè*. — *ôzŭ*, participe passé de *ôzer*, s'indique comme appartenant à la 3e conjugaison. L'Est d'ailleurs fait *vos wazŏz*. À Liège l'infinitif est *wèzeûr*, le part. passé *wèzoŭ*.

Au fém. : *-éye, -îye, -ŭwe*.

Les œuvres de Jacques Bertrand présentent quelques formes en *-èye* : *soulèye, pavèye,* par analogie du masculin.

Pour la 2e conj., nous avons déjà fait remarquer que Nivelles et les environs prononcent *-ĕye*.

3e conj. : *drouvŭwe, sintŭwe, couvrŭwe, soufrŭwe,* etc. Ici de nombreuses formes ont échappé à l'analogie : *mis, mise* au lieu de *mètu, mètuwe* (liég. *mètou, mètowe*); *pris, prise* (variantes ci-après, § 130,3) ; *tcheû, tcheûte* (chu); *fait, faite*; *achĭ, achĭte* (assis, liég. *assiou, assiowe*); *èrçu, èrçûte* ; *pourchû, pourchûte* ; *douvièt* à l'est, *douvièt; scrît, scrîse* ou *scrîje*.

130. *Formes rares.* — 1. Un reste curieux du latin perdu presque partout depuis le moyen-âge est l'imparfait eram, eras, erat, conservé sous les formes *dj'i, t'is, il it,* aux environs de Charleroi et dans l'Entre-Sambre-et-Meuse : *dj'é, t'és, il ét.* Le pluriel en est usité dans le Hainaut central, mais pas dans notre région.

i ou *é* est employé, concurremment avec *asteû* ou *astè*, dans les localités suivantes et à l'ouest de celles-ci : Waterloo, Plancenoit?, Maransart?, Glabais, Genappe, Loupoigne, Houtain, Sart-Dame-Avelines, Rêves, Frasne-lez-Gosselies, Liberchies, Viesville et Thiméon, Gosselies, Jumet, Lodelinsart, Montigny-sur-Sambre, Couillet, Bouffioulx, Acoz, Villers-Potteries, Gougnies, Biesme, Oret, Florenne.

2. *rèche, vûdi.* — *vûdi* intransitif au sens de « sortir », est usité concurremment avec *sôrti* à Nivelles et aux environs, à Godarville, Pont-à-Celles, Viesville, Thiméon, Gosselies (rare), Ransart (rare), Jumet, Lodelinsart, Gilly, Montigny-sur-Sambre, Couillet (*vûdi* et *rèche*), Marcinelle, Mont-sur-Marchienne, Jamioulx, Nalinnes (rare), Cour-sur-Heure, Berzée, Erpion, Froidchapelle, Aublain, et dans toute la région à l'ouest de cette ligne.

La forme est *wîdi* à l'ouest de Binche.

Obaix, Luttre, Frasnes, Wayaux, Wangenies, Vieux-Campinaire, Fleurus et le Brabant sauf la banlieue de Nivelles, n'emploient que *sôrtĭ*.

rèche, parfois *rèchĭ*, au participe passé *rèchŭ*, 3e conj., vient de re-exire, anc. franç. issir, issu. Il est usité concurremment avec *sôrtĭ* à Wanfercée-Baulet, Lambusart, Pironchamps, Châtelineau, Couillet (*rèche* et *vûdî*), Loverval, Acoz, Joncret, Gerpinnes, Hanzinne et dans la région à l'est de cette ligne jusqu'au delà de Namur. À l'ouest, Nalinnes connaît *rèche*, mais l'emploie peu. Entre la région de *vûdî* et celle de *rèche*, et au sud de cette dernière, on ne connaît que *soûrtĭ*, *sôrtĭ*.

3. *Prins* n'a point la nasale du prensum latin, qui était devenu presum, mais une nasale très postérieure, qui se retrouve d'ailleurs en Lorraine et ailleurs, et qui n'existe pas seulement dans ce mot. Cette forme est usitée en Brabant au NE. de la limite suivante et dans les localités citées : Waterloo, Plancenoit, Glabais, Genappe, Sart-Dame-Avelines, Marbais, Tilly, Gentinnes. Au sud de cette ligne on emploie *pré*, qui est un *prins* dénasalisé, jusqu'à Houtain, Rêves, Liberchies, Mellet, St-Amand, Ligny. À l'ouest et au sud : *pris*.

C. MOTS INVARIABLES

131. Adverbes. — Les adverbes de manière en *-mint* ont parfois *-mwint* (dans Bernus *Fables*), par analogie de *mwin* (main)

Les adverbes de lieu sont *la*, *ci*, *drola*, *droci* (droit la, droit ci), *dèdins* (*dèvins* et *dins*), *hôrs*, *dèvant*, *èn-arî*, *padrî*, *lon* (loin), *d'zeû*, *d'zoŭs*, *ʤŭs*, *èn' saʤu* (quelque part, à Braine-l'Alleud, Bouffioulx ; litt^{t}. « ne sais-je où »), *nulvŏ*, à Nivelles *nulvârt*.

Adverbes de temps : *quand*, *a ç'te eûre*, *ayîr* (hier, litt. à-hier) ou *ayièr*, *avan-yèr*, *dèmwin*, *bin-râde*, *vite*, *abîye* (vite), *târd*, *toudis*, *souvint*, *quéque coup*, *pa coups*, *pa dès coups*, *tanawè in côp* (de temps en temps une fois, à Bouffioulx), *timpe* (à temps, tempore), *a timps-a-y-eûre*, *apreùme* ou *aupreùme*.

Adverbes d'affirmation et de négation : *oyĭ* (oui), *way* à l'ouest, *woy* à Nivelles, *wèy* au sud ; *si-fait*, *siya* ; *non*, *nonna* (*nonnè*, *siyè*

dans la région de Chimay, Couvin, Givet); *seûremint* (sûrement), *n' nin, n' pus, nè rê*^{n}, *nè ri* (non plus).

Adverbes de quantité, de qualité, de manière : *pô, wêre, mwins, trôp, bin, come, os'tant, même, mô, èchène, pûs, ôssi, avou, quâzi, près què, râde, rwè* (raidement, Bernus), *a môlvô* (sans utilité); *cô* (encore).

Adverbes interrogatifs : *pouqwè, combin, comint* ou *coumint.*

132. Prépositions. — *in* (*in tout* à Nivelles), *dins, dèdins* ; *a* ; *inter, intrè, inte* ; *sû, d'zous, aviès* ; *pa, par* ; *pou, pour* ; *mô, amô, almô, chéz* ; *avou, aveù, avè* ; *ad'léz, d'léz, déz* ; *sins* ; *conte* ; *ari, padri, padière* ; *dèspû* ; *môgrè* ; *a l'après d'* ; *ô mitan, ô trèviès* ; *ôssi* (au sens de « avec », Bernus : *ôssi sès bras a purète*, avec ses bras demi-nus) ; *tant qu'a* (quant à) ; *èv'ci, èv'la* (*lès èv'la* = les voilà) ; *astô* (contre).

133. Conjonctions. — *èt, èyèt, èyét* ; *qui, què* ; *mês, mins* (mais) ; *ou* ; *car* ; *pace què* ; *pusquè* ; *pourtant* ; *don, adon* ; *quand* ; *dè sôrte què* ; *d'abôrd qui*, etc.

134. Interjections. — *ah* ; *ê* ; *hon* (n'est-ce pas ?), *n' don* (id.) ; *way* ; *courâdje* ; *adiè, adieù* ; *bon djoû* ; *bone nûût* ; *wé* ; *savez* ; *ouf.*

ERRATA

§ 4, dernière ligne,	au lieu de	*fayenî*	lire	*fayènî.*
§ 6, l. 4,	»	*avoz*	»	*avôz.*
§ 12, 5e ligne avant la fin,	»	*poussère*	»	*poûssère.*
§ 25, p. 407, l. 8,	»	*tère*	»	*tère.*
§ 25, l. 3 et 4,	»	*ièbe, ièrbe*	»	*yèbe, yèrbe.*
§ 27. 3e l. avant la fin,	»	21	»	23.
§ 34, l. 4,	»	*raspèchî*	»	*raspèchi.*
§ 36, l. 4,	»	*d'vri-n*	»	*d'vrin-n.*
§ 36, dernière l. de la p. 416,	»	a N.	»	au N(ord).

§ 43, l. 2,	au lieu de	cuivre	lire	cuire.
§ 43, l. 6,	»	*uit, cuive*	»	*wit, cwive.*
§ 45, l. 9,	»	*fromaʒe*	»	*fromâʒe.*
§ 50, l. 5,	»	*d'meure*	»	*d'meûre.*
§ 50, l. 19,	»	*poumon*	»	*poûmon.*
§ 60, l. 13,	»	*cièjène*	»	*cujène.*
§ 60, l. 17,	»	*dijième*	»	*dijième.*
§ 62, l. 8,	»	*nuit*	»	*niût.*
§ 83, l. 7,	»	*faye*	»	*fâye.*
§ 89, 5e ligne avant la fin,	»	du premier *chèf*	»	*chêf.*

§ 85, l. 5, l'expression « s'est conservée » manque de justesse : *n* a disparu comme consonne, mais la voyelle est restée nasalisée ; d'où *n* « s'est conservée » dans l'écriture.

Nous ne relevons pas ici les cas où un signe diacritique a pris la place d'un autre signe de même valeur, comme par ex. à la fin du § 10 : *pirāye, tchinâye*. Les principales divergences proviennent de ce que, au dernier moment, les nécessités de l'impression nous ont souvent forcé d'adopter des graphies moins phonétiques. Certains signes, sur lesquels nous comptions, manquaient : il a fallu résoudre le problème de vulgariser la graphie sans nuire à la clarté ; c'est l'unité du système d'orthographe qui en a pâti. Qu'on veuille bien ne pas nous imputer le fait à négligence. En effet, soit dit pour corriger en même temps une estimation de notre préface, ce n'est pas *deux mois*, mais *six mois* que ce travail nous aura coûtés, en comptant la correction des épreuves, la confection du glossaire et des douze cartes. Nous sommes loin de les regretter ; l'ouvrage du P. Grignard en valait la peine. Puisse-t-il, sous la livrée que nous lui avons donnée, satisfaire son auteur et les quelques linguistes auxquels il est destiné.

LEXIQUE

(Les chiffres renvoient aux paragraphes ; *Intr.* à l'Introduction ; *Edit.* à la préface ; *n* = note).

a, prép. à, 132 ; *a c'ste eûre*, maintenant, 131 ; *a mô*, chez, 132 ; *a l'après di*, à (qqch) près, 132 ; *a-n*, à + lettre euphonique n, 85.

a, prép. en, adv. en, inde, 36, 86.

a, ail, 10, 83.

-a = -aculum, 9.

abayi, aboyer, 16.

-âbe, *-aube* ou *-ôbe*, *-auve* ou *-ôve* = fr. -able, l. -abilem, Intr., 81.

abé, abbé, 89.

abîye, vite, preste, 37, 79, 131.

abrassî, embrasser, 36.

abouť ner, a-boutonner, 45, 50.

abuvrâʤe, *abreuvâʤe*, abreuvage, 9, 28.

achi, *achĭ*, *assĭ*, essieu, 20, 39, 83, 97.

achîr, *assîr*, asseoir, 69.

achĭ, f. *achîte* ; *assiou*, f. *assiove*, assis, 129.

acrachi, *acrachĭ*, engraisser, 20, 36, 36 n.

acramier, emmêler, 36 n.

adiè, adieu, 134.

-âʤe = -aticum, -age, Intr., 9, 61.

ad'lez, auprès de, 132.

adon(c), alors, 49, 133.

afroyî, *afroye*, adfricare, adfricat, 59.

agace, pie, 9.

agaʤi, *agaʤĭ*, engager, 36 n.

agna, agneau, 18.

agrèyâbe, agréable, 14.

ah !, interj. ah !, 134.

aimâbe ou *êmâbe*, aimable, 14.

al, *au*, articles composés, 104.

al mô, *a mô*, chez, 132.

alachi, enlacer, 36.

d-aler, aller, 86 ; *ʤi d-alô*, j'allais, 118.

alène, haleine, 32.

aleuwète, *ôluwète*, alouette, 18.

alieu, alleud (dans Braine-l'Alleud), 41.

alumer, *alume*, éclairer, il éclaire, 55.

alumwèr, éclair, 55.

amantchi, emmancher, 36.

ambicion, *imbicion*, ambition, 15.

ami, *amîye*, ami, amie, 18, 97.

a mô, chez, 132.

amoureûs, amoureux, 46.

a-n, à + n euphonique, 85.

an, année, 60, 86.
an'dîve, indîve, andive, 15.
andoŭye, andouille, 68.
André, André, 24.
anĕye, année, 8, 18.
angouche, angoisse, 49.
anguîye, anwîye, anguille, 21, 80.
ania, anneau, 18.
anonci, annoncer, 50.
anoye, il ennuie, 43.
anoyeûs, ennuyeux, 36, 46.
ansène, onsène, fumier, 15.
ansènî, ansègnî, tas de fumier, 12.
anwîye, anguîye, anguille, 21, 80.
apèji, apôji, apaiser, 20, 60.
apiète, hachette, 90.
aplôsse, implôsse, implâte, emplâtre, 13, 13 n, 36 n.
aployî, employer, 36 ; *aploye*, il emploie, 31.
aprèpi, approcher, 90.
apreùme, aupreùme, seulement maintenant, 131.
aprinde, apprendre, 90.
apwate, emporte (subj.), 36 n.
arachî, arracher, 20.
arad͡ji, enrager, 36 n.
aragne, araignée, 88, 97.
ârbe, ôbe, arbre, Intr., 2, 11, 90.
ard͡jint, argent, 27.
âré, ârê, arâ, j'aurai, 109, 123 n.
argayon, géant, 50.
arî, arrière, 22, 132.
arivnut, arrivent, 95.
armonac', almanach, 63, 80.
armwère, armoire, 12.
âro, j'aurais, 119.
aronde, hirondelle, 36, 49.
arpi, arpwè, poix, 31.
ârzîye, argile, 80.
askèyance, astchèyance, hasard, Intr.
ascouchî, enjamber, 45.
ascoŭter, choûter, écouter ; *ascoŭte, choûte*, écoute ; Intr., 6, 49, 50, 71, 117.
asgligni, agenouiller, 50, 88.
aspoyî, aspouyî, appuyer, 67.
assayî, essayer, 29.
assé ou *asséz*, assez, 68.
assĭ, achĭ, achî, essieu, 20, 39, 83, 97.
assîr, assi, assiou, cf. *achîr, achi*.
assone, ensemble, 36 n.
astchèyance, askèyance, hasard, Intr.
astè, asteu, èstè, èsto, èstó, j'étais, 118, 130.
astéz, èstez, vous êtes, 70.
asteùt, èsteût, astwèt, astèt, il était, 29, 118.
astons, èstons, nous sommes, 70.
asto, astoc', contre, 63, 132.
ataquî, attaquer, 117.
atatche, épingle, Intr., 9.
atch'ter, acheter, 90.
atèdu, entendu, 36 n.
atinde, entendre ; *atint*, entend ; 36 n.
atourer, entourer, 36 n.
au, al, articles composés, 104.
au͡joûrdû, aujourd'hui, 43.
auluwète, aleuwète, alouette, 18.
aune ou *ône, awne*, aune (arbre), 10.

aunou ou *ónou*, aunaie, 31 rem. 3.
aupreùme, cf. *apreùme*.
aus, auzè, aux, 104.
aute ou *ôte*, autre, 10, 82, 108.
-auve ou *-óve, -âbe*, -abilem, -able, Intr., 81.
avant, avan(t)-yièr, 131.
avè, aveù, avou, avu, avec, 18, 63, 89, 103, 106, 131, 132; *avè-n*, 85.
avè, astè, savè, avais, étais, savais, 118.
avè, avo, avô, j'avais, 118, 119.
aveûle, aveugle, 43.
aviè, vers, 25, 132.
avinne, awène, avoine, 18, 32, 91.
avo, cf. *avè*.
avoyî, avoyí, envoyer; *avoye*, envoie; *avoya*, envoya; 36 n.
awwè, awè, d-awwèr, avoir, 30, 86, 91, 109, 111.
awè, avoir, conjug.: 109.
awène, cf. *avinne*.
awère, aiguière, 30.
awne, cf. *aune*.
awous', août, 16, 65, 70.
-aye, -aculam, -aille, 9.
-aye, -al-y, -all-y, 10.
ayièr, ayîr, à-hier, 131.

ba, je bats, 124.
bache, il baisse, 72.
bachî, baisser, Intr., 20, 72.
bagn, bain, 80, 88.
bagnî, baigner, 88.
bale, balle, 106.
banôle, (objet) inoccupé, Intr., 14, 81.
bârbe, bôbe, barbe, Intr., 11, 14, 90
barière, barrière, 12.
bâs, bas, f. *basse*, 13, 73.
baston, bâton, 47.
batch, bac, 61.
bate, battre, 105; *ba*, je bats, *què ẗ' bate*, que je batte, 124.
batia, bateau, 26.
batroule, pilon, 41.
Baulé, Baulers, 7.
bây, bai, 5.
be-, préfixe, 78.
bé, bên, bî, bin, etc., bien, 23.
bèjî, bèjî, bôjî, baiser, Intr., 20, 72.
bèle, belle, 26; *bèlès peùmes, bèlès fiyes*, 97.
bèrbi ou *bèrbis*, brebis, 29, 33, 60.
bèr&yî, bièr&yî, berger, 29.
bèrikes, besicles, 74.
bèrtèle, burtèle, bretelle, 26, 78.
bèrwète, browète, brouette, 34, 78.
Bèrzêye, Berzée, 5.
bètch, bec, 61.
bètchî, becqueter, 61.
bî, bin, bé, bén, etc., bien, 23.
bia, biâ, bió ou *biau*, beau, Edit., Intr., 26, 80, 82; *bias-îs*, beaux yeux, 97.
Biaufau, Bouffioulx, 4.
Bièrcêye, Biercée, 5.
bièr&yî, bèr&yî, berger, 29.
bière, bière (boisson), Intr., 22.
bièsprêye pour *vièsprêye*, vêprée, 29.
bièsse, bête, 25, 70.
bièsse (*suer a*), être tout en eau, 89.
bièstrîye, bêtise, sottise, Intr., 37.
bieù, boû, bœuf, 41, 91.

bîje, la bise, Intr., 39, 72.
bin, etc., bien, 23, 131 ; *bin râde*, bien vite, 131.
binèje, *binéje*, *binôje*, Intr., 5, 13, 72.
binqueroute, banqueroute, 15.
blanc, f. *blanke*, *blanche*, *blantche*, blanc, Intr., 15, 15 n, 59, 96.
blo, *bloc'*, bloc, 63.
bo, *bou*, bois, 48.
bôbe, *bârbe*, barbe, Intr., 11, 14, 90.
bokèt, *boukèt*, morceau, 34, 50.
bôje, *bèje*, un baiser, 5, 13, 72.
bôjî, baiser, Intr., 20, 72.
bon, *boun*, *boû*, f. *bone*, *boune*, bon, 42, 62 ; *bondjoû*, bonjour, 134 ; *bone niût*, bonne nuit, 134 ; *bons-amis*, *bounès-amîyes*, 97.
bonî, *bounî*, *bougnî*, bonnier, 12.
bos ou *bo*, bois. *Bos d'Haine*, Bois d'Haine, 48.
boû, *bieù*, bœuf, 41, 91.
boû, cf. *bon*.
Boû-Sineûr-Izâ, Bois-Seigneur-Isaac, 48.
boukèt, *bokèt*, morceau, 34, 50.
boûcha, *boûrsê*, bosse (au front), 89.
bouche, la bouche, Intr., 49, 59.
bouchon, bouchon, Intr.
bougnî, cf. *bonî*.
bougrèsse, méchante, 34.
boulî, bouleau, 28, 66.
boulome, (= bon-homme), mari, 85.
boun, cf. *bon*.
bounî, cf. *bonî*.
boûrcê, cf. *boûcha*.
Bourlé, Bourlers, 7.
Bournîvô, Bornival, 9, 19.
boûsse, bourse, 49.
Boussu, *Buchô*, noms de lieux, 31.
Boustaine, nom de lieu, 48.
Bousvô, Bousval, 9.
boutchî, *boutcherèsse*, boucher, boucher, 34, 59.
boutâye, bouteille, 33, 50.
boutener, boutonner, bourgeonner, 50.
boutenière, *boutonière*, boutonnière, 12, 50.
boutroûye, *boutroûle*, nombril, 41, 79.
bouya, *boya*, boyau, 45.
Boverêye, boverie, nom de lieux, 37.
boya, cf. *bouya*.
bôye, bâillement, 5.
bôyî, bâiller, 5.
bra ou *bras*, *brè* ou *brès*, *brès'*, bras, Intr., 60, 75.
Bracgnère, Braquegnies, 5.
Braine, nom de lieu, 9, 41.
branmint, *branmwint*, 3 n.
brave, *braves-ouvris*, braves-ouvriers, 97.
brâyète, braguette, 34, 59.
brêje, *brêje*, braise, 5, 72.
brêjî, braiser, 72.
brêre, *brêre*, pleurer, 5, 65.
briber, *bribeû*, mendier, mendiant, 46.
brouyî, *broyî*, broyer, 30, 36.
brouye, *broye*, il broie, la broie, 30.
browète, *bèrwète*, brouette, 34, 78.
bruwère, bruyère, 12, 55.

bŭ, bu (partic. passé), 89.
Buchó, *Boussu*, buxetum, 31.
Burcèle, Bruxelles, 78.
bûre, beurre, 51.
burtèle, cf. *bèrtèle*.
Buvrène, Buvrines, 37.
bŭvons, buvons, 36.
bŭwĕye, lessive, 55.
bwagne, borgne, 44.
bwè, je bois, 30.
bwèche, bûche, 48.
bwèsse, boîte, 48, 71.
bwèstia, petite boîte, 71.

c et **k**, **ç** (les mots comme *quate*, *quarante*, *quâzi* sont à **qu**).

ç', ce : *ça*, cela ; *ç'-n*, ce ; 105.
cache, *casse*, chasse, 9, 67 ; *cachîye*, *cassîye*, chassée, 8. Cf. *cassî*.
cachî, chercher, Intr., 19, 58.
cakyî, chatouiller, 58. Cf. *catî*.
çades, cendres, 36 n.
câlice, calice, 40.
calinʒî, mettre à l'amende, 50, 58.
cambe, chambre, boîte explosive, Intr., 58.
canʒjemint, changement, 58.
canʒjî, changer, 21, 58, 90 ; *canʒjîz*, changez, 117 ; *canʒjîye*, changée, Intr. ; *canʒ'ré*, changerai, 17.
cante, il chante, 128 ; *cant'té*, ils chantent, 128.
capuce, capuchon, 40.
car, conjonct. car, 133.
carculer, calculer, 80.
cârê, carré, 68.
carète, charette, Intr.
cârte, *côte*, carte, 11, 76.
cassî, chasser la balle, Intr., 19, 58 ; *casse*, *cassîye*, cf. *cache*.
castagne, *chatagne*, *satagne*, châtaigne, 58.
castia, *castió*, *chatô* ou *château*, château, Intr., 9, 19, 58.
cat, chat, Intr.
catî, *guètî*, *cakyî*, chatouiller, 58.
catwĕre, ruche, Intr., 19.
câve, *côve*, la cave, 58.
cavèt, morceau (de bois), menu objet, 34.
cayô, caillou, 4.
cèke, cercle, cerceau, 34, 62.
kèʒe, *kèrʒe*, charge, 76.
kèmîche, chemise, Intr.
kèmin, chemin, Intr.
cén, celui ; *èl cén*, celui, *èl cène*, celle, 105 ; *cène*, *ciène*, 80 ; *cin*, *cine*, 87, 105 ; *cièn'*, *ciène*, 105 ; *lès cé"s*, *lès cènes*, 105.
cène, *cinde*, cendre, 35, 60, 86.
kènô, nom de lieux : chênoit, chênaie, 31 rem. 3.
kènouye, quenouille, 48.
cé"q, *cinq*, *ciq*, 23, 38, 99.
cé"quante, *cinquante*, *ciquante*, cinquante, 23, 99.
cé"quième, cinquième, 99.
kèrʒe, *kèʒe*, charge, 76.
kèrʒî, *kèrtchî*, charger, 19, 58, 59 ; *kèrtchîye*, *kèrtchĕye*, chargée, 8.
cèrĕ"che, *cèrĕ"je*, cerise, Intr.

cèrẽ"jî, cerisier, Intr., 28, 72.
kèrtchî, cf. *kèr&jî*.
kèrtin, panier, 78.
kèrton, creton, 78.
cès, cès-ci, cès-la, ceux, etc., 105.
keûde, coudre, 46, 50, 73 ; *keûdu*, cousu, 50 ; *keûduwe*, cousue, 51 ; *&ji keû*, je cous, 124 ; *què &' keûde* ou *coûde*, que je couse, 124, 125.
keûr, keûr, kieur, cœur, 41.
ceûs, ceux, 97.
keûsse, coûsse, coüsse, le coude, 49.
keûwe, queue, 46, 66.
kèvô, k'vô, cheval, Intr. ; cf. *tch-*.
chabot, sabot, Intr., 69.
chacun, chacun, 102, 108.
châle, échelle, 71 ; cf. *scôle, èskîye*.
Châle, Charles, Intr.
Châr'lèrwè, Charleroi, Intr.
chatagne, cf. *castagne*.
chatô ou *château*, cf. *castia*.
chayon, échelon, 71.
-che, suffixe du subj., 128.
chèf, chèf, chef, 89.
chèner, sembler, Intr., 69, 81 ; *chène*, semble, 35.
chèrfoüy, cièrfoüy, cerfeuil, 29, 43, 60, 76, 83, 92.
chèrv, chèv, sièrv, sièr, siè, il sert, 25, 126.
chèter, skèter, éclater, se fendre, 71.
cheûr, cheûr, sieûr, sœur, 41, 69.
cheûre, secouer, 71.
chèv, cf. *chèrv*.
chèrvu, sièrvu, chèrvi, sièrvi, 29, 76, 92, 126.
chèvreù, chevreuil, 41.
chéz, chez, 132.
chichot, chassieux, 44.
chîj, chîch, six, Intr., 60, 69, 99.
chîje, veillée, Intr.
chîjième, sixième, 99.
chîlêye, traînée, file, 8.
chime, èscume, iscume, écume, Intr., 52, 55, 71.
chimerète, écumoire, 34, 55, 71.
chinq, cf. *cénq*.
chipe, èscoupe, écoupe, pelle, 49.
chôle, échelle, Intr., 1 ; cf. *châle, èskîye, iscôle*.
chôrder, édenter, ébrécher, Intr. ; *chôrdé*, partic. passé, 71.
choû, èscoû, giron, Intr., 49, 71.
choupler, ramasser à la pelle, 71 ; cf. *chipe*, 49.
choûter, ascouter, écouter, Intr., 6, 50, 71, 111, 117 ; *choûte, ascoute, ascoutîz-me*, écoute, écoutez-moi, 49, 117.
chouver, balayer, 34.
chouvelète, chovelète, balai, 34, 71.
choûze, chôze, chose, 56.
chû, suivi, 28, 51.
chufler, siffler, Intr., 40, 69.
chûre, suivre, 24, 69.
chûte, suite, 69.
chwarcî, scôrcî, etc., écorcher, 45, 71, 76.
ci, ici, ci, 131.
cias, ceux, 82 ; cf. *cès*.
cièl, ciel, Intr., 22.
cièrfoüy, cf. *chèrfoüy*.
cièn, f. *ciène*, cf. *cén*.
cimintière, cimetière, 87.

cin, f. *cène*, cf. *cên*.
cinq', déchirure en forme de V, 49.
cinq', *cîq'*, *cê^{n}q'*, cinq, 23, 38, 99.
cinse, ferme, 35, 60.
cinsî, fermier, 60; *cinserèsse*, fermière, 34.
cint', cent, 27, 60, 99.
cĭre, cire, 33, 60.
cizète, ciseaux, 34, 40, 69.
clé, clef, 1, 62, 91.
clér, clair, 1.
clignote, clin d'œil, 44; *clignoter*, 45.
clô, clou, 4, 62, 91.
cloke, *clotche*, cloche, 44, 59.
cloki, *clotchi*, le clocher, 45, 59.
clopî, clocher, boîter, 90.
clôre, clore, 68.
clŏye, claie, 30.
co, encore, 131.
cô ou *côp*, *coŭp*, coup, 44, 90, 131.
cocherêye, nom de lieu, 37.
cochî, *qwachî*, *qwahî*, contusionner, blesser, 51, 64.
cochŭre, contusion, 51.
côde, *coûde*, *cwade*, corde, 44.
coʒjèter, déjeter, 50.
colon, pigeon, 45.
colombî, colombier, 45.
combin, combien, 131.
come, comme, 131.
comincî, *coumincî*, *couminchî*, commencer, Intr., 67, 111; *cominchèz*, 117; *comaci*, *c'maci*, 36 n. 2.
cominder, commander, 15.
comint, *coumint*, 50, 131.
complumint, compliment, 36, 40.
conçârt, concert, 25.
condûre, conduire, 53; *condût*, conduit, 62.
cône, *coûne*, *cwane*, corne, Intr., 44, 61.
conèche, *counèche*, *counète*, connaître, Intr., 48, 50, 71, 73; *conè*, je connais, 124; *què ʒ' conèche*, que je connaisse, 124; *conichant*, connaissant, 50.
consèy, conseil, 83.
conte, contre, 132.
conter, conter, compter, 90.
contint, f. *contène*, 87, 96.
côp, cf. *cô*.
cope, couple, 90.
côr ou *côrps*, *coûr*, *cwâr*, corps, 44, 90.
côrbô, *coûrbô*, *cwârbô*, 45.
côrdia, *coûrdia*, *cwardia*, lacet, cordon, 45.
côre, coudrier, 44, 82.
côrète, coudrette, 44, 82.
côrnâye, corneille, 33, 76.
côrner, *coûrner*, *cwarner*, corner, 76.
côsse, *cwasse*, *côte*, *coûte*, côte, Intr., 44.
costrî, *coustrî*, *costîre*, couturière, 12, 12 n, 50.
cote, cotte, jupon, 44.
côte, cf. *côsse*.
côte, *cârte*, carte, 11, 76.
coŭ, cueille, 43; cf. *coŭde*.
coŭche, *cŭche*, branche, Intr., 43, 45, 61, 71.
çouci, *çoula*, ceci, cela, 105.

coŭde, cueillir, 44, 82.
coûde, coudre, cf. *keûde*.
coûde, côde, cwade, corde, 44.
cougn, coin, 88.
cougnèt, coin, 34, 88.
Cougnère, Gœgnies, 5.
coulieùve couloute, couleuvre, 41, 45.
coulire, chenal, 12 n.
coulote, chenal, 50.
coulwè, coulwèr, couloir, 45.
coumincî, cf. *comincî*.
counèche, counète, cf. *conèche*.
coup, cf. *cô*.
coupète, sommet, 34.
coupiche, fourmi, 44, 45.
coupichot, fourmilière, 44.
coûr, la cour, 49.
coûr, je cours, 49, 74.
courâdje, courage, 45, 134.
coûrbô, cf. *côrbô*.
Courcèle, nom de lieux, 26.
coûrdia, cf. *côrdia*.
couri, couru, courir, couler, 37, 50, 89, 111 ; *coûre* (subj.), 124 ; *coûr* (indic.), 49.
courti, jardin, 37.
cousin, cousin, 38, 50.
coûsse, coŭsse, keûsse, le coude, 49.
coŭsse, coŭte, coûte, il coûte, 44, 49, 70.
couster, coûter, 70.
coustrî, cf. *costrî*.
coutchî, coucher, 59, 61, 82 ; *coûtche*, il couche, 59.
coûte, cf. *coŭsse*.
couteau ou *coutô, coûtia*, couteau, 26, 50.
coutère, couture = cultura, nom de lieux, 51.
coûtia, coutô, couteau, 26, 50.
couturière, cf. *costrî*.
couver, couver, 50, 89.
couvièke, couvièle, couvercle, 25.
couvièt, -èle, couvert, 50, 128.
couvru, couvri, couvrir, 50, 128 ; *couvruwe*, couverte, 129.
Couyèt, Couillet, 5.
cŏye, cwèye, coi, f. coite, 30.
crache, graisse, 13, 72.
cramia, crémaillère, 9.
crâs, crôs, f. *crâsse, crôsse*, gras, grasse, 13, 62, 69, 75.
crăsse, saleté, 73.
crâye, crêye, fente, 5.
crèche, croître, Intr., 36, 71, 73, 127 ; *crè*, je crois, 124 ; *crèche*, que je croisse, 124 ; *crèchu*, crû, 36.
crèpe, crèche, 90.
crèsse, crête, 34, 62.
creû, crwè, je crois (credo), 30, 31 rem. 2.
creû ou *creûs, crwè, crwa*, croix, Intr., 48, 60, 62, 99.
crîle, crible, 37.
cripèt, crupèt, monticule, 55.
cro, croc[1], croc, 63.
crojète, abécédaire, Intr., 50, 60.
croŭsse, croûte, croûte, Intr., 49.
crŏye, crôye, crwèye, craie, 30, 62.
crŭ, cru (crudum), Intr., 51.
crupèt, cf. *cripèt*.
crusson, curson, cresson, 36.
crŭzŭs[1], Crésus, 36.

crwa, crwè, creû, croix, Intr., 48, 60, 62, 99.

crwè, creû, je crois (credo), 30, 31 rem. 2.

crwère, croire, 30 ; *crwèye*, que je croie, 30, 124.

crwèye, cf. *crŏye*.

ç'ticile, ç'tilale, celle-ci, celle-là, 105.

cŭ, culum, 51, 61.

cŭche, coŭche, branche, 43.

cujène, cujine, cuisine, Intr., 38, 45, 60.

cuîve, cuivre, ou *cwîve, cwivre*, Intr., 43.

culi, kili, culièr', cuyièr', cuiller, 12, 12 n, 45.

kulo, kilo, kilogramme, 36.

cûr, cuir, 43, 45, 61, 74.

cûre, cuire, 43, 61, 62.

cûrĕye, charogne, 45.

curson, crusson, cresson, 36.

cût, cuit, 43.

cuyièr', cf. *culi*.

cwa- dans *qwate, qwârt*, etc., cf. *qu*.

cwachî, cwahi, cochi, etc., contusionner, 51, 64.

cwane, cône, coûne, corne, Intr., 44, 61.

cwarbô, côrbô, coûrbô, corbeau, 45.

cwardia, côrdia, coûrdia, cordon, lacet, 45.

cwarner, côrner, coûrner, corner, 45.

cwasse, côsse, côte, coûte, côte, Intr., 44.

cwĕye, cŏye, coi, f. coite, 30.

d', dè, prép. de, passim.

d-, consonne prosthétique : *d-aler, d-avwèr*, 86 ; *d-alô*, j'allais, 118 ; *d-alòs-ne ?*, allons-nous ? 101.

dâm, dwâm, etc., je dors, 126.

damâdje, dommage, 86.

dè, do, du, article contracté du, 104.

dè, je, 100, 101.

dè, d', prépos. de, préfixe de- ; *dè sorte qui, d'abôrd qui*, 132.

dèdins, d'dins, dèvins, d'vins, dedans, dans, 36, 131.

dèdjêner, d'djiner, d'djuner, d'djeuner, déjeuner, 55.

dègrè, degré, Intr., 8.

dèjeût, dijeût, d'jeût, dizoût, d'zoût, disait, 40.

dèjons, dijons, d'jons, Intr., 60.

dèhoûrs, d'foû, dehors, 91.

dèl, d'l, dil, do, du, dou, du, 104.

dèl (au masculin), du, 104.

dèl ou *dèle, dol* ou *dole*, de la, 80, 104.

dèmande, d'mande, dumande, demande, 36, 36 n.

dèmeûre, d'meûre, il demeure ; *d'mèrer, d'meûrer*, demeurer, 46, 50.

dèmi, cf. *dimèy*.

d'minder, demander, 15.

dèmwin, dimwin, d'mwin, dimanŋ, diman-ny, demain, 3, 36, 132.

dêrin, f. *dêrène*, dernier, Intr., 3, 87, 96, 97.

dès, di lès, d' lès, article contracté des, 82, 104.

dèskinde, descendre, 71.

dèskirer, discurer, déchirer, 71.
dèsclôs, dèscloûs, déclos. 56.
dèscôs, déchaux, 10.
dèspôde, répandre, 11.
dèspu, dispu, dispû, depuis, 43, 53, 132.
dèssus, d'sus, 107.
dèstinde, éteindre, 35, 86.
dèstrûre, distrûre, détruire, 53 ; *dèstrûjons*, détruisons, 55.
dète. dette, 34.
deûs, je dois, 31 n 2 ; *deût*, il doit, Intr. ; cf. *dèvwèr, dèvu*.
deûs, deux, 46, 99.
deûsième, deuxième, 99.
deût, deùt, dèt, dwèt, doigt, Intr., 31.
dèvant, devant, 131.
dèvantrin, d'vantrin, tablier, 3.
dèvêreû, d'vêreû, deviendrais, 36.
dèvu. d'vu, du, part. passé de *dèvwèr, d'vwèr*, devoir, 36, 74, 89.
déz, d'léz, auprès de, 132.
d'zeû, au dessus, 46, 131.
d'zoûs, au dessous, sous, 131, 132.
di, dè, d', prépos. de, préfixe de-, 104, 132.
di, cf. *diè*.
di, je dis, 37.
di, dij, dich, dix, Intr., 24, 99 ; *di francs, dij-omes, dij-ans*, 60 ; *di-sèt', dichèt'*, 99 ; *dij-wit*, 43, 99 ; *dij-noûf', dij-neûf'*, 60, 99.
diâbe, diâle, diable, 14, 25, 81.
dichèt', di-sèt', dix-sept, 99.
diè, dieù, di, dieu, 24.
difoû, dèhoûrs, dehors, 91.
dij, dix, cf. *di*.
dijeùt, cf. *dèjeùt*.
dijième, dixième. 60.
dijons, cf. *dèjons*.
dil, cf. *dèl*.
dimany, cf. *dèmuin*.
dimègne, dimingne, dimince, dimanche, 35, 37, 59.
dimèy, f. *d'mèye* ; *d'mi*, f. *d'míye*, demi, 24.
dinde, dine, dinde, 86.
dinnè, dîner, dîné, 6.
dire, dire, 62 ; *di*, je dis, 37 ; *dit*, il dit, 62 ; *diye*, dise, 124.
disgoûster, dégoûter, 50.
dis-se?, dis-tu ?, 101.
distrûre, cf. *dèstrûre*.
díye, dise, 124.
Dj', Dji, Djè, dè, je, 100, 101.
Dja, déjà, 84.
Djale, Djèle, il gèle ; *Djaler, Djèler*, geler, 22, 28, 65.
Djambe, jambe, 65, 90.
Djane, Djône, jaune, 10, 65, 82.
Djârbe, Djôbe, gerbe, 11, 76.
Djârdin, jardin, 19.
Djarèt, jarret, 65.
Djârmer, Djârner, Djôrmer, germer, 29, 86.
Djâye, gâye, gâve, noix, 10, 59, 65, 83.
Djèle, Djèler, cf. *Djale, Djaler*.
Djègnèsse, Djènièsse, genêt, 25, 28, 88.
Djèni, jaunir, 60.
Djènisse, jaunisse, 60.
Djèrô, Gérard, 11.

Djèrpêne, Gerpinnes, 38.
Djeû, *djeù*, jeu, 43, 61.
Djeùdi, jeudi, 37.
Dji, *Djè*, *Dj'*, *Dju*, *Dje*, je, 100, 101.
Djili, Gilly, 12.
Djin ou *djint*, plur. *djins*, gens, 27, 65, 95, 97 ; *djônès djins*, *saquantes djins*, 97.
Dj'nou, *Dj'niou*, *gngnou*, genou, 48, 65, 83.
Djó!, joie!, vivat!, 56.
Djôbe, *djârbe*, gerbe, 11, 76.
Djokwè, juchoir, 48.
Djonde, joindre, 65, 86.
Djône, *djane*, jaune, 10, 65, 82.
Djône, *djonne*, jeune, 65, 92 ; *djônès djins*, 97.
Djonture, jointure, 51.
Djoû, jour, 49, 65, 67, 77, 86, 134.
Djoûrnêye, journée, 8.
Djoûwe, il joue, 59, 107.
Dju, cf. *dji*.
Djumèt, Jumet, 5.
Djumèle, jumelle, 26, 65.
Djûne, jeûne, 52.
Djûrer, jurer, 65.
Djûs, à bas, 131.
Djusqu'a, jusqu'à, 67.
Djûsse, juste, 54.
Djvè, *tchfeû*, cheveu, 57.
Djvô, *tchfô*, cheval, 57.
Djwè, joie, 56 ; *Djô*, joie!, vivat!, 56.
do, *du*, *dou*, etc., du, 104.
dol, *dèl*, etc., de la, 104.
dôm, *doûm*, *dôr*, *doûr*, *dwa*, je dors, Edit., 44, 126.
don ou *donc*, donc, 132.
donm, 126, cf. *dôm*.
dôr, cf. *dôm*.
dôra, donnera, 86.
dôrmi, *dôrmu*, *dourmu*, *dvarmu*, 37, 45, 76, 126, 129.
dos, le dos, 44.
dou, *do*, *du*, *dèl*, *dil*, *d'l*, article contracté du, 104.
doû ou *doût*, *doûè*, *dwè*, doigt, 31.
doûbe, double, 49, 79, 90.
doûbler, doubler, 90.
doûblûre, doublure, 51.
doûm, je dors, cf. *dôm* ; *doûme*, *doûrme*, etc., que je dorme, 126.
doûr, je dors, cf. *dôm*.
doûsse, *doûze*, douze, 99 ; *douze-ans*, 60.
douvè, *drouvè*, *drouvu*, ouvrir, 45, 129 ; *douvèt*, f. *douvète*, ouvert, 25, 129 ; *drouvuwe*, ouverte, 129.
drap, drap, 9, 89.
dreût, *drwèt*, *droût*, *drwôt*, *dwat*, droit, Intr., 31.
dringuèye, pourboire, 79.
dro-ci, *dro-la*, ici, là, 31, 131.
drouvu, ouvrir, cf. *douvè*.
du, *dou*, *do*, *dè*, *dès*, article, 82, 104.
du, cf. *dèvu*.
dwa ou *dwat*, droit, cf. *dreût*.
dwa, *dwam*, cf. *dôm*.
dwart, *dwèm*, *dwam*, *dwa*, *dôrt*, il dort, 76, 77.
dwârmû, dormir, cf. *dôrmi*.
dwè, debeo, 30.
dwè ou *dwèt*, doigt, cf. *deût*.
Dwèche, Doisches, 48.

ḗ, hé, 134.
ḗ, *as*, *a*, et *ḗ*, *ḕs*, *ḕ*, j'ai, tu as, il a, 123.
ḗ, *ḗ*(*s*), *ḗ*(*t*), eram, eras, erat, 130.
ḕ, *ḕn*, *in*, *a*, en. en- préfixe (in, inde), 36, 86, 131, 132.
-è, -acum, 6, 61.
-è, -adum, Intr.
-é, *-è* ou *-éz*, *-èz*, = atis, -y-atis, Edit., Intr., 8, 117, 129.
-é, *-è*, -atum, 129.
-è, *-eù*, *-eû*, -ebam, 118.
-é, *-as*, *-a* et *-é*, *-ḕs*, *-ḕ*, term. du futur, 123.
èç, *èç-n*, ce, 105.
èçtici, *èçtila*, etc., 105.
èco, encore, 36.
èfant, *infant*, enfant, 15, 36, 54, 84, 92, 95, 98, 103, 105.
èglîche, église, Intr., 24, 62, 72.
èglime, *èglume*, enclume, 52, 62, 86.
ḕguîye, *ḕwîye*, aiguille, Intr., 61, 83.
ḕje ou *êje*, aise, 5, 13.
èl, le, Intr., 100, 104, *èl cḗn*, etc., celui, 105.
ḗle, aile, 2, 79.
èle, *èlle*, elle; plur. *èle*, *èlle*, *èlles*, elles; 80, 100, 101.
èlzî, leur, 101.
èm, *èm-n*, mon, Intr., 103.
èmantchî, *amantchî*, emmancher, 36.
èn, en; *èn-arî*, en arrière, 131, cf. *è*.
-ḗn, *-ḗn̥*, *-ẽny*, *-ẽ* (*-in*), -inum, 38.
- , -enum, 32.
èn-săδju, litt[t] : ne sais-je où, quelque part, 131.
encre, cf *inke*.
ène ou *yène*, une (article), Intr., 52, 99, 108.
-ène, *-ēnam*, 32.
-ène, *-ine*, -inam, 38.
èpe, *hèpe*, hache, 90, 93.
èr-, préfixe re-.
ḕra, aura, 14.
èrcèvwḕr, recevoir, 28; *èrcèvèt*, recevait, 95.
èrchèner, ressembler, 69, 81.
èrçû, f. *èrçute*, *èrçuwe*, 28, 51, 129.
ḕré, j'aurai, 109.
èrfachî, remmailloter, 71.
èrnètyî, nettoyer, 28, 59, 68.
èrpôser, reposer, Intr., 28.
èrsuwer, sécher, 55.
èrvîr, revoir, 28.
ès', *ès'-n*, son (adjectif poss.), Intr., 103.
ès, se, s', 102.
èskèye, *èskièye*, etc., échelle, Intr., 2, 71.
èskîle, *èskîye*, *èskièye*, échelle, Intr., 2, 71.
èskimerète, *èscumerète*, écumoire, 34, 55, 71.
èskine, *iskine*, *skine*, échine, Intr., 38.
èschôle, échelle, Intr., 2, 71.
èscŏle, *iscŏle*, *scŏle*, école, 36.
èscôle, échelle, Intr., 2, 71.
èscôrce, *èscôce*, écorce, 60, 76.

èscôrcî, èscôrchî, scôrcî, chvarcî, écorcer, écorcher, 45, 71, 76.

èscorîye, fouet, Intr., 85.

èscoû, èscoŭ, giron, Intr., 49, 71.

èscoupe, scoupe, chipe, écoupe, pelle, 34, 49.

èscoupèlrêye, nom de lieu, 8.

èscouvète, èscouflète, balai, 34, 71.

èscrîre, iscrîre, scrîre, écrire, 36, 37.

èscume, iscume, chime, écume, Intr., 52, 55, 71.

èscumerète, èskimerète, écumoire, 34, 55, 71.

èspale, ispale, spale, épaule, 36.

èspène, ispène, spène, épine, 36, 38.

èspès, ispès, spès, épais, 36.

èspingne, épingle, 86.

èspitroûle, etc., éclat, 41.

èspliquî, expliquer, 117 n.

èsprinde, allumer, 90.

èsprit, esprit, 90.

èsse, yèsse, être ; conjug. : 110 ; auxiliaire de la voix réfléchie, 122.

èsse, -itia, -issa, 34.

èstampè, istampè, stampè, debout, 36.

èstaule ou *èstôle, istôle, stôle, stôve*, étable, 14, 36, 71, 79 n, 81.

èstchèle, échelle, Intr., 2, 71 ; cf. *èskèye, èskîle, èstchôle, èscôle*, etc.

èstè, astô, astó, j'étais, 118.

èsteût, asteût, était, 28.

èstez, vous êtes, 70.

èstons, nous sommes, 70.

èstrègne, étrange, 88.

èstrin, istrin, strin, paille, 36.

èstûve, istûve, stûve, le poêle, 36.

èstwêre, istwêre, histoire, 36.

èt', èt-n', ton (adj. poss.), 103.

èt, èyèt, èyét, et, 133.

-èt, -tè, -nut, -neût, -ont, 3e pers. du plur. de l'ind. prés., Edit., 117.

-èt, -ittum, -itium, 34.

-ète, -ittam, 34.

ètinde, entendre, 35, 36.

ètîr, intièr, entier, 22, 65.

ètrangér', -gèr', ètrinĝîr, 12, 12 n, 97.

-eû, -atorem, 16, 46.

-eû, -eûre, -aturam, 16, 51.

-eû, -orem, 46.

-eû, -osum, 46.

-eû, -ou, -wè, -è, -u, -etum, 31 rem. 3.

-eû, -illum, 34.

-eû, -eù, -wa, -ou, -ô, -ó, -ebam, Intr., 89, 118.

-eû, -eù, -eù, -ebam, -ebas, -ebat, 118.

-eûr, -eû, -aturum ; *-eûre, -eu*, -aturam, 51.

-eûr, -eùr, -ŭr, -urum, 51.

eûre, heure, 24, 46, 99.

-eûse, -osam, 69.

-eûwe, èwe, ĕwe, eau, 9, 64, 97.

eûwis', aqueux, 9, 64.

èvci, èvla, voici, voilà, 132.

-êve, -eûve, -abam, 89, 118.

èvŏye, invwèye, en voie, parti, 30, 36.

èvoyî, invoyî, envoyer, 36.

èwe, cf. *eûwe*.

èwîye, ẽwîye, ẽgwîye, ẽguẽye, aiguille, 16, 39, 61, 83.
-èy, -iculum, 33.
-èye, *-âye*, -iculam, 33.
-ẽye, -atam, 129.
-ẽye, *îye*, -itam, 37.
-ẽye, franç. -ée, suffixe toponymique -iacas, 5.
èyèt, èyét, èt, et, 36.
-èz, -éz, -îz, -oz, -ouz, franç. -ez, Edit., Intr., 8, 117, 129.

fâbe, fauve ou *fóve*, fable, 14, 81.
fachî, emmailloter, Intr.
fagne, fange, 88.
fait ou *fêt*, il fait, 5 ; *fait*, f. *faite*, ou *fêt, fête*, 129 ; *si fait*, 131 ; *faisiz-le*, faites-le, 117.
famène, famine, 38.
famîye, famille, 39, 83.
fanâʤe, fanage, fenaison, 9.
fan-ny, fan-gn, fwin, faim, 3.
farène, farine, 38.
fau ou *fô, faw*, hêtre, 4, 65.
faura ou *fôra*, faudra, 109.
faus, fôs, faux (falsum, falcem), 82.
faut, fôt, il faut, 10.
fautchâʤe, fauchage, 9.
faw, fau, hêtre, 4, 65.
fawène, faîne, 16, 36, 65.
fawya, hêtre, 4, 16, 65.
fawtî, hêtre, 4, 65.
fâye, fèye, fîye, fille, Intr., 39, 83, 97.
fayène, faîne, 16, 65.
fayènî, hêtre, 4, 16.
fé, faire, 5, 111 ; conjug., 116.
fèchô, cf. *fichô*.
fèjont, f'jont, faisant, 36 n.
Fèlu, Feluy, 53.
femèle, feùmèle, femelle, 26, 36.
fènièsse, fignèsse, fèrnièsse, fèrnéte, fenêtre, 25, 28, 70, 78, 88.
fèstu, fétu, 51, 61.
fêt, cf. *fait, fé*.
fètchère, flotchère, fougère, 12, 36, 36 n.
fètchereû, fougeraie, 31.
feù, feu, 43, 61.
feùme, femme, 2 n, 35, 36, 86, 107.
feùmî, fumier, 12.
fève, fève, haricot, 1, 89.
fèyâbe, faisable, 14.
fèyèz, faites, 36.
fèyonche, fassions, 128.
fèye, fâye, fîye, fille, Intr., 39, 83, 97.
fèye, fîye, fois, 91, 124.
fî, fieù, fils, 37, 83.
fiâr, fiêr, fer, 25, 74.
fichô, putois, 2, 36, 79.
fiêr, fier, Intr., 22.
fiêr, fiâr, fer, 25, 74.
fièsse, fête, 25, 70, 101.
fièster, fêter, 29.
fiève, fièvre, 75, 90.
fignèsse, cf. *fènièsse*.
filées (*nos èstons*), nous avons filé, nous sommes parties, 122.
finde, fendre, 35.
fini, finir, 55, 111, 124, conjug. : 116 ; *finiche*, finisse, 124 ; *finichons*, finissons, Intr., 71.

fitchéries, fougeraie, lieu dit, 36 n.
fiye, *fèye*, *fâye*, fille, Intr., 39, 83, 97.
fiye, *fèye*, fois, 91, 124.
flamind, *flamintche*, flamand, -e, 85, 96.
flaya, fléau, 16, 26, 65.
fleûr, fleur, 46, 74.
Fleurjoû, Fleurus, 41.
Florène, Florenne, 38.
flotchère, *fètchère*, etc., 12, 31, 36, 36 n.
flôve, *fwèbe*, faible, 80.
fô ou *fau*, *faw*, hêtre, 4, 65.
fôce, force, 67.
fôdje, *fôrdje*, *foûrdje*, forge, 59, 76.
foliye, folie, 37.
fontène, *fontinne*, fontaine, Intr., 3, 87.
fontenî, fontanile, 37.
fôra ou *faura*, faudra, 109.
fôrdje, cf. *fôdje*.
fôrt, *foûrt*, *fwârt*, fort, Intr., 41, 44, 77, 97, 98.
fôs, cf. *faus*.
fŏsse, fosse, 44.
fŏssè, *fŏssé*, fossé, Intr., 8.
fôt, cf. *faut*.
fôtchâdje, fauchage, 9.
foû, *å d'foû*, dehors, au dehors, 91.
fougnî, fouiller, 59.
foûr, four, 49.
fourmoûch, *frômûch*, *frumûch*, fourmi, 45.
fourni, fournil, 37.
foûrt, cf. *fôrt*.
fourtchète, fourchette, 50.
fourtchetève, fourchetée, 8.
fouwène, faîne, 16, 55.
fouya, petit hêtre, 4, 16, 65.
fouya, jonchée de feuilles, 9.
fouye. *foûye*, feuille, 43, 83.
fouyerèsse, bêche, 34.
fouyî, fouiller, 45.
fouyon, *fuwan*, *fouwan*, taupe, 45.
fôve, fable, 14, 81.
fraije ou *frêje*, fraise, 5.
Fraire, ferrariam, nom de lieu, 12.
frane, frêne, 71.
franou, *franwè*, *frênwè*, frenaie, 31.
frantche, franche, Intr., 59, 96.
frècheû, pour *fètchereû* (?), 36 n.
frè, cf. *frwè*.
frêje, fraise, 5.
frète, *frête*, fracta, 9, 9 n.
frêre, frère, 1, 68, 75.
freû, *freù*, cf. *frwè*.
frin, frein, 32.
frochi, *froûchi*, froisser, 50, 72.
fromâdje, fromage, 9, 45, 57.
fromint, *froûmint*, *frŭmint*, froment, 27, 50.
frômûch, *frŭmŭch*, *fourmoûch*, fourmi, 45.
Frône, Frasnes, 13.
front, front, 49.
froû, cf. *frwè*.
frouchî, cf. *frochî*.
froumint, cf. *fromint*.
frouyî. *froyî*, frayer, frotter, 36; *froye*, fraie, 31.
frŭmint, cf. *fromint*.

frŭmûch, cf. *frómûch*.
frŭt, *frût*, fruit, 2, 53.
frwè, *frè*, *freû*, *froû*, *frwô*, *frwa*, *fwa*, froid, Edit., 31, 65.
fŭ ou *fŭt*, un fût, 54.
fŭme, il fume, 52.
fŭmère, *fŭmière*, fumée, 12, 55.
fŭwan, cf. *fouyon*.
fŭzik, fusil, 45.
fwa, cf. *frwè*.
fwârt, cf. *fôrt*.
fwè, foi, 30.
fwè, *fwète*, foie, 31.
fwèbe, faible, 80.
fwèblèsse, faiblesse, 80.
fwèbli, faiblir, 80.
Fwèche, Fostias, 48.
fwin, *fangn*, *fan-ny*, faim, Intr., 3, 84.

gade, *gadot*, chèvre, chevreau, 65.
gangne, gain, 48.
gangni, gagner, 88, 93.
gant, gant, 93.
gârçon, garçon, 107.
garine, garenne, 38.
gati, *cati*, *guèti*, chatouiller, 58.
gaufe, *wôfe*, *ôfe*, gauffre, 93.
gâye, *gâye*, *&jâye*, noix, 10, 59, 65, 83.
gayole, cage, 18, 41, 58, 92.
gènève, genièvre, 90.
Glab'jou, Glabiseul, 41.
glace, glace, Intr., 9, 60, 65.
gloŭt, f. *gloŭte*, gourmand, 49.
Glume, Glime, 37.
gngnou, *dj'nou*, *dj'niou*, genou, 48, 65, 83.
goulote, *coulote*, chenal, 50.
goŭster, goûter, 65.
goŭte, goutte, 49, 65, 68.
goutère, *-ière*, eau de pluie, 12, 50.
gouvion, goujon, 65, 90.
grand, *grandès*, grand, grandes, 65, 98.
gran-gn, *gran-ny*, *grin*, grain, 3, 65.
gravère, grève, 12.
graviche, écrevisse, 62.
grawe, *grawer*, griffe, agriffer, 62.
grègne, *gringne*, grange, 15, 59, 88.
grène, graine, Intr., 3, 87.
grîje, grise, Intr., 72.
gringne, cf. *grègne*.
gripyî, grimper, 117.
grochi, grossir, 45.
grognon, groin, 47.
grŏs, *grŏssès*, gros, grosses, 44, 98.
guère, guerre, 25.
guèrgni, *guèrni*, grenier, 65, 78.
guèrzèle, *gŭrzèle*, *guèrzia*, *guèrja*, *gŭrja*, *grŭzia*, groseille, grêlon, 26, 65, 78.
guèti, cf. *gati*.
gueûye, *gueûle*, gueule, 46, 65, 79.
gŭrja, cf. *guèrzèle*.

hâgne, *scôgne*, écale, 71.
hameton, *haniton*, hanneton, 85.
hamia, hameau, 94.
hanète, *anète*, nuque, 94.
haniton, cf. *hameton*.
Hanzène, Hanzinne, 38.
hatrê, *atria*, *atriô*, cou, 94.
hâye, haie, 5.
hèpe, *èpe*, hache, 90, 94.

heûre, secouer, 71.
hikète, licote, hoquet, 94.
hon?, n'est-ce pas?, 134.
hôrs, hòrs, hoûrs, hors, 41, 91, 131.
houplḗye, troupe, 8.
hourêye, uréye, éboulement, 94.
hoûrs, in déhoûrs, hors, en dehors, 91.
huile ou *wîle*, huile, Intr.
hwèrcî, écorcer, écorcher, 45, 71, 76.

i, il, pron. pers. il, 80, 100, 101; plur. *i, il, is*, 100.
î, œil, surtout au plur. *îs*, Intr., 97.
î, ʒ'î t'îs, il ît, eram, eras, erat. 130.
î, y, 89.
-î, -iatum, 129.
-ĭ, -icium, 39.
-ĭ, -isco, 39.
-i, -iu, 37.
-î, -itum, 37.
-ĭ, -iculum, 39.
-ĭ, -iacas, suffixe toponymique, 5.
-ia, -iau, fr. -eau, Edit., 26.
ièbe, ièrbe = *yèbe, yèrbe*, herbe, 25, 76, 90.
-iḗre, -ère, -ariam, 34.
ièsse (= *yèsse, yèce*), *yèrce*, herse, 25, 60, 90.
ièsse = *yèsse*, être, 25, 73, 110.
ieu, yeu, œuf, 41.
-ieû, -ieù, -iolum, 41.
-ieule, -wèle, -iolam, 41.
il, article le, 104.
il, pron. pers., cf. *i*.
im, it, is, mon, ton, son, 103, 104.
îmâʒe, image, 9.
imbicion, ambition, 15.
Imiḗye, Imiée, 5.
implôsse, implâte, 13, 13 n.
in, yin, f. *ène, yène*, article un, Intr., 52, 99, 108.
in, en, cf. *è*; *in tout*, en tout, 132.
in-, ind-, è-, préfixe en (inde); *s'ind-aler*, s'en aller; *i s'incoûrt*, il s'encourt, 86.
-in, -èṉ, -ẽny, -ẽṉ, -inum, 38.
-in', -eùn', -ŭn', -én', -èng, -ḗ, -î, -ions, -aient de l'imparfait et du conditionnel, 120.
inke, intche, encre, Intr., 27.
incrachî, engraisser, 36.
indîve, an'dîve, endive, 15.
indro ou *indrot*, endroit, 31.
-ine, -ène, -inam, 38.
infant, cf. *èfant*.
infèr, infièr, enfer, 77, 86, 92.
infler, infèle, enfler, enfle, 36, 80, 92.
inme, ḗme, il aime, 3.
inocint, f. *inocène*, 87, 96.
-in'té; *i tchantin'té*, ils chantaient, 120.
inte, inter, intrè, entre, prépos., 75, 132.
intièr, intiér, ètîr, entier, 22, 65.
intrer, entrer, 36, 113; *intère*, il entre, 68, 75.
invoyî, envoyer, 36.
invwèye, èvŏye, parti, in via, 36.
irçon, nièrçon, hérisson, 46.

iskîye, etc., échelle, Intr., 2, 71.
iscôle, etc., échelle, Intr., 2, 71.
iscume, *chime*, écume, 52.
ispale, etc., épaule, 36.
ispène, etc., épine, Intr., 36.
ispès, etc., épais, 36.
ispitroule, éclat, 41.
istampè, debout, 36.
istôle, etc., étable, Intr., 36.
istrin, etc., paille, 36.
istûve, etc., poële, 36.
istwère, histoire, 36, 103.
ivièr, *ivièr*, *uvièr*, *îvièr*, hiver, 25, 40, 89.
-îye, *-éye*, -y-atam, 8, 129.
-îye, -itam, 37.
-îye, -illam, 37.
-îye, -ilem, 37.
-îye, -icam, 37.
-îye, -ia, 37.
-îye, -iculam, 39.
-îz, *-èz*, *-éz*, *-ŏz*, *-ouz*, -ez (2e pers. du pluriel), Edit., Intr., 20, 120, 129.

Jamagne, Gamonias, 48.
Jamioŭ, Jamioul, 41.
jaune, jaune, Intr., 10.
jaunisse, jaunisse, 10.
jwè, *ɟwè*, *ɟó*, joie, 56.

l', *èl*, plur. *lès*, *l's*, pronoms le, les, 100.
l', *li*, *èl*, *il*, plur. *lès*, article le, la, les, Intr., 104.
la, adv. là, 131.
lâche, laisse, 9.
lâchi, *lèchi*, laisser, 71.
laci, lacer, 60.
lacia, *lacha*, lait, 20, 26, 60.
laid ou *lèd*, laid, 5, 5 n, 14.
Lambusô, Lambusart, 11.
langue, langue, 65.
lantiène, lanterne, 25.
lapète, brouet, 34.
-lar, *-laer*, suff. toponymique, 7.
lârd, *lôrd*, lard, 11, 77.
lârdje lôdje, large, 11, 65, 76.
lârme, larme, Intr., 11, 62, 76.
las', lacs, 9, 60.
laudje, *lôdje*, cf. *lârdje*.
laver, laver, 91.
Lavèrvô, Loverval, 10.
lèchi, *lâchi*, laisser, 71.
lêd, laid, 5, 5 n, 14.
lèdjèr', *lidjèr'*, *lèdjîr'*, léger, 12, 12 n.
lèd'mwin, lendemain, 36.
lègn, bois, 65.
lénçoû, drap de lit, linceul, 41, 67.
lène, *linne*, laine, 3.
lès Riézes, nom de lieu, 1.
lète, lettre, 34, 75.
létŭwe, laitue, 59.
leû, *lieû*, leur, pron. pers. 46, 100, 101.
leû, *leûn*, leur, adj. poss., 85, 103; *li leûr*, le leur, 103.
leû, *leù*, *lè*, loup, 46, 89.
Leûgni, Leugnies, 5.
leûs', *lieûs'*, leur, 101, 103.
lèye, *léye*, *liye*, elle, 24, 100.
lèyî, laissé, 36.
lèzeû, *l'zeû*, leur, 100, 101.

lèzî, leur, pron. pers., 101.
li, lui, elle, 24.
li, *lû*, lui (à lui, à elle), 53, 100, 101.
lî, lui pour soi, 102.
li, *l'*, article le, 104 ; *li nowe*, *li vowe*, 70.
licote, *hikète*, hoquet, 94.
Lièch, *Lîdje*, Liège, Intr., 22.
lieû, *leû*, leur, 46, 100, 101.
lieù, lieu, 43, 61.
Lieûnô, Léonard, 33.
liève, *live*, lièvre, Intr., 22, 90.
ligne, ligne, 39, 88.
Lignè, Ligny, 5.
lignî, ligner, 88.
lîje, qu'il lise, 125.
lime, la lime, 37.
lincèrnêye, contenu d'un linceul, 8.
linçoû, *lénçoû*, linceul, 41, 67.
lindi, *lundi*, lundi, 37, 52.
lingâdje, langage, 65.
linne, *lène*, laine, 3, 87.
linwe, langue, 35.
lire, lire, 24, 105 ; *lîje*, qu'il lise, 125 ; *lî*, lis (impératif), 105.
lit, le lit, 24, 62.
live, le livre, 90, 105.
live, cf. *liève*.
live, la livre, 90.
livrer, livrer, 90.
lôdje, *lârdje*, large, 11, 65, 76.
lomer, nommer, 85, 86.
Lomprè, Lompré, 8.
lon, loin, 131.
long, long, 44, 65.
Lôtû, Lathuy, 53.
loûcèt, louchet, 34.
Loûpoûgne, Loupoigne, 48.
loûrd, lourd, 36.
Louvrè, nom de lieu, 31.
loûyî, *lôyî*, lier, 36, 65 ; *lôye*, lie, 65 ; *lôyîz*, liez, 117.
loûyî, *lôyin*, lien, 23, 36.
lûja, cercueil, 26.
lûmeçon, limaçon, 17, 40, 47.
lûmerote, petite lumière, 44.
lûmière, lumière, 12.
lundi, cf. *lindi*.
lûne, lune, 52.
lûre, luire, 53.
lûwe, loue (locat), 59.

m', *mi*, *mu*, moi, 100.
m', *mi*, mon, 103.
machèle, mâchoire, joue, 34, 71.
machî, mêler, 72.
mê ou *mai*, maie, 5, 26.
mê ou *mai*, mois de mai, 5.
maigue ou *mêgue*, maigre, 5.
mais ou *mês*, *mins*, *mès*, *mês*, mais conjonct., 5, 65, 87, 133.
maison, *maiso*, *mwêson*, maison, 5 n., 20, 47 ; cf. *môjon*.
maisse ou *mêsse*, *mêsse*, *mwêsse*, maître, 5, 5 n, 65, 70, 75.
malâde, *malôde*, malade, 18, 90.
maladîye, maladie, 37.
malèjèle, *malèjile*, *malôji*, *malôjile*, malaisé, 20, 60.
malôde, cf. *malâde*.
malton, bourdon, 45.
mande, manne, 8.
mandèrlêye, contenu d'une manne, 8

BIBLIOTHÈQUE ARCHÉOLOGIQUE LIÉGEOISE

mangn, man-ny, mwin, main, 3, 3 n.
manote, menotte, 18, 44.
manôye, manôye, mounwèye, monnaie, 30, 45.
mantche, manche, 15.
mardi, mardi, 37.
mârine, marraine, 38.
Marintchèneù, nom de lieu, 31.
Marlanwè, Morlanwelz, 8.
marquî, marquer, 117.
martchandîye, -dîje, marchandise, 37.
mârtia, martiô, marteau, 19, 26, 76.
massî, mâcher, 59.
matin, matin, 38, 55.
Matîsalè, Mathusalem, 24.
mau ou *mô*, mal, 2, 99, 131.
maugrè, môgrè, malgré, 8, 19, 133.
a maulvau ou *môlvô*, mal à propos, 131.
mauve ou *môve*, la mauve, 92.
Mayane, Marianne, 74.
maye, mâye, maille, 9.
mazindje, mésange, 36.
mè, je mets, cf. *mète*.
mê, cf. *mai*.
mèchener, glaner, moissonner, 29, 50, 72.
mècrèdi, mèrcrèdi, mercredi, 37.
mêgue, cf. *maigue*.
mègnût, mègn-nüût, mèyniût, minuit, 24, 67.
mèler, mêler, 81.
même, minme, même, 100, 108, 131.
mènk, mien; *mène*, mienne, 103.
mènüsier, menuisier, 55, 67.
Mèrbwèle, petit Merbes, 41.
mèrci, merci, 33.
mère, mère, 1, 68, 75.
mès, mes, adj. poss., 103.
mês, cf. *mais*.
mèsplî, néflier, 70.
mêso, cf. *maison*.
mèssadji, messager, 36.
mêsse, cf. *maisse*.
mèstî, métier, 70, 86.
mèsûre, müsûre, la mesure, 24, 36, 51 ; *i mèsûre*, il mesure, 51.
mète, mettre, 75 ; *dji mè*, je mets, 124 ; *mètré*, je mettrai, 75 ; *mètû, -ûwe, mètoû, -ôwe, mîs, mîse*, mis, -e, 122, 129.
meûbe, meuble, 90.
meûr, f. *meûre, meûrte*, mûr, 16, 51, 96.
meûrt, mieûrt, il meurt, 41.
mèyeû, meilleur, 28, 46, 98.
mèyniût, cf. *mègnût*.
mi, mu, m', moi, 100.
mia ou *mias*, mieux, 26, 82, 98.
Mièlmont, Merlemont, 29.
mieûrt, cf. *meûrt*.
mindji, manger, 21 ; *mîndje*, mange, 15 n., *mindjèz*, mangez, 117 ; cf. *mougnî*.
minia, petite maie, 26.
minme, cf. *même*.
minnâdje, ménage, 19.
minquer, manquer, 15.
mins, cf. *mais*.
-mint, suffixe -ment, 131 ; *-mwint*, 27.

minti, mentir, menti, 37.
minton, menton, 29, 47.
mirwè, *murwè*, miroir. Intr., 16, 40, 48.
mis, *mîse*, cf. *mète*.
misèrâbe, misérable, Intr., 14.
miyète, miette, 40.
m-n, mon, 84, 103.
mô, mal, 2, 79, 131.
mô, chez, 47, 132.
mŏdéye, traite de lait, 82.
môgrè, cf. *maugrè*.
mohèt, *mouquèt*, émouchet, Intr., 71.
môjon, maison, Intr., 5 n, 20, 47, 72, 95.
môjone, maison, 20, 95 ; cf. *môjon*.
môle, mâle, 13.
môlvô, cf. *maulvau*.
monnî, *mounî*, meunier, 40, 45 ; *monnerèsse*, meunière, 34.
Montegnè, Montigny, 5.
môpliyî, multiplier, augmenter, 59
môrt, *moûrt*, *mwârt*, *mwèrt*, mort, Edit., Intr., 44, 77 ; *môrte*, 76.
môrtî, *moûrtî*, *mwârtî*, mortier, 44, 45.
mostère, il montre, 68 ; *moŭsse*, *moŭte*, il montre, 44, 68, 70.
mŏt, mot, 44.
mouche, mouche, 49.
mouchon, moineau, Intr., 41, 71.
mouchwè, mouchoir, 48.
moûde, traire, 65, 82.
moŭgnî, manger ; *mougne*, mange : 15, 15 n, 59.
moŭle, le moule, 68.
moulin, moulin, 38, 45.
mounî, cf. *monnî*.
mounwèye, cf. *manŏye*.
mouquèt, cf. *mohèt*.
moûre, moudre, 44, 82.
moûre, meure, subj., 124.
moûrt, cf. *môrt*.
mouru, mourir, 45 ; mort, cf. *môrt*.
Moûse, Meuse, 41.
moŭsse, *moŭte*, *mostère*, il montre, 44, 68, 70.
moŭstî, moutier, 86.
moŭstôde, *-âde*, moutarde, 11.
moŭstôrdî, *-ârdî*, moutardier, 19.
moŭstrer, montrer, 50, 70.
moŭyoŭ, moyeu, 41.
mŏye, *môye*, *mwèye*, meule (de foin), 30.
mŏya, *muwya*, f. *moyèle*, *muwèle*, muet, 26, 55.
mŭ, *mi*, *m'*, moi, 103.
mŭnŭte, minute. 36.
mŭsŭre, *mèsŭre*, mesure, 24, 36.
mŭr, le mur, 51.
mŭrwè, *mirwè*, miroir, Intr., 16, 40, 48.
muwya, cf. *moya*.
mwârt, cf. *môrt*.
mwârtî, cf. *môrtî*.
mwèle, moëlle, 28, 66, 80.
mwès, mois, 30, 99.
mwês, mauvais, fâché, 5.
mwêsse, cf. *maisse*.
mwin, *mangn*, *man-ny*, main, 3, 3 n.
mwins', moins, 32, 69, 98, 131.
-mwint, cf. *-minT*.

n', *nos*, nous (sujet), 100, 101.
n', ne ; *n' nin*, ne pas, 31.
n' don?, n'est-ce pas?, 134.
-n euphonique, 85.
nacèle, nacelle, 26, 92.
nachî, fureter, 59.
nadjî, nager, 92.
Nafraitĕre, nom de lieu (in + ad + fractura), 51.
Namŭr, Namur, (assimilé aux noms en -urum), 51.
-ne, pronom enclitique nous : *dalos-ne?*, en-allons-nous?, 101.
nè, *né*, *nî*, *nin*, etc., 23, 27, 87 ; *nè rén*, *nè rî*, non plus, 131.
nèle, cf. *nule*.
nèlu, cf. *nulu*.
nèspe, *nèsse*, nèfle, 70, 84, 90.
nèsplî, *nèspèlî*, néflier, 40, 70, 84.
neû, *nŭk*, nœud, 34, 46, 66.
neùf, *noûf*, neuf (novem), 41, 91, 99.
neùj, cf. *nwèj*.
neûwè, noué, 66.
nèveû, neveu, 28, 46, 89 ; f. *nièce* et *nèveûse*, 28, 90.
néz, nez, 1, 1 n.
nî, *né*, *nin*, cf. *nè*.
nièr, nerf, 25, 77.
nièrçon, *îrçon*, hérisson, 47, 60, 76.
nieù, *nieû*, *neùf*, *noû*, f. *nieùve*, etc., neuf (novum), 41, 91.
nieûle, hostie, 33.
niût, nuit, 24, 62, 134 ; cf. *mègnût*.
nîve, neige, 33, 92.
nîvî, neiger, 92.
niyî, nier ; *nîye*, il nie ; 24, 28, 36, 65
niyô, nichet, 2.
nŏ, notre, 70, 103 ; *no-n*, id., 103.
nŏ, *non*, nom, 47, 84, 87.
nŏces, *nôces*, *nwaces*, noces, 44, 90.
nojelî, coudrier, 50.
nojète, *nochète*, *nwèjète*, noisette, Intr., 50, 60.
nojetî, *nochetî*, *nojelî*, coudrier, 50, 60.
nojî, *nwèjî*, *nwajî*, coudrier, 50, 60.
Nôlène, Nalinne, 38.
non, *nonna*, non, 131.
nonante, quatre-vingt-dix, 99.
nŏs, *n'*, nous (sujet), 100, 101.
nŏs, nos (adjectif poss.), 103.
nos, *nosôtes*, nous (régime), 46.
nos'-n, notre, 103.
nosse, *noste*, notre, 70, 103.
noû, cf. *nieù*.
noûf, cf. *neùf*.
noulŭ, *nulu*, *nèlu*, personne, 53, 108.
noumer, nommer, 85.
noûri, nourrir, nourri, 37, 39, 50.
nous, *nos*, *nosôtes*, nous, 100.
nouvèle, nouvelle, 26.
nouvia, *nouviô*, Intr., 26, 45, 91.
nowe : *èl nowe*, le nôtre, Intr., 70, 103.
nŭ, nu, Intr., 51, 69.
-nŭ ou *-nŭt*, *-neù* ou *-neùt*, *-nè* ou *-nèt*, 3e pers. plur. indic. prés., Edit., Intr., 117.
nŭk, *neû*, nœud, 34, 46, 66.
nŭkète, parcelle, gros comme un nœud, 34.

nŭle, nèle, nulle, 54.
nŭlŭ, nèlŭ, noulŭ, personne, 53, 108.
nŭlvó, nŭlvârt, nulle part, 131.
nus, nuls, 54.
nuwéye, nuée, 8, 55.
nwají, nwèjí, coudrier, 50, 60.
nwèj, nwèch, neùj, noisette, Intr., 48, 50, 60.
nwèjète, nwèjetî, nwèjelî, cf. *no-*.
nwèr, noir, 31, 65.

-ŏ, -ó, -ou, etc., 1re pers. sing. de l'indicatif imparfait, 118.
o, on, pronom on, 84, 87, 108.
-o ou *-ot,* -ottum, 44
ôbe, ârbe, arbre, Intr., 2, 11, 90.
ȯcha, oucha, os, 26, 45, 71.
œwe, eau, 9. Cf. *eûwe.*
ôfe ou *aufe, wôfe,* gauffre, 93.
-ogne, -ougne, -agne, -onio, -onia. 48.
ôje ou *auje,* aise, 5, 13.
ôji, aisé, 27.
ôjile, aisé, Intr., 20. Cf. *malêjèle.*
ôle, wile, huile, 43.
óluwète, aleuwète, alouette, 18.
Ôlwè, Olloy, 31.
olzî, leur (pronom pers.), 101.
ome, homme, 2 n, 44, 86, 107.
onke, oncle, 62.
ône ou *aune,* aune (mesure), 10.
onête, honnête, 25.
onêtrèmint, honnêtement, 17.
ongue, ongle, 65, 81.
onse, onze, onze-ans, 60, 99.
onsène, ansène, fumier, 15.
-ont, -èt, -tê, -nŭt, -neùt, -nèt, 3e pers. plur. indic. prés., 117.
onzŭ, cf. *ózŭ.*
ór, oûr, l'or, 56, 97.
óra, il aura, 14.
orâdje, orage, Intr., 9.
orâye, orèye, oreille, 33, 56, 84, 85.
ôrdâdje, hourdage, 9.
ôrdje, orge, 67.
òré, óré, j'aurai, 109.
ortia, orteil, 33.
Ossogne, nom de lieu, 48.
ostant, (aussi-tant), autant, 15, 131.
-ot, -ottum, 44.
ôt, wôt, haut, 10.
ôte ou *aute,* autre, 10, 82, 100, 108.
-ote, -ottam, 44.
ou, conjonction ou, 133.
-ou, -ó, -ŏ, etc., 1re pers. sing. de l'indic. imparfait, 118.
oû, yeù, œuf, 41, 91.
-oŭ, -oŭye, -uculum, -uculam, 48.
oucha, cf. *ocha.*
-ougne, cf. *-ogne.*
oŭf, ouf, 134.
oŭjó, ouja, oiseau, 26, 56, 60.
oûr, cf. *ôr.*
ourtîye, wartîye, ortie, 50.
ouvrâdje, ouvrage, Intr., 9, 45, 84, 103.
ouvri, ouvrier, 12, 28, 45, 90, 97.
ouwe, ówe, oie, 14, 56, 59.
oûy, œil ; pluriel *oûys* et *ès*; Intr., 43, 97.
-ouz, -oz, -éz, -èz, -îz, 2e pers. plur. de l'ind. prés.; Edit., Intr., 117.

Ôve ou *Auve*, Wavre, 14.
ôwe, cf. *ouve*.
oyi, *woy*, *wèy*, *way*, oui, 45, 80, 131.
oyu, ouïr, 56.
-oz, cf. *-ouz*.
ôze, *ouze*, *waze*, il ose, Intr., 56, 69.
ôzière, *ôzère*, osier, 12.
ôzu, *onzu*, oser, 56, 69, 111, 129; osé, 129.

pa, par, 74, 104, 131; *pa coups*, *pa dès coups*, 131; *pa d'zous*, 69, 90; *pa-ce què*, 133; *pa-n*, *pa* + n euphonique, 85.
pakèt, paquet, 36.
paketer, empaqueter, 36.
pachî, repaître, 73.
padière, *padrî*, par derrière, 22, 29, 131, 133.
pal, *pa lès*, par le, par les, 104.
palète, petite pelle, 34.
pangn ou *panŋ*, *pan-ny*, *pwin*, pain, 3, 24, 84.
pania, pan (de chemise), 26.
panme, cf. *pôme*.
pâque, *pôque* ou *pauque*, Pâques, 13.
pâquèt, *pâquerèsse*, communiant, -e, 34.
păquèt, paquet, 36.
păqueter, empaqueter, 36.
par, cf. *pa*.
parèy, f. *parèye*, pareil, -eille, 33.
parfond, *pèrfond*, profond, 78.
parint, parent, 18, 27.
pârt, *pôrt*, part, partie, Intr., 11, 77.
pârtâdje, *pôrtâdje*, partage, 19, 101.
părte, partie de cartes, 11.
pârti, *-iye*, parti, -ie, Intr., 37.
păsser, passer, 73.
pâte, pâte, 13 n.
pau ou *pô*, peu, 61, 131.
pau, par le; *paus*, *pausès*, par les; 104.
paupière paupière, 22, 90.
pavèye, pavée, 129.
pawme, cf. *pôme*.
pawon, paon, 91.
pây, la paix, 5.
payèle, poële, 66.
payî, payer, 59; *pâye*, il paie, 5; *pâyes-tu ?*, paies-tu ?, 101.
payis, pays, 33.
payisan, *-ante*, paysan, -anne, 96.
payîye, *payéye*, payée, 8.
pê ou *pais*, *pây*, paix, Intr., 5, 5 n, 60
pèce, cf. *pièce*.
pèkéye, quantité, 8.
pèche, pêche (fruit), 25, 59, 76.
pêcher, pêcher, Intr.
pècheû, pêcheur, 47.
pèchî, pêcher (inf.), Intr., 36, 71.
pèchon, poisson, Intr., 36, 47, 71.
pèle-èt s'-mougne, 15 n.
pèna, aile, 9.
pène, visière (de casquette), 97.
pèrke, perche (poisson), 25.
pèrcot, petite perche (poisson), 25.
pêre, père, 1, 68, 75.
pèrdeû, prenais, 78; *pèrdons*, *pèrdèz*, *pèrdnut*, prenons, prenez, prennent, 36; *pèrdéz ? pèrdôz ? pèrdoûz ?*, prenez-vous ?. 101; *pèrdra*, je prendrai, 86. Cf. *prinde*.

pernèle, purnèle, prunelle, 26, 55, 78.
pèrsin, pèrzin, persil, 29, 69.
pèrsone, personne, 47, 108.
pêrte, perte, 68.
pètit, p'tits-èfants, petit. petits enfants, 97.
peû, peur, 46, 74, 89, 91.
peûme, pome, pun, pomme, 47, 95, 97.
peûmî, pomî, pommier, 12, 47.
peûnu, pènu, pondu, 49.
peûpe, peuple, 90.
pèzer, peser, 69.
pî ou *pis*, pis (pejus), 24.
pî, cf. *pid*.
pia, peau, 26.
Piâre, Pierre, 25.
piker, piquer, 44.
piche (= *bièsse?*), pisse (subst. verbal de pisser), 89.
picher, pisser, 89; *pichi*, Intr.
pichinte, pi-sinte, sentier, 35, 69.
pichoulit, pissenlit, 24.
picot, dent, 44.
picoter, picorer, picoter, 45.
pid, pièd, pied, 10, 22.
piè ou *pièd, pièr* ou *pièrd*, il perd, 25, 76; *pièt'* ou *pièd'*, 76.
pièce, pièche, piche, pice, pèce, pièce, Intr., 22, 67, 97.
pièce, pièrce, pièrche, pice, perche (perticam), 25, 59, 76.
pièd, cf. *pid*.
pièd', cf. *piè*.
piède, perde, 76, 111, 125, 126.
piède, perdre, 75.
pièr, cf. *piè*.
pièrcer, percer, 29.
pièrche, cf. *pièce*.
pièrdu, piêrdu, -ûwe, perdu, -e, Intr., 29, 51, 76.
pière, pire, pierre, 22.
pièt'rî, perdrix, 29, 60, 78.
pieûve, plieûve, pleûve, ploûve, pluie, 41, 43, 80, 92.
pilot, pieu, 44.
pilure, pilule, 79.
pinde, pendre, 27.
pinde, peindre, 65, 86.
pingne, peigne, 86.
pinne, peine, 32.
pinser, pinse, penser, pense, 27, 111.
pirâye, pierrière, 10.
pire, pière, pierre, 22.
pire, pire, 98.
pirète, petite pierre, 34.
place, place, Intr., 9.
plaije, plaiji, plait, cf. *plê-*.
Plancenwè, Plancenoit, 31.
pran&jère, plan&jère, sieste, 12, 75.
planeû, planure, 51.
planou, nom de lieux, 31.
plantche, planche, 15, 29.
plantiveûs, abondant, à « planté », 15.
plâte, plâtre, 13 n.
plèje, plaise, 125.
plèji, plaisir, Intr., 33, 60.
plène, f. de *plin*, plein, 3, 32, 87, 96.
plènne, plinne, plaine, Intr., 3, 87.
plènemint, pleinement, 17.
plêt ou *plaît*, il plaît, 5.

pleûve, cf. *pieûve*.
plêye, *plâye*, plaie, 5.
plieûve, cf. *pieûve*.
plin, plein, 32, 96. Cf. *plène*.
plinde, *plindu*, plaindre, plaint, 21, 65, 85.
plon, plomb, 49.
plondji, plonger, 59.
p'lons, pouvons, 45.
ploût, il pleut, 41.
ploŭve, cf. *pieûve*.
plouyi, *ployi*, plier, 31, 111 ; *plŏye*, *ploŭye*, plie, 31.
ploûye, qu'il pleuve, 124.
pluma, plumet, 9.
plume, plume, 52.
pô ou *pau*, peu, 61, 131.
pôjère, paisible, 20, 60.
poli, *pouli*, *poulwèr*, *pouvwèr*, pouvoir, 37, 45, 116.
pome, *peûme*, *pun*, pomme, 47, 95, 97.
pôme, paume, 80.
pôme, *paume*, *pawme*, *panme*, *pôte*, épi, 10.
pomî, *peûmî*, pommier, 12, 47.
pont, pont, 49.
pont, *poû*, point (adverbe), 49, 62.
pôpière, paupière, Intr., 22, 90.
pôque, cf. *pâque*.
Porcherèsse, nom de lieu, 34.
porè, *porè*, *poria*, poireau, 45.
porèye, poirée, légumes bouillis, 8.
porichinèle, polichinelle, 79.
pôrt, *pârt*, partie, 11.
pôrtâdje, *pârtâdje*, partage, 19, 101.
pôrte, *poûrte*, *pwate*, porte, Intr., 44.
póscâdje, œufs de Pâques, 13.
pósse, pâte, 13, 70.
pôte, cf. *pôme*, épi.
potèle, fossette, 26.
Poterêye, nom de lieu, 37.
Potiaprè, nom de lieu, 8.
pou, *pour*, *pou-n*, pour, 74, 78, 85, 102, 131.
poû, cf. *pont*, point.
poŭgn, poing, 48, 65.
poulâ, cf. *poli*.
poulwèr, cf. *poli*.
poûmon, *peûmon*, poumon, 50.
poŭpa, papa, 19 n.
poŭplî, peuplier, 12.
pouqwè, pourquoi, 131.
pourcha, *pourcia*, *pourcê*, porc, 7, 26, 45, 60, 76, 89.
pourchûte, *-ûte*, poursuivi, -ie, 28, 129.
poûre, poudre, 49, 82, 92.
pourminner, promener, 78.
pourtant, pourtant, 133.
poûrte, *pôrte*, *pwate*, porte, 44.
poûrter, *pôrter*, *pwârter*, porter, 45, 111.
poûrtrait, *pôrtrait*, portrait, 45.
poûssère, poussière, 12, 50.
poŭt, il peut, 41.
poût ou *poû*, *pont*, point, 49, 62.
poûve, *pôve*, pauvre, 56, 90.
poŭye, poule, 80.
poŭyon, poussin, 50, 80.
prandjère, *plandjère*, sieste, 12, 75.
prè, *pré*, pré, Intr. 8.
prène, *prinde*, qu'il prenne, 125.
près, près, 69.

prês, pris, prins, f. *prîse, prîje*, pris, prise, 69, 129, 130.
prèsquè, presque, 131.
prèstâdje, prêt (subst.), 9.
prèster, pruster, prêter, 29, 70.
prèsti, pétrir, 36, 55, 78.
preùme, primum, 99.
preùmî, promî, f. *preùmière, preùmère*, etc., premier, -ère, 12, 40, 99.
Prî, Pry, 12.
prîce, prîcèsse, prince, -esse, 23.
prîje, prîse, prise, 69.
prinde, prendre, 35, 78, 103, 125.
prinde, prène, qu'il prenne, 125.
prins, cf. *pris*.
print, il prend, 103.
printimps, printemps, Intr.
pris, prês, prins, f. *prîse, prîje*, pris, prise, 69, 129, 130.
priyèsse, prêtre, 90.
priyî, prier, 28; *prîye*, il prie, 24.
profitâbe, profitable, 14.
promî, cf. *preùmî*.
prŏne, prune, 52.
prŏnî, prunier, 12.
próprèmint, proprement, 17.
pû, pou, 28, 83.
pŭch, pŭs', puits, Intr., 43.
pûee, puce, 82.
pûjî, puiser, Intr., 43, 67.
pun, cf. *pome*.
punèje, punaise, 5.
pûni, punir, 55.
punre, pondre, 49; *peùnu, pènu*, pondu, 49.
pŭpe, pipe, 37.
pŭplîye, le temps de fumer une pipe, 37.
a pŭrète, demi-nu, 132.
pŭrnèle, pèrnèle, prunelle, 26, 55, 78.
pŭs', cf. *pŭch*.
pus, pus', plus, 51, 67, 69, 80, 98, 131.
pwârter, cf. *poûrter*.
pwatrine, poitrine, 38.
pwèlâdje, pwèyâdje, poils, 9, 79.
pwèlu, pwèyu, poilu, 79.
pwène, peine, 32.
pwère, poire, 30, 54.
pwès, pois, 30.
pwève, poivre, 30, 90.
pwèy, poil, 79.
pwèyâdje, cf. *pwèlâdje*.
pwèyu, cf. *pwèlu*.
pwin, cf. *pangn*.

qu', què, qui, que, 106, 133.
quand, qwand, quand, 64, 131, 133.
quarante, quarante, 68, 99.
quârt, qwârt, quórt ou *côrt*, quart, 11, 64.
quate, qwate, 9, 64, 99.
quatôrze, quatoûrze, quatôsse, quatwaze, quatorze, 44, 99.
quatrè-vint, quatre-vingt, 99.
quatrième, quatrième, 99.
quâzî, quasi, 131.
què, qui, qu', que, 106, 133.
qué, quél, quéne, quèle, quel, quelle, 2, 2 n, 79, 107.
qué, qwé, chercher, 64.
quélfiye, quelquefois, 31.

Quenôs', *Qu'nôs'* ou *K'nôs'*, Quenast, 13.
quénsse, *quénze*, quinze, 99.
quéque, quelque, 108 ; *quéque coup*, quelquefois, 131 ; *quéquefwès*, quelquefois, 31.
qui, *què*, *qu'*, que, 106, 133.
quî?, qui ?, 107.
quórt, cf. *quârt*.
quórti, quartier, 11.
quórtron, quarteron, 11.
qwachî, *qwahi*, *cochî*, contusionner, 51, 64.
qwachure, *cochure*, contusion, 51.
qwand, *qwart*, *qwate*, cf. *qu-*.
qwé, *qué*, chercher, 64.
qwè?, quoi ?, que ?, 30, 107.
qwè, dont, sur lequel, 106.

răboŭreû, laboureur, 79.
rabrassî, embrasser, 60.
racène, *-ine*, racine, 38.
rachiner, rassembler, 86.
racoûrt, il raccourt, 28.
râde, *rade*, vite, rapide, 90, 131.
rademint, cf. *ratemint*.
raḑye, rage, 90.
raison ou *rêson*, *rèson*, *rèzo*, raison, 20, 67.
râle, rare, 74.
râlemint, rarement, 74.
ramâḑye, ramage, 9.
ramproŭle, lierre, 41.
ramon, balai, 18.
ramonâḑye, balayage, ramonage, 9.
ramoŭye, r-a-mouille, 83.
ranmyî, cf. *rûmî*.
Ransô, Ransart, 11.
rapôjî, *rapèjî*, rapaiser, 20.
raspèchî, épaissir, 34, 72.
ratchî, cracher, 111 ; *rătche*, crache, 9.
ratemint, *ratemwint*, vite, 27,
ratinde, attendre, 27.
rauve ou *rôve*, râble, fourgon, 79 n.
ravèyî, réveiller, 28.
rawè, ravoir, 34.
rawète, pourboire, bonification, 44.
razwè, rasoir, 48.
r'ciner, *èrciner*, goûter, 36 ; *r'cine*, *èrcine*, il goûte, 33.
r'cwè, repos, re-coi, 30.
rê, *rên*, *rî*, *rin*, rien, 23, 84, 108.
rê, rai, rayon, 5.
rèche, *rèchî*, sortir, Intr. 71, 130.
rèjin, *reûjin*, *rôjin*, *rwèjin*, raisin, 20, 33, 60.
rèscandi, réchauffer, Intr.
rèsponde, répondre, 71.
rèstia, râteau, 26, 70.
reû, *rou*, *rwè*, roide, 31, 65, 131.
reûjin, cf. *rèjin*.
reûmyî, cf. *rûmî*.
reûwe, *reûwe*, *rûwe*, rue, 51, 65.
ri, *rieù*, ruisseau, 37, 91.
rî, cf. *rê*.
richot, ruisselet, 44.
riçûr, recevoir, 28 ; *riçwè*, je reçois, 30.
rieù, cf. *ri*.
rieû, *roûwe*, roue, 41.
rieûle, *rîle*, règle, 33, 65.
Rièzes, nom de lieu, 1.
rîle, cf. *rieûle*.

rimpli, remplir ; *rimpliche*, remplisse ; 124.
rimponia, « ramponneau » = passoire à café, 15.
rin, cf. *rê*.
rinde, rendre, 124.
rinte, rente, 68.
rintrè, rentrer, 36 n ; *rintère*, il rentre, 28.
ripwaser, *r'pwèser*, *r'pôser*, *r'poûser*, reposer, 28, 56, 69 ; *r'pwase*, *r'pwèse*, *r'pôse*, *r'poûse*, repose, Intr., 56.
risquî, risquer, 117.
ritchèsse, richesse, 34.
rivnu, *èrvènu*, *r'vènu*, revenir, 28.
r'nô, *èrnô*, *r'nârd*, *èrnârd*, renard, 11.
r'nôrder, etc., vomir, 11.
rôbe, *roûbe*, robe, 56.
Rochenêye, Rognée, 5.
rogni, rogner, 88.
rôjin, cf. *rèjin*.
Rojeni, Rasseignies, 5.
rôle, rôle, 68.
rossigno, rossignol, 41, 50, 79.
roû, *rouè*, *rwè*, *rwo*, *reû*, roide, 31, 65, 131.
roûbe, *rôbe*, robe, 56.
roûbliyâdje, *roûviâdje*, oubli, 9.
roûbliyî, *roûvyî*, *roûvyer*, *roûvî*, 8, 45, 80, 90, 111.
roûdje, rouge, Intr., 49, 90.
roûdji, rougir, 90 ; *roudjiche*, rougisse, 124.
roûdjeû, rougeur, 90.
roûdjeûye, rougeole, 50.
roûster, re-ôter, 45.
roûte, route, 90.
roûvî, *roûviâdje*, etc., cf. *roub-*.
rouvrwa, nom de lieux, 31, 90.
roûwe, cf. *rieû*.
rôve, *rôf*, *rauve*, râble, fourgon, 14, 79 n.
rôveler, fourgonner, 14.
rôy, *rwè*, *rwa*, roi, 65, 85.
rôye, *rwèye*, sillon, 65.
rôyi, arracher, 20, 59.
rôyon, sillon, 31, 36.
r'pôser, *r'poûser*, *r'pôse*, etc., cf. *ripwaser*.
rûji, aiguiser, 28, 61, 67.
rûmî, *reûmyî*, *ranmyî*, ruminer, 55.
ruwèle, ruelle, 26, 55.
r'vènu, *èrvènu*, *rivnu*, revenir, 28.
r'vîr, *èrvîr*, revoir, 28.
rwè, roide, cf. *roû*.
rwè, *rwa rwé*, *rôy*, roi, 65, 85.
rwèjin, cf. *rèjin*.
rwèye, *rôye*, sillon, 65.

s', *si*, son (adjectif poss.), 103.
s', *si*, *ès*, se, 102.
sacrèmint, sacrement, 17.
sâdje, sage, 90.
èn saḑu = *èn sa-ḑe û* (ne sais-je où), quelque part, 131.
saîsi ou *sêzi*, étonné, 109.
saison ou *sèzon*, *sèzo*, saison, 20, 67.
salâde, salade, 15 n.
salwè, saloir, 48.
samwène, *sèmwînne*, semaine, Intr., 3, 29, 97.

sang, sang, 15, 65.
sanglot, sanglot, 36.
sangsûwe, *sansûne*, sangsue, 51.
sapin, sapin, 89.
saquants, f. *saquantes*, *saquantès*, maints, 64, 97, 108.
saquè, *saqwè*, quelque chose, 64, 108.
saquî, quelqu'un, 64, 108.
sâra, *sêra*, *sôro*, sera, saura, 14.
sârcler, *sôcler*, sarcler, 62.
sârè, *sèrè*, saurai, serai, 109.
sârpète, serpette, 19.
sârt, *sôrt*, *sô*, essart, 11.
sârti, sarticium, 38.
satch, sac, Intr., 9, 61.
satchot, petit sac, 44, 61.
sau ou *sô*, saule, 10, 11.
saunî ou *sônî*, boîte à sel, 12.
sausswè, *saussou* saussaie, 31 rem. 3.
sauteler, *sôteler*, sauteler, 19.
sautroûle, sauterelle, 41.
sauver, *sôvez*, sauver, 19.
sauve ou *sôve*, sauve fém. de sauf, 92.
savè, *savô*, *savô*, je savais, 118.
savint, savant, 15.
sâvon, savon, 89.
sawou, *sèyu*, sureau, 16, 51, 89.
sawè, *savwè*, savoir, 18, 30, 91, conjug.: 116; *savèz*, savez, 134; *savons*, savons, 89, *savè*, *savô*, *savô*, je savais, 118; *sèye*, *saviche*, sache, 90.
saya, seau, 26, 36, 66.
sâye, seille, 36.
sayî, essayer, 111, conjug.: 114; *sayèz*, *sayôz*, essayez, Intr., 6.
sayin, saindoux, 16, 38.
scadia, setier, 26.
scâgne, *scógne*, écale, Intr., 11, 71, 88.
scaneçon, caleçon, 79.
scaper, échapper, Intr., 71.
scârd, entaille, brèche, Intr. 71.
scârder, entailler, ébrécher, Intr., 71.
scayon, échelon, Intr., 71.
skèpî, éclore, 90.
skèter, *chèter*, se fendre, Intr., 71.
skeûre, secouer, Intr., 46, 71.
skiye, échelle, Intr., 2, 71,
scô, démangeaison, Intr.
seôle, échelle, Intr., 2, 71.
scógne, cf. *scâgne*.
scôpyî, *scópî*, démanger, Intr., 71.
scôrchî, *scôrcî*, *scoûrcî*, *scwarcî*, *chwarcî*, écorcer, écorcher, Intr., 45, 59, 71.
scoupe, écoupe, pelle, 34.
scoupyî, ramasser à la pelle, Intr., 71.
scramer, écrémer, 36.
scrire, écrire, 46; *scrît*, écrit, f. *scrîje*, *scrîse*, 129.
scriyeû, écrivain, 46.
scwarcî, cf. *scôrchî*.
scwèle, écuelle, Intr.
sé, sel, 2.
sègnî, signer, 36, 65.
Sêlogne, Séloignes, 48.
sèmedi, *seûmedi*, samedi, 19, 37.
sèmwè, *sèmwèr*, semoir, Intr., 48.
sènk, sien, 103.
sène, sienne, 103.
sèptante, soixante-dix, 99.
sèra, cf. *sâra*.
sès, ses, 103.

sèsse, sèze, seize, 99 ; *sèze-ans,* 60.
sèson ou *sèzon, sèzo,* saison, 20, 67.
sèt', sept, 29, 90, 99.
sètch, f. *sètche,* sec, 34, 59, 61, 69.
sètcherèsse, sécheresse, 16 n, 51.
sètcheû, sécheresse, 16, 51.
seû, sŭ, su de savoir, 51.
seû, f *seûle,* seul, 46, 79.
seûr, sûr, securum, 51.
seûremint, seulement, 79.
seûremint, sûrement, 131.
séve, sève, 1, 89.
sèye, qu'il sache, 90. Cf. *sawè.*
sèyu, séyu, sawoŭ, sureau, 16, 51, 89.
sicôle, échelle, Intr., 2, 71.
sicŏle, école, 36.
sicrire, écrire, 36.
siè, sièr, sièv, sièrv, sert (de servir), 25, 126.
sièrfoŭy, cf. *chèrfoŭy.*
sièrvu, sièrvi, chèrvu, servir, 29, 76, 92, 126.
sieûr, sieûr, cheûr, sœur, 41, 69.
si-fait, si, 131.
sin, sins, sans, 32, 132.
sin, je sens, 27.
siner, sègni, signer, 36, 65.
singlé, singlè, sanglier, 7, 36, 65.
sinte, sinti, sentir, 37 ; *sinti, sintu,* senti, 111, 124, 129 ; *sintŭwe,* sentie, 129 ; *sinte,* sente, 124.
sipale, épaule, 36.
sipène, etc., épine, 36.
sitampè, etc., debout, 36.
sitôle, etc., étable, 36.
sitrin, etc., paille, 3, 36, 70.
sitûve, etc., étuve, poële, 36.
siyă, siyè, si, 131.
s'n, son (adjectif poss.), 84, 103.
só, soû, saoul, 49.
só ou *sau,* saule, 10, 11.
só, cf. *sârt.*
sóblon, sóvlon, sóvion, sable, 19, 47, 50, 81, 90.
sócler, sârcler, sarcler, 62.
sódâr, soldat, 45.
sogne, soin, 44.
solé, soulier, 7, 45.
solèy, solia, soya, soleil, 33, 50.
sólêye, souléye, soulard, 8, 49, 129.
some, un somme, 44.
somèy, sommeil, 33, 83.
son, le son, 42.
son&jî, songer, 45, 88 ; *son&jîz,* 117.
sônî, boîte à sel, 12.
sóra cf. *sâra.*
sórcière, sorcière, 12.
sŏrèt, hareng saur, 34.
sori, la souris, 33, 50, 60.
sórti, soûrti, 130 ; *sórtu,* 129.
sósswè, sóssou, saussaie, 31 rem. 3.
sôteler, sôtroûle, cf. *sau-.*
soŭ, seuil, 43.
soû, só, saoul, 49.
soŭfe, soufre, 92.
soufrŭ, f. *-ŭwe,* souffert, -e, 129.
soulèye, saoulée, 129. Cf. *sólêye.*
Sourdenèsses, nom de lieu, 34.
soûrti, cf. *sórti.*
sous, sous, 90.
souveni, souvenir, 90.
souvint, souvent, 50, 89, 131.
soŭyî, soŭye, cf. *sŏyî, sŏye.*

soŭyin, sûwe, suie, 55. Cf. *sûne*.
sôve, sauve f. de sauf, 92.
sôver, sauver, 92.
soya, cf. *solèy*.
sŏye, swèye, swè, soie, 30.
sŏyi, soŭyi, scier, 28, 59 ; *sŏye, soûye*, il scie, 59.
spâ, spô, spâr, il répand, 126.
spâde, spôde, spârde, répandre, 124.
spale, épaule, 9, 36, 68, 70.
spâmer, spômer, spanmer, spawmer, essorer, 19, 71, 82.
spârgnî, spôrgnî, épargner, 19, 88.
spène, spine, ispène, etc., épine, 36, 38.
spès, ispès, etc., f. *spèsse*, épais, 34, 36, 73.
spiate, épeautre, 26, 82.
spinace, épinard, 11.
spine, cf. *spène*.
spinó, épinard, 11.
spinwè, spinou, épinaie, 31 rem. 3.
spiroŭ, spirieû, spireû, spirû, écureuil, 41.
spiter, éclabousser, 41.
spô, spôde, spômer, spôrgni, cf. *spâ-*.
spiwè, épeiche, 31.
Stâve, Stôve, Stave, 14.
stâve, stôve, étable, cf. *stôle*.
staurer, stôrer, épandre ; *stôre*, il épand, 11.
stê, stî, été (participe), 51.
stiède, stièrde, ex-tordre, 25, 29, 71, 124 ; *stièrdant*, 29.
stièrni, éternuer, 29, 55, 66, 76.
stièrni, étendre de la litière, 29.
stŏ, stŏc', souche, 63.
stôle, stôve, etc., étable, 14, 70, 79 n, 81.
stomac', estomac, 63.
stôrer, stôre, épandre, il épand, 11.
strangn, stran-ny, strin, paille, 3, 36, 70.
stranner, stronner, étrangler, 65, 81 ; *stranne, stronne*, 15.
strî, étrier, 33.
strimer, striner, étrenner, 36, 85.
strîye, étrille, 39.
strwèt, etc., étroit, 31.
stûve, etc., poële, 36, 51.
stwèle, étoile, 30.
sŭ, sur, 132 ; *su-n*, 85.
sŭ, seû, su de savoir, 51.
sucète, tetine, biberon, 34.
suer a bièsse, être tout en eau, 89.
sŭmer, semer ; *sŭme*, il sème ; 36.
sûne, sûwe, suie, 51, 55.
sŭr, sûr, seûr, securum, 51.
sûre, chûre, suivre, 24, 24 n, 69.
surèle, surêle, oseille, 26.
Suvrè, Souvret, Sivry, 5, 40.
sûwe, sûne, souyin, suie, 51, 55.
sŭwĕye, suée, 55.
swĕ, soif, 30, 69.
swĕ, swĕye, sŏye, soie, 30.
swèle, seigle, 31.
swĕssante, soissante, 99.
swĕye, cf. *swè*.
swîf, suif, 33, 89.

t', *ti, t-n*, ton (adjectif poss.), 103.
t', *tu, ti*, tu, 100.
t' minme, toi-même, 100.

tâbe, tôve, tôf, tôle, table, Intr., 14, 79 n, 81, 90, 107.
taire, cf. *tère*.
Tamène, Tamine, 38.
tam'ji, tamiser, 72.
tanawè, quelquefois, 131.
taneû, tanneur, 46.
tant qu'a, quant à, 132.
târd, tôrd, tard, 11, 77, 131.
târdjî, tôrdjî, tarder, 19.
târe, tère, terre, 25, 74.
târte, tôte, tarte, 76.
târtine, tartine, 38.
tawon, ta-on, taon, 16, 47, 89.
tâye, taille, tranche, 24, 83.
Tay'ni, Tailleny, 5.
tchaleûr, tchaleû, chaleur, 18.
tchambe, cambe, Intr., 58, 76, 86.
tchamoussî, moisir, 50.
tchamp, champ, 15, 90.
tchandelî, chandelier, 36.
tchandeleûs', chandeleur, 36, 46.
tchane, chanvre, 15, 90.
tchanson, chanson, 22, 47, 58.
tchanter, chanter, 6, 111, conjug. : 112 ; *tchantant*, 15 ; *tchantes-tu*, 101 ; *tchantons*, Intr. ; *tchantèz, -òz*, Intr., 6 ; *tchantnut, -neût*, Edit., Intr., 117 ; *tchantonche*, Intr. ; *tchantèche*, Intr. ; *tchanterê, -as, -a*, Intr. ; *tchantêye*, 8.
tchapia, -iô, chapeau, 26, 58, 80.
tchâr, char, Intr., 11, 58.
tchâr, tchô, chair, 58, 77, 86.
tchârlî, tchôrlî, charron, 19.
tchârme, charme (arbre), 90.
tchat, tchèt, chat, Intr., 9, 58.
tchaud ou *tchôd*, chaud, 10, 58, 82.
tchausse, tchausson, cf. *tchô-*.
tchèmîje, tchimîje, tch'mîje, chemise, Intr., 18, 39, 58, 72.
tchèmin, tch'min, tch'mwin, chemin, Intr., 3 n, 38.
tchèminêye, cheminée, 8, 40.
tchèna, panier, 19.
tchène, chêne, 71, 87.
tchènwè, tchèneû, tchênou, tchènô, kènô, etc. chênaie, chênois, nom de lieux, 31 rem. 3.
tchèrbon, charbon, 19, 24, 47, 58, 76, 90.
tchêr, choir, Intr. ; *tchèyons*, 66 ; *tcheû, tcheûte*, Intr., 51, 129.
tchèrdjî, kèrdjî, kèrtchî, charger, 19, 58, 59.
tchèrdon, chardon, 19, 47, 76.
tchèrète, charrette, Intr., 19.
tchèriôve, charriable, 14.
tchèrpètî, charpentier, Edit., 12, 19, 58, 76, 87.
tchèruwe, -ûwe, eûwe, charrue, 19, 51, 58, 59.
tchèsse, il chasse, 9, 67. Cf. *casse, cache*.
tchèsseû, chasseur, 46.
tchèssî, chasser, Intr., 19, 58, 90 ; *tchèssîye, -êye*, 8.
Tchès'lèt, Châtelet, 19, 58.
Tchès'linia, Châtelineau, 19, 58.
tchèstia, château, 19. Cf. *castia*.
Tchèstrè, Chastres, 19, 34.
tchèt, tchat, chat, Intr., 9.

tchètwère, catwère, ruche, Intr., 19.
tcheû, chu, f. *tcheûte*, Intr., 51, 129.
tchèveû, tchfeû, tchfia, cheveu, Intr. 18, 34, 58, 82.
tchèvîye, tchfîye, tchfile, cheville, Intr., 18, 39, 80.
tchèvô, tchfô, cheval, Intr., 18, 58, 89.
tchèyâre, tchèyère, chaise, 18, 22, 25, 58, 66, 68, 74.
tchèyons, nous tombons, 66; cf. *tchêr*.
tchfeû, tchfia, tchfîye, tchfô, cf. *tchè-*.
tchî, tchin, chien, 23, 103.
tchinâye, chiennaille, canaille, 10.
tchiveu, tchivîye, tchivô, cf. *tchè-*.
tchmîje, tchmin, cf. *tchè-*.
tchô, tchâr, chair, 11, 58, 77, 86.
tchôkemâr, cauchemar, 58.
tchôkî, pousser, 19, 58, 59; *tchôke*, 10.
tchôr, tchâr, char, Intr., 11, 58.
tchôrlî, cf. *tchârlî*.
tchôrnê, charmoie, carpinetum, 31.
tchôrnia, carpinellum, 26.
tchôs, chaux, 10, 82.
tchôsse, chausse, bas, 60.
tchôsson, chausson, 19.
té, tel, 2, 2[n]; cf. *tél*.
té, tén, tî, tin, je tiens, 23, 125.
-té, term. de 3e pers. plur. de l'indic. prés., Edit., 117, 128.
têch-tu, tais-toi, 5.
tèchî, tisser, 71.
tègne, cf. *tène*.
tèje, taise, 125.
tél, f. *téle*, tel, 79.
tènk, tien, 103.
tène, tienne (adjectif poss.), 103.
tène, mince, 22.
tène, tienne, teneat, 88.
tènu, tenu, 28.
tèra, tiendra, 86.
tère ou *taire*, 5; *tèje*, taise, 125; *têch-tu*, tais-toi, 5.
tère, f. *tère, tinde*, tendre, 86, 87, 96.
tère, târe, terre, 25, 74.
térê, tinrê, tiendrai, 29.
tèrère, tarière, 1, 18.
tèri, terricium, 39.
tèrtoût, tèstoût, f. *-oûte*, pl. *-oûs, -oûtes*, tout, 78, 108.
tès, tes (adjectif poss.), 103.
tèstia, testu + ellum, tesson, 26 (corrigez testa du § 26 en testu).
tèstout, cf. *tèrtout*.
tèt, teût, teût, twèt, twôt, toût, tieût, toit, 31.
ti, ty-, t', ton (adjectif poss.), 103.
ti, toi, 100.
ti, tu, t', tu, 100.
tike, taie (d'oreiller), 31.
tiède, tiède, tiède, 22.
tiène, tierne, tièrme, tertre, 25, 76.
tièsse, tête, 25, 70.
tieût, cf. *tèt*.
tîgne, teigne, 88.
tîgneûs, teigneux, 88.
tîjener, tisonner, Intr., 50, 67.
tîle, tegula, terre rouge, 33.

tîlia, carreau de terre cuite, 33, 65.
timps, temps, 27.
timpe, à temps, 27, 29, 90, 131.
timprŭ, précoce, 29.
tin, *tén*, *tî*, *té*, je tiens, 23, 125.
tine, tine, 97.
tinrè, *tèrè*, tiendrai, 29.
tîyoŭ, *tîyeùl*, tilleul, 40, 41.
t'n, ton (adjectif poss.), 103.
t'ni, tenir; *té*, etc., 23, 125; *tène*, *tègne*, teneat, 88, 125; *tèrè*, *tinrè*, tiendrai, 29; *tèra*, *téra*, tiendra, 86; *tènu*, tenu, 28.
tôle, cf. *tâbe*.
ton, le ton, 42.
tonia, tonneau, 26.
tonwère, tonnerre, 30, 45.
tôr ou *tôrd*, *toûr*, *twa*, je tords, 11, 44.
tôr, *toûr*, *twa*, taureau, 56, 74.
tôrd, *târd*, tard, 11, 77, 131.
tôrdjî, *târdjî*, tarder, 19, 59.
toria, taureau, 56.
tôrt, *toûrt*, *twârt*, tordu, 44.
tôte, *târte*, tarte, tourte, 11, 76.
toû, *toûr*, un tour, 77, 86.
toŭbac', tabac, 19 n.
toûcha, *tourcha*, trognon, 26.
toudis, toujours, 37.
toûne, tourne, 49, 76.
toûr, taureau, cf. *tôr*.
toûr, un tour, cf. *toû*.
toûr, je tords, cf. *tôr*.
toûrt, tordu, cf. *tôrt*.
toûrner, tourner, 50; *toûne*, 49, 76.
tous', tous, 49.
tousse, il tousse, 49, 73.
toût, toit; cf. *tèt*.
tout, f. *toute*, plur. *tous'*, tout, Intr., 49, 68, 97, 108.
trait, *trèt*, *trêt*, trait, 9.
Trah'gnère, Trahegnies, 5.
tranquiye, tranquille, 80.
trawer, trouer, 56; *trawè*, 65.
trayin, trident, fourche, 36.
Trèj'ni, Trazegnies, 5.
très, très, 98.
trèsse, *trèze*, treize; *trèze-ans*; 60, 99.
trêt, *trèt*, cf. *trait*.
trètwè, entonnoir, 48.
trèviès, *triviès*, travers, 18, 25.
trianer, trembler, 6, 27, 81; *triane*, *triène*, je tremble, 27.
trianèle, *trinnèle*, trèfle, 27, 81.
trimper, tremper, 90.
trinnèle, cf. *trianèle*.
trinte, trente, 99.
triviès, cf. *trèviès*.
trŏp, *trŏp'*, trop, 44, 90.
troûbler, troubler, 81.
troûve, *troŭve*, trouve, 41.
trouwèle, *trŭwèle*, truelle, 26, 55.
troûye, truie, 43.
trwès, *twès*, trois, 24, 30, 99.
trwèsième, troisième, 99.
Tumyon, Thiméon, 40.
Tun, Thuin, 53.
Tune, Thisnes, 37.
tŭwer, tuer, 55.
twă, *toûr*, *tôr*, taureau, 56, 74.
twès, cf. *trwès*.
twèt, toit, cf. *tèt*.
twéle, toile, 79.
twôt, toit, cf. *tèt*.

-ŭ, -utum, term. de partic. passé, 129.
ŭch, huis, 43, 72.
ŭchant, ayant, 109.
uit ou *wit*, huit, 43, 69, 99.
-un', 1re et 3e pers. plur. de l'indic. imparf. et du condit. prés., 37, 120.
-ŭr, -urum, 51.
-ure, -ura, -atura, 51.
-ŭwe, -utam, term. de partic. passé, 66, 129.

vacha, vaisseau, muid, cercueil, Intr., 26, 71.
valu, valoir, valu, 79.
vau ou *vô*, val, 10.
vâre, *vère*, verre, 25.
vatche, vache, 9, 59.
vatcherèsse, vachère, 34.
vâye, aille, vadat, 124.
vayôve, vaillant, 14.
vé, *vî*, *vén*, *vin*, je viens, 23, 125.
vèdje, verge, 34, 65.
vègne, *vène*, vienne, 88, 125.
vènu, *vnu*, venu, 28, 37, 51.
vèr, f. *vèrte* ou *vièle*, vert, 34, 76.
vêra, viendra, 86; *vêré*, viendrai, 29.
vêr'di, *vèr'di*, *vinredi*, vendredi, 29, 37, 87.
vère, *vâre*, verre, 25.
Vèrni, Vergnies, 5.
vèrte, *vièle*, f. de *vèr*, vert, 34, 76.
vèspréye, *vièspréye*, vêprée, soir, 29.
vèssîye, vessie, 29, 36, 37, 59, 73.
vêye, *vîye*, la vie, Intr., 37.
vèyez, vous voyez, 66.
vèyî, veiller, 36, 83.
Vèz'nô, Virginal, 2.
vî, *viè*, f. *vîye*, *vièye*, vieux, 22, 83.
vî, *vin*, *vé*, *vén*, je viens, 23, 125.
via, *viô*, veau, 26, 80, 82.
viker, *vikî*, vivre, 37, 117.
viè, cf. *vî*.
vièr, ver, 25, 77.
viès, vers, 25.
vièspréye, cf. *vèspréye*.
vièyèsse, *vîyèsse*, vieillesse, 34.
vigne, vigne, 39, 88.
vîjène, voisine, 96.
vîj'nâdje, voisinage, 9.
vîj'noûve, action de voisiner, 14, 36, 40.
vîjin, voisin, Intr., 36, 38, 60.
vilâdje, *vulâdje*, village, Intr., 9, 40.
vile, ville, 37, 80.
vilé, villarium, villers, nom de lieux, 7.
vin, vin, 38.
vin, *vén*, *vî*, *vé*, je viens, 23, 125.
vinde, vendre, 35, 86, 111, 124; *vindu*, 36.
vini, cf. *vni*.
vinne, *wène*, *wêne*, veine, 32, 91.
vinrè, cf. *vêrè*.
vinredi, cf. *vèr'di*.
vint, *vint'*, vingt, 38, 69, 99; *vint'-èt-yun*, 99.
vint, vent, 27.
vinte, ventre, 99.
vinte, vente, 68.
vinter, vanter, 15.

vió, cf. *via*.
visâdje, visage, 9.
vite, vite (adverbe), 131.
vîve, vivre, 92. Cf. *viker*.
vîye, *vêye*, la vie, Intr., 37.
viye, *vièye*, f. de *vî*, *viè*, vieille, 22, 83.
vîyèsse, *vièyèsse*, vieillesse, 34.
v'lèz, *v'lèz*, *v'lòz*, *v'louz*, vous voulez, 6, 101 ; *v'lons*, voulons, 85 ; *v'lóz*, voulez-vous ? 101. Cf. *voulu*.
v'ni, *vini*, venir, 111 ; *vî*, etc., je viens, 23, 125 ; *vègne*, *vène*, vienne, 88, 125 ; *vènu*, *v'nu*, venu, 28, 37, 51 ; *vêra*, *vêré*, viendra, viendrai, 29, 86.
vo, votre, Intr., 70, 103 ; *vo-n*, 70, 85, 103 ; *vo-y*, 103.
vó, *vau*, val, 10.
Vod'cêye, Vodecée, 5.
Voj'nêye, Vogenée, 5.
volèz ?, *v'léz ?*, *v'lóz ?*, voulez-vous ?, 101.
voltin, *voltî*, volontiers, 12, 45, 50.
vôra, *voûra*, voudra, 19, 19 n.
vôrin, f. *vôrine*, vaurien, 38.
vôrlèt, valet, 13.
vos, vos (adjectif poss.), 103.
vos, vous (pronom pers.), 100.
vos'-n, votre, 103.
vosse, *voste*, votre, 70, 103.
voulu, *voulwèr*, vouloir, 45, 74 ; *vou*, je veux, 41 ; *vout*, il veut, 103 ; *vous-se*, veux-tu, 101 ; *voulnut*, veulent, Intr. ; *voulô*, voulais, 118 ; *voûreû*, voudrais, 82 ; *voûra*, *vôra*, 19, 19 n ; *voûrè*, voudrai, 45. Cf. *v'lez*.
vous, *vos*, *vous-ôtes*, *vos-ôtes*, vous, vous autres, 46, 100.
voûye, cf. *vŏye*.
voûye, veuille, subj., 124.
li vowe, *èl vowe*, le vôtre, Intr., 70, 103.
vŏye, *voûye*, *vwèye*, la voie, 30.
vrê, vrai, 5, 5 n.
vû, *vûde*, f. *vûde*, 43, 69.
vûdi, *widi*, vider, sortir, 43, 45, 130.
vwa, *vwè* ou *vwès*, voix, 48, 60, 91.
vwè, *wè*, je vois, 30.
vwèye, cf. *vŏye*.
-wa, *-eu*, *-ou*, *-ô*, term. de l'imparfait, 118.
wachoter, agiter, secouer, 93.
walon, wallon, 93.
wangni, gagner, 93.
Wanj'ni, Wangenies, 5.
want, gant, 93.
warglas, verglas, 36.
wartîye, *ourtîye*, ourtie, 50.
wasse, *wèsse*, guêpe, 25, 70, 91.
wastè, gâté, dévasté, 91.
way !, aï !, 134.
way, *wèy*, *woy*, *oyi*, oui, 45, 80, 131.
wayin, regain, 93.
wazon, gazon, 93.
wè, *vwè*, je vois, 30, 91.
wè, *wé*, gué, Intr., 8, 91.
-wè, -orium, 48.
-wé, tiens !, regarde !, 134.
wène, *wène*, *vinne*, 32, 91.
wêre, guère, 93, 131.

wèsse, cf. *wasse*.
wéti, regarder, 93.
wèy, cf. *way*, oui.
wèye, qu'il voie, 124.
wèyez, voyez, Intr.
wèzeûr, *wèzou*, oser, osé, 129.
widî, cf. *vûdî*.
wile, *ôle*, 43.
wit, huit, 43, 69, 99.
Witèrzéye, Witterzée, 5.
wófe, *ôfe*, gauffre, 93.
wôrder, garder, 19, 93.
wót, *ôt*, haut, 10.
woy, cf. *way*.

yèbe, *yèrbe*, herbe, 25, 76, 90.
yèce ou *yèsse*, *yèrce*, herse, 25, 60, 90.
yène, *ène*, une (article), 52.
yèsse, *èsse*, être, 25, 73, conjug. : 110.
yeû, *oû*, œuf, 41, 91.
yeù, *yu*, *yeû*, eu, 51, 109.
yeune, une (pronom), 52.
yeûs', eux, elles, 34, 82, 100, 101.
yin, *in*, un (article), 52.
yó, eau, 9. Cf. *euwe*.
yoûrd, *yôrd*, ord, orde, 44.
yu, *yeû*, *yeù*, eu, 51, 109.
yun f. *yeûne*, un, une (pronom), Intr., 52, 99, 108.

zèls, eux, elles, 34, 82.
zias, eux, qqf. elles, 34, 82, 100, 101.
zèles, elles, 100, 101.

TABLE DES MATIÈRES

		Page
Note de l'éditeur		377
Introduction		384
Phonétique.	Voyelles	392
	Consonnes	432
Morphologie.	Noms et Pronoms	454
	Verbes	461
	Mots invariables	480
Errata		481
Lexique		483

ÉTUDE DE LEXICOLOGIE

(7e CONCOURS DE 1905)

A. Glossaire d'un village ou d'une région déterminée

RAPPORT

Nous avons eu à juger trois recueils, qui nous sont venus le n° 1 de Cherain, le n° 2 de Seraing et le n° 3 d'un village de la Wallonie prussienne, Faymonville (Weismes). Disons tout de suite que la récolte est excellente, bien que ces glossaires soient de valeur inégale.

***

Le n° 2 est le moins riche. Il comprend des mots et des expressions du bassin de Seraing. L'auteur a consulté les dictionnaires de Gothier, de Remacle et de Forir, plus quelques Bulletins de notre Société; mais, en dépit de toute sa bonne volonté, il n'est encore qu'apprenti lexicographe. Lui-même le reconnaît dans sa devise modeste :

I nos eûhe falou, po fé on bon ovrèdje,
Ot'tant di k'nohances qui nos avîs d' corèdje.

La division qu'il adopte est purement factice : après une liste alphabétique d'une centaine de vocables, il nous donne un complément au *Glossaire des jeux* de M. Delaite, où reparaissent plusieurs des termes catalogués précédemment, puis un supplément au *Dictionnaire des Spots* et enfin un supplément aux *Enfantines liégeoises* de

M. Joseph Defrecheux, avec la liste des mots que l'on emploie pour parler aux enfants. Il aurait dû, comme nous ne cessons de le recommander, travailler sur fiches et ranger le tout par ordre alphabétique.

Certaines définitions sont trop sommaires, d'autres trop délayées, d'autres encore peu exactes ou obscures. Ainsi *goumint*, s. m., est défini : « masse quelconque utilisée pour la répercussion des chocs » ; *taklî*, s. m., « ouvrier qui trace les pièces mécaniques, traceur ». Il faudrait nous dire dans quelle industrie on emploie ces termes et quelle en est l'origine probable ; nous devrions aussi pouvoir en contrôler la définition à l'aide de quelques exemples bien choisis. Le manque d'exemples est regrettable un peu partout.

La définition des termes de jeu est particulièrement défectueuse et devra être revue avec soin.

L'auteur admet dans sa liste une foule de termes d'argot ; certains sont assez pittoresques, tels que *boton d' guète*, pièce de 0.50 centimes ; *oûy di vatche*, pièce de cinq francs en argent ; mais pouvons-nous tenir compte, sans explications circonstanciées, d'expressions telles que *machicadôr*, « quelque chose de joli, mignon, délicat » ; *gnake*, s. f., coup (synonyme de *daye*) ; *gnaketer*, porter un mauvais coup ; *choumeter*, « boire passionnément des boissons alcooliques » ; *vanacher*, déguerpir ; etc. ? Certes, abondance ne nuit pas et nous savons gré à notre auteur d'avoir recueilli ces termes étranges ; il aurait pu cependant laisser de côté des mots qui n'ont rien de wallon, par exemple *pleûte* (pleutre) et *putassier*.

Après élimination, il reste de ce recueil une bonne cinquantaine de termes inédits, la plupart d'originale saveur et de frappe excellente. Nous citons, un peu au hasard, *ramani*, rester en panne, s'attarder ; *ramwêri*, maigrir ; *pûne*, infection ; *mâdjis'* « individu aux instincts malfai-

sants, ne rêvant que plaies et bosses, *on findeû d' narènes* » ; *froûler*, se hâter ; *carôlyer*, quadriller, crayonner ; *fâster* ou *platcheter*, frotter la manche, faire le judas ; *mofler* ou *mohî*, giffler ; *maltôter*, gâcher la besogne ; *blasser*, céder, plier ; *plantche di wébire*, planche qui masque le joint entre le pignon et le toit d'un bâtiment (cf. Gggg. *wimbiage*) ; etc.

En félicitant l'auteur de ce recueil d'avoir su faire tant d'heureuses trouvailles dans une localité voisine de Liège, nous lui accordons une mention honorable ; nous le prions de vouloir bien revoir et compléter ses notes pour que nous puissions les utiliser prochainement (1).

*
* *

Le n° 1, *Vocabulaire de la commune de Cherain*, village au nord-est de Houffalize, est d'une importance plus considérable. Il comprend sept cents fiches, qui nous apportent de précieux renseignements sur une région restée en friche jusqu'à présent. L'auteur nous avertit qu'il s'est attaché à recueillir les mots qu'on ne rencontre pas dans tous les dialectes. Il nous donne cependant — et nous sommes loin de nous en plaindre — une foule de termes communs à tout le N.E. de la Wallonie : *abizer*, accourir ; *abroker*, mettre en perce ; *awèye*, aiguille ; etc. Il y ajoute de curieuses variantes de mots bien connus : *aspènée*, empan ; *chigne* (liég. *hagne*), grimace ; *chine* (liég. *hène*), bûche ; *dichêfyi* (liég. *dihâfi*, *dihûfi*), écaler, écosser ; *héchi*, quêter ; *lèce*, s. f., louche ; *moyète*, moyeu d'œuf ; *nèriveûs* (liég. *nâreûs*) ; *pirchiveûs*, pierreux ; *strûyi* (Gggg. *stroûler*), émietter ; *tèchî*, tisserand ; etc. Il donne, de certains mots, une acception nouvelle ; par exemple *croufieûs*, à Cherain, signifie fri-

(1) L'auteur, M. Alphonse Gillard, s'est rendu aux vœux du jury ; il a revu soigneusement son travail et l'a mis sur fiches.

leux. Enfin, une bonne centaine de mots composent la partie réellement précieuse de ce travail.

L'auteur déclare avoir suivi la marche du *Vocabulaire de Stavelot* paru dans nos Bulletins, t. **44**, et en avoir tiré quelques comparaisons; il est regrettable qu'il n'ait pas connu les dictionnaires de Grandgagnage, de Forir, etc., et surtout les remarquables vocabulaires technologiques d'Albin Body; il aurait pu également consulter un dictionnaire français d'agriculture. Ses définitions, qui ne sont pas toujours bien adéquates ni bien françaises, y auraient gagné en précision et en correction. Bien définir est la partie la plus délicate de la tâche du lexicographe; nous ne saurions trop recommander aux concurrents de ranger les sens dans l'ordre le plus logique (1), de donner toujours la préférence à l'équivalent français identique ou de même radical (2), et surtout de ne pas être chiche d'exemples caractéristiques : les exemples, tout en nous fournissant des spécimens de la phonétique du patois, ont souvent l'avantage de contenir des termes que l'auteur ne songe pas à cataloguer (3); ils nous font enfin goûter la saveur particulière du dialecte de la région.

Le jury décerne à ce solide travail une médaille d'argent et engage vivement l'auteur à poursuivre ses recherches.

(1) L'auteur dit par exemple : « *Rosti*, v. tr. Dessécher, brûler : *lès tchamps sont rostis*. Rôtir (de la viande) ou viande rôtie. » Il faudrait définir : 1. Rôtir (de la viande); de là *rosti*, s. m., rôti; 2. Dessécher, brûler... — « *Potéye*, s. f. Époque des primeurs; ne s'emploie que pour les pommes de terre hâtives : *aler al potéye*. » L'exemple donné n'est guère d'accord avec la définition.

(2) Exemples : « *Bène*, s. f. Grand tombereau ». Il fallait dire : *Bène*, s. f. Banne (dans le sens de grand tombereau). — « *Blamée*, s. f. Flamme ». C'est le fr. flambée.

(3) C'est ainsi que nous trouvons le mot *male* (poche) dans un exemple v° *pougn* : *sèrer lès pougns o s' male*, être fâché sans oser le faire voir.

Ses fiches seront versées au trésor du futur Dictionnaire; cependant nous en publierons dans le *Bulletin* une cinquantaine d'articles originaux, susceptibles d'attirer l'attention des autres chercheurs.

*
* *

« *A Nazareth potest aliquid boni esse ?* »

Cette devise du troisième concurrent est bien timide. Nous sommes heureux de lui répondre qu'il nous est venu de Faymonville-Weismes (Wallonie prussienne) une contribution excellente à laquelle le jury décerne d'emblée la médaille d'or.

Cinq cents fiches, qui en valent bien un millier, sur un dialecte de l'extrême frontière orientale, tel est l'apport de ce mémoire. L'auteur, qui se déclare originaire de ce village, ne s'est pas contenté d'interroger ses propres souvenirs et de puiser aux sources orales; il a compulsé les dictionnaires manuscrits si précieux de Villers (1793) et de Scius (1893), le *Dictionnaire étymologique* de Grandgagnage, les vocabulaires ardennais d'Albin Body et le *Vocabulaire stavelotain* (t. **44**). La collection qui nous est présentée comprend surtout des vocables rares, particuliers à cette région où les influences romane et germanique se heurtent depuis des siècles, où bon nombre de mots allemands ont passé des patois de l'Eifel dans le langage de nos frères d'Outre-Warche. Mais l'auteur ne nous fournit pas seulement des mots; ses articles, riches de détails, contiennent des exemples typiques où nous pouvons glaner une foule de variantes curieuses de termes connus : *oultî*, volontiers; *splon*, traîneau; etc. Cette première contribution prouve que l'auteur pourrait aisément fournir au *Dictionnaire général* des matériaux précieux et abondants. Il nous en fait du reste la promesse implicite en s'excusant dans sa préface de n'avoir pu soumettre au jury qu'une ébauche rapide.

Sans doute, tout n'est pas parfait dans ce travail. On sent çà et là de la précipitation; la rédaction est bousculée, les renseignements souvent donnés en touffes, pêle-mêle; mais nous n'avons guère le droit de nous plaindre de cet embarras de richesses. C'est surtout dans le domaine épineux de l'étymologie que l'auteur pourrait encourir la critique; au reste, il se contente souvent de suggérer l'étymologie et présente quelques bonnes conjectures qui lui sont personnelles. Nous le prions d'accentuer dans ses travaux ultérieurs la comparaison avec les patois allemands, si féconde en trouvailles et qui, seule, donnera la solution de mainte difficulté.

Comme pour le précédent travail, nous proposons la publication des articles qui apportent le plus d'inédit (1).

Les membres du Jury :

Auguste Doutrepont,
Jules Feller,
Jean Haust, *rapporteur*.

La Société, dans sa séance du 24 mars 1906, a pris acte des conclusions du jury. L'ouverture des billets cachetés, joints aux recueils couronnés, a fait connaître que le *Vocabulaire du bassin de Seraing* est dû à M. Alph. Gillard, de Seraing, le *Vocabulaire de Cherain*, à M. A. Servais, instituteur à Salm-Château, et le *Vocabulaire de Faymonville-Weismes*, à M. l'abbé Joseph Bastin, de Faymonville (Prusse rhénane).

(1) L'auteur, M. l'abbé J. Bastin, n'a cessé, depuis plus de deux ans, de nous faire des envois de fiches pour combler les lacunes de son premier recueil. Un *Complément* soumis au jury du même concours en 1907, a obtenu la médaille d'or (hors concours). Pour ne pas diviser ce qui forme un tout naturel, nous avons fusionné, dans les pages suivantes, ce *Complément* avec le *Vocabulaire* dont il est ici question.

Vocabulaire de Cherain

(EXTRAITS)

PAR

A. SERVAIS,

Instituteur communal à Salm-Château

MÉDAILLE D'ARGENT

ac'matchi, *v. tr.* Procurer par son intervention dans un marché : *ǰi li a — on bon vârlèt,* je lui ai fait acquérir un bon domestique.

brûya, *s. m.* Crécelle. — **brûyi,** *v. intr.* Produire du bruit avec une crécelle : *lès èfants s' rafiyèt tant d'aler brûyi,* les enfants se réjouissent tant d'aller faire entendre leurs crécelles. Coutume locale : *li ǰoûdi di l' saminne sainte, lès clotches èstant rèvôye a Rome, lès èfants d' sich a onze ans s' rèyunichèt al vèsprée èt, mûnis tortos d'on brûya, vont fé l' toûr do viyaǰe po houker lès ǰins a l'ofice d'al nut'. I f'zèt l' minme afaire li vinr'di â matin èt al nut', èt co l' sèm'di â matin : o cisse dièrinne toûrnée, i ramassèt dès sous èt dès oûs qu'i vont pârti èn one mâhon après mèsse.*

chigne, *s. f.* Grimace. — **rachigni,** *v. tr.* Singer : *t'ès bon po — lès ǰins,* tu es bon pour singer les gens.

chlôner ou **lôner,** *v. tr.* Rosser : *si tu n' finich nin, ti t' frès —,* si tu ne cesses, tu te feras rosser.

choul'trot, *s. m.* Dernier né : *c'èst nosse choul'trot.*

clèpèr', *s. m.* Rondin; pièce de bois non fendue de la longueur d'une bûche et de petit diamètre.

clipê, *s. m.* Masse lourde : *qués clipês d' solés !* quels souliers lourds et massifs !

clôyes, *s. f. pl.* Branches entrelacées, qu'on emploie dans la construction des échafaudages.

côrer, *v. tr.* Battre avec une baguette de coudrier; de là, vaincre : *il èst côré,* ou éreinter : *ỻi su côré.*

cotche, *s. f.* Truie châtrée. — **cotchi,** *v. tr.* Châtrer (une truie).

courone-saint-Jean, *s. f.* Arc-en-ciel.

coyompe, *s. f.* Sangle servant à attacher le joug à la tête des bœufs.

croufieûs, *adj.* Frileux; t. de mépris : *croufieûs tchin !* propr[t] chien frileux !

cudrèssi, *v. tr.* Nettoyer (en enlevant le fumier) : *cudrèssi lès vatches, lès ỻ'vôs, lès porcês,* nettoyer l'étable, l'écurie, la porcherie. [La première syllabe ne doit pas représenter le préfixe lat. con-, qui donne *ki-* à Cherain comme à Liège.]

cwèrdée, *s. f.* Espace de temps : *one bone* ou *one mâle* —.

dèjurer, *v. intr.* Proférer une série de blasphèmes; mais on dit *ỻurer* (blasphémer).

discram'tcheû, *s. m.* Démêloir : *t'ès tot'-si niche qu'on* —, tu es tout aussi sale qu'un démêloir; cf. *èscram'tchi.*

èdubé, *part. adj.* Très fort sali : *on pout dire qui ci p'tit la èst bin* —, on peut dire que ce petit-là est bien sali. [Cf. GGGG. *adobé.*]

èscram'tchi, *part. adj.* Entremêlé, enchevêtré : *qui cisse linne la èst-èscram'tchie !* comme cette laine est entremêlée ! Cf. *discram'tcheû.*

forzêri, *v. intr.* Ne pas ressembler à ses parents : *ci-vola a* —, celui-là ne ressemble pas à ses parents.

frinteûs, *adj.* Grincheux ; syn. *hèteûs*.

frôminces, *s. f. pl.* Choses réduites en poussière : *aboute-mu on pô one pupe di toûbac', ca dj' n'a pus qu' dès* —, donne-moi (un peu) une pipe de tabac, car je n'ai plus que de la poussière. [À Stavelot : *fruhin*.]

gadurnée, *s. f.* : *one — d' crompîres*, une grande quantité de pommes de terre cuites.

gorder, *v. tr.* Toucher du coude : *i m'a gordé a catchète*, il m'a donné un coup de coude en cachette.

hachîre, *s. f.* Indisposition qui atteint en même temps un certain nombre de personnes : *dj'a si mâ o m' vinte ! — Èt mi avou ! — Bin va, c'èst-one hachîre qui coûrt.* J'ai si mal au ventre ! — Moi aussi ! — Alors, c'est une espèce d'épidémie. [À Stavelot : *hèrike*.]

hal'bâde, *s. f.* Perche servant à porter un coup, à abattre les fruits de l'arbre, etc. [Propr^t^ « hallebarde ».]

hatchin, *s. m.* Avoine moulue servant de nourriture au bétail, employée surtout pour engraisser les cochons : *fè moûre on hatchin*, faire moudre un sac d'avoine. [Cf. gaum. *hakin*, paille hachée.]

hèteûs, *adj.* Grincheux, vite gêné par ceux qui l'entourent : *on ni l' wèse aduzer, il èst si hèteûs !* On n'ose le toucher ou l'approcher, tant il est grincheux. *Hèteûs tchin !* Chien grincheux ! Syn. *frinteûs*.

hore, seulement dans l'expr. : *louker d'zos hore*, regarder en dessous, sournoisement : *i n'èst nin si bon, va ; il èst la qui louke dizos hore*, il n'est pas si bon, va ; il est (toujours) là à regarder en dessous. — C'est au fond le même mot que **houre**, *s. f.* Mine renfrognée, syn. *pote* : *on 'nn' âreût poûr, i fèt one si laide houre*, on en aurait peur, il fait une si laide mine. [Propr^t^ « hure » ; cf. *hourasse, hourer*.]

hourasse, *s. f.* Chevelure épaisse et en désordre, syn. *tignasse* : *il a 'ne hourasse, la, qu'on 'nn' âreût paw* (ou *poûr*). [Dérivé de *houre*.]

hourer, *v. intr.* Pencher la tête d'un air menaçant, se dit des bêtes à cornes qui se portent l'une vers l'autre pour se battre : *lès vatches hourèt, èle si vont souker* (donner des coups de corne). [Dérivé de *houre* ; c'est l'anc.-franç. hurer.]

houzèbou, seulement dans l'expr. *atch'ter houzèbou,* acheter en bloc, sans peser.

kèt'ner, *v. intr.* Picorer, fureter : *lès poyes* (poules) *vont —.*

kichâde, *s. f.* Ortie : *ʤi m'a piqué ozès kichâdes,* je me suis piqué dans les orties.

lignète, *s. f.* Longue corde s'attachant à la bride du cheval et servant à le diriger.

marèder, *v. intr.* Dîner : *vinoz marèder avou nos autes,* venez dîner avec nous ; cf. *yoler.*

marinde, *s. f.* Dîner : *ʤ'avans one mêgue marinde,* nous avons un maigre dîner.

match'rê, *s. m.* Rhume de cerveau. [À Stavelot *mwargunê* ; à Liège *mwèh'nê.*]

si **missi,** *v. réfl.* Se fouler la rate (*li misse*) : *ʤi m'a missi po-z-ariver a timps.* | *v. intr.* : *ʤ'èl f're missi a m' sûre* (suivre).

pârson, *s. m.* Chacune des parties qui composent un corps de ferme : l'une sert d'habitation au fermier ; une autre, d'écurie ; une troisième, de grange ; le tout forme un ensemble.

Habitation	Écurie	Grange
1er pârson	*2e pârson*	*3e pârson*

pîrci, *v. tr.* Presser, à l'aide d'une grosse perche, la charge d'une charrette, d'un char, etc. [Littéralement « percher ».]

pouhouye, *s. f.* Femme sale : *quê pouhouye qui cisse fème la !* quelle femme sale !

rabok'ter, *v. tr.* Remettre des morceaux : *on plantchi rabok'té,* un plancher où l'on a remis des morceaux. [Dérivé de *bokèt.*]

raspêri, *v. intr.* Se reposer un instant, souffler : *vos ave trop tchaud, lèyoz-ve raspêri on pô,* vous avez trop chaud, reposez-vous un instant.

rawète, *s. f.* 1. Ce qu'on donne en sus d'un achat : *vos mi l' dinroz pol rawète,* vous me le donnerez par dessus le marché. — 2. Lien de paille pour lier les gerbes de céréales.

rêve (*é* long), *s. f.* Gâteau de miel : *ǧi magnans l' lâme ol rêve,* nous mangeons le miel en gâteau.

riglé, *part. adj.* Chargé, couvert : *on peûrî bin riglé,* un poirier chargé de fruits. [*driglé* à Stavelot et à Malmedy.]

rigodée, *s. f.* Quantité, collection (d'objets) : *one rigodée d' fleûrs.*

rilinner, *v. tr.* Exténuer : *si ti vins avou mi, ǧi t' rilinnerè,* si tu viens avec moi, je te fatiguerai. *Ti pous dîre qui ǧ' su r'linné,* tu peux dire que je suis exténué.

rosser ou **rouch'ler,** *v. tr.* Battre : *ǧi t' va rouch'ler s' ti n' finich nin,* je vais te rosser si tu ne finis pas.

rôziner, *v. intr.* Passer son temps à ne rien faire ; traîner dans les maisons durant la nuit : *il èst bon po rôziner,* il n'est propre qu'à traîner. *I rôzine totes lès nut's,* il traîne toutes les nuits. [Cf. GGGG. *rôziner.*]

rûkyi, *v. intr.* Geindre, murmurer, pleurnicher, se dit surtout d'un enfant indisposé. — **rûkyâ,** *s. m.* Enfant qui geint sans cesse : *c'èst-on fâmeûs rûkyâ.*

sacadje, *s. m.* Saccage, bouleversement. *Qué sacadje qu'i-gn-a vola !* quel bouleversement il y a ici ! — S'emploie aussi dans le sens de « beaucoup, grande quantité » : *ǧ'avans dès bês sacadjes di crompîres,* nous avons de belles quantités de pommes de terre ; *i-gn-a a sacadje,* il y en a énormément.

sakin, *adj.* Certain, quelconque, de peu de valeur : *ǧ'a on sakin lîve po passer m' timps,* j'ai certain livre pour passer mon

temps. *I m'a d'né one sakine îmâdje,* il m'a donné une image de peu de valeur, litt[t] « je ne sais quelle image ».

scafyi, *v. tr.* Manger gloutonnement : *il a tot scafyi,* il a tout dévoré. [Cf. Gggg. *scafer.*]

skiron, *s. m.* Écureuil : *il èst tot'-si lèdjir qu'on* —, il est tout aussi leste qu'un écureuil.

sop'lète, *s. f.* Tranche de pain petite et mince pour faire la soupe : *one sop'lète di pain,* une petite tranche de pain.

stampê, *s. m.* Branchette fichée en terre et surmontée d'une poignée de foin, pour indiquer que le passage (dans un champ) est interdit. [À Stavelot *èbanon* ; à Ottré et Langlire *sbanon* ; cf. A. Body, *Voc. des Agr.*, v° *banon.*] — **stamp'ner,** *v. intr.* Planter des *stampês.*

vinadje, *s. m.* Réunion de personnes du voisinage. Encore vers 1880, les habitants d'une section de Cherain se réunissaient chaque année chez l'un d'eux pour « élire » un porcher et un berger. Dans cette réunion, on discutait le prix à payer à « l'élu », l'heure de la sortie et de la rentrée des troupeaux, l'étendue de terrain que chacun devait fournir pour servir de pâturage aux animaux. Le propriétaire de la maison où avait lieu le *vinadje,* régalait d'un « café » et de quelques bouteilles de genièvre.

volète, *s. f.* Claie d'osier sur laquelle on dépose les tartes, gâteaux, etc. [*cleûzète* à Vielsalm et à Stavelot ; *cleûse* à Liège ; *volète* en ardennais et en gaumais.]

wèrleû, *s. m.* Araignée faucheux. — Terme de mépris : *grand wèrleû !* grand indolent !

wéroûles, *s. f. pl.* Rougeole : *lès — corèt,* la rougeole règne.

yoler, *v. intr.* Prendre le café à 10 et à 4 heures. — **yolèt,** *s. m.* Goûter, repas de 10 et de 4 heures : *dj'âvans fini po l' yolèt.*

Vocabulaire de Faymonville (Weismes)

(WALLONIE PRUSSIENNE)

PAR

l'abbé Joseph **BASTIN**

MÉDAILLE D'OR

Faymonville est situé à 10 kilomètres de Malmedy, à 2 kilomètres de Weismes, et forme une section wallonne de moins de 500 âmes dans la commune allemande de Bütgenbach. Ce village, comme tous ceux de la Wallonie prussienne qui bordent le pays thiois, porte à côté de l'appellation française une dénomination allemande tout-à-fait distincte : *Ausselborn*, en patois *Oûseboûr*.

Son territoire pénètre comme un coin largement ouvert dans le pays allemand, entre les sous-communes de Weywertz et de Schoppen : aussi les éléments germaniques dominent-ils dans sa toponymie.

Au spirituel, Faymonville forme un rectorat qui dépend de la paroisse de Bütgenbach. Les attributions du chapelain sont aujourd'hui à peu près celles d'un curé ; mais jusqu'au milieu du dernier siècle, il a fallu passer par l'église paroissiale pour les baptêmes, les mariages, les enterrements, les obsèques, etc.

Ce double lien administratif a toujours existé entre ces deux villages de langues différentes. Faymonville ne faisait pas partie de la principauté wallonne de Stavelot-Malmedy. Le pouvoir

abbatial expirait à l'entrée de notre village, auquel il enlevait toutefois un groupe de maisons en lieu dit *Bodarwé*. Jusqu'à la Révolution française Faymonville a relevé de la seigneurie de Bütgenbach et a fait partie du duché de Luxembourg.

Cette localité a donc *toujours* constitué une enclave wallonne du territoire allemand. C'est probablement à cette condition particulière que ses habitants doivent le surnom de *Turcs* qui leur est donné par leurs frères wallons. *Turc* signifiera ici excommunié, exclu de la Wallonie. Ceci soit dit à l'encontre de la légende qui veut que les Faymonvillois aient pris le parti des Turcs (des Frisons) contre les chrétiens (les Francs) à la bataille d'Amblève (716).

On comprend que ces circonstances topographiques, historiques et administratives aient eu une grande influence sur le parler local. Il n'est aucun village de la Wallonie prussienne dont le langage soit autant imprégné de germanismes. Le glossaire que nous publions donnera une idée de cette infiltration teutonne : celle-ci n'est pas moins sensible dans la grammaire et même dans la phonétique que dans le vocabulaire. En revanche nulle part comme chez nous n'éclate la parenté qui existe entre le wallon et l'ancien français : nombre de vieux termes qui ailleurs ont été supplantés par des néologismes subsistent ici aussi vivaces que jamais. On en jugera par les nombreuses indications de notre glossaire.

Celui-ci, tel que nous le publions, est loin de comprendre tous les termes usités à Faymonville. Du vocabulaire très étendu de ce village on a extrait les mots inédits ou présentant une signification inconnue jusqu'ici, ainsi que les variantes curieuses de mots connus. L'article qui les concerne est loin d'avoir l'ampleur de l'original : il a été réduit aux quelques détails nécessaires pour l'intelligence du mot ou pouvant mettre sur la trace de l'étymologie. Par contre une large place a été accordée aux exemples.

Notre glossaire est ainsi l'équivalent des *Extraits du Diction-*

naire malmédien de Villers, publiés par Grandgagnage (1). Nous y avons admis plusieurs termes inédits qui, bien que généralement connus à Faymonville, appartiennent plutôt au parler de quelque village voisin ; leur lieu d'origine figure à côté de chacun. Il n'est point de localité de la Wallonie prussienne qui n'ait ses vocables caractéristiques : on nous saura gré d'avoir joint à notre glossaire ceux que nous avons pu recueillir. Après nous, comme après Villers et après Scius, il restera encore beaucoup de termes à glaner dans notre petit pays wallon.

Nous remercions vivement les membres de la Commission du *Dictionnaire wallon*, MM. Auguste Doutrepont, Jules Feller et Jean Haust, du concours qu'ils nous ont apporté dans la revision de notre travail : leurs précieuses indications nous ont forcé à rendre les définitions aussi précises que possible et à donner une disposition logique aux différents articles. M. Haust surtout s'est intéressé au *Vocabulaire de Faymonville* comme à une œuvre personnelle et a contribué largement à la mise au point de ce glossaire. Nous lui devons d'autant plus de reconnaissance que son *Vocabulaire du dialecte de Stavelot* (2) a inspiré le nôtre et nous a servi de fil conducteur dans nos recherches lexicologiques.

Nos remercîments vont aussi à nos frères wallons du pays de Malmedy qui ont collaboré à notre œuvre, soit en fournissant des vocables inédits, soit en se prêtant de bonne grâce à nos

(1) Abréviations employées dans notre glossaire : GGGG = Grandgagnage ; VILL. = Villers ; SC. = Scius. — Nous citons le *Dictionnaire malmédien* manuscrit de VILLERS (1793) d'après une copie que nous avons prise sur l'original. Les *Extraits* publiés par GGGG. ont paru en 1863 dans le *Bull. de la Soc. liég. de Litt. wall.*, tome 6, 2e fasc., pp. 21-91. Dans le même *Bull.*, t. 45, pp. 347-352, M. le Dr Quirin ESSER a inséré une *Note* analytique et critique *sur le Dict. de* VILLERS. Enfin le lecteur trouvera la description du *Dictionnaire malmédien* manuscrit de Hubert SCIUS (1893) dans une *Note* que nous avons publiée *Bull. du Dict.* 1907, pp. 39-49.

(2) Paru dans le *Bulletin de la Soc. liég. de Litt. wall.*, tome 44 (1904).

enquêtes. Grâce à eux, nous avons pu contrôler l'exactitude de nos renseignements et instituer entre le parler de Faymonville et celui des villages voisins un parallèle continu dont profitera le futur *Dictionnaire général de la langue wallonne*. Nos principales sources orales ont été : M. Joseph Bodarwé (Schoppen, dialecte allemand), M. l'abbé Toussaint (Ovifat), MM. Henri Chavet, François Crasson et Joseph Klein (Ondenval), M. Joseph Hames (Robertville), M. Henri Servais (Sourbrodt), Mme Marianne Close-Demoulin (Steinbach), M. Henri Bodarwé (Thirimont), Mme Julie Scheffen-Bodarwé (Walk), Mme Catherine Wansart-Bastin (Remonval), Mlles Marie Demoulin, Clémence Dethier et Marianne Dethier (Weismes).

Enfin nous devons une mention spéciale à un père et à une mère vénérés, dont le grand âge doit faire autorité en matière dialectologique : c'est d'eux que nous avons appris jadis et que nous continuons à apprendre la *langue maternelle*. Qu'ils acceptent la dédicace de ce petit travail.

Abbé Joseph Bastin

Remarques sur certaines graphies. 1. Le son *eu* bref ouvert est rendu par *œ̆* : *grœ̆s*, gros, *crœ̆sse*, croûte.

2. Le son *eu* long ouvert est rendu par *œ̀* : *montœ̀re*, monture (= vêtement).

3. Le son *eu* bref fermé est rendu par *œ́*. On trouvera surtout cette graphie employée pour rendre la voyelle atone qui correspond à *i* en liégeois, à *u* en verviétois et en malmédien, à *è* à Sourbrodt.

4. Le son *eu* long fermé est rendu par *eû* : *akeûh'ter*.

5. *é* = é bref ; *ế* = é long. — *è* = è bref ; *ê* = è long.

6. *o* = o bref ouvert ; nous l'écrivons parfois *ŏ* pour éviter toute erreur. — *ô* = o long fermé.

7. La graphie *ſi* représente une forte aspiration légèrement mouillée, qui correspond à *sc* latin ou germanique : *ſiûyer*, siffler ; *ſiôter*, écouter. En ardennais et en namurois, ce *ſi* ou *χ* devient la chuintante *ch* ; le liégeois ne connaît que la prononciation *h*. À noter que ce son *χ* tend à disparaître du parler de Faymonville ; dans les cas douteux, nous écrivons *h*.

8. Le dialecte de Faymonville ne connaît pas les voyelles nasales bien pleines : les nasales de *a, é, è, o* (*an, én, in, on*) se prononcent à peu près *ā, ế, ȅ, ŏ* (*â, ế, ê, ô*) devant une consonne sonore à l'intérieur d'un mot ou d'une expression. À la fin de l'expression ou devant une voyelle, ces groupes ont une prononciation mi-nasale, suivie d'une résonance gutturale. Faute des signes spéciaux, nous écrivons *an, én, in, on* dans ce dernier cas. Dans le premier cas nous maintenons *an, in* pour ne pas trop défigurer les mots, mais nous écrivons *é, ó*, la dénasalisation en général paraissant plus avancée pour ces deux sons que pour les deux autres. — À noter cependant qu'on prononce assez nettement *â* et non *an* dans *vantrî* (tablier), *ansène* (fumier), etc. En revanche *ô* tend à devenir mi-nasal dans *ôsîre* (osier), *tôrner* (tourner), *a-côsse* (vite), etc.

9. Nous rendons par *y* la demi-voyelle qui correspond au *jod* allemand ; quelquefois aussi *i*, suivi d'une voyelle, a la même valeur : *fiesse, amonucion, biêrler, etc.*

10. Les finales *-ée, -ie, -oue* se prononcent comme en français, c'est-à-dire sans tenir compte de l'*e* muet.

Pour de plus amples détails, le lecteur est prié de consulter les *Règles d'orthographe adoptées par la Société de Littérature wallonne*, rédigées par J. Feller ; 2e éd., 1905, Liège, Vaillant-Carmanne.

A

âbèrguœ̆lôbes, *s. f. pl.* Superstitions, croyances ridicules; fariboles, simagrées. [De l'all. Aberglaube : superstition.]

abôtyer, *v. intr.* Aboutir, venir à suppuration (se dit d'un abcès, d'une tumeur).

aboufe, *s. f.* Accident, malheur imprévu. [Vill. et Scius *abouhe*.]

abrâd'ler, *v. tr.* Arranger sans art, fagoter. Syn. de *castôrer*, *abrid'ler*, *èbœ̆rtœ̆ler*. [Villers a le subst. *brâd'lore* : corde; Scius *brand'lore* : corde de tannerie.] | **brâd'ler**, *v. intr.* Chipoter, lanterner : *lœ̆ docteûr n'a wère brâd'lé awou lu*; syn. *brès'ner*.

acéte, *s. f.* Mur de façade sur lequel repose le toit : il y a *l' — dœ̆ d'vant* et *l' — dœ̆ d'rîr*. [Anc.-franç. aceinte : enceinte, basse-nef, appentis.]

ac'froy, *v. tr.* Défricher, déroder.

ac'ſioy, *v. tr.* Secouer pour activer la digestion : *va-'se fé ô tôr ȝœ̆squ'â drî do courti, çoula t'ac'ſiôyerè ô pô*, va faire (litt[t] : va et si fais) un tour jusqu'au bout du courtil, cela te secouera un peu ; cf. *ſioy*. [Vill. *s'ac'heûre*.]

aclasser, *v. tr.* Écraser, pincer (le doigt, par ex.) entre deux corps durs. | *s'aclasser*. Se calmer, s'apaiser : *lœ̆ mâ k'mince a —*. | **èclassé** : *èsse — d' pwintes*, ressentir des points des deux côtés du thorax.

aclér, *adj.* empl. adv[t] dans : *ôs ôt soner si aclèr* (ou *si clèr'mint*), on entend sonner si clairement; voy. *adœ̆r, assôrd*.

ac'lèvant, syn. de *agritchant*; voy. *gritchète*.

aclôs, *s. m.* Enclos; syn. *clôs-tchamp*. [Anc.-franç. aclos.]

aclot'ner, voy. *clotèt*.

acouyer, *v. tr.* 1. Embrasser (une étendue, une affaire). — 2. Atteindre, accabler. | **acouyèsse**, *s. f.* 1. Étendue, envergure : *lès éyes dœ̆ l'égue ont bècôp d' —*, les ailes de l'aigle ont

beaucoup d'envergure. — 2. Influence, puissance. [Vill. *acoyi, acoyèsse.*]

adércer, *v. tr.* Réussir, faire au gré de qqn : *qu'ô fasse come ô vout, ô n' l'adèrcerœt dja a tot l' monde*; *ô n' tœ l'adèrcerœt dja*, on ne saurait jamais le faire à ton gré. [Vill. et Scius *adèrci* : réussir une chose; liég. *adièrci*, réussir, exécuter en perfection.]

adœ̀r, *adj.* Dur, pénible : *i sone ôk — dœ mouri djône*, il semble dur de mourir jeune ; voy. *aclèr, assôrd* et *ôk*.

adjâzer, voy. *apârler*.

*s'***adjègner**, s'agenouiller. [Malm. *s'adjèni.*]

*s'***adjistrer**, prendre gîte, s'établir : *lœ rôleûr* (rouleur = chemineau) *s'a adjistré èn one môye* (meule), *ol grâve* (fossé). [Vill. et Scius : s'aliter; anc.-franç. s'agistrer : se coucher.]

adouvri, voy. *douvri*.

adrèce (*a l'—*), *loc. adv.* Tout droit, par le chemin direct : *cœ n'èst né lôs' qwand qu'ô print a l'adrèce*, ce n'est pas loin quand on prend tout droit. [Anc.-franç. a l'adrece, même sign.]. | *s'***adrècer**. Se diriger, se tourner vers un but. [Anc.-franç. s'adrecier.] | **radrècer**, *v. tr.* Remettre sur le bon chemin, au propre et au figuré. [Anc.-franç. radrecier.]

ad'vèrs, *prép.* En comparaison de, à côté de : *i-gn-a one bèle diférince dœ cisse sœtofe vola* (ou *vala*) *ad'vèrs cisse-lale : lœ prœmire èst tchire ad'vèrs lœ deûzime*. [Anc.-franç. avers.]

aeûri (*èsse —*). Être à heures fixes, manger à heures fixes. | **dœseûri**, *v. tr.* Désheurer, déranger : *nœs avans stu d'seûris tote nœt*, on nous a empêchés de dormir toute la nuit; syn. *dœseûrni*.

afé (*afêre* à la fin de la phrase ou devant une voyelle), dans l'expr. *aveûr —*, avoir besoin : *tœ n'as gote — d'aler ù è scole* (Vill.). À Malmedy, *mèzâhe*. — Dans les autres cas, **afêre** : *èsse dœ bone afêre*, être de bonne composition, de bonne humeur. [Vill. et Sc. *èsse du bone afé.*]

aflûtchant, *part.* Vif, leste, expéditif, qui ne fait qu'apparaître et disparaître : *lès ouhès sont aflûtchants. Cès qui sont aflûtchants f'zèt leû tôr so l' timps qu' lès nawes lœ calcunèt.* [Vill. et Sc. *aflûtchi* : apparaître soudain et à l'improviste.]

afrane, *s. f.* Armoise aurone, Artemisia abrotanum. [À Coo *lavrune*, **49**, 183 ; à Liège *lèvrone*.]

*s'***afyer** *s'one saqut.* Compter sur qqn : *ô s'afyève sor ti po cist ovraʒe la.* [Anc.-franç. s'afier.]

agritchant, voy. *gritchète*.

aguéy'ter ou **akéy'ter**, *v. tr.* Soutirer, enlever par ruse ou à la dérobée. [Verviers *agaim'ter* ; Ovifat *aguèm'ter* ; Ligneuville *agaymoter*. Cf. Gggg. *agaimeteû*.] Syn. *bozer*.

ahaspèter, voy. *haspèter*.

ahé, *s. m.* Adresse, dextérité ; syn. *agra*.

ahôtiner (*o* mi-nasal), *v. tr.* Humilier, faire honte : *i-èst calfi bon d' — ôk dèvant tot l' môde.*

ahourter, *v. tr.* Toucher : *i-gn-a dès parints qui n' v'lèt nè qu'ôs ahourtôhe leûs èfants* ; syn. *aduzer*. *I-èst vite ahourté* ou *aduzé*, il est susceptible. *Ô n' wès'rèt ahourter vosse tchèvô, i-èst si wètch'rès* (chatouilleux).

akeûh'ter, *v. tr.* Apaiser, calmer ; syn. *apèh'ter*.

alârdji, *v. tr.* Élargir. [Anc.-franç. alargir.]

alèzi, *v. tr.* User par le frottement.

alfî, *adv.* Parfois, par hasard : *si alfî i plovève dèvant qu' dyè n' fouhe rèm'ni...* | On emploie tout autant **calfî**, composé de *co* (encore) et de *alfî*. [Anc.-franç. à la fois.]

al'hî, *s. m.* Alisier. On emploie aussi l'all. dialectal *mèlèn'dèr*.

amonter ou plutôt **amôter**, *v. tr.* S'emploie dans l'expr : — *dès troufes*, mettre de chant l'une contre l'autre trois ou quatre briques de tourbe. Ce groupe s'appelle **amonturon**. Quelques semaines après l'extraction des « tourbes », on les *amonte*, on forme les *amonturons*, qui, plus tard, sont réunis en *cropètes* (petits tas) ; enfin, les *cropètes*, lorsque les tourbes sont sèches, servent à faire les *monts* (pyramides ajourées) ; *lèver lès troufes*, c'est les mettre en pyramides. [Corrigez dans ce sens l'article *trouf'ler* dans le *Projet de Dictionnaire wallon*, p. 24.] Voy. *ramonter*.

amonucion, *s. f.* Munitions, provisions de bouche, vivres : *i fârè èvoy on-èfant a l'amonucion : i-gn-a pus rén o l'ârmâre.* [Scius, item.]

amorœ̆s, *s. m.* Amoureux, fiancé. | Toiles d'araignée ou araignées dans la pièce où l'on se tient habituellement, *ŏ stoûve*. | Petits clous qui se mettent à la semelle des souliers. [Herve : *dès amourètes*.]

âmounîre, *s. f.* Framboise ; *neûrès-âmounîres*, meurons, mûres ; *coñes d'âmounîres*, framboisier.

andain, *s. m.* Rangée d'herbes vertes abattue par le faucheur : il y a autant d'andains que d'« allées » : *qwand quœ̆ l' foûre èst fwêrt clêr, ô l' sôye a dobe andain*, quand le foin est fort clair, on le fauche à double andain ; dans ce cas, à l'aller, l'herbe est rejetée à l'intérieur par la faux ; au retour, l'herbe coupée forme un double andain.

aneûr, dans l'expr. *p' l' — dœ̆ Djû*, pour l'honneur de Dieu.

*s'***aneûti**. S'anuiter ; on dit généralement *sœ̆ lèy aneûti*. | *so l'aneûti*, à la nuit tombante ; *i fêt raneûti*, la nuit tombe déjà, il fait sombre.

anoy, *v. tr.* Ennuyer, attrister. | **anôye**, *s. f.* Ennui, chagrin.

antan, dans l'expr. *dœ̆vant antan* (contractée souvent en *d'vantan*), qui signifie à Faymonville « il y a deux ans », à Malmedy et à Stavelot « l'année dernière ».

ant'né, *s. m.*, **ant'neûse**, *s. f.* Mouton d'un an. [Anc.-franç. antenois.]

antèye, *s. f.* Manivelle.

apârler, *v. tr.* Aborder, adresser la parole à ; syn. *adjâzer*.

*s'***apinser**. S'interroger, examiner sa conscience. | **èpinsé**, *adj.* Pensif. | **rapinser** *v. tr.* Trouver par la réflexion ; *v. réfl.* Revenir à d'autres sentiments. [Anc.-franç. se rapenser.]

apriver, *v. tr.* Apprivoiser. [Anc.-franç. item.]

arèner, *v. tr.* Aréner, éreinter, briser : *l'ovradje l'a tot arèné*. | **arèné**. Éreinté, brisé, courbatu ; syn. *èmêné* : *l'arèné n' têt pus so sès djambes, l'èmêné n' pout èvôye* (ne peut plus avancer).

arinter, *v. tr.* Immuniser, assurer (contre la rage), par ex. en se faisant inscrire dans la confrérie de saint Hubert, en célébrant la fête de ce saint, etc. : *ô s' fêt — côte lès mâ-sêves tchéns ; po çoula ô fièstit al Saint Houbêrt*. [Item à Bra, Chevron.]

ârtû, *s. m.* Guéret, terre labourée qui est encore sans végétation : *i fêt plakant so lès ârtûs après lès pleûves.* [Item à Wanne; cf. *ortu* GGGG. II, 544.] Plusieurs prononcent *ârtûr.*

arwèdje, dans l'expr. *couri a l'—*, courir au plus vite, à qui arrivera le premier; syn. *al pus abèye.* [Cf. l'all. um die Wette laufen, wettlaufen, même sign.; «parier» se dit *wèdjer.*]

ascwâtcher, *v. tr.* Écraser, réduire en marmelade. [Cf. all. quetschen, même sign.] | **cwâtche**, *s. f.* Gros crachat.

asdrœ̆t, *adj.* Droit, brave, honnête : *ô djône ome* — ou *d'—.* | *d'asdrœ̆t.* Convenablement.

asmète, *v. intr.* Donner les signes d'une prochaine parturition (se dit des vaches).

asséh'ner, *v. intr.* Mûrir, arriver à maturité : *lès pomes ont awou do mâ d' —.* [Malm. *assâh'ner.*] — *v. tr.* Rassasier, satisfaire (arch.) : *ô mètrè lès èfants dwèrmi tot drœ̆t qu'i sèront asséh'nés. Vo-t'-la co asséh'né d' çoula.* [Il y a probablement ici deux mots différents : le premier répond à l'anc.-franç. assaisonner, le second serait dérivé d'un v. * *asséhi*, anc.-franç. assasier.]

assène, *s. f.* Adresse, dextérité; *d'assène*, adroitement, habilement; *fé d'—*, vas-y lentement, avec prudence; *fé ô pô d'—*, attends un instant, s'il te plaît. | **assèné**, *adj.* Adroit. | **assèner**, *v. tr.* Assener, frapper juste. Au jeu de cartes, entrer dans le jeu de qqn : *si tœ̆ m'assènes bén, nœ̆s f'rans dobe.*

assîr, *v. tr.* Asseoir, poser, établir : *— lœ̆ fièsse*, préluder à la fête. | Au jeu de cartes, *— dès makes, dès pâles*, poser du trèfle, du pique.

assôrd, *adj. m. et f.* Sourd : *c'èst-ô drole dœ̆ manadje : lœ̆ pêre èst —, lœ̆ mêre èst — èt lès èfants tos-ok'tant.* Cf. *aclêr, adœ̆r.*

assûre, *v. tr.* Suivre de près : *djœ̆ n' m'avœ̆ gote pourçû* (aperçu) *quœ̆ t' m' assèwéves.*

astére, voy. *stère.*

atèlé, *part.* Pourvu d'un attelage. [Anc.-franç. atelé.] Voy. *trètèler.*

atèni, *v. tr.* Rendre ténu ou léger, amincir : *l'êr s'atènit, i va r'fêre bon. T'as trop fwêrt atèni l' cafè.*

atik'ler, *v. tr.* Préparer, arranger : *i-èst droldæmint atik'lé*, il est fagoté. | **ratik'ler**, *v. tr.* Rafistoler.

atinri, *v. tr.* Rendre tendre, délicat, sensible : *ô s'atinrit l' cwêr tot cropant tot l' lô* (long) *d' l'iviêr ol cwène do fornè.*

atîrer, *v. tr.* Préparer, arranger : *c'èst-one cuh'nîre* (cuisinière) *qui sèt bén atîrer sès mèts.* [Entendu à Géromont-lez-Malmedy : *il a stu on timps quæ dj' m'acuh'nève mi-minme, mais dj'èstève mâ atîré.* Entendu à Bra : *l' parmètî* (tailleur) *a mâ atîré cisse monture la* (ce vêtement). Cf. Vill. *atîrore* : apprêt, assortiment; parure, accoutrement. — *atîrære* existe à Chevron dans le même sens. — Cf. anc.-franç. atirer.]

*s'***at'ni** *d'one saqwè.* S'attendre à qqch : *læ payine* (femme en couches) *næ s'at'nève gote dol mwêrt* ou *dæ mouri.* | *èsse at'ni*, être oppressé, asthmatique.

atô, atôr, *prép.* À : *c'èst l' mâhô d'atô m' monôke*, c'est la maison de mon oncle; *djæ l'é dit atô s' pére*, je l'ai dit à son père; *c'èst-atôr mi a djower*, c'est à moi à jouer ; *dj' n'é wâde d'aler atôr*, je n'ai garde d'y toucher. [Cf. Gggg. II, x.]

atôrner, *v. tr.* Donner un tour à sa pensée, à son expression : *c'èst-ôk qui-atône toudi si bé tot çou qu'i dit.* [Sc. *atourner*, m. sign. Villers traduit : amener à son but. — Cf. anc.-franç. atorner.] | **ratôrner**, *v. tr.* Faire retourner, ramener : *blancs-pîds* (nom de chien), *va-'se ratône læ gayèt*, va et (si) ramène le taureau.

atrére, voy. *trêre*..

atrimper, *v. tr.* Plonger dans l'eau, mouiller : *qwand qu'ô vout lâver lès draps, ô l's-atrimpe læ djôr dæ d'vant.* (Vill. et Sc.) | **ratrimper** : *si n' n'avîs né houri timps dol pleûve, n'arîs stu ratrimpés djæsqu'a l'oûy*, si nous ne nous étions pas abrités pendant la pluie, nous aurions été trempés jusqu'aux os. [Anc.-franç. atremper.] | **dæ̀trimper**, *v. tr.* Dessaler : *ô d'trimpe læ sètche tchâr dævant dæ l' cûhe* (avant de la cuire).

atrocher, *v. tr.* Empoigner, saisir : — *ôk pol tièsse, po lès djvès.* [Cf. *Bull. du Dict.* 1908, p. 28.]

atûyer, *v. tr.* Arranger (avec goût, avec art) : *i va lôdjén'mint d'vins l'ovradje, mais çou qu'i fèt èst bén atûyé. Von'la ô tayĕ d' boûre* (voilà une assiettée de beurre) *qui-èst bén atûyé. C'èst-one kĕmére qui s'atûye* (s'attife) *si bén.*

atwer, *v. tr.* Tutoyer : *lès Al'mands atwèt l' bô Djû.* [Vill. et Sc. *atouwer*, comme en liég. (cf. *swer*) ; anc.-franç. atuer]. Le contraire est **avozer**, vousoyer.

avadjer, *v. tr.* Abaisser (au niveau du sol) : *qwand qu'ôs aplanit, ôs avadje d'ô costé èt ôs implit d' l'aute*, quand on égalise (un terrain), on abaisse d'un côté et on emplit de l'autre. *Lĕ walée a avadjé tos lès grains*, l'averse a abattu tous les blés.

av'nant, *adj.* Futur, dans les expr. *sĕ bé-pére av'nant, sĕ soradje* (beau-frère) *av'nant*, etc.

avîh'ni, *v. tr. et intr.* Vieillir ; voy. *vî*. [Weismes *avîhi*.]

avité, *adj.* Furieux, mécontent ; syn. *mâva, vilain.*

avizance, *s. f.* Audace, témérité : *quine — !* | s'**avizer** *dĕ*, se mettre en tête de, oser. | *avizer, v. intr.* Avoir l'air, paraître.

avrûle, *s. f.* Abri : *èsse a l' —, qwèri one —. Quinès bonès avrûles quĕ lès grantès hâyes âtô dès mâhons ! ile tènèt l' –, ile pwèrtèt —.*

awaler, *v. tr.* 1. Avaler. — 2. Éparpiller, étendre : *awaler l'ansène avâ l' bokèt*, étendre le fumier sur la pièce de terre. [Gggg. *èwaler.*]

awan, *adv.* Cette année, il n'y a pas longtemps : *lès avônes èsttn' bèles awan* ; mais on dira : *lès avônes sèront bèles ciste ânée.* Ce terme archaïque ne s'emploie donc que pour un fait passé : *ô tèl èstèt co awan vola*, un tel était encore ici naguère. | **djâwan**, *adv.* contracté de *djă* + *ăwan*, jam hoc anno = l'autre jour, naguère. [Cf. J. Feller dans *Bull. du Dict.* 1906, p. 150.]

awéder, voy. *wéde.*

âze, *s. f.* Érable champêtre, Acer campestris.

B

bâbe-dœ̆-djwi. « Barbe-de-juif » = centaurée jacée. | *bâbe-do-bô-Djû*. « Barbe-du-bon-Dieu » = bédégar, galle chevelue qui pousse sur l'églantier.

bahe, *s. f.* Cavité, enfoncement dans une route, un terrain; voy. *folén*.

bak'hoûzer, *v. intr.* Cuisiner : *qwand quœ̆ n' sèrans vîs, nœ̆s nos r'tir'rans o même manaʒe èt s' bak'hoûz'rans-ne èssone*, quand nous serons vieux, nous nous retirerons dans la même maison et nous cuisinerons ensemble. D'où au fig. : *c'ènn'èst deûs' qui bak'-hoûzèt fwêrt èssone*, c'en est deux qui se fréquentent beaucoup (cf. le franç. fricoter ensemble). [All. Backhaus, four; voy. *hoûz'ler*. Une maison de Faym. s'appelle *ol bakoûse* ou *ol caw-sion'rie*.]

bâne, *s. f.* 1. Chemin frayé dans la neige : *cœ̆ n'èst rî d' roter o l'ivièr qwand qu'i-gn-a dol bâne*, ce n'est rien de marcher dans la neige quand il y a un chemin frayé. — 2. Espace compris entre les deux roues d'une voiture. — 3. Lé, largeur d'une étoffe; voy. *bayîre*. [C'est l'all. Bahn.]

bass'mint, *s. m.* Plinthe.

basti, *v. tr.* Bâtir. | **bastimint**, *s. m.* Bâtiment.

bate, *s. f.* 1. Andain d'avoine ou de seigle. — 2. Bordure le long d'une jupe, à l'envers. — 3. Tranchant de la faux, partie que l'on bat pour l'affiler. — 4. *bate dœ̆ scourʒîre*, lanière de fouet. — 5. *bate dœ̆ l'uh*, partie du chambranle sur laquelle bat la porte; baie, espace compris entre le chambranle et la porte ouverte : *d'mani ol bate dœ̆ l'uh*, rester au seuil de la porte entr'ouverte.

bayâne, *adj.* Abandonné, sans maître, banal : *one pârt bayâne*, une parcelle sans possesseur. D'où : *ôk èst — qwand qu'ô n' l'acôte nén, qu'ô l' lèt tot sœ̆ èn one cwène*, quelqu'un est — quand on ne l' « acompte » pas, qu'on le laisse tout seul en un coin. Voy. *ècrîre*. [À Walk-lez-Malmedy : *bèyâne*.]

bayîre, *s. f.* Bande d'étoffe qui va en se rétrécissant : *lœ̆ stofe*

dès paraplus èst côpée a bayîres. D'avance lès cotrês (jupes) *èstîn' a bânes ; asteûre i sont a bayîres* ; voy. *bâne*.

bâze, *s. f.* Germandrée scorodoine, Teucrium scorodonia ; appelée aussi *blanke marube*.

bè-d'zeûr, bè-d'zos. Dénominations toponymiques du village de Faymonville. La partie haute et la partie basse du village : *i-a sœ̆ d'mœ̆rance so l' bè-d'zeûr*, ou *o bè-d'zos*. Ces termes ne se rencontrent nulle part ailleurs. Il paraîtrait que, anciennement, avant que Faymonville possédât des cloches, le sacristain montait le dimanche à la tour et lançait aux échos cette invitation :

Acorez tortos do bè-d'zeûr èt do bè-d'zos :
Lœ̆ curé èst moucé è s' blanc sâro !

bèguer, *v. intr.* Bégayer : *i s' bègue tot èvôye*, il s'excède à bégayer. | **bègueûr**, *s. m.* Bègue.

bêne, *s. f.* Bande : 1. Espèce de col volant pour femmes. — 2. Trépointe, bande de cuir entre l'empeigne et la semelle. — 3. Bande de fer servant d'armature. — 4. Planche de jardin, espace servant de bordure.

sœ̆ **bên'ler**. Se raidir (contre qqn), regimber : *i n'a né voulu ßôter* (écouter), *i s'a bên'lé* ; var. *sœ̆ bên'ner* ; syn. *sœ̆ r'tôrner, sœ̆ r'bèler*.

bèt, *s. m.* Béton, premier lait de la vache après la parturition : il se caille (anc.-franç. béter) dès qu'il est soumis à la cuisson.

bètche-fièr, *s. m.* Pivert.

bètén, *s. m.* Neige boueuse au dégel. [Anc.-franç. betun : boue.]

beûké, *s. m.* Masque d'apiculteur, pour éviter les piqûres des abeilles. [À Francorchamps *bableû*.]

beûze, *s. f.* 1. Boîte ronde en buis où les ouvriers emportent leur beurre au champ. [It. à Wanne.] — 2. Pièce de fer qui tapisse l'intérieur du moyeu de la roue. [It. dans Body, *Voc. agr.*]

bibot, dans l'expr. *pwèrter a* — : porter (qqn) sur le dos, de façon que ses jambes passent sous les bras du porteur ; var. *bidot*.

bid'lot, *s. m.* Gredin, chenapan.

bidèt, *s. m.* Toton.

bièrler, *v. tr.* Rosser ; syn. *loßer, p'loter, bifler.* [Villers définit : «battre du linge en frappant dessus avec un battoir». — Entendu à Chevron : *bièle*, s. f., gros maillet de bois dont on se sert pour enfoncer les pieux.] Voy. *brise.*

bifler, voy. *bièrler.*

binawe, (Ondenval), *èsse so* —, être sur le point (de tomber, par ex.) ; syn. *so ßipète* : *ßj'è stu so binawe dè houker l' docteûr.*

bindjer, *v. intr.* Bayer, rester bouche bée.

birôdî, *s. m.* Pailler, faux étage au-dessus de l'aire d'une grange; *birôdî d' crôpîres*, voy. *hâstî.* [*birlôdî* à Glons; *bèrôdî* dans Body *Voc. des agr.* ; *bihoûle* à Sart-lez-Spa.]

birouche, *s. f.* Voiture légère à deux roues. [Item à Herve.]

bitchot, *s. m.* 1. Bille de terre cuite ou de pierre ; *bitchot d' veûle*, anc^t *âgate*, bille de verre. La *mirbèle* (rarement *marche*) est une bille blanche de marbre, qui vaut 2, 3, 4... *bitchots*, suivant sa grosseur. — 2. Fruit vert de la plante de pomme de terre. | **bitcher**, *v. intr.* S'échapper (à la façon d'une bille) : *i li-a bitché foû dès dæts*, il lui a glissé hors des doigts.

blankinas', *adj.* Blanchâtre. [Anc.-franç. blanchinace.]

blèfe, *s. f.* Sottise, gaffe; syn. *mèzûse.* [À Ondenval, *toumer è blèfe* = tomber en pamoison.]

blènd', *s. m.* Talon, cartes qui restent après la distribution et qui servent à l'écart ; syn. *bwègne* et, à Thirimont, *hulot.* [All. blind : aveugle.]

blinke, voy. *goumaye.*

bliwète, *s. f.* 1. Petit chien qui jappe continuellement. — 2. Babillard (Vill. et Sc.). | **bliw'ter** *v. intr.* 1. Japper. — 2. Babiller.

blôde, *s. f.* Ampoule, tumeur à la main ou au pied ; échaubboulure [Dial. all. d'Eupen : blo'r = Blase, Blatter.]

bo d' nœs, *s. m.* Trochet de noisettes; syn. plus fréquent *borsèlée d' nœs.*

bodjée, *s. f.* Revêtement de litière contre un mur, une porte,

etc. | **rabodjer**, *v. tr.* Établir ce revêtement : *ô rabodje lès stâves, lès pwètes* (granges) *o l'viêr.* [À Ster-Francorchamps, *boudjie* = meule de litière faite à l'extérieur.]

bofèt, *s. m.* 1. (archaïque) Balle à jouer. — 2. Pelote à épingles, à aiguilles.

boh'té, *part. passé.* Troué, évidé. [Vill. et Sc. ont le v. *boh'ter*, s'écailler, se peler; Sc. *bohté*, gonflé.]

boh'té, *s. m.* Étui à aiguilles ; syn. *canibusté, sto* ; ce dernier terme a généralement remplacé les deux autres.

bon (*ièbe dè —*). Véronique officinale. [Voy. J. Feller dans *Mélanges Kurth*, II, 305.]

borbote, *s. f.* 1. Grosse bulle d'air qui se forme sur l'eau quand il pleut; syn. *ù d' toré* (œil de taureau). — 2. (arch.) Fontaine.

borbohot, *s. m.* Tique ou punaise plate des brebis.

bot'ler *lès djès.* Arranger frauduleusement les cartes ; propr^t^ « faire des bottes ». [À Verviers *fé dès faguènes* (fagots).]

botyer, *v. tr.* Bluter. | **botyé**, *s. m.* Pain de seigle bluté ; voy. *gonèsse.* | **boutyoû**, *s. m.* Bluteau.

bougrès, *s. m.* Roué, méchant ; fém. *bougrèsse.* | **bègue**, bougre.

boûler, *v. intr.* Bourdonner (se dit des abeilles dans la ruche).

bourander, *v. intr.* Faire du tapage, surtout la nuit : *ô l's a oy — tote nût o punake*, on les a entendus tapager toute [la] nuit dans le cabaret borgne.

bourter, *v. tr.* Baratter; *do bourté lècé*, babeurre. Proverbe : *va-'se bourton wice què t' as cramé*, va (et) si baratte (= va baratter) où tu as écrémé. | **bourton**, *s. f.* Quantité de beurre contenue dans la baratte, obtenue par un barattage. | **bourté**, *s. m.* Baratte ; *ô grès —*, se dit d'un individu gros et trapu ; pour une femme on dit *one grèsse bourtale, one grèsse houtche.*

boût'lî, *s. m.* Conducteur de bœufs.

bov'lèt, *s. m.* Bouvillon; syn. *âmâ* à Sourbrodt.

bralète, *s. f.* Copeau enlevé par le rabot, la plane.

branskèter, *v. tr.* Expulser, pousser violemment (hors d'un

lieu) : — *one saquî a l'uh,* jeter qqn à la porte ; — *lès poyes foû aol plês'nîre.*

brènes, *s. f. pl.* Poussier d'avoine ; sert à nourrir les cochons. [Cf. GGGG. II, 506, v° *brènêye.* — Le grain s'appelle *po* ; la balle, *paye* ; le poussier de seigle, *poûfrén.*]

brès'ner, *v. intr.* S'occuper à de menus ouvrages, chipoter : *i brèzène.* Voy. *abrâd'ler.*

brœ̈ston, *s. m.* Brindille sèche, menu morceau de bois. [Sc. *brustion* : brin. Cf. *Bull. du Dict.* 1908, p. 24.]

brœ̈t'cèle, *s. f.* Craquelin, petite pâtisserie sèche. [Cf. *Bull. du Dict.* 1907, p. 136, art. de J. FELLER sur *bricelèt.*]

brèyon, *s. m.* Partie maigre du lard ; cf. GGGG. I, 76.

brèzén, *s. m.* Braise. | **tchèf'nî**, *s. m.* Brasier.

brigosse, *s. f.* Vaurien : *cisse — èst c'one fi sô,* ce vaurien est encore une fois soûl.

brise, seulement dans les expr. *ô m' brise,* un vaurien ; *sot m' brise !* sot que tu es ! | Syn. *ô m' vé, sot m' vé* ; *ô m' tchike, sot m' tchike* ; *ô m' bièrlète, sot m' bièrlète.*

brisser, *v. intr.* 1. Éclabousser : *i n' sarœ̈t magner ô kèyt d' sope sins — sol mape,* il ne saurait manger une cuiller(ée) de soupe sans éclabousser sur la nappe. — 2. Chipoter : *i n' fât wère brisser awou lu,* il ne faut guère chipoter avec lui. | **dœ̈brisser**, *v. tr.* 1. Répandre un liquide ; au fig. gaspiller. — 2. Salir en répandant un liquide. [*bricheler, dibricheler* à Laroche ; *su d'brisseler* à Verviers.] | **brissôder**, *v. intr.* Tripoter, ne rien faire de bon. [VILL. : patrouiller ; SCIUS : chipoter dans l'eau.]

brôd'ler *dès crôpîres.* Cuire des pommes de terre sous la cendre ; syn. *pèter dès crôpîres.* [De l'all. braten, dial. brôden.]

brofie, *s. f.* Miel en gâteau, gâteau de miel.

brofier, *v. tr.* Enfumer (les abeilles) pour tirer le miel des ruches.

brohon, *s. m.* 1. Végétal qui se développe mal, avorton ; arbre rabougri par la vieillesse. — 2. Vieux célibataire ; vieillard. [Anc.-franç. brohon.] Voy. *brouh'nœ̈s.*

brôler, *v. intr.* Fumer, émettre de la fumée ou de la vapeur :

i-a si tchaud qu'i brôle. | **brôlîre**, *s. f.* Fumée. [Vill. *brôzîre.*] | **èbrôler**, *v. tr.* Enfumer; voy. *dœbrôler.*

bronker (*o* mi-nasal), *v. intr.* Prendre une attitude menaçante en baissant les cornes : *lès vatches bronkèt calfi d'vant d' hoy.* — *Fig.* Avoir une figure renfrognée. | **rèbronkiné**, *adj.* (Temps) sombre, brumeux. [Cf. Gggg. I, 83; II, 289; anc.-franç. bronchier : baisser la tête.]

broû, *s. m.* Boue qui se forme *ŏ pĕr* (dans la cour de la ferme); « de la boue du chemin » se dit *do fossé* ; cf. *grâve* et *stièrmint.*

brouh'nœ̆s, *adj.* Noueux, rabougri; raboteux ; voy. *brohon.* [Anc.-franç. brochonnos, brouchonneux.]

broy, *v. tr.* Broyer. Empl. absolument : *çou qu'ô n' sèt nè ray dirèctœmint, ô l'a calfi tot broyant so l' costé,* ce qu'on ne peut arracher directement, on l'a parfois en broyant sur le côté (= en faisant le mouvement de broyer dans tous les sens).

C

câblô, câblon, *s. m.* Narcisse faux-narcisse. [All. dialectal Kollblôm. À Weismes *pupe, porè* (= pipe, poireau).]

câcarète, *s. f.* Cancanière. [Verviers *câcarète.*]

cadô, *s. m.* Trou, réduit, chambre exiguë ; syn. *cahordè.* [Gggg. *cadorai.*]

câle, *s f.* Chaland, client. [Stavelot *canle.*]

calcuner, *v. tr.* Trouver par la réflexion ; — *v. intr.* réfléchir. [*calculer*, comme en franç., faire une opération mathématique]

calfi, *adv.* Quelquefois ; voy. *alfi.*

camponète, *s. f.* Burette.

cârpou, *adj.* (Porc) qui a sur l'échine une ligne de poils longs et raides : *c'èst lès mèyeûrs sœ̆s* (soies, crins) *po lès cwèpîs* (cordonniers). [Correspond au fr. crépu ?].

castôrer (Ligneuville), *v. tr.* Fagoter.

câv'ler (Ovifat), *v. intr.* Papillonner, sauter d'un objet à l'autre; être inconstant dans ses idées, ses amitiés, ses marchés, etc. ; cf. *rœcâv'ler.*

cawer, *v. tr.* Faire (à sa robe, à son pantalon) une queue de crotte ou d'humidité, salir ou mouiller le bord inférieur d'un habit : *ô s' cawe tot rotant o fossé, ol frèſie wède,* on se crotte en marchant dans la boue du chemin, dans l'herbe humide.

sœ **cawyer**. S'esquiver, disparaître à la sourdine ; toujours suivi d'un complément, comme *èvôye,* « en voie », *foû dès pîds,* « hors des pieds ».

câye, *s. f.* 1. Jouet, bibelot. [Vill. it.] — 2. Fleur : *sol dœfén d' may, ô n' vœt qu' tos câyes avâ lès tchamps,* sur la fin de mai, on ne voit que des fleurettes dans les champs ; *dès câyes dœ saint Tchan,* des fleurs de saint Jean.

chamoner (Thirimont), *v. intr.* Peiner dur : *i fârè — p' aveûr fêt l'awout pol dicâce.*

charlogne, *s. f.* Chélidoine. [Vill. et Sc. *cirlogne* ; Lezaak *sologne.*]

chœrlén, *s. m.* Poulain de deux ans ; all. dial. Schörléng. [Avant l'âge de deux ans le poulain s'appelle *pôtrén.*]

chîve, *s. f.* Levain pour pain blanc ; voy. *wèr'hé.*

chleûpe, *s. f.* Clameau, clou courbé à deux pointes ; au fig., en parlant d'une fille ou d'une femme : *grande — !* grande imbécile ! [All. dial. Schlöp.]

chnigot, *s. m.* Petite pièce mise à la semelle d'un soulier. | **nâye**, *s. f.* Pièce mise à l'empeigne ; d'où **ranâyeter** : *chnigots èt nâyes nœ f'rîn' dja pus rén : vos solés n' valèt pus lès rac'môder,* des pièces à la semelle et à l'empeigne ne pourraient plus rien faire : vos souliers ne valent pas qu'on les raccommode [*chnigot* pourrait résulter de la contamination de *chnikète* et de *spigot.*]

chnikète, *s. f.* Petite tranche, petit morceau. [All. Schnittchen.] | **chnik'ter**, *v. tr.* Rogner. | **rœchnik'ter**, *v. tr.* Censurer, critiquer. [Vill. *rusnikter.*]

chnop', *s. f.* Rhume de cerveau. [Vill. et Sc. *chnoup* ; de l'all. Schnupfen, qui a remplacé le vieux mot w. *mwèrguènè.*]

chomèl, *s. m.*, t. de charronnerie. Les deux pièces principales du fond d'une charrette : pièces de bois courbé aux bouts

desquelles s'emboîtent les ridelles. [Dans le pays de Spa : *hamê*, voy. Body, *Voc. des charrons*. Les deux termes sont identiques également au point de vue étymologique : *chomèl* est le terme bas-all. pour Schemel, qui représente, comme *hamê*, le latin scamellum, diminutif de scamnum.]

chtêh'ler, *v. tr.* Corrompre qqn, lui graisser la patte : *tos lès tèmons ont stu chtêh'lés* ; syn. *stoker*. [All. bestechen.]

clâ, *s. m.* Clou : *ô clâ d' laine* (arch.), une livre de laine ; *i-èst â clâ d' soner*, l'horloge va sonner, ou bien : on va sonner à l'église (pour la messe, par ex.) ; *â clâ quœ̆ n's èstans*, au point où nous sommes.

clâs-lârd, *s. m.* Porcelle, chicorée sauvage. [Vill. et Sc. *crâs-lârd*.]

clatch'ter, *v. intr.* Bavarder, potiner. [All. klatschen.]

clèpèrt', *s. m.* Boiteux. [Comparez *plofèrt'*, *poufèrt*.]

clér-sœ̆r, *s. m.* Petit-lait. [Gggg. *clér-lècê*.]

clétchète, *s. f.* Clenchette, petite cheville de bois mobile autour d'un clou et qui sert à tenir une porte fermée.

clipèt, *s. m.* Peson, balance romaine. [À Walk *clipê* ; all. dial. Klépwôg.]

clon, *s. m.* Os de la hanche (des animaux et de l'homme) ; cf. Gggg. I, 341. | **dœ̆sclôner**, *v. tr.* Déhancher ; voy. *kœ̆hantcher*.

clotèt ou **clotchèt**, *s. m.* Pelote de neige, de boue, etc., qui se forme sous les talons quand on marche. [All. Kloss : bloc de bois, à Eupen Kloot, flam. kluit ; à Malm. on emploie *cloupê*, dérivé de l'all. Klumpen : masse compacte.] | *s'***aclot'ner**. S'amasser, se former en boule : *l'îviêr* (la neige) *s'aclotène dœ̆zos lès solés ; lès vîs flocons s'aclot'nèt ol tîke* (dans le matelas). | **èclot'ner**, *v. tr.* Coller ensemble, agglutiner : *lès ȝ'vœ̆s d' cisse bâcèle sont si tèl'mint èclot'nés quœ̆ l' pêne nœ̆ vêt nén oute*, les cheveux de cette fille sont tellement emmêlés que le peigne n'en sort pas ; syn. *ècrot'ner*. | **dœ̆clot'ner**, *v. tr.* Démêler (des choses qui sont collées ensemble).

cô d'îviêr, *s. m.* Chou d'hiver, chou brocoli. | **cô d' Savôye**, chou de Savoie. | **colorâ**, *s. m.* Chou-rave ; all. Kohlrabe.

côhe, *s. f.* Femme qui fait la cuisine ; syn. *cuh'nîre* ; voy. *cûssi*.

côker, *v. tr.* 1. Coucher, étendre à terre (liég. *coûki*). — 2. Planchéier : *nosse sètoûve èst côkée awou do tchâne*, notre chambre est planchéiée de chêne. — 3. Coucher, mettre au jeu. | **côke**, *s. f.* Mise au jeu. | **côk'mint**, *s. m.* Plancher.

côke (*o* mi-nasal), *s. f.* Longe, longue courroie qui fixe le joug sur la tête du bœuf ; on dit plus souvent *lôdje*. [Stavelot *coyonke*, Cherain *coyompe*.]

côk'tayé (*o* mi-nasal), *adj.* Acariâtre, difficile, syn. *contrâve*. [*conk'tayé* est altéré de *cont'tayé* par dissimilation, comparez *ok'tant*, liég. *ot'tant*, autant. — Anc.-franç. contretaillant. Vill. et Sc. *cont'tèyis'* : fantasque, revêche, capricieux.]

col'té, *adj.* Qui n'exige plus les soins de la première enfance ; ord[t] précédé de *tot* : *so qwète èfants, dj'ènn' è treûs' qui sont tot col'tés : i corèt lès vôyes*.

conén, *s. m.* Lapin.

côtêne (*o* mi-nasal), *s. f.* Auge, mangeoire des vaches ; syn. *stamounîre*, voy. *stamon*. [Cheneux-Stavelot *contînne*.]

copale, *s. f.* 1. Fruit ou plutôt enveloppe du fruit de certains arbres : *c. dè sapén*, cône de sapin ; *c. dè hêsse*, cupule du hêtre. — 2. *c. dè wèsses*, guêpier, nid de guêpes ; *c. dè maltons*, nid de bourdons. [Le mot s'applique surtout aux cônes du sapin.]

côprè fièr, *s. m.* Passe-partout, grande scie avec une simple poignée à chaque extrémité, scie de long horizontale.

côt'lîre, *s. f.* Cosse de genêt ; voy. *lîâne*. [À Wanne *coût'-lîre* : sommité de genêt.]

cotyer, *v. intr.* Faire des bras et des jambes, se démener : *i t' fârè — si tè vous ariver a timps* ; *i cotèye tote djôr*. | On dit aussi *sè* **d'cotyer**, dans le sens de « se dépêcher ».

couch'tih, *adj.* Tranquille, coi : *qwand qu'i-a bû, i mine l'aradje : autrèmint i-èst si* —. [All. kusch dich : couche-toi.]

coum'ni, *v. intr.* : *lèy coum'ni one saqui*, laisser qqn agir à sa guise. [Anc.-franç. laisser covenir qqn, m. sign.].

courti, voy. *plès'nîre*.

crake-a-deûs-dints, *s. m.* Croquemitaine.

crakén (*crahén* à Ondenval), *s. m.* Gravier, sable non passé au crible. | *crakén d' mariñâ*, charbon éteint ayant servi à la forge.

cram'ter, *v. intr.* Fureter, aller d'un objet à l'autre. | **cramioûle**, *s. f.* 1. Écrémoire. — 2. Fureteur.

crâne, *s. f.* «Vide laissé dans les différents étages de la grange pour faciliter l'engrangement.» (Communic. de M. J. Bodarwé).

crassiœ̂s, *adj.* Avare.

crédô, *s. m.* Dette provenant de marchandises prises à crédit.

crésser, *v. tr.* Mouvoir de gauche à droite et de droite à gauche : *qwand qu'ô wène, ô crêsse dœ̂ timps in timps l' grain awou l' wan, po fè m'ni lès mâssîstés d'zeûr*, quand on vanne, on secoue de temps en temps le grain avec le van, pour faire venir les saletés au-dessus. | *v. intr., crêsser dès spales*, secouer les épaules ; cf. GGGG. II 515.

cristôle, *s. m.* Encrier. Des vieux disent *scriftôle*.

1. **cro**, *s. m.* Houe à cheval. | **croker**, *v. a.* Biner avec le *cro*.

2. **cro**, *s. m.* Gourme des chevaux. [Serait-ce le fr. croup ?]

croukyer, *v. intr.* Déborder, être encombré (?) : *i fèt si plin la qu' po croukyer. I-èst si plin d' pus* (poux) *qu'i croukèye. Lœ̂ sôlée èstœ̂t si plin d' pèkèt qu'i croukyéve. Lès pus croukyin' tos ôk so l'aute*. Voy. *stèker*. | *s'***écroukyer**, s'engouer.

croûte, *s. f.* Marmelade aux myrtilles. [La croûte du pain se dit *crœ̂sse do pan*.]

crus'fènèn, *s. m.* Pince-maille; syn. *pice-fènén*. [Sc. *cruspènin*, VILL. *crocpènin*. Un *fènin* : un pfennig, centime allemand.]

cu, *s. m.* Belle, partie de cartes décisive.

cuſièn, *s. m* Couenne; var. *ſiuſién*.

cûse, *s. f.* Cuite, quantité de pains qu'on fait cuire en une fois chez le boulanger.

cûssi, *v. intr.* Cuisiner. | **acûssi**, *v. tr.* Faire la cuisine (de qqn); voy *côhe*. [À Weismes *cuh'ner, acuh'ner*; liég. *couh'ner, acouh'ner*]

cwayoû, *s. m.* Panneau de murailles en torchis. Le *cwayoû*

est encadré de deux *montants* et de deux *lisses* (voy. Body, *Voc. des Charp.*). Dans les *lisses* s'emboîtent les *pal'mints* (montants de bois qui sectionnent l'intérieur du cadre). Entre ces *pal'mints* s'entrelacent des baguettes qui les recouvrent et qui forment la *fèssée* (clayonnage). Le tout est enduit d'une couche de mortier. [À Stavelot *payou* (cf. Gggg.) = notre *cwayoû*, tandis qu'on désigne par *cwayoû* une partie qui se détache d'un *payou*.]

cwès'lîre, *s. f.* Bord latéral d'un toit. [Voy. Body, *Voc. des couvreurs*, v° *coistire*.]

cwèstrèsse, *s. f.* Calville des prairies, var. de pomme à côtes.

cwèstré, *s. m.* Clou de forme spéciale qui se met sur les bords des semelles et des talons ; cf. l'anc.-franç. costereau.

D

dam'ler, *v. intr.* Faire la maîtresse du logis, la ménagère.

dânote, *s. f.* Galéopsis tetrahit, espèce de labiée. [All. dial. dönessel.]

dârer, *v. tr.* Fourrer vivement : *dârer l' dêt o l'û*, le doigt dans l'œil. — *v. intr.* Se mouvoir d'un mouvement rapide et violent : *dârer o l'ovraje*. | **adârer**, *v. intr.* Arriver brusquement. | **èdâré**, *adj.* Brusque, précipité.

daye, *s. f.* 1. Coup fatal, coup de la mort. — 2. Peur bleue : *mè tchén a d'né one bèle — à tchèt* ; syn. *vèssète*.

dœ̂baner, *v. tr.* Livrer à la vaine pâture : *lès tchamps sont d'banés al saint Mètchi*.

dœ̂bîlé, *part.* Gercé, crevassé (mains) ; fendillé (bois). Cf. Gggg. *bîler*.

dœ̂bite, *s. f.* Habillements donnés en supplément aux gages d'un domestique. On distingue la *grande* — et la *p'tite* —, suivant que le domestique est habillé de neuf complètement ou non.

dœ̂brîher, *v. tr.* 1. Herser la première fois un terrain retourné par la charrue ; cf. *èpe*. [Wanne et Villettes *rabate* ; Gggg. *brîhî* ; Body *Voc. Agr.*, *brîhi* et *rabate* ; anc.-franç. debrisier : mettre en pièces]. — 2. Tiédir, échauffer (de l'eau).

dœ̈brôler, *v. tr.* Salir, crotter; gâter, brouiller : *l'afêre èst d'brôlée inte zèls*, ils sont en brouille. | *sœ̈ d'brôler.* S'embrener; voy. *brôler.*

dœ̈clot'ner, voy. *clotèt.*

dœ̈fal'ker, *v. intr.* Dépérir; syn. *dœ̈couler.*

dœ̈fén, *s. f.*, dans l'expr. *sol* —, sur la fin. | *ô* **d'fin'mint** *d' môde*, la fin du monde. [Anc.-franç. defin, definement.]

dœ̈ſiombrer, *v. tr.* Décombrer: — *ô pré, ô courti*; syn. *nèti.* | *sœ̈ d'ſiombrer*, se dépêcher; syn. *sœ̈ d'cotyer.*

dœ̈lapoté, *adj.* Dépenaillé, sale, crotté.

dœ̈lédjiner ou **kœ̈lédjiner**, *v. tr.* Maltraiter (qqn) en paroles. [Anc.-franç. delaidengier, injurier.]

dœ̈lègner, *v. tr.* Dégeler: *ô tape do sé sol glèce po l'* —, on jette du sel sur la glace pour la dégeler. Au fig. Dégourdir.

dœ̈lon, lundi ; **dœ̈mâr**, mardi ; **dœ̈mièk**, mercredi ; **dœ̈you**, jeudi ; **dœ̈vêr**, vendredi ; **dîmin**, dimanche. — *dœ̈ mâr a mièk*, de mardi à mercredi ; *ſjôr bon d'vêr*, vendredi saint. [Vill. *mièk dès cènes*, mercredi des cendres. Ces dénominations deviennent rares ; cf. Gggg. I, 174, II, 115, 521. — Anc.-franç. deluns, dimars, dimescre, dioes, divenres, bon divenres, diemaine.]

dœ̈mane, seulement dans l'expr. *èsse dœ̈ d'mane one sawice* séjourner quelque part, y être fixé. | **d'mani**, *v. intr.* Demeurer ; plus usité que **d'mœ̈ri**, qui signifie plutôt « tarder ». | **d'mœ̈rance**, *s. f.* Demeure, habitation.

dœ̈pèſié, *part. adj.* Crotté, humide ; syn. de *dœ̈brissé* : *do d'pèſié timps*, un temps humide, pluvieux. (Chemin) détrempé. [Stavelot *duprèh'lé* ; Gggg. II, 520, *dipahî.*]

dœ̈pinte, *s. f.* Pente : *i-gn-a pus dœ̈ d'pinte quœ̈ d' montée dœ̈ Stâv'lœ̈ a Mâm'dî.*

dœ̈purer *lès crôpîres.* Laisser couler le *brouwèt* (brouet) dans lequel les pommes de terre ont cuit. | **dœ̈pourœ̈**, *s. m.* Passoire.

d'râhon, *expr. adv.* Beaucoup, en masse; syn. *brâm'mint.* [Vill. et Sc. *d'râzon*; propr^t « de raison ».]

dœ̈scapoter, *v. tr.* Décapiter.

dœspinse, *s. f.* Dépense, petite pièce attenant à la cuisine et servant de débarras ; voy. *stoûve*.

dœspléhant, *adj.* Fâcheux ; mécontent. | **dœspléhance**, *s. f.* Déplaisir, mécontentement.

dœsplœ̆ré, *part.* Éploré, baigné de larmes.

dœsplouker, *v. intr.* Muer, perdre ses plumes ; syn. *wêmer* : *one fi qu' lès poyes dœsploukèt, ile lèyèt oûve dœ̆ pôre*, une fois que les poules muent, elles cessent de pondre. | **plouk'ter**, *v. tr.* Effeuiller, cueillir (des baies, etc.) une à une : *plouk'ter les crôpires, c'èst tirer lès djèrmons èrî* (enlever les germes inutiles) *â prêtimps*.

dœspôtyer, *v. tr.* Épointer, émousser (une aiguille, par ex.). [Anc.-franç. despointier.]

dœ̆ter (Ovifat), *v. tr.* Dompter, maîtriser : — *ô tchén, ô dj'vô*. [Robertville *dœ̆ti* ; entendu à Ondenval *tœ̆ti* ; cf. *ètœ̆ti*.]

dœ̆valé, *adj.* (Vache, porc) qui a la panse large, les formes distendues.

dœ̆vantrin, *adj.* Situé à l'avant. — *s. m.* Ancêtre ; cf. *foûtrin*.

dœ̆vèy, dans l'expr. *sœ̆ fère* —, se faire blâmer, nuire à sa réputation.

d'vis, *s. m.*, seul[t] dans *prinde è d'vis*, prendre en aversion, syn. *hèyime* : *deûs vatches sœ̆ prindèt calfi è — : ile sœ̆ hoyèt tot qwand qu'ile sœ̆ trovèt èssone*, deux vaches se prennent parfois en aversion : elles se donnent des coups de corne chaque fois qu'elles se trouvent ensemble. [Anc.-franç. devis : différend.]

dœ̆wèdjer, *v. tr.* Mettre en contravention : *dj'è stu d'wèdjé p' aveûr lèy wéder mès bièsses so l' vwèzén*, le garde-champêtre m'a dressé procès-verbal parce que j'ai laissé pâturer mes bêtes sur les terres du voisin ; syn. plus employé *paner*. [*d'wèdji* au sud de Stavelot, *gadji* au sud de Vielsalm ; anc.-w. dewagier, Gggg. II 625, v° *panner*. C'est le franç. gager, anc.-franç. gagier : prendre comme gage ; opérer une saisie pour dettes.]

déyon (Ovifat), *s. m.* Chacun des deux bois fixés dans les anciennes cheminées au-dessus de l'âtre et au niveau du plafond :

ils supportaient une tablette ou couvercle qui fermait la cheminée à hauteur du plafond tout en laissant passer la fumée. L'ensemble s'appelait *rustî*; voy. ce mot.

dièfe *s. f.* Croûte dartreuse, rougeur dartreuse (surtout du bétail). [À Malm. *djèfe* SCIUS.]

digâ, *s. m.* Purin, eau de fumier.

sè **djam'ler**. S'unifier par la croissance : *dès coſtes, dès crôpîres sè djam'lèt.* | **djam'lé**, *part. adj.* Jumeau, devenu un (hist. nat.)

djèfe, *s. f.* Barrière à claire-voie à l'entrée d'un jardin, d'un enclos. [*djèfe* (Ovifat), paillasson qui protège le casseur de pierres.]

djèrdjé, *s. m.* Jable, feuillure.

djére, *v. intr.* Gésir, être couché : *djè djé, djèyéve, djéri*; *dj'é djû.* | *s'***adjére**. 1. Se tasser : *lè fimbe s'adjét.* 2. S'aliter : *lè malâde s'a adjû.* [VILL. et SCIUS *djire, s'adjire.*]

djibe, *s. f.* Gorge : *haper ôk pol* —, prendre qqn par la gorge.

djiboter, *v. intr.* Manquer de perdre l'équilibre par suite d'un mouvement brusque : *qwand què l' roue d'ſint èn one bahe, çoula fêt djiboter l' tchèdje*, quand la roue descend dans une ornière, cela fait pencher la charge.

djidjan, *s. m.* Individu léger, irréfléchi ; tête folle. | **djidjète**, *s. f.* Péronnelle.

djinti, *f.* **-ive**, *adj.* Gentil, -ille ; s'emploie ordt dans le sens de « appliqué, travailleur ». [Pour le fém. cf. *djouli.*]

djinzèye, *s. f.* Gencive.

djîv'ler, *v. intr.* Donner des signes de vive appétence. [*djiver* (Ovifat), *v. intr.* : *i djîve so ciste eûrée la*, il est impatient d'arriver à ce repas-là.]

djouli, *f.* **-ive**, *adj.* Tacheté ; anc.-franc. jolif. | *rodje-djouli, neûr-djouli*, tacheté de rouge, de noir. | *djouli moſion*, pinson.

djuſi'rer, *v. tr.* Jachérer, retourner le gazon pour le faire périr. | **djuſîre**, *s. f.* Jachère, terrain retourné pour la première fois. [GGGG. *djougueler, djouheler.*]

djwahe, *s. f.* Mâchoire. | *sè* **d'djwah'ler**, se démantibuler. [Cf. GGGG. *joihe.*]

doctœ̆rner, *v. intr.* Consulter souvent le médecin, être en traitement. | **potadjer**, *v. intr.* Droguer, médicamenter.

douvri, *v. tr.* Ouvrir. | **adouvri**, *v. tr.* Ouvrir : *ôs adouvère one plâye, one hâye.* | **trèdouvri**, **sordouvri**, *v. tr.* Entr'ouvrir.

drigler, *v. intr.* Succomber, crouler (sous le poids des fruits) (?) : *ci grûzali* (groseillier) *èst si plin d' grûzès qu'i driguèle = i èst driglé d' grûzès = i-gn-a one driglée d' grûzès sus.*

d'rôbî, *s. m.* Chenapan, vaurien.

droum'ter, *v. tr.* Fesser, fouetter. [Vill. : *droumes*, fesses.]

dûhon (Ovifat), *s. m.* Lutin, gnome ; syn. *sotê.* | *trô dès dûhons*, lieu dit près de Robertville, sur la Warche. [Cf. Körting, v° dusius (mot gaulois) : cauchemar, elfe.]

dûrlich, *adj.* Triste, abattu ; all. dial. dürlech (Eupen). [*doûrih* (Ondenval), sot, imbécile.]

dûzer, *v. intr.* Convenir, être dans les conditions voulues. [Liég. *dûre*, anc.-franç. duire.]

duzêye, *s. f.* Jus de réglisse. [Liège, Verv., ard. *djuzêye.*]

dwèmion, *s. m.* Ivraie enivrante, Lolium temulentum. [De *dwèrmi*, dormir ; Gggg. II, 521 ; Body, *Voc. Agr.*, *doimion.*]

E

èblaver, *v. tr.* Occuper (un ouvrier), utiliser (un outil), employer (un mot). | **dœ̆blaver** *d' l'ovradje.* Abattre de la besogne.

èboule, *s. f.* Boule ; seulement dans *si sô, si rond qu'one èboule*, aussi soûl, aussi rond qu'une boule. [Cf. *ègré, ènoûle, èpont.*]

èbrid'ler, *v. tr.* Harnacher ; au fig., fagoter.

èbrûyemint, *s. m.* Rumeur, bruit qui court. [Anc.-franç. bruiement. Entendu *èbrûye* à Thirimont.]

èbusti, *v. tr.* Hébéter, troubler (qqn).

ècasser, *v. tr.* Enchâsser, encastrer dans une entaille.

èclot'ner, voy. *clotèt.*

ècrîre, *v. tr.* Provoquer, inviter à faire une partie de cartes : *i s'ènuſi'lont leûs saqwantes po djower âs qwârdjès ; mi, i m' lèyont bayâne tote sîse, i n' m'ècriyont nén ô seûl côp*, ils s'associèrent

« leurs » plusieurs pour jouer aux cartes ; moi, ils me laissèrent de côté toute [la] soirée, ils ne m'invitèrent pas un seul coup. [Anc.-franç. escrier ; *crîre* = crier.]

ècrot'ner, *v. tr.*, syn. de *èclot'ner*, voy. *clotèt*.

èdjoupsiné, *part. adj.* Ensorcelé ; joueur de mauvais tours. [*djoupsène*, à Malm., égyptienne, masque de carnaval ; cf. GGGG. I, 258.]

èdramer, *v. tr.* Entamer, mettre en train : — *one saqwè èssone*, monter qqch ensemble.

èfagner, *v. intr.* Enfoncer dans la *fagne*, s'embourber ; syn. *èsse stâtâtché*, avec cette différence : *ôs èst stâtché avâ lès vôyes, ôs èfagne pus vite avâ lès tchamps* ; voy. *fons'ni* et cf. GGGG. I, 201.

èfons'ner et **èfons'rer**, voy. *fons'ni*. [VILL. *afons'ner*.]

êforce (*ê* mi-nasal = *inforce*), *s. f.* Effort : *i f'zêve dès êforces po rinde* (vomir).

ègrami, *v. intr.* Envenimer, empirer : *si s' plâye ègramit c' ô pô, cå d'vinrè griyås*, si sa plaie s'envenime encore un peu, cela deviendra grave. [Vill. *agrami, ragrami* ; anc.-franç. agramir, engramir.]

ègré, *s. m.* Marche d'escalier ; mais on dit *montée d' grés* = escalier.

èguider, *v. tr.* Emmener, diriger : *ô deûrèt — tos lès makés so Siboûrig*, on devrait diriger tous les toqués sur Siegburg (colonie d'aliénés près de Cologne.]

èhalis', *adj.* Encombrant, qui prend beaucoup de place.

ême, *s. f.* Estimation, impression, pressentiment : *djå n'ènn' avå nè bone* — ; *ôs arèt co vite mâle* — [Anc.-franç. esme, subst. verbal de esmer, æstimare.]

ènancrer, *v. tr.* Engager solidement ; *s'ènancrer*, s'empêtrer ; *i s'a stu si tèl'mint ènancrer è cisse bâne* (bande) *la qu'i n' vinrèt dja pus foû.* | **ènancré**, *part. adj.* Fixé solidement, enraciné. [Anc.-franç. enancrer : mettre à l'ancre.]

ènôli, *v. tr.* Donner l'extrême-onction. [Anc.-franç. enolier.]

ènoûle, voy. *noûle*.

ènuſi'ler ou **ènûſi'ler**, *v. tr.* 1. Outiller, munir des outils (*uſiènes*, v. ce mot) nécessaires pour un travail. — 2. Organiser (un bal, par ex.) | *v. réfl.* 1. S'outiller. — 2. S'organiser, s'associer ; voy. *ècrîre*. [Vill. et Sc. *ènouh'ler*, exciter, mettre en train.] | **rènuſi'ler**, *v. tr.* Rafistoler ; réconcilier.

ẽpe, *s. f.* Herse [Gggg. *ẽpe*.] | **ẽrper**, *v. tr.* Herser; cf. *dœbrîher*.

èpont, *s. m.* Point (au jeu de cartes) : *i fât swèssante on-èponts po gâgner â djœ dœ skât'*. | **pont**, *s. m.* Point, maille, boucle : *i fât vẽt ponts o tchaque fièr po fé cisse tchâsse*.

èpouplé (Steinbach), **èpouplikè** (Faymonville), *part. adj.* 1. Ensorcelé ; sens resté dans l'expression *fé d' l'èpouplikée*, synonyme de *fé d' l'èmacralée*. — 2. Guindé, gêné dans ses mouvements; syn. de *ècwèd'lé : i-gn-a dès djôrs qu'ôs-èst si —, ô n' vẽt djus* (vient à bout) *d' rén*. — 3. Malingre, rabougri : *nosse plês'nire èst — dœspô l' djalée*. [Entendu *èpoupliné* à Ondenval.]

ẽr *do djôr*, *s. m.* Aube, point du jour. | **ẽri**, *v. intr.* Poindre : *ô vœt — l' djôr, one djint, one âbe*. | **ènẽri**, *v. tr.* Lancer avec force : — *one pîre, one pètée, one djint èn al valée dès ègrés*. | **rènẽri**, *v. tr.* Aérer, exposer à l'air : — *one tchambe, dès bagues* (vêtements). | **trèzẽri**, *v. tr.* Rappeler (qqn) par des traits de famille : *i trèzère sœ mère, cès deûs èfants s' trèzèrèt*. [*ẽri, ènẽri, rènẽri* appartiennent à la conj. inchoative : *l'èglîhe ẽriſſève â lôs'* ; *i fèt rènẽriſiant al copète dès hêsses* (arbres).]

ẽrèboton ou **ẽrèlboton**, *s. m.* Arc-en-ciel. [*ẽrèpossŏ* à Sourbrodt ; la forme *airabotau* Gggg. II, 496, est inconnue à Faymonville et dans le pays de Malmedy.]

ẽrôdè ou **ẽronde** (*o* mi-nasal), *s. f.* Vapeur, exhalaison (bonne ou mauvaise) : *lès stâves tapèt one fwète — qwand qu'ô djète lès bièsses*, les étables exhalent une forte odeur quand on nettoie les bêtes ; voy. *flẽrôde*.

èrouziné, *part. adj.* Embué, moite : *lès finièsses sont —* ; syn. *èwapé*. [Anc.-franç. enrosiné : couvert de rosée.]

èruh'tœ́ner, *v. intr.* Se rouiller; au fig. s'enrouer. [VILL. *èruh'tiner, èrèni.*]

èsbarû ou **sbarû**, *s. m.* 1. Épouvantail. — 2. Personne ou animal qu'un rien effraie, farouche; voy. exemple v° *ètéti.*

è-sèwant. Consécutivement. [Anc.-franç. ensuivant.]

èsdoûmi, *v. tr.* Étourdir (d'un coup violent) : — *one ðjint d'ô côp d' pougne.*

éstrih, *s. m.* Couche de plâtre ou de ciment qui remplace le plancher à l'étage. [Bas-lat. astricus, all. Estrich.]

ètéti, *v. tr.* Animer, exciter; d'où gagner la sympathie de (qqn) : *i fât qu'ôs ètétiñe lès èfants par lœ̃ doûceûr. Nosse ièrdî èstœ̃t si sbarû* (voy. *èsbarû*) *so lœ̃ k'mince : asteûre qu'i-èst —, i-èst come dol famile,* notre vacher était si farouche au début; maintenant qu'il est apprivoisé, il est comme de la famille. [Cf. *déter* et *Bull. Dict.*, 1906, p. 155.] | **ètét**, *adj.* Content, animé, excité; syn. *èfrèné.*

èt'pris, *part.* Embarrassé. [Anc.-franç. entrepris, m. sign.]

èveûye, *s. f.* Flambée, feu qu'on allume à la veillée aux premiers froids : *i fârè toker one — ŏ forné dol sîse, i k'mince a fé frœ̃d,* il faudra faire une flambée dans le poêle à la soirée, il commence à faire froid.

èvi, *adv.* À contre cœur; voy. *oultî.* [GGGG. *èvis'.*]

èvîvioner, *v. tr.* Mettre en colère.

èwapé, voy. *èrousiné.*

èzoûlé, *part. adj.* Légèrement ivre.

F

farlatén, *s. m.* Ramage, long discours : *miner ô — po ré do môde,* faire un long sermon pour rien (du monde).

faye, *s. f.* Fêlure, défaut, accroc; voy. *naf'tœ̃re.*

féder, *v. tr.* Éviter, respecter : *lès sôdârds ont fédé lès avônes,* les soldats ont évité (de fouler) les avoines. — *v. intr.* Hésiter par respect pour qqn ou en général), avoir peur, reculer. [VILL. et SC. *fîder.*]

fèlih, *adj.* Abondant; facile à acquérir. [All. fällig ?]

fèrer foû. Se couvrir de pustules; suinter; all. ausschlagen : *lès moûrs fèrèt foû qwand qu'i r'lègne,* les murs suintent quand il dégèle. [Vill. et Sc. *fèri* : férir, frapper.] Cf. *fîre ou faye.*

fèradje-foû, *s. m.* Suintement : *l' — n' dur'rè nén, i r'lègne.* [Verviers : *fèrer foû, fèrèdje-foû.*]

fœ̈rlindje, *s. f.* Balafre, cicatrice.

fidèrén, *s. m.* Féron, anneau qu'on met au groin d'un porc pour l'empêcher de fouiller.

fièr'lote, *s. f.* Faîtage, pièce de bois qui fait le sommet de la charpente d'un bâtiment. [Stavelot : *maîsse-viène.*]

fimbe, *s. f.* Meule, tas de gerbes de blé à l'intérieur de la grange (à l'extérieur on fait des *môyes*) : *mète lœ̈ —*, entasser les gerbes sur le *cina* (fenil). [All. dial. Feime ou Fimme; anc.-saxon fimba.]

fîre ou faye, syn. de *d' bèle ou d' lède*, bon gré mal gré, à tout prix, absolument. [Locution composée de deux v. au subjonctif : *fèrer*, lat. ferire, a ici le sens de l'all. ausschlagen (tourner bien ou mal); *faye* est le lat. * falliat; propr[t] : « que cela réussisse ou échoue ». Comparer le liég. *fé qu'i pète ou qu'i hèye* (Forir), abrégé ordinairement en : *pète qu'i hèye*, dans le sens du franç. « advienne que pourra ».]

fissœ̈ ou **fi-sœ̈**, *s. m.* Fils unique; litt[t] « fils seul »; fém. **fèye-seûle.**

fistèye ou **fustèye**, *s. f.* Tour du vilebrequin. La mèche s'appelle *windé.*

flaſie, *s. f.* Surface; all. Fläche.

flaſier, *v. intr.* Verser (en parlant des blés).

flahou, *s. m.* Grande berce, Heracleum sphondylium; syn. *tût'lé* à Ondenval.

flatch, *s. m.* Aire de la grange. [*flètch* à Burnenville; *batîre* à Stavelot.]

flérôde ou **-onde** (*o* mi-nasal), *s. f.* Puanteur; cf. *érôde.* [Vill. et Sc. *flaironde.*]

fleûr-èt-l'-dragon, *s. f.* Tache dans la prunelle des hommes et des chevaux. [Liég. *florète*.]

fohale, *s. f.* Case à denrées dans une boutique. [Malm. Scius *halbote*.]

folén, *s. m.* Ornière; syn. *ôblîre*, *bahe*. Cependant *folén* et *bahe* désignent plutôt un trou profond dans une *ôblîre* ou la trace profonde des roues dans un terrain.

fond-d'-coûve, *s. m.* Rigole pavée pour l'écoulement des eaux; litt^t^ fond de cuve.

fons'nî, *s. m.* Fondrière, bourbier, marais des fagnes, couvert d'une croûte de gazon qui cède sous le pas, endroit dangereux surtout pour le bétail et les véhicules : *lès fontaines sont a-z-ûs vèyants* (à yeux voyant = à découvert), *lès fons'nîs sont d'zos l'wèzon : qwand qu'i trawèt* (trouent, percent), *c'èst-ô mâssî sankis'* (bourbe) *qui vêt foû; i-gn-a d' cès qui-ont one fontaine è mitant, mais o l'èsté cisse-volale* (celle-ci) *èst r'couvrie d' wêde* (herbe); *c'èst tot volant aler wêder sus qu' lès vatches èfagnèt.* [Dérivé du simple de *èfons'ner*, enfoncer. — Vill. *fons'nis'*, *s. m.* : fondrière, bourbier.]

forbate, *v. tr.* Soutenir (qqch), prétendre obstinément : *i forbata longtimps qu'i n' l'avèt nè fêt a l'èsprès.*

forbeûre, *v. tr.* Rendre fourbu (un cheval, par ex. quand on ne le laisse pas boire ou se reposer à un endroit où il a l'habitude de le faire).

forén, *s. m.* Impôt à payer à une commune étrangère pour les immeubles qu'on y possède. [C'est le franç. forain : relatif aux personnes, aux choses du dehors.]

fornê, *s. m.* 1. Poêle. — 2. Tas de gazon écobué auquel on met le feu. | **fornœler**, *v. tr.* Écobuer, découper à la houe (*foussû*) le gazon destiné à être brûlé. [Body, *Voc. des agr.*, v° *sârter*.] | **fornœleûr**, *s. m.* Celui qui écobue : *i magne* (mange) *come ô —*. | **fornœlée**, *s. f.* Fournée (de pains).

fossé, voy. *broû*.

foû, *adv.* Hors. Rem. les expressions 1. *fèrer foû*, voy. cet ar-

ticle. — 2. *lœ fé foû quèque pârt, awou ôk*, durer, continuer à vivre, à habiter qq part, avec qqn, all. aushalten; voy. *pâmer, wivrœs*. — 3. *fé foû p'one saquî*, répondre pour qqn, solder pour lui, all. aufkommen. — 4. *foû crèßu*, qui a achevé sa croissance, all. ausgewachsen. — 5. *foû bon, foû ritche*, extrêmement bon, riche, etc.

foukse, *s. f.* Fougue, lubie : *i-a pris one — a cisse vatche èt s'* (si) *s'a mètu a moßer*. [C'est sans doute le franç. fougue influencé par l'all. Fuchs.]

foutèsse, *s. f.* 1. Ornement de pure vanité dans la toilette : falbalas, volants, etc. — 2. Cérémonie, façon pour faire accueil à qqn : *i n' firont noune — awou lu*, ils ne lui firent aucune fête; syn. *andiyos'*.

fourdji, *v. intr.* Grandir, profiter, se développer; se dit seulement des petits enfants; syn. *môpli, sœ tchèker*. [Anc.-franç. frogier : fructifier; liég. *frudjî*.]

foussû, *s. m.* Houe; voy. *fornè*.

foûtrin, *f.* **-êne**, *adj.* Extérieur, -e; on dit aussi *d'foûtrin*, comme *d'zeûtrin*, supérieur, *d'zotrin*, inférieur, *drîtrin* situé à l'arrière, etc.; cf. *dœvantrin*.

frapis', *s. m.* Surface couverte d'une boue liquide, gluante : *î f'zève tr mâssîr sol fôre, cœ n'èstèt qu'ô —*.

frawèns, *s. m. pl.* Poussier de foin, de tourbe, etc.

fréss'ner ou *fréç'ner*, *v. tr.* Fraiser, plisser (une étoffe, un sarrau; GGGG. I, 108); syn. *pleûtyer*.

frête, *s. f.* Passage pratiqué dans une haie, un talus, etc., pour l'entrée des charrettes dans un champ; il suppose ord^{t} un terrassement ou un nivellement. [Anc.-franç. fraite, du lat. fracta; comp. rupta : route. Cf. *Bull.* **50**, p. 397.]

frœmiant, *adj.* Friable, pulvérulent : *dès frœmiantès crôptres*, des pommes de terre farineuses. [VILL. *frum'tiant*; SC. it. et *cufrum'tiant*.]

frétaye, *s. f.* Fressure. [VILL. et SC. *frét'lèdje*; le brouillon de VILL. donne aussi *frétore*.] Syn. *dœspouye, po-d'vins*.

frîz'ner, *v. intr.* Frissonner : *i frîzène*; voy. *hob'ler, rẽssiner.*

fwèstî, *s. m.* Garde-forestier.

G

sẽ **galer.** Se frotter (contre qqch) pour faire disparaître une démangeaison : *lès vatches sẽ galèt conte lès stamons dol contêne;* syn. *sẽ fiôpi.* [Dér. de *gale.*]

galoner, *v. tr.* 1. Orner de galons. — 2. Enduire, couvrir d'une substance malpropre, de maux : *ci qui-a lès sẽs* (croûtes laiteuses) *a l' visaʒe tot galoné d' mâs.*

galorse, *s. f.* Catin, fille publique. [Vill. *galehouse*; Sc. *galôse* ou *galoûse.*]

gargot'rie, *s. f.* Fressure de veau ; voy. *mitchète.*

gar'ri, *s. m.* Jubé de l'église ; autrefois *docsâl.* [Vill. et Sc. *ègal'rie*; à Wanne *gal'rèye.*]

gas', *s. f.* Régal de baptême ; il a lieu souvent après les relevailles.

gneûf, *s. m.* Genévrier ; les baies s'appellent *pẽs d' pèkèt.*

gô, *s. f.* 1. Provision de fruits cachée, mise en réserve. [Vill. item.] — 2. Portion de fruits donnée en cadeau ; all. Obstgeschenk : *inte vwèséns ô s' pwète dès gôs d' frûtaʒes so l' wèyé-timps* (à l'arrière-saison).

gofe, *s. f.* Mare : *lès vatches alèt beûre ol —.*

gof'lète. *s. f.* Écuelle, gamelle profonde. [Gggg. I, 236, *goflâ.*]

gonèsse, *s. m.* 1. Petit pain blanc fait à l'eau et partagé en deux par une ligne. — 2. Derrière : *t'ènn' arès so t' — si tẽ n' fiôtes nè mis,* tu en auras sur ton derrière si tu n'écoutes pas mieux. [Autres sortes de pains : *botyé,* v. ce mot; *houzârdé,* pain de méteil; *blanc pan* ou *mitche,* pain blanc; *pan al crẽs,* petit pain blanc rayé d'une croix, aussi appelé *crèné* ou *creûfi'lé.*]

gôti, *v. intr.*, et *sẽ gôti.* 1. S'avachir, s'amollir par un commencement de dessiccation (se dit des fruits qui n'arrivent pas à maturité, des feuilles, de l'herbe, qui, peu de temps après avoir été coupées, deviennent flasques, surtout sous l'action du

soleil) : *cès peûres n'ont nè m'ni a maw'râye* (maturité), *i-ont gôti so l' pèré* (poirier) ; *â solèt qui pâme, lœ wède qui-èst soy gôtiſirè abèyemint.* [Scius : perdre sa saveur, se dessécher.] — 2. Faner, mûrir artificiellement (sur la paille, dans le foin) : *lès bilokes qui-arîn' toumé d'vant d'èsse mawes, ô lès mèt gôti o foûre.* [Vill. item ; cf. Gggg. I, 355.]

goumaye, *s. f.* Brique trop cuite. | **blinke**, *s. f.* Brique trop peu cuite.

grâve, *s. f.* Fossé aux deux côtés d'un chemin, bief profond dans un terrain ; all. Graben : *rœlèver one* —, nettoyer un fossé. Cf. *broû.*

graz'ler, *v. intr.* Être actif, agissant. | **graz'lant**, *adj.* Actif ; syn. *naſiant.*

grim'soner, *v. intr.* Grogner, murmurer en signe de mécontentement. [Cf. l'anc.-h.-all. gremizôn et, dans Diez, le franç. grincer.]

grîs'mêl, *s. f.* Semoule ; all. Griessmehl.

gritchète, *s. f.* Raidillon, petite montée. [Liég. *gridjète, gripète.*] | *sœ* **ragritcher**. Refaire sa santé, sa fortune. [Vill. *su ragripter*, syn. *su ragrawî* ; Scius *su ragridjî.*] | **agritchant**, *adj.* (Petit enfant) qui a de la vitalité, qui est apte à se développer ; syn. *ac'lèvant* : *i n'èst gote — cist èfant la, i d'meûre si tchèpèt* (malingre) ; *on-èfant èst — qwand qu'i s'ac'live bén, qu'i fourdjit, qu'i proufite, qu'i môplit* (« multiplie », se développe).

grussan, *s. m.* 1. Cartilage. — 2. Trognon de chou, de salade, etc. [Ce dernier sens est particulier à Faymonville ; à Weismes et dans les environs *grussa* = cartilage, *crœssète* = trognon de chou.]

guéme, *s. f.* Guipure, dentelles en bordure. [Malm. *guimpe* ; cf. Vill. et Sc. *guième* : pierre de bordure d'un jardin.]

guêrné, *adj.* Grenu, rempli de grains : *lœ r'gon èst bén — ciste ânée, i n' manque nén ô po ol pâte,* le seigle est bien grenu cette année, il ne manque pas un grain « en » l'épi. Cf. *drigle.*

guèrôder, *v. intr.* Réussir : *çoula li-a mâ guèrôdé.* [All. geraten.]

H

*li***âbé**, *s. m.* Volige, latte (plus large que celle du plafond) sur laquelle reposent les tuiles ou les ardoises du toit.

hachwè (Weismes), voy. *rahoûr*.

hacon, *s. m.* Grosse cheville de bois servant anc[t] (quand les grands clous n'existaient pas) à accrocher les *wêres* (chevrons) aux *vièn*es (filières).

hafta ou **hav'ta**, *s. m.* Accroc, embarras, difficulté imprévue; syn. *hacacro*. — Cf. *naftère*.

hâké, *s. m.* Collier en cuir qu'on met aux veaux (parfois aux bœufs, vaches, etc.) pour les atteler.

hal'bot, *s. m.* Gros bâton, échancré à l'extrémité supérieure, sur lequel le *hot'li* (hotteur) appuie le *hot* (hotte) quand il est au repos. Cette action s'appelle **hal'boter** : *i li fâv — pus d'on côp d'vant dè m'ni a Mâm'di*, il lui fallut appuyer sa hotte plus d'un coup avant de venir à Malmedy. | **wèroké**, *s. m.* Bois ou bâton noueux, informe.

*li***alé**, *s. m.* Petite ridelle pour le devant et l'arrière de la charrette ; syn. *tèzè d' troufes*.

*li***amé**, *s. m.* Petite partie de terrain qui échappe à la charrue lorsqu'elle trace un sillon. [*payî* à Burnenville.]

hamède, *s. f.* Barre de fer ou de bois servant à barricader une porte. | **ringuèle**, *s. f.* Levier.

*li***âne**, *s. f.* Gousse des fèves de marais; voy. *côt'lîre*, *lîfier*. [Liège *hâgne* : écale d'œuf.]

hâner, *v. tr.* Étaler. — *v. intr.* Être d'un volume considérable : *nosse noû rècteûr hâne mons qu' sès sièrveûrs*, notre nouveau recteur (chapelain) est moins gros que ses acolytes. [Liège *hâgngner*.] | **hânûle**, *adj.* Gros, volumineux, étendu.

harêye, *s. f.* Partie ligneuse du lin, ce qui tombe quand on broie le lin. [À Chevron : grosse étoupe.]

haspèter, *v intr.* Clopiner, aller clopin-clopant. | **ahaspèter**, *v. intr.* Arriver en clopinant.

hâstî (Ondenval), *s. m.* Lit de paille, de fougère, etc., ou claie sur lesquels reposent les pommes de terre mises en cave ; syn. *birôdi d' crôpires*.

hatcher, *v. tr.* Houer, travailler à la houe : — *lès wèzons awou l' foussû* ; — *lès câves, lès fond'mints*. [All. hacken : hacher.]

***ſi*aver**, *v. tr.* Râper, retailler les bords. — *v. intr.* Effleurer (qqch), faillir, être sur le point : *i-a ſiavé d' toumer o l'ève*, il a failli tomber à l'eau ; *i-a ſiavé al ʤalée*, il a failli geler. | ***ſi*avète**, *s. f.* Petite râpe.

hâvɛ̂rnon, *s. m.* Sorbier.

***ſi*avi**, *s. m* Creux laissé par la charrue au milieu du terrain par les deux derniers sillons.

***ſi*èfe**, *s. f.* Coquille (de l'œuf), coque (de la noix, de la noisette) ; voy. *ſifier*.

hêr (*hérs'* Malm. Sc.), dans l'expr. *v'ni a — s'one saqui*, rencontrer qqn par hasard, tomber sur lui ; syn. *a r'dohe, a stok*.

hèrâde, *s. f.* Altercation, dispute ; syn. *handèl*, fém.

hére, *v. tr.* Haïr : *ʤe hé, hèyève, hèri* (haïrai) ; *hèyu* (haï). | **hèyâve**, *adj.* Grincheux. | **hèyime**, *s. f.* haine ; voy. *d'vis*.

hèrwète, *s. f.* Impertinent, qui touche à tout et a maille à partir avec tout le monde ; cf. Gggg. *hèrvète*

hètɛ̂s, *adj.* Susceptible, jaloux de son bien.

ſiɛ̂, *s. m.* Amande des céréales. [Vielsalm *ſio* ; *Bull. Dict.* 1906, p. 33.]

hɛ́ns', *s. m.* Maladie pendant laquelle les vaches donnent de mauvais lait ; all. dial. Höns ; *rècène dɛ̂ hɛ́ns'*, ellébore.

hèy, *adj.* Échu, payable : *lès êtèrèts sont* —, les intérêts sont échus. — Par ext. : *lɛ̂ hausse* (vente publique) *èst hèye : i-èst timps d' pay çou qu'ôs a haussi*.

hêye, *s. f.* Huée : *taper one — a-n-ôk*, huer qqn.

hɛ́yer *lès ès' èt lès rwès*, jeter les as et les rois, au jeu de cartes, dans une levée pour en augmenter la valeur.

***ſi*ɛ́yer**, *v. tr.* Écarter : — *lès ʤ'vɛ̂s*, écarter les cheveux, y faire une ligne ; — *one sôlète*, aiguiser une scie en écartant les dents.

*ſi*î**bian**, dans la loc. adv. *è ſitbian*, obliquement, de biais ; all. schief.

hièf'cî, *s. m.* Traversin. [Anc.-franç. chevecier ; GGGG. II, 428, *tièpesî* ; *ciéf'cî* à Ondenval.]

hièrfon, *s. m.* Bousier, gros insecte noir.

*ſi*î**fier**, *v. tr.* Écosser. | *ſi*î**fion** *s. m.* Gousse (du pois, de la fève), involucre (de la noisette) ; voy. *ſièfe*.

*ſi***ire**, *s. f.* Déchirure. | *ſi***irer**, *v. tr.* déchirer. | *ſi***irôle**, *s. f.* Languette. [VILL. et SC. *hiroûle*.]

hirôder, *v. intr.* Dégringoler.

hlari, *adj.* Clair, pur, serein (se dit du ciel, de la figure, de la voix). | *s'***ahlari.** S'éclaircir, se rasséréner.

*ſi***lèt**, *fém.* **-e**, *adj.* Lisse, sans aspérité, sans nœud (se dit des arbres). [All. schlicht ; cf. *Bull. du Dict.* 1908, p. 26.]

hlimpe, **hlimpœ̀re**, « seul[t] dans les expr. suivantes qui se disent d'une planche, d'une table, d'un toit : *èsse dœ̀* —, être plan, présenter une surface plane ; *èsse foû* — (ou *foû* **hlin**), présenter des inégalités de niveau, une surface non plane. [D'un mur on dira qu'il est *d' plomb* ou *foû plomb*.] | **dœ̀hlimpi** *ô bwès*. 1. Dégauchir ou aplanir une pièce de bois ; syn. *ovrer ô bwès d' hlimpœ̀re*. — 2. Se rendre compte par l'œil si une pièce de bois présente une surface plane ; syn. *louker si ô bwès èst d' hlimpœ̀re*. » (D'après M. Jos. Demoulin, de Weismes).

*ſi***lo**, *s. m.* Nœud coulant.

hob'ler, *v. intr.* Être agité, secoué par le froid, la fièvre. [Anc.-franç. hobeler : être ballotté.] Cf. *friz'ner*, *rœssiner*.

*ſi***ôdî**, *s. m.* Porc qui est entre deux âges : il n'est plus porcelet et n'est pas encore gras. [VILL. : viande de porc non salée, du nouveau lard.]

holmœ̀rdas', *s. m.* Sacripant, mauvais drôle. [All. Hol mir das (?)]

hontadje, *s. m.* Honte, déshonneur. [Anc.-franç. hontage.]

*ſi***ôs'née**, *s. f.* Plein le tablier : *one — d' bralètes*, une « gironée » de copeaux. [Dérivé de *ſiô*, giron. Voy. *Projet de Dict. w.*, p. 15.]

*ſiŏ*s'ner (*hŏrser* à Weismes), *v. tr.* Trousser ; all. schürzen.

hôt, *s. m.* Tas, subsiste dans l'expr. *tot l'* —, tout le bataclan. Le dimin. **hoté**, *s. m.*, tertre, monticule, est très usité. [Anc.-franç. hotel.]

hot'lîre, *s. f.* Le sommet le plus élevé de la forêt appelée *Wô*, all. Wolfsbusch. Les Allemands appellent ce sommet Kouckerel.

hougne, *s f.*, t. d'agr. 1. Lit de foin ramassé sur la prairie ; quand le foin est peu dru, au lieu de l'éparpiller (*dæzân'ler*) sur tout le terrain, on le groupe en une *hougne* : *ô fêt one hougne.* — 2. *hèrer l' foûre è hougnes*, ramasser le foin en grosses lignes difformes. Ce travail précède l'engrangement ou la mise en *houpirons* (meulons), suivant qu'on veut rentrer le foin immédiatement ou non ; syn. *rahougner l' foûre.*

hourde, *s. f.* Abri en bois ou en gazon dans la campagne. On l'appelle *lôdje* (loge) quand elle a des proportions plus vastes.

houri, *v. intr.* Se mettre à l'abri de la pluie.

houtche, *s. f.* Caisse percée de plusieurs trous, qui sert de piège à écureuils, putois, etc. [C'est le franç. huche, pris dans un sens spécial.]

houyon, *s. m.* 1. Homme marié. — 2. Vieux célibataire ; voy. *kèyon.*

hoûz'ier, *v. intr.* 1. Tenir ménage : *i hoûzèle tot seû dæspô qu'i-èst vèf* (veuf) ; *c'èst-ôk qui hoûzèle bén*, syn. *qui mine bé s' manadje.* — 2. Frayer (avec qqn) : *i hoûzèle toudi amon ô tèl*, il fréquente toujours chez un tel. [Dér. de l'all. Haus, dial. Hoûs ; cf. *bak'hoûzer.*]

hoy, *v. tr.* Donner des coups de cornes, en parlant des vaches : *cès deûs vatches sæ sont hwèrnées* (écornées) *tot s' hoyant. Lès vatches hoyèt, lès gades zouguèt.*

ſioy, 1. *v. tr.* Secouer, branler ; liég. *heûre* ; cf. *ac'ſioy.* — 2. *v. intr.* S'égrener, tomber de sa gousse : *l'avône ſiôye qwand qu' i-èst trop mawe*, l'avoine s'égrène quand elle est trop mûre ; *læ pauve cwêr dætoume si vilèn'mint qu'i ſiôve è sès bagues*, le pauvre homme maigrit tellement qu'il « tombe » dans ses

vêtements. — 3. *v. intr.* Déteindre, perdre son lustre (se dit des étoffes, vêtements) : *von'la one sètofe qui ſiôye ; mès bagues dè dîmin ſioyèt fwêrt.*

ſiouviner, *v. tr.*, t. d'agr. Séparer avec une *ſiôve* (balai) la paille et l'avoine légère du bon grain, dans l'opération du criblage de l'avoine : *lè ſiouvinée avône nè vât nè l'aute.*

1. **hu**, *s. m.* 1. Cuir ; all. Haut : *c'èst-one bièsse qui-a ô dèr hu.* Au figuré : *cisse fagne a on hu a n' né m'ni oute awou l'èrère*, cette « fagne » a une croûte à ne pas venir outre (à travers) avec l'araire. — 2. L'endroit du cuir : *i fât rèzèrver* (recommander) *â cwèpi d' mète lè bê costé do cûr â d'foû, lè hu.*

2. **hu**, *s. m.* Vogue, hausse : *i-gn-a c'one fi ô hu ozès porcès*, il y a encore une fois une demande anormale dans les porcs. [Cf. verv. et ard. *houhou.*]

ſiudré, voy. *tayè.*

ſiurlén, *s. m.* Peau de mouton non tannée.

ſiûyer, *v. intr.* Siffler. | **ſiûya**, *s. m.* Sifflet. [Weismes *hufler, hufla.*]

I

ièbe, *s. f.* 1. Herbe ; voy. *wède.* — 2. Simple, plante médicinale. | **ièrbrie**, *s. f.* Herbe potagère.

iède, *s. f.* Troupeau ; multitude : *one — d'èfants.* | **ièrdî**, *f.* **ièdrèsse**. Vacher, -ère. [Weismes *hède, hèrdi, hèdrèsse.* Voy. *Projet de Dict. w.*, p. 28, 29.]

int'mètant, *adj.* Serviable. [Anc.-franç. entremettant.]

invès, *prép.* Vers, dans la direction de. [Anc.-franç. envers.]

îviêr, *s. m.* Hiver. — *s. f.* Neige.

K

kœ̂dûhance, *s. f.* Conduite, manière d'agir, sagesse ; syn. *obtince.* [Anc.-franç. conduisance.]

kœ̂hantcher, *v. tr.* Déboîter, disloquer ; syn. *kèzandjer* à Gueuzaine ; voy. *clon.*

s' **kœ̆lôtiner**. Se traîner, fainéanter : *ci poûri tchè la èst bon po s' — d'one tchèyîre so l'aute.*

kœ̆môfier, *v. tr.* Mâchonner : *cès qui n'ont pus nou dint k'môfièt l'amagner.*

kènons, *s. m.* Intérêts d'un capital : *pay* (payer) *sès kènons*, auj. ord[t] *pay sès ètèrèts*. [Anc.-franç. canon, m. sign. — Propr[t] conditions de prêt.]

kœ̆qwây'lé et, plus souvent, **dœ̆qwây'lé**, *part. adj.* Abattu, sans ressort (se dit surtout de celui qui n'a pas assez dormi) : *qwand qu'ô rène* (s'agite) *tote nœ̆t, ôs èst — tote djôr.* [Cf. anc.-franç. quaile : alerte, ardent. — Vill. (brouillon) et Sc. *d'qwâyi* : défait.] Syn. *d'tal'té*.

kœ̆ssouhe, dans les expr. 1. *aveûr al — : one fi qu'i-arè s' pârt al —, i-ènn' arè vite fêt l' payis qwite*, une fois qu'il aura sa part à sa discrétion, il l'aura vite dépensée ; *i-ènn' a qui n' sarîn' lèy lœ̆ monde è pây, i fât qu' i-âhîn' toudi ôk ou l'aute al —* (syn. *a tchèsse*), il y en a qui ne sauraient laisser le monde en paix, il faut toujours qu'ils tourmentent l'un ou l'autre. — 2. *mète al — : i-a vite awou mètu s' noûve montœ̆re al —*, il a eu vite détruit son nouvel habit. — 3. *djower al —*, t. du jeu de billes : se poursuivre avec de grosses billes (arch.) [Vill. *guzouhe*.]

kœ̆tchampi, voy. *tchampi*.

s' **kœ̆tchapouyer**. Se quereller, se chamailler.

1. **kètche**, *s. f.* Fruit séché au four ; liég. *catche*. | **kètcher**, *v. tr.* Sécher au four : *ô kètche lès peûres, lès bilokes.*

2. **kètche**. Tape donnée avec la main ou une règle (sur la main, à l'école). | **kètcher**, *v. tr.* 1. Frapper avec la main, etc. : *louke a t' sègne, ca tœ̆ t' f'rès kètcher so lès dœ̆ts.* — 2. Heurter deux œufs l'un contre l'autre pour en essayer la coque ; liég. *caker*. | **kètch'ter**, *v. intr.* Toquer, donner quelques coups légers (à la fenêtre, par ex.) ; liég. *caker*.

kœ̆tchèsser lès aragnes. Pourchasser les araignées = faire tapisserie dans un bal ; syn. *haper lès mofes*.

s' **kœ̆trôssiner**. Se tirailler.

keûse, *v. tr.* Coudre : *aveûr po* —, avoir de la fortune ; *lèy po* —, laisser de la fortune (en mourant). [Corruption de *pokâs*, pièce de monnaie qui valait huit sols; cf. Dr Esser, *Bull.* t. **45**, p. 349.]

keû-song, *s. m.* Maladie du bétail : refroidissement, pneumonie. [Littt « sang coi » ; *londjin song* à Cheneux-Stavelot.]

kéyon, *s. m.* Adolescent, blanc-bec. Le *kéyon* n'est admis *ôl djônèsse* (dans la « jeunesse ») qu'après avoir payé la *kéyon'rie* (une « tournée » ou deux à ses aînés) et fait preuve de sa valeur *tot potchant oute lè cawe d'ô ramon* (en sautant par dessus la queue d'un balai). Cf. *houyon*.

knab, *s. m.* Petit garçon, all. Knabe.

L

labré, *s. m.* Embarras, affaire fâcheuse : *èsse ô* —, être dans la nasse, dans le pétrin. [Verv. *laburin*.]

lâhe, *s. f.* Laie, chemin percé dans un bois.

lake, *s. f.* 1. Dépréciation, déshonneur, flétrissure, tare : *cisse djint la arè one — si ô sét qu' sès parints ont mouri d' langueûr*; *one djint* (par ex. une fille-mère), *one bièsse a one* —, quand elle est dépréciée devant l'opinion; syn. *èsse* **dèlaké**, être déprécié. — 2. Coup de langue, médisance, syn. *lawe* : *taper one* — *a-n-one saqui*, dénigrer qqn, porter atteinte à la réputation de qqn, en disant ou faisant qqch sur son compte. [Liég. *hate*, au sens 2.]

lambale, *s. f.* Lame de couteau, couteau sans manche.

lânî, *s. m.* Lanière, cordon de soulier, de canne. [Vill., Sc. et Gggg. donnent *nâli*, qui est inconnu à Faym.]

lapsûre, *s. f.* Salope, femme malpropre; syn. *tratche*, *pouhouye*.

lèſii, *s. f.* Lessive, eau rendue détersive par de la cendre ou de la potasse. [Vill. et Sc. *lèhîve*.]

lèmer, *v. intr.* Tirer la langue (se dit du chien, du bœuf). Au fig. : *i lème après do pèkèt* (genièvre)

létîre, *s f.* Brebis mère, laitière.

lèy, *pron. dém.* Celui, ceux; celle, -es : *sès poyes ponèt dès pus grŏs oûs qu' lèy do vwèsén*, ses poules pondent de plus gros œufs que celles du voisin. *Èst-ce mès bagues* (pron. *băk*, hardes), *çoula ? Nèni, c'èst lèy Djôsèf, c'èst lèy do mounî*, c'est celles (de) Joseph, celles du meunier.

lisse, voy. *cwayoû*.

lôder, *v. tr.* Contaminer, souiller par contact : *i m'a lôdé d' pus*; *c'èst-atôr lu quŏ dj' m'è lôdé* [Stav. *èlôder.*] | **rœlôder**, *v. tr.* Engager dans une mauvaise affaire, mettre dans le pétrin : *n'avans stu r'lôdés ciste ânée awou lès porcès*.

lôdje, *s. f.* Voy. *hourde*.

lôdrih, *s. m* Fainéant, vaurien, chenapan.

lo*ll*ier et **rœlo*ll*ier**, *v. tr.* Rosser. [Vill. *loh'ner.*]

lokèt, *s. m.* Chetron, layette, coffret fixé dans un coffre, compartiment secret; on dit aussi *lok'rèt, s'crèt*. [Liég. *scrînê.*]

lok'bô ou **lob'bô**, *s. m.* Vantard, hâbleur; souillon ; cf. anc.-franç. loquebault. [Terme d'insulte dont l'existence et la sign. sont peu sûres.]

lômî, *s. m.* Lambin, traînard; syn. *lômineûr*.

lôner, *v. tr* Appliquer avec force : — *one pètée, on côp d' bordon*, etc., une giffle, un coup de bâton.

lonpouhe, *adj.* Apathique, indifférent.

lop'tée, *s. f.* Petite charge qu'on porte ordt sur les épaules.

lôton, *s. m.* Solive qui soutient le plancher.

lou*ll*îre, *s. f.* Œillère, partie du harnais d'un cheval.

loûte, *s. f* Mesure de poids : demi-once ou 15 grammes. [All. Lot.]

louzi, *v. intr.* Être en chaleur; se dit de l'espèce bovine; all. dial. lösig sén. | **louzis**, fém. **-isse**, *adj.* Qui est en rut : *louzis diâle ! Mŏ boû èst sûr'mint louzis*. [Vill *luzisse*, fém.]

lovèt, *s. m.* Petit andain de litière (mousse, bruyère).

lovète (ou *l'ovète* ?), dans les expr. *t'ènn' as —, t'as — dŏ çoula*, tu en as une quantité insignifiante; *t'as — dŏ crôpires è t' câve* ; s'emploie ironiquement.

lôyèt, *adj.* Doucereux, mignard; syn. *tâtalôye.* [*lôlôye* à Stavelot; *lôye*, lent, dans GGGG.] | **kœ̆lôy'ter**, *v. tr.* Mignarder.

lozindje, *s. f.* Carreau, vitre; syn. *veûlire, qwârê.* [Nom resté de la forme des vitres des anciennes fenêtres.]

lûchtok, *s. f.* Livèche officinale, Levisticum officinale; all. dial. Biebstöckel. GGGG. II, 16, *lavasse.*

lûrté, *s. m.* Bombinateur, sonneur igné. [*clouk'trê* à Vielsalm.]

lwègne, *adj.* Sot, malavisé; anc.-franç. lorgne. Rem. l'emploi particulier dans : *lès vîhès djins sont lwègnes awou l's èfants*, les vieilles gens raffolent des enfants; *i-èst lwègne awou lès frambêhes* (airelles ou myrtilles).

M

makèt, *s. m.* Bœuf de taille courte et ramassée. [VILL. it.]

makilyon, *s. m.* Courtier, revendeur; all. Mäkler.

mane, *s. f.* Brouillard puant au printemps; puanteur en général : *taper one* —, répandre une mauvaise odeur. Voy. *flêronde.*

mans'roûle, *s. f.* Arroche des jardins, Atriplex hortensis; on dit aussi *mandj'roûle* et *mant'roûle.* | L'arroche hastée, A. hastata, s'appelle *éripe.*

mar'mince, seulement dans l'expr. *èsse è* —, être embarrassé, perplexe.

mâ-sêve, *adj.* Enragé; syn. *aradjé.* [Stavelot *mê-sève*; lat. male sapius; anc.-franç. saive.]

mascoupe, *s. f.* Espèce de marteau à long manche.

matî, *s. m.* Mollet, gras de la jambe : *i-a dès — come dès pètrâtes* (betteraves); syn. *vinte dœ djambe.*

mayé, *s. m.* Jeune porc mâle châtré.

mœ̆rguèt, *s. m.* Gadoue, matière de fosses d'aisances.

mœ̆stère, *s. f.* 1. Mélange de foin et de paille d'avoine qui se fait à l'aide de la *fotche dœ̆ mœ̆stère* (fourche de bois à deux dents). — 2. Débris de paille qui couvrent l'aire de la grange après le battage et l'enlèvement des gerbes : *lès surus ont*

k'hagné l'avône ol fimbe quæ ç' n'èst vrâyemint pus qu' dol mæstère. [Anc.-franç. mesture : mélange.]

meûne, *s. f.* Vieille femme décrépite. [Vill. *mûne*; all. dial. Mön : tante.]

mèyâ et **mèyan**, *s. m.* Sot, benêt ; syn. *tèbiô*.

midèle, *s. f.* Quille située au milieu de chaque côté.

mine, *s. f.* Vermine, pucerons.

misse, *s. f.* Rate. | **misser**, *v. tr.* Fouler la rate : *i côrt quæ po s' misser.*

mitchète, *s. f.* Rognon, rein d'un animal ; voy. *gargot'rie.*

mitrou, *s. m.* Mille-pertuis perforé, Hypericum perforatum.

miyot dès poyes, *s. m.* Émouchet, épervier gris ennemi de la basse-cour.

mo*l*ier, *v. intr.* Courir follement pour échapper aux mouches (se dit des vaches) ; syn. *bizer*. [Anc.-franç. moucher.] | **mo*l*ia**, *s. m.* Émouchette.

moke-né, *s. m.* Mouchoir. [Anc.-franç. mouche-nez ; mot vieilli remplacé auj. par *norèt d' satchè* ou *d' taße* (poche).]

montæ̃re (*o* mi-nasal), *s. f.* Costume, habillement.

montîre (*o* mi-nasal), *s. f.* Heure du goûter, 4 h. de relevée : *al* —, au goûter. [Anc.-franç. remontiere : après-midi ; cf. le franç. relevée.

morlèsatch, s. m. Sac faisant le service entre le particulier, le meunier et le boulanger : *ôs apôtit l' cûse ô* —, *ô l' pwète â mouni p'afè qu'i l' moûhe èt ô l' rapwète â boul'ôji po fè l' pan*; syn. *satch dæ cûses*. [De l'all Müllersack, par métathèse.]

motèt, *adv.* Peut-être. [Malm. *mutwat*; liég. *mutwèt*.]

motæ̃re, *s. f.* Droit de mouture : quantité de seigle, d'avoine, etc., que le meunier retient en payement de son travail : *læ̃ — èstæt sovint d'ô dîhime, d'ô dozime* (un dixième, un douzième). | **moturer**, *v. tr.* Prélever le droit de mouture sur : *d'avance, ô lèvêve tortos — sæ̃ r'gon, sæ̃-y-avône, etc., asteûre ôs aime mis d' pay ok'tant par sæ̃ti* (setier). [Anc.-franç. molturer.]

moûſion, *s. f.* 1. Lait qui vient d'être trait. — 2. Quantité de lait qu'on trait en une fois : *lè — d'â matén, d'a nône, d'al nœt.*

moûr, *s. m.* Mur ; liég. *meûr.* | **mouré**, *s. m.* Foyer, contre-cœur de la cheminée ; liég. *murê.*

mousses, *s. f. pl.* Feuilles de la renouée bistorte, Polygonum bistorta : *c'èst lès foyes què lès conéns* (lapins) *magnèt l' pus oultî* (volontiers).

moûzé, *s. m.* Muselière.

mwèrdan, *s. m.* Mors.

mwèrguèné, *s. m.* Rhume, catarrhe ; liég. *mwèh'nê* ; cf. *chnop'*.

N

naftère ou **nav't'ère**, *s. f.* Défaut, accroc (dans une étoffe, un tapis) ; voy. *faye.* — Cf. *hafta.*

nagâr, *s. m.* Gamin, espiègle. Le *nagâr* est plus petit que l'*agalî*. [Vill. *nagâr, agalî.*]

naſiant, *adj.* Actif, travailleur. | *èsse è* **naſie**, être à l'œuvre, être occupé à qqch : *i sont è — po vinde leû mâhon* ; syn. *èn alaḏye.* | **naſi'ner**, *v. intr.* S'agiter, se remuer ; syn. *cotyer.*

nanète, *s. f.* Biberon : petit vase muni d'un bec, avec lequel on donne à boire aux petits enfants.

nârivès, *adj.* Difficile, délicat dans le boire et le manger ; Gggg. *nâreûs.*

naw'rîre, *s. f.* Pépin d'un fruit.

nâye, voy. *chnigot.*

neûrère, *s. f.* Nuée sombre et épaisse.

nokê, *s. m.* 1. Nœud. — 2. Broussin. [Cf. Gggg. v° *nokerai.*] | **nokète**. *s. f.* 1. Petite masse : *nokète dè souke*, morceau de sucre. — 2. Tumeur, enflure. — 3. Juron : *craker l' nokète tot-oute*, cf. *Bull. Dict.* 1908, p. 29.

nône, *s. f.* Midi : *dèvant* — ; *après* — ; *magner* —, dîner ; *i sone* —, on sonne l'angelus de midi. | **nôner**, *s. m.* Dîner, dans

les expr. *fé l'* —, préparer le dîner ; *magner l'* — ; *pwèrter l'* — (*às tchamps*).

nou (*noun-* devant voyelle, f. *noune*), *adj. ind.* Nul, aucun. | **nouk**, *pron. ind.* Personne ; syn. *noulu*.

noûle, *s. f.* Nue, nuage ; auj. ordt. **ènoûle**. [Malm. *noûlée*.]

novèlité, *s. f.* Chose nouvelle, (se dit surtout des primeurs).

O

ôblîre, voy. *folén*.

obtince ou **optince**, *s. f.* Sagesse, bon esprit, attention : *kœmint qu' lès soyeûrs âhîn' l' — dœ̂ s' raploûre dœvant l' walée !* pourvu que les faucheurs aient la sagesse de revenir avant l'averse ! Entendu aussi : *i n'a noune lobtince*. [Anc.-franç. obédience : soin, attention.] Syn. *sin, kœdûhance*.

ôk, *pron. ind.* Quelqu'un. Rem. les expr. 1. *i-è fêt ôk mâ*, on en éprouve de la peine ; *i-èst toudi ôk ozès pîds*, il est toujours dans vos jambes. [C'est l'all. einem]. — 2. *c'èst tot d'ôk*, c'est bien fait, je suis content que cela arrive. — 3. *tot-èn-ôk*, sans interruption, tout en même temps.

onde, *v. intr.* Oindre. | **ontœ̂re**, *s. f.* Onguent. [Anc.-franç. ointure.]

onièsse, *adj.*, **onièss'mint**, *adv.* Convenable, -ment ; considérable, -ment. | **ra-onièster**, *v. tr.* Remettre dans un état convenable. | **onêtrœ̂mint**, *adv.* Honnêtement.

onze (*o* mi-nasal), dans *pèce d'* —, pièce d'un demi-mark ou 50 pfennigs, représentant la valeur de onze anciens *patârs*. | *one dœmée pèce* = pièce ou somme de 25 pfennigs.

ôrdiner, *v. tr.* Penser, opiner : *dj'ôrdine quœ̂ c'èst lu qui-a twêrt*. [Terme archaïque.]

ôsîre (*o* mi-nasal), *s. f.* Petite baguette de bouleau qui sert à fixer les *stombes* ; voy. *stombe*.

oultî, *adv.* Volontiers. [À Weismes *voultî*. — Le *v* est tombé également dans l'expr. archaïque : *ous-se ou n'ous-se nén?* veux-tu ou ne veux-tu pas?]

ourdon, *s. m.* Couche stratifiée de foin, de litière, etc., sur un char; cf. Body, *Voc. agr., ourdon, hourdon.*

oûve, *s. f.* Œuvre : *lèy oûve*, quitter l'ouvrage, cesser; *i lèt oûve dœ ploûre*, il cesse de pleuvoir; *mète èn —*, donner de l'occupation, employer; *dœvins-oûves*, sous toit, à l'intérieur. | **ovrer**, *v. tr.* Travailler : *dj'ouvêre, n'ovrans; dj'ovrêve, dj'ouvêr'ri; dj'é ovré.* | **ouvrî**, *s. m.* Ouvrier; *f.* **ouvêr'rèsse**. | **ovrœ**, *s. m.* Échoppe.

P

pâdrome ou **pâdrone**, *s. f.* Patience ou parelle (plante).

paſi'ner, *v. intr.* Picorer : *lès poyes paſi'nèt so l'ansènî*; voy. *wêder.*

pal'mint, voy. *cwayoû.*

pâmer, *v. unip.* : *i pâme, i fèt pâmant*, le soleil est accablant; *i-a û si tèl'mint pâmé qu'i n'i-avèt nén a l' fè foû*, le soleil était aujourd'hui si ardent qu'il n'y avait pas moyen de durer.

1. **pâne** (*â* mi-nasal), *s. f.* Grosse poutre qui supporte l'étage des étables et des granges. [Comp. le franç. panne.]

2. **pâne**, *s. f.* Chien-dent; Gggg. *plène.*

paner, *v. tr.* Mettre en contravention; syn. *d'wèdjer*, voy. ce mot. [All. pfänden : prendre qqch comme gage.]

pârtchèt, *s. m.* 1. Petit parc (de jardin). [*qwârê*, à Weismes; *plèce* à Ondenval.] — 2. Rangée d'épingles sur une feuille, groupe d'épingles boutées.

pass'mint, *s. m.* Animal que l'on garde en hiver au lieu de s'en défaire en automne : *one moſie* (ruche) *qu'ô passe, c'èst-ô —.*

pastê, *s. m.* Pâtée pour le bétail, mélange de foin, son, paille hachée (*haksèl*, s. f.,) navets, etc., trempés d'eau; syn. *lapadje*, breuvage où entre moins de solide. | **pastûre**, *s. f.* Farine d'avoine grossièrement moulue.

pêr, *s. m.* Cour de la ferme, litt[t] « parc » : *stièrni l' —*, répandre de la litière dans la partie libre de la cour, pour qu'elle s'imprègne des déchets de l'étable et forme du *broû.*

pércer, *v. tr.* Assujettir fortement la charge de foin, de litière, etc., sur un chariot, litt[t] « percher » : *ô pèrçon awou l' tôrnikèt qui-èst podri l' tchèrète*, on « perche » avec la manivelle qui est derrière la charrette. | **pércée**, *s. f.* Meulette, petit tas de foin : *ô fèt dès — awou l' foûre qui-a stu mètu è rôyes.*

pèri, *v. unip.* Être imputable à, dépendre de : *i pèrit â consèy*, cela dépend du Conseil. *Si l'malâde nè s'è ra nén, i n' pèrifirè nen â sègn'mint*, si le malade ne guérit pas, cela ne sera pas imputable au traitement. *S' i n'dène nén abèyemint one cope dè cès deûs' la, i n' pèrifirè sûr nén al bâcèle, ca c'èst-assez dire qu'ile-z-i tént*, si ces deux-là ne font pas bientôt un couple, ce ne sera sûrement pas la faute de la fille, car on peut dire qu'elle y tient. *I pèrifirè a mès s' mèles si dj' sè pûhé*, la faute en sera à mes semelles si j'ai les pieds mouillés.

pèrlète, *s. f.* Œuf de Pâques cassé aux deux bouts par le *kètchadje* ; voy. *kètche*. [*pèlète* à Weismes.]

pètruye, *s. f.* Excréments formant une petite masse : *qwand qu'ô djète lès vatches o l'iviêr, i d'mâ d'zos l'ansène dès nokètes dè flate qu'ô ramasse awou l' râve* (râble) : *c'èst dès pètruyes.* | On dit *dès* **pètes** *dè gade, dè live*, etc., des excréments de chèvre, de lièvre, etc. [Liég. *pètales*.]

pîd-stant, voy. *stère*.

pîpô, *s. m.* Coccinelle. [All. dial. Peipel : papillon.]

pîr'*l***ier**, *v. tr.* Épierrer (un champ, par ex.). | **pîr'***l***ète**, *s. f.* Petite pierre.

plane *do pîd*, *s. f.* Plante du pied. [Anc.-franç. plane du pié.]

plês'nîre, *s. f.* Jardin potager ; GGGG. II, 231. | **courti**, *s. m.* Prairie, attenant à l'habitation, d'où l'on tire la provision quotidienne d'herbe fraîche pour l'étable. | **wègnant courti**. Closeau, voisin de la maison, qui fournissait jadis les primeurs, *timps dol tinr'hon* (pendant la saison des primeurs).

plofèrt', *s. m.* Individu gros et trapu ; t. empr. de l'all. dial. ; on dit ordt *ô grès — d'al'mand*. [Comparez *clèpèrt'*, *poufèrt'*.]

plonkèt (*o* mi-nasal), voy. *prandjire*.

ploukèt, *s. m.* Bourron de laine émondée et prête à être filée. | **ploukète**, *s. f.* Flocon de laine; au fig. quantité minime: *i-gn-a pus — d'iviêr avâ lès cwârs*, il n'y a plus flocon de neige dans les champs. — 2. Piéride (du chou), puceron (des plantes).

pons'ner (o mi-nasal), *v. intr.* Faire des points de couture; au fig. faire des riens, chipoter. | **ponsèn'rèsse**, *s. f.* Chipotière. | **rapons'ner**, *v. tr.* Ravauder, remmailler; syn. *ranawyer*.

porsome (Ovifat), *s. f.* Bord extrême; seul[t] dans : *èsse sol — dœ̆*, être en danger de : *lœ̆ vêre èst sol — dœ̆ toumer*, le verre est sur le point de tomber. [Cf. J. Feller dans *Bull. Dict.* 1907, p. 132.]

pôsser, *v. unip.* : *i pôsse*, 1. le vent soulève de la poussière; 2. le vent chasse une neige froide et fine, *dol pôssire d'iviêr*; *i nive a têre pôsser*, il neige de façon à poudrer la terre. | **èpôsser**, *v. tr.* Couvrir de poussière. | **dœ̆pôsser**, *v. tr.* Épousseter. | **rapôsser**, *v. tr.* Raccourir précipitamment; syn. *rapêner*. [Cf. *Bull. Dict.* 1908, p. 29.]

pôte, *s. f.* Patte : *ô d'mande one — azès* (aux) *tchéns, one take azès p'tits èfants*. [Gggg. II, 202.]

pôtrén, *s. m.* Poulain. Rem. l'expr. *fêre one vôye dœ̆ —*, faire une course inutile. Voy. *chœ̆rlén*.

poufèrt', *s. m.* Appendice cæcal des porcs, vaches, etc., vessie dont les enfants font un jouet; syn. *pèta*. [Comparez *plofèrt'*, *clèpèrt'*.]

poûfrén, *s. m.* Voy. *brènes*.

pourdjû, *interj.* Pour Dieu ! — D'où l'adv. **pourdjûmint** : *dj'èstœ̆ si — nèhi quœ̆ dj' m'èssop'téve tot magnant*, j'étais si réellement fatigué que je m'assoupissais tout (en) mangeant. Cf. *vrâyedjœ̆mint*, à l'art. *veûr*.

poûr'tène, *s. f.* 1. Paresse, fainéantise. — 2. Fainéant : *c'èst-one —*.

pouti, *v. tr.* Bouder, porter rancune; syn. *broder*.

pouyî, *s. m.* Perchoir des poules. [Le poulailler s'appelle *stâve* ou *han d' poyes*.]

prandjîre, *s. f.* 1. Méridienne; syn. rare *plonkèt.* — 2. Partie de la journée où se fait la méridienne (de 12 $^1/_2$ à 2 h.).

prétèr' (Weywertz), *s. m.* Garde-champêtre; t. emprunté de l'all. dial. [Bas lat. pratarius, anc.-franç. praier.]

prétinde, *v. intr.* Aspirer à faire sa première communion.

prôme, *s. m.* Proche parent : *i n' rœ̆k'no pus sès* —, il ne reconnaît plus ses proches. | **prôm's^{e}té**, *s. f.* Parenté. [Anc.-franç. proisme, proismeté.]

prôp'mint, *adv.* Même, jusqu'à : *i vint — dès brocales,* il vend même des allumettes. [À Verviers *prôptumint.* Vill. *pur'mint.*]

pûher, *v. tr.* Puiser : *mès solés pûhèt,* mes souliers font eau, De là : *ǯœ̆ m'ē pûhé* ou *ǯœ̆ sœ̆ pûhé,* j'ai les pieds mouillés.

punake (liég. *pinake*), *s. m.* Bouge; voy. *bourander.*

pûtyer, *v. tr.* 1. Épouiller; surtout *sœ̆* —, s'épouiller (se dit des poules). — 2. Chercher en fouillant : — *lès crètons avâ l' plat d' crôpîres,* chercher les morceaux de lard rôti dans le plat de pommes de terre ; aussi *intr.*: — *ŏ plat d' crôpîres po m'ni azès* (venir aux) *crètons.* | **pûtch'ter**, *v. intr.*, fréquentatif du précédent : *ŏl plèce dœ̆ magner a rond, i pûtch'ton avâ l' plat po trover lès bons bokèts,* au lieu de manger dans l'ordre (où les choses se présentent), il farfouille dans le plat pour trouver les bons morceaux. [Dér. de *pu,* pou. — À Robertville, *pûyeter* : épouiller ; cf. *Bull. Dict.* 1908, p. 22.]

pwèrtâ, *s. m.* Placard situé entre la porte d'un escalier et l'étage supérieur : *lœ̆ tricôsse* (tenaille, tricoisse) *èst so l'* —.

pwète, *s. f.* Grange : *l'uh dol pwète,* la porte de la grange. *ñœ̆re*, *s. f.* Anc^t grange, ne sign. plus auj. que « grand hangar ».|

Q

qué, *adj. interr.* Quel ; **quin-** devant voyelle : *quin-ome !* **quine**, *f.* Quelle. | **saqué**, *f.* **-ine**, litt^t « (je ne) sais quel », drôle, singulier : *c'èst-ô saquén !* c'est un type !

qwâs'ler, *v. intr.* Hésiter, biaiser. | *fé lès* **qwâses**, faire semblant.

qwârer, *v. tr.* Diminuer d'un quart (la paie d'un ouvrier ou d'une journée) : *ô qwâre lè djôrnée qwand qu'ile lèt oûve al montîre* (quand elle finit à 4 heures).

qwèt'tropè, *s. m.* Lézard. [*qwètroupè* à Weismes ; *qwat'pè* à Malm. ; *qwat'pèce*, fém., à Stavelot, Verviers, Liège.]

R

raboudu, *adj.* Courtaud, trapu. [Vill. et Sc. *rabodé*.]

racan'dôzer (Remonval), *v. tr.* Rabrouer ; syn. *rabawer*, *rastraboter*. [Vill. et Sc. *racan'dôzer* : rosser.]

rac'brôdyer, *v. tr.* Chiffonner, bouchonner ; syn. *rac'fougn'ter*.

rac'vièrni, *v. tr.* 1. Remettre sur le bon chemin (au propre et au fig.) : *dj'èstè tot foû d' mi* ; *qwand qu' dj'ou l'èsprit ô pô rac'vièrni...* — 2. Remettre en ordre, en état, réparer : *i-gn-a wé d' tchwè* (pas grand'chose) *a — a ci manadje la, i vât mîs dè l' maker djus* (abattre). [Stavelot *rad'vièrni*, *Bull.* **44**, 520.]

sè **ragodyer**. Se réjouir, se régaler, banqueter.

sè **ragritcher**, voy. *gritchète*.

sè **ragroubier**. Se contracter, se recroqueviller.

raſi'ler, *v. intr.* Se porter impétueusement : — *ô l'ovradje* ; — *oute tot* (à travers tout) ; syn. *dârer*. | **rih-rah**. Dare-dare.

rahoûr, *s. m.* Train, mouvement d'une ferme, exploitation : *c'èst-ô trop grand — p'ô s'-fèt ome ; i-gn-a ô — dè djins, dè bistè* (bétail), *dè hèrnas* (engins) ; syn. à Weismes *hachwè*, à Stav. *hass'wè* ; all. Betrieb.

râladje, *s. m.* Objet de rebut, de peu de valeur ; syn. *rèni*, *rahis'*.

ram'hier, *v. intr.* 1. Remuer légèrement des branches : *ôs ôt ram'hier on-ouhè ol hâye*. — 2. Faire un léger bruit en furetant qq part ; fureter. | **ram'hion**, *s. m.* Ramille, menu morceau de bois. [Cf. *Bull. Dict.* 1908, p. 27.]

ramonter, *v. tr.* Butter (les pommes de terre) ; syn. *rahop'ter*.

ranawyer, *v. tr.* Ravauder, remmailler ; voy. *pons'ner*.

ranâyeter, voy. *chnigot, rèpîtrer*.

rand'ler, *v. intr.* Résonner, faire du bruit. | **randale**, *s. f.* 1. Rondelle en métal qu'on met sous le pot-au-feu. — 2. Enfant bruyant : *i fât toudi qu'i randèle, c'èst-one randale*.

rapéner, *v. intr.* Raccourir précipitamment ; voy. *pôsser*.

sʉ̂ **raploûre**. Revenir au logis ; voy. *obtince*.

rapons'ner, voy. *pons'ner*.

râpyer, *v. intr.* Ramper, se traîner à travers des obstacles. | **râpioûle**, *s. f.* Lierre des murailles, Hedera helix.

rasploy, *v. tr.* Appuyer, appliquer (contre). [Liég. *raspouyî*.]

rastaler, *v. tr.* Glaner, ramasser au râteau (*rusté*) les épis qui restent sur le chaume après la moisson.

sʉ̂ **rastére**, voy. *stére*.

ratchouf'ter, *v. tr.* 1. Baisoter. — 2. Chiffonner : *louke dʉ̂ n' né — t' capote* (veston), *tot l' lèyant dʒère èn one cwène*.

rayê (Ligneuville), *s. m.* Racine (surtout d'arbre).

râyèt, *s. m.* Petit être difforme.

rʉ̂bate *aʉ̀ solè*, *s. f.* Endroit exposé au soleil : *Ôdinvâ èst ol —*, Ondenval est bien exposé au soleil.

rʉ̂câv'ler, *v. intr.* Faire une seconde séance après la soirée. [Cf. *câv'ler, rʉ̂tchanceûr* et J. Haust dans *Bull. du Dict.*, 1907, p. 142.]

rʉ̂cinon, *s. m.* Repas après *lès sîses* (la soirée).

rʉ̂côper, *v. unip.* Copter : *abèye a mèsse ! i r'côpe dèdja !*

rècoulisse, *s. f.* Réduit, cul-de-sac ; partie du palier resserrée entre la cage de l'escalier et une cloison parallèle.

rédon, *s. m.* Rayure perpendiculaire que forme l'ondée à l'horizon : *dʉ̂vant quʉ̂ l' walée n' vègne, ô vèt lès — â lôs'*, avant que l'ondée vienne, on en voit les stries au loin. — 2. Paquet de pluie, averse isolée : *lès walées d' tontre ont co sovint dès — ; c'èst dol pleûve qui vént a — ; lʉ̂ walée nʉ̂ vèt né so vola* (par ici), *n' ènn' arans motèt ô rédon*. — 3. Bande, sillon : *i-gn-a ô — d' tchèrdons è ci bokèt d'avône*, il y a une traînée de chardons dans

ce champ d'avoine. [Bellevaux, Burnenville prononcent *rindon*; si cette nasale n'est pas primitive, il faut voir dans notre *rêdon* un dérivé de *raide* (raie, ligne, trace) que donne Lobet ; on ne peut admettre l'étym. proposée par Gggg. II, 272.]

rœ̂glîcer, *v. intr.* Régurgiter (se dit des nourrissons gavés).

glèter, *v. intr.* Baver (se dit des enfants et des grandes personnes). [Vill. *rugrici.*]

sœ̂ **rèhém'ter**. Retourner chez soi. [De l'all. Heim : domicile.]

rèlion, *s. m.* Dos.

rénâ, *s. m.* Pierre servant de borne entre deux propriétés ; syn. rare *masse.*

rœ̂noter, *v. tr.* Rappeler, remémorer (qqch à qqn).

rèpîtrer, *s. m.* Remettre un pied (à un bas) ; — *sès tchâsses*, au fig. « refaire sa fortune ». | **dœ̂pîtrer**, *v. tr.* Déchausser un arbre.

ré-que, litt. « rien que », occupe une place remarquable dans des phrases telles que : *i n' sone co rè-que* = il ne fait encore que sonner, on sonne seulement.

rére, *v. intr.* Beugler, mugir.

rœ̂skèl'ter, voy. *skèl'ter.*

rœ̂ssauter, *v. tr.* Saillir (se dit du taureau).

rès, *s. m.* Grand panier bas et oblong.

rœ̂ssiner, *v. intr.* Frémir d'effroi, d'émotion ; cf. *frîz'ner*, *hob'ler.*

rèstoût'ler, *v. tr.* Accueillir (qqn) avec des paroles hautaines, irritantes ; syn. *rabawer*, *rastraboter.* | **stoût-pârlé**, s. m. Parole piquante, sarcasme. [Cf. Gggg. *Extr. de Vill.*, v° *stout.*]

rœ̂tchanceûr (Sourbrodt, Xhoffraix), *s. m.* Personne qui fait une nouvelle séance après *lès sîses* (la soirée, la veillée) ; syn. *rœ̂câv'leûr* ; voy. *rœ̂câv'ler.*

rœ̂tchôker, *v. tr.* Côcher (se dit des oiseaux).

rèvé, *s. m.* Sorte de palier ménagé dans un chemin montant, pour recueillir les eaux et les faire dériver dans une prairie.

rife, *s. f.* Bande de terrain ; Gggg. II, 305.

river, *v. tr.* 1. Rafler (?) : *ô rive lès djuniès' p' aveûr lès côt'lires* ; *ô rive lès côt'lires djus dès djuniès', lès frambêhes djus dès coſiès* ; *river a ôk lès djavês* (javelles), supplanter qqn auprès d'une jeune fille. — 2. Découper en pulpes : *river lès navês, lès cabus.* | **rivî**, *s. m.* Coupe-navets, coupe-choux.

r'mus', *adj.* Renfrogné, taciturne. [GGGG, II, 149, *mus'*.]

roſi'ler, *v. intr.* Râler : *i roſièle* ; all. röcheln.

rôkiner, *v. intr.* Grogner, gronder. | **rôkâr**, *s. m.* Grognon, grondeur.

rond, dans 1. *a rond*, convenablement, en ordre, en rang : *lès glots n' savèt nè magner a rond* ; — 2. *tot a rond*, tout à la ronde : *ô dit tot a rond què l' curé s' vout rastére* (prendre sa retraite). Cf. *pûtyer*, et *Bull. Dict.* 1908, p. 27.

rôlîre, *s. f.* Jeu de quilles.

rouhale, *s. f.* Ventre, bedaine : *vas-'se djè so t' —*, va-t'en te coucher (litt^t^ va et si gis) sur ton ventre ; syn. *boudine.*

rouh'ler, *v. intr.* Dégringoler : *— èn avâ dès ègrés, do tèra.* | **rouh'lée**, *s. f.* Grande troupe : *one — d' bièsses.*

roumah, *s. m.* Ravage, dégât causé par une action violente : *què — què l' vint a fêt dol nût!* quel ravage le vent a fait la nuit! [VILL. et SC. *roumiah* : remuant, vif]

rustî, *s. m.* Couvercle de bois reposant sur deux traverses (voy. *dêyon*) et fermant la cheminée. [La chose et le mot disparaissent aujourd'hui ; cf. anc.-franç. rostier : gril.]

rûte, *s. f.* Ensemble de plusieurs javelles d'avoine dressées sur le champ et liées à la partie supérieure, qui forme pointe. Lorsque les javelles sont liées en gerbes, cet ensemble s'appelle **sôdâr**. [Ces deux termes existent à Sart-lez-Spa avec la signification intervertie.]

S

sawice (*one —*), *loc. adv.* Quelque part (terme archaïque).

sbâton, *s. m.* Botte de paille de seigle contenant plusieurs gerbes battues. | **wâ**, *s. m.* Botte de paille pour couvrir.

1. **sœ̆**, *s. f.* Clôture à claire-voie faite de pieux et de lattes. [Cf. Gggg. II, 357, v° 2. *seûie.*] | **pâfis'**, *s. m.* Palissade.

2. **sœ̆**, *s. m.*, touj. au plur., *lès sœ̆s*, la croûte de lait ; voy. *galoner.* [Liég. *lès seûys.*]

3. **sœ̆**, *s. m.* Soie (de porc) ; voy. *cârpou.* [Liég. *seûy.*]

4. **sœ̆**, *s. m.* Soif : *ci qui-a l' maladîhe dœ̆ souke* (la maladie de sucre : le diabète) *a ô sœ̆ qu'ô n' f'rœ̆t dja passer.* [Liég. *seû*, fém.]

5. **sœ̆**, *conj.* Si, à condition que. [Ancienne prononciation, encore très usitée. Liég. *si*, verv. *su.*]

6. **sœ̆**, *adv.*, lat. sic, anc.-franç. si ; se place après la conj. *èt* reliant deux propositions : *magne èt sœ̆ t' té*, mange et (si) tais-toi ; *va-'se djowe, vé-'se djowe*, va et si joue, viens et si joue = va jouer, viens jouer (lorsque le premier impératif est *va, viens*, la conj. *èt* se supprime) ; *i-z-i fout èt sœ̆ s' fit bièrler*, il y fut et (si) se fit rosser. [Liég. *si*, verv. *su.* — L'adv. d'intensité « si » est partout *si* comme en franç. : *si malâde, si tèl'mint.*]

7. **sœ̆**, *pron. réfl.* Se. [Liég. *si* ; verv. *su.*]

sèvrer et **rœ̆ssèvrer**, *v. tr.*, t. techn. auj. inusités. Séparer les animaux de la herde commune à leur rentrée le soir, pour les remettre à leurs propriétaires respectifs. | **sèvrâye**, *s. f.* Endroit où se faisait cette séparation.

sîdje, *s. m.* Col adhérent à la chemise, en usage autrefois.

sin, *s. m.* Sens, raison, bon sens ; voy. *obtince* : *vœ̆s èst-ce dœ̆ sin?* parlez-vous sérieusement ?

singote ! *excl.* À votre santé ! *fè —*, boire à la santé de qqn.

skèl'ter et **rœ̆skèl'ter** (Walk), *v. tr.* Régaler : *c'èst l' môde avâ vola dœ̆ — l' djônèsse qwand qu'ô s' mariye ; ô s' f'rœ̆t pèl'ter sins çoula*, c'est la mode par ici de payer à boire à la jeunesse quand on se marie ; on se ferait donner un charivari sans cela. [Entendu *skèler* à Weismes.]

s'méçon, *s. m.* Sommités, branchettes (en semence ou non) : *dès — d' djuniès'* (genêt), *d' sapén.* [*s'mécète* à Ondenval.]

sôdé, *s. m.* Talon d'une faux pour litière, sur lequel est cloué le *tayant* ou partie tranchante.

soker, *v. intr.* Perdre sa solidité, sa consistance, sa résistance (se dit du bois) : *lè pleûve dol lune d'awout fêt — tos lès bwès.*

1. **sokète**, *s. f.* Petite souche séchée sur pied : *dwèrmi come one —.*

2. **sokète**, *s. f.* Léger somme : *fére sè — a nône.*

soleûr, *v. intr.* Avoir coutume ; anc.-franç. souloir : *ôs a solu l's acôter*, il y a eu un temps où l'on en faisait cas ; syn. *ô l's a c' awou acôté*, litt[t] : on les a encore eu « acomptés ».

sop'ter, *v. intr.* Sommeiller. | *s'***èssop'ter**. S'assoupir.

sôrdant, *s. m.* Surgeon d'eau, source. [Vill. et Sc. *soûrdant* ; anc.-franç. sourdan.] | **sôre**, *v. intr.* Sourdre, pousser : *l'avône sôrt, sôrdève, èst sôr.* [Vill. et Sc. *soûrder*]

sorfa, *s. m.* Bois pour supporter une charge sur l'épaule. [Cf. *Projet de Dict. wallon*, v° *sorfa*.]

sôrtœnance, seulement dans l'expr. *fi d' —* : *djè n'è dinrè nè fi d' —*, je n'en donnerais pas un zeste ; *çoula n' vât nè fi d' —*. [Anc.-franç. sourtenance : soutien, subsistance.]

sou, *s. m.* 1. Seuil. — 2. Bande de terre relevée qui sépare deux terrains. [À Ondenval : 1. *soû*. — 2. *souhi*.]

souhe, *s. f.* Câble, corde grosse et longue.

soyèn, *s. m.* Terrain où la litière a été fauchée.

spalî, *s. m.* Arbre planté en espalier.

spédjer, *v. tr.* Broyer le chanvre pour en séparer la *harêye*. [Cf. Gggg. *spenge* et *Bull. Dict.* 1906, p. 34.]

spèrvî, *s. m.* Épervier.

splon, *s. m.* Traîneau grossier qui remplace la charrette en hiver : *ô l'vièr ô trêt â splon*, voy. v° *trêre*. | **splôner**, *v. intr.* Conduire (le fumier) sur ce traîneau. | **splônadje**, *s. m.* Action de *splôner* : *c'èst oute awou lè —, ô n' sèplôn'rèt djà pus.* [À Malm., ce traîneau grossier des paysans s'appelle *ligot*, Vill. *lick* (= *ligue*) ; *splèyon* y signifie « petit traîneau », liég. *sployon*.]

spous'roû, *s. m.* Anneau de mariage ; syn. *rond d'ôr, vèdje dè dèt*. [Anc.-franç. sposereal.]

sproûs'ler, *v. intr.* Émettre avec éclat un liquide par la bouche

et par le nez, ce qui arrive par ex. quand on rit en fermant fortement la bouche; s'ébrouer : *lès ɖ'vôs sproûs'lèt qwand qu'i-ont l' cro* (gourme). [Malm. *sprognî*, 1. s'ébrouer; 2. bruiner (VILL. et SC.). — On connaît à Faymonville **sprogn'tœ̀re**, *s. f.*, bruine, petite pluie fine; **sprogn'ter**, *v. intr.*, bruiner.]

stâbe, stâve, *adj.* dans les expr. *pî-stâbe, pî-stâve*, variantes de *pî-stant*; voy. *stére*.

stamon, *s. m.* Montant de bois qui sépare deux vaches à l'étable; espace compris entre deux *stamons*; dans ce dernier sens on dit aussi **stamounîre**; voy. *côtêne*. [Cf. J. FELLER dans *Bull. Dict.* 1907, p. 51.]

stampi, *v. tr.* Frapper une botte de paille contre le sol pour mettre toutes les tiges de niveau : *ô stampit lès wâs èt lès tchapes*. [Cf. GGGG. II, 394.]

stant-pî, *loc. adj.* Immobile, debout : *i d'mœ̀rève la — come ô boû d' fagne*; voy. *stére*.

sté, *s. m.* 1. Tranche verticale : *ô sté d' troufe. Lès trouf'leûrs côpèt l' troufe a stés ol fosse.* — 2. Couche : *ô sté d'ansène s'ô sté d' tére*, une couche de fumier sur une couche de terre.

stèker, *v. tr.* Mettre le premier lit de pierres pour construire une route : — *ô route*. Cette couche de pierres s'appelle **stèk'-mint**. [À Ondenval *stiker, stik'mint.*] | *v. intr.* Être bourré, regorger : *i s'a magné si grœ̀s qu'i stèke*, il a tant mangé qu'il fait saillie; *i fét si plin è cisse tchambe qu'ô stèke*; *ci vé* (veau) *èst si plin d' pus* (poux) *qu' po stèker*; voy. *croukyer, tink'ler*. Entendu à Walk : *i-èst stèké plin*, on ne peut plus rien y mettre.

stére, *v. intr.* 1. Se tenir, être debout : *i stat la sins rén fére. Sta kœ̀!* reste coi ! — 2. Rester indécis, en suspens : *i stat*, la partie (au jeu de cartes) ne donne pas de résultat, il faut recommencer. — 3. Être situé : *ci tchamp la nos stat bén*, ce champ-là est bien situé pour nous. — Rem. **pî-stant**, debout, droit sur ses jambes : *nœ̀s nos avans d'visé one eûre pî-stant, sins ploy one ɖambe*; cf. *stant-pî*. — Ce v. n'est guère usité qu'aux formes *sta* (indic. et impér. prés.), *stéve* (imparfait), *stérè* ou *stârè* (futur),

stêrĕ ou *stârĕ* (condit.), *stu* (part. « été »), *stant* (part., dans l'expr. ci-dessus). [Le lat. stare a donné régulièrement *ster* ou *sté*; l'infin. *stêre* est dû à l'influence des v. très usités *fêre, plêre, têre, rêre, brêre, djêre*, tous monosyllabiques.] | **s'astére.** S'arrêter, faire halte : *i vév, mais i n' vôv nĕ s'—*, il vint, mais il ne voulut pas s'arrêter; *i n' s'a nén astu*, il ne s'est pas arrêté; *djĕ n' m'astêri nén*, je ne m'arrêterai pas. | *s'* **rastére.** Se reposer, prendre sa retraite; v. défectif comme les précédents. Le partic. *rastu* s'emploie dans le sens de « rassis, rangé, d'humeur sédentaire ». | **rasta**, *s. m.* Repos, tranquillité : *èsse a —*, être au repos; *v'ni a —*, trouver le repos (après le labeur).

stièrmint, *s. m.* Litière (pour les bêtes). | **stièrni**, voy. *pêr.*

sto, *s. m.* 1. Souche, partie inférieure d'un tronc. — 2. Tronc des pauvres, all. Opferstöck. — 3. Étui, syn. *boh'tê, canibustê.* — 4. *sto d'ècome*, enclumette du faucheur, all. Dengelstock. | **stoké**, *s. m.* Petite souche : *ô — d' djuniès'*, une souche de genêt. Mais on dira *ô stotchèt d' cabus*, une tige de chou-cabus.

stoker, *v. tr.* 1. Caler. — 2. Gagner ou corrompre qqn en lui graissant la patte; syn. *chtêh'ler.* — 3. Fouler (un membre), luxer : *sĕ — one brèsse*, se démettre un bras. | *s'***astoker.** Se heurter, se buter.

stoûve, *s. f.* Chambre commune, munie d'un poêle (*fornê*), où l'on se tient en hiver; all. Stube. [À Faymonville la maison a ordt quatre pièces au rez-de-chaussée : la *mâhon* ou *cuhène* (cuisine); la *dêspinse*, annexe de la précédente; la *stoûve*, et son annexe la *tchambe*. L'étage s'appelle *plantchi* (plancher), le grenier *guêrni*. Le tout forme le *côr dĕ lodjis* ou la *prêmie pârçon.*]

stombe, *s. m.* Longue baguette de coudrier qui sert à assujettir le chaume sur le toit; voy. *ôsire.*

strŏgne, *adj.* 1. Farouche, qui ne se laisse pas approcher par des étrangers (se dit des petits enfants) : *lès strŏgnes èfants sont co sovint lès pus ratchèmis* (affectueux). — 2. Honteux, timide : *c'èst lès strŏgnes qui l' pièrdèt*, ce sont les timides qui y perdent.

strès (*lès* —). Nom d'un chemin du village de Faymonville.

strifer, *v. tr.* Frotter très légèrement, mettre en couche très fine : — *l' boûre so l' pan.* | *v. unip.* : *i-a strifé*, il s'en est fallu de peu. [All. streifen; Gggg. II, 408, *strifler.*]

stroûfâr, *s. m.* Mélange de lait caillé et de farine d'avoine.

'su, *adv.*, forme abrégée de **èssu**. Aussi : *vés-se a Wéme 'su, ti ?* viens-tu à Weismes aussi, toi? [À Weismes on n'emploie que *èssu*; cf. Körting, æque-sic.]

sus, *adv.* Dessus; voyez exemples aux art. *fons'nî, drigler.*

swer, *v. intr.* Suer; liég. *souwer* : *dj'œ sou, swéve, soûri ; dj'é swé.* — De même *twer*, tuer, liég. *touwer*; *atwer*, tutoyer, liég. *atouwer.*

swik, *s. m.* Jeu de cartes, appelé vulgairement « la bête » : *djower l' —.*

T

tahant, *s. m.* Décroissant de la lune : *ôs aime mîs d' sèmer è — qu'è crèſiant.*

tal'nâr (Thirimont), *s. m.* Masse compacte : *i-a d'ſindu ô — d'îviêr djus do tæt*; syn. *placâr.*

talvater, *v. tr.* Presser (qqn), prier avec instance : *ô l'a tant talvaté qu'i s'a lèy adîre*; syn. *hèri, holer.*

tamint et **tamint'**, *adj. et pron. indéf.* Maint : *tamint' fis*, maintes fois; *i-ènn' a co tamint' avâ l' viyadje qui pwèrtèt dès sîdjes.*

tâv'lî, *s. m.* Hachoir, petite table sur laquelle on hache les viandes. [À Verviers *tâv'lî.*]

tayes, *s. f. pl.* Tailles, contributions.

tayœ̂, *s. m.* Assiette sur laquelle on sert le beurre; anc^t^ **ſiudré**.

tchacant, *adj.* Vif, brillant de joie (se dit de l'œil) : *qwand qu'ôs èst êhe, ôs a lès ûs* —, quand on est aise, on a les yeux brillants. | *adv.* : *come i louke — !* Comme il a le regard vif ! [Vill. *tchocant.*]

tchaflée, *s. f.* Giffle; syn. *pètée, tôpène, roufe.* | **tchafler**, *v. tr.* Flanquer, appliquer rudement.

tcha*ñ*'ler, *v. tr.* Trafiquer d'une manière sordide et illicite, vendre en cachette; syn. *trouh'ler*. | **tcha*ñ*èl'rèsse**, *s. f.* Femme qui vend les objets du ménage à l'insu de son mari. [All. schachern, même sign.]

tchâmossé, *s. m.* Sphaigne, espèce de mousse : *ô s'è siêrt po fé dès breûsses èt po wâmer lès wans dès mâhons*, on s'en sert pour faire des brosses et pour couvrir les pignons des maisons. [*tchamousstre* à Francorchamps; *tchèvrou-mossê* à Wanne.]

tchampi, *v. intr.* Se chamailler. | *sœ* **k'tchampi**, même sign. [All. kämpfen; anc.-franç. champir : lutter.]

tchancé, *s. m.* Stalle du chœur; le chœur lui-même; cf. le franç. cancel, chancel. [À Thirimont *tchanté*.]

Tchan, *n. pr.* Jean : *Tchan dès navès*, Jean des navets, figure humaine qu'on croit voir dans la lune.

tchanté, *s. m.* Tartine double composée de deux tranches de pain superposées; cf. le franç. chanteau : *d'avance, fé lès qwètre eûres sœ t'hêve* (se disait) *magner l' tchanté*.

tchâwer, *v. intr.* Chauvir, dresser les oreilles et les rejeter en arrière : *lès ẖ'vôs tchâwèt dès orèyes qwand c'èst qu'i-oyèt do brut*.

sœ **tchèker**. Se développer, s'engraisser (se dit surtout des porcs); voy. *fourẖi*. [All. dial. sich schicken.]

tchène (ordt suivi de *dœ visaẖe*), *s. f.* Joue. [All. Kinn; lat. gena.]

tcheûtche, *s. f.* Tarin, espèce d'oiseau.

tchî, *s. m.* Partie de la charrue à laquelle est adapté le soc (*hire*) et sur laquelle repose tout l'instrument. [Gggg. *chî*.]

tchin'ler, *v. unip.* Faire un temps pluvieux, un temps de chien : *c'èst-ô d'brissé timps, i tchinèle tote ẖôr*; syn. *brisser*.

kœtchin'ler, *v. tr.* Gaspiller, galvauder.

tchouh'ler, *v. tr.* Attraper, duper; syn. *ac'sûre*.

tchuh't*œ*ner, *v. intr.* Chuchoter.

tèbi*ô*, *s. m.* Imbécile, benêt; syn. *mèyâ* ou *mèyan*.

tiès'lîre, *s. f.* Cuir plat que le hotteur, *hot'li*, s'applique contre la tête; têtière, partie du harnais qui s'applique contre la tête du cheval.

tiès'lou, *adj.* Têtu. [Malm., liég. *tièstou.*]

tîke, *s. f.* Enveloppe de la paillasse. [Malm. *tîke* : taie d'oreiller; voy. *tirâde.*]

tim'tame, *adj.* Gris, légèrement ivre.

tinâ, *s. m.* Gorge, pièce de bois échancrée qui s'applique sur la nuque et les épaules pour porter deux seaux latéralement. [Malm. *hârkê*; VILL. *tinâ* : croc.]

tink'ler, *v. tr.* Tendre fortement. | *v. intr.* Être fortement tendu : *i s'a magné si grŏs qu'i tinkèle*; voy. *stèker.* Cf. GGGG. II, 423.

tinr'hon, *s. f.* Époque de l'année (juin-août) où l'on mange les primeurs (surtout les pommes de terre).

tinsivŏs, *adj.* Impatient, qui sollicite avec importunité. [GGGG. II, 423, *tensieû.*]

tirâde, *s. f.* Taie d'oreiller; cf. *tîke.*

tire-bale, *s. f.* Canonnière en bois de sureau, jouet d'enfant. [It. à Wanne; *pafète* à Stavelot; *boufète* à Chevron.]

t'nant, dans la loc. adv. *èn on t'nant*, tout d'un tenant, sans discontinuer; syn. *è rote, è-sèwant.* [Anc.-franç. en un tenant.]

totcher (Weismes), *v. tr.* Rosser, battre.

tôrner, *v. tr.* Tourner. | *sŏ — d'one saqwè*, faire cas de quelque chose : *i n' sŏ tône gote dŏ mouri*, il n'a cure de mourir.

transe, *s. f.* 1. Agonie : *èsse ol transe.* — 2. Tintement particulier de la cloche qui annonce l'agonie d'un malade : *soner l' transe.* [Pour un mort, on sonne *a mwêrt* : deux *pwèsées* (coups, litt. « posées ») pour une femme, trois pour un homme.] |

transi, *v. intr.* Languir, traîner : *lŏ malâde a — dès mŏs d'vant d' mouri.*

trèbate, *v. intr.* Passer à travers, suinter : *l'ève trèbatève oute lŏ finièsse.* [Anc.-franç. tresbatre, m. sign.] Cf. *trêre.*

trême, *s. f.* Petit harmonica à bouche (arch.) : *dŏ m' djône timps n' avis ô djoyŏs vwèsén : tote sîse, i djowêve dès maclotes* (matelotes, espèce de danses) *sol trême.*

trére, *v. intr.* Conduire le fumier au champ : *i nos fârè — â*

splon s'i n' rœ̆lègne nén. | *sœ̆ trére.* Filtrer : *l'éwe sœ̆ trét oute lœ̆ moûr.* | **atrére**, *v. intr.* Attirer, amener (terme techn.) : *ôs atrét l' lècé ozès tètes qwand qu' ô mont,* on commence par attirer le lait dans les trayons quand on trait. Par ext. : *lès vatches sont vite môdues one fi qu'ile sont atrét ; ci qui môt lès fét calfi atrére d'on-èfant.*

trét, *s. m.* Ce que le vendeur donne en plus du poids exact : *ci qui peûse naw* (chichement), *ol plèce dœ̆ d'ner l'—, dène a hate lœ̆ compte.*

trètèler, *v. tr.* Aider d'une bête de renfort (dans un passage difficile) : *lès tchèrons* (charretiers) *sœ̆ f'zèt — oute lès fagnes.*

trèzalée, *part. fém.* (Génisse) qui laisse passer plus de deux ans avant de *louzi* (demander le taureau) : *one — djunu.* [Body, *Voc. des agr.*, v° *forpassé*; Gggg. II, 448.]

trî, *s. m.* Terrain inculte servant de pâturage. | **trîh'ler**, *v. intr.* Demeurer en jachère : *lèy — ô tèrén, c'èst l' lèy on-an sins l' soy,* laisser un terrain en jachère, c'est le laisser un an sans le faucher.

trifôriom, *s. m.* Brouillamini : *rabozer ô — a n'i ré comprinde,* rabâcher un galimatias à n'y rien comprendre. [*tribôriom* à Weismes.]

triker, *v. tr.* Habiller (avec goût) : *i s'a fét — d'ô parmèti* (tailleur) *d' Mâm'dî ; i-èst triké come i fât ; sœ̆ —,* syn. *sœ̆ fé gây.*

trone, *s. f.* Tremble, espèce de peuplier.

trûtche, *s. f.* Diarrhée ; syn. *dœ̆vwèyemint, dridêne, vas-è-vite.* | **trûtchèt**, *s. m.* Petit être débile.

tuta, *s. m.* Bec d'un vase. [Vill. *tutê* ; Scius *tûta.*]

twède, *v. tr.* Tordre. | *sœ̆ —,* faire un détour, s'écarter du chemin le plus direct : *ô n' sœ̆ twêrt wére t-alant po la.*

twètche, *s. f.* Torche. | *dol —,* armoise vulgaire, Artemisia vulgaris. L'armoise absinthe s'appelle *do fwêrt.*

U

u/ïène, *s. f.* Outil, ustensile nécessaire à une opération : *lès — po ray âs crôpîres*. Voy. *ènuſt'ler*.

usdance, *s. f.* Usage. | **usder**, *v. intr.* User (de qqch).

V

vèdje dœ̈ dœ̈t, *s. f.* Bague, anneau, voy. *spous'roû*. [Entendu aussi *vète dœ̈ dœ̈t*, altéré par assimilation.]

vèh'ler, *v. intr.* Courir, battre la campagne (se dit surtout des chiens); syn. assez rare de *wîler*.

vèrdjer, *v. intr.* Être flexible comme une verge | **vèrdjon**, *s m.* Manche de fouet composé de plusieurs verges entrelacées.

vètruyer, *v. intr.* Aller et venir sans cesse; syn. *vèroter*. [Vill. et Sc. *vètroyî*.]

veûr, *adj.* et *s. m.* Vrai, vérité. | **vèr'mint**, *adv.* À propos : *vœ̈s-a-z-ô scrit, vèr'mint?* À propos, vous a-t-on écrit? | **vrémint**, *adv.* À la vérité : *c'èst, vrêmint, drole.* | **vrâyemint** et **vrâyedjœ̈mint**, *adv.* Tout-à-fait; voy. *pourdjû*.

vî, vîhe, *adj.* Vieil, vieille. | **vîhème**, *s. f.* Vieillesse, âge : *n'èstans d'one —*, nous avons le même âge. [Vill. et Sc. *vîhèsse*. Anc.-franç. viesine.] Voy. *avîh'ni*.

vilin, *f.* **-êne**, *adj.* 1. Vilain, laid. — 2. Mécontent, furieux; syn. *mâva* (mauvais).

vinâve, *s. f.* Le quartier le plus ancien de Weismes. Un autre quartier s'appelle *lès batis* ; un troisième *lœ̈ cwès'roû*. | *lès vinâves*, hameaux qui avoisinent Malmedy (Baugnez, Arimont, Géromont, etc.).

vintilyon, *s. m.* Volet, contrevent de fenêtre ; anc.-franç. ventillon. [Vill. *evintillon*, même sign.]

visète, *s. f.* Visite corporelle que subissent les miliciens ; inspection : *aler al —. Lœ̈ police a fêt l' — avâ l' viyadje*. | **visèter**, *v. tr.* Visiter, examiner (un malade; se dit du médecin). Dans les autres sens on dit *visite, -er*.

vîsène, *s. f.* Vieille herbe, fanée sur pied.

vî-wari, *s. m.* Fripier : *aler â —*, aller chez le fripier. 2. *plur.* Nippes, vieilles hardes : *t'as dès — so l' cwêr.*

voler, *v. tr.* Jeter, lancer; syn. *fouter.*

vôturer, *v. intr.* Aller et venir d'une place à l'autre | **vôtûre**, *s. f.* Allée et venue d'un véhicule.

vôye-saint-Djâque, *s. f.* Voie lactée.

vûse, *s. f.*, dans l'expr. *plûrer a haute —*, « pleurer à haute voix », sangloter. [Comparez *tchûse*, choix.]

W

wâ, voy. *sbâton.*

1. **wan**, *s. m.* Pignon d'un bâtiment : *treûs finièsses ô —, deûs' ô l'acête.* [Gggg. *hauvolé*, terme employé à Malm. et à Stavelot.] | **wan-wére**, *s. m.* Chevron reposant sur le pignon.

2. **wan**, *s. m.* Van. | **wènète**, *s. f.* Vannette (sert à donner à manger aux chevaux).

wéde, *s. f.* 1. Pâturage, prairie. — 2. Herbe. *Mète a wéde*, donner (du bétail) à cheptel. | **wéder**, *v. intr.* Pâturer, brouter; voy. *paſi'ner.* | **wédadje**, *s. m.* Herbe à brouter : *i-gn-a pus d'— ozès frèſiès ânées qu'ozès sètches*; voy. *ièbe.* | **awéder**, *v. tr.* Faire paître : *ô bon ièrdi* (vacher) *awéde sès bièsses lè lô* (long) *dès bokèts d' grains, ozès bossèts.*

wèſiote, *s. f.* Bouton, petite tumeur arrondie : *mète lès —*, vacciner; *aveûr lès —*, avoir la petite vérole; cf. Gggg. *wahète.*

wèran, *s. m.* Garrot (d'un cheval, par ex.); Gggg. *waro.*

wèr'hé, *s. m.* Mélange de farine de seigle et de pâte fermentée : ce mélange constitue la première opération de la panification quand il s'agit du pain noir; cf. *chîve.*

wèr'lié, *s. m.* Terrain vague dans un village; Gggg. *wériha.*

wèroké, voy. *hal'bot.*

wètch'rès, *adj.* Ombrageux, chatouilleux, qu'on n'ose pas toucher (se dit d'un cheval).

wiban, *s. m.* Palonnier; syn. *râye-trèt.*

wicler ou **wik'ler**, *v. tr.*, t. de charp. Dans le plafonnage, remplir de talons de bois l'espace entre les solives et enduire le tout de plâtre ou de mortier.

wihot, *s. m* 1. Dizeau de seigle; *ô mèt lœ r'gon è wihots*, on met le seigle en —. Le syn. **tassé** désignait naguère encore uniquement le meulon d'avoine. — 2. Charge, quantité ramenée en une fois : *n' trans co r'qwèri ô p'tit wihot.*

wiler (*i* bref), *v. intr.* Courir, battre la campagne (se dit des chiens); syn. *vèh'ler.* | **wileûr**, *s. m.* Rouleur, coureur : *c'èst-ô —, vosse tchén.* [Cf. GGGG. *wîler* : passer le rouleau sur un champ.]

win, *f.* **wêne**, *adj.* 1. Fade, insipide. — 2. Malade, sans force, dans l'expr. *aveûr lœ coûr win.* — 3. Mou, paresseux : *i-èst si win qu'i n' pout hay, qu'i n' vét nén èvôye* (qu'il ne peut avancer, s'en tirer). [Anc.-franç. vain.]

wîvrœ̃s, *adj.* Grincheux, intraitable, syn. *hèyâve* : *i-èst si — qu' dje n' sarœ dja pus l' fé foû awou lu*, il est si difficile que je ne saurais plus durer avec lui. [VILL. et Sc. *fivreûs* : fiévreux.]

wôhûle, *adj.* Indifférent, apathique, sans-souci. [*hôhûle* à Thirimont.]

Z

zag'ler, *v. intr.* Courir follement, courir la pretantaine; syn. *couri* ou *èsse âs* **zagués** : *cès djidjètes corèt tote djôr âs zagués.* | **zag'leûr**, *f.* **zaguèl'rèsse**. Coureur, coureuse. [VILL. et Sc. *zaguète* : coureuse, femme légère.]

zam'ter, *v. intr.* Courir de-ci de-là, se donner beaucoup de mal. [It. à Malm. d'après SCIUS; *stram'ter* d'après VILLERS.]

zîvœ̃chtuk, *s. pl.* Fariboles, contes ; syn. *couyes, gabœ̃rlotes.* [All. dial. Sivestück.]

zouguer, *v. intr.* Donner un coup de corne (sedit surtout de la chèvre); cf. *hoy.*

VOCABULAIRES TECHNOLOGIQUES

(7e CONCOURS B DE 1905)

RAPPORT

Le concours des glossaires technologiques nous a valu quatre mémoires en 1905, dont voici les titres et devises :

1. Vocabulaire technologique du *Ponceur sur armes* ou *R'nètieû*. Devise : *Bon corèdje.*

2. Vocabulaire du *Cocher et Charretier*. Devise : *À pîd dè meûr.*

3. Vocabulaire du *Tireur de terre plastique*. Devise : *Tot tûsant tot près dès ovris.*

4. Vocabulaire de la *Fabrication des clous à la main*. Devise : *Li ci qui fait çou qu'i pout*, etc.

***

Le vocabulaire du *R'nètieû* comporte 239 termes, sauf erreur. Il y en a tout au plus vingt-un d'acceptables. Les autres ou bien figurent au vocabulaire de l'*Armurerie liégeoise*, par Closset (Bulletin, t. 32); ou bien sont simplement français : c'est le cas pour un très grand nombre; ou bien sont empruntés au vocabulaire des *Peintres*; ou encore sont des termes généraux qui se rattachent à toutes les professions. Ce mémoire ne mérite aucune distinction.

***

Le vocabulaire des *Cochers et Charretiers* est le pendant du précédent. Il se compose : 1° d'un grand nombre de

termes qui figurent à très bon droit dans le glossaire des *Agriculteurs* et dans celui des *Charrons*, etc., par Albin Body. L'auteur ne s'est en aucune façon inquiété de les consulter. Sans doute s'est-il dit qu'un membre du jury se donnerait cette peine en son lieu et place : votre rapporteur l'a fait ;

2° de quantité de mots ou français ou transportés plus ou moins exactement du français au wallon ;

3° de quelques termes wallons ou qui avaient échappé à A. Body, ou qui ne rentraient pas dans les sujets qu'il a traités.

Voulez-vous avoir une idée de l'attention avec laquelle notre auteur a colligé les éléments de son travail ? Cherchez-y le mot *clapète*, ce frein essentiellement wallon, formé d'un fagot solidement assujéti à l'essieu et dont les extrémités enrayent les rayons des roues, vous ne le trouverez pas.

***

Le vocabulaire du *Tireur de terre plastique* nous console de la nullité des nos 1 et 2. Nous le regardons comme un des rares travaux sérieux que nous procure le concours de glossaires. L'introduction, suivie d'une énumération des sources, nous montre seule que nous avons affaire à un auteur habitué à des travaux de recherches.

Néanmoins son mémoire présente un côté faible, le côté étymologique. Hâtons-nous de constater que l'auteur n'était tenu qu'à faire un glossaire exact et complet, sans avoir à rechercher l'origine des termes dont il explique la signification. Il a voulu faire de l'étymologie. À vrai dire, chaque fois qu'il s'éloigne de Grandgagnage, il eût mieux fait de s'abstenir.

À l'unanimité, votre jury décerne la médaille d'or à ce glossaire.

*
* *

Le « Vocabulaire wallon-français de la Fabrication des Clous à la main » est l'œuvre d'un praticien qui nous a paru aussi peu familier avec l'art d'écrire qu'avec les recherches historiques. En effet, il fait précéder son travail d'un préambule qu'il intitule naïvement « Historique du Métier », sans remonter au delà du dix-neuvième siècle. S'il s'était donné la peine de consulter quelque ouvrage traitant de la description des Pays-Bas au dix-septième et au dix-huitième siècle, il aurait vu que la clouterie y était florissante en certaines localités. Il lui eût été plus malaisé d'explorer les archives au dépôt général du Palais ; mais, pour son édification, nous allons lui mettre sous les yeux un passage tiré des Registres aux Œuvres de la cour de justice du Ban de Herve, qui établit sans conteste que la clouterie y était pratiquée en 1561. Il s'agit de trois cloutiers, débiteurs de deux cents florins vis-à-vis de « Gwilheam Engelbert et Guilhieme Cloet, bourgeois de Lymborch » ; les trois ouvriers s'engagent à se libérer de la manière suivante :

» Berthollet de Chainneux, Thomas dit Maugs de Sorezeit et Cloeset Mailhet de Stocquis, clanwethiers, s'obligent envers G^me^ Cloet (1), bourgeois de Lymborch, pendant quatre ans consécutifs, à forgier et faire claux de quelque sort qu'il plaira au Sr Guilhem et sy lesdicts claes n'estoyent point biens faict et long assez, debvera auxdicts clanwethiers estre rabattu suivant le pris desdicts claes ; et ne pouldront les dicts clanwethiers, ledit stuit, clanweter ne faire clanweter ou le souffrir en leurs forghes ce se n'est a proffit desdits deux maistres. Et se lesdits

(1) Par inadvertance, le greffier omet ici le nom de l'autre maître Engelbert, qui est cité en tête de l'acte avec celui de Cloet, comme ayant comparu devant la cour des Échevins.

clanwethiers fuissent trouvez défaillant tant de fois et quant deffois que ce sera, pour chascune fois seront al amend de IX dalers a applicquer une thierce part asdits, une thierce part az paevres et la troysième part a l'accusateur ».

Pour le surplus, l'historique de notre auteur se borne à citer quelques noms de *martchotês* vides d'intérêt ; il se méprend sur la moralité de ces intermédiaires dont il fait en principe de malhonnêtes gens ; enfin il cite à Vaux-sous-Chèvremont — sans même lui donner son nom de *Findrèye*, que son vocabulaire ignore aussi, — une usine à laquelle une roue hydraulique donnait la force motrice où l'on aplatissait en tôle et où l'on découpait en verges un fer de très bonne qualité destiné à la fabrication des clous.

Il existait sur la Vesdre d'autres usines du même genre, qui payaient une redevance au duc de Limbourg, propriétaire de la rivière sur tout son parcours, même dans la principauté de Liège. Il y avait entre autres une *Findrèye* sur le territoire de la commune d'Olne, immédiatement en amont du village de Prayon. On se figure aujourd'hui à tort que ce nom de *Findrèye* s'applique à la vallée elle-même.

Là dessus, concluons. L'introduction des procédés mécaniques dans la fabrication des clous, a totalement supprimé une petite industrie manuelle dont il est utile de conserver le souvenir. C'est à ce titre que le jury, à l'unanimité, propose d'accorder une mention honorable au mémoire qu'il a examiné, avec l'impression du vocabulaire seul, sans le préambule historique, et à condition que ce vocabulaire fasse l'objet d'une sévère revision, travail dont veut bien se charger le rapporteur (1). Il y a effet à éliminer des termes

(1) Le rapporteur a cru également faire chose utile en rédigeant sur cette industrie une notice wallonne qui sera publiée à la suite du vocabulaire.

communs à d'autres métiers et qui ont paru, même plusieurs fois, dans d'autres vocabulaires. Tel sont : *adjèt'*, *apontî*, *apâyeler*, *balance*, *boquèt*, *bovî*, *cadorê*, *èlére*, *lîve* (poids), *pal'tot* (de la balance), *pôce*, *ponçon*, *raw'hî*, *sâyeler*, *sèyi*, *trait* et *twèrtchî*. Il y a à compléter et à corriger diverses définitions et à introduire quelques termes omis.

Les membres du Jury,

Jean Haust,
Charles Semertier,
Nicolas Lequarré, *rapporteur.*

La Société, dans sa séance du 24 mars 1906, a pris acte des conclusions du jury. L'ouverture des billets cachetés joints aux recueils couronnés a fait connaître que MM. Émile Dony et Louis Bragard, professeurs à l'athénée royal de Mons, sont les auteurs du *Vocabulaire du Tireur de terre plastique*, et que M. Jacques Trillet, de Bouny-Romsée, est l'auteur du *Vocabulaire du Cloutier*. Les autres billets ont été détruits séance tenante.

Vocabulaire technologique

DU

TIREUR DE TERRE PLASTIQUE

PAR

Émile DONY
Professeur à l'Athénée Royal de Mons

et

Louis BRAGARD
Professeur à l'Athénée Royal de Bruges

MÉDAILLE D'OR

INTRODUCTION

Partout où l'*argile* se rencontre à la surface du sol ou à une faible profondeur au-dessous du sol, l'homme l'a de bonne heure façonnée de ses mains pour la faire servir à divers usages domestiques. Préhistoriens et voyageurs signalent cette industrie chez tous les *primitifs*. Dans notre pays, abondamment pourvu de toutes les espèces de terres argileuses (1) : terre *à briques*, terre *à foulon*, argile *plastique* (terre *à pipes*, terre *à potier*, terre *à faïence*, etc.), l'utilisation de l'argile — à tout le moins de la terre *à briques* — est antérieure à l'*époque romaine* ; mais il a fallu le perfectionnement, çà et là très tardif, de la mise en

(1) A l'exception du *kaolin*, cette argile très pure et très réfractaire dont la France et la Saxe ont seules, en Europe, d'abondants gisements. Cf. *Rapports du jury et documents de l'Expos. de l'ind. belge en 1841*. Brux., Seghers, 1842, in-8°, page 187.

œuvre de l'argile plastique pour voir se développer telles de ces industries, comme la poterie de grès ou de pierre, la poterie de grès vitrifié, la fabrication des produits réfractaires (pour usines métallurgiques, verreries, etc.), des carrelages céramiques, de la majolique et de la porcelaine, parmi lesquelles il y a, on le sait, de véritables industries *d'art*. Nous nous interdisons d'envisager, même sommairement, dans les notes qui suivent, les modes si variés de l'utilisation industrielle de la terre plastique en Belgique (1). C'est du travail d'extraction de l'argile plastique, tel qu'il est pratiqué de nos jours et des conditions de cette exploitation dans le passé, que nous nous occuperons ici.

Cette industrie extractive est intéressante à un double titre : d'une part, elle est essentiellement limitée, dans notre pays, à la Wallonie; de l'autre elle a conservé, intacts à travers les âges, ses procédés et son outillage primitifs. L'argile plastique ne se trouve pas ailleurs que dans une partie de la région wallonne, et en gisements peu étendus, disposés le plus souvent par *pelotes* ou *poches* d'une épaisseur de quelques mètres (2), à une profondeur de 12, 15 ou 20 pieds en moyenne. Comme leurs ancêtres-ouvriers le faisaient il y a 5 ou 600 ans, les *tireurs de terre* de nos jours, guidés au préalable par les indications de la sonde révélatrice, traitent directement avec les propriétaires du terrain; à la pioche et à la pelle, deux hommes creusent à même le puits ou *bure* (3); le cuvelage est fait de perches et de cerceaux de branchages; l'un des ouvriers suffit pour enlever les *blocs* extraits, soit par le moyen d'une étroite galerie (4), soit dans la *poche*

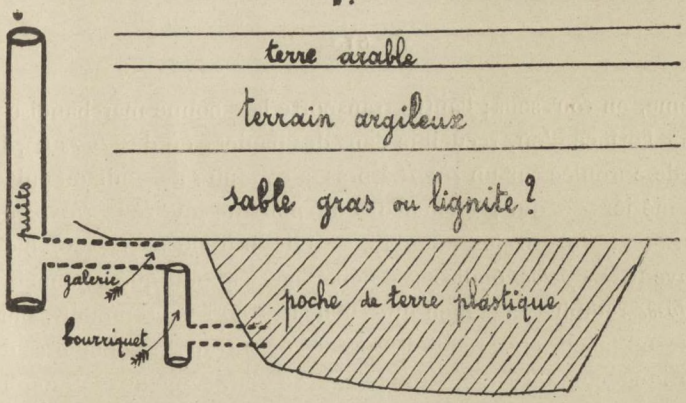
(1) Cf., dans la bibliographie déjà très copieuse, du sujet : D. Van Bastelaer, *Les grès wallons, grès cérames ornés*, etc. Mons, Manceaux, 1885, et Eug. Soil, *Recherches sur les anciennes porcelaines de Tournay. Histoire, fabrication, produits* (dans *Société hist. et litt. de Tournai. Mémoires*, tome 18, 1883).

(2) 8 à 9 mètres au maximum. Cf. les trois dessins ci-contre, indiquant les deux modes d'exploitation restés en usage.

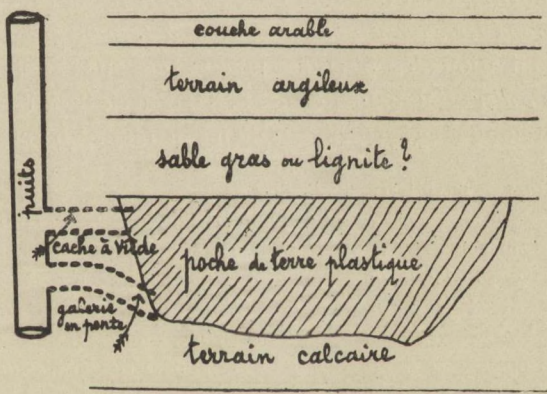
(3) D'un diamètre de 5 à 5 $^1/_2$ pieds.

(4) De 6 à 7 pieds de hauteur.

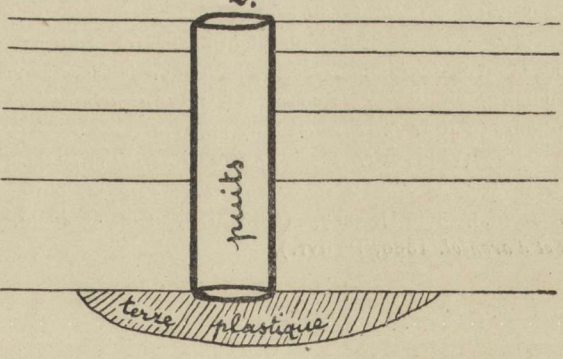
1a.


terre arable
terrain argileux
sable gras ou lignite?
puits
galerie
bourriquet
poche de terre plastique

1b.


couche arable
terrain argileux
sable gras ou lignite?
puits
cache à vide
galerie en pente
poche de terre plastique
terrain calcaire

2.


puits
terre plastique

même, en tous sens ; l'autre transporte la « bonne marchandise » vers l'orifice d'où, recueillie dans des paniers ou des *tines* (1), la corde enroulée sur un *treuil* à bras la conduira au seuil du puits. Le métier est dur ; la maladie de poitrine guette le *tireur* de terre (2) ; l'usure des membres se fait, brutale et rapide, bien souvent. La *pelote* épuisée, le déboisage est pratiqué à la main ; la *fosse* remplie tant bien que mal, le *tireur* va reprendre plus loin son labeur. Les mêmes procédés de travail sont demeurés de pratique courante dans nos mines de fer et même de houille jusque dans la première moitié du siècle dernier (3).

Le plus ancien document dans lequel, à notre connaissance, il est fait mention d'extraction de la terre plastique au pays wallon, remonte à l'année 1289. Dans un registre des revenus du comté de Namur (4), il est question d'« *une Derlière* (5), *c'est à scavoir où on prend terre dicoi li bateur ouvrent à Dynant et à Bovigne* ». Cette indication n'est pas isolée : il est avéré que l'argile plastique (*terre à potier*) était exploitée dès le XIIIe siècle dans la seigneurie de Châtelet (6). Des règlements du magistrat de Châtelet, donnés

(1) *Tines* = cuvelles.

(2) Le « trou » n'est ventilé que dans le seul cas d'exploitation en galeries transversales d'accès et par un système très imparfait d'aérage. (Cf. plus loin le *Vocabulaire*, aux mots *bûse* et *trètwa*.)

(3) Cf. M. N. Briavoinne, *De l'industrie en Belgique. Causes de décadence et de prospérité*, etc. Brux. Dubois, 1839, tome I, pp. 245, 255 et tome II, pp. 283-287. Voir aussi F. Hachez, *Notes historiques sur l'industrie du Hainaut*, etc. (Extrait de la *Belgique industrielle*, Bruxelles). Brux., Biénez, 1851, broch. in-8°, pp. 40 et 41.

(4) Chambre des comptes de Lille, papier aux ayselles, f° 60, recto. Cité par Eug. Soil, *op. cit.*, p. 133, note 2.

(5) La *derle* que M. Eug. Soil identifie peut-être à tort avec la *marle* des *actes* anciens, désigne vraisemblablement ici la terre *à foulon*. Cf. Vocabulaire, v° *dièle*. Voir aussi L. Lahaye, *Cartulaire de la Commune d'Andenne*, tome I, *Introduction*, p. LXXXIV.

(6) Cf. L. Darras, *Hist. de la ville de Châtelet* (tiré à part des *Doc. et Rapp. de la Soc. paléont. et hist. de Charleroi*. Charleroi, M. Hubert, 1898, 2 vol.), tome II, p. 73. (Cité M. Van de Casteele, *Bull. C. R. d'art et d'archéol.* 1880, 1re livr.).

à la corporation des potiers et datant de 1537, 1540; une convention entre les potiers de la ville en 1543; un compte de la commune en 1590; un acte-règlement de 1595; des règlements émanés du chapitre St-Lambert de Liège, en 1615; un règlement communal du 7 octobre 1722 sur l'exploitation des « fosses » et le droit de « boisilier » dans la superficie d'un arpent; enfin les pièces d'un long procès entre le magistrat et les potiers (1772-1824) et les interminables contestations entre la commune (et la ville de Châtelet) et les potiers à propos du boisage ou du remplissage des « fosses » de 1824 à 1890 (1), permettraient de suivre dans toutes ses phases l'histoire de l'extraction comme du travail de la *terre à potier* dans la région de Châtelet-Bouffioulx, où cette industrie a eu, on le sait, une exceptionnelle importance.

En 1328, les batteurs de Bouvignes avaient obtenu du comte de Namur, Jean de Flandre, le droit exclusif d'extraire la « *derle sorderesse* » qui serait découverte dans tout le territoire du comté. (Les *batteurs* utilisaient cette sorte d'argile plastique pour leurs creusets à fondre le cuivre). Étendue, en 1466, aux *batteurs* de Namur, cette concession se heurta à l'opposition obstinée du chapitre des chanoinesses d'Andenne qui avaient, de leur côté, autorisé très tôt, sous conditions, l'ouverture de « fosses » à terre plastique dans leur « ban » d'Andenne (2). Au cours du procès intenté aux batteurs (3), le chapitre d'Andenne invoqua, en

(1) Cf. L. DARRAS, *op. cit.*, t. II, *passim*, notamment pp. 74, 75, 76, 77, 80, 99-100, 115-120. La question spéciale de la législation qui régit l'industrie extractive de la *terre plastique* mériterait elle-même d'être examinée à part. Il ne nous est pas permis de porter notre attention sur ce point.

(2) Cf. pour ces indications si précises, L. LAHAYE, *op. cit.*, I, *Introd.*, pp. LXXXIV et LXXXV.

(3) Procès qui se termina par sentence du Conseil de Namur, en date du 12 mai 1663, donnant gain de cause aux chanoinesses du *chapitre noble de Ste-Begge*, à Andenne (L. LAHAYE, I, p. LXXXV).

effet, un acte de concession authentique daté de 1532 (1). L'extraction, toujours très active dans la suite, de la *terre* d'Andenne provoqua un important commerce qui, de régional qu'il était d'abord, donna naissance, notamment au début du XVIIIe siècle (2), à un commerce d'exportation des plus rémunérateurs.

Les premiers *tireurs* de terre qui, dans les régions de Châtelet et d'Andenne, créèrent peu à peu le vocabulaire technologique de leur métier que nous recueillons aujourd'hui, étaient-ils des natifs du pays, ou bien étaient-ils étrangers « à ce pays de Liége » dont faisaient partie Châtelet et Andenne ? Nous ne le savons pas; les documents anciens ne nous l'apprennent pas, et cette lacune nous mettrait bien en peine s'il nous fallait fixer les origines linguistiques de certains vocables employés par les *tireurs* de terre. Ce que nous pouvons positivement affirmer, c'est la parenté très proche du vocabulaire des *tireurs* du pays de Chimay avec celui des ouvriers *tireurs* de la région d'Andenne. Le lecteur s'en convaincra aisément, en parcourant la liste que nous avons dressée ci-après. Les documents auxquels nous avons demandé nos informations nous ont conduits à d'autres conclusions intéressantes (3).

(1) L. LAHAYE, *ibid.*, tome II, *Cartulaire*, pièce n° 38. Un dixième de la valeur des *terres* extraites des « fosses » concédées devait être abandonné au chapitre propriétaire du « ban » d'Andenne. (Cf. *ibid.*, pièce n° 156).

(2) Annuellement, 1500 à 1600 charretées de *terre plastique* d'Andenne étaient dirigées alors vers la Hollande. Il s'agissait surtout des *derles blanches* servant à la fabrication des pipes. L. LAHAYE, I, pp. LXXXVII et LXXXVIII.

(3) Si nous avons inutilement interrogé le *Mémoire ou description de la prov. de Hainaut* de l'Intendant Bernier, composé en 1691 (MS. de la *Bibliothèque publique de Mons*, in-4°, n°s 131/72), les *Mémoires sur le Hainaut* de Dubuisson (écrits vers 1750. MS. du même fonds, in-f°, n°s 139/315), ainsi que les documents conservés dans les Archives communales de Forges-lez-Chimay, Bourlers et Baileux, nous avons été plus heureux dans nos recherches au Dépôt des Archives de l'État, à Mons (Cf. les notes qui suivent).

Bien que, dans le pays de Chimay, les *tireurs* de terre aient plus d'une fois rencontré, dans les dernières années, « des madriers à demi consommés, traces évidentes d'exploitations plus anciennes » (1), l'extraction de la terre plastique n'y remonte pas à une époque aussi éloignée de nous que la même industrie au pays d'Andenne. Les actes scabinaux du greffe de Forges-lez-Chimay mentionnent, en 1611 (2), Jean *Dandenelle* — dont le nom même mérite une attention particulière —, « maître fondeur aux fourneaux », habitant à Forges; Noël (Noé) *Dandenelle*, « fondeur de fer », habitant à Forges, est cité de même en 1629 et 1633 (3); Jean *Dandenelle* est échevin à Forges en 1660 et 1662 (4); un autre Jean *Dandenelle*, « maître fondeur » (à Bourlers), est cité en 1690 (5). En « 1618, le nommé Noël (Noé) Solbreux, habitant à Forges, est qualifié de « pottier de son stil » (6). Selon toute vraisemblance, la *terre à potier* s'extrayait déjà sur place, dans le pays de Chimay, dès la fin du 16e siècle, car nous trouvons mentionné « *Michiel le potier* », habitant de Forges, à la date de 1593 (7). L'industrie de la poterie existait, en tout état de cause, au village de Forges, vers le milieu du XVIIIe siècle; un document authentique de 1764 (8) y signale deux potiers

(1) Cf. Em. Dony, *Le village de Bourlers. Notice historique.* (*Soc. des Sciences, Lettres et Arts du Hainaut. Mémoires*, 6e série, tome VI, 1904), page 85, note 3.

(2) *Arch. Etat à Mons.* Greffe de Forges. *Embrefs* de 1601-1659. Les habitants du pays de Chimay n'ignorent pas que maintes familles, fixées aujourd'hui dans certains de leurs villages, doivent leur origine à d'anciens *tireurs* de terre venus du pays d'Andenne.

(3) *Ibid.* Greffe de Forges. Chirographes de 1504-1687.

(4) *Ibid.* Embrefs de 1660-1698.

(5) *Ibid.* Embrefs 1690-1698.

(6) Nous trouvons trois mentions du même Noël Solbreux en 1618. (*Ibid.* Chirogr. de 1504-1687; Embrefs de 1601-1659; Recueil d'embrefs de 1615-1756).

(7) *Ibid. Conseil souverain de Hainaut*, n° 3084.

(8) *Arch. gén. du Roy.* Conseil des finances, Reg. 831, page 979.

fabriquant « des carreaux rouges à paver,... tuiles et... poteries de cuisine. Ces fabriques sont érigées depuis environ quinze ans; chaque fabrique occupe deux ouvriers » (sic). La terre nécessaire à la fabrication se tire « dans le lieu même » (1). Ajoutons enfin qu'un dossier de la prévôté de Chimay (2) mentionne, à la date de 1697, de la *terre blanche* pour pots de verrerie livrée, du territoire de Baileux, à un maître de verrerie de Forges; que Fr.-Jos. Peterinck, fondateur (en 1750) de la fabrique de faïence et de porcelaine de Tournai qui était appelée à une si grande renommée, fit tirer des *terres blanches* « des environs de Chimay » entre les années 1750 et 1756 (3); et que, à la même époque, la ville de Chimay possédait une faïencerie (4) qui prenait, sans nul doute, ses matières premières dans la région même.

Peut-être est-ce de Chimay que l'extraction de la terre plastique vint s'implanter dans le pays de Baudour et Hautrage. D'après des traditions locales qui paraissent très dignes de foi, le sieur Amand Leto, marchand de bois, habitant de Baudour (5), aurait découvert le premier gisement de terre plastique au lieu dit « *Taille d'Harmignies* » (Baudour), en faisant abattre un arbre (bois blanc). La plupart des témoignages fixent la date probable de cette découverte toute fortuite vers 1830 (?). Un des premiers exploitants fut le baron de S. Symphorien (Philippe-Henri-Emmanuel-Marie-Robert (6), châtelain de Baudour qui,

(1) *Ibid.*, p. 979.

(2) *Prévôté de Chimay* aux *Arch. de l'État à Mons.* Liasse de 1697 intitulée : Saisie du sr de Champigny, maître de verrerie à l'Ermitage de Forges.

(3) Cf. Eug. Soil, *op. cit.*, pages 29-30 et p. 134.

(4) Cf. Arm. Julin, *Les grandes fabriques en Belgique*, 1764. (Acad. Royale de Belg., Mém. 8°, 1903, 3e fasc.), p. 40.

(5) Né à Baudour en 1794. Le renseignement qui est donné ci-dessus émane de M. le Dr Leto (à Baudour), petit-fils de feu Amand Leto.

(6) Cf. Abbé L. A. J. Petit, *Rech. hist. sur le village de Baudour.* Boussu, 1861, in-8°, page 88.

en 1835, après avoir fait « creuser, pour chercher le charbon » (1), sur le territoire du village, abandonna ces premières recherches « pour s'occuper de l'extraction de la terre plastique » (2). Le baron Robert de S. Symphorien obtint du prince de Ligne une concession (limitée à 15 années). Dès 1808, pourtant, une fabrique de produits céramiques (porcelaine opaque) avait été créée à Baudour par feu Neulens (de Nimy) (3).

L'examen des documents statistiques officiels les plus récents, à savoir ceux du *Recensement général des industries et métiers* (31 octobre 1896), publiés par le *Ministère de l'Industrie et du Travail*, nous ayant appris que les régions où actuellement l'industrie extractive de la terre plastique conserve la plus notable activité sont celles d'Andenne, de Chimay, de Baudour et Hautrage et de Châtelet (4), nous avons voulu porter nos investigations sur chacune d'entre elles (5).

(1) Cf. Abbé L. A. J. Petit, *Rech. hist. sur le village de Baudour*. Boussu, 1861, in-8°, page 88.

(2) Une *Société anonyme des poteries à vapeur* remplaça cette entreprise, continuée de 1840 à 1853, par feu Th. Boucher. Les recherches faites dans les *Archives* locales, par M. A. Save, secrét. communal et les nôtres aux *Archives provinciales du Hainaut* (à Mons) n'ont pu nous fournir de plus amples renseignements sur l'origine de l'extraction des terres plastiques à Baudour.

(3) Le baron Robert de S. Symphorien était né à *Chimay* le 8 février 1790 — renseignement qui a, pour nous, une réelle importance. — Ne pas confondre le Baron *Robert* de S. Symphorien avec *Robert* (François-Joseph-Narcisse) de S. Symphorien, littérateur dit l'*Ermite de la Berlière*, également né à Chimay, le 24 nov. 1780. Cf. E. Matthieu, *Biographie du Hainaut*, Enghien, tome II, 1902-1905, page 288.

(4) Cf. le volume V. *Hainaut*, p. 10; le vol. IX. *Namur*, pp. 7-8. Les principaux centres de l'extraction de la *terre plastique* paraissent être *Andenne-Ciney* (ligne N.-S. : Andenne, Sorée, Schaltin, Emptinne); *Châtelet-Presles-Acoz* (ligne N.-S.); *Baudour-Villerot-Hautrage* (E.-O.) et *Forges-Bourlers-Baileux* lez-Chimay (E.-O.).

(5) Par suite de circonstances indépendantes de notre volonté, les renseignements que nous devions obtenir de Châtelet-Acoz nous sont

Nous nous faisons un devoir d'adresser nos vifs remerciements à toutes les personnes qui nous ont aidés au cours de nos recherches, et en particulier à MM. Jules Petit, de Bourlers-lez-Chimay, Étienne Demarbaix, de Baudour-lez-Mons, J. Rousseau, industriel à Andenne, J. Wiliquet, Professeur à l'Athénée de Charleroi, Aimé Sandron, de Presles et A. Save, secrétaire communal à Baudour.

Nous avons évité de faire mention, dans le *Vocabulaire* qui va suivre, des vocables qui ne sont pas spéciaux au métier des *tireurs de terre* (1). Nous nous estimons heureux d'avoir apporté une très modeste mais pourtant utile contribution au grand œuvre de l'élaboration du *Dictionnaire général de la langue wallonne*. MAGNA EX MINIMIS !

parvenus tardivement. Néanmoins, comme nous l'espérions, ils nous fournissent le moyen d'enrichir de quelques vocables la liste que nous avions dressée et qui peut à présent s'intituler non sans raison : *Vocabulaire technologique du tireur de terre plastique au pays wallon*.

(1) Par exemple *bourache* ou *bourage* (?) [Baudour], franç. bourrage (?), action de remplir les vides causés par des mouvements du terrain dans les galeries ; etc.

Vocabulaire

acrin (Andenne, Chimay), *s. m.* Entaille, faite en vue de la solidité, au chapeau (*tièsse*) du cadre avant de le poser sur les poteaux ; voy. *cope*.

air (Andenne, Chimay, Presles), *s. f.* « Arc », perche de chêne ou ordt de charme, employée pour maintenir les parois de la galerie ; *loyi lès airs*, lier les perches aux parois des puits ; voy. *haurt* et *chèrkèler*.

angar (Andenne, Chimay, Baudour, Presles), *s. m.* Hangar, abri de planches ; voy. *baraque, cabane, hayon*.

apâ (Andenne, Chimay), *s. f.*, **triviès** (Presles), *s. m.* Pièce de bois, clouée obliquement sur l'encadrement du treuil et destinée à recevoir les blocs de terre plastique à leur arrivée au jour.

arguîye (Baudour), **arziye** (Chimay), **aurziye** (Andenne, Presles), *s. f.* Argile, terre glaise ; voy. *dièfe*.

astapler (Baudour), **rimpli** ou **r'taper** (Presles), **r'bourer** (Presles, Baudour), *v. tr.* Boucher, au moyen de déchets de paille ou de branchages, les vides que les affaissements et tassements du terrain produisent au cours de l'exploitation.

astatche (Chimay), **statche** (Presles), *s. f.* Pièce de bois verticale, employée seulement dans les exploitations de peu de durée. Cf. Gggg. II, 168, *stèche*.

astoker, voy. *buker*.

atok'mints (Andenne, Baudour), **astoks** (Presles), *s. m. pl.* Pièces de bois servant de monture au bourriquet (*tour*).

avaler (Andenne, Chimay, Presles), *v. tr.* Défoncer le sol à la pioche pour faire la fosse.

avarèsse (Baudour, Presles), *s. f.* Trou, puits que l'on com-

mence à creuser dans le sol, en ligne droite. [Altéré de *aval'rèsse*; cf. Gggg. I, 35.]

baraque (Baudour, Presles), *s. f.* Abri de planches destiné aux tireurs; voy. *angar, cabane, hayon.*

barbotine (Baudour), *s. f.* Boue provenant des suintements qui se produisent dans l'exploitation. [**brou**, *s. m.*, **bouliye**, *s. f.* (Presles), même sign.]

bêle (Andenne, Chimay), *s. f.* Pièce de bois enfoncée contre un étançon, dans le cas où la nature du terrain ne nécessite pas la confection d'un cadre complet; voy. *blokia, cope, soû*, et cf. Gggg. I, 21.

bèrwète (Andenne, Presles), **bruwète** (Chimay), **brœwète** (Baudour), *s. f.* Brouette servant au transport des blocs extraits de la galerie. « Brouetter, -eur » se disent *bruw'ter, -eû* (Chimay), *brouter, -eû* (Baudour), *bèrwèter, -eû* (Andenne, Presles).

beussons (Andenne, Chimay), *s. m. pl.* Tourillons ou pièces de fer doubles qui se trouvent à chacune des deux extrémités du treuil. (Même terme chez les tendeurs pour désigner les deux pièces de bois attachées aux *plantchètes* qui font jouer le filet). — Syn. *touriyons* à Presles.

bile (Andenne, Baudour, Presles), *s. f.* Bille, bloc de bois intercalé entre les rails du chemin de fer sur lequel roulent les wagonets ou berlines : *aler qué dès biles*, aller chercher des billes.

blokia (Andenne, Chimay), *s. m.*, **semèle** (Presles), *s. f.* Pièce de bois formant le dessous du cadre dans les terrains qui ne sont pas trop mouvants; cf. *bêle, cope, soû.*

bos (Baudour, Presles), **bwès** (Andenne, Chimay), *s. m. pl.* Pièces de bois de différentes longueurs, plantées en étançons pour maintenir la galerie. — Syn. *stançons* (Presles).

bouliye, brou, voy. *barbotine.*

boulusse (Baudour), *s. f.* Ph. Vandermaelen, *Dict. géogr. de la prov. de Hainaut* (Brux., 1833), désigne sous le nom de *bolus* « une argile zoographique rouge », espèce de terre plastique, de couleur rougeâtre, employée pour colorer en rouge les pavements

des maisons et pour teindre les toiles des moulins à vent. — Cette terre se rencontre dans certains gisements du territoire de Baudour, au l. d. quartier Cardinal (*l' coron a boulusse*). La *boulusse* fut exploitée à Baudour avant la terre plastique, s'il faut en croire Ph. Vandermaelen, *op. cit.*, p. 25 et 47. L'abbé L. Petit, *Rech. hist. sur Baudour*, p. 85, attribue la découverte des premiers gisements à un sieur Antoine Logeot, au début du siècle dernier. Il ajoute qu'en 1806, un habitant de Baudour, Albert Couture, obtint du prince de Ligne, seigneur de Baudour, l'autorisation d'extraire la terre dite *boulusse*, moyennant une redevance annuelle de 50 livres. Les descendants d'Albert Couture conservèrent après lui le monopole de cette exploitation. — À Presles, *roudje tère*.

bouriquèt (Andenne, Chimay, Baudour, Presles), *s. m.* Bourriquet, treuil d'une galerie secondaire creusée dans le sein même du gisement; voy. *toûr*.

bourlar (Baudour), *s. m.* Mort-terrain situé au-dessus du gisement de terre plastique et au travers duquel suintent les eaux pluviales.— À Presles, *sot tèrain*.

bride (Presles), *s. f.* « Bride », chaine qui sert à lier les bois pour les descendre au fond du puits.

broûtia (Andenne, Chimay), *s. m.* Rigole ou réservoir pratiqué au fond de la galerie pour recevoir les eaux de suintement (*rigole* à Presles); voy. *courote, noke, potia*.

bû (Chimay), **bûre** (Andenne), *s. m.* Puits, galerie d'extraction; syn. *fosse* (Chimay, Andenne, Baudour), *trô al tère* (Baudour, Presles : *pousser l'trô*).

buker (Andenne, Chimay, Baudour), *v. intr. et réfl.* Heurter : *l' tine a buké au mur* (Baudour), la cuvette (contenant les blocs du fond) a heurté la paroi de la galerie; *èle s'a buké*. — Syn. à Presles *astoker*.

bûse (Andenne, Chimay, Presles), *s. f.* Long tuyau de zinc servant à l'aérage du puits (syn. *bûse d'airadje* à Presles); il est maintenu le long de la paroi du puits au moyen des *haurts*.

but (Presles), *s. m.* Fond du puits.

cabane (Chimay), **cabanne** (Andenne), **yute** (Presles), *s. f.* Cabane, abri de planchès destiné aux ouvriers; voy. *angar, baraque, hayon.*

cache (Chimay), **tchèsse** (Andenne, Chimay, Presles), *s. f.* Puits de recherche; aussi appelé *trô di r'chèrche* (Presles).

came (Baudour), **tchane** (Presles, Chimay), **tchène** (Andenne), *s. m.* Chanvre, dont est faite la corde qui s'enroule sur le treuil.

car (Baudour, Chimay), **tchaur** (Andenne, Presles), *s. m.* Chariot employé pour le transport des blocs de terre plastique. Le charretier s'appelle *carieû* (Baudour), *tchèron* (Chimay, Andenne, Presles : *l' tchèron va tchèriyi*).

carme (Andenne, Chimay, Baudour), **tchaurnia** (Presles), *s. m.* Charme : les perches et branches de cette essence servent à maintenir les parois de la galerie ; voy. *chèrkèler.*

cayolin, voy. *chî.*

chacheloute (Andenne, Chimay), *s. f.* Blocs de terre plastique, de dimensions variées, qu'on fait tomber de la voûte du gisement, en frappant plus souvent et moins fort que lorsqu'il s'agit de détacher des blocs d'une grandeur déterminée ; de là, travailler *al chacheloute.*

chèrkèler (Baudour), *v. tr.* Cercler, poser les cercles de branchage pour maintenir les parois de la galerie : *chèrquèler l' trô* ; syn. *mète èl carme.* (À Presles *loyî* ou *cècler.*) Voy. *air, cope, dèchèrkèler.*

cherène (Baudour), dans l'expr. travailler *a cherène* : élargir la galerie en creusant tout autour de soi à mesure qu'on avance dans la couche. (À Presles *rèspéssi* ?).

chèrpia (Andenne, Chimay), *s. m.* Sorte de louche qui sert à couper le sable pour pousser la trouée dans l'opération du sondage. Cf. le liég. *hèrpê* ; voy. *loce.*

chî (Chimay), *s. m.* Terre grasse, fusible, appelée plus souvent *savon* ou *cayolin* (kaolin) ; voy. *crawe.* — Syn. à Presles *sauvadji* (?).

chin'wèle (Baudour), **coublète** (Andenne, Chimay, Presles), **courbe** (Presles), *s. f.* Manivelle du bourriquet.

clapète (Andenne, Chimay), *s. f.* Planchette placée parfois derrière le cadre (voy. *cope*) pour maintenir les terrains mouvants. — Syn. à Presles *plantche*.

coche (Andenne, Chimay), *s. f.* Branchette de charme garnie de ses feuilles pour maintenir la paille destinée à l'encadrement de la galerie. — Syn. à Presles *ramée*.

cope (Andenne, Chimay), *s. m.*, **doube** (Presles), *s. f.* Ensemble du cadre maintenant la galerie : il se compose de deux pièces verticales ou étançons et d'une troisième, horizontale, qui forme le chapeau ou la tête (*tièsse*) du cadre ; une quatrième pièce forme le dessous ; voy. *blokia, stançon, soû* et *bêle*.

copler (Andenne, Chimay), **stancener** (Presles), *v. intr.* Placer le cadre ; voy. *cope* et *dèscopler*.

coublète, courbe, voy. *chin'wèle*. | **courbèt**, voy. *fièrmin*.

cougnèt (Presles), *s. m.* Coin, morceau de bois qui se place sur la *tièsse* (tête) pour serrer l'*estancenûre* (encadrement de la galerie).

coupeû (Andenne, Chimay), **haveû** (Andenne), **haweû** (Andenne, Chimay, Presles), *s. m.* Ouvrier du fond qui détache les blocs de terre plastique.

courote (Andenne, Chimay), **rigole** (Presles), *s. f.* Rigole servant à dériver l'eau des suintements le long de la galerie ; voy. *noke, broûtia*.

cour-tére (Baudour), *s. f.* « Courte-terre », terre du gisement qui s'émiette par suite de sa nature sableuse, et qui ne peut être enlevée par blocs. — Syn. à Presles *dès fines*.

coûtia a nètier (Presles), *s. m.* Couteau qui sert à nettoyer la terre plastique.

crassèt (Andenne, Chimay, Presles), *s. m.* Lampe à l'huile grasse, servant à l'éclairage des galeries.

crawe (Andenne), *s. f.* Terre grasse désignant le savon ou kaolin. — Syn. à Presles *crausse tére* ; voy. *savon, chî*.

cro (Andenne, Chimay), **crochèt** (Presles), **havèt** (Andenne, Chimay, Baudour, Presles), *s. m.* Crochet du treuil servant à remonter les blocs extraits du gisement.

crosse (Presles), *s. f.* Crosse, premier montant de la sonde. — Syn. à Presles *manique* de la sonde ; voy. *foré*.

cuvelot (Presles), *s. m.* Récipient en tôle galvanisée, qui remplace le *tchèna* (panier) pour remonter la terre.

dame, voy. *pié*.

déchèrkèler (Baudour), *v. tr.* Décercler, enlever les cercles de branchages qui maintenaient les parois de la galerie, voy. *chèrkèler*. Syn. *descopler* (Chimay), *discopler* (Andenne), *disloyî* (Baudour).

dègne (Andenne, Chimay, Presles), *s. f.* Terres jaunes ou vertes qu'on rencontre entre les morts-terrains et le gisement.— Syn. à Presles *marche-pî*.

dèscombler (Chimay), **discombler** (Presles) *v. intr.* (?) Extraire (la terre plastique) à ciel ouvert. — Syn. travailler *al discombe* (Presles).

dèscopler (Chimay), **discopler** (Andenne), *v. intr.* Enlever le cadre ; voy. *cope, copler*.

dèssère (Chimay), **disseûre** (Andenne), *s. m.* Le premier bloc de terre plastique enlevé au gisement ; il est situé au sommet du premier *pilé* (pilier).— Syn. à Presles *tchameréye* : *fé l' tchameréye*, enlever ce premier bloc par le dessus.

diâle (Presles), *s. m.* Ventilateur du puits d'extraction ; voy. *bûse*.

diéfe (Baudour), **dièle** (Andenne), *s. f.* Argile bleuâtre plus grasse que l'argile ordinaire ; cf. anc.-franç. derle, derlière ; voy. *arguîye*.

digue, voy. *noke*.

djîse (Andenne, Chimay), *s. f.* Pièce de bois pour enlever les poteaux pendant le déboisement des galeries ; voy. *lèvî*.

èboulemint (Presles), **imboulemint** (Baudour), *s. m.* Éboulement, chute accidentelle des terres dans la galerie d'exploitation. *Lès téres s'imboulent* (Baudour), les terres s'éboulent.

èrtcheûte (Chimay), **ritcheûte** (Presles), *s. f.* 1. Ensemble des terres qui ont été détachées du gisement ; — 2. Vide résultant de l'enlèvement de ces terres.

fièrmin (Andenne, Chimay), **courbèt** (ibid., Baudour), *s. m.*, **saupe** (Presles), *s. f.* Outil tranchant, en forme de croissant, pour amincir les cercles qui doivent maintenir les parois de la galerie.

foré (Baudour, Presles), *s. m.* Sonde servant à la recherche du gisement de terre plastique. — Syn. *tèrêle* (Chimay), *tèrêre* (Andenne). — Voy. *foré, loce, vèdje.*

fosse, voy. *bû.* | **fossieû**, voy. *ovri.*

fotche (Andenne, Chimay), *s. f.* Étançon en forme de fourche pour finir l'abri de paille appelé *hayon.* (Presles : *foutche d'ayon*).

foulwè (Presles, Baudour), *s. m.* Appareil consistant en deux piquets enfoncés dans le sol et dont les extrémités supérieures, formant angle aigu, sont liées ensemble ; il sert à faire prendre provisoirement la forme de cercle à l'*air* (v. ce mot), qui, ayant été ainsi pliée une fois, facilite le cerclage du puits.

froye (Andenne, Chimay), *s. f.* Action de deux corps qui se frottent, qui glissent l'un contre l'autre : *lèyi dèskinde al froye*, laisser descendre le panier en faisant frein avec les mains contre le rouleau.

glissou (Presles), *s. m.* Coupe ou fente qui se rencontre dans la veine ; voy. *limé.*

gozète (Presles), *s. f.* Espèce de minerai qui se trouve dans la veine.

grain d' sé, voy. *tère.*

grète (Chimay), **grèteûse** (Andenne), *s. f.* Outil employé dans les terres les plus dures pour aider à l'extraction des blocs. — Syn. à Presles *awia.*

haurt (Andenne, Chimay), **ardéye** (Presles), *s. f.* Baguettes de charme, tordues à la main et servant à maintenir les parois des galeries.

havèt, voy. *cro.* | **haveû**, **haweû**, voy. *coupeû.*

hawe (Andenne), **awe** (Chimay), *s. f.* Pioche servant à détacher la terre grasse du gisement. À Presles on distingue entre la *awe*, pioche à fer large, et le *awin*, pioche à fer plus étroit ; pour le *awia*, voy. *grète*. | **hawer** (Andenne), **awer** (Chimay, Presles), *v. intr.* Travailler avec la pioche ou *hawe* ; voy. *pène, ostèy*.

hayon (Andenne), **ayon** (Chimay, Presles), *s. m.* Abri de paille monté en « haie » ; voy. *fotche, angar*.

hèrtcheû (Andenne, Chimay), *s. m.* Hercheur, jeune ouvrier qui recueille les blocs et les transporte jusqu'à l'orifice du puits ; (à Presles, *kèrtcheû* : chargeur).

lèvî (Andenne), **l'vî** (Presles), *s. m.* Levier ; voy. *djîse*.

limé (Andenne, Baudour, Chimay, Presles), *s. m.* Fente produite, dans les parois de la galerie, par un glissement ou un tassement des terres ; syn. à Presles : *glissou*.

loce (Andenne), **louce** (Chimay, Presles), **louche** (Baudour), *s. f.*, **loucèt** (Presles), *s. m.* Louche, extrémité de la sonde ; voy. *chèrpia, foré, vèdje*.

loyi, disloyi, voy. *chèrkèler, dèchèrkèler*.

machuria (Andenne, Chimay), *s. m.* Lignite noire rencontrée au cours de l'exploitation ; les terres de cette nature s'appellent aussi *souyes*, *s. f. pl.* (Chimay).

manique, voy. *crosse*. | **marche-pî**, voy. *dègne*.

massale (Andenne, Chimay), *s. f.* Paroi de commencement de la galerie.

maujîre (Andenne, Chimay), **maujenêre** (Presles), *s. f.* Paroi verticale de la galerie. — Syn. *mur* à Baudour.

moulikeû (Chimay), **tourteû** (Baudour, Presles), **trèyeû** (Andenne, Chimay), *s. m.* Ouvrier préposé au treuil pour remonter les terres ; voy. *tourter*.

noke (Baudour) *s. f.* Rigole creusée pour retenir les eaux provenant des suintements. — Syn. à Presles *digue* ; voy. *courote, broûtia*.

ostèy (Andenne, Chimay), **osti** (Presles), **otié** (Baudour),

s. m. Outil ; en particulier la pioche ou la pelle servant à l'exploitation. Voy. *hawe*.

ovrî (Andenne, Chimay), **ouvri** (Presles), **ovié** (Baudour), *s. m.* Ouvrier ; le « tireur de terre » s'app. aussi *fossieû* (Andenne), *ovié d' trô* (Baudour), *tireû* (Andenne, Chimay, Baudour).

palê (Baudour), *s. m.* Masse de terre que peut contenir une pelle (*pêle*). — Syn. à Presles : *scoupléye* ou *chipléye*, pelletée.

payèle (Andenne, Chimay), *s. f.* Besogne que doit fournir un ouvrier en une journée de travail ; syn. *djournéye* (ibid., Baudour, Presles).

pène (Andenne, Chimay), *s. f.*, dans l'expr. *hawer a pène*, entailler un bloc de terre plastique à angle aigu (en pointe), pour obtenir un changement de direction ; à Presles *tchapèle*.

pié (*dreût* —), (Andenne, Chimay), *s. m.* « Pied droit », syn. de *stançon* (étançon), poteau de l'encadrement de la galerie ; à Presles *dame*.

pile di tére (Presles), *s. f.* Tas de terre extraite, disposée de de façon à en faciliter le cubage.

pilé (Andenne, Chimay, Presles), *s. m.* « Pilier », pièce obtenue en attaquant de haut en bas le gisement. Le premier bloc est le *dèssère*.

plonki (Andenne, Chimay), *v. intr.* « Plonger », avancer en pente dans le travail d'extraction ; à Presles : *aler an tchèyant*.

ployerou (Andenne, Chimay, Presles), *s. m.* Branche flexible employée, comme les *airs*, pour consolider les galeries creusées dans les terrains mouvants. — Syn. à Presles *raméye*.

potèle (Chimay, Baudour, Andenne), **potale** (Andenne), *s. f.* Entaille pratiquée pour donner un premier point d'appui au chapeau du cadre. | **potèler** *l' cope* (Andenne), pratiquer cette entaille.

potia (Andenne, Chimay), *s. m.* Poche, réservoir destiné à contenir l'eau des suintements ; voy. *broûtia*.

ragoufer (Chimay), *v. intr.* Enlever au sol les blocs de terre plastique (terme archaïque).

rantchi (Andenne, Chimay), *v. tr.* Achever de détacher le bloc de terre plastique, en faisant faire à la pioche un quart de tour sur elle-même.

r'bourer, rimpli, voy. *astapler.*

rècheû (Presles), *s. f.* Couche de minerai qui se trouve généralement sur la veine.

rigole, voy. *broûtia, courote.*

r'lé (Andenne, Chimay, Presles), *s. m.* Retrait produit à chaque avancement de la taille, le long de la paroi de la galerie. — Syn. *r'dint* à Presles.

ropin (Chimay), *s. m.* Jeune ouvrier qui enlève les blocs détachés du gisement, cf. *hèrtcheû.* (Presles : *èvoyeû, kèrtcheû.*)

roton (Andenne, Chimay, Presles), *s. m.* Petite pièce de bois placée sur le sol des galeries pour faciliter le traînage des blocs.

rouflisse (Andenne, Chimay), *s. f.* Déchets de paille et de branchage ramassés à la pelle et entassés pour boucher les vides produits par les affaissements des terres. — Syn. à Presles : *du r'bouraʒe.*

ruke (Andenne, Chimay, Baudour, Presles), *s. m.* Bloc de terre plastique.

rututu (Andenne), *s. m.* « Copeau », ce que ramène la sonde par la mise en action de la vrille pénétrante qu'elle porte à son extrémité. — Syn. à Presles : *carote* ou *bio.*

sâbe (Andenne, Chimay, Baudour, Presles), **sauvion** (Andenne), **sauv'lon** (Presles), *s. m.* Sable ou terre sableuse.

savon (Andenne, Chimay, Baudour, Presles), *s. m.* « Savon », terre d'argile grasse ; voy. *chî, crawe.* — *Tirer a savon* (Baudour).

semèle, voy. *blokia.*

sèra ou **tindia** (Andenne, Chimay), *s. m.* Pièce de bois destinée à empêcher les poteaux (*stançons*) de se rapprocher du pied et combattant ainsi la pression exercée par les parois (*maujtres*) de la galerie. — Syn. à Presles : *bouton, clé.*

soû (Andenne, Chimay), **soyè** (Baudour), **seuy** (Presles), *s. m.* Pièce de bois formant seuil, sous les pièces verticales d'un cadre ; voy. *cope, blokia.*

souyes, voy. *machuria*.

sporon (Andenne, Chimay), **spouron** (Presles), *s. m.* « Éperon », trou (?) en forme d'éperon produit dans la terre plastique par la pointe de l'outil qui sert à entamer.

stançon, voy. *bos, piè*. | **stancenure** (Chimay), **èstancenure** (Presles), *s. f.* Ensemble des étançons du cadre. | **stancener**, voy. *copler*.

stipe (Andenne, Chimay, Presles), *s. m.* Petite pièce de bois destinée à soutenir les branchettes de charme en haut et en bas de la galerie. | **stiper** (Andenne, Chimay), **stipeler** (Presles), *v. tr.* Poser les piquets appelés *stipes*.

talu (Presles), *s. m.* « Talus », couche de terre qui se trouve en dessous de la veine ; syn. *mwêje uréye* (mauvais talus).

tchameréye, voy. *dèssère*.

tchèna (Presles), **pani** (Chimay), *s. m.* Panier dans lequel on remonte la terre plastique au moyen d'une corde (*cwade*) qui s'enroule sur le treuil (*toûr*). | *rascoude li tchèna* (Presles), décrocher le panier quand il est arrivé à la surface ; voy. *cuvelot*.

tchèssadje (Andenne, Chimay), *s. m.* Bloc qui a été détaché le premier et en coin de la partie supérieure du gisement. | **chèsse**, voy. *cache*.

tchonke (Andenne, Chimay), **tchôke** (Presles), *s. f.* Poussée des terres. | **tchonki** (Andenne, Chimay), **tchôki** (Presles), *v. intr.* Pousser (se dit des terrains mouvants) ; syn. *poussi*, à Presles.

tére (Presles), *s. f.* Nom général de la terre plastique ; la 1re qualité (terre à tourner, terre à pots) n'a pas de nom spécial ; la 2e qualité s'appelle *dèl comune, grain d' sé, silex* ou *silèk*. — Voy. *cour-tére, crawe*.

tèréle, **tèrére**, voy. *foré*.

tièsse (Andenne, Chimay, Presles), *s. f.* « Tête », chapeau du cadre ; voy. *cope*.

tindia, voy. *sèra*.

tine (Presles), *s. f.* Cuvelle pour tirer l'eau du puits d'extraction.

tireû, voy. *ovri*.

toumèye (Andenne, Chimay), *s. f.* Chute des blocs qui se détachent du toit du gisement. — Syn. à Presles *tchéyie* (?).

toûr (Andenne, Chimay, Baudour, Presles), *s. m.* Treuil; voy. *bouriquèt*.

touriyons, voy. *beussons*.

tourter (Baudour, Presles), *v. intr.* Manœuvrer le treuil. | **tourteû** (ib.), *s. m.*, voy. *moulikeû*.

trêtwè (Andenne, Chimay), **trétwè** (Presles), *s. m.* Entonnoir permettant d'utiliser le courant d'air produit par le vent dans le tuyau d'aérage ; voy. *bûse*.

trèyeû, voy. *moulikeû*.

triviès, voy. *apâ*.

trô, voy. *bû, cache*.

uréye (*mwêje* —), voy. *talu*.

vèdje (Andenne, Chimay, Presles), *s. f.* Verge de la sonde; voy. *foré, loce*.

wâde (Andenne, Chimay), *s. f.* « Garde », morceau de bois arrondi ou fendu, placé derrière les cadres (voy. *cope*), pour prévenir la poussée des terres.

winne (Presles), *s. f.* Veine (de terre plastique).

VOCABULAIRE

DE LA

Fabrication des Clous à la main

au pays de Fléron-Romsée

PAR

Jacques TRILLET,

suivi d'une notice sur *Li Claw'tirèye*

par Nicolas LEQUARRÉ

MENTION HONORABLE

N. B. Les parties entre crochets ont été ajoutées par N. Lequarré.

---

amourète, *s. f.* Clou à tête ronde [pour la semelle et le talon ; il y a de petites et de grosses *amourètes* ; à Faymonville *amorès*].

bâbe, *s. f.* Bavure (ou partie saillante) que laisse subsister à un des angles de la verge ou baguette l'appareil qui fend le fer.

baguète, *s. f.* Verge ou baguette carrée de fer [découpée à la fenderie pour servir de matière première à la fabrication du clou].

bâtchêye, *s. f.* Bordure en osier, [plus tard en tôle, qui entourait le dessus du bloc du côté opposé à l'ouvrier, pour retenir sur le bloc les clous fabriqués].

bau, *s. m.* Lien en fer qui assemblait les verges ou baguettes d'une botte ou *bwèrê*.

bètch di mohon, *s. m.* Petit clou carré sans tête.

bètchète, *s. f.* Pointe (du clou).

biguèle, *s. f.* Outil d'acier dont une extrémité avait l'épaisseur exacte du clou qu'on faisait ; on chassait la *biguèle* dans le trou de la clouière pour former le clou.

bloc', *s. m.* Billot [ou tronçon cylindrique en bois, puis en pierre et en dernier lieu en fonte, qui servait d'établi au cloutier].

blokê, *s. m.* Petit billot qui servait de support au bloc en fonte.

[**broke**, *s. f.* Gros clou long de 12 à 15 centimètres dont on se servait pour fixer les chevrons aux vernes d'un toit.]

bûzète, *s. f.* Petit instrument en fer [terminé par une sorte de douille à trou carré. Quand la verge que l'ouvrier tenait de la main gauche devenait trop courte, il en forgeait l'extrémité en forme de clou ; puis, sans la détacher, il l'introduisait dans la *bûzète* et continuait son travail par le côté opposé de la verge. Quand il arrivait à l'avant-dernier clou, il le forgeait et achevait celui qui était dans la *bûzète*, dont il n'avait plus que la tête à façonner. — On donnait aussi le nom de *bûzète* à l'extrémité du tuyau du soufflet qui entrait dans la *touwîre* ou tuyère].

bwèrê, *s. m.* Botte de verges de fer, du poids de 50 livres, assujéties par trois liens appelés *baus*.

clâ, *s. m.* Clou. Petit morceau de fer carré à pointe et le plus souvent à tête que l'on enfonce pour fixer quelque chose. On distinguait dans la clouterie à la main en allant du grand ou petit :

li broke, li cwèstrê, li nok, li malfê, li sclûde, v. ces mots ;

li clâ a tièsse, de 1 $^1/_2$ pouce de longueur environ ;

li clâ di dj'vâ ;

li clâ d' batê, court, gros et à tête solide ; cf. *nok* ;

[*li clâ d' pant*, plus court encore ;]

li clâ d' hayeteû, servant à fixer les ardoises ;

li clâ d' plafond, servant à fixer les lattes ;

[*li plate-tièsse*, la tête plate, dont le nom indique la forme] ;

[*li ponte*, la pointe, clou sans tête à dissimuler dans les ouvrages de menuiserie ;]

li clâ d' sabot, [qui fixait les *coriètes* ou brides aux sabots français] ;

li clå d' solé, *li clå d' talon*, [*li meûre* ou *broke*, petit clou sans tête pour les souliers fins] ;

[*li fås pont*, litt[t] faux point, espèce de rivet ;]

[*li croké*, clou carré ou caboche ;]

[*li clå a monter*, en acier ;]

[*li clå a one* ou *a deûs meûres* ou clou à aile, dit aussi aile de mouche ;]

[*li fève a cafè*, qui se cloue tout autour de la semelle (la pointe exceptée) et du talon ;]

li bètch di mohon, *li dasse*, etc.

clawîre, *s. f.* Clouière ou cloutière, [instrument fixé dans le trou de la *stape*, reposant par l'autre extrémité sur le rebord gauche de l'*ustèye* et percé d'un trou carré au sommet d'un petit cône ; on y introduisait la verge forgée et coupée pour façonner la tête du clou. On avait des *clawîres* avec trous de calibre varié selon les dimensions du clou]. On prononce **clawî** à Romsée.

claw'ter, *v. tr.* Faire des clous.

claw'tî, *s. m.* Cloutier. — **claw'tirèsse**, *s. f.* Cloutière.

claw'tirèye, *s. f.* Clouterie. [*Li claw'tirèye tchèsse*, la clouterie est prospère, opposé à : *li claw'tirèye låke* ou *n' va pus*].

clougnî, *s. f.* Cale en bois servant à fixer *li clawîre* dans *li stape*.

crâwète, *s. f.* *Pitite crâwe* [ou râteau du genre de celui des croupiers, qui servait *al pake* (v. ce mot) à attirer les clous sur la *palète* (v. ce mot) dont on se servait pour les manipuler].

crotchète, *s. f.* Sorte de clou dont la tête est pourvue latéralement de deux petits crochets.

cûrê, *s. m.* Pièce de cuir fixée au manche du marteau et destinée à garantir la main [des *hâmuslâdes* ou étincelles que font jaillir les premiers coups de marteau sur le fer chauffé à blanc].

curète, *s. f.* Sorte de petit fourgon employé à retirer le mâchefer du foyer.

cwèstrê, *s. m.* [Clou à tête allongée et à deux pointes dont on *ferre* souvent le talon et le bout des gros souliers de travail].

dasse, *s. f.* Clou à large tête pour fixer le cuir à la charpente du soufflet.

deûket, *s. m.* [Doigtier de cuir protégeant contre les bavures les doigts de la main gauche qui tiennent la verge].

èstrî, *s. m.* Morceau de gros grès déposé sur le fourneau et sur lequel les cloutiers, le cas échéant, frottaient une baguette pour en effacer les bavures trop saillantes.

fâhin, *s. m.* [Mélange d'oxyde de fer et de charbon qui se détache de la baguette et jaillit sous forme de paillettes quand on forge le clou; syn. *hâmuslâde, paye di bloc'*].

fôdje, *s. f.* « Forge », atelier du cloutier.

fornê, *s. m.* Fourneau.

fouwî ou **-îre**, **fowî** ou **-îre**, *s. f.* Cheminée surmontant le fourneau et s'évasant par le bas.

frisêye, *s. f.* [Effritement du fer surchauffé].

gangne di fièr, *s. f.* Gain de fer, que le bon cloutier obtenait en ne chauffant pas trop le fer.

[**hâmuslâde**, *s. f.* Paillette, syn. *fâhin, paye di bloc'*.]

hazin, *s. m.* Petit rivet que fabriquaient parfois des cloutiers.

hâzinèle, *s. f.* [Branloire ou] levier du soufflet.

hèrpê, *s. m.* Sorte de ciseau fixé au bloc, [destiné à préparer par un cran la séparation du clou forgé et de la baguette, mais de manière que l'ouvrier, sans recourir à des pincettes, puisse introduire le clou dans la clouière et alors seulement achever la séparation].

hirâde, *s. f.* Creux étroit et allongé que le frottement des baguettes produit dans l'*èstrî*.

hotchî, *v. tr.* [Casser net. Se disait de la dernière opération décrite v° *hèrpê*, et aussi de l'action maladroite de détacher totalement le clou de la baguette par un trop violent coup de marteau sur le *hèrpê*].

maka, *s. m.* [Martinet ou gros marteau, mû par une roue hydraulique, qui, dans une fenderie, aplatissait le fer destiné à être débité en verges].

makefiêr, *s. m.* [A Liège : **matefiér**]. Machefer. [Ce produit, qui n'a rien de commun avec le fer du cloutier ou du forgeron, résulte d'un courant d'air trop actif agissant sur de la houille qui renferme du schiste — c'était le cas pour celle des cloutiers — ou de l'oxyde de fer].

malfê, *s. m.* Clou à tête plate ; il y en avait des courts et des longs.

martchotê, *s. m.* [Regrattier ou petit commerçant qui vend de seconde main et au petit détail, d'où le sens de] intermédiaire, nom donné au trafiquant qui fournit les *bwèrès*, reçoit les clous et paie la façon.

meûre, *s. f.* 1. Pointe, d'où l'expression bien connue *meûre èt make*. — 2. Petit clou sans tête pour chaussures fines.

nok, **nouk**, *s. m.* Sorte de petit clou à tête large et plate, qui servait pour les bateaux ; c'était à Fléron qu'on les faisait.

nokrê, **noukrê**, *s. m.* Pointe spéciale du clou de cheval.

[**pake** ou **pakerèye**, *s. f.* Magasin du *martchotê*.]

palète, *s. f.* Petite pelle à houille. — *Palète d'êsse*, sorte de pelle à cendres dont on se servait chez le *martchotê* pour manier les clous.

passe-pîd, *s. m.* Élévation en terre ou en gazon au pied du bloc et qui exhaussait l'ouvrier de trop petite taille pour lui permettre de travailler.

paye di bloc', *s. f.* [Battiture ou écaille qui se détache du fer battu à chaud ; syn. *fâhin*, *hâmuslâde*.]

pê, *s. f.* « Peau », tablier en cuir.

picète, *s. f.* Pincette.

pika, *s. m.* Petite pointe rivée à la *platène*.

platène, *s. f.* Petite pièce de tôle, [fixée entre la *clawîre* et l'*ustèye* et pourvue à sa partie supérieure d'un *pika* qui servait à faire sauter hors de la clouière le clou trop court pour en dépasser l'épaisseur.

ponte, *s. f.* Pointe, petit clou de chaussure, dans le genre de la *meûre*, un peu plus fort pour les souliers masculins que pour les féminins. D'où : *ponte d'ome*, *ponte di feume*.

qwite, *s. f.* Journée du cloutier : elle se mesurait, non à sa durée, mais à la quantité de clous fabriqués.

rikète, *s. f.* [Débris de fer à peu près sans valeur. — Par extension, mauvais clou, *bon a taper âs rikètes.*]

salêye, *s. f.* Étincelles qui jaillissent du fer chauffé à blanc [et qui *salent* ceux qu'elles atteignent].

sclûde, *s. f.* [Clou long et à peu près sans tête qui servait spécialement à fixer les ais d'un plancher].

? **scoûr**, *s. m.* « *Dièrin bokèt d' fièr div'nou trop court po l' tini è s' main po l' tchâfer.* »

soflèt, *s. m.* Soufflet.

stampe, *s. f.* Étampe, ou espèce de poinçon destiné à produire des empreintes sur les têtes de clou.

stape, *s. f.* Enclume de gauche, dans le trou — rond ou carré — de laquelle était fixée l'extrémité gauche de la clouière. — [C'est sur la surface de la *stape* que le cloutier redressait, le cas échéant, une baguette courbée].

stâyler, *v. tr.* Vérifier si le clou a le poids, la forme et les dimensions voulus.

tabarèt, *s. m.* Clou dont la tête était arrondie de huit coups de marteau [au lieu de quatre].

tchaude, *s. f.* Chaude ou action de chauffer la verge : *diner 'ne tchaude*, donner une chaude, = *bouhî so l' fièr tant qu'èst tchaud* ; *li clô s' fève d'ine tchaude*, le clou se faisait d'une chaude, = *on nèl tchâfeve nin 'ne deûzinme fèy ni r'bouhî d'ssus.*

tièsse, *s. f.* Tête (du clou).

touwîre, *s. f.* Tuyère, pièce de fer maçonnée dans le fourneau, où débouchait le bec du soufflet.

ustèye, *s. f.* Petite enclume sur la surface supérieure de laquelle on forgeait le clou. [C est un nom moderne.]

Li Claw'tirèye

Notice sur la fabrication des Clous à la main, par Nicolas LEQUARRÉ

Li *fôdje*, c'èst l'ouhène dès claw'tîs, ine tote pitite ouhène, qui n'èst wère a r'mète ni âs fôdjes di marihâs, ni âs cisses come ènn' aveût d'vins l' timps sol comeune di Gomzé, d'vins lès Ris-d'-Mosbeû, wice qu'on troûve co deûs plèces qu'ons î lome *âs Fôdjes* et *â Tièr dès Fôdjes* â rèspèt d' l'ouhène qui l' ri 'nnè d'sièrvéve li rowe di molin ; ni âs fôdjes di *sèrwîs* ou d' *calonîs*, èt co mons âs fôdjes wice qu'on fòrdjèye â maka dès grossès pèces di fièr, come â tchèstê d' Sèrè.

Â pus sovint lès fôdjes di claw'tîs n'èstît qu' dès pauvriteûsès houbètes, wice qu'on n'ovréve quâsî qu'è l'iviêr, qwand c'èst qu'on n' poléve pus aler ou â maçon ou âs briques.

Èl fôdje d'on claw'tî, li principâ c'èsteût l'*fornê*. On l' plakîve â meûr qwand ci-cial n'èsteût nin fait d' payou èt qu'on n'î ovréve qu'a deûs ou treûs bloc's ; on l' plantéve â mitant, si c'èsteût po qwate, cinq ou sî bloc's.

Li fornê raviséve quâsî 'ne ronde tâve macenêye di briques, ou 'ne qwârêye avou lès cwènes rabatowes. Li d'zos dèl tâve èsteût vôssé èt féve come on p'tit ârvâ avou eune, deûs ou treûs intrêyes : c'èst la qu'on mètéve li houyîre èt lès mak'fièrs. On ramouyîve sovint l' houyîre pace qui ç' n'èsteût qu' dèl *doûce* ou dèl *tèroûle* èt qui l' soflèt 'nn' âreût èvolé l' poûssîre qwand c'èst qu'èle âreût stu so l' feu.

So li drî dè fornê, on meûr di deûs' treûs pîds lâdje féve *conte-coûr* â feû èt sut'néve li tch'minêye, tchèteûre ou fouwîre, tot lî sièrvant d' pareûse disqu'â teût, mins d'on costé tant seûle-

mint. Ca, dès treûs autes, èle féve li d'mèy rond èt pwèrtéve a vûd a 'ne treûsinne di pîds å-d'dizeûr dèl tâve dè fornê, pace qu'i faléve qui lès claw'tîs polîhe turtos av'ni å feû di tot âtoû dè fornê. Ossu l' fouwîre d'ine fôdje di claw'tîs èsteût-èle faite di payou. I n'aveût nou risse d'î mète li feû : i n' blaméve mây fwèrt ; c'èsteût l' soflèt qu'èl féve aler. Li tch'minêye ni sièrvéve qu'a houmer lès foumîres ; ossu n' raviséve-t-èle nin mâ on cwèrnèt ou on longou trèteû r'tourné, treûs ou qwate fèys pus lâdje so li d'zos qu'al copète.

Quâsî come totes lès mohinètes dè timps passé, li fôdje èsteût covrowe di strin, èt c'èsteût l' teût qui lî sièrvéve di plafond. À pus sovint èle n'aveût nole finièsse. S'on voléve di l'air, on tapéve li d'zeûr di l'ouh å lâdje, ca i-èsteût fait come lès ouhs dès stâs. S'i féve minme sipès èl fôdje, ons î ovréve ossi bin dèl sîse qui dè djoû, ca c'èsteût l' fiêr tchâfé a blanc qui louméve li claw'tî po fé s' clâ.

Li feû èsteût å pîd èt å mwètèy dè conte-coûr, djusse conte èt visô-vîsû dèl *touwîre*. Li touwîre èsteût 'ne pitite bûse di fiêr, macenêye å-d'triviès dè meûr ; c'èst por la qui l' *bètch* ou *bûzète* dè soflèt passéve.

Qwand c'èst qu'ons aveût plèce, on mètéve li soflèt drî l' fornê, å pus près dèl touwîre. Mins po l' pus sovint, come on n'aveût wêre a s' kitaper, on l' montéve so on tchèssis haut assez po poleûr passer d'zos èt on l' racwèrdéve al touwîre avou 'ne longue bûzète qu'î minéve li vint.

On féve aler l' soflèt avou l' *hâzinèle*. C'èsteût 'ne pîce, pindowe å teût, a pô près a on qwârt di longueûr dèl bètchète qui maneûvréve l'âme dè soflèt. A l'aute bètchète, qui féve li lèvî, i-aveût 'ne tchinne ou minme ine cwède avou 'ne manote. S'i n'aveût âtoû dè fornê qui deûs ou treûs claw'tîs, c'èsteût l' ci qu'èsteût l' pus près dèl manote qui sofléve. Mins, s'ons èsteût leû pus', i faléve sofler sins nou rasta : d'ôrdinaire, c'èsteût on djonnê d'ût' ou noûf ans qui féve ci mèstî la ; on lî mètéve sol tâve dè fornê, inte li feû èt l' manote, on hame a treûs pîds wice

qu'i s'assiéve. Divins cèrtinnès fôdjes, c'èsteût on tchin, tot rotant d'vins 'ne rowe, qui féve aler l' soflèt.

Tchaque claw'tî aveût s' *bloc'* d'a sène. Dè timps passé, on n' kinohéve qui lès bloc's di bwès. On lès féve foû d'ine rondjèye d'âbe èt on l'zî d'néve deûs' treûs pôces di hauteûr di pus' qui l' tâve dè fornê. Si l' claw'tî èsteût p'tit, i s' féve fé on bloc' a propôrcion, mins s'il èsteût todi so crèhince, i s'èhaussihéve å pîd dè bloc' so on p'tit croupèt d' tère ou d' wason qu'on louméve on passe-pîd. Pus tård, qwand c'èst qu'on fout 'ne miète pus ritche, ou mons pauve, ons eût dès bloc's di pîre di tèye qu'avît so li d'zeûr, come lès cis d' bwès å résse, treûs qwårés trôs po-z-î lodjî lès ustèyes. On lès î sèréve avou dès cougnèts d' bwès. So li d'dièrin ons a minme fait dès p'tits bloc's di crou-fièr qu'avît 'ne ûtinne di pôces di spèheûr èt qu'ons adjîstréve so li d'zeûr d'on blokê d' bwès.

Pusqui tchaque claw'tî èsteût maîsse di s' bloc', s'i-arivéve qu'i bagahe d'ine fôdje a l'aute, i-èminéve si bloc' avou lu so 'ne bèrwète èt i l'aléve *planter* aute på. Ons a fait d' ci mot la *planter s' bloc'* ine rapwètroûle qu'ons ôt co quéquefèy dîre dès vilès djins èt qu' lès cis d'oûy ni comprindèt pus. Mètez qu'on djonne ome qui hante so marièdje seûye rèvoyî di s' mon-cœûr, qui nos loumerans Titine, èt qu'i r'qwîre ine aute djonne fèye qu'on lome Djèniton : on vî bouname d'onk di nos viyèdjes wice qu'on claw'téve vis åreût dit : « Dispôy qu'ons lî a fait 'ne tâte di makêye amon Titine, i-a stu *planté s' bloc'* amon Djèniton ».

Voci k'mint qui l' claw'tî èsteût ustiyî.

I-aveût d'vant lu d'abôrd ine pitite *èglome* plantèye ine miète al dreûte main dè mitant dè bloc'. Èle aveût åtoû d' treûs pôces èt d'mèy di lårdjeûr, so qwate ou cinq' di hauteûr foû dè bloc' et cinq qwårts di pôces di spèheûr. Èle èsteût d'aplomb so tos sès costés. Ci n'èst qu' so lès dièrinnès annèyes dèl claw'tirèye qu'ons a oyou dès èglomes on pô pus spèsses èt avou lès qwate riyèsses di d'zeûr rabatowes.

A ot'tant sol hlintche main dè mitant dè bloc' qui l'aute

l'èsteût sol dreûte, i-aveût 'ne deuzinme *èglome* plantêye d'inaute sins èt qui s' mwètèy èsteût djusse d'aplomb avou l' mwètèy di li spèheûr dèl prumîre èglome. Èle n'aveût wère qui treûs pôces di lådje so tot près d' deûs spès ; èle montéve come vos dîrîz 'ne treûzinne di pôces pus haut qui l' prumîre, èt vès li d'zeûr èle èsteût trawêye so tote si spèheûr d'on trô lådje di cinq' ou si qwårts di pôce, qu'ons aveût fait tot rond d'vins l' timps pace qu'on l' foréve pus åhêyemint, mins qu'on fit qwåré pus tård pace qu'i r'féve mîs s' plèce ainsi po-z-î mète li clawîre.

Ons aveût loumé *stape* dè timps passé tchaskeune dès deûs èglomes, è francès *étape* ou *étaple* ; mins, al longue dès annêyes, on n' louma pus *stape* qui l' cisse d'al hlintche main et l'aute div'na l'*ustèye*. C'èsteût so l'ustèye qu'on fôrdjîve li clå ; mins, s'i faléve radreûti on fièr ou on clå, c'èsteût so li stape, qu'èsteût mîs a main.

Li treûsinme ustèye dè claw'tî èsteût l' *clawîre*, è francès *clouière* ou *cloutière*. Ine clawîre aveût åtoû d' treûs pôces èt d'mèy di longueûr so treûs qwårts di pôce di spèheûr, ècsèpté åtoû dè qwåré trô wice qu'on hèréve li clå po lî fé s' tièsse : la èle èsteût l' dobe pus spèsse. Ons èmantchîve li hlintche costé dèl clawîre è trô d' li stape èt on l'î sèréve avou dès cougnèts. L'aute costé pwèrtéve so l' hlintche bwêrd di l'èglome ou d' l'ustèye tot djusse po qui l' trô dèl clawîre afleûrihahe al pareûse di l'ustèye. Ainsi, qwand l' clå èsteût fini, i djondéve l'ustèye èt i n' faléve qu'on p'tit côp dèl baguète qui l' claw'tî aveût è s' hlintche main po l' fé potchî foû dèl clawîre.

I-aveût co 'ne qwatrinme ustèye plantêye è bloc', on pô å-d'divant d' l'èglome dè costé dè claw'tî : c'èsteût l' *hèrpê*, avou 'ne lame d'acîr å mitant, po côper l' clå quåsî djus qwand c'èst qu'on l'aveût fôrdjî, èt d'vant dèl hèrer è trô dèl clawîre. Ine fèy è trô, on doguéve on p'tit côp so l' costé po hotchî l' baguète èrî dè clå.

S'on féve dès p'tits clås, trop coûrts po passer oute dèl clawîre, on sèréve inte li clawîre èt l'ustèye ine pitite platène avou on pika hazi d'vins ; li côp d' baguète tchôkîve li pika po li d'zos è trô dèl clawîre èt c'èsteût lu qu' féve potchi l' clå foû.

Å-d'dizeûr dès qwate ustèyes qui t'nît å bloc', li claw'tî 'nn' aveût co deûs : li *mårtê* èt l' *picète*.

Li *mårtê* d' claw'tî èsteût ossi coûrt di tièsse qui d' mantche. Li tièsse, qwårêye dè costé qu'on bouhîve avou, èsteût ossi lådje qui l'èglome, çoula po bouter d' l'ovrèdje èvôye. Li pène èsteût coûte èt spèsse èt, åtoû dè mantche, å réz d' la qui l' pogn aléve, i-aveût on cûrê po warandi l' main dès salêyes.

Li *picète*, qui raviséve quåsî lès cisses qu'on print l' souke avou po l' mète è s' cafè, ni sièrvéve wère qui po ramasser l' clå qwand c'èst qui hotchîve so l' hèrpê ou qui touméve al tère tot volant foû dèl clawîre. On bon claw'tî mètéve si glwère a n' s'ènnè nin sièrvi.

On claw'téve djourmåy a deûs fiérs, qu'on féve foû d'ine baguète tot l' côpant å mitant. So l' timps qu'onk dès fiérs tchåféve, on fôrdjîve li clå d' l'aute èt todi-èvôye sins piède nou timps. Li qwite d'on bon claw'tî èsteût d' quatwaze ou qwinze mèyes clås l' djoû, po lès corants clås todi, ca i-ènn' aveût d' tos lès calibes, dispôy lès brokes, tot passant po lès clås a tièsse, lès sclûdes, lès clås di dj'vå, d' batê, d' panî, d' hayeteû, d' plafond, d' sabot, lès pontes, lès cwèstrès, lès bètchs di mohon, lès meûres èt dès autes.

I n'aveût quåsî nou claw'tî qu'ovrahe po s' compte : c'èsteut po l' ci d'on *martchotê* qui fournihéve lès bwèrês quåsî tofèr a crédit. On bwèrè pèséve cinquante lîves, çou qui n'èspêtche nin qu'on vèyéve minme dès feumes qu'ènnè pwèrtit deûs d'on côp so leû tièsse avou 'ne twètche. Lès omes lès pwèrtît a li spale. Tchaque bwèrê aveût treûs bås ou loyins qui t'nît lès baguètes èssonle. C'èsteût fleûr di fiêr pace qu'i lès faléve twèrtchî po lès sèrer. On féve dès fwèrt bons clås avou lès loyins qwand c'èst qu'on lès aveût radreûti so li stape, mins c'èsteût d'å ci qu'aveût stu qwèri l' bwèrê.

Qwand lès clås èstît faits, on lès rèpwèrtéve al *pake* ou *pakerèye* divins dès spèssès banses. Li pake, c'èsteût l' magasin d'å marchotê. La, on stårév- lès clås so 'ne take po s'assurer qu'i n'avît nou dèfaut ; on lès ramasséve avou 'ne palète come ine palète ås

cindes, èt on lès pèséve. Come ons aveût pèsé l' bwèrê, on saveût çou qu' faléve discompter pol piète di fièr èt çou qu' faléve payî pol façon : on rindéve on bwèrê èt on payîve li difèrince.

Ci n'èsteût mây bêcôp, ca l' claw'tirèye èsteût on rude mèstî, qui n' rapwèrtéve wêre, minme po lès cis qu' ovrît dès quatwaze qwinze eûres li djoû. C'èst po çoula qu'on n'î ovréve qu'è l'ivièr, qwand c'èst qu'on n' poléve fé aute tchwè. I-aveût portant dès plèces wice qu'on claw'téve è l'osté : c'èsteût dès vîs bounames, dès claw'tirèsses ou dès èstroupîs. Ainsi dj'a bin k'nohou èn Âgngneû (= à Ayeneux) on pauve diale di cou-è-platê qui s'aveût fait fé 'ne tchèyîre d'a-façon po claw'ter : i n'aveût nouk a lî prinde po lès clâs di dj'vâ.

Lès martchotês, minme s'il èstît fwêrt onièsses, pwèrtît quâsî tofêr on mâva no. I n' s'è faléve wêre qui lès claw'tis qui n' savît ni lére ni scrîre èt qu' n'avît ni balance ni d'mèy po r'pèser lès bwèrês, ni lès loukîhe po dès voleûrs. C'èsteût a pô près l' minme afaire avou lès « regrattiers » è francès.

So lès dièrinnès annêyes dèl claw'tirèye, c'èsteût sovint dès martchotês dèl vèye qui fournihît âtoû d' Lîdje : c'èsteût bin pus âhèy po lès claw'tis, pace qu'on l'zî minéve lès bwèrês so on bènê qui raminéve lès banses di clâs.

Si l' mèstî d' claw'tî èsteût rude, on n' s'anoyîve portant nin d'vins lès fôdjes, pâr dèl sîse. Lès wèsins qu' n'avît rin a fé î v'nît passer deûs treûs eûres après djournêye ; c'èst-âtoû dès bloc's qu'on r'passéve tot l' monde èt totes sès djins ; li fôdje èsteût come li gazète dè viyèdje èt i s' trovéve minme onk ou l'aute, claw'tî ou siseû, qu'î adjancenéve ine pasquèye ou 'ne tchanson, qu'on dit'néve li mîs possibe, fâte di scriyèdje.

MOTS OMIS DANS LES DICTIONNAIRES

(7e CONCOURS E DE 1905)

RAPPORT

Ce concours nous a valu, sous la devise : *On roûvêye todi 'ne saqwè*, un recueil de *mots omis dans les vocabulaires de l'armurerie liégeoise, des pêcheurs, des tailleurs de pierres, de la boucherie et charcuterie* et dans le *Glossaire des jeux wallons de Liège*. Il contient environ 125 articles, petits et grands, dont près de la moitié se rapporte à l'armurerie liégeoise. C'est l'œuvre d'un bon spécialiste armurier, ou, pour préciser davantage, d'un bon *équipeur*. Les termes qu'il relève sont donc du métier d'équipeur, et le concurrent se montre assez fier d'avoir trouvé 59 mots qui avaient échappé à l'auteur du *Vocabulaire de l'armurerie*.

Est-il besoin de dire que ces acquisitions ne sont pas toute richesse? L'auteur se place à un autre point de vue que nous. Il s'imagine que le vocabulaire d'un métier doit nécessairement contenir la mention de tout objet renfermé dans l'atelier, de toute opération faite par les ouvriers. Heureux défaut, que nous n'avons pas le courage de censurer, mais qui entraîne l'auteur à compter parmi les 59 : *fi d'âreа, plonk, cûr, riblanki*. Peu s'en faut qu'il ne fasse un sort à la poussière de l'atelier et aux toiles d'araignée.

Esprit méticuleux, soigneux analyste, il nous fournit des descriptions d'objets ou d'opérations en général très

précises; c'est une qualité dont nous tenons à le féliciter. Les tours équivoques et amphibologies qui se présentent çà et là montrent simplement que l'auteur n'est pas habitué à manier le français, et non qu'il serait négligent ou inexact. Il doit éviter à l'avenir de définir des mots par l'expression « se dit pour une pièce..., se dit pour un fusil... », comme il le fait aux mots *forbinde*, *libe*, *ponte a ponte*, *bleûve*, *pèhâd*. A cause de cette tournure, qu'il faut remplacer par des indications grammaticales (subst., adj., verbe, masc., fém), et faute d'exemple suppléant à l'insuffisance de la grammaire, nous n'avons pu nous faire une idée de ce que l'auteur appelle *forbinde*.

Les descriptions de jeux sont très intéressantes.

Dans les termes de pêche, il en est un dont la traduction ni la description ne nous aident à trouver une interprétation convenable : c'est *pèhi a djire*, qu'on traduit par « pêcher à la *légère* » et qu'on donne comme un nouveau genre de pêche. Est-ce que *djire* (ou *djir*) est le verbe qui correspond au français « gésir »? Si oui, lequel des deux « gît », de la ligne ou du pêcheur? Et comment l'auteur peut-il concilier la nouveauté de cette pêche avec la vieillesse de l'expression?

Il nous reste à faire deux observations générales. L'avant-propos contient cette phrase étrange : « J'aurais pu étendre plus longuement mon vocabulaire; la seule raison qui m'a retenu, c'est que je ne veux en aucune manière empiéter sur les ouvrages que d'autres auteurs pourraient envoyer à la Société ». Singulier scrupule ! Si chacun cachait ce qu'il sait pour ne pas empiéter, à quoi serviraient nos concours? Empiétez, empiétez donc, cher monsieur; ne vous placez pas au point de vue de la récompense que d'autres pourraient gagner, mais des résultats que la Société veut obtenir par ces enquêtes.

De même, à la fin de son manuscrit, l'auteur insère cette

note : « Ce travail est complètement de la composition du concurrent ». Que veut-il dire? Qu'il n'a pas copié ses articles dans les livres techniques? Non, sans doute, puisque les livres en question n'existent pas pour le wallon. Qu'il n'a point copié dans Forir ou Lobet, comme le font parfois des concurrents qui s'imaginent pouvoir dresser le vocabulaire d'un métier sans connaître le métier? Ceci est plus vraisemblable et mériterait l'approbation. Mais s'il veut dire qu'il a tiré absolument tout de son savoir de praticien, de son cerveau, sans recourir à l'aide de personne, c'est bien mal comprendre les conditions des travaux que nous demandons. Il ne s'agit pas ici de roman, de conte bleu, ni de poésie, mais de dictionnaire. C'est le droit et même le devoir des concurrents de se renseigner auprès d'autrui, d'interroger les spécialistes, de lire les manuels techniques, s'il y en a sur la matière. Nous appelons ignorance des sources cette originalité absolue dont les concurrents se montrent parfois si fiers.

Le jury décerne une médaille de bronze à ce travail et engage l'auteur à continuer ses recherches lexicologiques. Le manuscrit sera livré à la Commission du Dictionnaire et utilisé dans ses publications sous le nom de son auteur.

Les membres du Jury :

A. Doutrepont,
J. Haust,
J. Feller, *rapporteur.*

La Société, dans sa séance du 10 mars 1906, a pris acte des conclusions du jury. L'ouverture du billet cacheté joint au mémoire couronné a fait connaître que M. Laurent Colinet, de Liège, en est l'auteur.

TABLE DES AUTEURS

Page

BASTIN, Joseph. *Vocabulaire de Faymonville* (Weismes ; Wallonie prussienne) 535

BOUHON, Antoine. *Djulin* (adaptation d'après *Lao*, de René Miguel) 193

BRAGARD, Louis. Voy. DONY, Émile.

COLSON, Lucien. *Mi vivèdje* 11

DONY, Émile, et BRAGARD, Louis. *Vocabulaire technologique du tireur de terre plastique* 606

DOUTREPONT, Auguste. Rapport sur le 9e concours : Étude descriptive. 5

— Rapport sur le 13e concours : Traductions ou adaptations 185

— Rapport sur les 4e et 5e concours : Étude de phonétique et de morphologie 367

FELLER, Jules. Rapport sur le 12e concours : Recueils de poésies. 111

— Édition de la *Phonétique et Morphologie des dialectes de l'Ouest-wallon*, par Adelin GRIGNARD, S. J. . . 375

— Rapport sur le 7e concours E : Étude de lexicologie : Recueil de mots nouveaux 641

GAILLARD, Henri. *Li pazê* (dial. de Neuville-sous-Huy), poésie. 88

— *Pitit tâv'lê* (id.), poésie 89

GILBART, Olympe. Rapport sur le 14e concours : Littérature dramatique 205

GILLARD, Alphonse. *Ritche èt pauve*, imitation de La Bruyère. 191

GRIGNARD, Adelin. *Phonétique et Morphologie des dialectes de l'Ouest-wallon*, accompagnées de douze cartes. . . 375

HAUST, Jean. Rapport sur le 7e concours A : Étude de lexicologie : Glossaire d'un village ou d'une région déterminée 523

Page

LEQUARRÉ, Nicolas. Rapport sur le 1er concours : Étude sur une ancienne Corporation de la Wallonie 233
— Rapport sur le 7e concours B : Étude de lexicologie : Vocabulaire technologique. . . . . : 601
— Édition du *Vocabulaire de la Fabrication des Clous à la main*, par Jacques TRILLET, et notice sur *Li Claw'-tirèye* 629
PARMENTIER, Léon Rapport sur le 10e concours : Étude narrative. 65
— Rapport sur les pièces présentées hors concours . . 215
PECQUEUR, Oscar. Rapport sur le 11e concours : Poésie lyrique. 91
PONCELET, Édouard. *Le bon métier des Merciers de la Cité de Liège.* 239
SCHUIND, Henri. *Lu raskignoûl* (dial. de Stavelot), poésie . . 101
— *Lu tcharité* (id.), poésie 104
SERVAIS, A. *Vocabulaire de Cherain* (extraits) 529
TRILLET, Jacques. *Vocabulaire de la Fabrication des Clous à la main au pays de Fléron-Romsée* 629
WIKET, Émile. *Poûssîre d'amoûr*, poésie 99
XHIGNESSE, Arthur. *L'ovrî* (extrait), type populaire 49
— *Pôrtrait* 53
— *Al drive al drave*, types populaires 55
— *Al criyêye*, tableau de mœurs. 59
— *È ẖârdin d' l'èvèque*, conte 69
— *Contes d'ènocint*, essais humoristiques 75
— *Antène* (Anthisnes) 78
— *Fât prinde ine mohe*, monologue. 85
— *È wa'on*, poésie 97
— *Li walon*, recueil de poésies 121
— *Tâvlês d'oûves* (id.) 129
— *Rimês d' tchamps* (id.). 169
— *Pâhûlistés* (id.) 177
— *Fragments de Rabelais et de Cervantès*, traduction . . 197
— *Spots èt bèlès d'vises d'a La Rochefoucauld*, traduction. 202
— *Sovenance*, poème en prose 219
— *Lète dè Scriyeû à Présidint* 222
— *Ârire-sâhon*, vers libres 225

TABLE DES MATIÈRES

CONCOURS DE 1905. — RAPPORTS ET PIÈCES COURONNÉES

I. — *Littérature*

Page

Étude descriptive (9e concours). Rapport de Auguste Doutrepont 5

— *Mi viyèdje*, par Lucien Colson 11

— *L'ovri*, type populaire, par Arthur Xhignesse. (Extrait). 49

— *Pôrtrait*, par le même 53

— *Al drive al drave*, types populaires, par le même . . . 55

— *Al criyêye*, tableau de mœurs, par le même 59

Étude narrative (10e concours). Rapport de Léon Parmentier. 65

— *È ẖârdin d' l'èvèque*, conte, par Arthur Xhignesse . . 69

— *Contes d'ènocint*, essais humoristiques, par le même . . 75

— *Antène* (Anthisnes), par le même 78

— *Fât prinde ine mohe*, monologue par le même 85

— *Li pazê* (dial. de Neuville-sous-Huy), par Henri Gaillard. 88

— *Pitit tâv'lê* (id.), par le même. 89

Poésie lyrique : A. *Chansons, chansonnettes, romances*, etc. — B. *Crâmignons*. — C. *Pasquèyes* (11e concours). Rapport de Oscar Pecqueur 91

— *È walon*, par Arthur Xhignesse 97

— *Poûssîre d'amoûr*, par Émile Wiket 99

— *Lu raskignoûl* (dial. de Stavelot), par Henri Schuind. 101

— *Lu tcharité* (id.), par le même. 104

Recueils de poésies (12e concours). Rapport de Jules Feller. 111

— *Li walon*, recueil de poésies, par Arthur Xhignesse . . 121

— *Tâvlês d'oûve* (id.), par le même 129

— *Rimês d' tchamps* (id.), par le même. 169

— *Pâhûlistés* (id.), par le même 177

Page

Traductions ou adaptations (13e concours). Rapport de Auguste Doutrepont 185
— *Ritche èt pauve* (imitation de La Bruyère), par Alphonse Gillard 191
— *Djulin* (adaptation d'après *Lao*, de René Miguel), par Antoine Bouhon 193
— *Fragments de Rabelais et de Cervantès*, traduits par Arthur Xhignesse 197
— *Spots èt bèlès d'vises d'a La Rochefoucauld*, trad. par le même 202

Littérature dramatique (14e concours). Rapport de Olympe Gilbart 205

Hors concours. Rapport de Léon Parmentier 215
— *Sovenance*, poème en prose, par Arthur Xhignesse . . 219
— *Lète dè Scriyeû à Présidint*, par le même 222
— *Årîre-sâhon*, vers libres, par le même 225
Table des matières de la Ire partie 229

II. *Histoire et Philologie*

Étude sur une ancienne Corporation de la Wallonie (1er concours). Rapport de Nicolas Lequarré. . . 233
— *Le bon métier des Merciers de la Cité de Liège*, par Édouard Poncelet. 239

Étude de phonétique et de morphologie (4e et 5e concours). Rapport de Auguste Doutrepont. 367
— *Phonétique et Morphologie des dialectes de l'Ouest-wallon*, accompagnées de douze cartes, par Adelin Grignard, S. J. ; éditées par Jules Feller. 375

Étude de lexicologie (7e concours).
A. **Glossaire d'un village ou d'une région déterminée.** Rapport de Jean Haust 523
— *Vocabulaire de Cherain* (extraits), par A. Servais . . . 529
— *Vocabulaire de Faymonville (Weismes ; Wallonie prussienne)*, par l'abbé Joseph Bastin 535

Page

B. **Vocabulaire technologique.** Rapport de Nicolas Lequarré 601

— *Vocabulaire technologique du tireur de terre plastique*, par Émile Dony et Louis Bragard 606

— *Vocabulaire de la Fabrication des Clous à la main au pays de Fléron-Romsée*, par Jacques Trillet ; suivi d'une notice sur *Li Claw'tirèye*, par Nicolas Lequarré. . . 629

E. **Recueil de mots nouveaux.** Rapport de Jules Feller 641

Table des auteurs 645

Table des matières 647

ERRATA

Page 565, v° *fidèrén*, lire *fidèrin*.

578, v° *lwègne*, supprimer « airelles ou ».

589, v° *rond* : *rastére*, lire *rastére*.

590, v° 6. *sœ* : *té*, lire *tê*.

Le tome 48 (2e partie du **LIBER MEMORIALIS**) paraîtra en 1909. Il contiendra la réimpression de « Tâtî l' Pèriquî ».

Université de Liège Bibliothèque